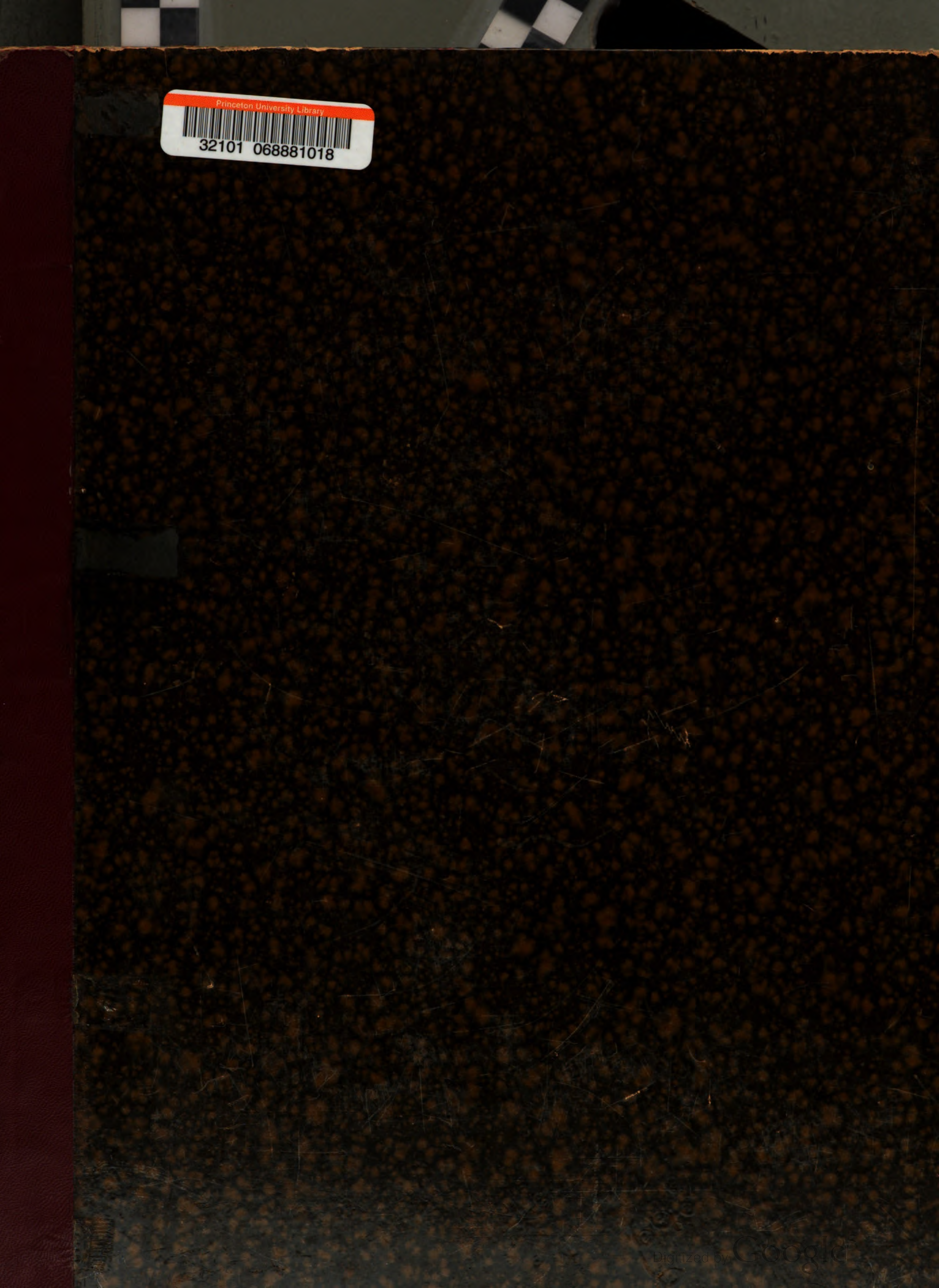
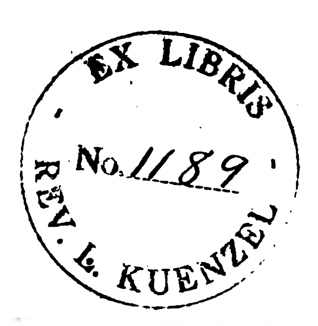


Princeton University Library
32101 068881018

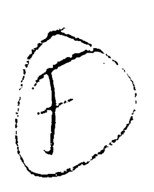

F

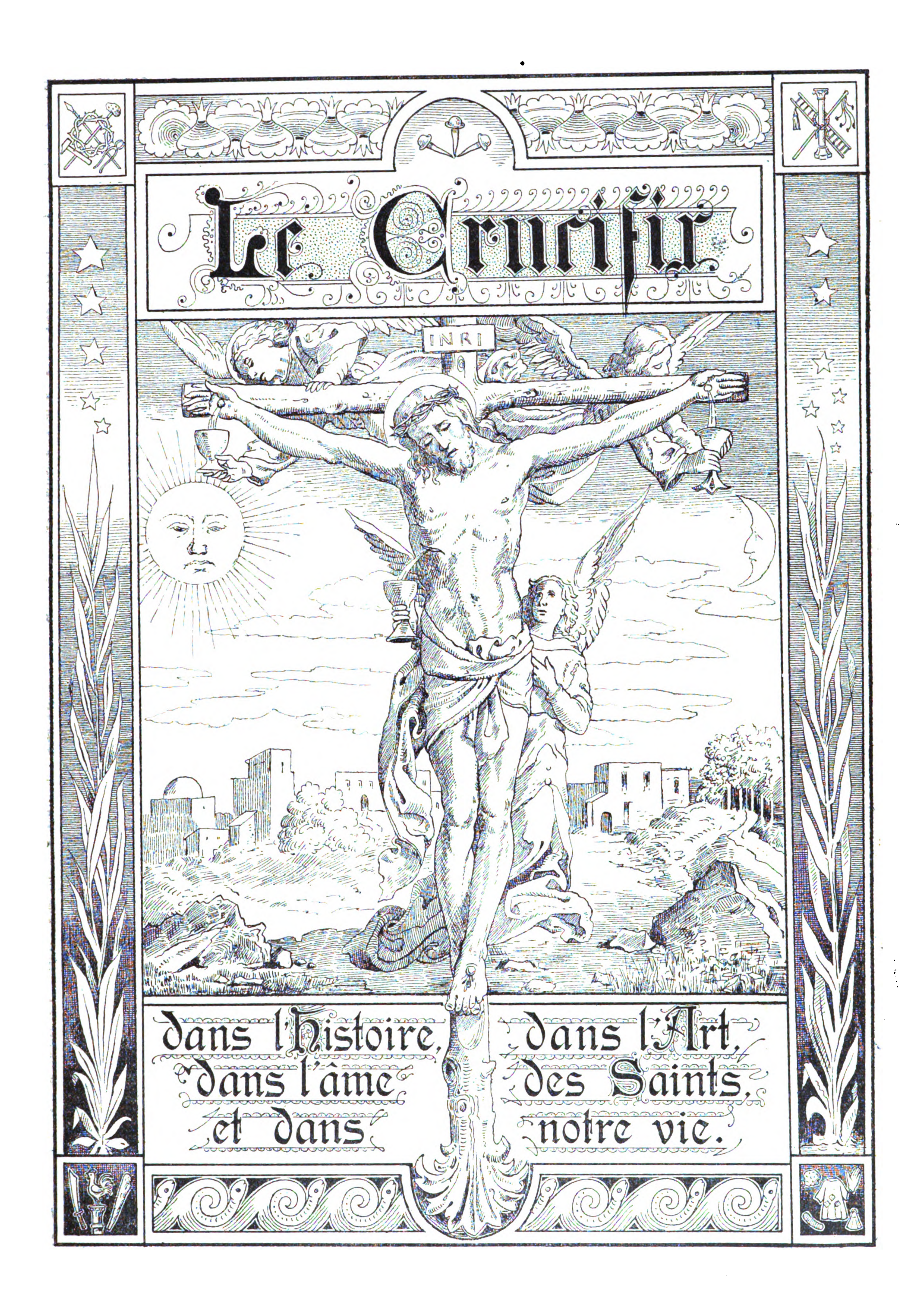

VETVS & NOVVM
TESTA-MENTVM
DEI SVB NVMINE VIGET
PRINCETON
UNIVERSITY
LIBRARY


EX LIBRIS
No. 1189
REV. L. KUENZEL


SAG


Digitized by Google


F


Le Crucifix
INRI
dans l'Histoire, dans l'Art,
dans l'âme des Saints,
et dans notre vie.



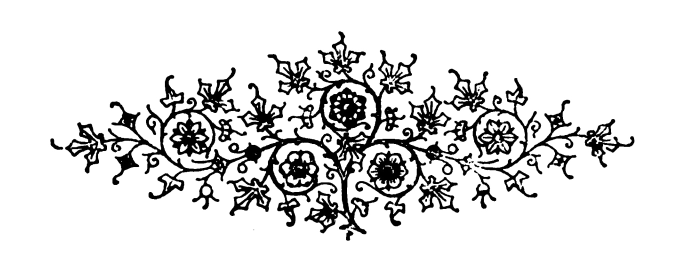
LE CRUCIFIX

DANS L'HISTOIRE, DANS L'ART, DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE.

PAR J. HOPPENOT.

APPROUVÉ PAR S. ÉM. LE CARDINAL LANGÉNIEUX.

5me ÉDITION





Société Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.

LILLE, 41, RUE DU METZ. — PARIS, 30, RUE ST-SULPICE.



IMPRIMATUR.

Cameraci, 11 maii 1905.

J. B. Carlier,
V. G.

CUM PERMISSU SUPERIORUM.

ARCHEVÊCHÉ
DE
REIMS.

Reims, le 19 Juillet 1901.

Mon Révérend Père,

Depuis que votre beau livre sur le *Crucifix* a paru, un grand fait religieux est venu donner à votre zèle le plus précieux des encouragements : c'est l'acte par lequel N. T. S. P. le Pape Léon XIII a solennellement consacré le XXe siècle au *Christ-Rédempteur*.

L'Italie a répondu à la parole du Pape en dressant la Croix au sommet des montagnes, pour rappeler de plus haut au monde perverti, qu'il a été racheté par elle.

Votre ouvrage, mon Révérend Père, fait quelque chose de semblable en notre France. Lui aussi montre la Croix dans une splendeur nouvelle, avec son histoire sanglante et son culte dix-neuf fois séculaire, avec ses beautés artistiques, avec sa puissance de sanctification sur les âmes d'élite, avec ses effets merveilleusement salutaires dans notre vie et dans notre mort.

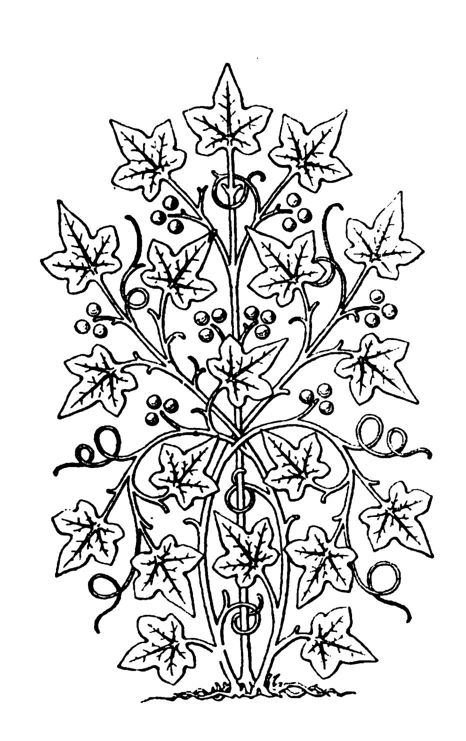
Ainsi vous entrez dans les intentions du Père commun des fidèles et vous faites une œuvre éminemment chrétienne et sociale.

Je souhaite que le grand bien, déjà obtenu, soit centuplé par cette nouvelle édition, à laquelle l'histoire et l'art apportent d'heureux compléments et de précieux trésors.

De tout cœur je bénis l'auteur et son livre.

✠ B. M. Card. Langénieux,
Arch. de Reims.







Préface de la nouvelle édition.

IL y a trois ans, nous avons offert à la piété des fidèles Le Crucifix dans l'histoire, dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie. *L'accueil empressé fait à cet ouvrage, montre bien que, résistant à l'esprit de nouveauté et aux fades attraits de la sensiblerie moderne, le peuple chrétien a gardé, profondément ancrés dans son âme, le sens de la liturgie catholique, le goût de l'art religieux et l'amour des antiques et fortes dévotions.*

Désireux de seconder nos efforts, plusieurs de nos lecteurs nous ont envoyé de nouveaux documents sur le crucifix dans ses rapports avec l'histoire, l'art et l'âme des saints. D'autres nous ont procuré de précieuses gravures représentant crucifix et crucifixions.

Nous avons pensé que la gloire de Jésus crucifié exigeait de nous l'emploi de ces matériaux et de ces représentations artistiques.

Ne serait-il pas coupable l'architecte qui, ayant sous la main une riche carrière, ayant à ses ordres une pléiade de sculpteurs et de peintres, refuserait d'élever un monument destiné à perpétuer le souvenir d'un triomphe glorieux et d'une mort héroïque ?

Le Crucifix dit tout à la fois le triomphe de Jésus-Christ sur Satan et la mort héroïque de l'Homme-Dieu. Dès lors ne serions-nous pas répréhensible, si, ayant sous la main des documents faciles à exploiter, nous refusions d'élever à la mémoire du crucifix, ce monument que veulent bien décorer Fra Angelico et Pérugin, Van Dyck et Rubens, Guillermin et Girardon ?

Si nous avions pu hésiter à entreprendre ce travail, un cri de haine et une parole d'amour, retentissant à notre oreille, auraient fait cesser toutes nos hésitations.

Le cri de haine ! il sort des antres de l'enfer : " Tolle ! Tolle ! *enlevez les croix ! brisez les crucifix ! ,, C'est là, depuis dix ans, mais depuis un an surtout, le mot d'ordre de la Secte ; les fidèles attristés ont vu, sur tout le territoire de la France, les crucifix honteusement chassés des Prétoires. A Reims, à Lille, à Sens, dans vingt autres villes, dans les bourgs, dans les hameaux, dans la rue, sur la place, à l'école, au cimetière, ils ont vu les croix sciées, déboulonnées, brisées, indignement outragées. — Outrages pleinement délibérés, profanations sacrilèges qui, accomplies presque chaque jour, sur quelque point de la France, au su de l'autorité et souvent par ses ordres, donnent hélas ! à notre livre une douloureuse actualité.*

Fasse Dieu que de ces pages, placées sur la table de tous les salons chrétiens, s'élève vers le ciel un cri de réparation plus fort que le cri de la haine, un hommage qui fasse pardonner l'injure !

Non moins que le cri de haine, une parole d'amour nous a encouragé dans notre entreprise. Cette parole venait du Vatican.

Dans sa magnifique Encyclique du 4 octobre 1903, Pie X, prenant possession du Pontificat suprême, a voulu faire resplendir aux yeux des fidèles, comme un gage de salut, l'auguste figure du Rédempteur. " Il faut, dit-il en substance, tout restaurer dans le Christ, et rétablir sa souveraineté soit dans la vie privée, soit dans la vie publique ". Tandis que le chef de l'Église offre ainsi aux méditations des chrétiens la grande pensée de la Rédemption, n'est-il pas opportun d'offrir à leur regard le Crucifix, signe et emblème de la Rédemption ?

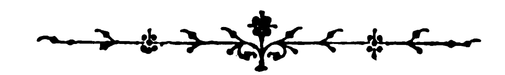
Nous croyons par ce travail, entrer dans les intentions du Saint-Père, et c'est là une douce joie pour notre cœur.

Jamais, depuis un siècle, la religion n'a été aussi furieusement attaquée ; les vents sont contraires et la barque de l'Église est ballottée par les flots ; " Navicula autem in medio mari jactabatur fluctibus ; erat enim contrarius ventus (1). *Que faire au milieu de l'orage ? — Ce que fit saint François-Xavier au sein d'une tempête ; l'équipage est désespéré ; l'apôtre prend son crucifix et l'attache au grand mât ; à ses pieds il prie et fait prier les matelots. — Le vent tombe ; l'équipage est sauvé.*

L'enfer fait rage contre l'Église ; maintenons le crucifix dans nos institutions ; mettons-le dans nos vies ; donnons-lui la place d'honneur... arborons-le au sommet du grand mât, et le vent tombera, et la barque sera sauvée. " Cum ascendisset in naviculam, cessavit ventus. ,,

Troyes, en la fête de l'Invention de la sainte Croix, 1905.

1. *S. Matthieu*, XXI, 24-32.





INTRODUCTION.

On montre à Rome, raconte le R. P. Ollivier, dans l'église des Capucins de la place Barberini, un tableau qui représente le *Christ en croix*, et dont voici la légende : Un jeune débauché, à bout de voie, voulait donner son âme au démon, en échange d'un reste de vie et de plaisir. Au cours de ses pourparlers avec l'esprit du mal, il eut une inspiration singulière.

— Tu étais au Calvaire, lui dit-il, et tu as vu mourir Jésus-Christ ?

— Oui, répondit Satan.

— Tu pourrais alors faire de cette scène une exacte reproduction par la peinture ?

— Sans nul doute.

— Eh bien ! je demande, avant de conclure, que tu me fasses ce tableau. C'est un caprice auquel je veux donner satisfaction.

Le diable, surpris, résista d'abord, puis consentit.

Le lendemain, il remit au jeune homme un petit panneau, sur lequel était peinte une *crucifixion*, dont la vue navra tellement cette âme dévoyée, qu'elle s'abîma dans le repentir, comme Pierre, converti par le regard du Maître ([1]).

Le crucifix n'est pas seulement une école de bonnes mœurs ; il est encore une école de dévouement, de zèle apostolique, de science sacrée, de haute contemplation et d'héroïque sainteté.

Au chevet de ce cancéreux, la Sœur garde-malade hésite à soigner une plaie rebutante ; elle frémit, elle détourne les yeux ; mais soudain elle se reprend, comme ayant honte d'elle-même ; elle panse, en souriant, l'affreux cancer et colle ses lèvres sur les lèvres de la plaie : c'est qu'au mur de la salle son regard a rencontré le crucifix.

François-Xavier possède tous les dons qui peuvent assurer la réputation, conquérir la renommée, emporter les applaudissements de la France et de l'Espagne ; mais il a sondé les plaies du Sauveur en croix ; il a vu le sang qui en découle : là-bas, aux Indes, au Japon, il y a des âmes qui ne bénéficient pas de ce sang ; il vole aux Indes, il vole au Japon ; il est intrépide : il tient en main son crucifix.

Un jour, c'était au XIIIe siècle, saint Thomas d'Aquin va trouver saint Bonaventure dans la pauvre cellule où il écrivait ses admirables ouvrages : « Mais, Frère, dites-moi donc où vous puisez une doctrine si pure et une éloquence si pleine d'onction ? Quel est donc votre livre ? — Mon livre, répondit le Saint, le voilà ! » et au-dessus de son prie-Dieu il montrait le crucifix.

Saint Bernard commente ces paroles du Cantique des cantiques : « Viens, ma colombe, dans les trous du rocher. » « Quels sont les trous de cette pierre, s'écrie-t-il, sinon les plaies de Jésus-Christ ? » C'est là, dans les plaies de Jésus, qu'il allait se réfugier à l'heure de l'oraison ; c'est là qu'après lui les grands contemplatifs, le séraphique saint François, saint Pierre d'Alcantara et saint Jean de Capistran, saint Jean de la Croix et saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse de Jésus iront goûter les saintes délices, *in foraminibus petrae*, dans les trous du rocher, dans les plaies du crucifix.

La Pucelle vient de monter sur le bûcher : pour se fortifier, elle a fait apporter de

1. R. P. Ollivier, *La passion*, p. XXXI.



l'église voisine l'image de Jésus crucifié : déjà les flammes l'enveloppent : « Levez la croix devant moi, crie-t-elle à Frère Martin, que je la voie en mourant ! » Jeanne d'Arc puisa son héroïque courage dans la vue du crucifix.

***

Le crucifix, c'est l'abrégé du dogme catholique : la personne de celui qui y souffre, *Fils* unique de Dieu le *Père*, conçu dans le sein de Marie par l'opération du *Saint-Esprit*, nous rappelle les deux grands mystères de la Trinité et de l'Incarnation. L'objet de ses souffrances nous instruit du mystère de la Rédemption et du péché originel.

Le crucifix, c'est le mémorial de la morale chrétienne. La morale païenne disait : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons (1). » A l'encontre de ces principes faciles, la croix vous dit : « Vous qui êtes du Christ, crucifiez votre chair avec ses vices et ses concupiscences (2). »

Pendant de longs siècles, le crucifix a enseigné à bien vivre et à bien mourir. Aussi, pendant de longs siècles, la dévotion au crucifix fut-elle la dévotion populaire. Le paysan plantait un Christ au coin de son champ : à l'aube du jour, il le saluait, avant d'enfoncer le soc dans la glèbe, et la terre lui semblait plus légère ; le soir, en passant, il se signait devant la sainte image et regagnait le logis, fatigué, mais content.

Pas de demeure, dans ces âges de foi, où le crucifix, enguirlandé de buis bénit, ne fût suspendu à la place d'honneur, au-dessus de la cheminée. C'est là à ses pieds, qu'à la tombée de la nuit, parents et enfants s'agenouillaient pour la prière en famille, et au soir de la vie, c'est lui encore qu'on décrochait de la muraille et qu'on mettait, gage d'espoir, à l'heure du redoutable passage, entre les mains de l'aïeul qui allait mourir.

***

Ce crucifix, code de bonnes mœurs, foyer de zèle, livre de la science sacrée, source de l'oraison la plus relevée, force du martyr ; ce crucifix, abrégé de notre religion sainte ; ce crucifix également précieux à l'ignorant et au savant ; ce crucifix aimé, vénéré pendant tant de siècles, est aujourd'hui en butte à une formidable levée de boucliers. Une *triple alliance* s'est formée contre lui, alliance des sectaires, des chrétiens fantaisistes et des dévots à piété mal éclairée.

La haine des sectaires contre l'image du Sauveur en croix est connue de tous : le crucifix est banni de l'école, proscrit de l'hôpital, chassé des tribunaux, arraché au cimetière. Visitant un jour une église laïcisée par l'impiété moderne, je descendis au fond de la crypte ; dans le demi-jour qui y régnait, mon pied heurta un monceau de débris : c'était des fragments de christs que l'on avait jetés là, loin des regards. Voilà les exploits de la secte contre le crucifix.

Les chrétiens fantaisistes, par une sélection criminelle, prennent de la religion ce qui leur convient, rejettent ce qui les gêne et les incommode : ils admettent l'Evangile de la charité, mais non pas celui de la chasteté ; ils admettent l'Evangile qui nous dit : « Aimez-vous les uns les autres, » mais non pas celui qui répète : « Portez votre croix, faites-vous violence, haïssez le monde. » Ils se disent croyants, mais ne sont plus pratiquants.

1. *Isaïe*, XXII, 13.
2. *Aux Galates*, V, 24.

Pour ces chrétiens inconséquents, une croix est un reproche ; il semble que le sang, qui découle des membres de l'Homme-Dieu, leur crie : « Tu as renié ton baptême ! » Ils ne vont pas jusqu'à briser le crucifix, mais ils le bannissent de leurs yeux comme un objet importun.

Il est une troisième classe d'hommes qui sont les adversaires, — inconscients, je le veux bien, mais réels, — du culte rendu au crucifix. Ce sont les dévots à piété mal éclairée. Ils ne biffent pas le Christ du long catalogue de leurs objets de piété, mais ils lui donnent une place secondaire.

Surgit-il dans un cerveau imaginatif quelque dévotion nouvelle ? ils l'adoptent d'instinct et presque sans examen ; elle répond à leur besoin d'innovation, elle satisfait leur sensiblerie, et, leur donnant le change, leur fait accroire que leur sainteté grandit en raison directe du nombre de leurs pratiques. Dans leur demeure, sur leur prie-Dieu, sur leur étagère, sur la cheminée, partout des représentations symboliques, des peintures affectées qui sont pour l'impie un sujet de risée. Et le crucifix ? notre antique crucifix ? — A peine l'aperçoit-on caché par une statue polychromée, au regard tendre et langoureux.

De grâce, qu'on respecte la hiérarchie du culte !

Dès là que l'Eglise approuve une dévotion, si petite soit-elle, vous pouvez la faire vôtre, mais ayez assez de bon sens, assez de sens chrétien pour la mettre à sa place, et gardez-vous bien surtout de la substituer jamais, dans votre estime et dans vos hommages, à la dévotion primordiale envers la Personne adorable de Notre-Seigneur. — Ne voit-on pas, de nos jours, des fidèles qui entrent dans nos églises, qui vénèrent dévotieusement une statue, et qui songent à peine à donner un regard au crucifix, une prière à l'Hôte du tabernacle ?

Qu'on respecte la hiérarchie du culte, et qu'on mette au premier rang Jésus-Christ, son Corps, son Cœur, sa Mère et sa Croix.

Au sommet de nos temples, sur la flèche aérienne, les artistes chrétiens se font un devoir de fixer une croix. A l'intérieur de l'édifice, dans le sanctuaire, à la place d'honneur, dominant l'autel, l'Eglise ordonne qu'un crucifix soit placé. Mon ambition dans cet ouvrage serait aussi de remettre le crucifix et le Crucifié au sommet de votre vie spirituelle, et de lui rendre sa place d'honneur au sanctuaire mystérieux de votre âme.



Ce sujet a souvent tenté la plume des écrivains sacrés, des Saints Pères, des auteurs mystiques.

Saint Paul bornait toute la religion à la science du Christ crucifié. *Nos autem praedicamus Christum crucifixum* (1).

Saint Augustin et saint Jean Chrysostome ont, dans leurs écrits, des pages sublimes sur Notre-Seigneur cloué à la croix.

La vue du Crucifié arrache à saint Bernard et à saint Bonaventure des cris enflammés ou des soupirs pleins de larmes. Au XVIe siècle, le savant Dominicain, Louis de Grenade, dans ses ouvrages ascétiques, ne tarit pas quand il parle de la croix.

Saint François de Sales compose contre les Réformés un traité plein d'humour et d'amour : *L'Estendart de la saincte croix*.

Sainte Thérèse, dans ses œuvres, que l'Eglise appelle une nourriture céleste, a, sur la croix et sur le crucifix, des pages où déborde une âme résolue à souffrir ou à mourir.

1. Ie *aux Corinthiens*, I, 23.

Au XVIII[e] siècle, Bossuet, dans ses admirables sermons de la Passion et de la Compassion ; les Pères Jésuites Saint-Jure, Louis Dupont et Jacques Nouet, le premier dans sa *Connaissance et amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, les deux autres dans leurs méditations, ont ravivé la dévotion des fidèles pour le divin Crucifié.

Le P. Valdory, de la Société de Jésus, publie, en 1668, *le Saint esclavage de la croix de Jésus*, qui rappelle l'amour et les accents de saint Bonaventure.

Au XVIII[e] siècle, le Bénédictin Hestœnus fait paraître à Anvers sa *Regia via crucis*, ouvrage tout nourri de la doctrine de saint Paul, agrémenté de distiques latins et de gravures symboliques, selon le goût du temps.

Saint Alphonse de Liguori, dans ses opuscules, nous parle à maintes reprises, avec son onction si touchante, de la croix du saint Rédempteur, signe béni qui, dans la suite des âges, sera si cher à ses fils.

Notre siècle, plus positif, a fait sur la croix, sur le crucifix, sur les instruments de la Passion, des recherches historiques qui donnent plus de précision et de netteté aux origines de cette grande dévotion (1).

On le voit, depuis saint Paul, des livres pleins de science et d'amour ont été écrits sur Notre-Seigneur en croix. Mais combien de fidèles les ont sous la main ? Beaucoup de ces ouvrages sont devenus rares, d'autres sont trop volumineux ou trop coûteux.

Profitant des trésors du passé, nous avons essayé de condenser ce que les saints et les savants ont dit et écrit sur le crucifix.

Nous avons souhaité que cet ouvrage fût orné de gravures, pour qu'il parlât aux yeux des lecteurs, en même temps qu'à leur esprit et à leur cœur.

Nous divisons ce travail en quatre livres :

Le crucifix dans l'histoire,

Le crucifix dans l'art,

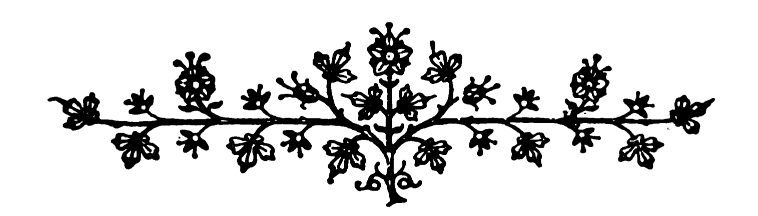
Le crucifix dans l'âme des saints,

Le crucifix dans notre vie.

Puisse leur lecture accroître parmi les fidèles la science, l'amour et la dévotion du crucifix !

---

1. Parmi les ouvrages remarquables de notre époque, citons : *Les instruments de la Passion*, par Rohault de Fleury. — *Le Crucifix, sainte dévotion*, par M. l'abbé Chaffanjon. — Un beau chapitre de l'*Iconographie chrétienne* de M. Cloquet. — L'article : *Croix et Crucifix* du *Dictionnaire biblique* de Vigoureux, etc... *Le Crucifix*, par Michel Engels (Luxembourg).





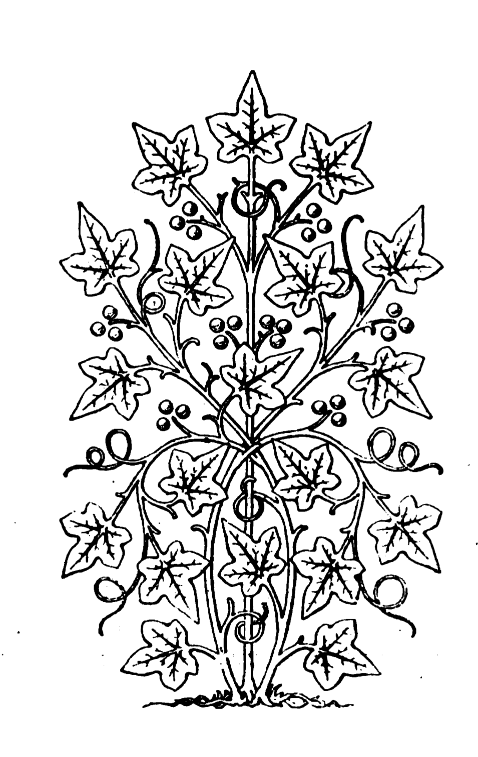
Livre Premier.

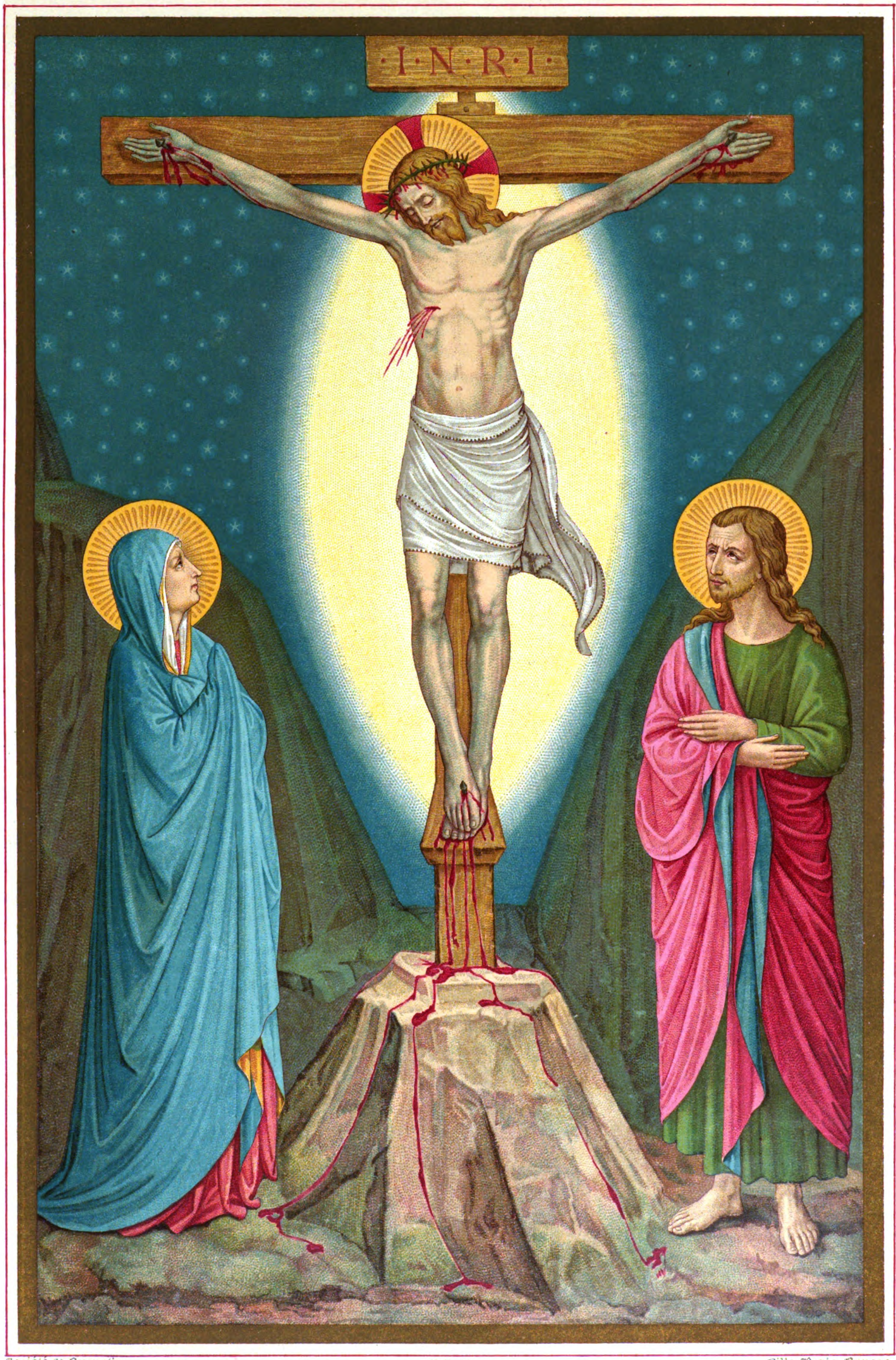
LE CRUCIFIX DIVIN DANS L'HISTOIRE.

LE Crucifix divin, planté sur le Golgotha pour le rachat du monde, n'était point comme les crucifix qui servent à exciter notre dévotion. Ceux-ci sont faits de bois, de métal ou d'ivoire ; celui-là était fait de la chair adorable de l'Homme-Dieu, clouée sur une croix. Il est dû à Pilate, intimidé par les pontifes, et leur disant : « Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez. »

Il se composait de deux parties essentielles, l'instrument du supplice et le corps du Supplicié. Redire ce qu'étaient sur le Calvaire et ce que sont devenus, dans la suite des âges, l'instrument de torture et la Sainte Victime, ce sera faire l'histoire de ce Crucifix primordial, objet de notre amour et de nos adorations, type et modèle de tous les crucifix qui, dans le cours des siècles, naîtront des inspirations de l'art chrétien.







Société St Augustin. X. B. 90. Lille, Paris, Bruges.

LE CRUCIFIEMENT.

(INSPIRÉ DES ŒUVRES DE FRA ANGELICO.)



Chapitre Premier [1].

LE CRUCIFIX DIVIN SUR LE CALVAIRE.

I. — LA CROIX DU SAUVEUR.



Le crucifiement suppose tout d'abord une croix : de quel *bois* était faite la Croix de Notre-Seigneur? Le vénérable Bède prétend qu'elle était composée de quatre sortes de bois : l'inscription en buis, la tige en cyprès jusqu'à l'inscription, la traverse en cèdre et la partie supérieure en pin. Juste Lipse veut qu'elle soit d'un seul bois et en chêne, parce que, plusieurs auteurs latins l'attestent, cet arbre est commun en Judée, que son bois est solide et propre à la crucifixion.

Il n'y a guère en tout ceci, on le voit, que des raisons de convenance ; notre siècle se montre, à bon droit, plus sévère en fait d'observation.

M. Rohault de Fleury, par des études sérieuses, est arrivé à déterminer, on peut le dire, d'une manière certaine, la nature du bois de la vraie Croix. Sur sa demande, M. Decaisne, de l'Institut, et M. Pietro Savi, professeur de l'Université de Pise, constatèrent, au microscope, que des parcelles de la vraie Croix, provenant de Sainte-Croix de Jérusalem à Rome, de la cathédrale de Pise, du dôme de Florence et de Notre-Dame de Paris, étaient *du bois de pin*.

« Ces reliques provenant de sources aussi authentiques, très éloignées les unes des autres, n'ayant rien eu de commun depuis leur origine, doivent donc être considérées comme des types, comme des étalons, pour ainsi dire, destinés à faire reconnaître tous les autres, après s'être servis réciproquement de contrôle.

« On peut donc affirmer que le bois de la Croix provenait d'un conifère, et on ne peut douter que ce conifère ne soit du pin. — Du reste, la Judée en produisait. »

Tel est le raisonnement de M. Rohault de Fleury : il nous semble établir d'une façon convaincante la nature du bois de la vraie Croix.

Quelle en était la *forme?*

Les anciens avaient plusieurs sortes de croix. Citons seulement les deux qui nous inté-

---

1. Nous avons dans ce chapitre et le suivant, fait plus d'un emprunt au texte et aux gravures du *Mémoire sur les instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par C. Rohault de Fleury. — Cet ouvrage est en vente chez Letouzey, à Paris.

ressent, la *crux commissa* en forme de tau T, et la *crux capitata* ou *immissa* ✝, croix latine dont la traverse est aux deux tiers de la hauteur du montant.

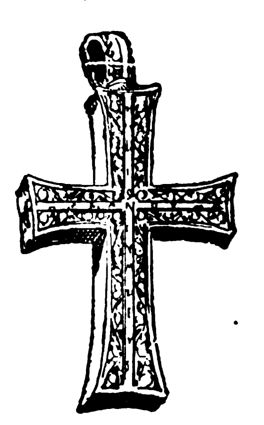
Tertullien, saint Jérôme, saint Paulin et Rufin semblent d'avis que la vraie Croix affectait la forme du tau. De nos jours, le R. P. Garucci partage leur opinion ; il s'appuie sur une antique image du crucifix en forme de T, par lui découverte sur les murs du Palatin.

Nous préférons, pour notre compte, croire à la forme de la croix latine ✝. Plusieurs documents sérieux nous y engagent : le texte de saint Justin (103-168) dans son dialogue avec Tryphon. Il parle ainsi de la croix : « C'est un bois droit dont la partie supérieure est élevée en corne lorsqu'un autre bois lui est adapté, et, de chaque côté, deux autres cornes semblent jointes à la première. » Ne reconnaît-on pas à cette description la traverse qu'on adapte sur le montant et qui en laisse dépasser une partie [1] ?

Saint Augustin, dans un texte fort remarquable, parle des différentes parties de la croix, de la largeur où les mains sont étendues *(erat latitudo in quâ porrectae sunt manus)*, de la longueur où le corps était cloué *(longitudo... in quà erat corpus affixum)* et de la hauteur *(et altitudo ab illo innixo ligno sursum quod eminet)*. Les mots *quod eminet* ne s'appliquent-ils pas à une portion du montant qui s'élance en l'air et forme ainsi la croix latine ?



BAS-RELIEF
DU MUSÉE DE LATRAN.
(Croix latine.)



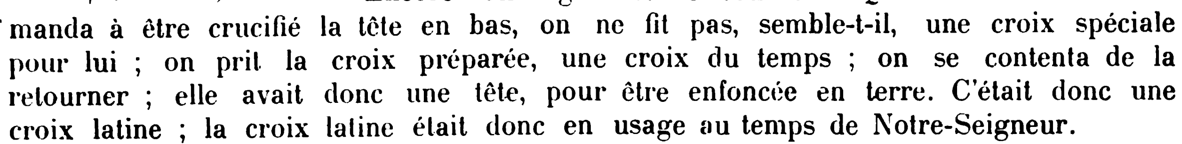
CROIX PASTORALE EN OR
trouvée par M. de Rossi, dans les catacombes de St-Laurent.
(Croix latine.)

Juste Lipse, Gretser, Socrate, Théodoret et Eusèbe sont du même sentiment.

Après les documents, les monuments.

Sur un bas-relief du Musée de Latran, du milieu du IVe siècle, nous voyons la croix latine. La croix pastorale en or, trouvée par M. de Rossi sur la poitrine d'un squelette dans les catacombes de Saint-Laurent, est encore une croix latine.

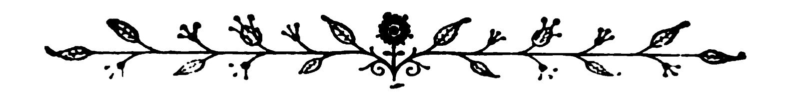
Tous ces monuments n'ont-ils pas plus d'autorité que le trait informe du crucifix du Palatin qui sert de base principale à l'opinion du P. Garucci ?



Encore un argument de bon sens. Quand saint Pierre demanda à être crucifié la tête en bas, on ne fit pas, semble-t-il, une croix spéciale pour lui ; on prit la croix préparée, une croix du temps ; on se contenta de la retourner ; elle avait donc une tête, pour être enfoncée en terre. C'était donc une croix latine ; la croix latine était donc en usage au temps de Notre-Seigneur.

En voilà plus qu'il n'en faut pour croire sagement, suivant la tradition de l'Eglise, que la croix du Sauveur avait la forme de la croix latine, et pour nous donner le droit de dire, en baisant notre crucifix : « C'est bien là, en raccourci, l'image exacte de la vraie Croix. »

1. *Rectum enim unum est lignum a quo est suprema pars in cornu sublata, cum alterum lignum aptatum est, et utrinque tanquam cornua illi uni cornu conjuncta extrema apparent.* (P. Lamy, *Dissertatio de cruce*, p. 575.)





II. — LES CLOUS, LEUR FORME ET LEUR NOMBRE.

Juste Lipse avoue que parfois les mains et les pieds du supplicié étaient attachés à la croix, non pas avec des clous, mais avec des cordes.

L'hérétique Westphale osa bien soutenir qu'il en avait été ainsi pour Notre-Seigneur. Le savant pape Benoît XIV (1) combat vivement l'opinion audacieuse de cet écrivain suspect.

« Rien en effet, nous dit-il, rien ne se rapporte mieux, ne s'accommode mieux à la crucifixion du Seigneur que ces paroles du psaume xxi : « Ils ont percé mes mains et mes pieds... » Et, bien que les Evangélistes, dans l'histoire du crucifiement, ne disent pas ouvertement que le Christ a été attaché à la croix avec des clous, ils le font comprendre d'une manière assez évidente, quand ils mettent ces paroles sur les lèvres de l'apôtre saint Thomas : « A moins que je ne voie dans ses mains le trou des *clous*, et que je ne mette mon doigt à la place des *clous*... je ne croirai pas (2). »

A ce témoignage de l'Ecriture, s'ajoute le témoignage des faits ; il existe en effet à l'heure actuelle, nous le verrons dans un instant (3), des clous ayant servi à la crucifixion de Jésus. Le patient était fixé à l'instrument de son supplice par des clous à large tête, pour éviter qu'à l'élévation de la croix les mains, déchirées par le poids du corps, ne laissassent échapper la victime. Ces détails sont affirmés par les écrivains profanes de la période impériale, par Lucien, Apulée, Plaute, Ausone. Les écrivains ecclésiastiques concordent dans leur description. Du reste, la simple vue en dit plus que tous les récits. L'un des clous du Sauveur est conservé à Rome, à Sainte-Croix de Jérusalem. Il est long de douze centimètres, large d'un centimètre sur chaque face, vers la tête. Sa vue seule fait frémir.

L'UN DES CLOUS DU SAUVEUR
conservé à Rome en l'église
Sainte-Croix de Jérusalem.



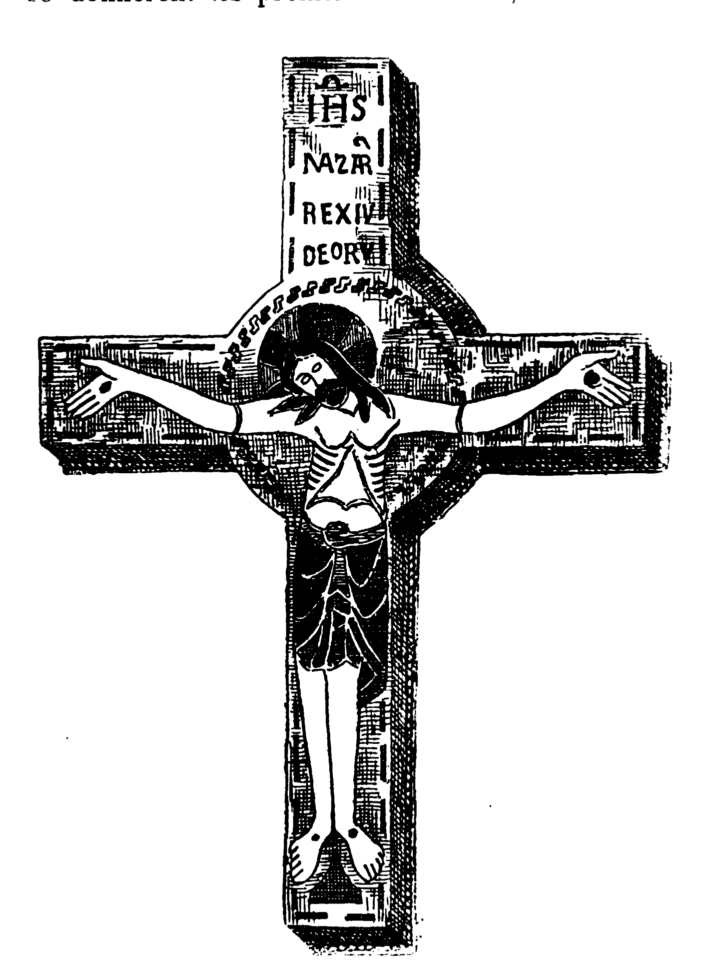
VIEUX CRUCIFIX EN BAS-RELIEF
provenant de l'abbaye de Norat.
(N.-S. est attaché par quatre clous.)

1. *Commentarius de D. N. J. C. matrisque ejus festis*...Pars Iª, Cap. CCLXXIX.
2. *S. Jean*, xx.
3. Voir aussi chap. II, § 3.

Quel était le nombre des clous qui transpercèrent les mains et les pieds de Jésus ?

Saint Bonaventure, dans son récit de l'ensevelissement du Sauveur, semble croire que Notre-Seigneur n'était attaché à la croix que par trois clous, un seul clou fixant les deux pieds superposés. « Nicodème, dit-il, s'apprête à enlever le clou des pieds ; » et plus loin « le clou des pieds ayant été arraché. » Saint Bonaventure, en parlant ainsi, est de son temps et de son pays.

C'est en effet au XIII[e] siècle et en Italie que les peintres Cimabuë et Margaritone se donnèrent les premiers la licence, dans leurs crucifixions, de placer les pieds l'un sur l'autre et de les fixer avec un seul clou. Mais cet usage semble contraire à l'histoire profane aussi bien qu'à la tradition chrétienne. Les auteurs qui ont traité du crucifiement parlent toujours de quatre clous. Un personnage de Plaute dit, en envoyant un esclave à la croix : « *Affigantur bis pedes, bis manus.* Deux clous aux pieds, deux clous aux mains ! »



CHRIST, XIII[e] SIÈCLE.
Musée de Cluny.
(Le Christ est crucifié par quatre clous.)

Les peintures découvertes dans les dernières fouilles de Saint-Clément, à Rome, montrent un crucifix les pieds séparés.

Tous les monuments de l'art grec nous montrent Notre-Seigneur fixé à la croix par quatre clous.

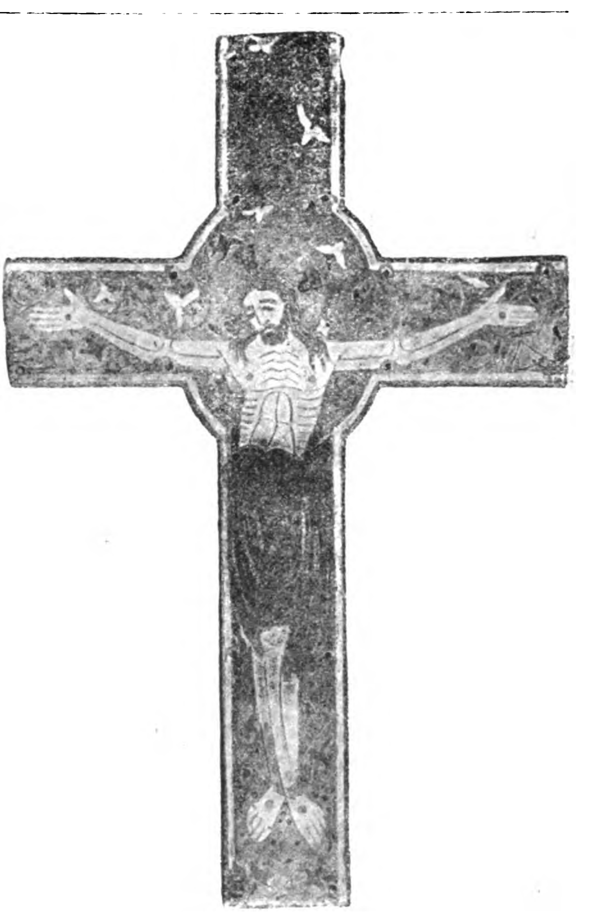
Le vieux crucifix de Lucques, attribué à Nicodème, le crucifix en bois de cèdre, attribué à saint Luc, conservé à Siroli, près Ancône, le crucifix en mosaïque, exécuté au VIII[e] siècle dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre à Rome, un crucifix en argent, donné par Charlemagne au pape Léon III (815), le crucifix sur parchemin, peint dans une miniature du vieux Graduel de saint Grégoire (XI[e] siècle), représentent tous Notre-Seigneur les pieds attachés à la croix par deux clous distincts. Vous pourrez vous en convaincre de vos propres yeux, si vous regardez le vieux bas-relief provenant de l'antique abbaye de Norat. Vous verrez encore les deux pieds nettement séparés sur le Christ XIII[e] siècle du Musée de Cluny que nous reproduisons. Vous constaterez enfin les deux clous sur le Christ émaillé, trouvé à Cherves en novembre 1896 [1].

1. Voir sur ces crucifix la savante étude de X. Barbier de Montault.

Saint Cyprien (IIIe siècle), Rufin (IVe siècle), Théodoret, saint Augustin, plus tard Innocent III (1200), le cardinal Baronius, le savant Tolet au XVIe siècle, pensent tous que les pieds du Sauveur étaient fixés séparément. — Benoît XIV partage la même opinion [1].

Au même endroit, le savant écrivain réfute encore l'opinion de ceux qui, d'après l'inspection du saint Suaire de Turin, ou des toiles de Rubens à Anvers, soutiennent que les clous n'ont pas été enfoncés dans le creux de la main, mais dans le poignet. Pour les réfuter, il s'appuie à nouveau sur le texte de saint Jean : « Si je ne vois le trou des clous *dans ses mains* », et sur le texte de Zacharie (XIII) : « Quelles sont ces plaies *dans le milieu* de tes mains ? *in medio* manuum tuarum ? »

La tradition écrite, confirmant la tradition monumentale, peut nous convaincre que Notre-Seigneur était porté sur la croix par quatre clous.



CRUCIFIX DE CHERVES.
Collection de M. de Ruffignac à Angolê.
(Les pieds sont toujours séparés.)

III. — LE TITRE DE LA CROIX.

« PILATE, nous dit saint Jean, rédigea une inscription qu'il plaça au-dessus de la Croix. Il y était écrit : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. — Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. Mais les princes des prêtres disaient à Pilate : N'écris pas : roi des Juifs ; mais écris qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit [2]. »

Ce titre de la Croix, ainsi débattu entre les Juifs et Pilate, nous a été conservé, au moins en partie notable, et « c'est un grand bonheur pour les chrétiens, dit M. Rohault de Fleury, de pouvoir encore lire cette inscription, qui est comme le sceau de notre histoire sacrée [3]. »

Rédacteurs d'un ancien mémorial de la ville de Rome, des témoins, contemporains du fait, racontent comment le titre de la Croix fut retrouvé :

1. *De festis Domini.*
2. *S. Jean*, XIX, 19-22.
3. *Instruments de la Passion*, p. 184.



TITRE DE LA CROIX
retrouvé dans l'église Sainte-Croix à Jérusalem
GRANDEUR NATURELLE.

« Le 1er février 1492, Mgr Gonsalvi de Mendosa, cardinal de Sainte-Croix, faisait réparer et blanchir son église (Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome). Lorsque les ouvriers atteignirent le sommet de l'arc, au milieu de la basilique, près du toit, ils découvrirent une niche dans laquelle se trouvait une boîte de plomb de deux palmes, bien close, et au-dessus une plaque... où étaient gravés ces mots : *Hic est titulus veræ crucis*. On trouva dans cette boîte une planchette d'une palme et demie de long, rongée d'un côté par le temps, et portant, en caractères gravés en creux et colorés de rouge, l'inscription suivante : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum*... La première ligne était écrite en caractères latins, la seconde en caractères grecs et la troisième en caractères hébreux...

« Tout le monde est resté convaincu qu'on avait devant les yeux l'inscription que Pilate plaça sur la croix... et que sainte Hélène, mère de Constantin, avait mise dans l'église, à l'époque de sa construction. »

Comme les auteurs du vieux mémorial, M. Rohault de Fleury est convaincu de son authenticité et, qui mieux est, de son intégrité.

Par une étude comparée, minutieuse, de ce titre et du couvercle qui le recouvrait, il arrive à cette conclusion :

« Nous trouvons aujourd'hui une relique du titre et un couvercle, en terre cuite, parfaitement faits l'un pour l'autre. Les lettres sur la terre cuite sont nécessairement antiques et n'appartiennent pas au moyen-âge... On n'a pu en rien détacher ni réduire son étendue ; donc nous possédons, dans son intégrité primitive, la relique donnée à Rome par sainte Hélène (1). »

Ames fidèles, vous connaissez maintenant les origines et la découverte de ce titre dont vos yeux, tant de fois, ont vu les initiales I. N. R. I. au sommet de votre crucifix.

Vous tâcherez, à vos heures de prière, de pénétrer le sens mystérieux de cette inscription :

JÉSUS, NAZARÉEN, ROI DES JUIFS

et remplis des sentiments de reconnaissance que cette méditation vous aura inspirés, vous redirez avec le vénérable Louis Dupont (2) :

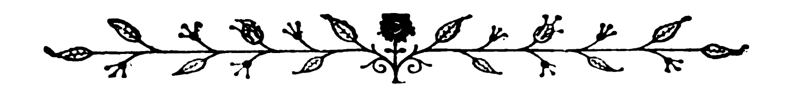
« O Fils du Dieu vivant, cette inscription vous convient admirablement ; car il n'y a que vous, et vous seul, qui soyez Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

« Oh ! si tous les hommes pouvaient lire ce titre et confesser que vous êtes leur Roi et leur Sauveur !

« O titre qui contenez toutes les raisons que je puis alléguer pour trouver grâce devant Dieu, c'est par vous que mes prières sont entendues, que mes désirs seront exaucés, que tous mes maux seront guéris.

« O Père éternel, jetez les yeux sur ce titre attaché à la croix de votre Fils ; et puisqu'il me donne un droit légitime et incontestable à votre royaume, daignez m'en ouvrir les portes à ma dernière heure afin que j'y règne avec vous dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

1. *Instruments de la Passion*, p. 190.
2. IVe partie. Médit. 43, § 1.



IV. — LA VICTIME.

Jadis, le jeune Isaac, figure du Sauveur, après avoir porté jusqu'au lieu de l'immolation le bois et le feu du sacrifice, dit à Abraham : « Mon père, voici le feu et le bois, mais où est la victime ? »

A la vue de cette croix dont nous venons de constater la forme et la nature, à la vue de ces clous que nous venons de mesurer et de compter, nous n'avons pas besoin de demander quelle est la victime ? »

Le titre de la croix vient de nous en révéler le nom.

La victime, c'est le Fils même de Dieu, c'est ce Jésus qui, nouvel Isaac, vient de porter, lui aussi, le bois de son supplice jusqu'au Calvaire. A peine arrivé au sommet, on le dépouille de ses vêtements.

Assistons à la crucifixion, telle qu'elle nous est décrite par un maître de la plume :

« Jésus fléchit les genoux, et se traînant vers l'instrument du supplice, il s'y étendit sans mot dire. La main droite fut adossée à l'extrémité de la traverse, et l'un des bourreaux la fixa d'un coup sec par un clou...

« Le sang jaillit, les doigs se contractèrent, et les lèvres de la victime laissèrent échapper un gémissement.

« Un second coup ; la main gauche adhérait au bois.

« C'étaient d'habiles ouvriers que les chaoucks du procurateur, et qui faisaient leur besogne avec un plaisir dont leur dextérité se ressentait... Les mains clouées, ce fut le tour des pieds. Un horrible frémissement agitait le Supplicié pendant qu'on lui disposait les jambes à demi pliées sur le tronc de l'arbre maudit. Qu'importait aux bourreaux, habitués à ces spasmes et pressés d'en finir !

« Pendant qu'une pression brutale maintenait les pieds à la place indiquée, les marteaux enfonçaient rapidement les deux clous qui restaient [1]. »

Pilate, sois fier de ta puissance : tes ordres sont pleinement exécutés, et, jusqu'à la fin des âges les peuples, mêlant ton nom au souvenir de ce crucifiement, chanteront : *Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato.*

Les exécuteurs approchèrent la croix du trou destiné à la recevoir ; ils l'y glissèrent, la dressèrent, et, foulant à sa base pierre et gravier, ils purent, contents de leur besogne, regarder d'un œil satisfait Jésus ainsi élevé entre ciel et terre.

Ames pieuses, qui avez le culte du crucifix, regardez-le bien aussi, ce Jésus, sur cette croix ; c'est le Crucifix prototype : le vôtre n'en est que l'imitation : quand vous contemplez votre christ de métal ou d'ivoire, c'est à ce Christ du Golgotha, à ce Christ de l'histoire, qu'il faut toujours aller par la pensée, recueillant leçons et préceptes de ses plaies saignantes et de ses lèvres mourantes.

Regardez-le bien : celui qui est là suspendu, c'est celui dont le Prophète a dit qu'il est le plus beau des enfants des hommes. Le Saint-Esprit a mis son amour à le former, et la Vierge Marie lui a fourni le plus pur de son sang. C'est lui qui, naguère étendu sur la paille de la crèche, bercé sur les genoux de sa jeune mère, agenouillé dans le temple, assis au milieu des docteurs, transfiguré sur le Thabor, ravissait d'admiration les anges et les hommes.

Eh bien ! ce corps si beau, si pur, si délicat, regardez-le maintenant sur la croix.

---

1. R. P. Ollivier, *Passion, Crucifiement*, pp. 387-388.

Sa poitrine, ses bras et ses jambes sont creusés des affreux sillons qu'y ont tracés les fouets de la flagellation. Le sang jaillit de ses mains et de ses pieds comme de sources vives. Les longues épines de sa couronne entrent profondément dans son front, et le sang qui en découle a collé ses cheveux en plaques rougeâtres. Grand Dieu ! Quel spectacle !

Pourquoi a-t-on ainsi cloué cet homme vivant? Pourquoi ces féroces vampires ont-ils ainsi extrait tout le sang de ses veines? — Saint Paul, d'un mot, vous donne la réponse ; d'un mot, il résout le problème : si le Fils de Dieu est cloué à un gibet infâme et douloureux, c'est qu'il nous a aimés, *Dilexit!* Regardez-la, cette victime d'amour, souvent et longuement : un premier regard ne suffit pas à saisir cette physionomie divinement belle.

Au Musée d'Avignon, on admire, à bon droit, un crucifix d'ivoire dû au ciseau de Jean Guillermin : « Sa figure d'une beauté ravissante, représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit, les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée ; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas ; regardez la partie gauche de la face ; plus de douleur, rien de terrestre ; le Dieu se révèle. »

Ce ne sont pas deux aspects seulement que vous offre, au Calvaire, l'adorable Victime ; ce sont les aspects les plus variés, les poses les plus sublimes qui, dans la suite des âges, raviront le regard des Saints contemplatifs et inspireront le ciseau des artistes chrétiens, soucieux de lire l'Evangile, de méditer le Golgotha, d'écouter les paroles qui y furent prononcées.



V. — LES SEPT PAROLES.

Quand, dans une famille, un père aimé et vénéré est sur le point de mourir, les enfants se réunissent autour de son lit, et là, attentifs, recueillis, silencieux, ils fixent leurs yeux sur le visage de celui qui s'en va. Ils tâchent de saisir sur cette figure chérie les sentiments divers qui s'y impriment tour à tour, la pensée de la séparation ou la pensée du ciel. Le moribond agite-t-il ses lèvres, tous les enfants se serrent plus près de lui, et tendent une oreille avide, pour ne pas perdre une seule des paroles — les dernières — que murmure ici-bas cette voix qui s'éteint.

Suivons cet exemple. Regardons le visage de notre Sauveur expirant ; écoutons les sept dernières paroles qu'il prononça, et considérons l'expression de sa physionomie qui correspond à chacune de ces paroles.

PREMIÈRE PAROLE.

C'est *la miséricorde* que nous apercevons tout d'abord sur la face adorable du Crucifié ; c'est le trait caractéristique de sa physionomie : car, en fin de compte, pourquoi est-il là, sinon pour assurer le triomphe de la miséricorde sur la justice? Cette miséricorde apparaît surtout quand, dirigeant tour à tour ses yeux vers le ciel et vers



ses bourreaux, Jésus dit à son Père (ce fut sa première parole en croix) : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Il semble qu'à cet instant ses deux bras, déjà tendus par les deux clous des mains, essayent, sous l'effort de l'amour, de se



PREMIÈRE PAROLE. — « PARDONNEZ-LEUR ! »
Jean Guillermin. — Crucifix de bois.
Collection de M. Emile Waldman à Lyon. — Cliché Jacques Garcin.

tendre et de s'élargir encore. C'est la pose qu'affectionne le pécheur repentant ; il voit dans ses deux bras ouverts l'assurance de son pardon. — C'est l'aspect qu'a merveilleusement rendu Jean Guillermin dans son Christ de buis : cette tête tendue, ces lèvres entr'ouvertes, ce regard suppliant, tout crie vers Dieu : « Pardonnez-leur ! »

DEUXIÈME PAROLE.

Soudain un changement se produit dans la physionomie du Sauveur. Son visage s'éclaire ; la *Majesté* suprême resplendit sur le front de la sainte Victime ; un des deux larrons crucifiés à ses côtés vient de lui dire : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre Royaume. » Jésus tourne la tête vers son interlocuteur, le fixe d'un regard qu'illumine la divinité et lui dit d'un ton prophétique, qui n'appartient qu'au Roi du ciel : « *Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis.* »

C'est un aspect bien cher aux âmes qui, prises de la nostalgie du ciel, aiment à répéter

devant leur crucifix : « Souvenez-vous de moi ! » — Comme la réponse de l'Homme Dieu a été admirablement exprimée par l'artiste émérite dont la ville de Lyon possède l'œuvre



DEUXIÈME PAROLE. — « AUJOURD'HUI TU SERAS AVEC MOI EN PARADIS. »
Crucifix d'ivoire appartenant à la collection de M. Joseph Berger, à Lyon.

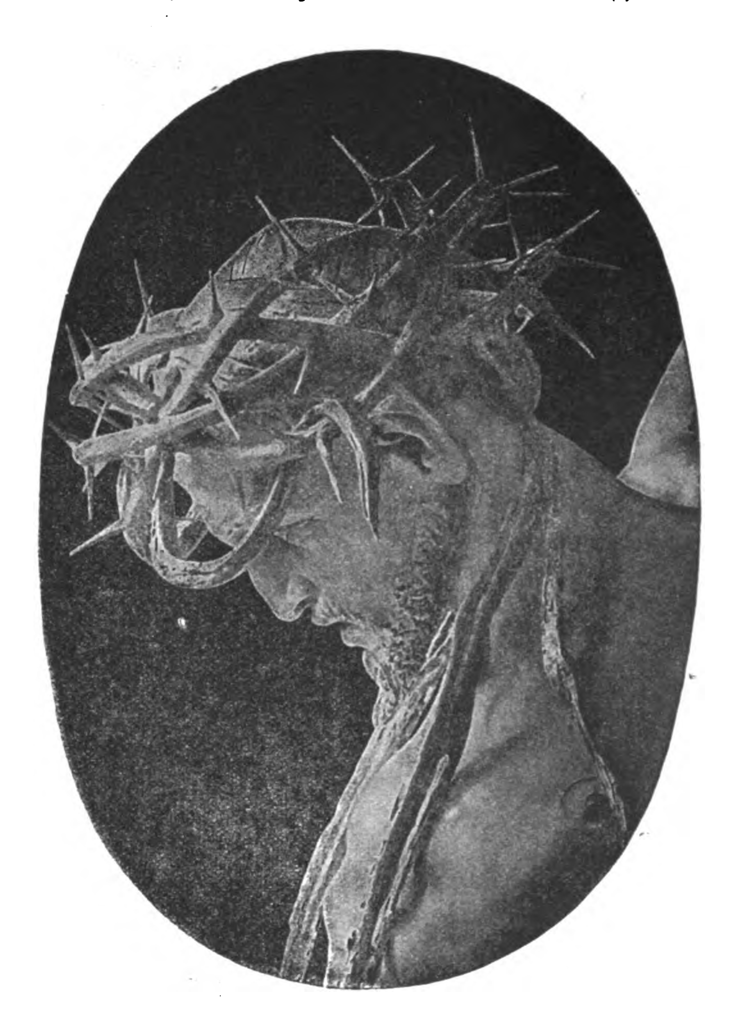
trop peu connue. Voyez, la tête du Christ est tournée vers le larron, et son regard plein de bonté semble dire : Aujourd'hui tu seras avec moi ! »

TROISIÈME PAROLE.

Voici que sur les traits du Rédempteur la majeste se tempère de *tendresse*. — Le roi vient de gracier un sujet repentant ; le père va parler à son tour. N'est-ce pas lui qui

avait dit à ses disciples cette parole d'espoir : « Je ne vous laisserai pas orphelins ? » Sur le point de partir, il veut leur donner une mère, sa propre mère.

« Or du haut de sa croix, le doux Agneau de Dieu
Oubliait sa souffrance et songeait à la nôtre.
Jésus dit à la Vierge, en lui montrant l'Apôtre :
« *Femme, voilà ton fils,* » et ce fut son adieu (¹). »



TROISIÈME PAROLE. — « VOICI TA MÈRE ! »
Christ de Rœsenmuller à Weerishofen. — (Avec l'autorisation de l'auteur.)

Des sept paroles de Jésus en croix, c'est la parole qui, dans la suite des âges, retentira, suave entre toutes, à l'oreille des enfants de Marie. C'est la parole qui nous semble tomber des lèvres du Christ si expressif de Weerishofen, dû au ciseau de Rœsenmuller.

QUATRIÈME PAROLE.

Une *souffrance* plus poignante envahit alors l'âme du mourant et se reflète sur son visage. Alors que, plein de sollicitude pour tous, Jésus songe au larron et lui promet

1 Delaporte, *A travers les Ages*, 77. Chez Retaux, Paris.

son Royaume, alors qu'il songe aux hommes et leur donne une mère, il se voit lui, — ainsi le veut la justice divine, — abandonné par le meilleur des pères. L'agonie morale s'unit, en ce moment, à la douleur physique pour l'écraser, pour le broyer ; il lève vers le Justicier suprême un regard plein de larmes et s'écrie : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »



QUATRIÈME PAROLE. — « MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'AVEZ-VOUS ABANDONNÉ ? »
Christ d'Avignon. Photographie Michel.

Jean Guillermin a fait passer cette immense douleur dans son crucifix d'ivoire. Regardez-le de face : cette prunelle douloureusement tournée vers le ciel, et ce pli affreux que la souffrance creuse dans le front, vers l'arcade sourcilière, et cette bouche entr'ouverte, et cette lèvre supérieure qui semble frémir, tout cela crie vers le Père : « Eli, Eli, lamma sabachtani ? »

Chrétiens, quand vous souffrirez, vous regarderez cette image, et avec Jérémie, vous direz, consolés : « Non, il n'y a pas de douleur comme sa douleur ; que sont mes douleurs auprès des siennes ? »

CINQUIÈME PAROLE.

Sur cette figure contractée par l'agonie, voyez-vous, quelle expression nouvelle ! c'est *l'angoisse* d'un homme brûlé par la soif. Sa bouche tout à l'heure entr'ouverte, s'ouvre plus large encore, la langue desséchée s'avance sur la lèvre inférieure et demande un peu d'eau : « J'ai soif ! » dit Jésus. — « J'ai soif ! » parole traduite avec une fidélité touchante dans le Christ de Lyon, que nous admirions tout à l'heure : vu de profil, il semblait adresser au larron une parole d'espérance. Voyez-le maintenant, presque de face :

de cette bouche béante, de cette poitrine haletante, cette plainte semble jaillir : « *Sitio ! J'ai soif !* »

C'est cette physionomie du crucifix, c'est cette parole du testament de Jésus qu'affectionnent surtout les apôtres et les âmes réparatrices.

Aux uns elle dit : Je meurs pour les âmes ! J'ai soif d'âmes ! Qui donc me donnera des âmes ?



CINQUIÈME PAROLE. — « J'AI SOIF ! »
Crucifix d'ivoire appartenant à la collection de M. Joseph Berger, à Lyon.

Aux autres, elle dit : A mes lèvres les pécheurs n'offrent que fiel et vinaigre, insultes et moqueries, qui donc leur donnera une goutte d'amour ?

Les Thérèse et les Xavier donnent aux lèvres du Sauveur le rafraîchissement qu'il implore.

SIXIÈME PAROLE.

Encore un changement subit. D'un regard sur le passé, Jésus vient de constater que toutes les prophéties sont accomplies en sa personne. D'un regard sur les temps à



SIXIÈME PAROLE. — « TOUT EST CONSOMMÉ ! »
Guido Reni. — Rome, Galerie Corsini. — Cliché de la *France illustrée* (Paris-Auteuil).

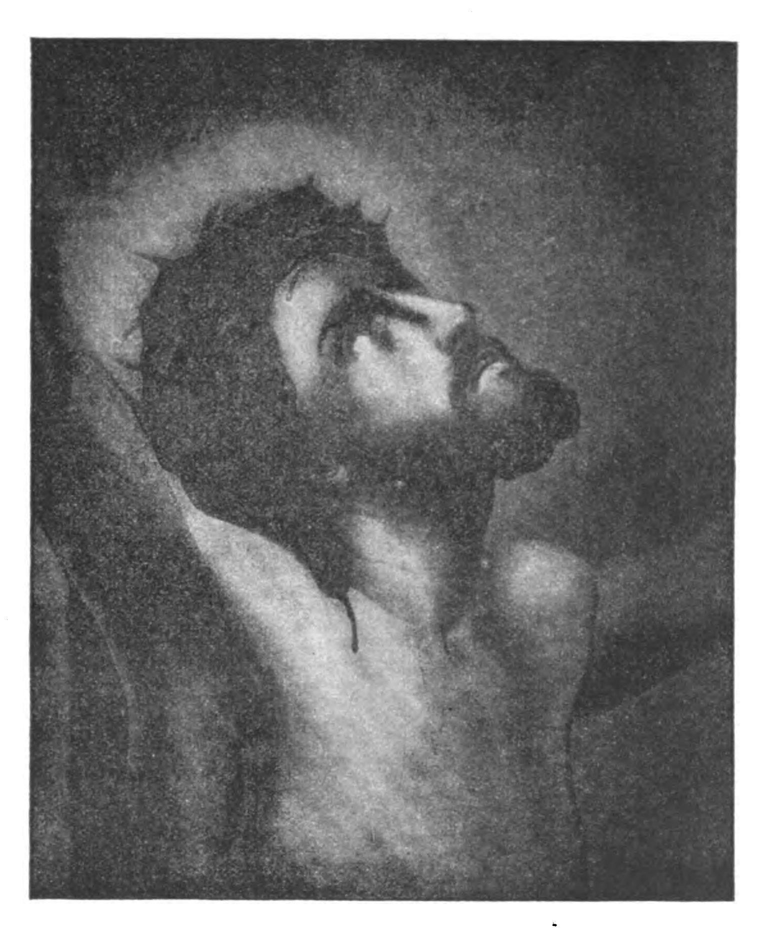
venir, il voit les apôtres qui recueillent son sang et le versent sur les âmes. Ce double regard le console. *La paix*, une paix inénarrable, détend les muscles de son visage, adoucit ses traits, en calme la douleur. C'est la paix de l'ouvrier qui a terminé sa tâche, une grande tâche, et qui, le soir, peut dire, en son âme et conscience : « *Consummatum est : Tout est consommé !* »

Je trouve cette expression dans le christ de Guido Reni de la galerie Corsini. Paix dans les yeux amoureusement tournés vers le ciel. Paix sur le front : l'affreux pli que la douleur y avait creusé, a disparu. Paix sur les lèvres : elles semblent sourire à la souffrance.

Comme Jésus, sur cette terre, faisons pleinement notre œuvre ; comme Jésus, à notre heure suprême, nous aurons la paix du : « *Consummatum est.* »

SEPTIÈME PAROLE.

Avec la paix, c'est la *puissance* qui apparaît sur la croix, quand, dilatant sa poitrine, levant un instant la tête vers le ciel et entr'ouvrant ses lèvres, Jésus rend son dernier



SEPTIÈME PAROLE. — « MON PÈRE, JE REMETS MON AME ENTRE VOS MAINS ! »
Salon de peinture 1873.

souffle : c'est la pose admirable de l'Homme-Dieu, qui, maître de sa vie, la rend à son Père, à l'heure et à la minute par lui choisies : « *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* »

Nulle part nous n'avons mieux saisi cette puissance et cette majesté que dans une toile justement admirée au salon de 1873.

La tête du Christ est sublime, tournée vers le ciel, entourée d'une auréole lumineuse.

Chrétiens, vous aurez, vous aussi, à votre dernier soupir, ce reflet et cette auréole au front, le reflet de l'espérance et l'auréole de la sainteté, si, habitués à remettre votre âme entre les mains de Dieu dans les agonies de la vie, vous lui redites encore, dans l'agonie dernière, le crucifix aux lèvres : « Je remets mon âme entre vos mains. »

La tête de Jésus est retombée sur sa poitrine sans souffle, la mort a fermé ses yeux éteints. C'est l'immolation arrivée à son terme. Ce dernier aspect de l'auguste victime a été admirablement rendu par le pinceau de Velasquez.

Etudiez ce chef-d'œuvre [1] : vous n'aurez plus la joie d'y contempler les yeux du Sauveur : à peine même reconnaîtrez-vous sa face : elle est couverte de sang et à moitié voilée par les cheveux qui pendent le long du visage ; mais vous aurez la satisfaction intime de plonger votre regard dans la plaie que la lance de Longin vient d'ouvrir au divin Côté. C'est l'aspect du crucifiement, cher par-dessus tout aux amis du Sacré-Cœur.

Oh ! qu'il renferme de beauté esthétique ce Crucifix du Golgotha, tel que l'histoire nous le représente pendant ces trois heures de souffrance et d'agonie !

C'est lui que méditeront les artistes, et de leur palette et de leur bloc de marbre jailliront les chefs-d'œuvre.

Oh ! qu'il renferme de beauté morale, ce Crucifix du Golgotha, tel que l'histoire nous le représente, pendant les trois heures de pardon, d'abandon, d'immolation, d'offrande à Dieu son Père et de consommation dans l'amour qui le tue !

C'est lui, — nous le verrons [2], — qu'étudieront les âmes chrétiennes, et cette étude opérera en elles des prodiges de renoncement, de dévouement et de sainteté.



VI. — LE SANG DIVIN.

Nous venons d'entendre les sept paroles tombées du divin gibet. Elles sont éloquentes ; il est une autre voix plus éloquente peut-être, qui, à cette heure de souffrance et d'agonie, tombait, comme d'autant de lèvres, des blessures du Médiateur Jésus, c'est la voix du Sang, cette voix dont parle saint Paul, qui parlait mieux encore que la voix d'Abel, « *Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel* [3]. »

On ne peut prêter l'oreille aux enseignements du crucifix, sans l'entendre, cette voix du Sang.

Si vous baisez votre crucifix avec tant de vénération et de tendresse, c'est que de ses plaies vous entendez sortir la voix du Sang ; c'est que votre foi clairvoyante, parachevant le travail de l'artiste, aperçoit sur l'ébène ou l'ivoire quelques gouttes de Sang.

1. Au Musée de Madrid.
2. Livre IV.
3. *Aux Hébreux*, XII, 24.

Parlant du crucifix, je vais donc parler de vous, ô Sang de mon Sauveur ; si je ne le faisais pas, je verrais s'élever contre moi les apôtres et les Pères de l'Eglise, les orateurs et les poètes, les peintres et les sculpteurs qui, sur le parchemin, sur la lyre, sur la toile et l'ivoire, ont célébré tout ensemble le crucifix et le sang du Crucifié !

Avez-vous, cher lecteur, médité l'épître de saint Paul aux Hébreux ? C'est une hymne au suprême sacerdoce du Christ mort sur la croix, une hymne à ce Sang, instrument de son sacrifice. « Ce n'est point avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, que le Christ, pontife des biens futurs, est entré, une fois pour toutes, dans le sanctuaire, nous ayant acquis une éternelle Rédemption. Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de la cendre d'une génisse sanctifient, pour la purification de leur chair, ceux qui ont été souillés, combien plus le Sang du Christ qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même à Dieu, comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour que nous servions le Dieu vivant [1] ! »

Saint Pierre unit sa voix à celle de saint Paul pour exalter ce Sang divin ; pour saint Paul, le sang des boucs et des génisses n'était plus qu'une ombre vaine depuis qu'avait coulé le Sang du Christ ; pour saint Pierre, l'or et l'argent, la grande puissance du paganisme expirant, ne sont que hochets dorés, inutile poussière, quand il s'agit du rachat des âmes : « Sachez que ce n'est point par des choses corruptibles, par l'or et l'argent que vous avez été rachetés de vos vaines pratiques, transmises par vos pères, mais par le sang précieux du Christ, agneau immaculé et sans souillure [2]. »

Saint Jean Chrysostome, commentant l'épître aux Hébreux, s'écrie, ravi d'admiration, à la vue des merveilles opérées par le Sang Rédempteur : « Les démons s'enfuient dès qu'ils aperçoivent le Sang du Seigneur et les Anges accourent en même temps. Ce sang répandu a lavé le monde entier. Ce sang a purifié le vestibule et le Saint des saints. Que si la figure de ce Sang eut tant de vertu dans le temple juif et au sein de l'Egypte, lorsqu'il fut répandu sur les portes, ce Sang lui-même doit en avoir une bien plus grande. Ce Sang est notre salut, il lave l'âme, il l'orne, il l'enflamme et la rend plus brillante que le feu. Ce Sang, lorsqu'il fut répandu, ouvrit la voie du ciel ; il fut le prix du monde, c'est par lui que Jésus-Christ achète son Eglise et qu'il la décore. Comme celui qui achète des esclaves, donne de l'or, et, s'il veut les embellir, les orne d'or, ainsi Jésus-Christ nous a achetés et ornés de son Sang. Ceux qui participent à ce Sang, sont placés au rang des Anges, des Archanges et des Puissances supérieures, revêtus de l'étole royale de Jésus-Christ, couverts d'armures spirituelles... Mais je n'ai encore rien dit... ils sont revêtus du Roi céleste lui-même [3] ! »

Tandis que la Bouche d'or célébrait dan son harmonieuse période ce Sang merveilleux, les poètes le chantaient dans leur rythme cadencé.

Ce Sang, murmurent-ils sur leur lyre, est le bain d'où l'âme sort purifiée, éclatante comme la rose, semblable aux Anges, agréable au souverain Roi.

Hoc quicumque stolam sanguine proluit
Abstergit maculas ; et roseum decus,
Quo fiat similis protinus angelis,
Et Regi placeat, capit [4].

1, *Aux Hébreux*, IX, 11-14, traduction de l'abbé Drach.
2 *Ier de S. Pierre.*, I, IV.
3 S. Joan. Chrys., *Hom. XVII, in ep. ad Hebr.*, t. XII, p. 250.
4 Fête du Précieux Sang, 1er juillet. Hymne de Vêpres.

Ce Sang, continuent-ils, est la pluie bienfaisante qui inonde la terre, y fait germer des fleurs à la place des épines et change l'amertume de l'absinthe en savoureux nectar.

Tam salubri terra felix
Irrigata pluvia,
Ante spinis quæ scatebat,
Germinavit flosculos;
Inque nectaris saporem
Transiere absinthia (1).

C'est surtout dans l'hymne *Salvete, Christi vulnera* que le barde inspiré se livre à son inspiration enthousiaste. S'adressant aux plaies du Christ, inondées de Sang : « Je vous salue, dit-il, gage d'un immense amour, vous l'emportez sur l'étoile en splendeur, en parfum sur la rose et le baume, en valeur sur le diamant, en douceur sur le rayon de miel.

Nitore stellas vincitis,
Rosas odore et balsama,
Pretio lapillos indicos,
Mellis favos dulcedine (2).

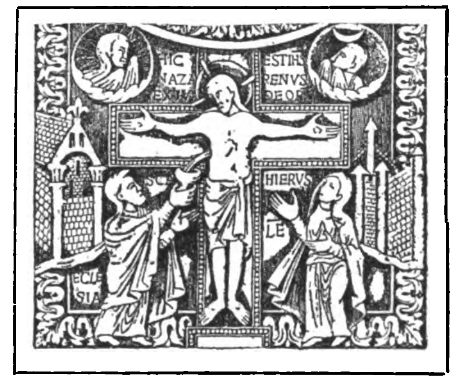
Ce Sang est si précieux, ajoute saint Thomas, qu'une seule goutte peut sauver le monde.

Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.

Aussi serait-ce un crime de laisser perdre une seule de ces gouttes.

« O Sang, s'écrie Bossuet, qui découlez soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ; Sang précieux, que je vous recueille ! « *Terra, ne operias sanguinem meum :* Terre, ne couvre pas mon sang, » disait Job. Eh ! que m'importe le sang de Job ! Mais, ô terre, ne bois pas le Sang de Jésus ! Oh ! que je me lave dans ce Sang ; que je le mette dans mes veines ; que je m'inocule la pureté, la force, le mérite de ce Sang (3) ! »

« Terre, ne bois pas le Sang de Jésus ! » Il semble que les artistes des âges de foi aient entendu cette voix, et pour ne point laisser se perdre le Sang du Sauveur, sous les pieds du Christ, ils ont placé à terre un calice recueillant le Sang précieux. Parfois le calice n'est pas froidement posé sur le sol ; il est tenu au-dessous des plaies saignantes par l'Eglise, par le vieil Adam représentant l'humanité ; ou encore par les Anges du ciel ; et avec quel amour ils le tiennent ! avec quel soin ils recueillent le fleuve de vie !



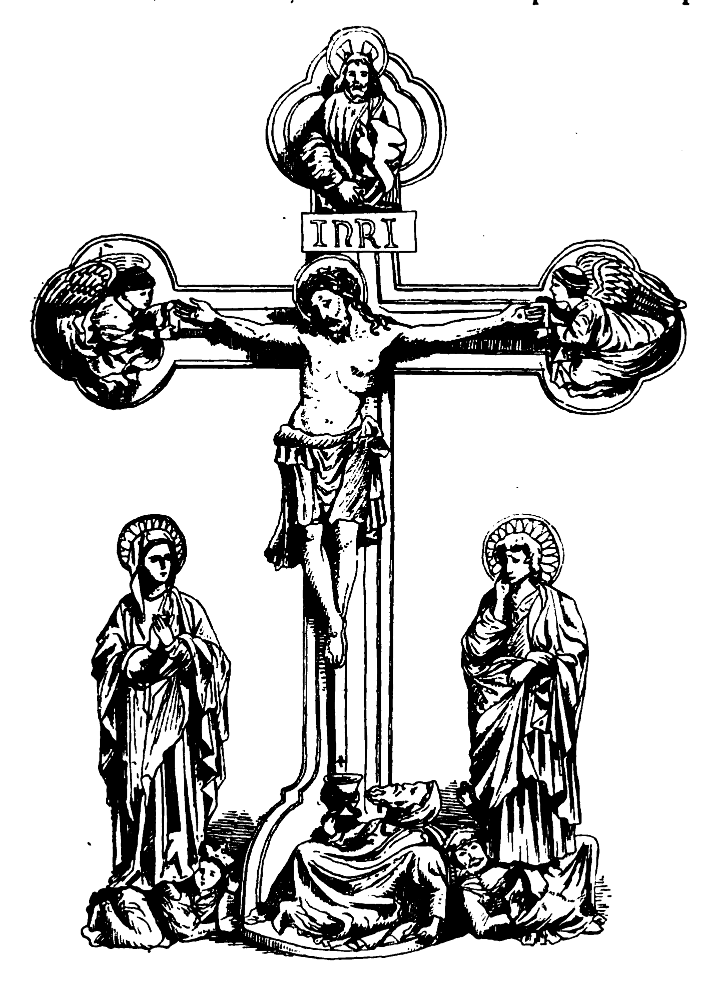
L'ÉGLISE RECUEILLE LE SANG DE JÉSUS EN CROIX.
Fragment du diptyque de la cathédrale de Tournai, XIe siècle.

Regardez les vieux ivoires, l'ivoire de l'Evangéliaire de Tournai, ou le diptyque de sa cathédrale ; vous voyez faisant face à la Synagogue vaincue, l'Eglise triomphante : elle reçoit dans une urne, comme son trésor personnel, le Sang qui découle de la plaie du Sauveur, et semble dire par la noble fierté de son attitude : « Ce Sang est à moi ; ô terre, ne bois pas ce Sang ! »

1. Fête du Précieux Sang, 1er juillet. Hymne de Matines.
2. Ib., Hymne de Laudes.
3. Bossuet, Ier *Sermon de la Passion.*

Regardez les verrières de nos vieilles cathédrales. Souvent au vitrail dit *de la crucifixion*, vous verrez la même scène. Au vitrail de Beauvais, c'est Adam qui sort du tombeau et pose un calice d'or sous les pieds transpercés.

Dans une magnifique crucifixion de bois sculpté qui domine l'autel de l'église de Wechselbourg, en Saxe, vous voyez en bas de la croix, la synagogue sous les pieds de la Vierge, et le paganisme terrassé par saint Jean. Entre ces deux groupes, au pied du gibet, Adam est assis ; il est vieux et usé, mais heureux ; son regard est dirigé vers le Sauveur avec un sentiment inexprimable de gratitude, et sa main droite tient, au-dessous des pieds transpercés, un calice aux larges bords... Ses lèvres émues semblent murmurer : « Ce sang appartient à ma race ; ô terre, ne bois pas ce Sang ! »



ADAM RECUEILLE LE SANG DÉCOULANT DE LA CROIX.
Crucifixion de l'église de Wechselbourg (Saxe), attribuée au XIIIe siècle.

Regardez la magnifique gravure sur bois d'Albert Dürer ou la fine gravure sur cuivre de Martin Schöngauer, contemporain de Dürer.

Regardez la vieille fresque de Giotto, à l'Arena de Padoue. Regardez la toile de Raphaël, à Dudley-House, à Londres, ou encore le dessin moderne de Führich (1) ; partout dans ces crucifixions vous voyez recueilli le Sang de la Rédemption ; mais ce sont des anges qui sont ici chargés de ce pieux ministère ; leurs ailes déployées les tiennent suspendus autour de la croix ; ils sont là deux, trois, parfois quatre recueillant le Sang dans leurs coupes d'or ; avec quel soin attentif ils s'acquittent de leur auguste fonction ! Voyez plutôt dans la fine gravure de Martin Schöngauer le petit ange à qui ont été confiés les pieds transpercés du Christ, ne semble-t-il pas dire, l'aimable messager du ciel : « O terre, ne bois pas ce Sang ! » *(Grav., p. 32.)*

Cette fonction touchante que le symbolisme des âges de foi confie tour à tour aux Anges, à l'Eglise, au vieil Adam, a-t-elle été, à un jour donné, une réalité historique ?

Joseph d'Arimathie, les saintes Femmes, saint Jean ou quelque autre apôtre ont-ils recueilli, sur le Calvaire, du Sang découlant des plaies divines?

Beaucoup le pensent : « Comment ! disent-ils, les premiers fidèles ne manquaient pas

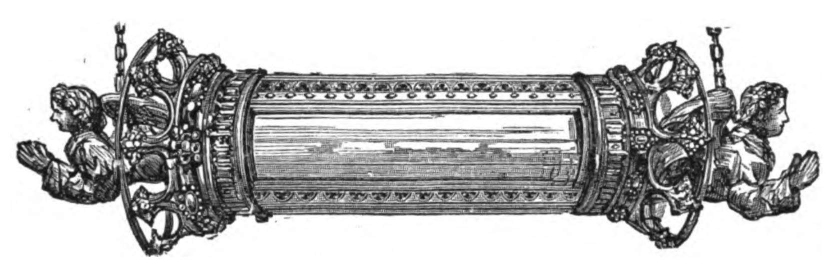
1. Voir le frontispice de l'ouvrage.

de recueillir le sang des martyrs, d'en imbiber des linges, de le garder en leur demeure ; c'est Prudence qui nous l'affirme :

« Plerique vestem linteam
Stillante tingunt sanguine,
Tutamen ut sacrum suis
Domi reservent posteris : »

et les Apôtres et les saintes Femmes auraient laissé couler le Sang du Sauveur sans essayer d'en recueillir quelques gouttes ! Il est bien difficile de croire à une pareille indifférence.

La ville de Bruges en Flandre se glorifie de posséder, renfermée dans un reliquaire de cristal et d'or, une de ces précieuses reliques du Sang de Notre-



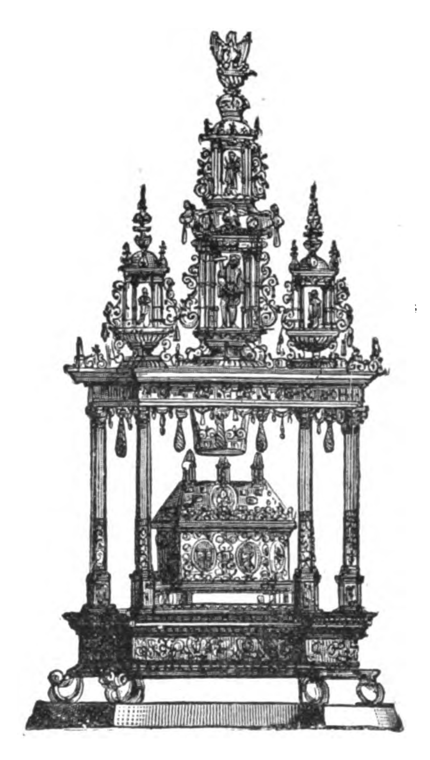
LE RELIQUAIRE DU SAINT SANG A BRUGES.

Seigneur. Elle fut offerte, en 1148, par Baudouin, roi de Jérusalem, à Thierry, comte de Flandre, et n'a pas cessé depuis d'être l'objet des hommages de la pieuse cité [1].

Plusieurs autres villes revendiquaient, comme Bruges, l'honneur de posséder du Sang de Notre-Seigneur, mais, comme le remarque très bien Collius dans son savant traité [2], ce Sang ne provenait pas des membres du Sauveur, transpercés sur le Calvaire, mais d'Hosties miraculeuses, — et elles sont nombreuses, — qui, dans le cours des âges, laissèrent échapper du Sang, pour épouvanter d'audacieux profanateurs, ou raviver la foi de pieux adorateurs.

Nous allons, en terminant ce chapitre, parler d'un Sang miraculeux, — bien que non divin, — dont l'histoire est trop intimement liée à l'histoire du crucifix pour que nous puissions ne pas la relater dans cet ouvrage.

Le fait s'est passé à Beyrouth ; le martyrologe romain le rapporte, le 9 août, en ces termes : « A Béryte, en Syrie, la mémoire de l'image du Sauveur, qui, ayant été crucifiée par les Juifs, répandit du Sang



LA CHASSE DU SAINT SANG A BRUGES.

1. Monseigneur Malou, évêque de Bruges, publiait, en 1851, sur cette relique une brochure très intéressante. Après avoir réfuté les raisons *à priori* des vieux théologiens, niant que nous possédions une seule goutte du vrai Sang de Notre-Seigneur, il fait l'historique de la relique de Bruges, et termine son argumentation par ces paroles : « Nous défions les critiques, même les plus habiles, d'alléguer contre l'authenticité de la relique du saint Sang, un seul argument positif : on ne peut donc sans témérité la mettre en question. » (*Du culte du Saint-Sang, et de la relique de ce Sang conservé à Bruges*, par l'évêque de Bruges.)
2. Collius, *De Sanguine Christi*, l. V, ch. III, p. 862.

en telle abondance que les Eglises d'Orient et d'Occident en ont été abondamment pourvues. »

Le récit authentique du miracle se trouve dans les Actes du VII[e] Concile œcuménique, le second de Nicée, contre les Iconoclastes, action IV[e].

L'évêque de Nicomédie en présenta au Concile la relation, écrite, en forme de discours, par le prélat Athanase ; le diacre Etienne, notaire, en donna lecture. Cette pièce fut écrite en entier par Anastase, bibliothécaire de l'Eglise romaine (1). Nous en donnons la traduction presque intégrale (2). « Dans un discours de notre père Athanase, de sainte mémoire, sur une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre vrai Dieu, et sur le miracle arrivé dans la ville de Béryte.

« Béryte est une ville dépendante d'Antioche, située sur les confins de Tyr et Sidon. Les Juifs y sont nombreux. Or, un chrétien qui avait loué un logement près de la grande synagogue, tenait au-dessus de son lit une image en pied de N.-S. J.-C. convenablement peinte. Au bout de quelque temps, il alla se loger ailleurs dans la ville, et en emportant son mobilier dans son nouvel appartement, il oublia le portrait du Sauveur. Le logis abandonné fut loué à un Juif... A la vue de l'image, les chefs de la synagogue entrent en fureur,... ils descendent le tableau et se disent : « Moquons-nous de ce Jésus, comme nos pères l'ont fait autrefois. »



LES ANGES RECUEILLENT LE SANG DU DIVIN CRUCIFIÉ.
Gravure sur cuivre de Martin Schöngauer (XVI[e] s.).

Et ils se mettent à cracher sur la sainte image, à lui donner des soufflets, à l'insulter de toute manière. — « Nous avons entendu dire que nos pères transpercèrent les mains et les pieds de Jésus avec des clous ; faisons de même à son image. »

Et ils enfoncent des clous dans les mains et dans les pieds.

— « Nos pères lui ont présenté à boire du fiel et du vinaigre sur une éponge. »

Et ils portent une éponge remplie de vinaigre à la bouche du Christ.

— « Ils lui ont frappé la tête d'un roseau. »

Et ils frappent la tête de l'image.

— « Nos pères lui frappèrent le côté d'une lance. »

Et faisant apporter une lance, les chefs de la synagogue la donnent à l'un des assistants, pour qu'il en perce le saint tableau.

Mais voici que de la blessure sortent du sang et de l'eau en abondance. Alors les chefs de se dire : « Les chrétiens prétendent que Jésus a fait quantité de miracles ; portons ce sang et cette eau dans notre synagogue, appelons les malades. Nous les oindrons de ce sang et alors nous verrons bien si ce que disent les chrétiens est vrai. »

Un vase approché de la blessure est bientôt rempli. Les Juifs le portent, en ricanant, dans leur synagogue, tandis que d'autres vont appeler les malades. C'est d'abord un

1. *Patrol. lat.* de Migne, t. CXXIX, p. 283 et suiv.
2. Traduction du P. Julien Michel, S. J. Voir les *Missions Catholiques*, 25 sept. 1896, p. 465.

paralytique de naissance, connu de toute la ville. Il se lève et marche dès qu'on l'a touché de ce Sang. Puis viennent des aveugles, des possédés, qui sont instantanément guéris. La synagogue ne peut bientôt plus contenir les malades qu'on y amène... L'émotion est indescriptible.

Les prêtres des Juifs, les anciens du peuple, les hommes, les femmes, les enfants en grand nombre crient : « Gloire au Christ que nos pères crucifièrent et que nous avons crucifié dans son effigie ! Nous croyons en lui ; qu'il nous pardonne ! »

Ils se rendent en foule chez l'évêque, lui présentent l'image, lui racontent les miracles opérés par le sang qu'elle a versé et demandent le baptême. L'évêque, aidé de son clergé, les initia d'abord aux mystères de notre foi ; puis il leur conféra le baptême plusieurs jours durant ; ensuite il purifia la grande synagogue et en fit une église dédiée au Christ Sauveur... Ce fut une grande joie dans Béryte, non seulement à cause des guérisons, mais aussi pour la vie de la grâce répandue dans les âmes [1].

Ce sang, pour être miraculeux, n'était cependant pas le sang d'un Dieu. S'il a opéré ces prodiges de conversion, que ne fera pas le Sang divin que, chaque jour, le prêtre offre à l'autel ? Aimons donc à assister, chaque matin, à la sainte Messe. Nous sommes froids, inertes, sans ardeur, sans élan au service de Dieu ; notre sang est comme glacé, figé ; nous redoutons les luttes de la vie, les combats de chaque jour et de chaque heure... C'est qu'il nous manque cet enthousiasme, cette ivresse du soldat qui court au feu. Chaque matin assistons à la Messe, et les yeux fixés sur le crucifix d'où le Sang divin a jailli et sur le calice où les paroles sacramentelles l'ont attiré, redisons cette parole qui électrisait les saints :

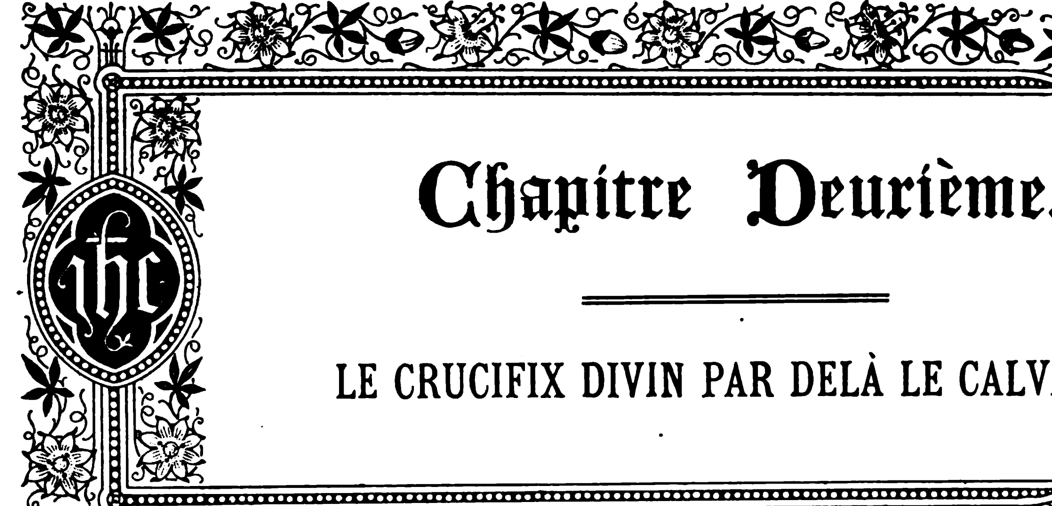
Sanguis Christi, inebria me !
Sang du Christ, enivrez-moi !

Nous sommes comblés des dons de Dieu et nous ne savons comment lui témoigner notre gratitude ; chaque matin, prosternés devant l'autel, redisons, avec le Prêtre : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? — Je prendrai le calice du salut : *calicem salutaris accipiam !* »

Nous nous sentons parfois comme pris de vertige, quand nous plongeons notre regard dans les abîmes insondables de l'éternité ; pour nous donner confiance, redisons donc, chaque matin, à la communion : « *Sanguis Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam aeternam !* Qu'il garde mon âme pour la vie éternelle le Sang de l'Autel, le Sang du Crucifix ! »

1. Nous ne pouvons pas mettre en doute la certitude historique de ce miracle solennellement attesté par l'émotion qu'il fit naître chez les Pères du Septième Concile œcuménique et par la tradition non interrompue des Eglises orientales : elles avaient coutume d'en donner lecture le 9 août, ou le 1er dimanche de Carême, jour consacré en Orient à célébrer le souvenir de la restauration du culte des saintes images. Voyez dans les *Missions catholiques*, 25 septembre 1896, comment le R. P. Michel Julien dissipe les quelques doutes qui pourraient s'élever sur la certitude de ce fait.





Chapitre Deuxième.

LE CRUCIFIX DIVIN PAR DELÀ LE CALVAIRE.



Quand la foudre éclate et frappe, en la brisant, une merveille de l'art, temple ou statue, le premier moment d'épouvante passé, on court vers le sol, tout jonché de débris, et l'on s'efforce de retrouver et de réunir les fragments du chef-d'œuvre.

La mort, ministre de la justice suprême, a frappé l'Homme-Dieu ; plus encore que dans l'Incarnation, il est anéanti sur la Croix. *Exinanivit semetipsum* (1).

Complétant l'œuvre de la mort, le temps et la malice des hommes ont dispersé les divers éléments de ce Crucifix du Golgotha dont nous venons d'admirer la beauté esthétique et la beauté morale.

Après dix-huit siècles il sera doux, je crois, à votre piété de rechercher ce que sont devenus cette Croix, ces clous, cette couronne d'épines ; ce qu'est devenue la Victime elle-même.



I. — INVENTION DE LA VRAIE CROIX.

Pendant trois siècles, la Croix du Sauveur demeure cachée dans les entrailles de la terre, où elle avait été jetée.

Voici comment saint Théophane raconte sa découverte : « La même année (l'an 326 de l'ère chrétienne), le divin Constantin envoya à Jérusalem la bienheureuse Hélène avec une forte somme pour rechercher la Croix vivifiante du Sauveur. Le patriarche (saint Macaire) alla au devant de l'impératrice... puis se retira avec elle, loin de la vie bruyante des courtisans ; et là, au milieu de jeûnes et de ferventes prières, il s'occupa de la recherche du bois tant désiré... Un signe du ciel indiqua à Macaire un lieu où avaient été érigés un temple et une statue à l'impure Vénus. Hélène fit fouiller l'endroit désigné... On découvrit bientôt le Saint-Sépulcre et le lieu du Calvaire : et près de là, à l'Orient, on retira trois croix. Des recherches plus minutieuses

1. *Aux Philippiens*, II, 7.

firent aussi trouver des clous. Puis, quand tous se demandaient avec anxiété quelle pouvait être la Croix de Notre-Seigneur,...la foi de l'évêque Macaire leva tous les doutes. Il fit approcher ces trois croix d'une dame illustre, dont la vie ne laissait plus d'espoir et qui était à l'agonie. Il reconnut ainsi celle du Seigneur, car dès que la mourante fut à l'ombre de la vraie Croix, quoiqu'elle fût privée de souffle et de mouvement, poussée par une force divine, elle tressaillit, et rendit grâces à Dieu, à haute voix.

« La très pieuse Hélène, toute tremblante et bondissant de joie, ayant enlevé la croix vivifiante, en porta une partie, avec les clous, à son fils, et donna le reste, enfermé dans une cassette d'argent, à l'évêque Macaire. »

Remarquons, en passant, l'épithète que l'historien se plaît à donner à la Croix du Sauveur : c'est la Croix *vivifiante*. La dévotion au crucifix, image de la croix, sera aussi, dans la suite des âges, la dévotion vivifiante.

Admirons aussi et imitons, à l'occasion, la conduite de saint Macaire et de la pieuse Hélène dans leurs rapports avec la Croix : c'est dans le jeûne, la retraite et la prière qu'ils se disposent à la chercher : c'est avec une joie débordante qu'ils la saisissent ; c'est avec un saint respect qu'ils la conservent.

Admirons surtout, en tout ceci, la conduite de la Providence : après la déposition de Notre-Seigneur et des larrons, l'idée vint aux Juifs d'enfouir les croix sous terre ; c'était dans leur pensée un moyen facile de se débarrasser de ces instruments, témoins gênants de leur crime ; c'était dans les vues de Dieu un moyen sûr de soustraire ce précieux trésor aux profanations de trois siècles d'idolâtrie. Et quand les persécuteurs sont morts, quand Constantin a rendu la paix à l'Eglise, la vraie Croix sort des décombres où la haine l'avait enfouie ; pour reparaître au jour, elle jette à bas le temple et la statue de Vénus, sous lesquels on avait voulu l'ensevelir, et s'en va dire au monde qu'aux mystères de la déesse impure va succéder l'Evangile du Dieu crucifié.

Cette conduite admirable de la Providence vis-à-vis de la vraie Croix ne fait point le jeu des incrédules. Ils l'ont révoquée en doute : « Une croix de bois trois siècles sous terre ! disent-ils, elle aurait eu grand temps de pourrir ! Tout cela n'est qu'une légende. »

Légende ? non ; c'est un fait historique : nous avons cité les documents ; il s'agit seulement d'expliquer le fait. Fallût-il, pour cela, recourir au prodige, Dieu le Père, pensons-nous, n'aurait pas hésité à faire un miracle pour préserver de la corruption ce bois précieux, teint du sang de son divin Fils : mais l'intervention surnaturelle est ici superflue.

Ecoutez la science moderne : M. Péligot, membre de l'Académie des sciences, au sujet des pilotis découverts dans le port de Carthage, qui fut creusé bien avant Notre-Seigneur, communiqua à ses doctes confrères une note où se lit cette phrase : « Dans les constructions en pisé, on rencontre des morceaux de bois d'une parfaite conservation. »

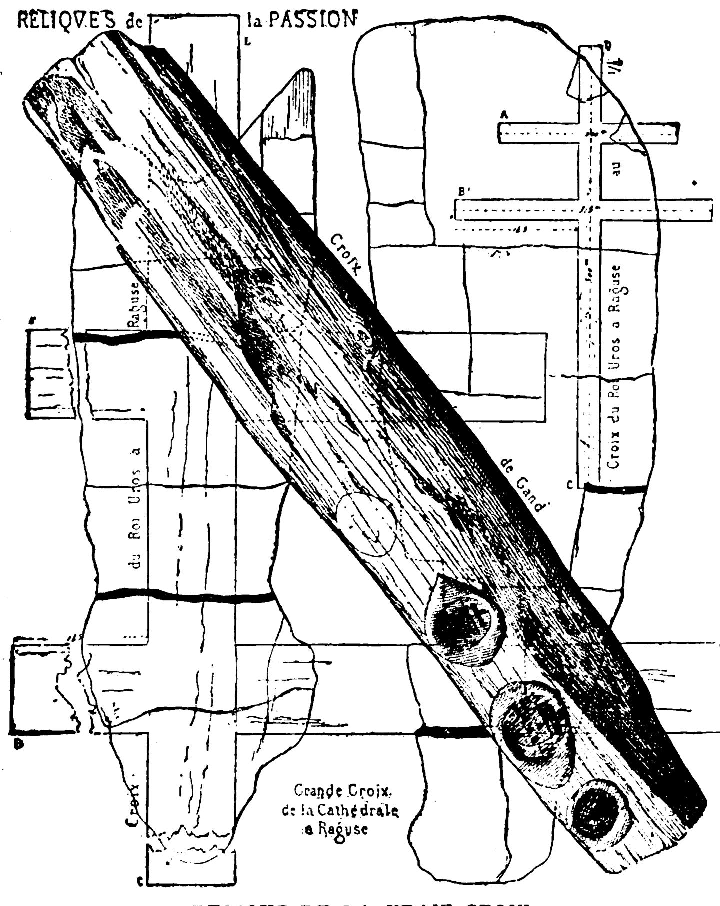
M. Decaisne analysa ce bois, ainsi conservé : « C'est, dit-il, un bois résineux, de la famille des conifères, et probablement une espèce de pin. »

Tandis que se faisaient ces constatations, M. Rohault de Fleury, tout entier à son étude des instruments de la Passion, arrivait, lui aussi, à établir que le bois de la vraie Croix provenait d'un conifère, et que ce conifère était un pin. Si donc les pilotis de bois de pin, employés à la construction du port de Carthage, ont pu se conserver sous terre pendant plus de 2.000 ans, à plus forte raison la vraie Croix, de bois de pin, elle aussi, a-t-elle pu, dans les mêmes conditions, se garder intacte pendant 300 ans. Voilà comment la vraie science, confondant la fausse science, rendit hommage à la Croix du Sauveur !



II. — DIFFUSION DES PARCELLES DE LA VRAIE CROIX.

A PEINE la croix vivifiante a-t-elle été trouvée par sainte Hélène, qu'on s'en dispute les précieux fragments. Constantin en met un morceau dans sa statue, pour protéger sa capitale. D'après saint Jean Chrysostome, on en renferme les parcelles dans de riches reliquaires qu'on suspend à son cou.



RELIQUE DE LA VRAIE CROIX.
Conservée dans la chapelle épiscopale de Gand. (Réduction de moitié.)

Saint Cyrille, vingt ans après l'invention de la vraie Croix, écrit : « Si je nie le Christ, je serai démenti par le Golgotha.., je serai démenti par le bois de la Croix qui, divisé en particules, est parti de cette ville pour être distribué à l'univers. »

C'est au VIIe siècle surtout qu'eut lieu le grand partage de l'insigne relique. La vraie Croix avait failli périr dans un incendie. « Les chrétiens, dit Anseau, la divisèrent alors en plusieurs portions qu'ils distribuèrent à différentes églises, afin que, si quelqu'une vînt à être brûlée, on eût du moins la consolation de conserver les autres.... On envoya à Constantinople trois croix faites du bois sacré, deux en Chypre, une en Crète, trois à Antioche, une à Edesse, une à Alexandrie, une à Ascalon, une à Damas, enfin quatre à Jérusalem.... [1]. »

Dès lors, la vraie Croix, de plus en plus morcelée, se répandit dans le monde entier. Tant et tant d'églises se glorifient même d'être en possession de précieuses parcelles que les impies s'en firent un argument contre leur authenticité : « Dix croix, dirent-ils, n'auraient pas suffi à approvisionner ainsi les trésors des églises et les reliquaires des fidèles ! »

En parlant ainsi, les incrédules, s'ils sont sincères, ne se rendent certainement pas compte du nombre prodigieux de fragments et de parcelles que peut renfermer une croix énorme, comme l'était celle du Sauveur. Par un travail consciencieux, M. Rohault de Fleury nous en donne une exacte idée et venge ainsi l'authenticité des reliques de la vraie Croix.

1. Lettre d'Anseau, chantre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, envoyée en 1109 à Galon, évêque de Paris, en même temps qu'un morceau de la vraie Croix.

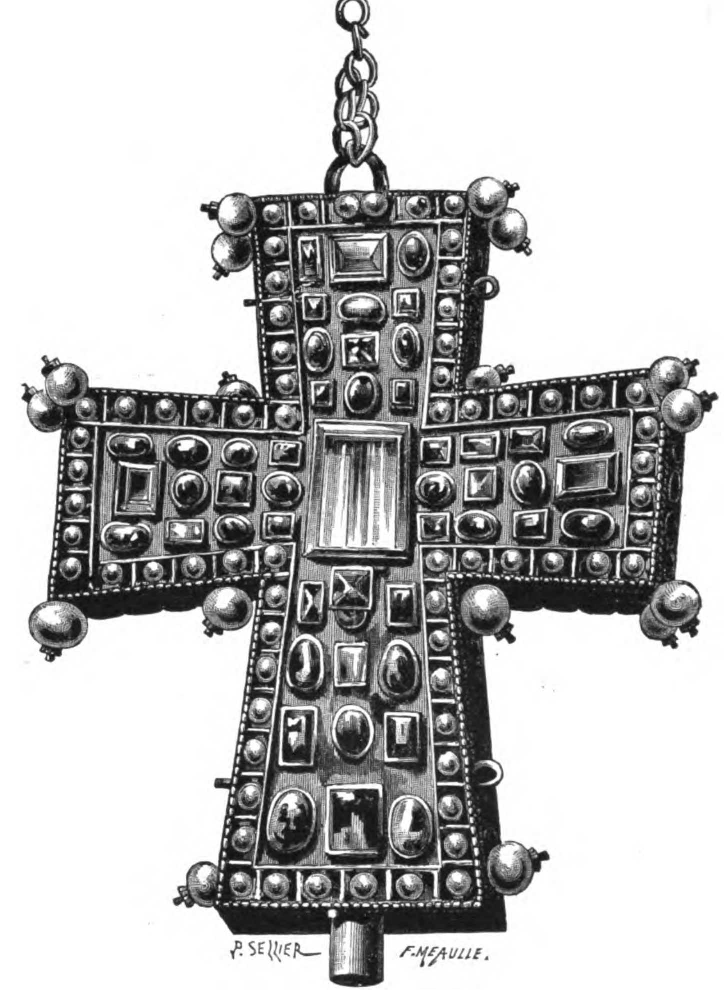


RELIQUAIRE DE LA VRAIE CROIX BORDÉ DE PERLES ET ORNÉ DE PIERRERIES,
CONSERVÉ A LA CATHÉDRALE DE TOURNAI. (VI[e] siècle.)

D'après les statistiques sur la charge normale que peut porter un homme de l'âge de Notre-Seigneur, et dans l'état d'épuisement où l'avait mis la flagellation, il put déterminer d'une manière approximative le poids de la vraie Croix : il avait déjà établi, nous l'avons vu, la nature de son bois ; elle était en bois de pin.

Divisant le poids de la Croix par la densité du pin, il trouva que le volume de la Croix était de 0mc, 1786 ou 178 millions de millimètres cubes.

Ceci posé, le savant historien fit un appel au monde catholique, invitant tous les possesseurs de reliques de la vraie Croix, églises ou simples fidèles, à lui envoyer le volume du fragment ou de la parcelle qui était en leur pouvoir. Il en fit le tableau, additionna tous les volumes partiels et arriva au volume total de 5 millions de millimètres environ : « Si l'on songe, dit-il en terminant son intéressante recherche, à la petitesse des parcelles qui peuvent se trouver dans des églises et couvents, qui ont échappé à nos investigations, nous serons bien au delà de la vérité, en triplant pour l'inconnu le volume connu. On arrive ainsi à 15 millions de millimètres qui ne font pas le dixième des 178 millions de millimètres que nous avons trouvés pour le volume de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc les neuf dixièmes, qui ne se trouvent plus, ont dû suffire pour former des myriades de reliques inconnues ou détruites. »



RELIQUAIRE DE LA SAINTE CROIX.
Conservé à la cathédrale de Tournai.

Les reliques de la vraie Croix étaient vengées des sarcasmes de l'impiété.

Rassurés que vous êtes maintenant sur l'authenticité de ces restes précieux, ne manquez pas, amis de la Croix du Sauveur, d'aller les vénérer au cours de vos pérégrinations.

La plus belle relique de la vraie Croix à Rome, est celle qui se conserve à Saint-Pierre, dans la chapelle du pilier de sainte Hélène. Le morceau conservé dans la chapelle épiscopale de Gand, est plus considérable encore ; c'est le plus gros fragment qui existe actuellement dans le monde ; son volume est de 0mc, 000431200 ; son authenticité est incontestable.

Si la ville de Gand possède le plus beau fragment de la vraie Croix, la ville de Tournai possède un des plus riches reliquaires.

Il viendrait, pense-t-on, de Constantinople et remonterait au VI[e] ou VII[e] siècle. Il consiste en une boîte plate, en forme de croix pattée, il est fait de lames épaisses d'or pur ; un rang de belles perles fines que séparent des tours métalliques et que maintient

à l'intérieur une cordelette de filigrane tordu, dessine les contours de la tranche : des perles plus grosses surgissent aux angles saillants et rentrants [1].

C'est en France surtout que vous aurez occasion de traverser des villes renfermant de ces reliques chères à votre piété. Que ces trésors ne restent pas pour vous des trésors cachés. Vous pourrez vénérer de beaux fragments à Angers, Arles, Avignon, Poitiers. Sens l'emporte encore par ses richesses ; le trésor de la cathédrale renferme deux magnifiques reliques de la vraie Croix ; l'une, la plus grande (hauteur : $0^{m},330$) donnée par Charlemagne à son cousin Magnus, archevêque de Sens ; l'autre, donnée par saint Louis en souvenir sans doute de son mariage, célébré en cette ville avec Marguerite de Provence.

Chers lecteurs, vous vous rendez souvent à Paris pour vos affaires ou pour votre agrément. Donnez un jour à votre voyage un but plus élevé. Rendez-vous à Notre-Dame, prosternez-vous devant le magnifique morceau de la vraie Croix, autre don de saint Louis, et, dans une fervente prière, demandez à notre Sauveur de prendre en pitié toutes les âmes qui, dans l'immense capitale, sont les esclaves de la volupté ; suppliez-le de les arracher au culte renaissant de la déesse impure et de les courber à nouveau sous le joug du Crucifié !



III. — QUE SONT DEVENUS LES SAINTS CLOUS.

Les clous du Sauveur furent, nous l'avons remarqué, découverts par sainte Hélène en même temps que la Croix vivifiante.

Que devinrent-ils dans la suite des âges?

Avec l'un d'eux, la pieuse impératrice fit un mors pour le cheval de son fils [2], du second elle orna le casque de l'empereur ; elle jeta le troisième à la mer pour apaiser une tempête. Saint Grégoire de Tours dit que le quatrième fut fixé à la tête de la statue de Constantin [3].

Aujourd'hui vingt-neuf villes se glorifient de posséder des clous ayant servi au crucifiement de Notre-Seigneur.

De là grande risée des impies.

Donnons les raisons de cette multiplication soudaine. Il en est deux principales, tout à la gloire de Jésus crucifié.

Les peuples, désireux de vénérer au moins une parcelle du fer qui avait transpercé les membres du Sauveur, limèrent ou brisèrent l'un ou l'autre des quatre clous du Calvaire, et, mêlant à du fer ordinaire quelque fragment ou un peu de limaille du fer sacré, de cette mixtion ils formèrent d'autres clous, identiques, quant à la forme extérieure, aux vrais clous. C'est ainsi que l'on conserve à Florence, au couvent *degli Angioli*, un des douze clous, formés en mémoire des douze Apôtres, avec un des saints clous. D'autres fois, on s'y prit plus simplement encore : on fabriqua des clous en fer commun et, par dévotion, on les fit toucher aux vrais clous, pour augmenter leur valeur par ce contact. C'est un de ces fac-similé que saint Charles Borromée envoya au Roi d'Espagne Philippe II.

1. Cf. *Art Chrétien*, étude de Charles de Linas.
2. Cette précieuse relique, depuis le temps des croisades, est vénérée à Carpentras.
3. Gretzer, ch. XCIII.

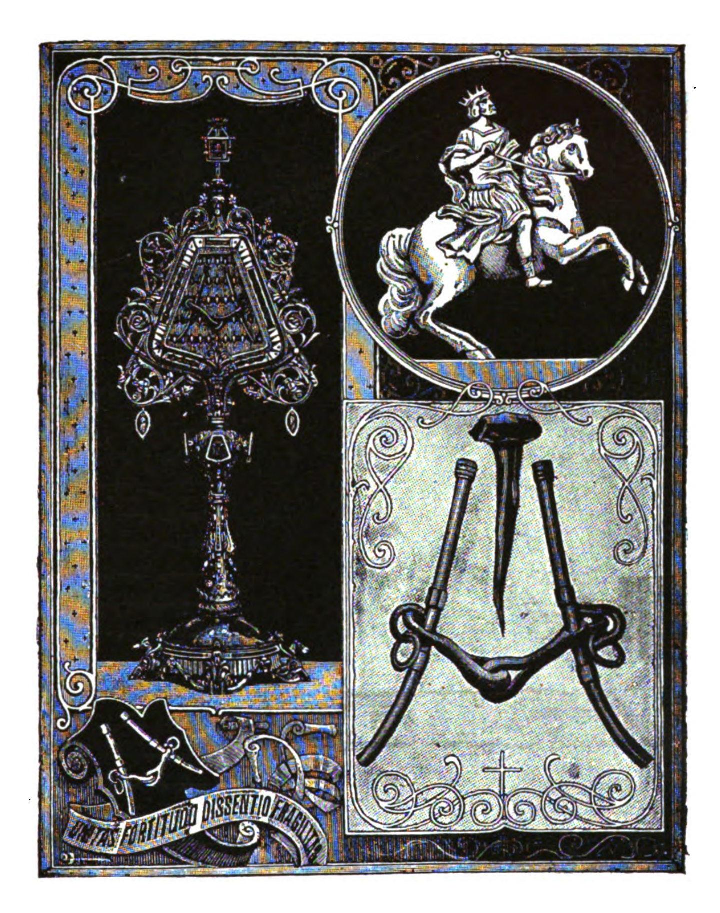
Voilà comment s'explique, à l'heure actuelle, la multiplicité des clous, dits clous de Notre-Seigneur.

Mais qui dira la vénération que les peuples, aux âges de foi, témoignaient à ces instruments de la Passion ?

Que deux exemples nous suffisent, l'exemple de Charlemagne et celui de saint Louis.

Voici quelques lignes extraites des *Grandes Chroniques de France*, par Nicole Gilles.

« Le dict Charle-Magne ne voulut avoir de son travail et labeur nulle rémunération temporelle et n'en voulut rien prendre ; mais il demanda au dict empereur de Constantinople aucunes reliques de la Passion de Jesu Christ et de ses saincts. A cette cause, le dict empereur de Constantinople lui donna ung des clous de quoi nostre Seigneur Jesu Christ fut crucifié. »



LE SAINT MORS.
Conservé à Carpentras, fait avec l'un des clous du Sauveur.

On lit dans la *Vie de saint Louis*, par Guillaume de Nangis, son contemporain, que, le 17 février 1232, on montrait au peuple le saint clou, qui tomba de son reliquaire et fut perdu dans la foule. Le roi et la reine en eurent un profond chagrin, et saint Louis dit qu'il aurait mieux aimé avoir perdu une de ses plus grandes villes.

Qui rendra aux peuples et aux chefs des peuples un pareil amour pour les instruments de la sainte Passion ?

IV. — LA COURONNE D'ÉPINES.

Nous avons vu ce que sont devenus, dans le cours des âges, le bois sacré qui porta l'Homme-Dieu sur le Calvaire, et les clous qui l'y fixaient. Il nous reste à étudier un instrument de douleur, rendu bien vénérable par son étroite adhérence à la tête auguste du Verbe de Dieu, c'est la couronne d'épines. A peine en avons-nous parlé, en décrivant le Christ en croix, parce que son étude était inséparable de l'étude de ses reliques qui trouve sa place en ce chapitre.

On conserve au trésor de Notre-Dame de Paris une relique insigne, dite *la couronne d'épines de Notre-Seigneur.* Cette relique est certainement authentique ; en voici l'histoire en deux mots :

LA COURONNE D'ÉPINES.
On voit réunis dans ce fac-similé l'anneau de joncs conservé à Notre-Dame de Paris et les branches d'épines conservées à Pise.

L'empereur de Constantinople, Baudouin II, avait emprunté aux Vénitiens une forte somme d'argent, et, comme gage, leur avait remis la couronne d'épines du Sauveur.

Ne pouvant se libérer, il s'adressa, en 1238, au roi de France qui paya la dette. et devint ainsi possesseur du précieux diadème. Des ambassadeurs l'apportèrent de Venise à Sens. De Paris, saint Louis se rendit à sa rencontre, « accompagné des évêques et des grands du royaume, avec beaucoup de larmes et de soupirs, nu-pieds, au milieu d'une foule pressée, tombant à genoux sur le passage de la sainte relique [1]. » C'est pour recevoir ce trésor que le pieux monarque fit construire, de 1214 à 1248, au prix de 40,000 livres de son temps, le plus beau des reliquaires, la Sainte-Chapelle de Paris.

A la même époque, en Italie, les Pisans élevaient l'église Santa-Maria-della-Spina, édifice d'une merveilleuse architecture, reliquaire destiné, lui aussi, à recevoir la couronne d'épines.

Or, il se trouve que la relique conservée à Paris est un anneau de petits joncs réunis en faisceau, entièrement dépourvus d'épines.

Celle de Pise est une branche d'épines affreusement aiguës, provenant, d'après la déclaration de savants botanistes, du *Zizyphus Spina Christi*, du genre *Rhamnus*.

---

1. Gretzer, ch. XCIV.

De cette diversité des reliques, pendant de longues années, divergence d'opinions parmi les écrivains. Les uns disaient : La couronne de Notre-Seigneur était en jonc. D'autres : Elle provenait du *Rhamnus* épineux.

M. Gosselin, dans son ouvrage *Reliques de Notre-Dame de Paris*, indique la solution: sa conclusion, adoptée et confirmée par les recherches de M. Rohault de Fleury, semble ne plus laisser de doute sur cette question.

L'anneau de jonc, conservé à Paris, est bien authentique, nous l'avons vu, mais à coup sûr, il n'a pu reposer, dans son état actuel, sur le front du Sauveur. Son diamètre intérieur dépasse les dimensions d'une tête d'homme. Posé sur le chef de Notre-Seigneur, il serait tombé sur ses épaules.

Il était donc simplement une forme, comme en emploient aujourd'hui tous les fabricants de couronnes funéraires. Pour eux, cette forme est destinée à réunir et à fixer les fleurs ; sur le Golgotha, elle devait réunir et fixer les épines. Les soldats prirent donc de ces branches du *Rhamnus Zizyphus* qui croît en Orient, ils en ployèrent les branches épineuses autour de la forme de jonc, — *plectentes coronam de spinis*, — et ils placèrent cet horrible diadème sur la tête du Sauveur, *posuerunt super caput ejus* (1).

Notre-Dame de Paris possède l'anneau de jonc.

Pise et Trèves, Munich et Venise possèdent des branches de *Zizyphus* munies d'épines. D'autres épines, détachées des branches, sont conservées dans un grand nombre de villes. En Espagne, à Roncevaux, vous pouvez vénérer dans son joli reliquaire en forme de croix celle qui s'y conserve. En France, vous pourrez en vénérer à Angers, Autun, Besançon, Bordeaux, Châlon-sur-Saône, Compiègne, Fontainebleau, Melun, Nice, Saint-Acheul près Amiens, et Toulouse.

Prosternés devant ces aiguillons enfoncés par l'amour, vous direz avec beaucoup d'affection :

« Comment donc ces épines ne percent-elles pas mon cœur ? Comment ne font-elles pas couler de ma tête et de mes yeux des ruisseaux de larmes, quand je vois le roi du ciel ainsi couronné, pour m'acquérir dans son royaume une couronne éternelle ?

« ...... Voici que Jésus-Christ, mon chef, est couronné d'épines ; je rougirai, moi qui suis un des membres de son corps mystique, de vivre couronné de roses !

« Couronne sacrée de Jésus, si effrayante que vous paraissiez aux yeux du monde, je vous révère, je vous adore comme la couronne de mon Dieu !

« Précieuses épines, percez mon cœur de vos pointes, et guérissez par vos blessures salutaires, les plaies mortelles que le péché a faites à mon âme (2). »



V. — LES PLAIES DE JÉSUS RESSUSCITÉ.

Nous savons ce que sont devenus, dans la suite des âges, les instruments du supplice. Qu'est devenue la sainte Victime ?

L'Ecriture Sainte nous le dit : elle est ressuscitée. L'âme de Jésus, rentrant dans son corps, lui enleva la rigidité de la mort ; elle fit disparaître et cette affreuse teinte livide

1. *S. Matthieu*, XXVII, 29.
2. V. P. Louis Dupont, IVe partie, Médit. 36, § 3.

qui avait envahi ses membres, et ces sillons que la flagellation avait creusés sur ses épaules, sur sa poitrine, et l'empreinte ignominieuse des soufflets sur sa Face adorable ; mais, non sans dessein, elle laissa subsister la marque des clous et de la lance aux mains, aux pieds et au côté transpercé du Rédempteur.

C'est avec ses cinq plaies que Jésus apparut à ses apôtres, après sa résurrection, et ses plaies étaient assez visibles, assez larges, pour que le Maître ait pu convier Thomas à y enfoncer ses doigts et sa main.

C'est avec ses plaies que Jésus a voulu monter au ciel! la gloire, qui l'investit dans le sein du Père, a pu transfigurer ses blessures ; elle les a rendues étincelantes comme des rubis, soit ; mais elle ne les a pas fait disparaître.

Quelles sont les raisons de ce mystère ?

Les ascètes nous en donnent plusieurs :

Tout d'abord, en ressuscitant avec ses plaies, Jésus a voulu affermir ses disciples dans la croyance à sa résurrection : ce corps qui était là sous leurs yeux, — ces trous des mains, des pieds et du côté le criaient assez haut, — était bien le même qu'ils avaient vu attaché à l'arbre de la croix, transpercé par la lance.

Tel qu'un conquérant, Jésus voulut aussi garder ces cicatrices glorieuses, comme des marques d'honneur et les nobles indices de ses anciens combats.

Autre motif encore : Sauveur des âmes, il voulut que ces plaies, toujours présentes à ses yeux, lui rappelassent le prix que nous lui avons coûté et l'excitassent à nous aimer et à nous pardonner sans cesse : « Celui qui ne pouvait nous oublier, en tant que Dieu, parce que, dit le prophète Isaïe, *nos noms sont écrits dans ses mains divines* [1], voulut porter, gravé dans ses mains de chair, le prix de notre rachat, afin de ne pouvoir nous oublier, en tant qu'homme [2]. »

Ces raisons sont excellentes : il en est une, qui peut-être touchera plus encore nos âmes et ravivera notre dévotion à l'image de Jésus crucifié : en gardant au ciel les plaies reçues sur la croix, Notre-Seigneur donne un solide fondement au culte du crucifix.

Quand une mère regarde avec amour le portrait de son fils mort sur le champ de bataille, quand elle contemple avec fierté cette balafre qui rehausse la beauté de son mâle visage, hélas! cette image la trompe, tout en la consolant ; et parfois, l'affreuse réalité reprenant ses droits, elle est forcée de se dire tout en larmes : « Ce portrait n'est qu'un leurre ; il me représente ce qu'était mon fils avant le coup qui le tua, mais non ce qu'il est aujourd'hui dans la tombe. »

Plus heureux que cette pauvre mère, le chrétien, au pied du crucifix qu'il aime et qu'il vénère, peut se dire, la joie au cœur : « C'est bien là l'image exacte de mon Sauveur ; tel il était sur la Croix, à l'heure du grand combat ; tel il est encore aujourd'hui dans son triomphe. Ces plaies que lui ont faites les bourreaux dans sa Passion, par amour pour moi, il a voulu les conserver dans sa gloire. »

Quand, à la vue des plaies burinées dans le bronze de mon crucifix, je m'excite à supporter sans plainte les coups de la douleur ; quand je me redis avec l'Apôtre : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*, cette parole est d'une vérité toujours actuelle ; je porte dans mon corps les stigmates du Sauveur Jésus, stigmates qu'il avait sur la Croix, stigmates qu'il a dans le ciel, stigmates qu'il aura dans les siècles des siècles.

Comme ces pensées grandissent la dévotion au Crucifix ! comme elles me la font comprendre et aimer ! Ce n'est pas seulement la dévotion de la terre et du temps, c'est la dévotion du ciel et de l'éternité !

---

1. *Ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te.* (Isaïe, XLIX, 15, 16.)
2. B. P. Louis Dupont, V° partie, Médit. II.







Le vieillard Siméon contemplant Jésus tout enfant, prononça sur lui cette parole prophétique : Celui-ci sera dans le monde un signe de contradiction : « *signum cui contradicetur.* »

Combien frappante est la réalisation de sa prophétie en Jésus porté sur les bras de la Croix ! —Oui, depuis dix-neuf siècles le crucifix a été dans le monde un signe de contradiction : « *signum cui contradicetur.* »

§ I. — HAINE ET AMOUR SUR LE CALVAIRE.

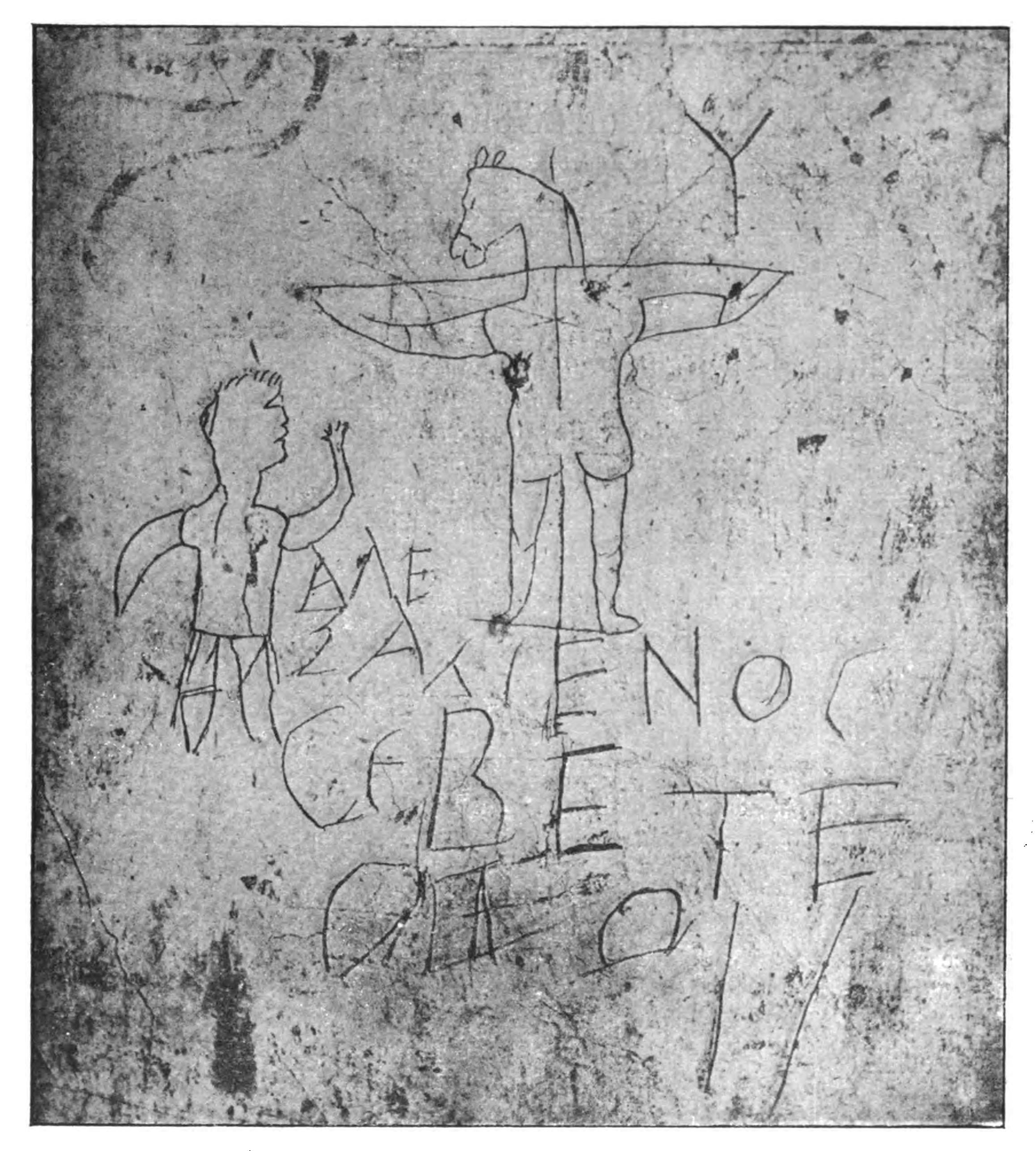
C'est sur le Calvaire, en face du divin Crucifié, que la contradiction commence à éclater, que les deux camps commencent à se dessiner — camp de l'amour, camp de la haine. Oui, avant même que Jésus eût rendu son dernier soupir, le Crucifix avait déjà des ennemis et des amis. C'étaient les ennemis du Crucifix, ces Juifs dont nous parle saint Matthieu, qui, passant sur le sommet du Golgotha, hochaient la tête et lançaient à Jésus ce blasphème : « Vah ! toi qui détruis le Temple de Dieu et qui le relèves en trois jours, sauve-toi toi-même ; et si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » — C'étaient les ennemis du Crucifix, ces princes des prêtres, ces scribes, ces anciens qui, la dérision aux lèvres, lui disaient : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver ; s'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui. »

— C'était un ennemi du Crucifix ce pauvre larron crucifié, qui, faisant écho aux blasphèmes des bourreaux, des soldats et des Pharisiens, disait à Jésus : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi. »

Mais c'était un ami du Crucifix l'autre larron, qui, gourmandant son compagnon de supplice, lui criait : « Malheureux, tu ne crains donc pas Dieu, quand tu subis la même condamnation ? Nous, c'est justement que nous sommes ici, nous sommes bien payés de nos crimes ; mais lui, n'a rien fait de mal. » Et sachant la vertu qui s'échappe du Crucifix : « Seigneur, dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi quand vous serez parvenu en votre royaume. »

C'étaient des amies du Crucifix, — et des plus intimes, — ces saintes femmes qui environnaient la Croix, Madeleine qui en baisait les pieds, Marie qui, debout, l'adorait dans une muette contemplation.

— C'était un ami du Crucifix, un ami courageux, — ce centurion qui, témoin ému de ce drame sublime, se mit à glorifier Dieu : « Oui, cet homme était un homme juste. »



GRAFFITO BLASPHÉMATOIRE DU PALATIN. (Voir § II).

C'étaient des amis du Crucifix, ces spectateurs, hommes et femmes, qui, touchés de ce qu'ils venaient de voir, se retirèrent en se frappant la poitrine.

Un ami encore, — ami intelligent et actif, — ce Joseph d'Arimathie, qui, par ses démarches près de Pilate, put soustraire aux profanations des impies, le divin Crucifié.

Haine et amour, — voilà en deux mots l'histoire du Crucifix dès la première heure, — voilà son histoire dans la suite des âges.



§ II. — LE CRUCIFIX A TÊTE D'ÂNE AU PALATIN. LA CROIX AU PALAIS DE CONSTANTIN.

(IIIe ET IVe SIÈCLES.)

CHOSE curieuse et douloureuse tout à la fois, la plus ancienne représentation du Dieu crucifié qui soit parvenue jusqu'à nous, est une ignoble parodie [1] : sur un gibet on voit attaché un homme à tête d'âne. Le sculpteur du IIIe siècle donnait corps, dans sa grossière ébauche, à une calomnie déjà en cours au temps de Tertullien « *somniastis caput asininum esse Deum nostrum* », et dans son audace sacrilège, il remplaçait par la tête d'une bête de somme la tête du Verbe de Dieu *(voir figure, p. 44)*. C'était l'acte de haine envers le crucifix.

Au début du IVe siècle, grâce à une apparition de la croix, Constantin triomphe de ses ennemis. Le prince se montre reconnaissant. Il encourage les artistes chrétiens et bientôt à Constantinople, dans la salle du trône, une immense mosaïque se détache sur les dorures des lambris ; elle représente la croix du Sauveur, ornée de diamants et de perles [2]. Ce fut l'acte d'amour envers le Crucifix.



§ III. — LES BRISEURS D'IMAGES.

CHOSROÈS ENLÈVE LA CROIX. — HÉRACLIUS LA VENGE.

QUATRE siècles, le christ doré reste là, attestant aux générations qui passaient la foi du grand empereur et sa reconnaissance envers la croix. Mais en 727, Léon l'Isaurien, reniant son glorieux ancêtre, se fait briseur d'images : par ses ordres, le vieux crucifix de bronze est mis en pièces sous son portique ; ce fut l'acte de haine envers la croix.

Tandis que Jovin, satellite de l'Iconoclaste, frappe de son marteau la figure du Christ, les femmes du peuple, blessées dans leur croyance, accourent et défendent la sainte image ; on veut les éloigner, elles refusent et plutôt que de fuir, elles se laissent massacrer, glorieux martyre, acte suprême d'amour envers la croix !

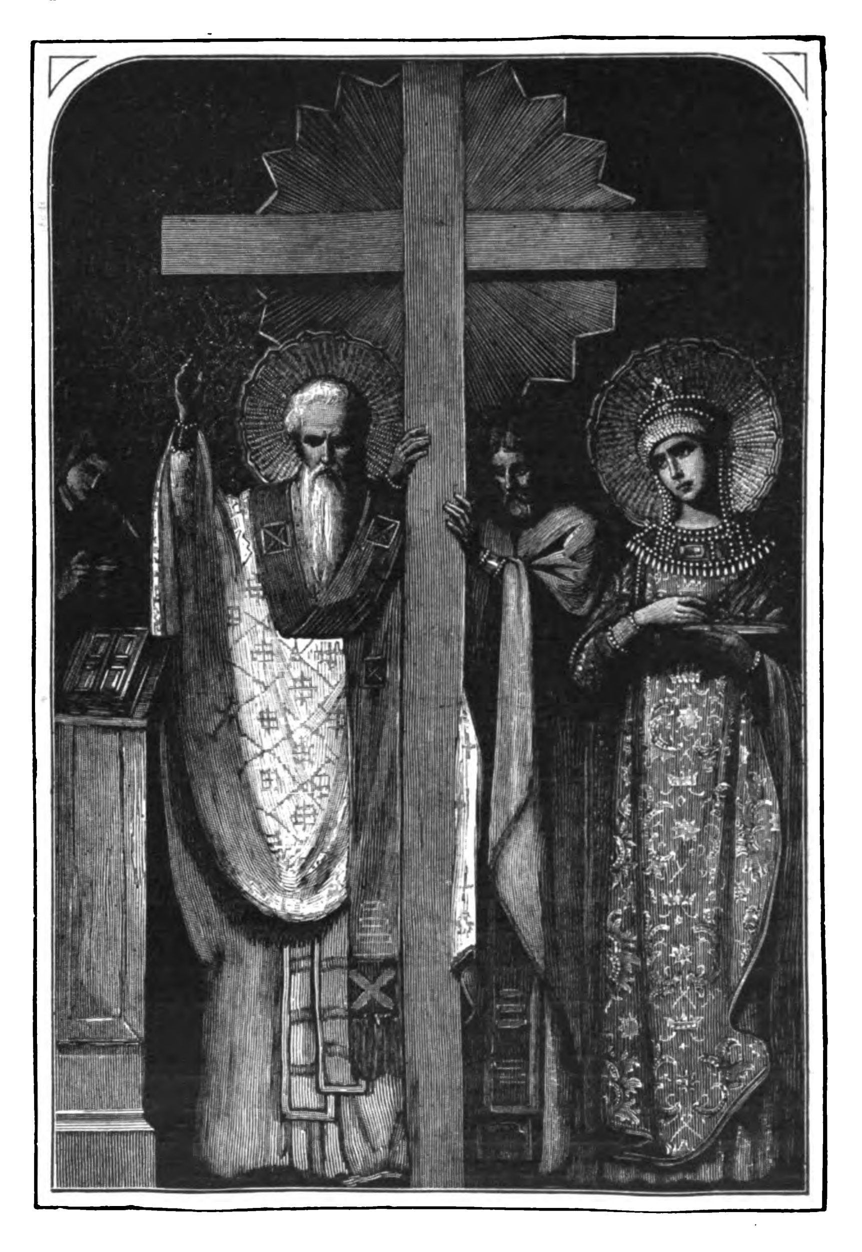
Oui, la croix est bien le signe de contradiction, *signum cui contradicetur ;* dès les origines, on l'attaque, on la défend ; on l'aime, on la hait !

Un siècle avant Léon l'Isaurien, Jérusalem est envahie par les soldats de Chosroès, les temples magnifiques, élevés en l'honneur de la vraie Croix par Constantin et par sainte Hélène, sont la proie des flammes. De tous ces objets précieux envoyés à la ville sainte, comme hommage au Dieu crucifié, rien n'échappe au pillage, ni la croix de diamants, placée par Théodose II dans la chapelle du Calvaire, ni la croix de perles, offrande de

1. Nous en raconterons la découverte au livre suivant.
2. Euseb., *Vita Constant.*, lib. III, cap. 48-50.

Théodora, ni la couronne de pierreries, don du roi éthiopien Elisbaan, ni les vases d'or de Salomon dont l'antique et massive splendeur avait ébloui Justinien. Tout fut saccagé, et la vraie Croix elle-même fut emportée dans un honteux exil. Ce fut l'acte de haine ; c'est en avril 614 qu'il fut consommé.

Quatorze ans plus tard, Dieu vengeait sa Croix, arrachée aux mains de ses ennemis.



LE TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX.

Ste Marie-Madeleine S. Zacharie Héraclius Ste Hélène
Tableau de l'église russe de Jérusalem, au mont des Oliviers.

Le 14 septembre 628, l'empereur Héraclius, monté sur un quadrige, le diadème au front, les épaules couvertes de la pourpre, tenant à la main une croix d'or enrichie de pierreries, entrait triomphalement à Constantinople. En avant du char, des prêtres portaient la relique de la vraie Croix, autour de laquelle flottaient trois cents étendards pris à l'ennemi. Non content de ces hommages, l'empereur se rend en Palestine ; il veut lui-même

reporter à Jérusalem le bois sacré, teint du sang rédempteur. Arrivé à la Porte dorée, il met pied à terre, dépose sa couronne et son manteau de pourpre et s'achemine vers la nouvelle église du Saint-Sépulcre, portant sur ses épaules la croix qu'avait portée le Sauveur ; c'était l'acte d'amour après l'acte de haine.

§ IV. — LE CHANT D'AMOUR AU CRUCIFIX.

Les hommes qui aiment vivement, ne se contentent pas de dire leur amour, ils veulent le chanter. Il fallait donc chanter la croix. Dès le VI[e] siècle, dans son hymne *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis*, et dans les strophes plus connues du *Vexilla Regis*, Fortunat se fit l'interprète de l'amour des peuples envers le signe de leur Rédemption.

Ce fut une fête bien touchante que la procession de la croix dans les rues de Poitiers, le 19 septembre 569. Sainte Radegonde, la princesse recluse, avait obtenu de l'empereur Justin le Jeune un fragment du bois sacré. Cette précieuse relique fut portée en grande pompe au couvent de Sainte-Croix. Nobles, clercs, religieux, tenant en main des cierges allumés ou des vases remplis de parfums, chantaient ces vers de Fortunat : « Il s'avance l'étendard du grand Roi ! La Croix rayonne sur notre terre : à ce gibet fut attachée la chair du Créateur de toute chair. Arbre d'honneur et de lumière, empourpré du Sang divin, élu pour porter le fruit de vie et toucher ses membres augustes, balance céleste, heureux bras qui ont porté la rançon de l'univers ! »

A ce chant d'amour les ennemis de la Croix ont-ils opposé le chant de la haine ? — Un chant, je ne sais ; mais c'est bien le cri de la haine à la Croix que nous allons entendre, du XIII[e] au XVIII[e] siècle, jaillir des lèvres des Albigeois, des Protestants de Suisse et d'Allemagne et des Jacobins de la Révolution française.

§ V. — LES HÉRÉSIARQUES ATTAQUENT LE CRUCIFIX. — LES ORDRES RELIGIEUX LE DÉFENDENT.

(DU XIII[e] AU XVI[e] SIÈCLE.)

Héritiers des Manichéens, les Albigeois osent bien dire que « *la croix est un signe réprouvé* », et faisant passer leur doctrine dans leurs actes, ils font à la croix une guerre acharnée : partout où leurs soldats rencontrent un christ, ils lui coupent bras et jambes. Un jour le comte de Foix, ardent partisan de l'hérésie, entre dans une église : un de ses sicaires, apercevant un crucifix, le coiffe de son casque, lui adapte un bouclier au bras, lui attache des éperons aux pieds, puis, saisissant sa



lance, s'escrime contre l'image sacrée en proférant d'horribles blasphèmes, jusqu'à ce qu'il l'ait mise en pièces. Passe d'armes dérisoire où s'unissent contre la croix la moquerie et la haine.

Mais Dieu suscite alors un champion qui va relever le gant et venger le crucifix insulté. Cent mille Albigeois, conduits par le roi d'Aragon et par Raymond de Toulouse, assiègent la ville de Muret. Saint Dominique est à la tête des Croisés ; pour exciter leur ardeur, il tient en main, levé dans les airs, un grand crucifix. Les hérétiques exaspérés prennent pour point de mire ce signe qu'ils abhorrent, cet emblème qu'ils exècrent ; mais Dieu dirige leurs flèches ; nombreuses, elles vont s'enfoncer dans le bois de la croix, mais pas une, ô merveille ! n'atteint le corps du Christ. Ce jour-là le crucifix glorifié



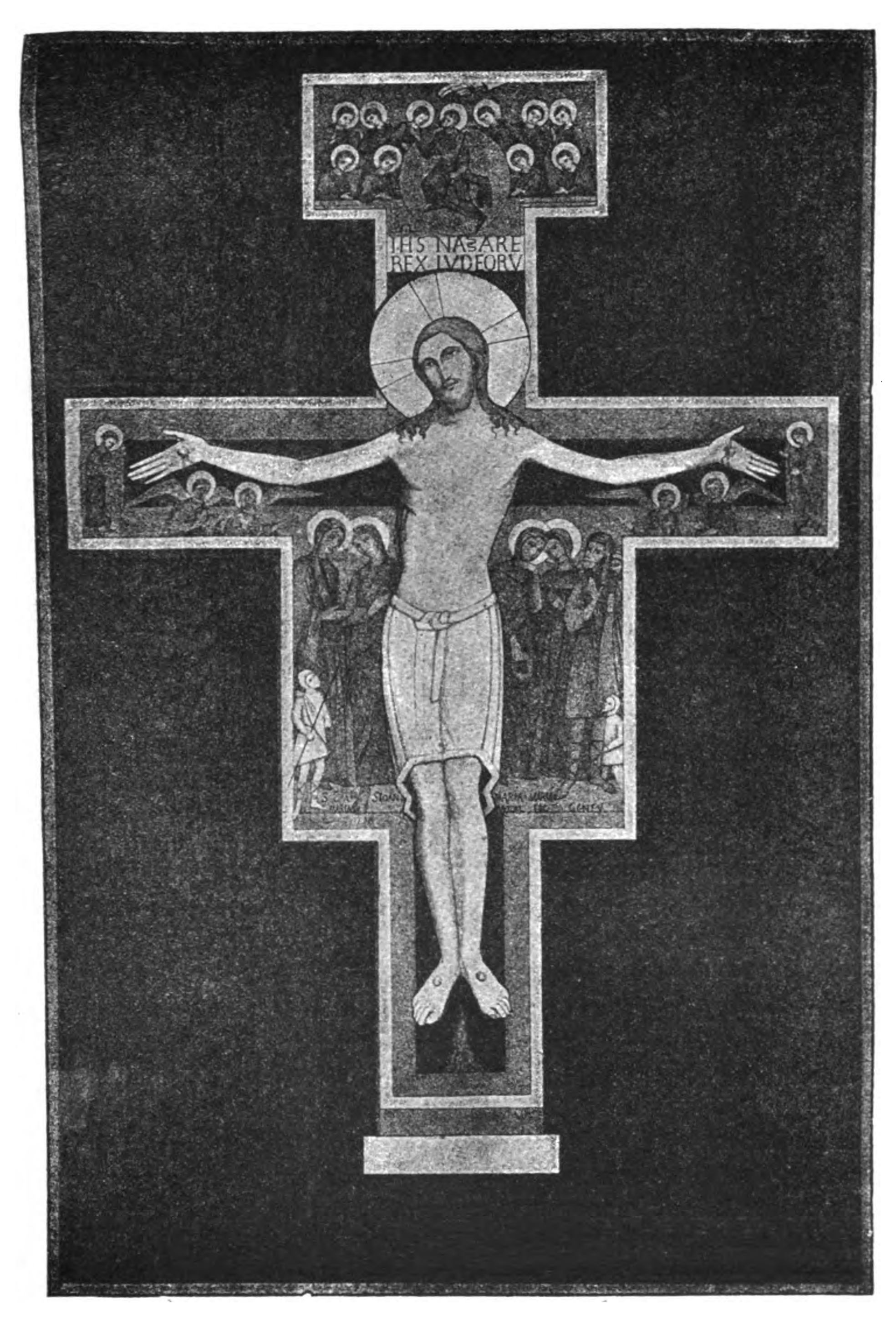
LES HÉRÉTIQUES SE FONT UNE CIBLE DU CRUCIFIX.
Gravure du *Théâtre des cruautés des hérétiques au XVIIe siècle.*

recueillit plus d'hommages et plus d'amour que ses ennemis ne lui avaient prodigué d'outrage et de haine.

Un autre champion de la Croix, en ces âges de foi, ce fut le patriarche d'Assise ; un matin François était prosterné devant un crucifix, dans la pauvre église de St-Damien. Trois fois, poussé par le Saint-Esprit, il répète cette belle prière : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. » — Il priait ainsi, les yeux baignés de larmes quand, tout à coup, les lèvres du crucifix s'agitèrent et firent, par trois fois, entendre ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines [1]. »

1. Ce crucifix miraculeux est conservé à Assise.

François obéira ; pour réparer la maison de Dieu, il va fonder un Ordre nouveau dans l'*Eglise*, *un* Ordre modelé sur ce crucifix qui lui a confié sa mission, un Ordre pénitent



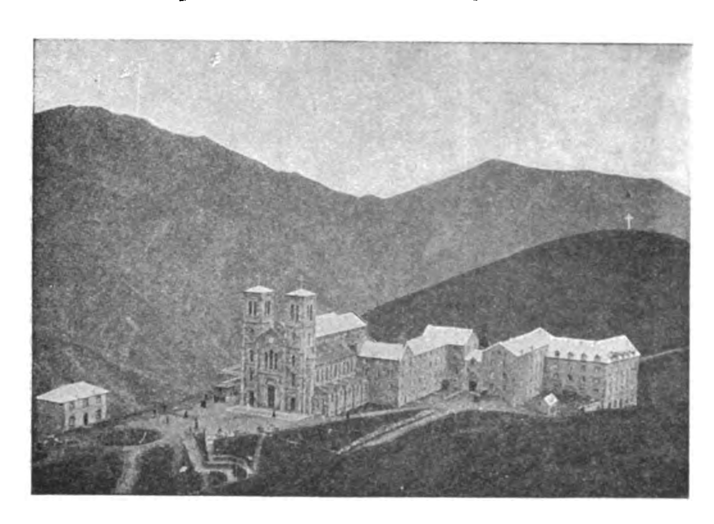
CRUCIFIX QUI PARLA A SAINT FRANÇOIS.
Conservé au couvent de Sainte-Claire à Assise.

et crucifié, ayant pour ministère premier de faire aimer Jésus crucifié, et d'inculquer au cœur des hommes l'amour du Calvaire et de la Croix plantée sur le Calvaire.

Les fils du patriarche répondront aux intentions de leur père. Ils aimeront à élever

un beau Calvaire dans la cour d'entrée de leur couvent. Ils aimeront à planter la croix dans les villes, dans les campagnes, sur la cime des monts.

N'était-il pas fils de saint François ce bienheureux Ange d'Acri, qui, dans ses courses apostoliques à travers l'Italie, ne prêchait pas une mission sans ériger un Calvaire ? N'était-il pas, lui aussi, fils de saint François, ce Pierre d'Alcantara qui se plaisait à planter de grandes croix sur les sommets de l'Estramadure, pour que l'œil, à tous les points de l'horizon, pût apercevoir le signe de notre Rédemption ? La première croix qu'il eut ainsi la joie d'arborer, se dressait sur la montagne de Gata. « Les Anges, nous dit naïvement son historien, l'aidèrent sans doute à la porter, car quoiqu'elle fût extrêmement grande et d'un poids au-dessus de ses forces, il ne souffrit pas néanmoins qu'aucun homme lui donnât du secours ; depuis le milieu de la montagne il la porta à genoux, et alla ensuite, les pieds nus, sur la pointe du rocher où jamais personne n'était monté et qui se trouvait hérissée de cailloux et de ronces ; puis, tout ensanglanté, il assembla les montagnards et leur prêcha les mystères du Calvaire. » En face de la folie de la haine, c'est bien là, n'est-ce pas ? envers la croix, la folie de l'amour ? « *Signum cui contradicetur.* »



LES SAINTS MISSIONNAIRES PLANTENT LA CROIX AU SOMMET DES MONTAGNES. (LA SALETTE).

Le protestantisme, en renouvelant les erreurs des Iconoclastes et des Albigeois, prêcha avec une nouvelle ardeur la guerre aux images et à la croix du Sauveur. Combien, durant ces tristes années, excités par les prédications fanatiques de Zwingle et de Carlostadt, abattirent dans les champs et sur les places publiques les croix de bois et les calvaires de pierre ! Combien imitèrent ce cordonnier de Zurich, Simon Hottinger, qui, laissant là ses formes et son cuir, alla briser, à coups de maillet et de tranchet, le grand crucifix élevé aux portes de la ville !

Pour s'opposer à ces profanations, Dieu suscita une nouvelle famille religieuse.

Ignace de Loyola était plein d'une tendre dévotion pour l'image de Jésus crucifié. Dans la première méditation de son livre des *Exercices*, il veut que le Retraitant termine son oraison par un colloque avec Jésus crucifié. Dans les Règles qu'il nous livre « pour nous faire partager les sentiments de l'Eglise militante », il nous recommande de louer et de vénérer les saintes images.

Oh ! comme les fils d'Ignace vont, dans la suite des âges, suivre ce conseil de leur Père ! Comme ils vont, avec amour, ramasser et baiser les débris des madones et des christs, brisés par la Réforme !

Lefèvre, premier compagnon de S. Ignace, était en Allemagne, en plein champ de bataille, luttant contre l'hérésie ; il nous raconte, dans son *Mémorial*, la dévotion tendre que lui inspira la vue du crucifix de *Sainte-Croix*, à Mayence, et la douleur qu'il éprouva en songeant aux outrages dont les christs étaient alors l'objet de la part des sectaires. Chacun sait l'amour de François-Xavier pour son crucifix. Nous dirons plus tard les merveilles qu'il opéra par son entremise. Arrivé au Japon, il témoigne d'un tel respect pour la croix que plus tard les tyrans, pour empêcher les Missionnaires d'aborder sur

leurs rivages, jonchaient de croix le sol de leurs ports : « N'abordez pas, criaient-ils aux Pères, ou vous allez fouler aux pieds le signe de votre Rédemption. »

Les Jésuites purent pénétrer dans le Japon sans profaner la croix. En 1574, ils parcou-



LES HÉRÉTIQUES ABATTENT LES CALVAIRES.
Gravure du *Théâtre des cruautés des hérétiques au XVIe siècle.*

rent la principauté d'Omura, et l'une de leurs douces joies, nous dit leur historien, c'est d'ériger partout des Calvaires. Vaillants apôtres, ils devaient avoir une joie plus grande encore que celle-là. Condamnés par Taïcosama, ils furent eux-mêmes crucifiés comme leur Maître, et le lieu de leur supplice devint un nouveau Calvaire ! (5 février 1597.)

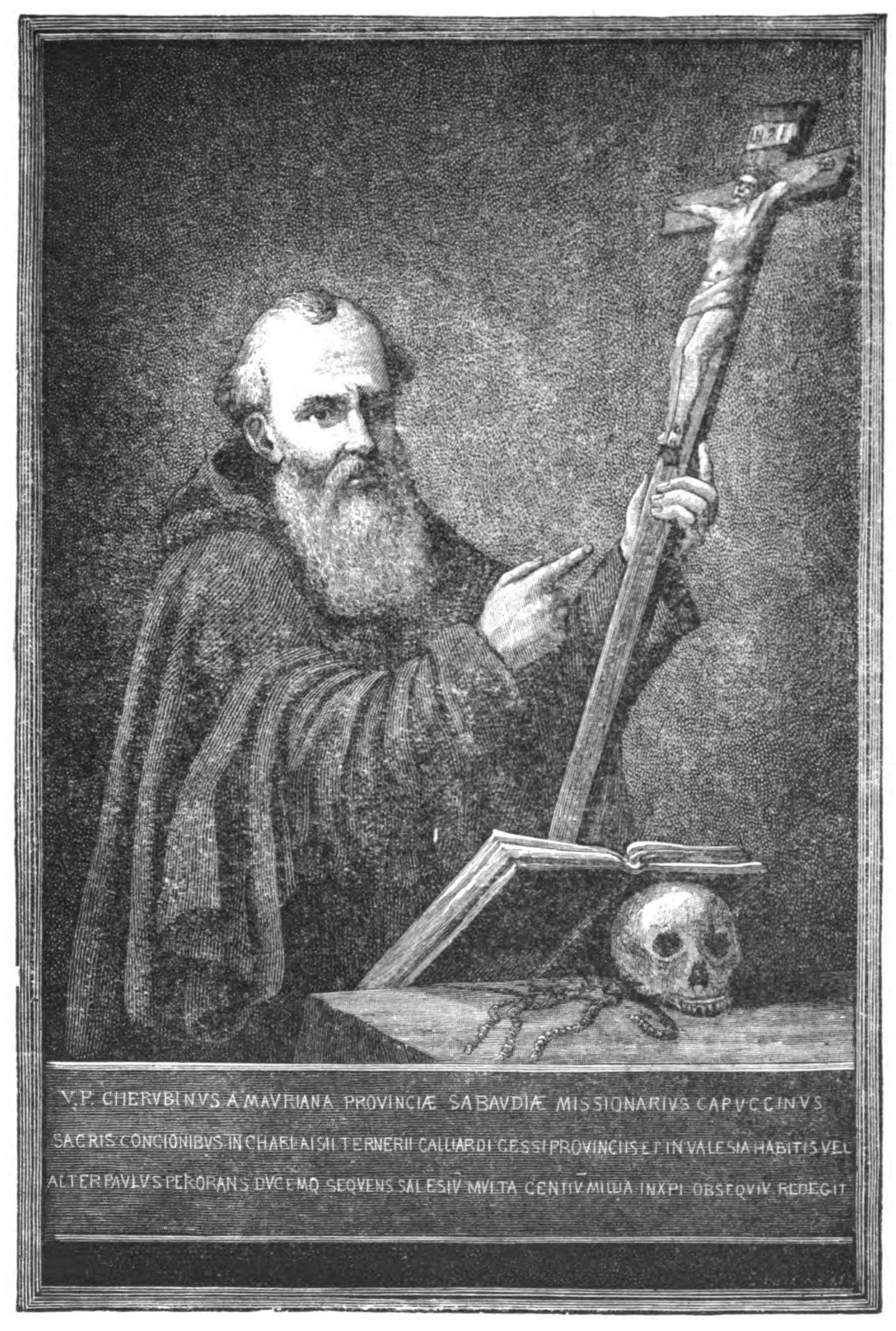


§ VI. — LES MISSIONNAIRES ÉLÈVENT DES CROIX DE MISSIONS. — LES RÉVOLUTIONNAIRES LES ABATTENT.

VINGT ans plus tard, François de Sales, cœur de feu, âme d'apôtre, peinait pour Jésus-Christ dans les montagnes du Chablais. Une gravure du XVIIe siècle nous le montre prêchant, le crucifix à la main, à ces naïves populations. Le Père Chérubin, Capucin, lui aussi armé de son grand christ, parcourait montagnes et vallons, pour ramener à la vérité les catholiques séduits par l'erreur protestante.



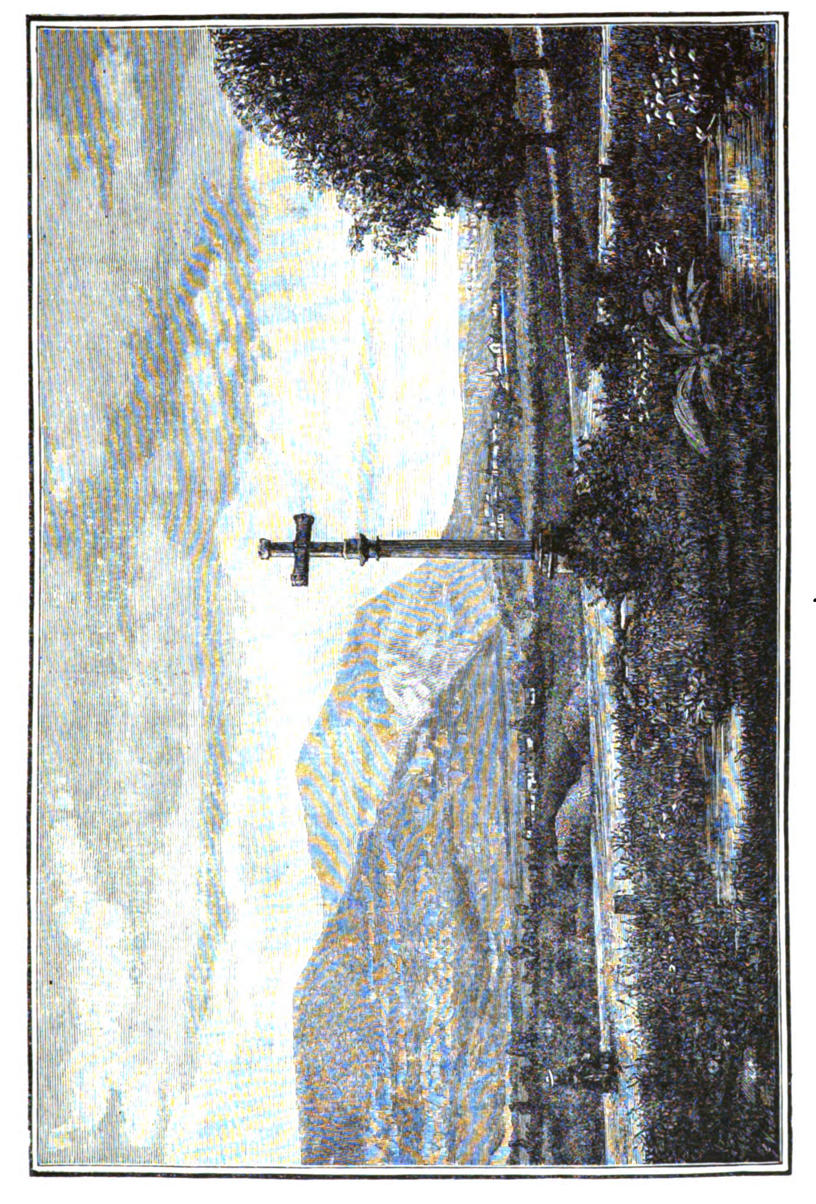
De concert avec son intrépide auxiliaire, le saint missionnaire voulut clôturer ces longues prédications par une plantation de croix. C'est à Annemasse que, le 11 septembre 1597, le signe de la Rédemption fut porté par *les Confrères de la Croix* d'Annecy, et planté par le Saint, en face de l'hérétique Genève.



LE PÈRE CHÉRUBIN, CAPUCIN,
compagnon de S. François de Sales, prêche, le crucifix à la main, dans la mission du Chablais.
(Communiqué par le *Bulletin de S. François de Sales.*)

Cette croix, élevée par saint François de Sales, a été renversée dans la suite des âges ; mais en 1891, elle fut relevée de ses ruines : vous la voyez dans notre gravure, se profilant gracieusement sur les cimes du grand Solève.

Dans le Vivarais, comme dans le Chablais, les Huguenots brisaient les Calvaires ; un autre François, François Régis, prenait cœur de les relever ; on les désigne encore sous le nom de « croix de saint François Régis ». En 1635, il clôturait une mission à Marlhes par une plantation de croix et prenait congé des habitants en leur disant :



LA CROIX D'ANNEMASSE.
Élevée par S. François de Sales, pour clôturer la mission du Chablais. Relevée de ses ruines en 1891.
(Communiqué par le *Bulletin de S. François de Sales*).

« Tout ce que vous demanderez au pied de cette croix vous sera accordé. » Heureux le missionnaire assez puissant sur le Cœur de Dieu pour faire de pareils adieux au peuple qu'il vient d'évangéliser !

Cette coutume d'élever un Calvaire, comme clôture de mission, va se généraliser : le Vénérable Père Maunoir et, plus tard, le Bienheureux Grignon de Montfort se plaisent,

comme couronnement de leurs prédications, à couvrir le sol de la Bretagne de leurs grandes croix de pierre (1).

Alors que là-bas, dans les champs désolés de Carnac et de Lochmariaker, le granit des menhirs et des dolmens nous rappelle le sang des victimes inhumainement versé, n'est-ce pas à bon droit que le granit des Calvaires nous rappelle le sang du Juste répandu pour le salut du monde ?

Comme les villages bretons, les grandes villes ont leur mission et leur érection de calvaire. En 1737 c'est le tour de Dijon. La grande croix fut plantée près de la porte Guillaume : « A mesure que M. le Curé de St-Philibert faisait les prières et la bénédiction, — nous disent les mémoires du temps, — une infinité de particuliers s'empressaient de baiser la croix de la mission... Plusieurs fondaient en larmes, et chacun est retourné de cette pieuse cérémonie avec des sentiments de componction comparables à ceux que les écrivains ecclésiastiques nous rapportent des fidèles de Jérusalem à la fameuse exaltation de la vraie Croix. » Ainsi parle le chroniqueur de la mission de Dijon ; ainsi parleront tous les chroniqueurs des missions futures, relatant une plantation de croix ; tous vous parleront des fruits merveilleux de salut, produits par cette cérémonie, et de l'empressement des peuples à baiser la croix, et des larmes répandues et des conversions opérées.

C'est qu'en effet (le Directoire des *Exercices* de S. Ignace le dit fort bien) rien n'est efficace comme le spectacle de la croix pour exciter dans l'âme du pécheur la haine du péché : Si la Justice de Dieu a ainsi traité le bois vert, que fera-t-elle du bois sec !

Rien n'est efficace comme le spectacle de la croix pour faire naître l'espérance dans l'âme tremblante ; Celui qui sur ce bois. — c'est la réflexion de S. Augustin, — vous a donné infiniment plus, à savoir le Sang de son Fils, comment ne vous donnera-t-il la vie éternelle, qui est chose infiniment moindre ?

Rien n'est efficace comme le spectacle de la croix pour enflammer le zèle apostolique. Comment ne pas travailler à racheter les âmes, quand Jésus les a payées si cher ?

Au XVIIIe siècle, S. Alphonse de Liguori avait admirablement compris toutes les leçons de la Croix ; aussi, devenu missionnaire et chef d'une vaillante armée de missionnaires, se fit-il un devoir de terminer toujours ses missions par l'érection d'un Calvaire. Comme jadis S. Pierre d'Alcantara, il portait lui-même la lourde croix sur ses épaules jusqu'à l'entrée de la ville ou du village. Là le Calvaire était solennellement érigé ; le Saint, devant ce trophée, parlait alors des mystères de la Passion avec une émotion qui gagnait les assistants, affermissait les âmes déjà conquises et attirait invinciblement les pécheurs, jusque-là rebelles à la grâce : « *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham !* »

Les Pères du Saint-Rédempteur, — leur nom leur en faisait une douce obligation, — ont largement contribué à répandre dans le monde une pratique si chère à leur saint Fondateur.

Le mercredi 1er août 1787 Alphonse de Liguori mourait, pressant fortement son crucifix sur sa poitrine : de la part du grand amant de la Passion, c'était pour l'image du Sauveur un dernier acte d'amour.

Encore quelque six ans, et de l'autre côté des Alpes un Conventionnel va raviver la haine contre la croix : « Vous l'avez vu, s'écrie Chaumette à la tribune, le fanatisme a lâché prise : nous nous sommes emparés des temples qu'il nous abandonnait : nous les avons régénérés... Nous n'avons point offert nos sacrifices à de vaines images, à des idoles inanimées ; non, c'est un chef-d'œuvre de la nature que nous avons choisi pour représenter la Raison et cette image sacrée a enflammé nos cœurs. »

1. Au chapitre suivant, nous ferons l'historique de ces fameux Calvaires.



En effet dans les églises de Paris, croix et images avaient été renversées et, pour que la profanation fût plus sacrilège, dans le sanctuaire de Notre-Dame, à la place du grand crucifix jeté à terre, on exalta, on encensa, on adora, vaine idole de chair, la Maillard, une actrice de l'Opéra. C'était l'acte suprême de la haine envers la Croix du Sauveur.

L'excès du crime amène une réaction.

Dès 1806, Napoléon couvre de sa protection les abbés de Rauzan et de Forbin Janson qui, par les Missions de France, vont remettre la foi dans les âmes, l'Eucharistie dans les tabernacles, le crucifix sur les autels et les Calvaires sur les places de nos villes.

En 1821, Reims a sa mission et sa plantation de croix. Pendant plusieurs jours on voit tous les habitants, commerçants et hommes de peine, femmes du peuple et grandes dames travailler, pelle et pioche à la main, au terre-plein sur lequel doit s'élever le Calvaire monumental. Le brancard qui sert à la translation du Christ est long de soixante pieds. Il est porté à tour de rôle, par huit divisions de la garde nationale, de deux cent quarante hommes chacune. Cinquante mille personnes font escorte au triomphateur.



LE LÉGAT DU PAPE ET BONAPARTE RELEVANT LA CROIX.
Curieuse gravure de l'époque, conservée à la Bibliothèque Nationale (1).

Le mercredi des Cendres, 3 mars 1824, douze prêtres, sous la direction de M. Rauzan, ouvrent à Dijon une mission non moins féconde que celle de 1737. Dans la nomenclature des missionnaires, je lis : « M. Bach, à la cathédrale, chargé des détails relatifs à la plantation de la croix et à l'exercice des divisions des porteurs de la croix. »

Il fallait que nos pères attachassent une bien grande importance à cette fête en l'honneur du Crucifix pour qu'un des missionnaires, pendant les six semaines que durèrent les saints Exercices, ait eu pour fonction spéciale de préparer cette plantation de croix, comme couronnement de la Mission.

Dès le 29 mars, une souscription avait été ouverte pour subvenir aux frais du Calvaire. En moins de six jours, 13,000 francs étaient recueillis.

Huit jours avant la cérémonie, un appel est fait aux hommes de bonne volonté, dési-

1. « Cette gravure traduit de naïve manière le triomphe de la religion et l'impuissance des athées. Elle porte en légende ces mots: Napoléon Bonaparte, Premier Consul, s'est rendu à Notre-Dame, église cathédrale de Paris, pour y entendre la sainte messe célébrée par le cardinal Caprara, légat *a latere* près le gouvernement français, le 18 avril 1802, an X. » (*Rome*, n° du 8 juin 1905.)

reux de porter la croix. Plus de six cents se font inscrire et sont répartis en sections qui doivent tour à tour soutenir le précieux fardeau.

Le 22 avril toute la garnison est sous les armes. Vingt-cinq coups de canon retentissent et l'immense cortège s'ébranle à travers les rues de la ville. Jadis nos vieux rois étaient portés sur le pavois par les leudes fidèles. Eurent-ils jamais triomphe égal à ce triomphe où, parmi les acclamations d'un peuple, l'image du Christ, Roi crucifié, était portée sous des arcs d'or et de verdure, jusqu'au piédestal glorieux que l'amour lui a élevé ?

Comme Reims et Dijon, un grand nombre de villes de France, Orléans, Amiens, Bordeaux, le Mans, Rennes, Metz, Besançon... eurent alors leur mission, et la plupart leur croix de mission.

Les campagnes suivent l'exemple des villes. Le Père Sellier, vaillant missionnaire de cette époque, couvre de Calvaires les bourgs et les hameaux qu'il évangélise. Nous pourrions, après cinquante ans, refaire sur une carte le tracé de ses courses apostoliques, en prenant pour point de repère et pour jalons les croix qu'il a successivement élevées a Etaples, à Berneuilles, à Ambleteuse, à Parenty, à Desvres, à Saint-Quentin, à Coulomby, à Saint-Folquin, à Wissent, à Crémarest, à Nédonchel, à Verchoch et en vingt autres lieux de l'Artois ou de la Picardie.

En 1841, il vient de prêcher la mission à Desvres, gros bourg du Pas-de-Calais ; la fatigue des derniers jours lui a donné une fièvre violente : n'importe, il veut présider à sa chère plantation de croix ; il quitte le lit, prêche au pied du Calvaire son Dieu crucifié, puis se remet au lit, épuisé mais content.

Un jour, à Chandeyrolles, il eut une grande joie. Comme jadis S. Pierre d'Alcantara plantait la croix sur les sommets les plus élevés de l'Estramadure, le P. Sellier fixa l'image du Sauveur sur le pic le plus élevé des Cévennes, au milieu même des populations protestantes. Oui, ce jour-là l'Apôtre fut heureux, il lui semblait qu'à la vue de cette croix, Dieu allait pouvoir dire, comme au livre d'Isaïe : « Voici que je vais placer mon signe bien haut à la face des peuples — *ad populos exaltabo signum meum* — et vous saurez, race hérétique, en voyant, malgré vous, mon image, que je suis le Seigneur — *et scies quia ego Dominus* (1).

Quelle joie encore éprouva le saint missionnaire à Rochepaule, proche de la Louvesc ! Lui-même épancha son cœur dans une lettre du 22 mars 1832 : « La plantation de croix doit se faire lundi : un habitant a donné l'arbre qui a plus de cinquante pieds de haut ; plusieurs chevaux auraient eu peine à le traîner ; les jeunes gens de Rochepaule l'ont porté à bras, pendant plusieurs lieues, à travers les précipices et avec des fatigues incroyables. On parlait de leur adjoindre pour cette rude entreprise quelques gars de la paroisse voisine : « Non, non, dirent-ils, c'est à nous à porter notre arbre ! » Et ils continuèrent leur tâche ; c'était le carême ; beaucoup étaient encore à jeun à six heures du soir. « Voilà, concluait le P. Sellier, voilà de la foi, ou il n'y en a nulle part. »

Une punition du ciel, que le bon Père aimait à raconter, avait sans doute contribué à lui donner cette ardente dévotion envers la croix du Sauveur : c'était au début de ses missions, au printemps de 1818. Un riche marchand était venu pour affaires à Cagny, petit village situé à trois kilomètres d'Amiens. Dans une ferme où il descendait, il se mit à plaisanter sur un grand crucifix que le P. Sellier allait, le jour même, bénir solennellement dans l'église de la paroisse. Après dîner, le marchand reprend la route d'Amiens. Il passe devant le Calvaire qui s'élève au milieu du hameau de Boutilerie. A

1. *Isaïe*, XLIX, 22, 23.

sa vue, il renouvelle ses blasphèmes contre la croix ; mais soudain son cheval l'entraîne, le jette à terre et lui brise les côtes ; il mourut sans prêtre et sans Dieu. Les blasphèmes de ce misérable étaient l'écho lointain mais ininterrompu des blasphèmes que nous avons entendus tomber des lèvres de l'impiété ou de l'hérésie ; c'était toujours l'acte de haine envers le signe de la Rédemption, et ces vingt ans que le P. Sellier passa à couvrir de Calvaires le sol de deux provinces, ce fut bien envers la croix l'acte incessant d'amour : *signum cui contradicetur*.

Hélas ! le mot d'ordre contre le crucifix partit parfois du trône : pauvres rois ! ils oubliaient qu'un pouvoir est bien faible quand il n'a plus la religion pour sauvegarde. Sur le Mont Valérien, près de Paris, se dressait un Calvaire, cher aux Parisiens. En décembre 1830, la croix fut brutalement arrachée par ordre du ministre Mérilhon. Cet acte barbare arrachait à Charles de Montalembert une ardente protestation : « Hommes venus avec l'orage et que l'orage ne respecte point, écrit-il dans l'*Avenir* du 11 janvier 1831, elle vous était donc bien à charge cette croix qui, du haut du Calvaire, planait, à la fois, sur Saint-Cloud et sur Neuilly, sur les vaincus et sur les vainqueurs. Elle vous importunait donc rudement cette pieuse ardeur des fidèles qui enveloppaient la montagne pour y chercher les saintes consolations ou pour y pleurer sur une poussière aimée ! »

Quelques semaines plus tard, le 14 février 1831, une populace en délire se ruait sur l'église Saint-Germain l'Auxerrois, renversait les autels et brisait les croix.

Indigné de cette profanation sacrilège, Montalembert reprend la plume et trace ces lignes vengeresses, belles entre toutes celles qui ont été écrites sur la Croix : « ... Il s'est trouvé, dans ce monde de misères et de crimes, un symbole de gloire et de vertu ; dans ce monde, où la force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté ; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation. Celui qui s'est nommé le Fils de l'homme a légué l'instrument de son supplice à l'humanité et, pendant dix-huit siècles, l'humanité s'est prosternée devant ce legs sacré.

« Jusqu'à lui les rois et les riches seuls avaient des enseignes et des bannières. Il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent les leurs pour l'adopter.

« La croix du Christ a toutes les destinées du monde moderne. Elle s'est associée à toutes ses adversités et à toutes ses gloires. Elle a servi de base à ses institutions et d'étendard à ses armées. Elle a consacré les pompes les plus illustres de la civilisation comme les émotions les plus intimes de la piété... C'est du haut de la Croix que la terre a reçu les premières leçons d'une liberté, la seule vraie ; d'une égalité, la seule possible. Elle est l'abrégé de notre histoire, le code de nos devoirs, la garantie de nos droits, le signal de notre affranchissement, le sceau de notre avenir.

« Et maintenant il s'est trouvé dans le monde un peuple qui s'est proclamé le pontife de la civilisation, le libérateur des nations, le maître de l'avenir, et ce peuple a brisé la croix ! Ce peuple. c'est le peuple de Paris [1]. »

C'est le peuple de Paris, trompé par de faux docteurs, excité par des meneurs, qui brisait ainsi la croix. — Ce n'est pas de son propre mouvement qu'il faisait ainsi l'acte de haine envers le crucifix ; car d'instinct, le peuple aime le crucifix, consolateur de sa misère. Même au milieu de ses pires excès, il est porté à le vénérer. On le vit bien en février 1848. La révolution venait de détrôner le roi qui, en décembre 1830, au Calvaire du Mont-Valérien, avait détrôné le Christ. Les émeutiers assouvissent leur fureur en saccageant le palais des Tuileries. Ils arrivent à la chapelle, ornée d'un magnifique cru-

1. *Avenir*, février 1831.



cifix. A sa vue, plusieurs s'arrêtent, incertains, hésitants : « *Mes amis*, leur crie un élève de l'Ecole Polytechnique, *voici notre maître à tous !* » et de son bicorne il salue la sainte image.

A son exemple tous se découvrent, prennent le christ avec respect, et le portent en triomphe jusqu'à l'église Saint-Roch. Partout sur le passage les témoins s'inclinent avec amour. C'est l'acte d'amour, parti du cœur du peuple !

Cette même année, Lacordaire [1], prêchant à Notre-Dame sur l'existence de Dieu, faisait allusion à ce triomphe du Christ dans les rues de Paris : « Grâce à Dieu, dit-il vers la fin de son discours, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous ; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises et comme associée à son triomphe l'image du Fils de Dieu fait homme ! »

A ces mots les applaudissements interrompent l'orateur, et ébranlent les voûtes de l'antique cathédrale. C'est le peuple qui veut une nouvelle fois attester son amour au Dieu crucifié.

1. Conférences de Paris, 1848.

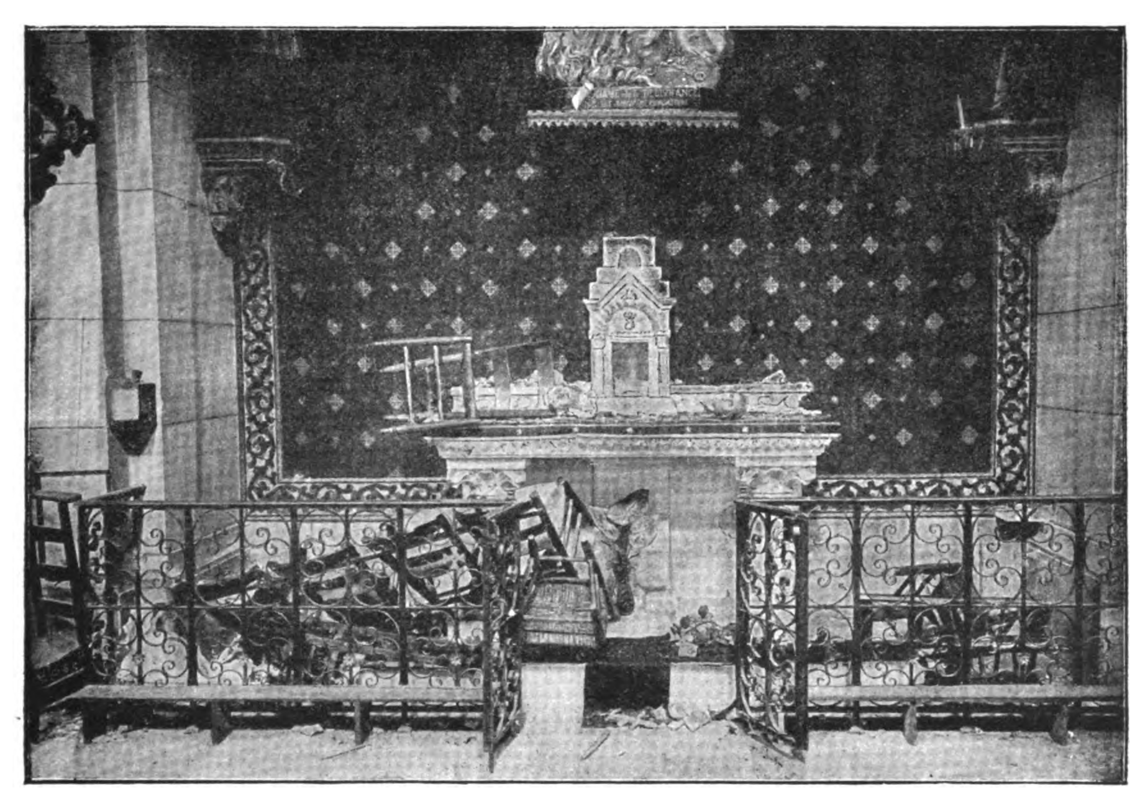


§ VII. — LE SIGNE DE CONTRADICTION, DE NOS JOURS.

De nos jours la haine a-t-elle désarmé ? Satisfaite de dix-huit cents ans d'hostilité, l'impiété a-t-elle fait trêve à ses honteux exploits ?

Hélas ! ouvrez les yeux : depuis trente ans, c'est la guerre à la croix, dans la France laïcisée. Sous le regard des écoliers, on a vu des maîtres arracher le crucifix de la muraille et le jeter, en morceaux, dans la boîte aux ordures.

A l'hospice, sous le regard des moribonds, on a vu des infirmiers arracher aux murs des dortoirs le crucifix qui allégeait la souffrance, consolait l'agonie, sanctifiait les derniers instants.



SAC DE L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH, A PARIS
le 20 août 1899.
Le crucifix a été arraché au tabernacle.

En maints endroits, au cimetière même, on a renversé la vieille croix de pierre dont les bras, noircis par le temps, s'étendaient bénissants sur ceux qui dorment en attendant le grand réveil. Telle, la profanation encore récente du Calvaire de Montataire, dans le département de l'Oise. Tel le sacrilège de Sens, plus récent encore.

Et les croix que les siècles de foi avaient élevées dans les villes et les campagnes, sur les places, aux carrefours, et celles qui, plus récemment, furent plantées par les Rauzan, les Forbin Janson, les Sellier... que sont-elles devenues ? Plusieurs sont tombées de vétusté, soit ; d'autres gênaient l'alignement des villes hausmanisées, on les transféra sans bruit à l'intérieur des églises : (au culte, de nos jours, ne faut-il pas du mystère et

de l'ombre, de l'ombre surtout?) Combien aussi sont tombées sous les coups de la haine !

A Attigny, il y a peu de temps, la croix placée sur le pont de l'Aisne n'était-elle pas cassée et jetée dans la rivière ?

A Béziers, un grand Calvaire s'élevait à l'entrée du couvent des Franciscains ; en juillet 1880, un pauvre enfant est payé par des énergumènes pour insulter la sainte image. Il escalade la croix et soufflète le Christ ; sa mère est en bas qui l'excite et lui crie en patois : « Frappe toujours, il ne pleure pas encore ! » Sur le chemin du Golgotha, sur le Calvaire même, c'étaient de pieuses femmes qui consolaient Jésus ; pour qu'aujourd'hui une femme excite ainsi son enfant à outrager le Christ en croix, il faut que l'impiété ait fait bien des progrès dans les cœurs, il faut que, sous l'influence des diatribes antireligieuses, la haine contre la Croix soit devenue bien violente, et bien passionnée la guerre au crucifix !

Le crucifix ! mais il y a quelques années à peine, le 20 août 1899, ne l'a-t-on pas vu saisi dans une église de Paris, dans l'église St-Joseph, par une bande d'émeutiers? ne l'a-t-on pas vu jeté avec rage dans un brasier allumé devant le portail? n'a-t-on pas vu ces énergumènes chanter la Carmagnole et danser une sarabande folle autour de la croix qui flambait ?

Plus récemment, le 7 juin 1900, n'a-t-on pas vu, à Reims, par ordre du maire, déboulonner l'antique croix du Jard, si chère à la cité de S. Remy ? Ce fut l'acte de haine prémédité et froidement accompli. Mais que l'acte d'amour fut superbe dans sa spontanéité touchante et courageuse !

« On démolit la croix du Jard ! » A peine ces mots circulent-ils dans la ville que la foule émue court au Calvaire.

« Ce christ est à nous, dit-on aux démolisseurs ; il a été élevé par souscriptions, nous le garderons. » Par les soins de chrétiens intelligents et actifs, un camion est requis... on y dépose le grand christ. Le capitaine Henry invite la foule à faire un acte de réparation, il est arrêté par la police [1]. La foule proteste : « Vive la liberté ! Vive le Christ! » Le commissaire s'efforce, mais en vain, de réprimer les cris d'indignation et d'amour. La foule crie de plus belle : « Vive la liberté ! Vive Jésus-Christ ! »

« Des bourgeois, des ouvriers mêlent leurs voix. La police de nouveau intervient et arrête MM. Charles Mennesson et Nourisson, qui ont l'honneur d'aller rejoindre au poste M. Henry.

« On appréhende encore M. Gosset, succursaliste de Notre-Dame de l'usine qui se fait remarquer par l'énergie de sa protestation, mais comme l'arrestation de cet ouvrier en bras de chemise et en tablier bleu pourrait nuire à la popularité des iconoclastes, on ne tarda pas à le relâcher, sans le conduire au commissariat.

« Des femmes pleurent, se lamentent, se jettent à genoux. A ce moment le spectacle de cette foule entourant, têtes nues, l'énorme christ qui s'en va cahoté sur le véhicule, revêt un caractère impressionnant de grandeur.

« Le camion, enfin, se met en marche, escorté par la foule qui le suit par les rues Brûlée et du Couchant ; arrivé rue Chanzy, il revient vers les Six-Cadrans et pénètre dans la cour de M. Bouvier, n° 99.

« Quelques personnes suivent, et M. Baïsse, commissaire, tente, lui aussi, de pénétrer.

« A ce moment, M. Malhomme, photographe, s'avance à la porte, arrête le magistrat et lui dit :

1. Ce qui suit est extrait du *Courrier de la Champagne*, n° du 8 juin 1900.



« Monsieur le commissaire, je vous prie de vous retirer ; nous sommes ici chez nous et prétendons y rester les maîtres. »

« M. Baïsse n'insiste pas et se retire.

« La croix est dans la cour ; on dresse des tréteaux ; on descend le crucifix ; on l'entoure de fleurs, le *O Crux ave*, chanté par l'assistance tout entière, retentit.

« Mme Bouvier se met en devoir de nettoyer la croix, maculée par les plâtras et la poussière.

« Au milieu de la cour, sur cette estrade enguirlandée de gerbes et de bouquets, gît immense le Christ qui a été si longtemps debout.

« La foule se presse, se prosterne, aux pieds de Celui qu'elle vénère, tandis que de pieuses mères font baiser les pieds et les mains du Crucifié par leurs petits enfants, pour racheter l'humiliation qu'il a subie.

« Le spectacle est inoubliable.. Des larmes coulent de bien des yeux. On se sent oppressé, comme après une catastrophe.

« Dans un coin, pour achever l'illusion, se dresse une petite table qui supporte un registre sur lequel s'alignent les innombrables signatures, comme, après la disparition d'un personnage éminent, les amis et les proches viennent témoigner de leur présence et de leurs regrets.

« Bientôt, M. le chanoine Collignon, curé-archiprêtre de la cathédrale, arrive. On l'entoure, il s'approche, adresse à l'assemblée quelques paroles émues, fait entonner le *Parce, Domine*. — La scène est impressionnante ; on sent jaillir de toutes ces poitrines comme le cri d'une douleur secrète, suprême protestation contre la profanation qui vient d'avoir lieu (1). »

Toute la journée et les jours suivants, le peuple vient faire son pèlerinage de réparation dans cette cour transformée en Thabor : On apporte des fleurs, on fait brûler des cierges ; on dit même qu'un des maçons, qui avait pris part au descellement, vint, aux pieds du Christ, faire son amende honorable. A coûp sûr, Jésus, à sa vue, aura dit à son Père, comme au Golgotha : « *Pardonne-lui!* »

Aujourd'hui, par l'initiative des catholiques, dans la rue du Jard dont on l'avait expulsé, *sur terrain privé*, en dehors des atteintes sectaires, le grand Christ a repris sa place d'honneur. Comme autrefois, — plus même qu'autrefois, — le peuple le vénère ; la ménagère en passant fait le signe de la croix, et l'ouvrier enlève respectueusement sa casquette devant le Dieu, ouvrier, cloué pour lui sur un gibet.

Comme Reims, Tréguier a eu son acte de réparation. En face de la statue du blasphémateur Renan, la cité Bretonne a élevé, le 18 mai 1904, le glorieux Calvaire du Rédempteur Jésus.

« Sur un piédestal de granit qui lui sert de trône et d'où il domine tout le pays, face à la mer, le Christ étend ses bras dans la grandiose attitude de victime et de vainqueur. Le corps du divin Crucifié mesure un mètre quatre-vingts ; la croix, d'une seule pièce, a trois mètres, et se dresse sur un fût de colonne haut de quatre mètres. Des deux côtés du Christ, mais plus bas, se trouvent les croix du bon et du mauvais larron. Au pied des trois croix et sur le piédestal, une scène de la Passion en personnages groupés : la sainte Vierge, saint Jean, Longin, Marie-Madeleine et Marie Salomé. A gauche du pié-

1. Le lundi, 4 mars 1901, Lille vit un attentat semblable. Il emprunte, dit *la Dépêche*, un caractère véritablement odieux aux circonstances dans lesquelles il a été accompli... M. Delory (maire de Lille) a fait démolir le Calvaire, connu sous le nom de *Dieu de Marcq*, pour établir sur son emplacement... un urinoir. »

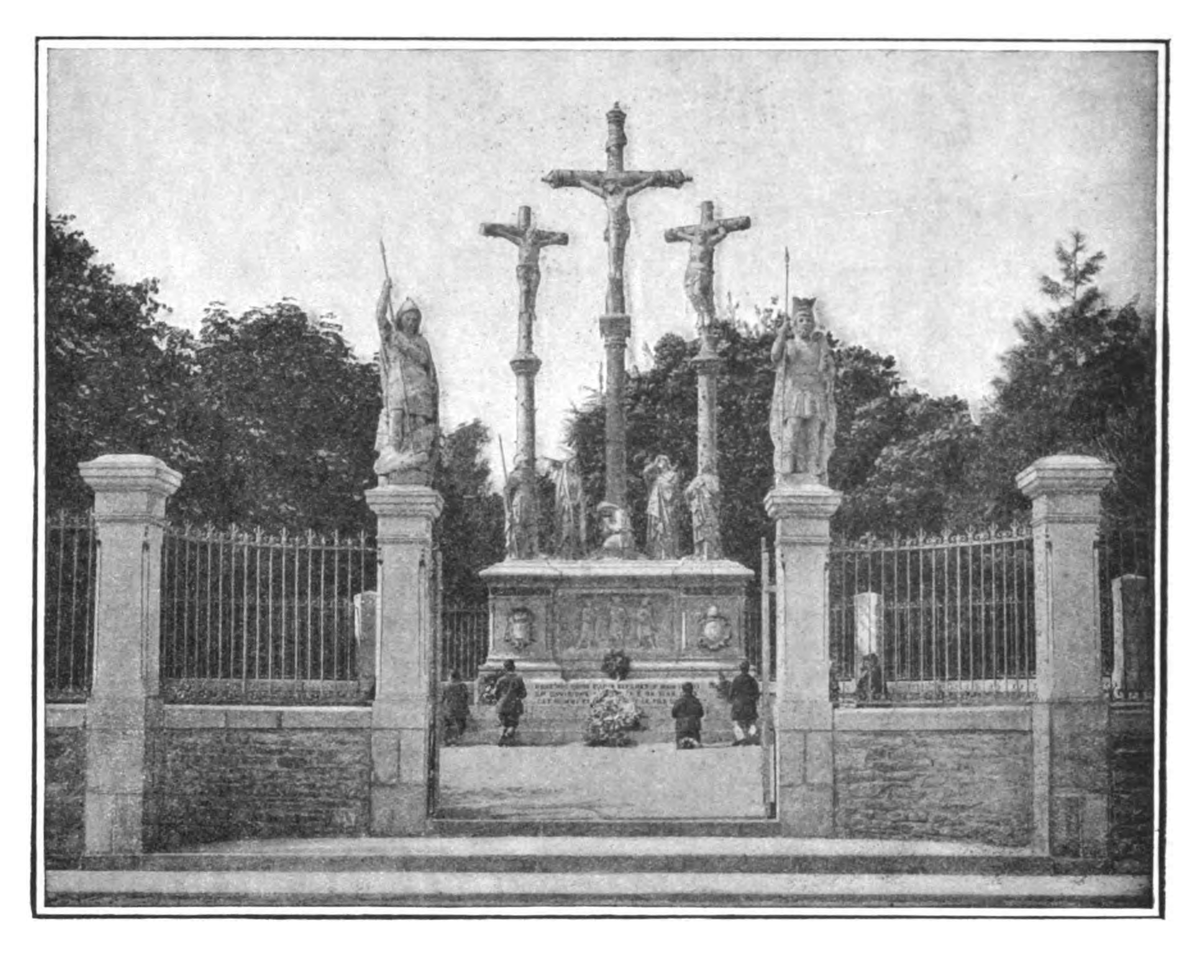
La réparation eut lieu, émouvante, sous les voûtes de la grande église St-Maurice. Grâce à l'initiative d'âmes vaillantes, la croix y fut portée en triomphe, le crucifix y fut acclamé par 3000 catholiques. — Ce fut le 5 mai qu'eut lieu cet acte d'amour.



destal, on lit cette inscription : « Tu as vaincu, Galiléen ! » à droite, les vers de Brizeux :

> Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres ;
> Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres.

Plus bas, sur le socle, l'inscription en trois langues — latin, français, breton — : « En vérité, cet homme était vraiment Fils de Dieu. » Le monument a une hauteur totale de douze mètres.



LE CALVAIRE DE TRÉGUIER.
Monument de réparation élevé en face de la statue de l'apostat Renan.

Deux saints guerriers, saint Maurice et saint Georges, gardent l'entrée du Calvaire, exprimant en un beau geste le devoir des chrétiens, soldats du Christ, tenus à le défendre avec bravoure contre tous ses ennemis.

Comme l'idée qui l'a inspiré, le Calvaire est tout breton : breton le granit dont il est fait ; breton l'artiste et le chrétien qui l'a sculpté ; bretons — au moins pour la plupart — les cent mille souscripteurs qui l'ont payé. Alors que la poignée de sectaires qui ont dressé la statue de Renan n'ont pu réunir que quatre mille francs, les aumônes pour le Calvaire en ont dépassé quarante mille [1]. »

Gloire à toi, petite cité Bretonne ! par ta noble conduite tu as vérifié à nouveau la pa-

1. *Messager du Sacré-Cœur*. Juin 1904.

role de S. Paul : « Où la faute avait abondé, la réparation a surabondé, *ubi abundavit delictum, superabundavit gratia*... (1). L'acte de haine avait été grand ; plus grand fut l'acte d'amour.

Signum cui contradicetur ! Oui, depuis les jours du Calvaire, la croix a toujours été un signe de contradiction ; depuis les jours du Calvaire, à chaque attentat nouveau a correspondu un acte de vénération et d'amour.

Les bourreaux, le Christ mort, jettent sa croix dans les décombres. Sainte Hélène la met au jour et lui élève un temple.

Chosroès la traîne en exil ; Héraclius la porte en triomphe.

Léon l'Isaurien la fait briser ; des femmes meurent pour la défendre.

Les hérésiarques la renversent ; les missionnaires l'exaltent.

Les Révolutionnaires l'attaquent ; chrétiennes et chrétiens la défendent : « Marianne Bourassin avait cinq pieds, six pouces... Elle était agile et bien découplée, elle pouvait porter toute seule une grosse roue de voiture. Son cœur était doux, sa voix douce. En 1793, on voulait traîner par les rues le grand crucifix qui ornait l'église... Marianne entra dans l'atelier désert et s'empara de la plus lourde cognée. Avec d'autres femmes du village, elle se plaça devant le crucifix, armée de cette cognée qu'elle maniait comme si c'eût été son fuseau ; et elle déclara bellement qu'elle abattrait le premier qui oserait toucher à la sainte image. Elle l'aurait fait, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu.

« C'est pourquoi personne n'insulta le crucifix ; et quand le soir vint, les vaillantes femmes l'emportèrent de l'église et le mirent en sûreté (2). »

Que les laïcisateurs seraient moins hardis, s'il y avait, pour s'opposer à leurs forfaits, un peu plus de Marianne Bourassin, un peu plus de Ripoche !

Ripoche était Chouan, prisonnier des Bleus : on lui offre la vie et la liberté s'il consent à briser la croix qui s'élève sur un talus au Bas-Briacé. Pour la sinistre besogne on lui offre une hache.

Ripoche prend la hache à deux mains, en silence ;
Examine la croix et d'un seul bond, s'élance
Sur le tertre ; il s'adosse au bois, étend les bras :
« *O Crux, ave !* dit-il. Quant à vous, scélérats,
Venez ! Je fends le crâne au premier qui s'approche ! »
« *O Crux, ave !* criaient les Blancs. Bravo, Ripoche ! »
Les Bleus se regardaient, étonnés, interdits :
— Venez donc essayer votre hache, bandits ! »
Et les deux cents bandits qu'un seul homme menace
Se décident enfin et s'avancent en masse.
Ripoche dans le tas frappe à coups redoublés,
Comme aux jours où, dans l'aire, il frappait sur ses blés.
Un contre tous ; sa foi grandit son énergie,
Et tout autour de lui bientôt l'herbe est rougie ;
Cinq, dix, quinze blessés se tordent dans leur sang... (3).

Ripoche fut écrasé par le nombre ; sa joie fut grande de mourir en défendant la croix !

Chrétiens, il ne suffit pas de protéger le signe sacré de votre Rédemption ; il faut vous unir et vous grouper pour lui rendre extérieurement cette gloire et cet honneur que les sectaires veulent lui enlever.

Jeunes filles et dames chrétiennes, vous n'êtes point exclues de cette croisade. Après nos malheurs de 1870, sur notre territoire encore humide de sang, n'a-t-on pas vu dans

1. *Aux Romains*, v, 20.
2. *Çà et là*. Tome II, de la Noblesse. — L'héroïne de ce drame est la grand'mère même de Louis Veuillot.
3. R. P. Delaporte, *Récits et Légendes*. Chez Retaux.

l'élan du repentir et de l'amour, n'a-t-on pas vu, enrôlées dans les rangs de l'*Alliance chrétienne*, dames et jeunes filles, portant ostensiblement au cou un joli crucifix d'or ou d'argent? Femmes chrétiennes, rendez hommage à Jésus crucifié ; au temps de Pierre l'Ermite, comme signe de ralliement, on attachait une croix rouge à l'épaule des Croisés ; vous, mettez le crucifix sur votre poitrine ; bien hardi le laïcisateur qui irait l'arracher là !

Maîtresses de maison, le crucifix est déjà dans votre chambre à coucher : c'est bien, mais c'est trop peu ; mettez-le dans votre salon [1], près du portrait des aïeux. Bien hardi le laïcisateur qui irait le décrocher là !

Châtelains, fermiers, vous avez un parc, un champ : faites une enclave dans votre parc, prenez un coin de votre champ : élevez-y un Calvaire. Il est chez vous. Malheur à qui irait l'abattre là !

Chrétiens, qui que vous soyez, vous avez, pour un temps ou à perpétuité, un coin de terre dont nul ne peut vous contester l'usage ou la propriété ; ce sont ces quelques mètres carrés où reposent les restes de vos proches, où vous reposerez vous-mêmes un jour ; cette sépulture, vous avez le droit de l'orner à votre guise ; un gardien est payé par la ville pour faire respecter tout ce que vous placerez sur cette tombe. Le matérialiste sur la dépouille de ses parents dresse une colonne brisée ; le franc-maçon fait sculpter dans le granit l'équerre et le compas. — Vous, sur cette terre détrempée de vos larmes, élevez, à la vue de tous, élevez, à la glorification du Christ, élevez, abaissant son doux regard sur ceux que vous pleurez, élevez un grand crucifix. La mort le protège. Aucun profanateur n'ira l'insulter là [2].

Prêtres zélés, chargés du ministre paroissial, missionnaires, séculiers ou réguliers, auxiliaires naturels du clergé, c'est à vous que je m'adresse plus spécialement ici. Continuez la grande tradition des Saints : rendez à la croix l'hommage public que lui rendirent à travers les siècles, S. François d'Assise et S. Pierre d'Alcantara, S. François Régis et S. Alphonse de Liguori, l'abbé Rauzan et le Père Sellier.

Plantez la croix, non pas seulement sous la voûte de vos temples, mais sous la voûte du ciel.

Nombre de vos ouailles, en ces jours d'indifférence religieuse, n'entrent plus à l'église : les yeux de ces infortunés sont-ils condamnés à ne plus voir le Christ-Sauveur? Non, votre zèle industrieux élèvera, en plein air, un Calvaire, dont la vue, bon gré mal gré, dira à ces pauvres oublieux qu'un Dieu, fait homme, est mort, il y a dix-neuf siècles, pour leur salut, sur une croix [3].

Ainsi, vrais ministres de Jésus-Christ, aurez-vous, en ce siècle d'audace satanique, opposé l'acte d'amour à l'acte de la haine.

Signum cui contradicetur !

---

1. Voir plus loin : Livre IV, ch. V. Nous y développons les raisons en faveur de cet usage qui tend à s'acclimater dans les familles chrétiennes.
2. Voir Livre IV, ch. XII, *Le crucifix sur la tombe.*
3 Comment, sous un conseil municipal hostile, élever publiquement un Calvaire ? Sur cette question toute pratique voir l'Appendice.





Chapitre Quatrième.



HOMMAGES AU CRUCIFIX.

§ I. — CONFRÉRIES ET CHAPELLENIES DU CRUCIFIX.



LA fin du moyen âge la dévotion au crucifix était si intense, que de tous côtés des confréries se formèrent sous le vocable du *Crucifix*, avec fin spéciale d'honorer le crucifix et de pratiquer les leçons de pénitence, données par le crucifix.

La ville de Lyon se distingua par ses hommages au signe de notre Rédemption. En 1590, le cardinal Cajetan, légat du Pape en France, fondait dans la chrétienne cité la Confrérie des *Pénitents du Saint Crucifix*. Elle choisit pour lieu de réunion la chapelle de l'ancienne Récluserie de St-Marcel, au bas de la Grande-Côte. Tombée en ruines, cette chapelle fut rebâtie en 1633.

Bien d'autres villes partagèrent avec Lyon l'honneur d'une grande dévotion au crucifix. — Orléans avait sa chapelle du *Crucifix*. Elle était attenante à l'église collégiale de St-Aignan [1]... Le Mans avait dans sa cathédrale une chapelle dite du Crucifix, siège de la *Paroisse du Crucifix*. — Sillé le Guillaume, non loin du Mans, et la petite ville de Cordes, dans le Tarn, avaient aussi leur chapelle du *Crucifix*. Celle de Cordes, richement dorée et devenue lieu de pèlerinage, fut pillée en 1574, par des énergumènes protestants.

L'Italie aimait, comme la France, à donner à ses chapelles le nom béni du Crucifix. — C'est dans la *Chapelle du Crucifix*, à St-Paul hors les Murs, que S. Ignace et ses compagnons prononcèrent leurs vœux.

Parfois, dans le Centre et l'Ouest de la France, un bénéfice était attaché à ces chapelles ; c'étaient les *Chapellenies* et *Vicairies* dites *du Crucifix*.

C'est ainsi que l'église St-Martial de Montmorillon avait sa *Chapellenie du grand Crucifix* et sa *Chapellenie du petit Crucifix*, toutes deux à la nomination du chapitre de St-Pierre de Chauvigny [2].

Nous avons parlé des Pénitents du Saint-Crucifix et des chapelles où ils tenaient leurs assises.

A côté de ces vaillantes confréries, on vit des ordres religieux, de pieuses congré-

1. Elle fut depuis affectée au Monastère des Ursulines, bâti sur les ruines de la nef de Saint-Aignan.
2. Ch. Tranchair, *Notice sommaire sur Chauvigny et ses monuments.* Paris, Imprimerie de l'Etoile, 1, rue Cassette, 1882.

gations se faire les disciples et les apôtres dévoués de Jésus crucifié, non seulement par le choix de leur vocable, tiré de la Passion [1], du Calvaire [2], ou de la Croix [3] ; mais par le port du crucifix comme partie intégrante de leur costume. Les Religieux le portaient à leur ceinture. — Ils avaient entendu, ces soldats d'élite du Christ Jésus, ils avaient entendu ce conseil du Psalmiste : « *Accingere gladio tuo !* » Mets l'épée à ta ceinture (XL, 4) et pour leurs luttes apostoliques ils avaient là, sous la main, vaillante épée, leur crucifix de bronze et d'ébène. Les Religieuses le tenaient suspendu sur leur poitrine ; épouses éprises des plaies de Jésus, elles aimaient, en pressant le Crucifix sur leur cœur, à redire avec l'épouse du Cantique (I, 12) : « Jésus crucifié est mon Bien-Aimé, il reposera sur mon sein. »

Ce que les Religieuses ont fait à travers les siècles, pour Jésus crucifié, elles le font plus que jamais à notre époque, et elles sont bien rares aujourd'hui les Communautés de femmes, nées au soleil du XIX[e] siècle, qui n'aient mis dans leurs livrées l'image du Sauveur, le crucifix.



§ II. — CALVAIRES.

Il est, depuis des siècles, une coutume chère aux peuples chrétiens, glorieuse au Christ Rédempteur, c'est celle d'élever des Calvaires sur le modèle du Calvaire de Jérusalem. Nous en avons déjà dit un mot dans notre aperçu général sur le crucifix, signe de contradiction ; il nous faut insister : le sujet en vaut la peine.

L'éloignement de la Terre Sainte, les difficultés d'un long pèlerinage décidèrent les peuples d'Occident à représenter autant qu'ils le pouvaient les lieux témoins de la mort du Sauveur.

Forcés d'abandonner la Terre Sainte aux Infidèles, les Chevaliers de St-Jean de Jérusalem adoucirent leurs regrets en construisant un Calvaire dans l'île de Rhodes dont ils étaient devenus maîtres.

Plus tard un Commandeur de l'Ordre de Malte, Pierre d'Anglisper, reproduit, dans sa Commanderie de Fribourg en Suisse, le Calvaire de Rhodes dont il avait emporté les dimensions.

Le Calvaire de Romans, dans la Drôme, était tout d'abord une réduction de celui de Fribourg ; il fut élevé au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, par Romanet de Boffin, premier consul de Romans en 1525. Agrandi plus tard, en 1562 ruiné par les Protestants, relevé de ses ruines en 1583, détruit une seconde fois par les Révolutionnaires en 1794, il fut restauré en 1824, à la suite d'une mission prêchée par le célèbre Père Enfantin.

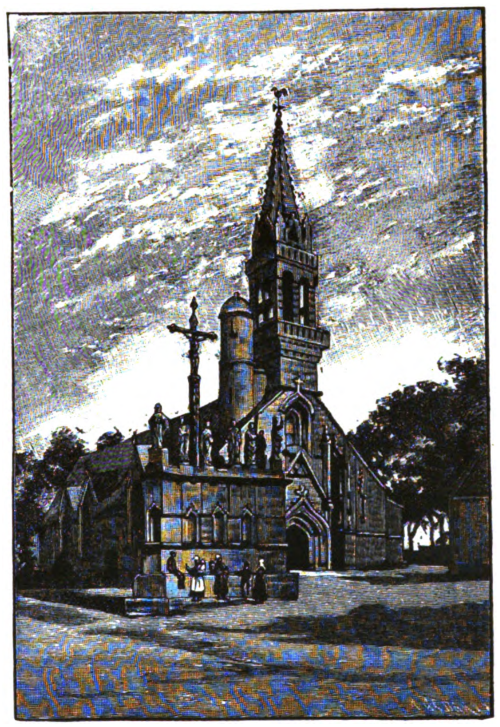
Le *Voyage* comprend quarante et une stations dont la première a pour sujet la *Sainte Cène* et la dernière les *Disciples d'Emmaüs*. Ces stations s'échelonnent dans les

1. Saint Paul de la Croix fonde au XVIII[e] siècle l'ordre des Passionnistes; c'est à ces religieux que Clément XIII confie, en 1767, l'hospice du *Très-Saint-Crucifix*, près de Saint-Jean de Latran.
2. Hubert Charpentier fonde, en 1650, la Société des *Prêtres du Calvaire*. Le fameux Père Joseph, secondant Antoinette d'Orléans, fonde, sous Louis XIII, les *Filles du Calvaire*, destinées à honorer les douleurs de la Sainte Vierge, au pied de la Croix.
3. Chacun connaît de nos jours les Religieuses de la Croix, Croix de Saint-Quentin, et d'autres lieux, si pleines d'amour pratique pour Jésus crucifié.

rues et les places de la ville, dont la topographie rappelle, au dire des voyageurs, la topographie de Jérusalem. Ces diverses stations sont indiquées par de gracieuses chapelles ou par des autels adossés aux maisons ; Calvaire typique, bien propre à faire revivre dans l'âme le souvenir du Golgotha et les grandes émotions de l'heure sanglante [1].

En 1633, *les Prêtres du Calvaire* transforment en voie douloureuse les lacets qui sillonnent la montagne de Bétharram ; les stations sont creusées dans le roc, et au sommet, sur le plateau, entre la croix des deux larrons, la Croix du Sauveur s'élève suppliante vers le ciel [2].

Louis XIII, en autorisant le Calvaire de Bétharram, voulut qu'on en fît un semblable près de Paris, sur le mont Valérien. C'est ce Calvaire, élevé sur les ordres du roi, c'est ce Calvaire si cher à la population parisienne, c'est ce Calvaire, but incessant de pèlerinages pendant deux siècles qui, en décembre 1830, fut, nous l'avons vu [3], brisé, sur les ordres de Mérilhon, ministre du Roi, en attendant que le Roi fût lui-même brisé par la Révolution.


LE CALVAIRE DE COMFORT, EN BRETAGNE.

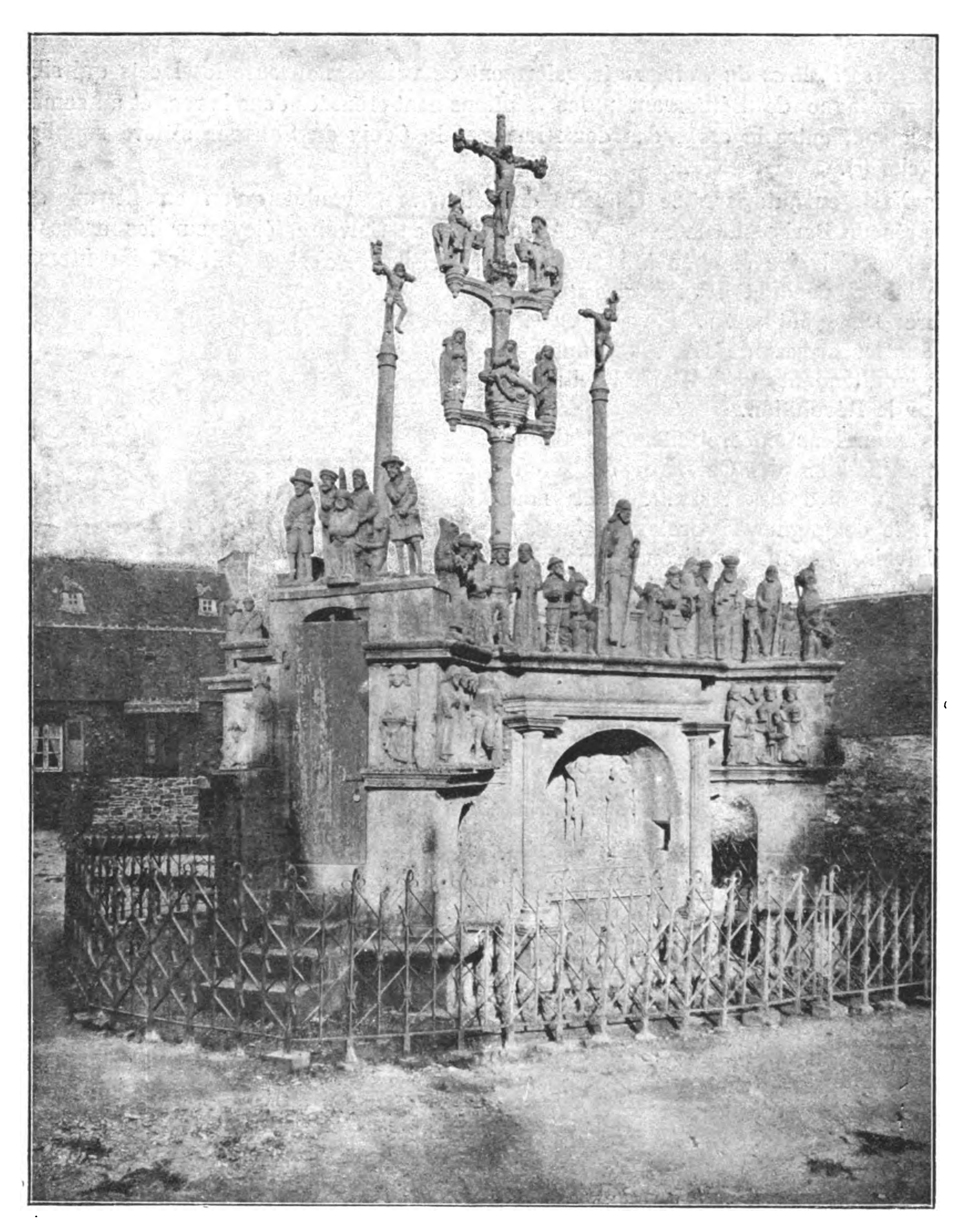
Nous pourrions encore citer le Calvaire de Roc-Amadour, le Calvaire du Mont-Vorallo, au pied des Alpes... mais nous avons hâte de gagner la Bretagne, le pays des Calvaires. Nous parlerons, au paragraphe suivant, des croix, croix de bois ou croix de pierre, que la foi fait croître au bord des chemins sur le sol de l'Armorique ; ici nous ne parlons que des Calvaires proprement dits. Il en est de bien curieux à Guimiliau, à St-Pol de Léon, à St-Thégonnec, à Comfort, à Pleyben, mais le plus achevé, le plus typique est assurément celui de Plougastel ; il date des premières années du XVIIe siècle, et il a été restauré de nos jours. Il se compose d'une base carrée qui, à elle seule, forme un édifice, en avant un autel de pierre, encadré d'une arcade en plein cintre et de deux colonnes toscanes... Sur la plate-forme plus de deux cents personnages sont groupés, représentant les scènes de la Passion. Trois croix, celle du Christ et celles des larrons, se dressent dans les airs. La croix du Sauveur est ornée de branches de pierre qui servent de support aux principaux témoins de la mort du Sauveur. Tel est le Calvaire fameux, vraie épopée de la croix, incrustée, immortalisée dans le granit, monument né de l'art et de la foi, leçon de choses admirable où la Bretonne apprend à son petit enfant comment un Dieu a été trahi, vendu, enchaîné, bafoué, traîné au sommet

1. Voir *Pèlerinage au Calvaire de Romans*, par le Père Enfantin, missionnaire apostolique. 2 vol. Lyon, chez Pélagaud, 1845.

2. Le chemin de croix de la montagne de Bétarram, héritier du vieux Calvaire, est encore célèbre de nos jours. Les pèlerins de Lourdes ne manquent pas d'y faire une précieuse halte.

3 Le Crucifix, signe de contradiction.

du Golgotha et cloué sur ce gibet, où il est mort pour le salut des hommes.
Le Calvaire de Pont-Château remonte aux premières années du XVIIIe siècle. Ce



BRETAGNE. — CALVAIRE DE PLOUGASTEL.

n'est pas un objet d'art, c'est un témoin ; c'est le témoin de l'amour affectif de toute une population envers le Crucifix.

Le Bienheureux Grignon de Montfort prêchait, en 1709, une mission à Pont-Château.

Un jour, après son sermon, il mène ses auditeurs aux abords de la ville : « Vous voyez, leur dit-il, cette lande déserte. Il faut élever là une montagne, semblable à la montagne du Calvaire, où Jésus fut crucifié. Ici même se dressera la croix du Rédempteur. »

C'était cette immense masse de terre qu'il fallait creuser, porter et disposer en cône.

Travail gigantesque ! On dut extraire environ huit mille mètres cubes d'argile et de grés, et porter, au panier ou à la hotte, deux millions quatre cent mille kilogrammes de déblais. La parole du missionnaire était si ardente, la foi de ces populations si vive, que ce travail volontaire ne dura que quinze mois. Il y eut là constamment de deux cents à cinq cents travailleurs, qui, sans rien recevoir, apportaient leur nourriture et leurs instruments, amenaient leurs charrettes et leurs bœufs et travaillaient sans relâche à élever ce trophée à la croix.

Jésus-Christ est mort pour les riches et pour les pauvres ; riches et pauvres élevèrent le trophée. Des gentilshommes et de grandes dames, des laïques et des prêtres venaient se mêler aux travailleurs et porter la hotte par dévotion. — Des Espagnols et des Flamands vinrent prêter aux Bretons le concours de leurs bras.

Les femmes n'étaient pas les moins empressées ; plusieurs sans doute tombèrent sous le faix, en gravissant le Calvaire, chutes douces à leur foi, qui leur rappelaient les chutes du Sauveur sur la montée sanglante.

On payait les travailleurs, à la fin de leur rude journée, en leur permettant de vénérer, les yeux pleins de larmes, un crucifix, placé dans une grotte, non loin de l'immense chantier. Prier et pleurer au pied du crucifix, pour ces hommes de foi, n'était-ce pas le plus riche salaire ?

Quand le cône fut élevé, on y dressa trois croix ; celle du Sauveur avait cinquante pieds de haut. Le rêve de cette chrétienne population était réalisé. Jésus-Christ étendait au loin, sur ces contrées, ses bras qui bénissent et son regard qui pardonne.

« Dans la même région en avançant vers la mer, vous trouvez les pierres énormes de Carnac, roulées de loin avec des labeurs infinis... Le druide soulevait des rochers ; le prêtre chrétien fit surgir une montagne. Mais si le labeur est le même, que l'idée est différente ! Le menhir, aux champs de Carnac, c'est la terreur et la mort ; le crucifix dans la lande de Pont-Château, c'est l'espérance et la vie [1]. »

Par suite de douloureuses intrigues, cette œuvre de foi était à peine accomplie qu'elle fut vouée à la destruction. Mais en 1747 le Calvaire fut relevé. Détruit en 1793, il sortit de nouveau de ses ruines, et en 1873 cinquante mille pèlerins venaient chanter devant ce signe de notre salut, les cantiques composés jadis par le Bienheureux de Montfort.

La Bretagne, au XVII° siècle, avait élevé le Calvaire de Plougastel, épopée de pierre sculptée ; au XVIII° siècle, elle créa le Calvaire de Pont-Château, montagne soulevée par la foi d'un peuple.

En 1900, comme signe d'adieu au XIX° siècle qui s'en va, comme signe de bienvenue au XX° siècle qui commence, elle élève le Calvaire de Lourdes, le Calvaire de la réparation et... de l'espérance ; réponse granitique de la Bretagne à cette parole que la Vierge Immaculée laissait tomber des Roches Massabielles : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

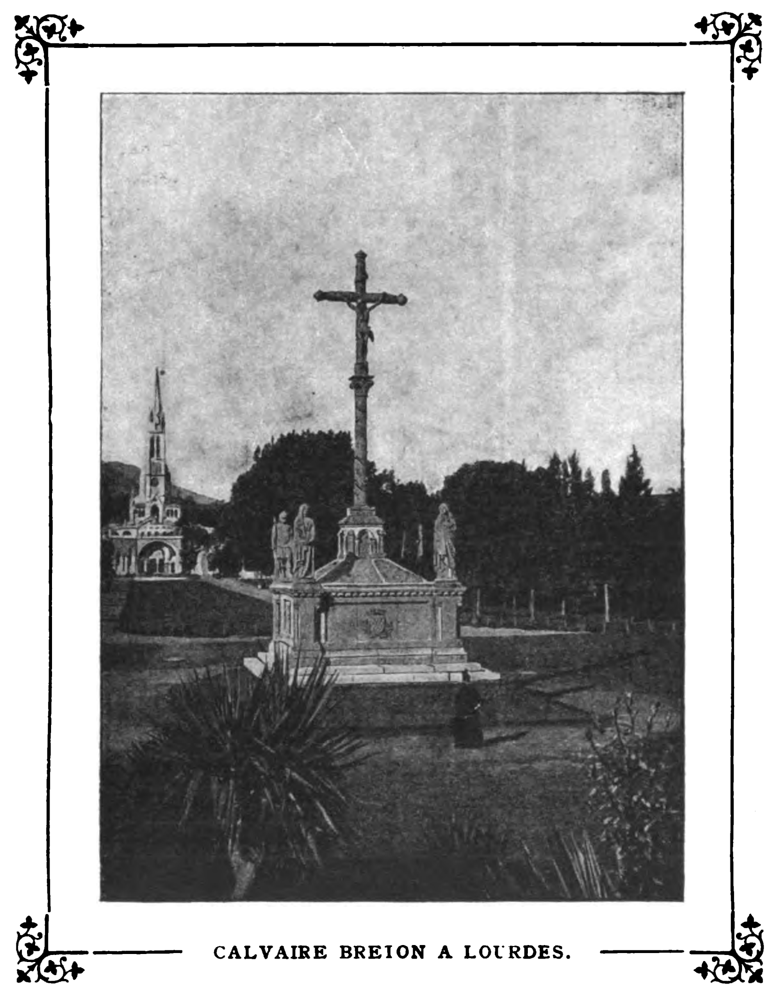
Un prêtre, un marin, un poète célébrèrent le gracieux monument où Hernot, le sculpteur de Lannion, a donné, comme gardes d'honneur au glorieux supplicié la Vierge, saint Jean, sainte Madeleine et Longin.

---

1. Voir la *Vie du Vénérable Grignon de Montfort*, par Pauvert, ch. XL. — Nous lui avons emprunté le récit de cette érection merveilleuse.

« La Bretagne, s'écrie le curé de Lorient [1], la Bretagne est le pays des Calvaires. La croix, vous la voyez partout où il y a une âme qui a besoin de croire ; au bord de l'Océan, à la lisière des champs, le long des sentiers, partout où il y a une tristesse ou une joie, sur les berceaux et sur les tombes. Et la France devrait élever partout une croix de réparation !...

« C'est la croix de chez vous, celle-ci. Elle parle notre langue bretonne. Vous retremperez au pied de ce monument votre amour pour la Croix et pour Marie, afin de mieux mériter votre titre de breton et justifier, par votre obstination dans la foi, la parole de l'historien : « Ils sont un peuple de granit. »



CALVAIRE BRETON A LOURDES.

Les pèlerins de cinq diocèses de Bretagne acclamaient encore ce vibrant hommage à la croix quand l'amiral de Cuverville se prosterne devant le Crucifix, et de cette voix qui si souvent avait dominé le sifflement de la tempête, il jette aux échos des montagnes le cri de l'amour et de la réparation : « Miséricordieux Jésus, pitié pour la France ! Pardon pour toutes les apostasies, pour tous les reniements qui désolent notre pays ! »

Le chant du Barde breton clôt harmonieusement ce grand hommage au Crucifix. La poésie de Théodore Botrel ne célèbre pas seulement le Calvaire de Lourdes, elle en reproduit encore la gracieuse structure :

1. M. l'abbé Duparc fut l'orateur de ce pèlerinage que présidait le cardinal-archevêque de Rennes.

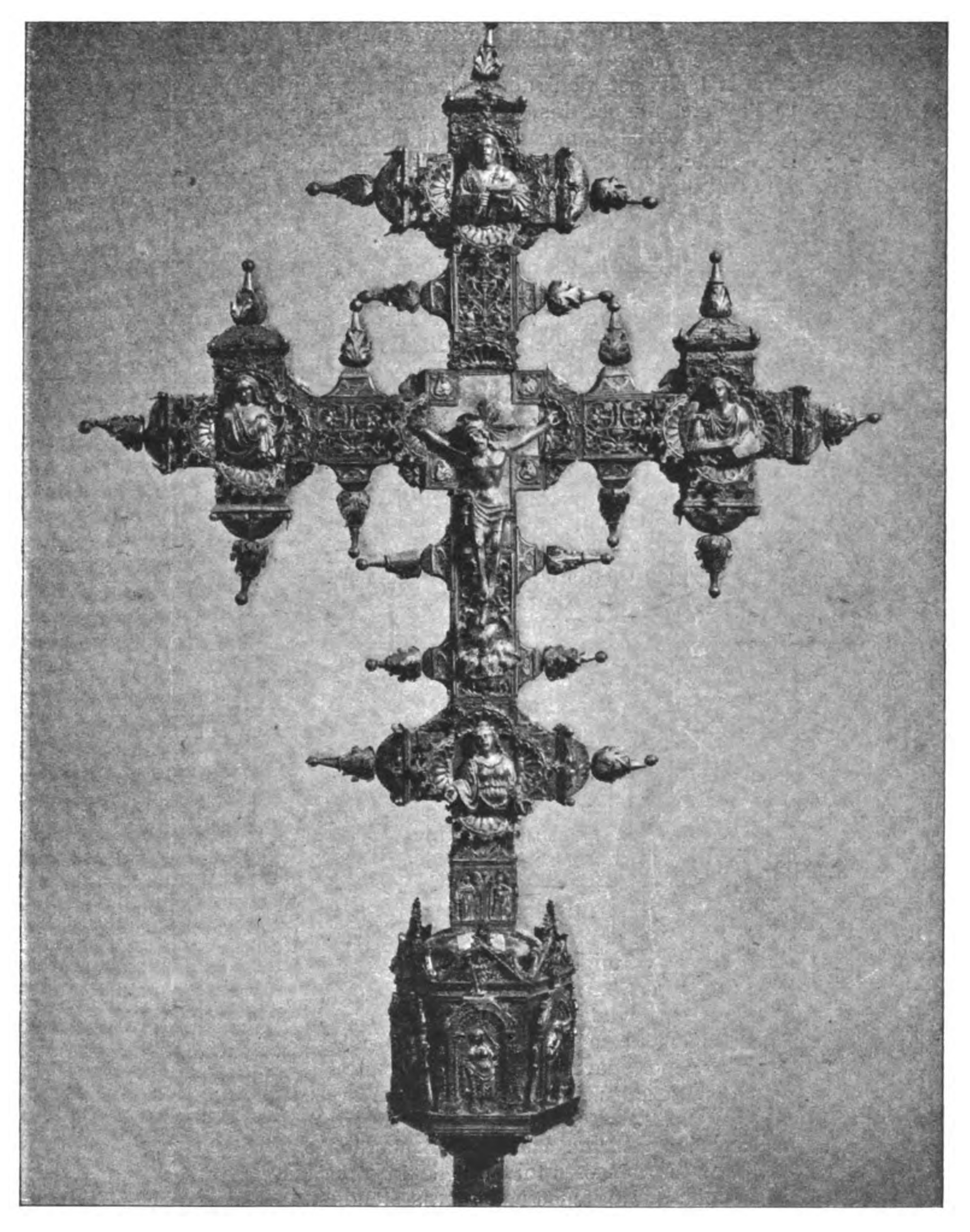
De jolis calvaires
En fin granit gris
De notre pays
Le roi des statuaires,
Hernot de Lannion,
A couvert le sol breton.
Chaque croix s'élance
Droite en l'infini,
Et Jésus y lance
Son Sabacthani,
Dont la plainte immense
Jamais ne finit !
Mais la tâche est bien rude et les pierres bien lourdes,
Et l'artiste, un peu las, sentant venir le soir,
A fait un Christ énorme et, sur l'horizon noir,
L'a planté, tout là-bas, aux montagnes de Lourdes,
Au seuil du siècle-enfant, comme un signe d'espoir.
De tous nos villages
En pèlerinages,
Tels les anciens Mages,
Nos gâs sont venus
Vers la Vierge aimable :
Sa grotte est semblable
A la pauvre étable
Du petit Jésus !
Et leur croix de pierre,
Si douce et si fière,
Comme une prière
Monte vers les cieux,
Disant la souffrance
— Aussi l'espérance —
Des enfants de France
Aux cœurs anxieux !
La lutte est suprême :
Lucifer, lui-même,
Est sur terre et sème
Outrage et blasphème
Sur les crucifix !
O Vierge Marie !
C'est toi que l'on prie,
Vers toi que l'on crie,
A l'heure où l'impie
Repousse ton Fils !
Mais, — ô bonne Mère ! —
La foi persévère
Au cœur des Bretons
Solide et sévère...
Comme le Calvaire
Que nous t'apportons !
Comme le chêne à rude écorce
A soif parfois de l'eau du ciel,
Marie, à ton rustique autel
Nous venons boire l'eau de Force !
O Marie ! ô Marie ! écoute la Bretagne,
Les yeux tournés vers toi dans l'extase perdus.
La bouche douloureuse et les bras étendus,
Pareille au grand Jésus qui vient de sa campagne !
Ecoute la Bretagne. Elle croit, elle prie
Pour ceux qui ne croient pas, pour ceux qui ne prient plus !
Exauce les Bretons et sauve la Patrie
Par pitié pour le Geste immense de Jésus ! ! !

Théodore Botrel.



§ III. — LE CRUCIFIX A LA VILLE ET AUX CHAMPS.

Dès les premiers siècles du christianisme, les fidèles avaient coutume de se rendre à des lieux sanctifiés par le souvenir des martyrs : chemin faisant, on chantait des prières. C'est ce qu'on appelait les litanies. Les lieux saints où l'on s'arrêtait, s'ap-



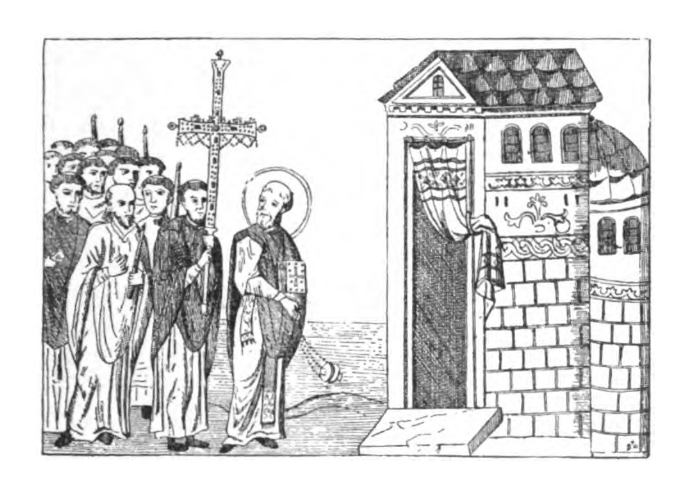
CROIX PROCESSIONNELLE, par Pietro Lienni da Como, 1593.
Église de Bomoso (Lombardie). — Photogr. Alinari à Florence.

pelaient les stations. La croix qui précédait le cortège s'appelait dès lors la croix *stationnale* ou processionnelle.

Quelle fête pour le peuple chrétien, quand, aux jours solennels, aux Rameaux, aux grandes Litanies, au lundi de la Pentecôte, à la Saint-Roch, toutes les richesses religieuses, reliquaires, statues, accumulées dans les trésors, sortaient de leur mystérieuse retraite et défilaient parmi les vapeurs de l'encens, dans les rues de la cité ou dans les sentiers des champs !

Avec quelle avidité grands et petits suivaient du regard ces merveilles artistiques, cet or et cet argent, ces saphirs et ces diamants, étincelant sous la voûte du ciel, au soleil du bon Dieu ! Qu'elles répondaient admirablement aux aspirations intimes des âmes, ces processions libres des âges libres ! Aussi bien étaient-elles l'affirmation de cette vérité indéniable que Notre-Seigneur est le maître de la cité, non moins que de l'individu.

Dans ces manifestations de la foi populaire, la croix stationale avait toujours la place d'honneur ; elle précédait la foule et le clergé. Grâce à d'anciens monuments, nous pouvons reconstituer quelques-unes de ces antiques cérémonies. Voyez d'abord cette naïve procession en l'honneur de la sainte Vierge. La scène se passe au XIIIe siècle. Elle est représentée sur un bas-relief de l'église Sainte-Marie de Beltrade, à Milan. Sur un brancard deux clercs portent un buste de la sainte Vierge qui, elle-même, tient l'Enfant Jésus. Immédiatement après, à la place d'honneur, la croix stationnale, portée à deux mains par un clerc, puis le livre des Evangiles, confié à un autre clerc. Suit l'évêque, qui, de la main droite, bénit le peuple et, de la main gauche, soutient sa crosse. Différents personnages, tenant gravement leur cierge allumé, ferment la marche.



UNE PROCESSION AU Xe SIÈCLE.
Miniature du Ménologe du Vatican. — Tiré de *la Messe* de Rohault de Fleury.



PROCESSION EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE, AU XIIIe SIÈCLE. (La croix stationnale est à la place d'honneur).
Bas-relief de Ste-Marie de Beltrade à Milan. — Tiré de *la Messe*, de Rohault de Fleury. (Aux Librairies-Imprimeries réunies.)

Le ménologe du Vatican, dans une de ses miniatures, nous fait assister à une autre procession, où, précédée du thuriféraire qui l'encense la croix stationnale occupe encore la place d'honneur. Qu'elle est ravissante cette croix du Xe siècle ! Sa tige et ses bras ruissellent de pierreries ; sur la traverse, des aigrettes d'or ; au-dessous un réseau de perles, qui étincellent au soleil, comme des gouttes de rosée. Vous supposez sans peine

le poids de cette croix d'or, chargée de pierreries. En vain le porteur, pour soulager ses bras, a-t-il passé à son cou une courroie, munie d'un petit sac de cuir où s'adapte l'extrémité de la hampe ; fléchissant sous le faix glorieux, il a hâte d'arriver à la chapelle qui apparaît sur le chemin et va lui procurer quelques instants de repos.

De temps à autre en effet le cortège s'arrêtait à une chapelle ou au pied d'un crucifix. « A quelle époque, dit Viollet-le-Duc, commença-t-on à élever des croix dans les carrefours, à l'entrée des villes ou des villages et dans les cimetières ? Je ne saurais le dire ; on peut constater seulement que cet usage était fort répandu dès les premiers temps du Moyen Age. — Et, à l'appui de son dire, le grand savant cite les fragments de la croix de Rougemont (Côte-d'Or), portant d'un côté le Christ attaché, de l'autre côté dans le médaillon du centre une main qui bénit. Le petit pays de Couchey, non loin de Chambertin, possède une croix non moins fameuse : la Vierge y est sculptée, tournée vers l'Occident, le Christ vers l'Orient.

Viollet-le-Duc cite encore les restes d'une charmante croix, que l'on voyait près de Troyes, en tête du pont de Fouchères : « la figure du Christ était sculptée sur chacune de ses faces, l'une tournée vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. »

Cette croix de pierre était aux abords de la ville ; au centre même de Troyes, dans la grand'rue, des Confrères de la Croix firent élever un monument, que décrit encore Viollet-le-Duc. « Cette croix entièrement de bronze, sauf le socle, était décorée de nombreuses figures parmi lesquelles on distinguait Satan et Simon le Magicien' que les Troyens appelaient *Simon Magut.* Au pied du Christ on voyait la Madeleine embrassant le pied de l'Arbre de la croix ; de chaque côté, saint Jean et la Vierge ; au-dessous, saint Pierre, saint Loup, saint Louis, des prophètes parmi lesquels on distinguait Mahomet. Le monument était surmonté d'un baldaquin ou dôme en maçonnerie porté sur de très hautes colonnes », le tout dit Grosley, fort triomphant et étoffé de peinture d'or et d'azur et garni d'images et autres beaux ouvrages à l'avenant (1). Il était d'une si grande beauté qu'on l'appelait partout *la Belle Croix* (2). Heureuse cité, à qui le Jansénisme n'avait pas encore fait sentir sa glaciale étreinte !

La *Belle Croix* de Troyes avait été élevée par la Confrérie (3) pour rappeler aux passants le mystère salutaire de la réparation du genre humain « *salutare reparationis humanæ mysterium* ».

Honorer le mystère de la Rédemption, ce fut le but premier de ces érections de croix et de Calvaires. Sur le bord des chemins les croix furent également plantées pour rappeler une mort, suite d'un crime ou d'un accident, et pour obtenir du passant une prière en faveur du défunt.

Quelquefois ces croix rappelaient un souvenir historique : Quand le corps du bon roi saint Louis fut transporté de Paris à Saint-Denis, le cortège fit plusieurs haltes : le prince Philippe le Hardi avait fait élever, à chaque station, des croix de pierre dont les vestiges demeurèrent jusqu'à la grande Révolution.

On sait qu'au Moyen Age les églises renfermaient des autels, dits autels d'asile, refuge des malheureux poursuivis par la justice humaine. Deux canons du Concile de Clermont (1095) nous apprennent que les croix plantées sur les grands chemins étaient alors des asiles, aussi sûrs que les églises elles-mêmes.

Dans ces âges de foi on allait en pèlerinage aux croix, non pas seulement aux

1. Voir *Voyage archéologique dans le département de l'Aube.*
2. Ce monument fut fondu par les Vandales de 1793. La fonte rendit 8142 livres de bronze.
3. Dès le XVe siècle, dit Courtalon, il existait à l'église Saint-Remy de Troyes une nombreuse Confrérie de la Croix, à l'autel de ce nom. Des oblations qu'on y faisait, les Confrères firent ériger, en mars 1595, proche de l'église Saint-Jean, un très beau monument, qu'on appelle Belle-Croix.

grandes fêtes que nous rappelions tout à l'heure, mais dans des circonstances solennelles, en temps de guerre, en temps d'épidémie : c'est au pied de la croix, source de tout bien, que nos aïeux venaient demander la cessation du fléau. Parfois la croix était fort éloignée. La charité chrétienne intervenait alors pour faciliter le pieux voyage :



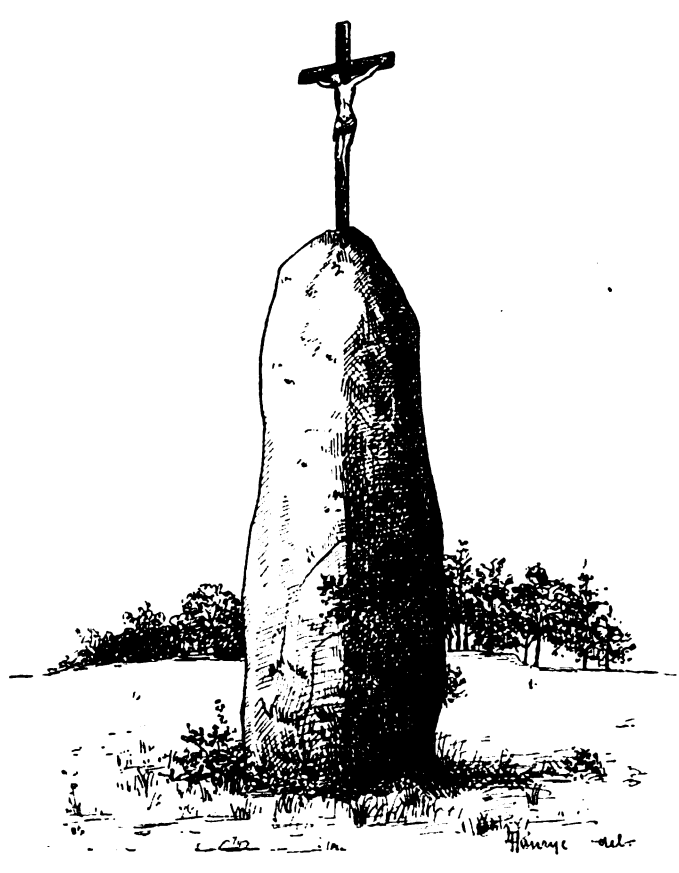
LA CROIX DE COUCHEY, PRÈS GEVREY CHAMBERTIN.
Le Christ est attaché à la croix, tourné vers l'Orient.

elles ne sont pas rares en effet aux XVe, XVIe, XVIIe siècles, les dispositions testamentaires, stipulant que des distributions en pain et en vin seront faites au pied de telle croix, aux pèlerins fatigués.

En traversant la campagne, les convois funèbres s'arrêtaient devant les Calvaires rencontrés sur la route : on faisait reposer le cercueil, le temps d'un *De profundis*, devant l'image du Sauveur, courtes haltes avant la halte définitive, courts instants de repos avant le repos suprême (1).

Ces usages, nés au Moyen Age, étaient encore vivants, il y a cinquante ans, dans certains villages de Bretagne : « Dans mon pays, écrit le vicomte de Walsh (2), les enterrements s'arrêtent devant ces croix des champs, les porteurs du cercueil se reposent là, en priant pour le trépassé dont la bière est posée sur les marches du Calvaire rustique ; c'est comme une dernière bénédiction que l'on demande à Dieu pour le laboureur qui a fini ses journées de travail et qui s'en est allé dormir.

« Près du Bouguenais, à trois lieues de Nantes, on m'a montré, il y a bien longtemps, une croix en grande vénération dans la contrée ; on dépose souvent sur sa base, du pain, du sel, des œufs et des fruits ; le pauvre qui passe par le chemin, a droit à cette offrande ; avant de la prendre, il s'agenouille et prie pour le malade qui a pensé à ses besoins. »



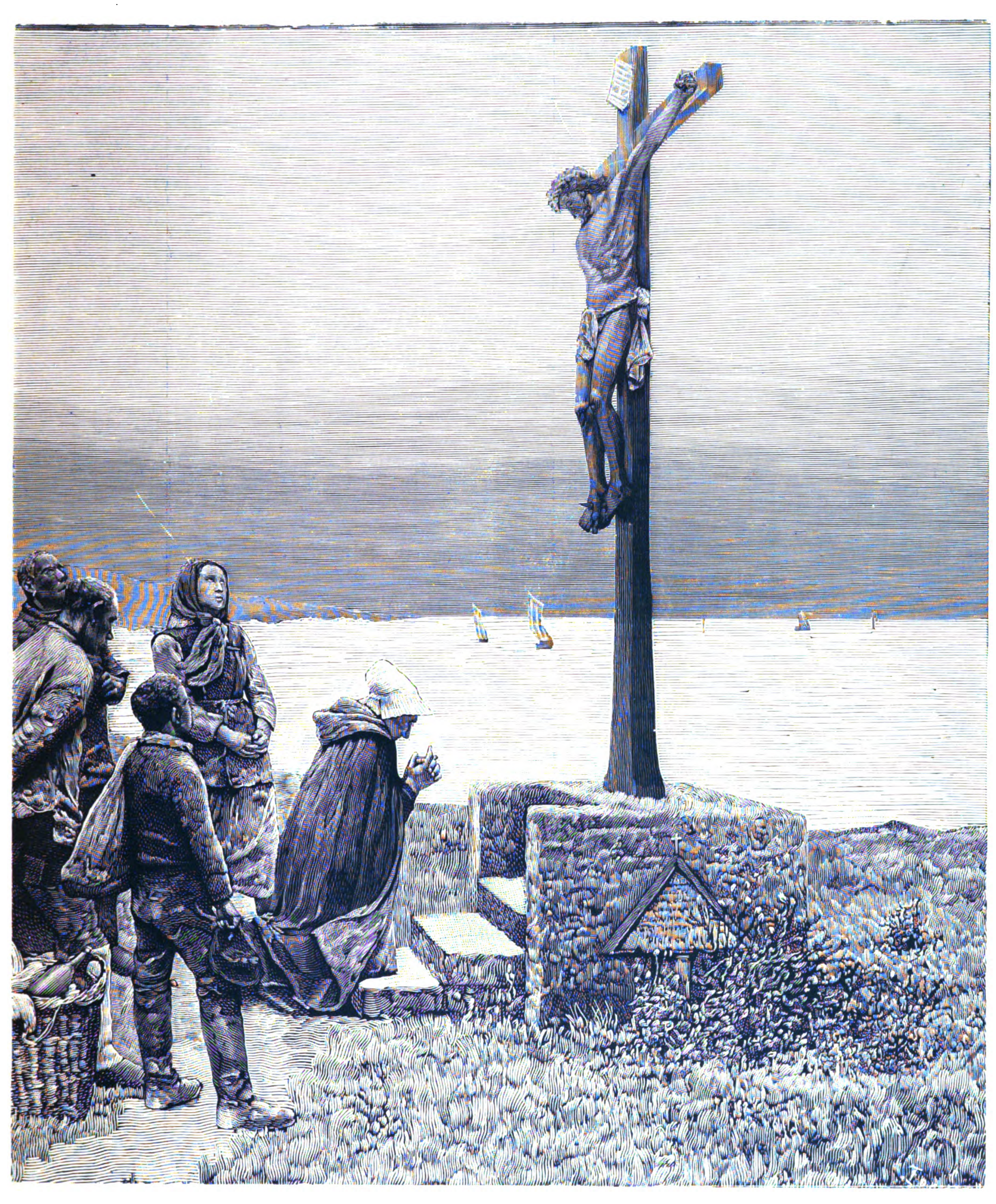
LE CRUCIFIX SUR LE MENHIR.
La pierre du *Champ Dolent*. — Dol (Bretagne).

La Bretagne, on peut s'en convaincre par ces pieux usages, est la terre classique des croix. Les artistes n'ont-ils pas là tout ce qu'il faut pour faire des crucifix expressifs et durables ? La carrière fournit le granit, la foi dirige le ciseau. Et puis ces populations chrétiennes n'ont-elles pas eu un motif spécial d'élever des Calvaires ? N'ont-elles pas voulu peut-être faire oublier par là les rites cruels de leurs aïeux et dresser la croix bienfaisante du Sauveur partout où leurs pères avaient dressé des autels à l'erreur ? Elever la croix en face de la pierre druidique n'a pas toujours suffi à la foi bretonne, parfois elle l'a placée comme un trophée sur le menhir vaincu. A deux kilomètres de Dol est situé le fameux *Champ Dolent*. Là s'élève le roi des menhirs d'Ille-et-Vilaine. Sur ce colosse de plus de neuf mètres d'élévation, les habitants ont fixé, bien avant la Grande Révolution, un superbe crucifix. C'est ainsi que la pierre idolâtrique a été purifiée, en devenant le piédestal de la croix.

D'un travail sérieux, fait sous la Restauration, il résulte que le rétablissement des Christs ou Calvaires, détruits en 1790, dans le seul département du Finistère, eût exigé une dépense de plus d'un million.

Nul ne put songer a demander une pareille indemnité ; et cependant Christs et

1. Voir dans la *Croix d'Auvergne*, 22 janvier 1899, un article intéressant, signé Charlot, et intitulé : *Croix rurales*.
2. *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* au chapitre : *Les Rogations*.



LA PRIÈRE DU DÉPART.
Tableau de M. J. Denneulin. — Gravure de M. Toquenne. — Salon de 1895.

Calvaires reparurent dans les campagnes bretonnes, dès que reparut la liberté. C'est que la Révolution en arrachant les croix, n'avait pas arraché la foi. La foi restait là vivante, enracinée. Et quand la racine reste, on a beau couper l'arbre ; il pousse de vigoureux rejetons. Ainsi les croix repoussèrent en Armor. Un bon curé breton, devenu religieux, nous disait que sur les chemins de sa seule paroisse s'élevaient vingt à trente croix. Il nous parlait des modestes croix des champs ; mais nous avons déjà pu admirer à Pleyben, à Saint-Thégonnec, à Plougastel, les superbes Calvaires que la foi a taillés dans le granit.

L'Auvergne est, après la Bretagne, une des provinces de France les plus riches en croix. Blanzat, dans le Puy-de-Dôme, possède une croix d'époque romane ; Royat voit s'élever, sur sa place, une jolie croix en lave, du XV[e] siècle : les figures des douze apôtres sont sculptées sur le montant principal, entre quatre légers contreforts.

On trouve d'autres croix de la même époque à Arles, Combrondes, Fournols, Saint-Hilaire de la Croix... on en trouve du XVI[e] siècle à Augerolles, le Chambon, Saint-Cirgues, Valbeleix [1]...

Les Calvaires sont nombreux encore sur les grands chemins des Flandres, sur les routes du Luxembourg. Là, tous ces monuments se ressemblent plus ou moins : sur un socle carré se dresse une colonne, surmontée d'une croix ; tantôt le Christ y est seul représenté, tantôt on y voit sculptés des Anges adorateurs, une sainte Face, la lance et l'éponge, telle la croix qui s'élève sur la place du Marché, à Esch-sur-Alzette.

A Hohlemberg, près de Beckerich, se dressent deux grands tilleuls qui, d'après la croyance populaire, ont été plantés par saint Willibrord, l'apôtre des Frisons. Ces arbres géants sont connus dans toute la contrée par la vertu bienfaisante de leurs fleurs ; mais plus bienfaisante encore est la naïve dévotion dont ils sont les témoins séculaires. A l'ombre de leurs rameaux s'élève un grand crucifix de pierre ; sur le socle le patient Job est assis. De près et de loin on vient demander aux tilleuls leurs fleurs salutaires, au Christ la consolation, à Job la patience dans les maux de la vie.

Voilà qui fera sourire nos modernes libres-penseurs : comme remède aux maux de la vie, ils préfèrent un coup de révolver dans la cervelle. Libre à eux de recourir, quand la douleur les visite, à la lâcheté du suicide ; mais, de grâce, qu'ils laissent au peuple les ineffables consolations qu'il trouve depuis dix-neuf siècles au pied du crucifix.

Si de tout temps la foi chrétienne s'est plû à dresser des croix à la ville et aux champs, c'est avec une prédilection toute spéciale qu'elle a élevé l'image du Sauveur mourant à la limite extrême de ce dernier champ, où la terre ferme va faire place aux abîmes mouvants des mers.

Qu'ils sont touchants ces Calvaires dominant la falaise ! Leur vue réconforte le marin qui prend le large. Allez au Portel, près de Boulogne ; considérez les bateliers partant pour la pêche, vous les verrez tous se tourner vers le grand Christ qui du haut de la côte leur tend les bràs ; vous les verrez se découvrir respectueusement, se signer dévotement et dire un « Notre Père » pour recommander leur voyage. Dans la tempête, c'est vers lui encore qu'ils se tournent comme d'instinct, redisant la prière des apôtres en détresse : « Seigneur, nous périssons ! » Et au retour, c'est lui qu'ils regardent avec reconnaissance.

Ce salut à la croix de la dune, pieux hommage de la barquette s'en allant à la pêche, était dans plus d'un endroit, le tribut obligé des gros navires, partant pour de lointaines expéditions : « A un quart de lieue de Saint-Nazaire, raconte le Vicomte de Walsh, à l'embouchure de la Loire, il y a une croix vénérée depuis des siècles. Avant la Révolution, chaque fois qu'un vaisseau passait devant elle, il la saluait d'une décharge de

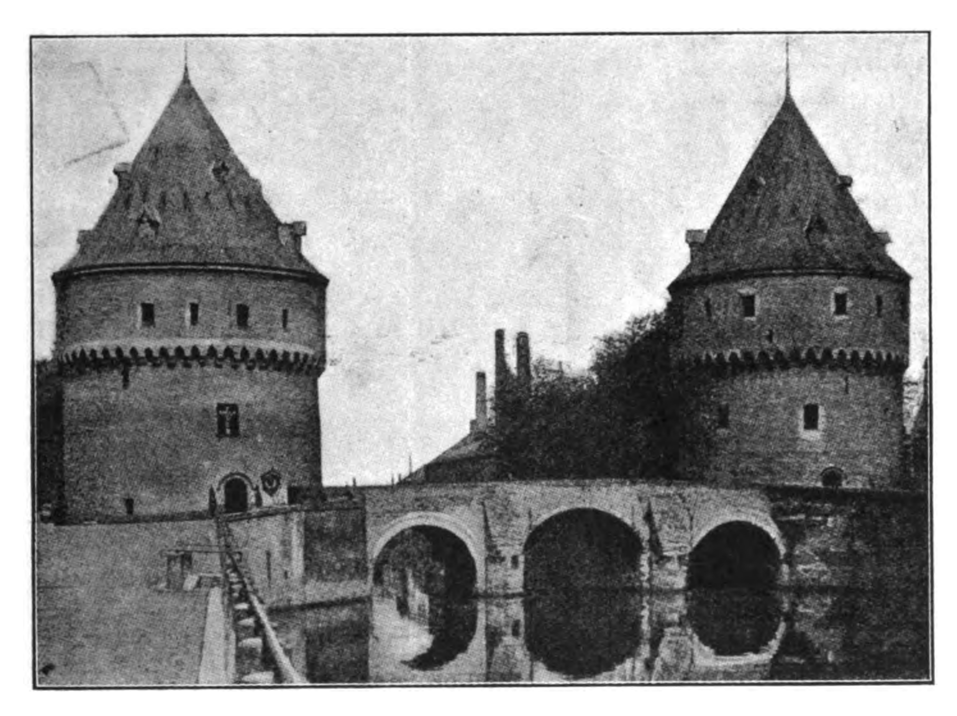
1. Voir l'article : *Croix rurales*, cité plus haut.

LE CRUCIFIX SUR LA FALAISE.
Tableau de Adan Louis Emile. — Gravure de Christodue.

toute son artillerie, pendant que l'équipage chantait le *Salve Regina* et le *Veni Creator*. — En revenant des pays lointains, la même salve avait lieu, et c'était le *Te Deum* qu'entonnaient les matelots reconnaissants. J'ai encore vu au pied de la croix de Saint-Nazaire des marins, priant avec leurs femmes et leurs enfants, avant d'affronter l'océan et ses tempêtes (1). »

L'art chrétien, à maintes reprises, s'est plû à reproduire sur la toile ces grands christs, calmes en face de l'océan qui mugit et ces familles de marins, implorant, avant le long départ, la pitié du Sauveur.

Dans notre pèlerinage en pays chrétiens, nous avons, à la suite de la croix processionnelle, parcouru les rues de la cité, et stationné devant *la belle croix* qui se dresse sur la place : nous avons sillonné la campagne et fait halte, devant les croix des chemins



LE CRUCIFIX, GARDIEN DE LA VILLE.
Pont de Courtrai. — Le crucifix est fixé à la meurtrière centrale d'une des tours.

ou le Christ des falaises. L'âme réconfortée par notre pieuse pérégrination, reprenons la direction de la ville. Nous voici arrivés aux remparts, avant de franchir la porte flanquée de tours, saluons encore un crucifix de bronze doré, qui étincelle aux rayons du soleil, un crucifix plus touchant peut-être que tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Il est fixé, — ainsi l'ai-je vu avec émotion à l'entrée de Courtrai, — dans une des meurtrières de la grosse tour qui protège la cité. Gloire au magistrat chrétien qui a placé là, en vedette, ce crucifix de bronze ! tandis qu'aujourd'hui des sectaires iconoclastes s'en vont, brisant sottement croix et statues, il a compris, ce bourgmestre, ce fils des Flandres, la belle parole de David : « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde (2) ! »

1. *Lettres Vendéennes*, t. II, p. 250 et suivantes. — 2. *Psaume* CXXVI, 1.

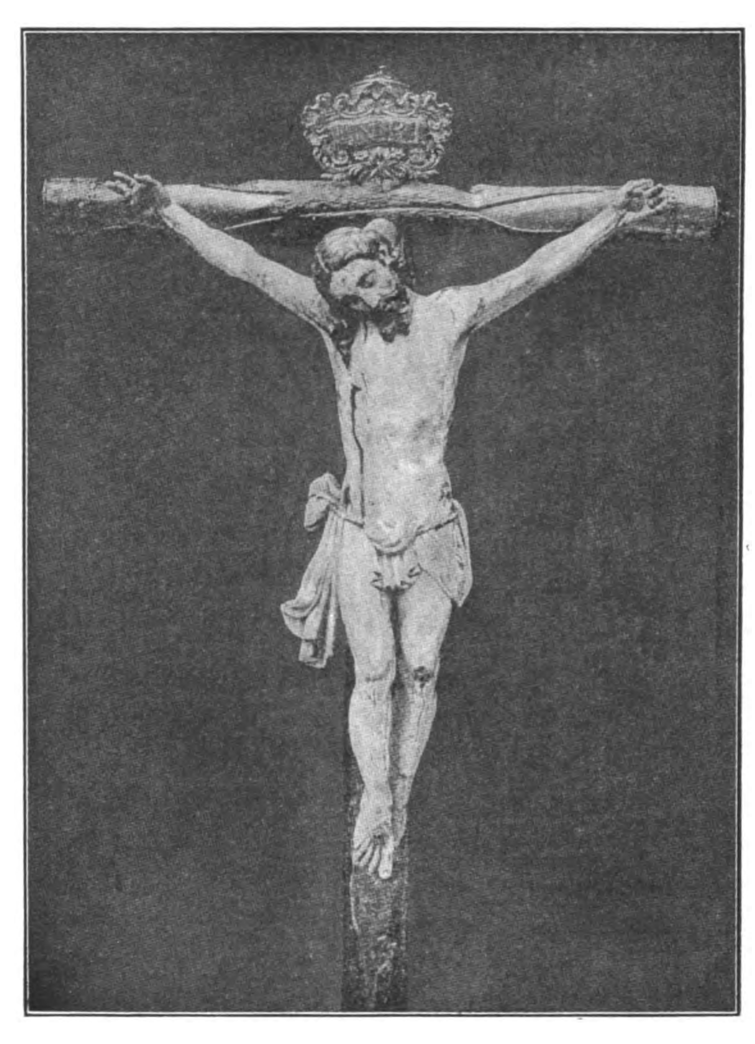


§ IV. — LE CRUCIFIX DANS LES PALAIS.

Dans les âges de foi, les princes donnaient aux peuples l'exemple de la dévotion au crucifix. Pas plus que les gouvernants athées de notre siècle, ils n'étaient sans défauts ; la passion grondait dans leurs cœurs, et parfois la tempête éclatait. Mais après la faute, ils savaient où chercher le pardon ; ils s'agenouillaient devant le crucifix ; c'est là, à ses pieds, qu'ils pleuraient leurs crimes et promettaient de changer de vie.

Si nous en croyons Saint-Simon, « dans les appartements intimes de Louis XIV, il y avait, et en nombre, des images chrétiennes et pieuses, des crucifix [1]. »

On conserve à Notre-Dame de Paris le christ d'ivoire [2] que Louis XIV, repentant, donna à Mme de la Vallière : c'est devant ce crucifix, sans doute, que l'illustre pénitente dépouilla, selon l'expression de Bossuet, « ces ornements qui étaient un piège pour les autres et pour elle-même » ; c'est devant lui que, prenant le langage du Prophète, elle put dire : « Je détruirai et les colliers et les bracelets, et les anneaux et les boîtes à parfum, et les manteaux et les rubans, et les broderies et les toiles si déliées, vaines couvertures qui ne cachent rien. » C'est devant lui qu' « elle déclara une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs [3] ».



LE CRUCIFIX DE LOUIS XVI

Cette sainte image, arrosée des larmes de l'illustre pénitente, fut, le 14 février 1831, au sac de l'archevêché de Paris, entaillée par le fer brutal des émeutiers. Le crucifix, c'est bien toujours « le signe de contradiction », objet d'éternel amour et d'éternelle haine !

Les désordres du règne de Louis XIV appelaient une victime ; Dieu la prit sur le

---

1. Voir Saint-Simon, *Mémoires*, édition Chéruel et A. Régnier, t. II, p. 223.
2. Ce Christ est, dit-on, du sculpteur Girardon.
3. *Bossuet*. Sermon pour la profession de Mme de la Vallière, *passim*.

trône. N'est-ce pas en méditant la croix, que Louis XVI se prépara à l'expiation suprême? La maison de Saint-Acheul, près Amiens, conservait le Christ, admirable d'expression, qui appartint à la famille du pieux monarque [1]; souvenir rendu bien touchant par la mort du roi-martyr.

Monsieur Franc de Queyriaux, ancien colonel du corps de Cathelineau en 1870-1871, possède un autre crucifix dont la vue consola Louis XVI dans la prison du Temple.

Il est l'œuvre d'un grand maître et a dû être apporté en France par l'infortunée reine Marie-Antoinette. Fait d'ambre rouge et d'ivoire, il a quarante-sept centimètres de haut. Il est orné de médaillons d'ivoire représentant les instruments et les scènes de la Passion : Jésus, agonisant au jardin des Oliviers ; Jésus, tombant sous le poids de la Croix ; au centre Jésus cloué à la croix. Le Christ, d'une seule pièce d'ivoire, est remarquable pour la finesse des traits, pour la beauté de la physionomie. Aux plaies des mains et des pieds des gouttes de sang se détachent sur la blancheur de l'ivoire. Que de fois, durant sa dure captivité, le roi-martyr dut regarder le Christ en croix et, sur les médaillons, les scènes déchirantes de la Passion. N'avait-il pas eu, lui aussi, sa Passion, son jardin des Oliviers, son Prétoire? n'avait-il pas eu sa voie douloureuse? Comme Jésus, n'entendait-il pas le *Crucifigatur!* les cris de mort arriver parfois jusqu'à ses oreilles?

Tandis que, dans ces moments d'agonie, la vision sanglante de l'échafaud se dressait devant lui, quel réconfort ce fut pour son âme de regarder les gouttes de sang qui s'échappaient des membres du Christ-Roi! Comme il devait redire alors, ce roi généreux, la parole de Caïphe : « Il est bon qu'un homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas! » [2]

Comme autrefois Versailles, les Tuileries eurent, de nos jours, leur crucifix princier. Nous en avons raconté la touchante histoire lors de l'émeute de 1848 [3].

A Florence, dans la chapelle du palais Pitti, se dressait, au XVIe siècle, un crucifix, vrai chef-d'œuvre ; il était dû au ciseau du fameux orfèvre florentin Benvenuto Cellini. Cosme Ier de Médicis régnait alors en Toscane : heureux s'il eût compris les leçons de ce Christ fait pour sa demeure! moins de cruautés eussent déshonoré son règne!

Comme la France et l'Italie, l'Espagne, en ses palais, eut aussi des crucifix fameux. Qui n'a entendu parler du Christ de Charles-Quint?

A l'heure actuelle, la France garde ce trésor.

C'est peut-être le crucifix le plus beau qu'ait produit l'art chrétien. Nous ne lui connaissons qu'un rival, le crucifix d'Avignon, que nous ferons connaître [4].

Voici le jugement porté sur le Christ de Charles-Quint, par le *Journal des Beaux-Arts*. « Ici le génie et la foi se sont unis dans un magnifique élan et ont produit une œuvre telle qu'en la contemplant, l'imagination se demande s'il est bien possible que des mains humaines aient taillé cet ivoire, passé, en quelque sorte, à l'état de matière mouvante et vivante...

. . . .

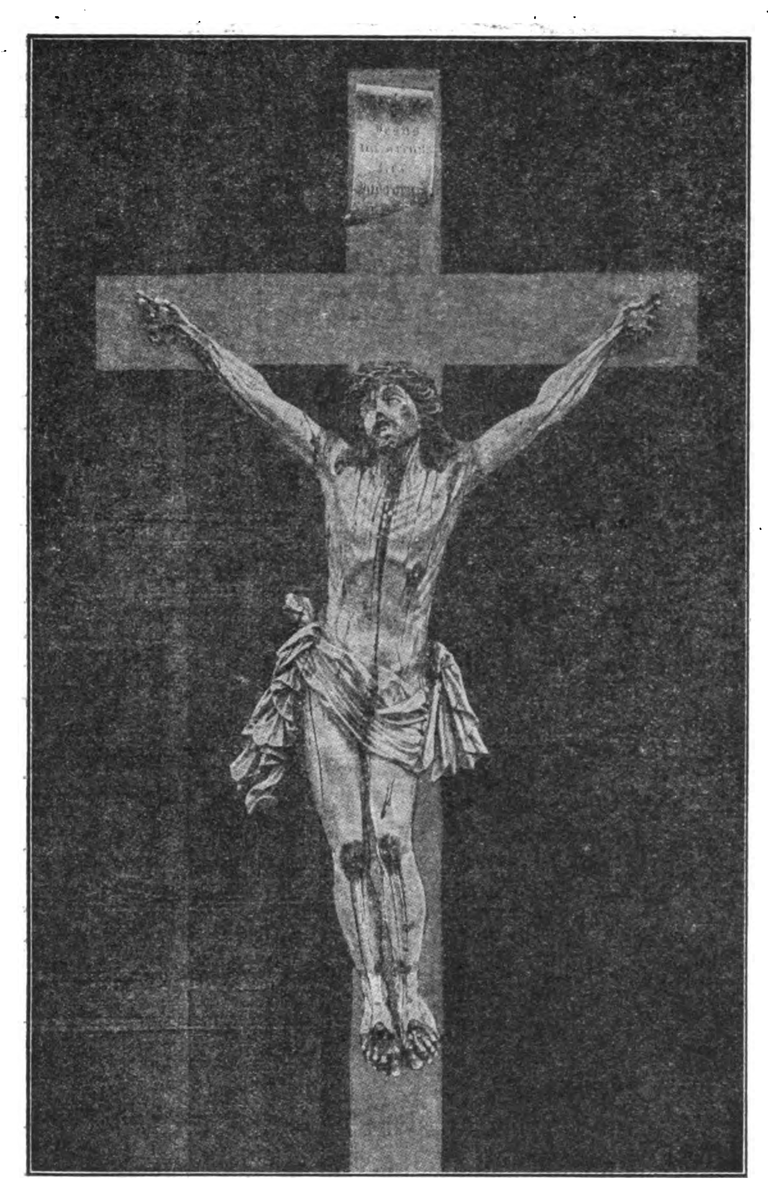
1. Selon les uns, il fut donné par M. de Sèze, à la suite d'une visite qu'il fit à Saint-Acheul, le 27 juillet 1827; selon d'autres, il viendrait du Père Druillet, précepteur à Prague, des enfants de France.

2. Ce crucifix (du Temple) appartenait à la famille de Louis XVI. Il fut donné par Son Altesse Royale, Madame la Duchesse d'Angoulême, en 1803, — *avec recommandation de toujours le transmettre à l'aîné de sa famille*, — à Monsieur François de Queyriaux, officier de la chambre du duc d'Angoulême, chevalier de la Légion d'honneur, en récompense de ses loyaux services à la cause royale, lors de la Restauration, époque où il avait joué un rôle important. » *(Mémoires de la Marquise de la Rochejacquelein.)*

3. Voir Chapitre III. Le Crucifix, signe de contradiction.

4. Voir 2e Partie, Chapitre IV.

» Le Christ va mourir, sa tête se lève vers le ciel, où ses yeux jettent encore un regard ; sa bouche exprime ses dernières paroles. La donnée est aussi simple que connue ; il y a près de dix-neuf siècles que les artistes la traitent... Nul ne l'a sentie et comprise comme l'auteur inconnu du Christ de Charles-Quint.


CRUCIFIX DE CHARLES-QUINT.

» ... L'artiste, dans chacun des muscles, dans chacune des parties de chair et d'os, a fait passer un souffle de vie d'une extraordinaire puissance et d'une palpitation presque effective. Voyez ainsi les doigts de la main, leur souplesse relative, leur contraction, le jeu et le mécanisme des petits muscles, les phalanges amaigries vers le milieu et gonflées vers les bouts, la finesse des attaches du poignet avec leurs tendons raidis, mais encore vivants, le moelleux de la pose et des muscles du cou, l'amaigrissement du nez se contractant aux approches de la mort, l'œil s'éteignant, mais élevant une dernière fois la prunelle, la bouche ouverte, d'où l'on croit voir sortir le voile humide de l'haleine... Nous le répétons, c'est une œuvre réellement hors ligne, et notre plume s'avoue impuissante à l'analyser... »

Si la plume est impuissante à l'analyser, peut-être la lyre saura-t-elle chanter cette merveille. Ecoutons quelques-unes des strophes tombées en face de ce Christ, d'une âme de poète :

Venez et contemplez ce triple rang d'épines
Ceignant ce front royal, perçant ce chef sacré
Et son sang, se mêlant à ses larmes divines,
Implorant le pardon pour son frère égaré !

Dans la bouche entr'ouverte, ô langue desséchée,
Tu murmures encor : J'ai soif, soif de ton cœur ;
Oui, ta brûlante soif ne peut être étanchée
Que par le repentir, les larmes du pécheur.

Toujours je la verrai cette épaule blessée,
Que déchira pour moi le fardeau de la croix;
Toujours je la verrai, cette main transpercée,
Qui semble me bénir pour la dernière fois.

Ses muscles sont tendus, ses veines épuisées.
Le prophète l'a dit : Ils ont compté ses os,
Ses membres sont meurtris, toutes ses chairs blessées
Et des affreux sillons le sang coule à longs flots.

Il est un crucifix fameux qui doit prendre place dans ce chapitre, c'est le *Crucifix d'Algarde*. N'a-t-il pas appartenu tour à tour à un Roi, à un Souverain Pontife, à un prince de l'Eglise? Avant d'être recueilli en France dans un palais épiscopal, n'avait-il pas successivement habité le Palais de l'Escurial et le palais du Vatican? Nous voulons en raconter l'histoire qui évoque sous nos yeux la belle figure d'un évêque contemporain. Ce crucifix remonte à la première moitié du XVIIe siècle; il est dû au ciseau de l'Algarde, habile sculpteur bolonais [1]. Le corps du Christ est d'ivoire, haut de 0^{m},72 centimètres, il est fixé sur une croix, haute de plus de deux mètres, composée de plusieurs bois précieux, reposant sur un magnifique piédestal, le tout orné de bronzes dorés, artistement ciselés [2].

Ce chef-d'œuvre fut longtemps la propriété des rois d'Espagne et l'ornement de leur palais; Charles III en fit hommage à Clément XIV. Sans doute, par une de ces largesses, habituelles aux Pontifes Romains, le Pape fit don de ce christ à quelque famille ayant bien mérité de l'Eglise. La famille, ruinée, aura été contrainte de se défaire de l'objet d'art... Toujours est-il que dans les premiers mois de 1867, le Crucifix de l'Algarde était en vente à Paris au prix de 4500 francs.

C'était l'époque où, après la spoliation des Etats Pontificaux, un ministre d'Etat français disait en pleines Chambres françaises : « Au nom du gouvernement, je le proclame, je ne regrette rien de ce qui s'est fait en Italie! »

Cette parole contrista la France catholique.

Un grand évêque, l'évêque de Nîmes, Monseigneur Plantier, prit la plume et écrivit à M. Baroche, ministre de la justice et des cultes, ces lignes toutes vibrantes d'indignation : « ... *Je ne regrette rien de ce qui s'est fait en Italie!* Voilà le cri jeté par M. Rouher devant les représentants de la France. *Il ne regrette rien.* Quoi! pas même les invasions successives des Légations, des Marches et de l'Ombrie... Rien. Quoi! pas même l'horrible boucherie de Castelfidardo?... Rien. Quoi! pas même les insultes odieuses, faites, soit au Saint-Père, soit à l'Episcopat italien, soit à l'Eglise universelle... Rien. Quoi! pas même ces cardinaux, ces archevêques, ces religieux, chassés, emprisonnés, spoliés, brutalisés, sans motifs, sans jugements et sans humanité?... »

A ce cri de douleur Baroche répondit par une lettre impertinente; mais le diocèse de Nîmes sut venger son évêque et lui montrer d'une manière touchante combien il était fier d'avoir un pasteur toujours sur la brèche, toujours prêt à défendre l'Eglise et son Chef.

Une souscription est lancée : quatre mille cinq cents francs sont vite recueillis; le Crucifix de l'Algarde est acheté. Le 27 mai, le Chapitre et le clergé se réunissent dans le grand salon de l'Evêché, pour remettre l'image du Christ à l'évêque, défenseur des droits du Christ.

1. Algarde, né à Bologne en 1593, est l'auteur du célèbre bas-relief qu'on admire à Saint-Pierre de Rome, et qui représente saint Léon arrêtant Attila.
2. Voir *Bulletin du Comité de l'Art chrétien* à Nîmes, année 1878, n° 3.

Le R. P. d'Alzon fut chargé d'adresser la parole au vaillant lutteur. Le porte-parole était bien choisi ; n'était-il pas un vaillant, lui aussi, et le chef d'une armée de vaillants ?

« Monseigneur, dit-il, trouvez bon qu'en vous présentant aujourd'hui ce crucifix, vos prêtres et vos diocésains vous disent ce que ce témoignage de leur respectueuse et filiale affection exprime pour eux. Ils pensent que si, plus que jamais, le Souverain Pontife doit élever le symbole de vie au-dessus des peuples malades, comme Moïse le serpent mystérieux au désert, plus que jamais aussi, les évêques ont la mission de tenir haut et élevé au-dessus de leur troupeau, ce signe par lequel seul, le monde, qui périt, peut être une seconde fois sauvé.

» Hélas ! dans les jours mauvais que l'on redoute, un évêque peut aussi s'attendre à se voir tous les jours cloué à la croix, soit par la persécution ouverte, soit par les mille tracasseries d'une haine prudemment hypocrite, et c'est pourquoi nous avons cru qu'il pourrait lui être bon d'avoir sans cesse l'image du divin Crucifié sous les yeux.

» Dans certaines heures d'angoisses et de tristesses, il doit avoir besoin de regarder la croix, pour que son cœur ne défaille pas...

» Vos diocésains, Monseigneur, désiraient vous montrer qu'ils comprennent votre âme en choisissant pour vous l'offrir, un chef-d'œuvre de sculpture que l'Italie enviera désormais à la France... L'étranger qui viendra contempler dans ce palais le fameux *Crucifix de l'Algarde*, se rappellera combien les catholiques du diocèse de Nîmes aimaient leur illustre et vaillant évêque... »

Mgr Plantier tint un instant ses lèvres collées sur le pied du crucifix et l'arrosa de ses larmes. Puis d'une voix affaiblie par l'émotion, il dit : « C'est un cadeau vraiment royal qui m'est offert, comme autrefois à Clément XIV. Les rois qui me le présentent, ce sont mes prêtres bien-aimés, dépositaires de la plus auguste des majestés : *Regale sacerdotium*. Ce sont les fidèles de ce diocèse, de qui les Anges eux-mêmes se plaisaient à dire : Voilà un peuple de choix, une nation sainte, *gens sancta, populus acquisitionis*. J'ouvre mes bras, j'ouvre mon cœur pour recevoir ce magnifique témoignage de votre amour filial. J'y vois le gage du salut que le divin Rédempteur vient encore accorder à cette société, troublée et ingrate, qui le renie parce qu'elle ne le connaît pas. Ce rayon d'espérance, qui jaillit de cet ivoire, si merveilleusement sculpté, lui donne plus de prix à mes yeux que le génie de l'Algarde n'a su lui donner de splendeur. Oui, nous vaincrons encore par la croix ! *In hoc signo vinces* (1) ! »

§ V. — LE CRUCIFIX AU TRIBUNAL, SUR L'ÉCHAFAUD.

Le serment est un acte religieux par lequel celui qui jure prend Dieu à témoin de la fidélité de sa parole.

De tout temps, chez tous les peuples civilisés, le serment a été en honneur. Les Hébreux juraient par le temple, ou par le voile du temple, ou encore par Jérusalem, la ville sainte ; les Egyptiens et les Persans par la vie ou par la tête du roi.

Les Grecs et les Romains faisaient très grand cas du serment. « Il n'est point, dit

1. Voir *Vie de Mgr Plantier*, par l'Abbé Clastron, tome II, chapitre XIX, pages 222 et suiv.

Cicéron, de lien plus fort que le serment ; témoin la loi des douze Tables, témoin les saintes formules que nous suivons pour engager notre foi, témoin nos alliances où le serment nous oblige envers nos ennemis eux-mêmes, témoin les recherches des censures, sévères surtout en ce qui concerne la sincérité des serments. »

Cet acte religieux, dont le paganisme lui-même avait deviné la grandeur, devait être honoré par le christianisme : « Saint Paul, dit Bossuet, observe deux choses dans la religion du serment : l'une, qu'on jure par quelque chose de plus grand que soi, l'autre par quelque chose d'immuable. D'où l'apôtre conclut que le serment, fait parmi les hommes, est le dernier affermissement, la dernière et finale conclusion des affaires. »

Voici les termes de l'apôtre : *Omnis controversiæ eorum finis ad confirmationem est juramentum* (1).

Une des controverses les plus graves dans les affaires humaines, est assurément le jugement qui peut décider de la vie ou de la mort d'un homme.

Voilà pourquoi, dès les origines (2) jusqu'à nos jours, le serment a été introduit au Prétoire comme un des moyens les plus efficaces de démêler le vrai du faux et d'arriver à la connaissance exacte de la culpabilité des malheureux, cités devant la justice humaine.

D'après la vieille coutume française, les dépositions des témoins ne sont reçues en justice que sous la foi du serment. Au civil, les témoins doivent prêter serment de dire la vérité ; au criminel, ils doivent jurer de parler sans haine et sans crainte et de dire toute la vérité et rien que la vérité.

Le serment est prêté par les témoins, debout, la tête découverte, et la main droite dégantée, levée en face d'un crucifix. C'est encore en face du crucifix que les jurés doivent promettre devant Dieu et devant les hommes d'examiner, avec l'attention la plus scrupuleuse, les charges qui seront portées contre l'accusé, de ne trahir ni les intérêts du prévenu, ni les intérêts de la société qui l'accuse, de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection, de décider enfin suivant leur conscience et leur intime conviction, comme il convient à un homme probe et libre.

On comprend quelle gravité donnait au procès ce serment, prêté devant Dieu, en présence de ce Christ, qui, au jugement dernier, jugera les justices et réformera les sentences des juges de la terre (3) !

Aussi l'Eglise, aux âges de foi, recommandait-elle aux magistrats de ne point juger sans avoir prié devant le crucifix et dans un recueil de prières de ces temps heureux, je lis :

PRIÈRE QUE LES MAGISTRATS DOIVENT RÉCITER AVEC ATTENTION ET DÉVOTION DEVANT LE CRUCIFIX.

« Seigneur Jésus-Christ, que le Père éternel a établi juge des vivants et des morts, et qui par une particulière Providence, m'avez choisi pour juger votre peuple, je vous demande instamment la grâce de me maintenir dans l'équité et la justice, afin que je m'acquitte bien de ma magistrature...

» O Juge souverain et très équitable, qui n'avez pas égard aux personnes, mais qui jugez tout selon l'équité, rendez-moi étranger dans mes jugements à toute acception de personnes ; inébranlable en présence des grands ; incorruptible en face des emplois,

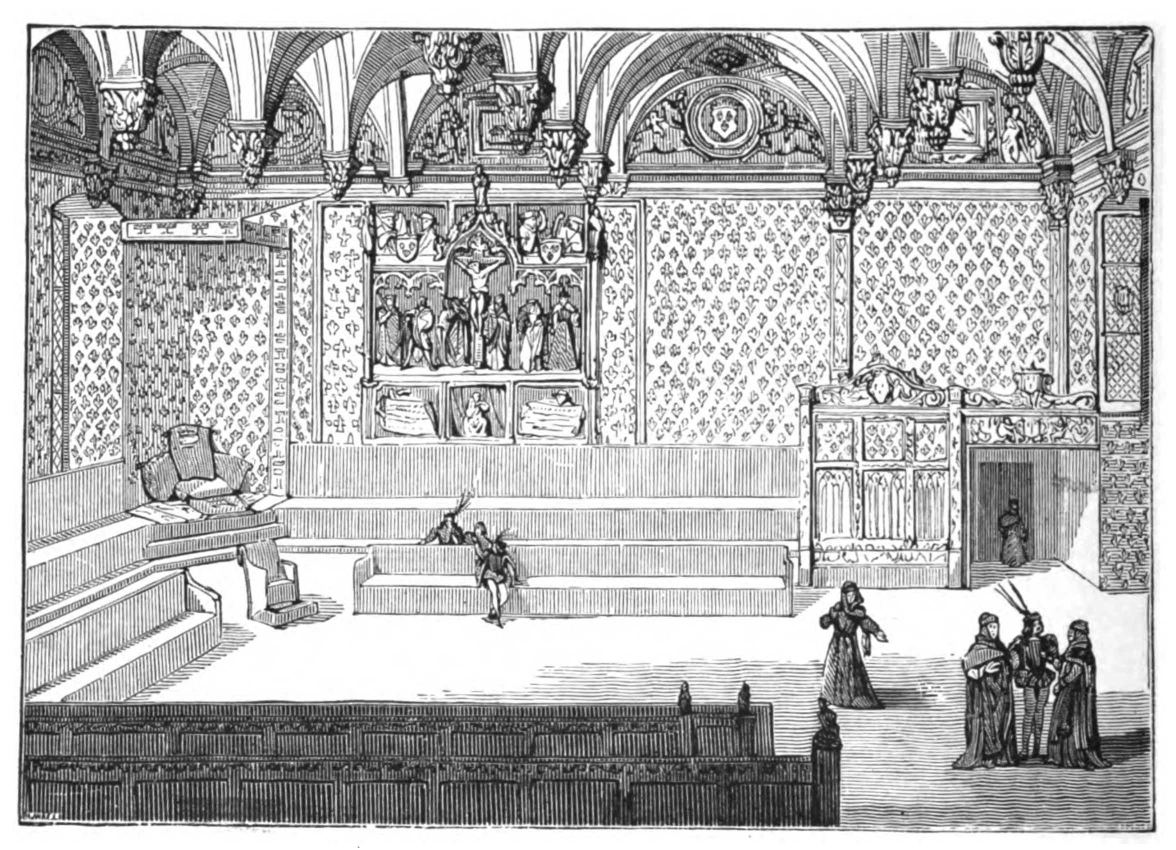
1. *Aux Hébreux*, VI, 16. — 2. *Exode*, XXII, 12.
3. Sur quelques crucifix anciens, destinés sans doute au Prétoire, le Christ, au lieu de la couronne royale des premiers âges, au lieu de la couronne d'épines des temps plus récents, portait au front un bonnet de juge, insigne curieux, rappelant aux magistrats la judicature suprême du Christ, dont ils tiennent leur pouvoir.



des honneurs et des amis... Faites que je puisse par ma justice, égaler Moïse; David par ma sagesse; Daniel par ma discrétion.

» O maître de la vertu qui, jugeant avec calme..., donnez le temps de faire pénitence et de changer de conduite;... faites, par vos mérites infinis, qu'en jugeant, je pense à votre bonté, afin que, quand vous me jugerez, je puisse espérer en votre miséricorde, vous qui devez venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté pour juger l'univers dans l'équité et les peuples dans votre vérité. Amen [1]. »

Ce crucifix auquel les juges demandaient ce rare mélange de justice et de bonté, ce crucifix devant lequel témoins et jurés s'engageaient à dire la vérité et toute la vérité, était souvent, tableau ou sculpture, un véritable objet d'art, dû à la munificence des Souverains.



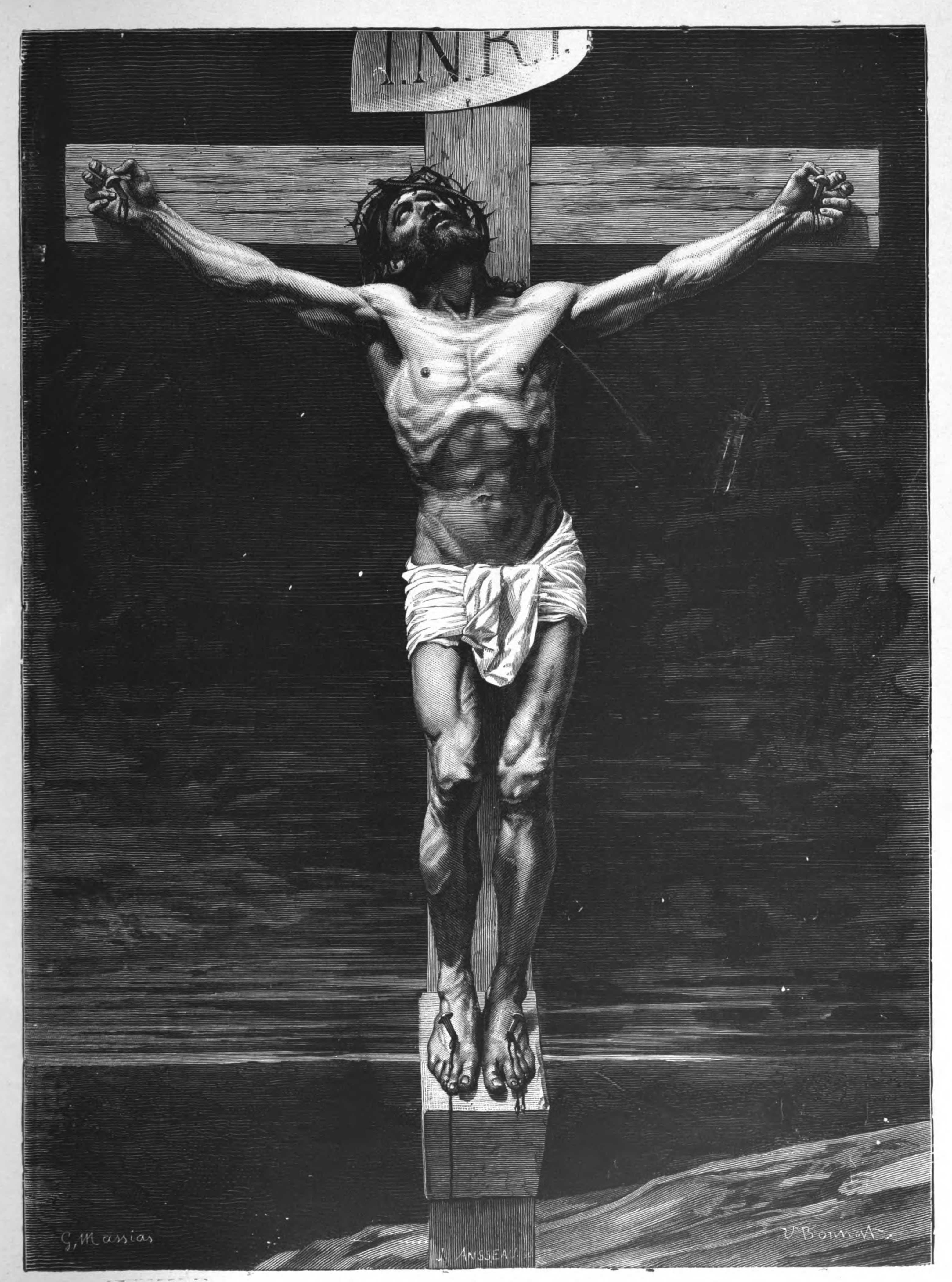
CHAMBRE DORÉE DE L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE DE PARIS.
Le crucifix est à la place d'honneur.

Le palais de justice de Rennes renferma jusqu'à ces derniers temps de beaux christs, peints par Jouvenet.

On voyait au palais de justice de Paris, faite sur l'ordre de Louis XI, une belle toile du peintre flamand Memling : dans le fond du tableau la façade du Louvre ; à l'avant-plan, sur la croix dressée, le Christ expirant ; parmi les personnages témoins de la mort de l'Homme-Dieu, Charlemagne et saint Louis. A Paris encore le christ de Bonnat présidait aux délibérations de la cour d'assises...

Hélas ! tout cela n'est plus qu'un beau souvenir. Le tableau de Bonnat a été arraché

1. Nouet, I^e Retraite, tome XXIIe, page 415.



LE CHRIST DE BONNAT. — Salle de la Cour d'Assises, de Paris.

à la cour d'assises ; arrachée, elle aussi, la toile de Memling, et transportée provisoirement à l'exposition des primitifs français.

Que s'est-il donc passé ?

Le 1er avril 1904, Vallé, ministre de la justice, enjoignait à ses procureurs généraux « de faire procéder sans retard à l'enlèvement des crucifix, tableaux et autres signes extérieurs d'un culte, qui se trouvent dans les chambres de leurs cours d'appel... Les présidents des tribunaux civils et de commerce, ainsi que les juges de paix devront également faire disparaître de leurs prétoires lesdits emblèmes... »

« Pour que rien ne manquât à l'à-propos brutal de ces *descentes de croix* — l'édit qui les ordonna, portait la date du *Vendredi Saint* (1). »

Cet enlèvement des crucifix, ordonné un jour de Vendredi Saint, causa dans le pays une immense émotion. « Les hommes qui nous gouvernent et qui nous perdent ont eu des accès de démence plus dangereux que celui-ci. Ils ont commis des méfaits plus funestes : aucun peut-être, qui ait soulevé dans le fond des âmes plus d'amertume et de dégoût (2). » Aussi la protestation s'éleva-t-elle spontanée, de tous les confins de la France outragée dans sa foi. Protestations des évêques, condamnant le sacrilège et prescrivant des actes d'expiation et de réparation. — Protestations du parlement français par la bouche éloquente de MM. Halgau et de Lamarzelle, sénateurs. — Protestations des conseils généraux : c'est le Nord, la Seine-Inférieure, la Meurthe-et-Moselle, l'Aveyron, le Lot-et-Garonne, la Lozère, la Sarthe, le Calvados, le Finistère, le Maine-et-Loire, le Morbihan, la Vendée qui demandent qu'on restitue au Crucifix sa place d'honneur. La Loire-Inférieure fait mieux encore : le conseil général vote, à l'appel nominal, par trente-trois voix contre trois, ce projet de résolution présenté par M. de la Ferronnays, président :

« Le conseil général, considérant qu'il représente des populations essentiellement chrétiennes ; que la circulaire du garde des sceaux, prescrivant l'enlèvement des emblèmes religieux dans les tribunaux au mépris de la loi et de la volonté du Parlement, constitue le plus grave outrage aux croyances religieuses du département, qu'en présence d'un pareil attentat, une simple protestation verbale est insuffisante ; que d'ailleurs, le mobilier des tribunaux de première instance est propriété départementale et que le conseil général seul a le droit d'en déterminer l'usage, ainsi du reste que le garde des sceaux l'a reconnu lui-même dans la séance de la Chambre des députés du 20 janvier 1904,

» Décide que le Christ enlevé de la salle du tribunal de Nantes, à la première chambre, sera immédiatement, ou en tous cas avant la séance de demain, placé dans la salle des séances du conseil général, où il demeurera pendant toute la durée des sessions.

» Dans l'intervalle des sessions, il sera placé dans la salle de la commission départementale. »

Protestations dans les tribunaux, où les témoins (3) déclarent qu'ils ne prêteront pas

---

1. Edmond Rousse, l'éminent jurisconsulte, écrivit une magnifique lettre sur la suppression des christs des prétoires. Les deux lignes que nous citons, en sont extraites.

2. Ibidem.

3. Dans une circonstance célèbre, Théodore Botrel, le poète Breton, avait déjà protesté contre la suppression du serment en face du crucifix. Il avait été appelé comme témoin devant la haute cour de justice, lors du procès Deroulède. Voici, rapporté par la sténographie, le dialogue qui s'échangea entre le président et le courageux témoin:

Le président. — Levez la main droite et jurez de dire la vérité.

Le témoin. — Où est le crucifix pour jurer, Monsieur le Président?

Le président. — Je vous demande de prêter le serment légal.

Le témoin. — Et moi, je vous demande : Où est le crucifix?

Le président. — Si le témoin ne prête pas le serment légal, je vais le prier de se retirer sans déposer.

Le témoin. — Eh bien ! tout chrétien qui fait le signe de la croix, étant un crucifix vivant : « Au nom du Père,

le serment judiciaire tant que le Christ sera absent ; où les avocats refusent de plaider tant qu'on n'aura pas remis en sa place la divine image ; c'est à la quatrième chambre, à la cour de Paris : « Je demande la remise de l'affaire, dit M. Desjardins, jeune avocat stagiaire. Je ne veux plus plaider, tant qu'on n'aura pas réparé l'acte impie et sacrilège qui a été accompli... Je proteste au nom du barreau. »

Cet acte ne fut pas un acte de protestation isolé. Plus de quatre cents avocats de Paris adhèrent à l'admirable lettre de M. Rousse dont nous avons cité quelques fragments. — Des barreaux pétitionnent et font célébrer des messes expiatoires. Impuissants à empêcher le crime, mais résolus à ne pas le commettre, des magistrats donnent leur démission. — Les juges des tribunaux de commerce protestent à Caen, à Lille, à Besançon, à Libourne, à Limoges, à Nantes, à Roubaix.

Nombre de municipalités suivent ces beaux exemples ; elles recueillent le divin Proscrit et lui offrent la place d'honneur dans leur mairie. A Josselin, dans le Morbihan, le maire et député, M. de Rohan, précédé par des enfants tenant en main des branches de laurier, s'en va, à travers les rues, portant lui-même le crucifix du tribunal et escorté par deux mille personnes : une véritable procession des Rameaux accompagnée de vibrants *Hosanna !* Après une courte halte, faite à la basilique de Notre-Dame du Roncier, où tous les conseillers municipaux allèrent lui baiser les pieds, au nom de leurs concitoyens, le Christ reprend sa marche vers la nouvelle mairie à peine terminée, dont il aura été le premier à prendre possession.

Dans l'Ardèche, à Saint-Martin de Valames, une jeune mariée se dépouille de ses riches atours, pour faire au crucifix un lit d'honneur. Une procession s'organise spontanément à laquelle prend part toute la population. On promène le Christ à travers la bourgade, on le porte dans l'église où tous les habitants défilent à ses pieds comme au Jeudi-Saint, puis on l'introduit dans la grande salle de la mairie, où tout le peuple, encore une fois, vient lui rendre hommage.

A Sarzeau, bourg du Morbihan, c'est sur un coussin de velours rouge que le crucifix, précédé du clergé, suivi par la population tout entière, est porté par quatre hommes vigoureux, fiers de leur fardeau.

C'est dans le bel hôtel de ville de Vannes que fut recueillie la sainte image, exilée du prétoire. Au-dessous de la croix on peut lire cette inscription : « Ce crucifix a été enlevé, le 9 avril 1904, du prétoire de la justice, M. Combes étant président du conseil, ministre de l'intérieur (1). »

De toutes les protestations, la plus touchante peut-être et la plus universelle fut celle de toutes ces femmes de France qui, par un mouvement irrésistible, secouèrent tout respect humain, reprirent dans leurs cassettes le crucifix de leurs ancêtres et le suspendirent fièrement à leur cou. Ce fut un beau geste que celui de ces femmes de France, ouvrières ou baronnes. En attachant le Christ à leur cou, elles semblaient dire, ces vaillantes, aux laïcisateurs, aux proscripteurs : « Venez l'enlever de là, si vous l'osez. » Ce mouvement de protestation n'a pas été, comme trop souvent, le bon mouvement d'un jour. Il dure encore et il faut qu'il persévère ; il faut que la vue de ces crucifix qui étincellent sur la poitrine de nos mères, qui pendent au cou de nos sœurs rappelle sans cesse aux chrétiens de France, avec le sacrilège attentat du Vendredi-Saint 1904, la nécessité d'une expiation plus efficace et d'une réparation plus abondante.

du Fils et du Saint-Esprit, je jure de dire la vérité. » A ces mots toute une bande d'énergumènes se mit à pousser des hurlements et des ricanements, mais dans le pays les catholiques applaudirent à cet acte de courage.

Depuis la proscription criminelle du 1er avril 1904, plusieurs fois des témoins ont prêté serment sur des crucifix qu'ils avaient apportés au tribunal. Bon exemple à suivre.

1. Nous empruntons la plupart de ces détails à la Revue des Intérêts du Cœur de Jésus. *Messager du Sacré-Cœur*. Juillet 1904, page 431 et suivantes.



Un poète chrétien devait attacher au pilori les hommes néfastes qui ont chassé le Christ du sanctuaire de la justice.

Ecoutez ces strophes vengeresses de François Coppée :

LE CHRIST HORS LA LOI.

J'ai dit au Crucifix en tombant à genoux :
Pardon pour cette honte encor dans notre histoire !
Nos infâmes tyrans t'ont chassé du prétoire,
Le jour même, Seigneur, où tu mourais pour nous.

C'est une ignominie et c'est un sacrilège.
Mais ta tragique image, innocent condamné,
Peut-être importunait d'un remords obstiné
Les hideux magistrats sommeillant sur leur siège.

Je les ai vus, alors qu'on traînait devant eux,
— Sur le banc où s'asseoient le voleur et la fille, —
Les Moines et les Sœurs, ta sublime famille.
Les juges condamnaient, mais ils étaient honteux.

Or, ces hommes de qui chaque arrêt se tarife
Par quelque ruban rouge ou quelque avancement,
Vont se déshonorer plus confortablement.
Ton souvenir, Jésus, ne gêne plus Caïphe.

Quand on y réfléchit, c'est très logique. Au lieu
Du Christ, la Marianne étalera son buste.
Quand la Justice est morte, il faut bannir le Juste.
La mégère se carre où planait l'Homme-Dieu.

Hélas ! cela se passe en France, dans ta France !
Par elle souviens-toi des gestes que tu fis,
Seigneur, car, ce matin, baisant ton crucifix,
J'ai vu plus d'un Français sangloter de souffrance.

Quoi ! L'avilissement des âmes est-il tel
Qu'aucun cri de révolte, aucun ne retentisse,
Alors qu'on proscrit Dieu des chambres de justice,
Avant de le chasser bientôt de son autel !

Quoi ! Pas un chef qui nous entraîne aux bonnes tâches !
Que de crimes ! Quel tas qu'on voit toujours grossir !
Mais la foule est joyeuse et se rue au plaisir.
Sera-t-il donc écrit que nous fûmes des lâches !

Jésus, rends-nous l'ardeur des chrétiens d'autrefois !
Toi qui fis ces martyrs que les tortures folles
Ni la mort n'empêchaient de briser les idoles,
Suscite des héros pour relever ta croix !

François Coppée.

Vendredi-Saint de l'année 1904.

(Extrait de *La Libre Parole*, dimanche de Pâques, 1er avril 1904.)

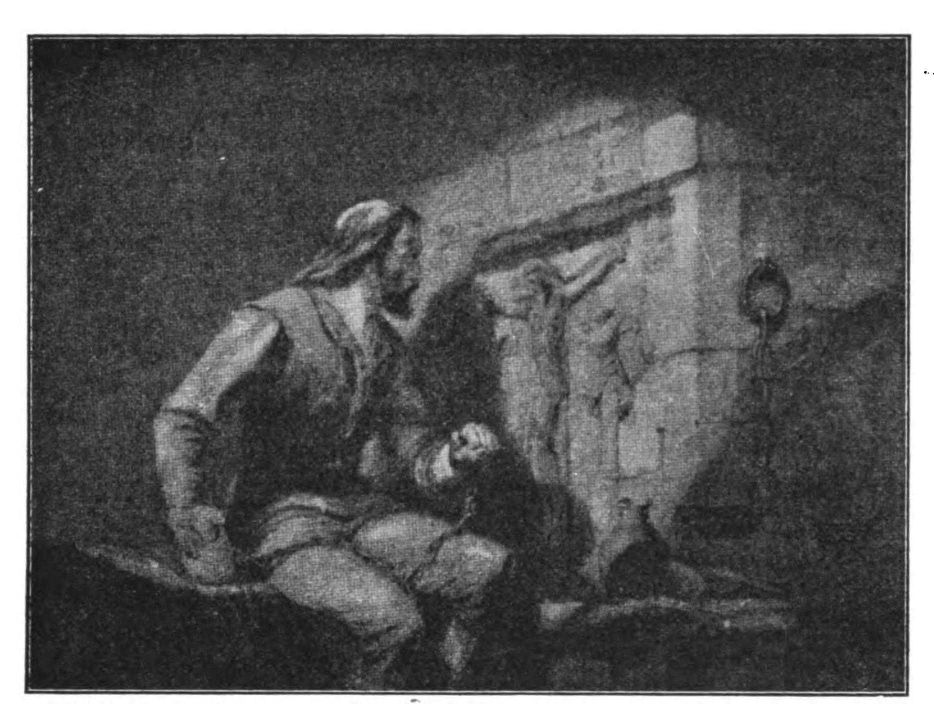
La justice humaine a accompli sa redoutable mission. Le juge, sous le regard du crucifix, a pesé la culpabilité de l'accusé et édicté une peine correspondante à la faute.

Le malheureux a été condamné à la prison, à la peine de mort ; c'est encore le crucifix qui console le prisonnier dans sa geôle et fortifie le patient sur l'échafaud.

Un missionnaire italien visitait dans sa prison un scélérat chargé de crimes ; il le trouve au milieu de son cachot, à genoux, un crucifix à la main, pleurant et sanglotant. — « N'allez pas croire, mon Père, lui dit le condamné, que je pleure en songeant à mon supplice ; non, je pleure, parce que, quarante ans durant, j'ai été l'ennemi déclaré de ce crucifix qui aujourd'hui est mon seul soutien et mon seul consolateur. »

Quand le prisonnier n'avait pas de christ sous la main pour sanctifier sa solitude, il se plaisait parfois à le dessiner sur les murs de sa prison ou à le tailler dans les blocs de pierre qui le tenaient séparé du monde.

Tel est le mystérieux Poulain, prisonnier d'Etat au XVI[e] siècle. On voit encore à Gisors, dans la tour dite du prisonnier, le Christ en croix et les deux larrons qu'il sculpta



POULAIN, PRISONNIER D'ÉTAT AU XVI[e] SIÈCLE.

sur la partie du mur mise en lumière par l'étroite fenêtre de sa prison. Nous le représentons exécutant ce pieux travail ; un clou est dans sa main gauche en guise de ciseau ; un fragment de rocher est dans sa main droite en guise de marteau, et son regard inspiré fixe amoureusement l'image du divin Supplicié qui se détache de la muraille.

La philanthropie moderne prend à tâche d'adoucir le sort des prisonniers.

La nouvelle prison de Fresnes dans le département de la Seine, est une demeure inondée d'air et de lumière ou règne même, dit-on, un certain confort.

Heureux prisonniers ! plus heureux encore si, comme aux âges de foi, ils pouvaient, dans leur cachot, contempler et méditer l'image de Celui qui s'est fait prisonnier, pour délivrer les hommes de la captivité du péché !

Il existait, en effet, au Moyen Age, des Confréries, ayant pour but de consoler les captifs et suppliciés, en offrant à leur regard et à leurs lèvres l'image du Crucifié.

Avignon possédait l'une de ces Confréries :

« Les confrères de la Miséricorde ou de Saint-Jean décollé, dit une vieille chronique [1], sont establis pour accompagner les criminels au supplice ; le Recteur, prieur de la Compagnie ou quelque autre officier leur annonce la nouvelle de leur supplice et en même temps les exhorte à se conformer à la justice de Dieu et de recevoir cette mort en esprit de pénitence ; cela se fait deux jours avant l'exécution, durant lesquels on confesse le criminel et on le communie, car, à Avignon comme en Italie, on donne la sainte communion à ceux qui doivent être exécutés. »

Ce n'est pas la sainte Eucharistie seulement qui soutenait ces malheureux, mais la vue et le baisement du crucifix ; les chroniques en font foi, pour consoler les condamnés, les Pénitents noirs « portaient avec eux grande Croix et Crucifix. »

Aussi quelle mort édifiante faisaient ces pauvres gens, ainsi fortifiés par l'Eucharistie, soutenus par la vue du Christ.

Ecoutez encore une fois le chroniqueur d'Avignon.

« L'an 1672 et le samedi, 28e jour du mois de mai, Pierre du Fort a été condamné à être pendu à la place Saint-Didier, pour plusieurs vols nocturnes avec fracture... Il donna toutes les marques d'un bon chrétien jusque au dit lieu patibulaire où il fit ses adieux et embrassa les Pères Pallasse et Illuminé, ses amis et connaissances, et étant monté jusqu'au bout de l'échelle, prit le crucifix du Père Pallasse et après l'avoir baisé en donna la bénédiction à tout le peuple et assistants en très grand nombre, remplissant toute la place. »

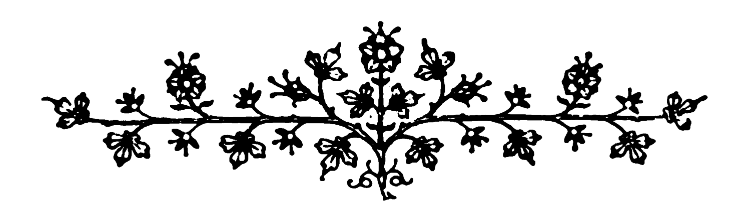
Dites-moi, le charitable Religieux, en reprenant son crucifix, n'était-il pas en droit de dire à ce pauvre larron comme au larron du Calvaire : « *Hodie... eris in Paradiso?* — Confiance, mon frère, vous serez aujourd'hui en paradis, avec ce Jésus dont vous venez de baiser l'image. »

Au XXe siècle, comme au XVIe siècle, le crucifix transfigure la mort du criminel. On a vu, de nos jours, des condamnés, enflammés par ce suprême baiser donné au Christ, se faire de l'échafaud une tribune, s'improviser prédicateurs de ceux qui venaient se repaître de leur supplice et terminer par un acte d'apostolat une vie pleine de forfaits.

Un de ces malheureux, accompagné de l'aumônier de la prison, était arrivé en face du couperet fatal. Pleinement réconcilié avec Dieu, il embrasse avec effusion le prêtre et le crucifix que lui tend le prêtre.

Puis se tournant vers la foule : « Camarades, dit-il, on ne ment pas quand on va mourir : laissez-moi donc vous dire, avant de paraître devant Dieu, quels sont vos deux meilleurs amis. Ils sont là, tous deux, devant vous : c'est le prêtre et le crucifix ! »

1. *Recueil historique sur Avignon*, par M. le marquis de Cambis Villeron, 6e volume, Mélanges.





Chapitre Cinquième.

INSULTES AU CRUCIFIX. CHATIMENTS DES INSULTEURS.



N Père de l'Eglise l'a dit : « Dieu est patient parce qu'il est éternel. » La vie présente est surtout le temps de la miséricorde ; le Juge souverain des vivants et des morts remet le plus souvent à la vie future l'exercice de sa justice. Plus d'une fois cependant, dans le cours des siècles, Dieu a vengé dès cette vie, par des châtiments terribles, les insultes faites à la croix. Il voulait sans doute par des leçons redoutables, montrer aux mortels combien lui étaient sensibles ces outrages à l'emblème auguste de la Rédemption ; il voulait inspirer à tous une horreur salutaire pour ce crime abominable qui pousse des hommes, rachetés par la croix, à profaner cette Croix par laquelle ils furent rachetés.

Je me bornerai à raconter des faits accomplis en ce siècle, peut-être deux ou trois aussi, datant de la grande Révolution.

Presque tous les châtiments que je vais rapporter, si divers en eux-mêmes, se ressemblent tous par un point, l'identité de la peine avec la profanation commise.

Dans l'antiquité, une loi terrible était en vigueur, la loi du talion. Nous la voyons appliquée chez le peuple juif : « Quiconque aura versé le sang humain, dit la Genèse (IX, 5), verra son sang versé. »

Celui qui aura péché, dit la Sagesse (XI-17), sera tourmenté comme il aura péché.

Au livre de l'Exode, tout comme au livre du Lévitique (XXIV-28) et au Deutéronome (XXI-24), le Législateur entre dans le détail et montre, par des exemples, comment doit s'appliquer cette loi du talion : « On rendra âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure [1]. »

Retenez bien ce texte et lisez les faits qui vont suivre, vous y verrez cette loi du talion, appliquée par la Providence aux profanateurs de la Croix. Le Sauveur qui avait fait succéder la loi d'amour à la loi de crainte, semble avoir voulu sur le chemin des siècles, garder une partie des antiques rigueurs pour ceux qui, portant sur le crucifix une main sacrilège, insulteraient sa miséricorde et fouleraient aux pieds le Sang de la Rédemption.

« Vers 1830, nous écrit un vénérable vieillard [2], deux ouvriers revenaient de la moisson ; ils passent devant un Calvaire ; furieux de la pluie qui n'avait guère cessé de tom-

1. *Exode*, XXI, 23-25. — 2. M. l'abbé Pallant, curé de Cilly, diocèse de Soissons.

ber, ils veulent se venger sur l'image de Notre-Seigneur, et jettent sur le crucifix leur étriche, bâton de bois dur, servant à aiguiser leur faux.

» L'un atteint le Christ à la poitrine, l'autre à la tête. « Relève ton cou », criait-il en ricanant...

» Un peu plus tard, le premier fut affligé d'un écoulement d'humeur à la poitrine entre les côtes.

» Le second eut la tête comme disloquée, et fut réduit à la mendicité ; chacun put le voir pendant plusieurs années, sur les grands chemins, la main et l'avant-bras enroulés autour de son cou, pour maintenir sa tête branlante.

» Le fait, ajoute le fidèle narrateur, s'est passé à Lagny, diocèse de Soissons, canton de Vervins, où il était de notoriété publique. »

L'application de la loi du talion aux insulteurs de croix nous apparaît, frappante encore, dans deux faits racontés par deux écrivains contemporains, d'opinions bien différentes.

Voici ce que Louis Veuillot écrivait en 1873 : « Il y a trente ans, après une partie de chasse, un jeune homme, fils d'un des plus grands manufacturiers de la Lorraine, proposa à quelques amis de tirer à la cible sur un christ, qui se dressait à l'extrémité de son jardin.

» Il tira le premier et lui brisa les jambes.

» Le lendemain il avait les deux jambes paralysées, et, vingt-cinq ans après, il ne pouvait encore marcher sans le secours d'un valet de chambre. »

M. Arsène Houssaye, qui n'est pas un dévot, raconte le fait suivant.

« Je chassais à Bruyères avec un de mes amis qui professait l'athéisme. Mon scepticisme ne m'empêchait pas de saluer au passage Jésus-Christ sur son Calvaire.

» Passant devant le Christ du Mont-Saint-Pierre, je saluai gravement ; mon ami éclata de rire.

» — Tiens, me dit-il, tu vas voir comment je fais le signe de la croix. »

» Il appela son chien, lui mit sa casquette et lui secoua la tête pour qu'il saluât.

» Ce ne fut pas assez, il lui prit la patte et lui fit faire le signe de la croix.

» La pauvre bête se mit à aboyer douloureusement, étrangement, furieusement.

» — Eh bien ! es-tu content ? dis-je à mon ami.

» — Très content, me répondit-il.

» Mais il était pâle comme la mort.

» Nous chassâmes comme de coutume ; mais voilà qu'à notre retour, repassant devant la même croix, mon ami se mit à aboyer tout comme son chien, avec un cri plus désespéré encore.

» Je croyais que c'était un sacrilège de plus, mais je vis à sa figure que cet aboiement était involontaire.

» Un instant après, il se remit, essaya de rire comme s'il eût joué la comédie.

» Mais, en rentrant chez sa mère, — une sainte femme, il aboya.

» Le lendemain, il aboya, puis toujours. »

Le fait suivant remonte à la grande Révolution : « Le 9 mai 1792, les chapelains de Notre-Dame de Garaison étaient chassés de leur saint asile pour avoir refusé le serment schismatique : le 20 mai, la Madone était portée à Monléon, comme objet d'art, ce qui la sauva. Bientôt la chapelle fut fermée. Elle fut vendue comme bien national. Un seul homme, en ces tristes circonstances, se permit un manque de respect envers les choses saintes de Garaison. Un étranger brisa avec une barre de fer la main d'un christ en bois. Ce misérable n'attendit pas longtemps son châtiment : à quelque temps de là lui nais-

sait une enfant, cette enfant n'avait qu'une main [1]. — C'est bien là, appliquée dans toute sa rigueur, la loi du talion.

En 1793, le maître d'école de Bosmon (diocèse de Soissons, canton de Marle) brûla, en présence de ses élèves, le christ en bois de la classe, en le jetant dans le poêle qui la chauffait. — Quelques jours après, un des écoliers témoins du sacrilège, était réprimandé par sa mère, pour sa mauvaise conduite : « Si tu continues, lui dit-elle, le bon Dieu te punira. » — L'enfant [2] lui répondit en son patois : « Il n'y a plus de bon Dieu, no maître l'a brûlé. »

Le maître d'école ne tarda pas à être puni de son sacrilège et du scandale donné à ses élèves : Allant en recette au village voisin, à Cilly, il fut surpris par une rafale de neige, s'égara et périt à travers champs, la nuit. *On le retrouva gelé*, dit une enquête publique [3].

Si nous ne rencontrons pas ici, en la personne de ce malheureux, une application rigoureuse de la loi du talion, ne devons-nous pas du moins reconnaître dans le choix du châtiment l'intervention toute spéciale d'une providence vengeresse? Dieu a parfois de ces ironies envers ceux qui l'insultent. Il fait mourir de froid dans la neige celui qui a livré aux flammes l'image de son Fils crucifié par amour... « *Dominus subsannabit eos* [4]. »

La Semaine religieuse de Tours, sous ce titre : *Le Christ de Vauchevrier*, rapporte le fait suivant :

« En 1830, quelques jeunes gens de Châteaurenault et des environs, passant devant la croix stationnale de Vauchevrier, eurent l'idée sacrilège d'en détacher le Christ et de s'en faire un jouet.

» L'ayant donc arraché violemment, puis mutilé et traîné dans les rues de la ville au milieu de la nuit, ils mirent le comble à cette orgie d'impiété en délibérant sur son sort.

» L'un d'eux proposa de le faire écraser par les charrettes en le jetant sur la route ; un autre, de lui crever les yeux ; un troisième, de l'attacher au balancier de la pompe pour être un objet de risée.

» Et celui-là, mettant la main à l'œuvre, attachait le Christ et lui adressait entre autres injures cet épouvantable blasphème : « Reste là jusqu'à ce que les vers te mangent. »

» Or, il arriva que, deux ans plus tard, au mois de novembre 1832, un garçon meunier était écrasé par sa charrette sur la route d'Amboise à Châteaurenault.

» A la même date, un cultivateur d'une commune voisine perdait tout à coup la vue et souffrait aux yeux d'intolérables douleurs que rien ne put soulager.

» Enfin à Châteaurenault même, un jeune homme de dix-neuf ans, ouvrier cordonnier, était atteint d'un mal étrange, horrible à voir, qui déconcertait toute la science des médecins. Son corps, littéralement rongé par les vers, exhalait une odeur infecte. Quoiqu'il n'y eût pas de plaies apparentes, les vers fourmillaient sous la peau et s'en échappaient en si grande abondance qu'on ne suffisait pas à les enlever.

» Quel rapport y avait-il entre le sort affreux de ces trois jeunes gens et l'attentat sacrilège de Vauchevrier? Personne ne le soupçonnait. Le crime avait assurément produit dans la population une émotion profonde, mais chacun des coupables avait gardé son secret : ils étaient inconnus.

---

1. Ce fait est relaté dans le *Messager de Notre-Dame de Brebières* (5 novembre 1904), dans un article historique sur Notre-Dame de Garaison, signé *Sainte-Marie*.
2. Cet enfant, devenu vieillard, m'a lui-même raconté cette histoire, nous écrit le vénérable curé de Cilly, M. Palant.
3. M. Palant, curé de Cilly, nous certifie avoir vu les documents de cette enquête.
4. *Psaume* XI, 4.

» La révélation du mystère eut pourtant lieu, quoique tardivement, et ce fut l'occasion d'une scène des plus émouvantes.

» L'ouvrier cordonnier qui avait blasphémé le Christ, bourrelé de remords, écouta le cri de sa conscience, et voulut réparer dans la mesure du possible sa criminelle conduite.

» Il fit donc appeler le curé de la paroisse, le pria d'entendre sa confession et de publier au prône sa faute et son repentir ; puis, en présence de nombreux témoins, au moment de recevoir le saint Viatique, les yeux pleins de larmes, la voix suffoquée par les sanglots, il raconta tout ce que nous venons de résumer : l'enlèvement du Christ, les propos injurieux, les violences, les blasphèmes et enfin le châtiment ; faisant remarquer que ses complices et lui-même avaient été précisément frappés de la peine dont chacun d'eux avait menacé le Christ.

» Et, pour être entendu d'un plus grand nombre, on se rappelle qu'il se fit porter près d'une fenêtre, ouverte sur la rue, et que là, mettant sous les yeux de la foule les ravages de son affreuse maladie, il s'accusa de nouveau et implora le pardon public.

» Il mourut au mois d'octobre 1833, et l'aveugle le suivit dans la tombe au mois de novembre suivant ; mais la mort, qui efface tant de choses, n'a pas effacé leur souvenir, et, après un demi-siècle, on en parle encore, avec une sorte d'effroi. » — Nouvelle application de la loi du talion.

Autre fait bien caractéristique [1]. En 1870 un prêtre visitait une ambulance. Il s'approcha du lit d'un soldat :

— Vous semblez vivement souffrir, mon ami, quel est votre mal ?

— Levez la couverture, Monsieur l'abbé, vous verrez.

Le prêtre obéit et voit une large poitrine sans bras.

— Dieu vous a bien éprouvé, mon ami.

— Ce n'est pas tout, Monsieur l'abbé, regardez plus bas.

Le prêtre, épouvanté, voit que les deux jambes manquent aussi :

— Mais comment, dans un pareil état, paraissez-vous si calme ?

— Voici, Monsieur l'abbé, c'était avant la bataille ; nous nous promenions entre camarades ; chemin faisant, nous rencontrons un grand christ ; les camarades l'insultent ; moi, pour faire plus qu'eux, je grimpe à la croix, et je brise au christ, bras et jambes ; le corps du christ tombe à terre... A quelque temps de là la bataille s'engage. La mitraille siffle ; la pensée de la mort me fait réfléchir au crime que j'ai commis : « Mon » Dieu, dis-je alors, punissez-moi dès cette heure, mais épargnez-moi dans l'autre vie.» Dieu m'exauça. Les obus furent pour moi les instruments de la miséricorde divine. Pour le salut de mon âme, j'ai été traité comme j'avais traité l'image du Christ.

C'est bien la peine du talion que nous voyons ici appliquée, heureuse peine qui, en frappant le corps de ce pauvre soldat, secoua et réveilla sa conscience, qui, en mutilant ses membres, guérit les plaies de son âme !

Voici un fait plus récent, il se passait en mars 1881, à Casamicciola, petite ville de l'île d'Ischia. Ce fut un affreux cortège qui se déroula le jour du mardi gras dans les rues de la cité.

Au moyen de deux pièces de bois, un paysan fabrique une croix de dérision ; un autre suspend au sommet un masque de carnaval... Voilà la tête du crucifié... et l'horrible simulacre s'avance, accompagné de femmes, habillées en prêtres, qui hurlent des chants sacrilèges.

Trois jours plus tard, un tremblement de terre ébranlait Ischia, et Casamicciola était ensevelie sous ses ruines.

1. Raconté dans la charmante brochure *Le Crucifix*, par le Chanoine J. M. A., Missionnaire apostolique.

La foule avait insulté le crucifix, la foule fut châtiée.

Mais voyez l'exacte justice de Dieu. Dan cette populace, se trouvait un pieux vieillard, réprouvant en son cœur les excès qui se commettaient sous ses yeux ; le vieillard fut sauvé. Quand on parcourut le champ de deuil, pour dégager les cadavres, sous une claie d'osier recouverte de décombres, un homme apparut aux regards, vivant, priant et pressant un crucifix sur sa poitrine. Dieu avec un simple osier, avait préservé de l'avalanche de pierres, le vieillard ami du crucifix (1).

Encore un fait plus récent où apparaît à nouveau la loi du talion (2). C'était à Toulouse, dans les derniers mois de 1889. On se préparait à faire une inhumation dans une paroisse de faubourg. En attendant l'arrivée du clergé, deux invités se promenaient devant la maison mortuaire. La grande croix, qu'on a coutume de placer au chevet du mort, avait déjà été descendue et se trouvait appuyée à la muraille extérieure de la maison ; cette croix avait été détériorée par un long usage ; les bras du christ étaient tordus. — A cette vue l'un des deux promeneurs apostrophe l'image du Sauveur en des termes que la plume se refuse à rapporter. L'objurgation se terminait par ces mots : « Tu es bien mal f... et tu as besoin de te faire raccommoder les bras. »

Dans la nuit le blasphémateur fut pris d'une vive douleur au bras, et expira privé de tout secours religieux.

Les châtiments que nous venons de rapporter sont bien extraordinaires ; il en est un, plus extraordinaire encore et revêtu de l'authenticité la plus incontestable. Raconté par la *Semaine religieuse de Toulouse*, il causa en France une telle émotion qu'il donna lieu à une enquête faite par un vénérable Chanoine honoraire. En publiant cette enquête dans la *Semaine religieuse de Perpignan*, M. l'abbé Roux pouvait faire cette déclaration : « Il n'est pas un seul détail dont nous ne puissions faire la preuve et qui ne soit appuyé sur les témoignages les plus fermes et les plus dignes de foi. Nous ne redoutons point la contre-enquête. »

C'est le travail consciencieux de M. Roux que nous mettons sous vos yeux, cher lecteur, sans y changer un mot ; ce récit plus qu'aucun autre, vous montrera comment Dieu châtie les insulteurs de croix ; c'est là que vous verrez la loi rigoureuse du talion appliquée, non pas sur un ou deux coupables, mais sur huit individus qui, par une bravade sacrilège, avaient tourné en dérision le signe de notre Rédemption.

« Les faits que nous rapportons ne se sont pas accomplis cette année. Ils remontent à l'année 1864. C'était à Pia, gros village où le mal est grand, mais où le bien domine, qui est demeuré malgré tout, l'une des meilleures paroisses du diocèse de Perpignan. C'était un jour de fête locale, la fête des saints Cyr et Julitte, martyrs.

» Dans la soirée, huit jeunes gens, âgés de vingt à vingt-quatre ans : Tirach Joseph (23 ans), Malet Cyr (19 ans), Garrère François (23 ans), Baixas Michel (24 ans), Malet-Maussang Joseph (21 ans), Marc Jacques (19 ans), Marc Joseph (21 ans), Aymard Jacques (20 ans) se présentent au café de *l'Union* tenu par M. Billerach Paul et situé sur l'un des côtés de la place publique.

» Le café regorge de monde. La maîtresse de l'établissement, Madame Julie Billerach, née Biu, encore vivante, leur dit : « Vous voyez, il n'y a pas une place libre mais comme » vous êtes de nos amis, montez dans ma chambre et je vous y servirai. » Cette chambre, formant alcôve dans le fond, pouvait servir de chambre et de salon. Les huit

1. Ces détails ont été envoyés au journal *L'Union* par son correspondant, qui les tenait du maire et du curé de Casamicciola.

2. *La Semaine religieuse de Verdun*, du 1er février 1890, relate, d'après celle de Toulouse, ce fait extraordinaire, arrivé moins de trois mois auparavant.



amis s'attablent et pendant qu'ils se livrent à leurs libations et à leur folle joie, l'un d'eux, Aymard, pénètre dans l'alcôve et aperçoit un crucifix de grandes dimensions appendu au chevet du lit. Il le décroche et le dépose sur la table de consommation.

» Tant mieux, s'écrie Tirac, nous ne boirons pas seuls ; faisons-lui boire un coup, et saisissant le crucifix, il en plonge la tête dans le liquide qui est servi, au milieu des éclats de rire de ses compagnons.

» Aussitôt l'image du divin Crucifié devient la risée et le jouet de tous. On frappe le Christ à la face, on l'examine en détail et avec une curiosité malsaine et railleuse.

» — Tiens, dit l'un en signalant la plaie du côté, qu'est ceci ? C'est sans doute la marque de quelque effort, subi au travail.

» — Voyons ce qu'il a dans la poitrine, dit à son tour Marc Jacques ; et brisant la poitrine du crucifix, il parodie avec ses amis une autopsie, et tous de s'écrier à l'envi :

» — Il est poitrinaire !

» Marc Joseph continue :

» — Tiens ! Il ne se plaint pas ! Il ne parle pas !

» Enfin Aymard, achevant ce jeu infernal, ajoute :

» — Il faut l'amputer, pour voir s'il a du sang dans ses membres, et il brise la jambe droite du crucifix.

» Aussitôt après, l'image entière, qui était de plâtre, est mise en morceaux. Il ne reste plus que le bois de la croix.

» Lorsque fut venu le moment de régler les frais de la consommation, la maîtresse de l'établissement, Mme Julie Billerach, fut appelée. A la vue des débris faits par cet acte sacrilège, cette femme désolée s'écrie :

» — Malheureux ! Qu'avez-vous fait ? Qui a brisé mon christ ?

» Aymard répond :

» — C'est moi qui l'ai décroché et porté ici, et nous l'avons brisé.

» — Malheureux ! répond la femme Julie Billerach, Dieu vous châtiera.

» Le châtiment, pour avoir été traîné en longueur, n'a été ni moins complet ni moins terrible.

» Tirach Joseph, qui avait fait boire le crucifix, étant allé en partie de plaisir à Bourdigoul, embouchure d'un cours d'eau qui se jette dans la mer, au delà de Toreilles, se noie quelques jours après le sacrilège, le 26 juin 1864, n'étant âgé que de vingt-trois ans.

» Malet Cyr et François, que l'on dit avoir fait outrage à la face du Christ, meurent l'un et l'autre de la petite vérole gangreneuse et sans le secours des sacrements ; le premier le 7 juin 1865, à peine âgé de vingt ans ; le second le 2 juillet 1871, à l'âge de trente ans. Ce dernier, qui a été à Pia le seul homme victime de cette terrible maladie en 1871, disait à sa femme, le second jour qu'il fut atteint :

» — Je suis perdu. Je serai mort dimanche ; Dieu m'a châtié.

» Baixas Michel et Malet-Maussang Joseph sont morts poitrinaires, le premier le 15 août 1872, à l'âge trente-deux ans, et après deux ans de maladie, et le second le 28 septembre 1877, à l'âge de trente-cinq ans. Rien ne pouvait faire prévoir pour eux naturellement une fin semblable et si prématurée. Ils sont morts sans sacrements.

» Marc-Joseph, surnommé Patanary, très fort et de très haute stature, considéré comme le plus bel homme de Pia, le même *qui trouvait que le Christ ne parlait point*, fut atteint d'une maladie qui le laissa *sans voix ;* et après avoir traîné sa triste existence dans les rues de Pia, sans pouvoir répondre aux questions qui lui étaient adressées sur son état, il est mort sans sacrements, le 9 décembre 1881, à l'âge de trente-huit ans.

» Marc Jacques, *le même qui avait ouvert la poitrine du Christ*, est mort d'une phthisie

galopante cette année, pendant la mission prêchée à Pia, avec le plus grand succès, par le R. P. Laurent, capucin, enfant de cette paroisse même. Il est mort sans sacrements. Quand le glas funèbre annonça son trépas, Aymard l'amputé, vivement ému, laissa échapper de sa bouche cette parole : « Sur huit il n'en reste plus qu'un ; que dis-je ? il ne reste plus que la moitié d'un, puisque je ne suis plus un homme. »

» Aymard, qui avait amputé la jambe droite du Christ, est seul survivant des huit jeunes gens qui ont commis l'action sacrilège. Quoique n'ayant plus joui depuis cet acte d'une santé parfaite, il semblait avoir échappé au châtiment visible, infligé à ses complices, lorsque, pendant l'hiver de 1884, un matin, aussitôt après son lever, il éprouva, sans accident apparent et sans aucune blessure, dans la poitrine, une douleur aiguë et lancinante qui se porta, presque au même instant, avec la rapidité de l'éclair, au pied droit. La douleur fut si violente qu'il dut se mettre au lit et faire appeler, ce matin même, l'homme de l'art. Celui-ci constata que la circulation du sang était interrompue dans le membre frappé et déclara que si le mal faisait de nouveaux progrès, il faudrait recourir à des moyens énergiques. Dès la seconde visite, faite le même jour, la jambe était noire jusqu'au genou et des signes de gangrène se manifestèrent. Dès ce moment l'amputation du membre devint nécessaire. Des médecins très expérimentés furent appelés de Perpignan, et, après consultation, ils résolurent de faire l'amputation, devenue d'ailleurs d'autant plus urgente que la fièvre purulente s'était déclarée dans le malade.

» L'amputation fut faite selon toutes les règles de l'art, et avec le plus grand succès. Cependant il est certain que le membre amputé fut trouvé tout à fait exsangue et dans un tel état de décomposition que sa présence était insupportable.

» Quelle avait été maintenant la cause d'un mal si subit et si terrible ? D'après le diagnostic de l'homme de l'art, confirmé par l'expérience, un caillot de sang s'était formé dans le ventricule gauche du cœur. Il s'arrêta au-dessus du genou et suspendit la circulation du sang. Comment et pourquoi encore le caillot de sang a-t-il été jeté dans l'artère de la cuisse droite, plutôt que dans tout autre vaisseau du corps d'Aymard ? Il ne sera pas facile de l'expliquer, croyons-nous. Mais on ne peut nier qu'il n'y ait un rapport frappant entre l'amputation de la jambe droite d'Aymard avec l'amputation qu'il avait fait subir lui-même au crucifix, vingt ans auparavant.

» Voilà le fait, tel qu'il s'est produit, avec toutes ses conséquences, connues à l'heure présente. Il ne nous appartient pas de définir son caractère. Mais tous les détails donnés s'appuyent sur les témoignages des personnes les plus dignes de foi, qui ont tiré leur connaissance de l'aveu même des auteurs du sacrilège, et nous sommes assuré qu'elles seraient résolues à maintenir nos informations, s'il y avait lieu.

» Ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre récit n'est point une légende inventée pour enflammer les imaginations pieuses. Nous n'ignorons pas qu'Aymard, sans doute circenvenu, et guidé par des vues que nous ne voulons pas juger, répond aujourd'hui aux lettres qui lui sont adressées par cette phrase qui a été manifestement clichée : « Il n'y a absolument rien de vrai dans les faits articulés. » Nous savons cependant qu'Aymard n'a pas toujours été dans ces sentiments, qu'il s'est préparé à l'amputation de sa jambe par la confession, qu'il a fait publiquement dans l'église de sa paroisse, la sainte Communion en actions de grâces pour l'heureuse issue de l'opération, et que son esprit a été souvent préoccupé par la crainte du châtiment mérité.

» Dieu l'a jusqu'à ce jour véritablement traité avec plus de miséricorde que ses complices. Il n'y a point de déshonneur dans l'aveu d'un premier égarement suivi d'un sincère repentir. Il y a même une véritable gloire à être et à demeurer un ferme et digne témoin de l'action de Dieu au milieu de nous, soit que l'intervention divine s'exerce par la miséricorde ou par la justice. »



Tel est le rapport circonstancié de M. le chanoine Roux.

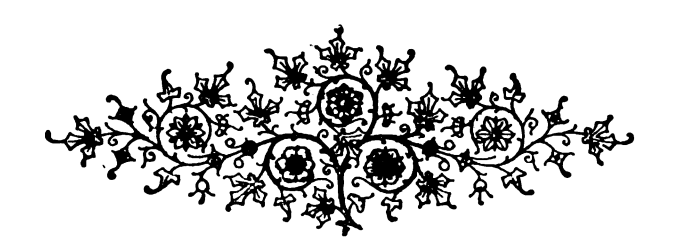
C'est la miséricorde que Dieu a exercée l'endroit d'Aymard ; voici ce que nous écrit, le 4 août 1900, M. François Come, curé de Pia : « L'horrible sacrilège dont vous me parlez, n'est malheureusement que trop vrai ; Aymard, le dernier des profanateurs du Christ, est mort le 14 mars 1898. Il reçut les sacrements avant de comparaître devant Dieu. « *Tu, Domine Deus, miserator et misericors* [1] ! »

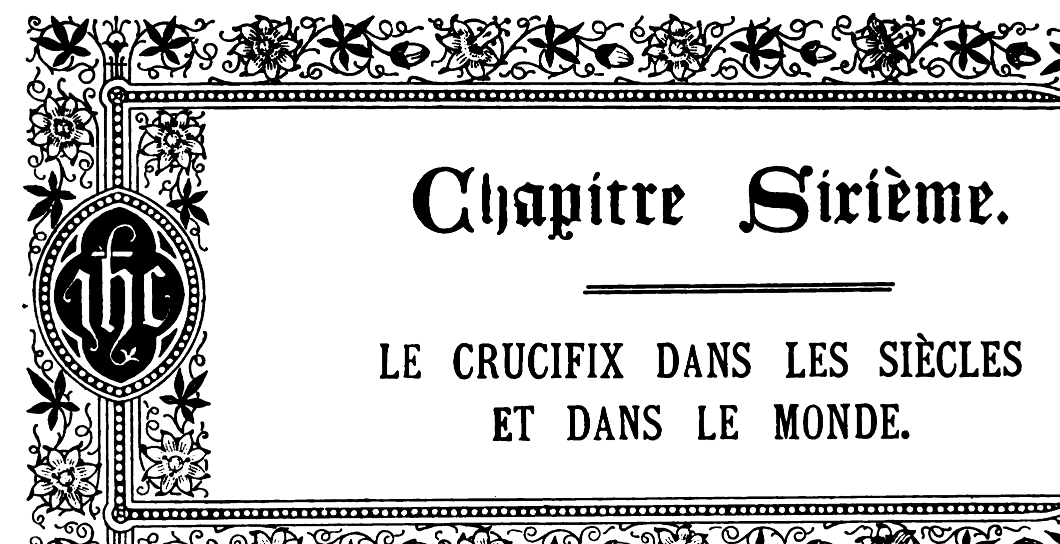
Les faits que nous venons de raconter montrent que Dieu, bien souvent, a voulu, dès cette terre, châtier d'une manière exemplaire l'outrage à la croix. Et cependant, si nombreux que soient ces châtiments, plus nombreuses encore, on peut l'affirmer, sont les profanations restées impunies. Que de sectaires, commentant, sans le savoir, la parole de l'Ecclésiaste : « *Peccavi et quid mihi accidit triste?* » se disent avec une téméraire complaisance : « J'ai brisé la croix du cimetière et que m'est-il arrivé de mal ? — J'ai arraché le crucifix de l'école — et loin d'être disgracié, j'ai eu un prompt avancement. — J'ai arraché les christs des salles de l'hôpital, et les Loges reconnaissantes m'ont récompensé de cet exploit... Les profanateurs de croix toujours châtiés ? — En voilà un conte inventé par les curés ! — Regardez-moi, je me moque de la Rédemption et du signe de la Rédemption et tout me sourit. »

Malheureux, taisez-vous, — votre tour viendra : si vous ne faites pénitence, la loi du talion vous sera appliquée à vous aussi : — vous avez enlevé le Christ au regard et aux lèvres des mourants, à l'heure de votre mort, il ne sera pas sous vos yeux pour vous rassurer : il ne sera pas sur vos lèvres pour recueillir votre dernier soupir. — Vous l'avez arraché au cimetière — vous ne l'aurez pas sur votre tombe — le triangle et l'équerre y remplaceront le Christ et nul ne priera pour vous ; vous avez perdu les âmes de vos frères par votre guerre à la croix ; si, avant de mourir, vous ne faites pas amende à la croix, votre âme sera perdue, damnée pendant l'éternité : dent pour dent, œil pour œil, *âme pour âme — animam pro animâ* — Triomphez, briseur de croix, mais triomphez vite, car votre triomphe sera court. Dieu est patient parce qu'il est éternel.

Deus patiens, quia æternus.

1. *Psaume* LXXXV, 16.





Chapitre Sixième.

LE CRUCIFIX DANS LES SIÈCLES ET DANS LE MONDE.



DEMANDEZ à l'Eglise de quel pays elle est, l'Eglise vous répondra : « J'ai le monde pour patrie, je suis catholique. »

Le crucifix, étendard de l'Eglise, devra donc être catholique comme l'Eglise, il devra déployer ses plis sur toutes les plages et sur tous les rivages du monde. Isaïe (XLIX, 22) l'a annoncé bien avant la mort du Sauveur : « *Ad populos exaltabo signum meum :* J'élèverai mon étendard à la face des peuples. »

Les oriflammes des conquérants humains restent confinées dans les frontières d'un empire :

Alexandre le Grand a planté son drapeau sur les bords de l'Indus. Il n'en a point franchi les rives.

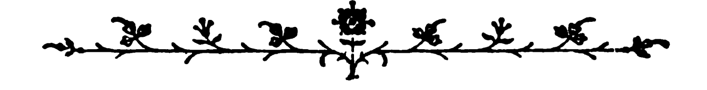
Les Aigles romaines ont volé jusqu'à la Grande Bretagne, c'était un grand effort ; fatiguées, elles ont replié leurs ailes, incapables d'aller plus loin.

Les emblèmes des fausses religions sont restés, eux aussi, enchaînés au sol qui les a vus naître.

Depuis les siècles, l'idole massive de Bouddha reste enfermée dans ses pagodes de l'Inde et de la Chine ; satisfaits des hommages dont elle est l'objet, et des revenus dont elle est pour eux la source, les bonzes ne songent pas à la porter ailleurs.

Au VII[e] siècle, le cimeterre a donné au Croissant l'empire du désert. Depuis ses premières victoires, il reste là, dans les solitudes qu'il a faites, immobile et stationnaire.

Le crucifix est le seul emblème qui revendique l'universalité des lieux comme l'universalité des temps. Le crucifix est le seul emblème strictement catholique, seul à travers les âges, il a fait la conquête du monde, et il n'est pas un pays du globe habité, — nous le prouverons dans ce chapitre, — où il n'ait été arboré aux yeux des peuples : « *Ad populos exaltabo signum meum !* »



§ I. — LES PREMIÈRES CONQUÊTES.

Un artiste chrétien nous a montré les apôtres, à la veille de leur dispersion dans le monde, groupés autour de la croix. Tels les capitaines d'un grand roi, groupés autour de son drapeau, se partagent les contrées, où ils vont faire flotter les couleurs du prince. C'est là une belle image. C'est aussi l'expression saisissante d'une grande vérité ; la croix en effet ne sera-t-elle pas tout à la fois pour les apôtres le but et l'instrument de leur mission? C'est le crucifix symbole de la Rédemption, qu'ils veulent porter aux hommes ; mais pour faire agréer des hommes cet Homme-Dieu cloué sur un gibet, que de voyages il faudra faire, que de peines il faudra supporter, que de sang peut-être il faudra verser !

Qui les soutiendra dans l'apostolat et le martyre? ce crucifix même, qu'ils porteront au monde.

C'est à bon droit que saint Paul a été nommé l'Apôtre des nations ; c'est aux nations qu'il porte le drapeau du Christ : à Jérusalem, à Antioche, en Asie mineure, à Athènes même, la ville des sages et des lettrés, en plein Aréopage il en déploie les plis empourprés : « C'est la Croix, leur dit-il, c'est la Croix que je viens vous prêcher ; vous, Juifs, vous me demandez des miracles ; vous, Grecs, vous cherchez une vaine sagesse ; pour moi je ne me glorifie qu'en une chose, en la Croix de Jésus ! je n'annonce qu'une chose, je ne prêche qu'une chose, la Croix de Jésus ! »

Comme Paul, André est l'apôtre de la Croix, il en porte la connaissance et l'amour à Patras en Achaïe. Il eut l'honneur de mourir dans les plis du drapeau ; le monde a redit depuis dix-neuf siècles le dithyrambe, délirant d'amour, qu'il chanta à cette croix devenue l'instrument de son supplice. Il l'aperçoit plantée sur une colline : à cette vue un cri jaillit de son cœur : « *O bona crux !* ô bonne croix ! » Recouvrant les forces de sa jeunesse, le vieux soldat du Christ court, vole ; ses bourreaux ne peuvent le suivre, il arrive le premier au sommet de la colline ; il se jette sur sa croix, il l'embrasse : *O bona Crux !* ô bonne croix ! »

Pourquoi lui semblait-elle si bonne, cette croix, où il va mourir? Lisez les actes de son martyre, ils vous révéleront le secret de cet amour passionné. Sur sa croix André croyait voir suspendus les membres de son Sauveur ; c'est le contact de ces membres sacrés qui donnait à cette croix tant de charme et de beauté : « *O bona crux quæ decorem et pulchritudinem de membris Domini suscepisti !* » Ce n'était pas le simple bois de la croix qu'aimait André, c'était la croix portant les membres du Sauveur ; c'était le crucifix ! André fut le chantre enthousiaste du Crucifix, comme il en fut le martyr ! Un autre apôtre, Thomas, porte la croix jusque dans les Indes : son tombeau a été découvert à Méliapour en 1458, une croix y était gravée, — une inscription y était jointe ; voici, tel que nous le révèle le P. Lucenas, le sens des dernières paroles de cette fameuse épitaphe : « Le temps vint enfin qu'un brahmane rougit ses mains dans le sang de saint Thomas et que, par une cruauté inouïe, il versa le sang de l'Innocent, lequel servit à cet apôtre de matière pour former de sa propre main, une croix, laquelle reste parfaitement gravée de la façon qu'on la voit encore [1]. »

Que les incrédules essaient de nier la haute antiquité du culte de la croix, les pierres crieront pour les convaincre d'erreur, *lapides clamabunt*. Oui, le monument de

1. Mgr Favier, *Pékin*, pages 53 et 54.

Méliapour leur dira bien haut que, aux temps apostoliques, tandis que les apôtres inculquaient dans les âmes la doctrine de la croix, les artistes sculptaient déjà dans le granit l'image de la croix.

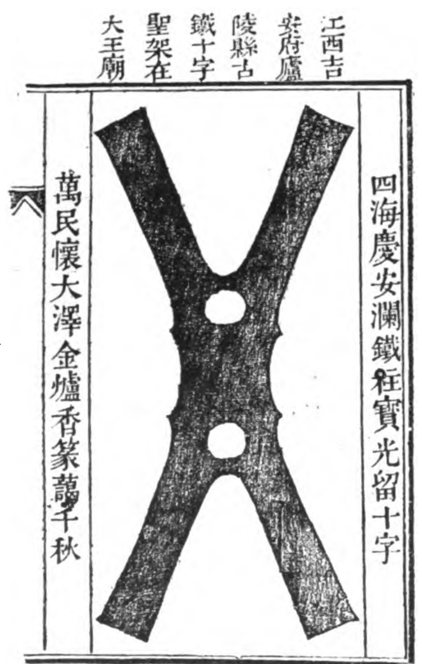
Pendant trois siècles, ce saint emblème, proscrit par les tyrans, n'osa paraître au grand jour, au sein de l'empire romain. Mais l'heure vint où le signe de notre salut, si longtemps à la peine, fut enfin à l'honneur.

C'était le 28 octobre 312 ; Constantin, dans les plaines de Rome, allait lutter contre l'impie Maxence : avant la bataille, une croix lui apparaît dans le ciel, entourée de ces mots : « *In hoc signo vinces :* Tu vaincras par ce signe. » L'ennemi en déroute, Maxence noyé dans les flots du Tibre, justifient la prédiction.

Le prince victorieux ne fut pas ingrat. L'édit de Milan clôt l'ère des martyrs. Par respect pour la croix du Sauveur, l'empereur interdit dans ses Etats le supplice du crucifiement. Si longtemps instrument de torture et d'ignominie, la croix va devenir un signe honorifique, elle surmontera les étendards romains, dominera les édifices publics, prendra place dans les temples du vrai Dieu qui vont jaillir du sol, sur les ordres et sous les auspices de Constantin.

Nous aurons occasion [1] d'étudier longuement les croix et les crucifix que l'art chrétien élèvera, dans la suite des âges, sur le sol du vieil empire romain, devenu l'Europe moderne.

Dans ce chapitre, nous voulons d'un coup d'aile franchir les bornes du monde connu des anciens, et planant sur l'Asie et l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie, assister dans le cours des siècles à la conquête pacifique des peuples par la croix du Sauveur, « *ad populos exaltabo signum meum.* »



CROIX DE FER
découverte au Kiang-Si,
attribuée au IIIe siècle.

Saint Thomas, nous l'avons dit, porta la croix dans l'Inde ; des documents sérieux font croire qu'il la fit pénétrer jusque dans la Chine [2]. Il est pour le moins certain qu'elle y fut portée par ses disciples. On découvrit, au Kiang-si, une croix de fer qui serait du IIIe siècle, car elle porte le nom de l'empereur Soun-ou, régnant vers l'an 230.

Mgr Rouger, vicaire apostolique du Kiang-si, est porté à croire que cette croix est un objet religieux et même un emblème chrétien.

Ecoutons les intéressants détails qu'il nous en donne dans sa lettre du 15 janvier 1886.

« Nous avons à Hin-ngan une belle et grande croix de fer, de la forme dite de Saint-André. Il paraît que cette croix n'est nullement un objet profane, puisque les écrivains du passé ont célébré les merveilles qu'elle opérait et que les populations l'honorent encore aujourd'hui d'un culte religieux tout particulier, l'appelant Che-tse-p'ou-sa (divinité de la croix). On la salue, on lui offre des chandelles... L'édifice qui la recouvre lui était primitivement réservé d'une manière exclusive ; elle en occupait le milieu, entourée des sentences poétiques qui sont reproduites de chaque côté de la gravure. Les expressions Onan-min et Tsé-

1. Voir Livre II, *Le Crucifix dans l'Art.*
2. Voir Mgr Favier, *Pékin*, pages 51 et 55.

haé indiquent, à ne pouvoir s'y méprendre, quelque chose d'universel et non de local seulement.

» De plus, les trois grandes lettres qui ornent le fronton, Ta-ouang-miaa (temple du grand Roi), peuvent fort bien n'être qu'une inscription chrétienne et désigner le *Rex Regum* ou le *Dominus Dominantium* de la Sainte Ecriture...

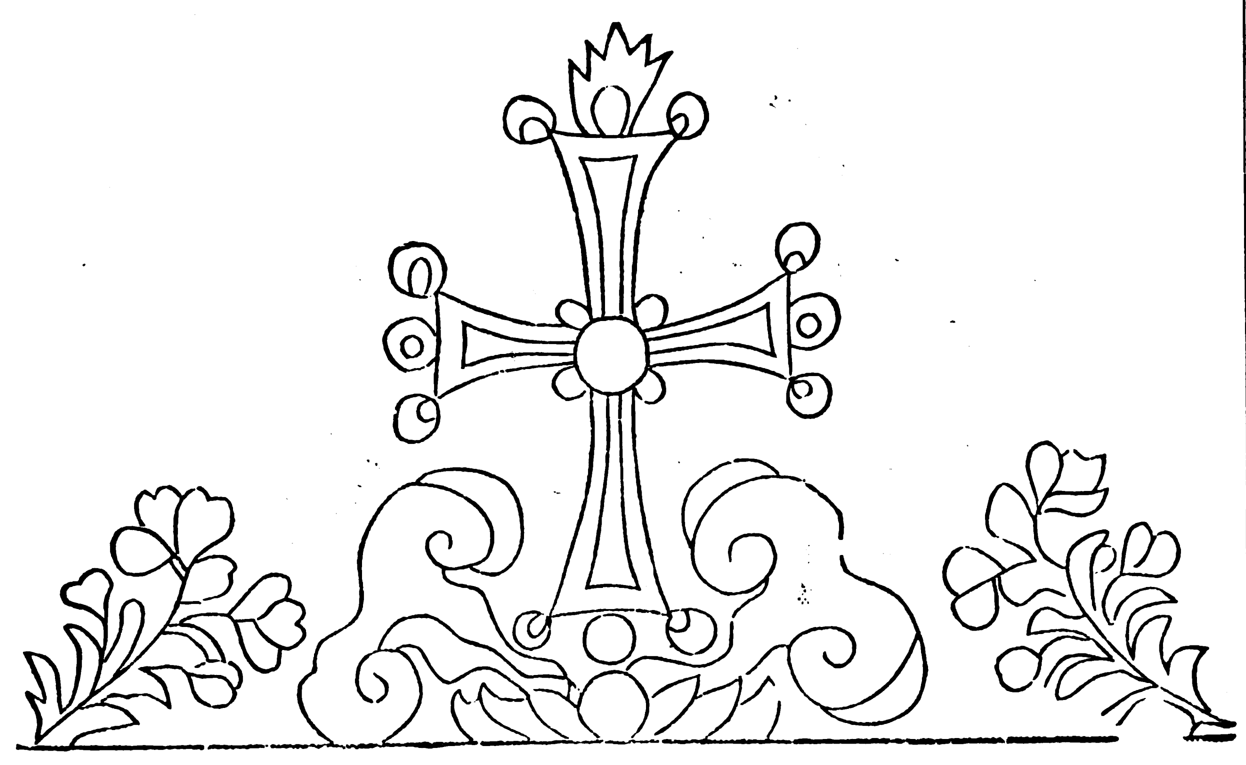
» Voici la traduction des belles sentences qui accompagnent la croix :

» 1re *Sentence :* les quatre mers (l'univers) se réjouissent de la tranquillité obtenue par la croix, qui est comme une colonne de fer et une lumière très précieuse.

» 2e *Sentence :* Toutes les nations offrent l'encens dans un encensoir d'or, chantant les louanges et adorant la croix jusqu'à l'éternité, pour reconnaître ce très grand bienfait. »

Comme Mgr Rouger, nous ne sommes pas éloigné de croire que cette croix du Kiang-si peut bien être une croix chrétienne, et dans cette pensée, nous aimons, avec le poète chinois du IIIe siècle, à faire monter vers elle, — symbole de notre affectueuse vénération, les nuages odorants de l'encensoir d'or.

« Trois autres croix, nous apprend Mgr Favier, ont été encore découvertes dans la province du Fonkien, la vingt-troisième année de l'empereur Ouan-li, de la dynastie des Ming.



CROIX SCULPTÉE DE SI-NGAN-FOU.
Gravure de *Péking*, par Mgr Favier.

La première est en pierre et a la forme de la croix sculptée sur le tombeau de saint Thomas à Méliapour ; on la trouve près de Nan ngan-sien et l'empereur la fit réparer : selon toute probabilité, elle date du IVe ou Ve siècle.

A Tsuen-tcheou-fou, près de la porte Jen-foung, une seconde croix fut mise au jour dans le voisinage de la pagode Toung-chan-tse, bâtie par les T'ang au commencement du VIe siècle ; les chrétiens ont placé cette croix dans leur église.

La troisième croix fut découverte dans la ville de Tsuen-tcheou-fou, près de la



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU.
Gravure de *Péking*, par Mgr Favier.



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU.
Gravure de *Péking*, par Mgr Favier.

pagode Choui-lousse ; elle remonte au commencement du VII[e] siècle ; les chrétiens l'ont aussi placée dans leur chapelle comme un antique patrimoine (1). »

Au siècle suivant, nous voyons, — toujours en Chine, — la croix gravée sur un monument fameux, nous voulons parler de la célèbre inscription de *Si-ngan-fou*. Des terrassiers, creusant les fondements d'un édifice, la mirent au jour en l'année 1625. Le monument lapidaire est de l'an 782. Le Père de Sémédo, par preuves solides, en démontra l'authenticité et l'origine catholique. L'inscription, composée de 1780 caractères chinois, raconte qu'en 635, sous le règne de T'aètsoung, des prêtres, ayant pour chef un nommé *Olopen*, étaient venus de Ta-ts'in pour prêcher la religion chrétienne dont ils apportaient les Ecritures et les images. La plus noble de ces images était assurément la croix du Sauveur, sculptée, par honneur, en tête de l'inscription.

Quelle joie, pour nos cœurs catholiques, de voir en ces âges reculés, dans les régions les plus lointaines, resplendir dans la pierre, le mystère de la croix, *fulget crucis mysterium !*

1. Mgr Favier, *Pékin*, page 62.



§ II. — CROIX ET CROISSANT.

A L'ÉPOQUE où Olopen et ses prêtres implantent en Chine le signe de la Rédemption, en Afrique, Mahomet et ses janissaires abattent la croix et arborent le croissant. Dans ces contrées, si prospères au temps des Cyprien et des Augustin, dans ces terres que le chaud rayonnement du crucifix avait rendues si fécondes, tout s'étiole, à l'ombre glaciale du croissant, tout dépérit et meurt. L'œuvre de cette destruction dura des siècles.

Pour sauver tout ensemble la civilisation et la foi, saint Louis tenta, par sa Croisade en Egypte, de refouler le Musulman dans ses déserts. S'il n'y réussit point, il voulut du moins gagner à la croix d'autres domaines. La Tartarie s'offre à lui. Il y envoie, lieutenants du Christ, deux Franciscains, Guillaume de Ruysbroeck et Barthélemy de Crémone. Les députés eurent le bonheur de remettre à Sartak, prince Tartare, une Bible offerte par le roi de France, un psautier richement enluminé et un crucifix. Sartak prit le Christ en main. « Est-ce là, dit-il, l'image du Sauveur? — Oui, seigneur, » répondit Ruysbroeck. — Le prince à ce signe put discerner les partisans de l'erreur des amis de la vérité ; il put discerner le catholique qui baise le Christ avec amour, du nestorien qui le répudie et le foule aux pieds (1).

N'est-ce pas une gloire, pour le crucifix, d'être dès lors, en ces parages, comme la pierre de touche qui distingue l'or pur de la religion du clinquant de l'hérésie? En 1453, le Turc s'empare de Constantinople. Ce fut le châtiment de la haine des Grecs contre Rome. Ne les avait-on pas entendus proférer ce cri : « Plutôt le turban que la tiare ! »

Leur souhait fut exaucé. Dans la ville conquise, le turban remplaça la tiare, mais hélas ! sur le dôme de Sainte-Sophie le croissant, du même coup, remplaça le crucifix.



§ III. — LES GRANDES CONQUÊTES.

IL fallait réparer ces pertes de la croix. Dieu va confier cette mission à deux petits peuples du midi de l'Europe. Depuis huit siècles, l'Espagne et le Portugal opposent le glaive au cimeterre du mécréant, depuis huit siècles leurs vaillantes armées, refoulant le Maure, font à la croix un invincible rempart.

En récompense de leur attachement héroïque au signe sacré de la Rédemption, Dieu va faire de l'Espagne et du Portugal, les ambassadeurs de la croix dans trois parties du monde ; leurs flottes vont porter dans leurs flancs l'image du Christ, qui apprendra à l'Afrique, à l'Asie et à l'Amérique, qu'un Dieu, pour les racheter, est mort sur un gibet !

En poursuivant jusque sur les mers les Maures vaincus, les Portugais avaient fait con-

1. Mgr Favier, *Pékin*, pages 92 et 93.

naissance avec la côte occidentale de l'Afrique, et étaient arrivés jusqu'au Cap des tempêtes. Sur ces rivages lointains, le roi Jean, en 1496, arbora les couleurs du Portugal, il y fit planter la croix du Sauveur et, dans l'ardeur de sa foi, il ordonna que le *Cap des tempêtes* fût appelé dorénavant le Cap de *Bonne-Espérance*. Dénomination justifiée par les faits : N'est-ce pas par cette voie que, pendant près de quatre siècles, les missionnaires s'en sont allés porter à l'Inde et à la Chine la bonne Nouvelle, la bonne Croix et la bonne Espérance ?

C'est encore la pensée de la croix qui, quatre années plus tôt, poussait Christophe Colomb à affronter de nouveaux océans et à conquérir un nouveau monde. « Il est, se disait-il, à l'Ouest de l'Europe et de l'Afrique, il est des terres inconnues. Le globe est incomplet, incomplète est la Rédemption des hommes ! »

La pensée de la Rédemption plane à un tel point sur cette vaste entreprise, que la première parole de Colomb et que son dernier acte, en ce drame auguste, sont un hommage à Jésus-Christ, un hommage à sa Croix. Debout sur le tillac, un matin du départ, il jette cette parole aux vagues de l'Océan : « Au nom de Jésus-Christ, marchons ! » Et quand il arrive au terme, il donne le nom du Saint-Sauveur, *San-Salvador*, à la terre qu'il vient de découvrir, et dans le sol entr'ouvert du Nouveau-Monde, il plante une croix ! *Ad populos exaltabo signum meum !*

Colomb a de vaillants imitateurs : Alvarès Cabral est allé toucher au Brésil, Fernand Cortès a conquis le Mexique.

Tous ces conquérants ont la croix pour drapeau.

Ils abordent sur ces rivages, environnés d'une pacifique escorte de missionnaires : Bénédictins, Dominicains, Franciscains gagnent à l'Eglise catholique d'innombrables enfants. Ils versent l'eau du baptême sur leurs fronts, et offrent à leurs lèvres le crucifix que là-bas en Europe les sectateurs de Luther ne craignent point de briser et de fouler aux pieds. L'évêque de Mexico peut écrire en 1531 : « Les religieux de l'Observance ont déjà baptisé plus d'un million d'infidèles, démoli cinq cents temples, brûlé plus de vingt mille idoles, bâti églises et chapelles *où la croix sainte est adorée.* »

Au Pérou, Vincent de Valverdès arbore le crucifix, et c'est à l'autel qu'il tombe, percé des flèches des sauvages, qu'il tombe martyr de son amour, au pied du crucifix.

Un missionnaire dominicain, saint Louis Bertrand, dès 1562, évangélise les Caraïbes ; il court dans leurs forêts, il gravit leurs montagnes, pour leur faire connaître la croix et le Dieu cloué sur la croix.

Avec de pareils apôtres, sans la cupidité et la cruauté des aventuriers espagnols, en vingt ans, l'Amérique entière eût courbé son front sous le joug aimable du Crucifix !

On le vit bien, un siècle plus tard, au Paraguay, dans cette mission, dont Voltaire a dit qu'elle fut « à quelques égards, le triomphe de l'humanité et sembla expier la cruauté des armées conquérantes ». Là, sous la direction des Jésuites, les Indiens, dans leurs Réductions, protégés contre la rapacité des trafiquants, formèrent une admirable théocratie, qui avait Jésus-Christ pour Roi, les prêtres pour législateurs, l'Evangile pour loi et le crucifix pour drapeau.

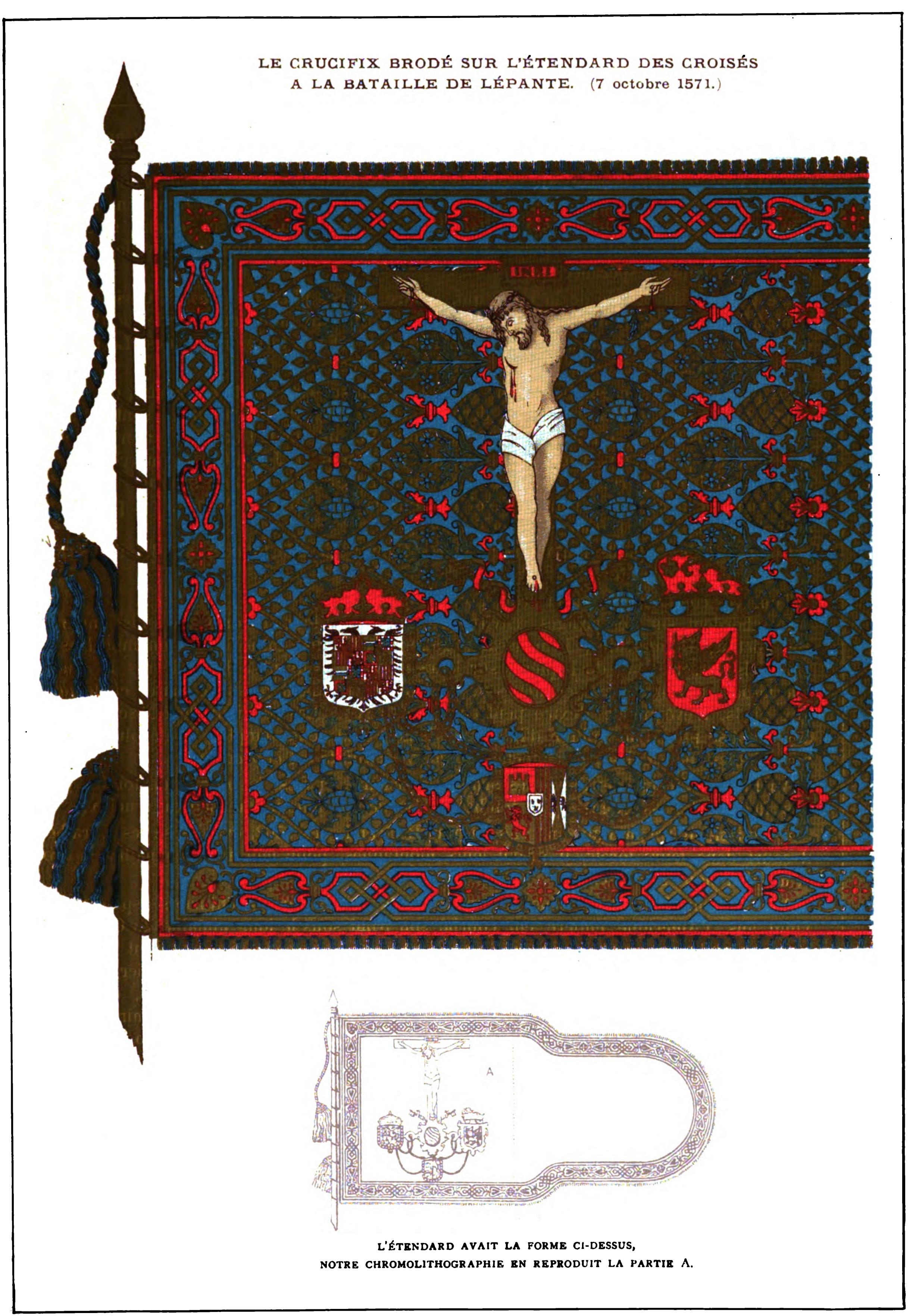
Mais n'empiétons pas ; nous n'avons pas encore vu toutes les conquêtes de la croix au XVI[e] siècle.

François-Xavier la porte aux Indes, dans ces contrées mêmes où saint Thomas l'avait portée 1600 ans plus tôt.

On le sait, c'est par le signe de la croix, par la vue du crucifix que l'apôtre opérait des miracles, remportait ses victoires.

Au royaume de Travancor, une armée de barbares vient attaquer les nouveaux chrétiens. Xavier se présente devant le front de bataille, et montrant son crucifix à ces hommes avides de carnage : « Au nom du Dieu vivant, leur crie-t-il, je vous défends de

LE CRUCIFIX BRODÉ SUR L'ÉTENDARD DES CROISÉS
A LA BATAILLE DE LÉPANTE. (7 octobre 1571.)



L'ÉTENDARD AVAIT LA FORME CI-DESSUS,
NOTRE CHROMOLITHOGRAPHIE EN REPRODUIT LA PARTIE A.

passer outre. » L'armée s'enfuit, terrassée par cette parole impérative, et par le glaive mystérieux que le conquérant tient à la main. Quand Xavier quitta l'Inde, des peuplades entières étaient courbées sous le joug béni de la croix. Comme l'Inde, le Japon fut gagné par ce héros à l'amour du crucifix. Cette grande île, arrachée au culte des idoles, embrassa avec tant d'amour non pas seulement les dogmes de la foi catholique, mais les pratiques de la piété chrétienne, que princes et princesses se faisaient un bonheur de porter à leur cou ou sur leur poitrine médailles et crucifix. Ils l'aimaient tant, le crucifix, qu'à l'heure où sonnera la persécution, plutôt que de se le laisser arracher des mains et du cœur, ils mourront gaiement, apôtres et néophytes ; ils mourront copies fidèles du crucifix, au Calvaire de Nangasaki, attachés à une croix ! *Ad populos exaltabo signum meum !*

C'était en 1551 que Xavier déployait sur les peuples du Japon, l'étendard de Jésus crucifié.

Vingt ans plus tard, en 1571, le croissant veut tirer vengeance des triomphes de la croix. Il menace l'Europe ; quand il aura envahi l'Europe, il ira expulser le crucifix des Indes et du Nouveau Monde.

Mais un grand pape est là, qui veille sur la chrétienté ; Pie V prêche la croisade : Vénitiens, Espagnols et Portugais répondent à son appel. Le 7 octobre 1571, ils sont là, dans les eaux de Lépante, soldats de la Croix, en face des Turcs, soldats du croissant. Cette lutte mémorable fut véritablement la lutte du crucifix contre le croissant. Ainsi le comprit Pie V, en envoyant comme drapeau à l'armée confédérée, un étendard sur lequel était brodé sur fond or et azur, Jésus en croix, généralissime divin de la croisade. Ainsi le comprit-il, en priant lui-même, pendant la bataille, au pied du crucifix. Ainsi le comprit don Juan, en faisant arborer, comme signal du combat, l'image du Sauveur. Quand le crucifix paraît dans les airs, le clairon sonne sur toutes les galères ; les fronts s'inclinent ; les genoux fléchissent, et par trois fois, unissant sa voix à la voix de son général, l'armée invoque le Dieu des armées. Le crucifix, ainsi invoqué, donna, chacun le sait, pleine victoire à l'armée des Croisés.

La défaite du croissant inspira une nouvelle ardeur aux missionnaires, hérauts de la croix.

Dix ans après Lépante, en 1581, deux Jésuites pénétraient dans cette Chine, que convoitait François-Xavier mourant.

Le céleste Empire est le pays des lettrés ; la science y est en honneur. C'est par la science que les prédicateurs de l'Evangile vont ramener ces peuples à la foi du Crucifix. Les Pères Ricci, Adam Schall, Verbiest, se feront tour à tour astronomes, géographes, mécaniciens, fondeurs de canons ;... par là, ils gagneront les faveurs du prince, obtiendront de lui des édits en faveur de la religion qu'ils prêchent ; vivants, ils pourront, avec leur science pour passe-port, porter le crucifix aux disciples du Dragon ; morts, ils glorifieront encore le crucifix, arboré solennellement en tête de leur convoi, dans des funérailles publiques, décrétées par l'empereur.

Le 12 juin 1611, la croix, tenue par des vaillants apôtres, pénétrait dans le Canada. Quand il s'implante dans un pays, le crucifix, — c'est une loi presque générale, — s'enfonce dans un sol détrempé de sang. Les Pères Jogues, Jean de Brébeuf, Charles Lallemand offrent joyeusement le sang de leurs veines : ils meurent dans d'affreux supplices, mais en mourant ils peuvent saluer l'aurore du jour où, sur les bords du Saint-Laurent, les couleurs de France, respectées de ces peuplades sauvages, flotteront autour du crucifix, aimé et adoré !

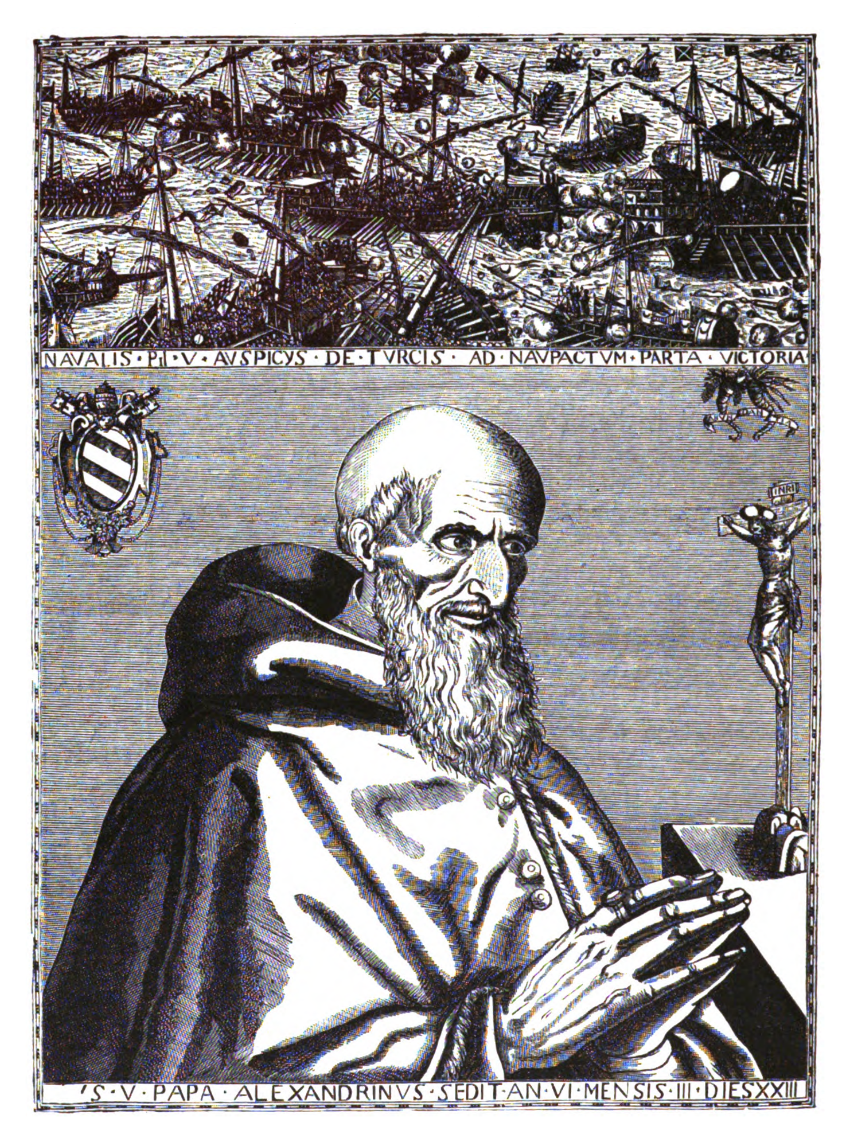
Pendant près de cent ans, les Jésuites, dans ces contrées, font avancer tout ensemble le drapeau de la patrie et le drapeau de la croix.

Le Père Marquette a découvert le Mississipi.

En 1700, d'Iberville fonde un établissement à l'embouchure de ce fleuve, et le Père

Paul du Rhu élève un grand Calvaire sur ses rives. — Au jour solennel de son érection, de quelle joie durent tressaillir les missionnaires, en voyant les bras bénissants du Christ s'étendre sur ces immenses contrées qu'eux et leurs frères ont, depuis un siècle, arrosées de leurs sueurs et de leur sang !

Ces plantations de croix devinrent dès lors familières aux apôtres de l'Amérique.



PENDANT LA BATAILLE DE LÉPANTE S. PIE V PRIE DEVANT SON CRUCIFIX.
(D'après une gravure italienne du temps.)

En même temps qu'ils portaient aux Indiens la bonne nouvelle, ils plantaient sur les grands chemins le signe de la Rédemption.

Au printemps de 1749, un groupe de voyageurs français partit de Lachine, près Montréal, et explora les solitudes qui avoisinaient alors les colonies anglaises. Quand l'expédition atteignit la rivière Alléghany, elle planta sur ses rives, côte à côte, la croix et

l'écusson de France en signe de civilisation et de paix. Tous les dix milles, le long de la route, le capitaine Celeron, chef de la troupe, enterrait des plaques de plomb avec les armes de France. En même temps les missionnaires enterraient des croix de bois, avec la date de l'expédition. — Tout porte à croire que c'est l'une de ces croix que l'on vient de découvrir, vers le milieu de l'année 1899, dans une carrière de Pensylvanie, à un kilomètre de Rochester. Elle est entièrement pétrifiée ; les catholiques américains ont salué avec bonheur cette *Invention de la Croix* sur leur sol, et l'ont considérée comme un gage de bénédictions.

Fasse le ciel que cette croix, devenue incorruptible, et réapparaissant au grand jour, après un siècle et demi, gagne à Jésus-Christ crucifié de nombreux adeptes, en ce pays où, pour tant d'hommes, le dollar est dieu !

§ IV. — CONQUÊTES DU CRUCIFIX AU XIXᵉ SIÈCLE.

Le XVIIIᵉ siècle et les débuts du XIXᵉ furent un temps d'arrêt dans la conquête du monde par le crucifix. La suppression de la Compagnie de Jésus avait brisé l'élan de trois mille missionnaires porte-étendards de la croix.

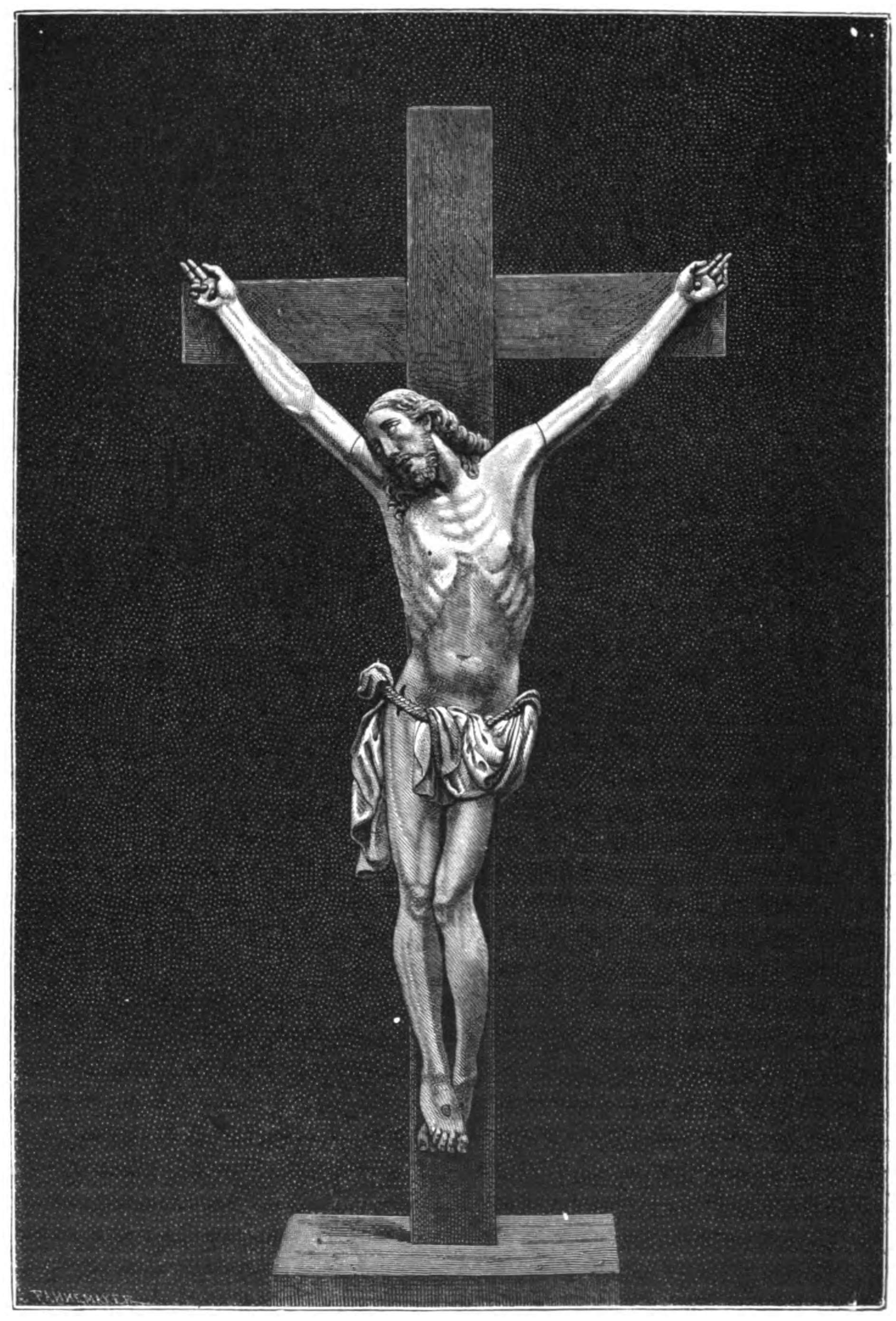
La grande Révolution acheva de décimer l'armée des conquérants d'âmes. Enfin Napoléon disait dans son égoïsme : « Je ne veux plus de missions quelconques ; je me contente d'exercer la religion chez moi et je ne me soucie point de la propager à l'étranger. » Il aurait fait tuer tous les hommes de la France pour porter les Aigles impériales au bout de l'univers. Il n'aurait pas donné un seul de ses sujets pour porter le crucifix au monde. Mais les Aigles eurent leurs ailes brisées à Waterloo ; le conquérant ambitieux mourut dans son île, fortifié, — ce fut la vengeance de Dieu, — par la vue de la croix ; et le Crucifix reprit sur la surface du globe sa course victorieuse.

Le vendredi 3 mai 1822, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, fut fondée à Lyon, par l'initiative de douze hommes de cœur, la Propagation de la Foi, qui aura pour mission de déployer sur tous les points du globe les plis sanglants de la Croix.

Pour réaliser ces conquêtes, cette œuvre propagatrice fournira ses millions. Mais le budget ne suffit pas dans une expédition guerrière, il faut une armée. Il faut une armée d'apôtres pour porter le crucifix à la terre. Qui la recrutera ? — Ecoutez.

« Un jeune homme a vingt ans... Il est jeune, il pourrait être heureux. Tout à coup une pensée le saisit : il se dit : « Il y a, par delà les mers, des peuples qui sont dans les ténèbres. Au lieu de vivre dans les bras de ma mère, de mes sœurs, de mourir entouré de mes petits-enfants, j'irai visiter ces sauvages, je leur porterai le crucifix. » Il part, il abandonne sa patrie, le toit qui l'a vu naître, l'arbre témoin de ses premiers rêves, toutes ces choses aimables dont on ne sait le prix que quand on les a quittées. Il laisse son vieux père, sa mère qu'il ne reverra plus, son costume national, sa langue. Il vivra caché dans les bois, au fond d'une pirogue... Un jour ou l'autre peut-être il sera pris, chargé d'une cangue ou percé de flèches. Voici ce qu'il sait, et il part. Il part sans regrets, que dis-je ? heureux, la croix de Jésus sur la poitrine. Il court, il vole. Qui l'emporte ? Qui lui a parlé au cœur ? qui le soutient ? Qui lui met la sérénité sur le

front ? l'ivresse dans l'âme ? Vents, portez-le sur vos ailes. Flots, courbez-vous. C'est le cœur de l'Eglise catholique qui passe ; c'est la vraie Eglise qui porte le crucifix au monde [1]. »

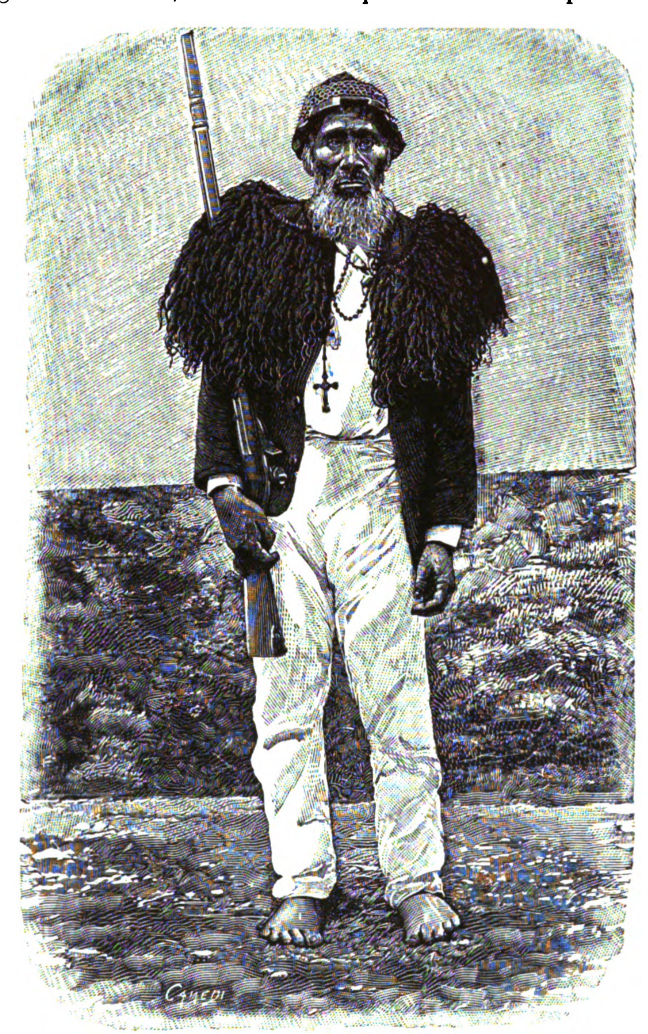


CRUCIFIX MERVEILLEUX,
longtemps vénéré au collège de Spring-Hill (Alabama). (Œuvre d'Antonio, Indien converti.)

Les flots se sont courbés, les vents l'ont porté sur leurs ailes. Il s'appelle de Smet ; il apprend que les *Têtes Plates* de l'Orégon repoussent les pasteurs anglicans ; « ce

1. Tiré presque textuellement du *Christianisme et les temps présents*, par Mgr Bougard, tome IV, page 200.

ne sont point là, disent-ils, les vraies *Robes noires*, qui ont appris la religion à nos ancêtres, car ils n'ont plus à la main le rosaire et le crucifix. » — Lui, de Smet, va porter à ces sauvages ce crucifix que ses pères leur ont porté. Il quitte Saint-Louis, traverse le désert américain, arrive aux Monts Rocheux, dans une peuplade sauvage ; déjà les chefs de la nation s'apprêtent à massacrer cet étranger, assez hardi pour venir les trouver jusque dans leurs forêts, quand, sur la poitrine du missionnaire, le soleil, dardant ses rayons, fait briller l'image du crucifix, de ce crucifix qu'ont aimé leurs pères. — Le silence se fait ; ils prêtent l'oreille : « Peuples, leur dit la *Robe noire*, cette image est l'image de mon Dieu, pour vous il est mort... en lui vous trouverez le salut. » Il leur fait alors le récit de la Passion, détache le crucifix de son cou et le remet entre les mains du grand Chef qui baise affectueusement les pieds du crucifix ; puis, les yeux levés au ciel, pressant de ses deux mains la croix sur son cœur : « O grand Esprit, dit-il, aie pitié de tes pauvres enfants. » Toute la peuplade fut convertie. Le Crucifix régnait aux Montagnes Rocheuses (1). *Ad populos exaltabo signum meum !*



LE CRUCIFIX AUX ILES MARQUISES.
Chef chrétien, autrefois anthropophage, adouci par le crucifix qu'il porte sur la poitrine.

L'amour du crucifix sut, même parmi les pauvres Indiens de l'Amérique du nord, susciter, en notre siècle, de véritables artistes. On put longtemps admirer au collège de Spring-Hill, dans l'Alabama, sur les bords du Golfe de Mexique, un crucifix merveilleux (2). Il était en bois sculpté, œuvre d'Antonio, Indien converti. Il était composé de quatre pièces ; le corps (tête et cou, moins la face), les deux bras et la face. Cette face avait été ajustée avec une telle habileté qu'il était difficile de reconnaître en elle une pièce distincte. L'artiste avait pu ainsi enchâsser, par l'intérieur, des pierres précieuses, imitant les yeux et donnant à la physionomie une expression ravissante. Admirezdans ce sauvage les saintes inventions de l'amour! Elles surpassent les inventions mêmes de l'art civilisé. En méditant la face adorable du Sauveur, cet Indien a vu dans ce regard divin tant de splendeur surhumaine,

1. Voir le récit de ce fait dans *Voyage de Jérusalem*, par le Père de Damas, tome II, chapitre XIX.
2. Il fut consumé dans l'incendie qui détruisit le collège en 1869.

que pour en reproduire l'ineffable beauté, il emprunte aux saphirs de ses sablonnières et aux perles de ses mers leur merveilleux éclat!

D'Amérique passons en Océanie. Porté par des missionnaires de tout Ordre, tenu haut

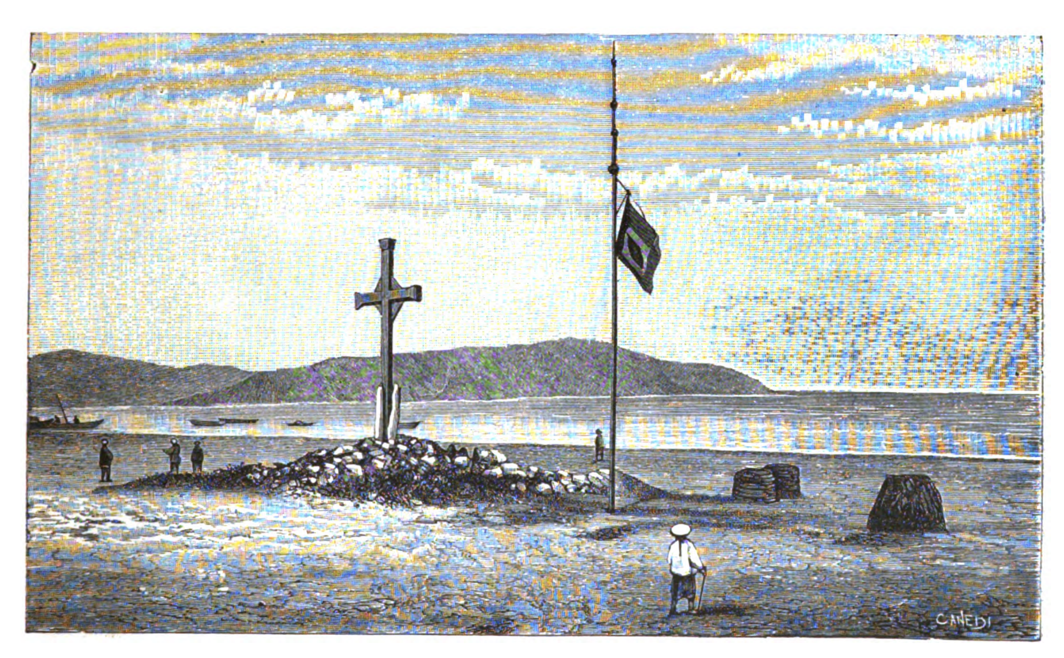


LE CRUCIFIX AUX ILES SANDWICH.
Le R. P. Damien De Veuster, apôtre des lépreux à Molokaï. — (Sa statue est à Louvain).

et ferme par plus de deux cents Maristes français, l'étendard du Roi s'avance sur le continent australien et sur les îles qui l'environnent. *Vexilla Regis prodeunt !* La croix brille sur ces contrées, *fulget crucis mysterium* et son rayonnement bienfaisant pénètre l'âme

de ces insulaires, en adoucit la férocité native et, d'un affreux anthropophage, fait un homme plein de mansuétude et de bonté. Regardez cet indigène des Iles Marquises, dont nous mettons le portrait sous vos yeux : hier encore ses mains étaient rouges du sang des victimes humaines qu'il dévorait : aujourd'hui, c'est un chef chrétien, respectueux de la vie de ses semblables ; d'où vient cette merveilleuse transformation? qui a changé le tigre en agneau? Regardez : c'est le crucifix qui pend sur sa poitrine. *(Figure, page 111.)*

Des Iles Marquises, remontez à l'Archipel des Iles Sandwich. Là, dans un coin de l'île Molokaï, huit cents lépreux, hommes et femmes, voient leurs membres tomber lambeaux par lambeaux. Un Père Picputien, le Père Damien de Veuster, s'offre, au risque de gagner leur mal, à partager leur infortune et à secourir leurs âmes. Il reste là douze ans au milieu d'eux, les fortifiant, les régénérant. Dans ces labeurs incessants, lui-même il est atteint de la lèpre ; il meurt, rongé jusqu'aux os ; il meurt heureux cependant ; car il



LE CRUCIFIX AU TONKIN OCCIDENTAL.
La croix est plantée sur la plage de Cua-Bang.

a pu implanter la croix dans cette île ; il a pu, depuis douze ans, coller le crucifix sur les lèvres de milliers de lépreux ; et quand il expire, lépreux lui-même, il baise avec joie l'image de Celui qui sur la croix fut tellement défiguré qu'Isaïe n'a pas craint de l'assimiler à un lépreux : « *putavimus eum quasi leprosum* (1). »

Là-bas, à Molokaï, dans la verdoyante vallée des lépreux, s'élève aujourd'hui, en mémoire du Père Damien, une superbe croix de granit, hommage de l'Angleterre protestante à ce prêtre catholique, martyr de la charité.

Le 16 septembre 1894, la Belgique à son tour élevait, à Louvain, une statue de bronze au Père Damien de Veuster. L'apôtre est debout ; il tient, d'une main, le crucifix pressé sur son cœur, de l'autre main, il serre sur sa poitrine un lépreux souffrant. Le crucifix, un lépreux, — c'est là le résumé parfait de la vie du grand missionnaire. N'est-ce pas

1. *Isaïe*, LIII, 4.

par amour du Crucifix qu'à l'exemple de son Maître, il s'est, pour les lépreux, fait lépreux lui-même ? *(Figure, page 112.)*

Des Iles Sandwich, rendons-nous au Japon : La croix que les princes païens de ces contrées avaient placée sur le sol de leur port de mer, comme une défense contre le christianisme, la croix que devait forcément fouler aux pieds quiconque voulait pénétrer dans ces îles — la croix aujourd'hui est embrassée au Japon par 50,000 catholiques.

Pénétrons en Chine ; — Gabriel Perboyre, vaillant Lazariste, y est l'apôtre du Crucifix ; souvent il disait : « Mon âme est collée à Jésus-Christ, mais à Jésus-Christ crucifié. » C'est le crucifix qu'il apporte à la Chine, c'est pour le crucifix qu'il meurt ; le mandarin lui commande de fouler le crucifix aux pieds : « Si tu ne le fais pas, tu mourras ! — Je ne le ferai pas, je mourrai. » Battu, roué de coups de rotin, suspendu à une poutre par les pouces, étiré, disloqué, tiraillé, puis attaché à une croix, il y mourut, le 14 septembre 1848, martyr du crucifix, crucifié lui-même !

Descendons au Tonkin occidental ; sur la plage de Cua-Bang, la croix du Christ est plantée : missionnaires, soldats français, qui cinglez vers ces rives, saluez, se détachant sur le ciel bleu de l'Indochine, le signe de la Rédemption ! La croix, qui accueille le voyageur à son arrivée dans ces terres amies, abritera un jour dans sa dernière demeure le soldat de France, tombé là, victime de la fièvre, et le missionnaire, mort, soldat du Christ, au poste du dévouement !

C'est le crucifix qui faisait la force des prédicateurs de l'Evangile dans cette guerre d'extermination que le roi Minh-Menh déclara en 1830 aux 400,000 fidèles de l'Eglise Annamite.

François Gagelin, prêtre des Missions étrangères, fut le premier à arroser de son sang la *Terre sanglante*. Il meurt le 17 octobre 1883. Avant sa mort, il écrivait à M. Jaccard, son confrère : « La vue du crucifix me console... *cupio dissolvi et esse cum Christo !* »

En 1837, c'est le tour de Jean-Charles Cornay : on l'enferme dans une cage affreuse, mais aux barreaux de sa cage, il a suspendu une petite croix, et tout heureux il chante dans sa cage ! Avant son supplice, on lui met de force un crucifix sous les pieds, pour qu'il le foule. — Il résiste ; c'est son arrêt de mort.



LE CRUCIFIX A L'ANNAM.
Famille annamite au pied du crucifix.

En 1852, Jean-Louis Bonnard, son catéchiste Kion, l'écolier Bâ, son servant de messe, refusent, eux aussi, de fouler aux pieds le crucifix. — C'est le signal du supplice. Oh ! comme le crucifix fut aimé dans ces pays de l'Annam ! aimé jusqu'à la mort et jusqu'à la mort la plus affreuse !

Au XIX[e] siècle comme au III[e], le mot de Tertullien est toujours vrai : « *sanguis martyrum, semen christianorum.* » Le sang de ces missionnaires, mourant sur ces rivages, plutôt que de fouler aux pieds le crucifix, a fait germer une forte race de chrétiens, fidèles adorateurs du crucifix ; jugez-en par ce brave Annamite, entouré de ses cinq enfants, que les *Annales de la Propagation de la Foi* nous représentent si dévotement agenouillé devant un autel surmonté du crucifix.

De l'Indochine passons dans l'Hindoustan. D'après l'évaluation du *Madras Directory*

(1889), en 1800, vingt-deux missionnaires catholiques travaillaient au triomphe de la croix dans la grande presqu'île hindoue ; aujourd'hui 645 missionnaires et 3000 Frères et Sœurs y font connaître Jésus crucifié à un million sept cents âmes.

Partout la croix s'implante. — Voyez-la, au Bengale, surmontant la ravissante église de Raghabpur, et s'élançant dans les airs plus haut que la cime altière des palmiers.

Voyez-la, à Katkahi, dans l'église du Père Canoy, dominant le bel autel, où, sur de curieux médaillons, les indigènes pourront lire, écrites en langue bengale, des invocations au Dieu, Créateur et Rédempteur du monde.

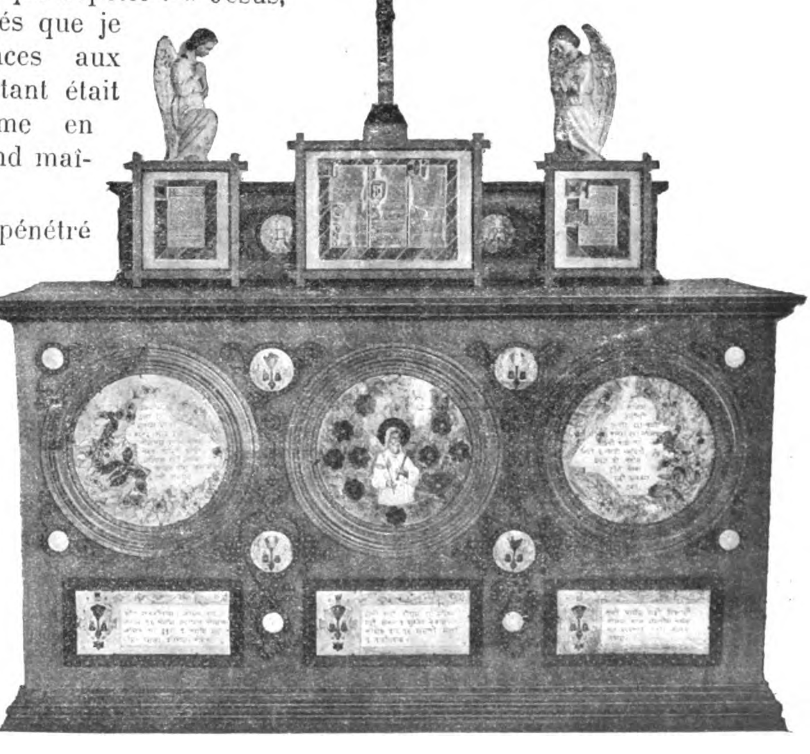
Quittons le continent asiatique ; nous voici à Ceylan ; Jésuites, Oblats de Marie, Frères de la Doctrine chrétienne, font aimer la croix, sur ces rivages où Xavier l'apporta. Hélas ! cette île luxuriante abrite bien des douleurs. Comme à Molokaï, la lèpre règne à Kalmunaï : mais là aussi, le crucifix est le grand consolateur. Pettapa, vieillard chrétien, avait le pied rongé par le mal ; en mars 1900, il dut subir l'amputation, mais il ne voulut pas être endormi pendant l'opération : « Il m'a demandé mon crucifix, ecrivait le Père Bury, et pendant qu'on tranchait ses chairs rongées et qu'on sciait ses os, il n'a fait que répéter : « Jésus, Marie, c'est pour mes péchés que je souffre, j'unis mes souffrances aux vôtres. » Le médecin protestant était émerveillé. A Ceylan, comme en Europe, le crucifix est le grand maître de courage.



LE CRUCIFIX AU BENGALE.
La croix domine l'église de Raghabpur.
(*Miss. Belges*, n° 6, mai 1893).

Les Capucins français ont pénétré en Arabie : porté par leurs 1500 catholiques, le crucifix va, jusque dans le sanctuaire de l'Islam, se dresser en face du croissant. En Arménie, la vue du crucifix console les chrétiens massacrés pour leur foi.

A Beyrouth, nombre de jeunes médecins apprennent aux Facultés catholiques, avec les sciences humaines, l'amour de ce crucifix qu'ils présenteront bientôt aux lèvres de leurs malades.



LE CRUCIFIX AU BENGALE.
Autel de l'église de Katkahi. (*Miss. Belges*, mai 1899, n° 5).

En Syrie, — grâce aux pèlerinages périodiques en Terre Sainte, grâce au zèle des Pères Assomptionnistes, — plus que jamais la croix triomphe. Vingt pays de France possèdent, à l'heure actuelle, des croix de Jérusalem ; elles ont été rapportées sur *la Nef du Salut*, par les pèlerins de la Pénitence. C'est ainsi que, par une réciprocité de dons, l'Orient nous rend la croix dont nos missionnaires lui portent l'amour.

Nous avons vu les conquêtes du crucifix au XIX[e] siècle, dans l'Amérique, dans les îles de l'Océanie et dans les vastes régions de l'Asie. Il nous faut parler de ses triomphes sur les rivages et au cœur de l'Afrique.

Là, il y a cent ans, le crucifix était presque un inconnu. Quel changement aujourd'hui ! nous allons faire le tour de l'immense Continent, et presque à chaque halte, nos yeux réjouis rencontreront la croix. Le 29 janvier 1899, un monument, en l'honneur du Cardinal Lavigerie, était inauguré dans la basilique de Saint-Louis de Carthage. Près de l'apôtre, à moitié étendu sur son lit funèbre, un nègre, d'une main, élève un tronçon de chaînes brisées, de l'autre, presse un crucifix sur son cœur. Image expressive : ce fut en effet la gloire du grand Cardinal d'avoir, par lui-même et par la vaillante légion de ses Pères Blancs, brisé les fers des pauvres noirs et mis le crucifix dans leurs mains. Au sommet de la basilique qui abrite ce monument, la croix resplendit comme au temps de saint Cyprien, *Vexilla Regis prodeunt !*

Gagnons Alger : en 1840, une mosquée est concédée à Mgr Dupuch. Elle va devenir sa cathédrale. Au sommet de la grande coupole, le croissant est abattu et la croix, une grande croix, s'élève dans les airs : *fulget crucis mysterium !*

Passons le détroit de Gibraltar et descendons vers le Sud ; nous rencontrons les Canaries ; on a pu dire que cette île, par la pure lumière qui l'inonde, par les sites pittoresques des montagnes volcaniques et des cratères géants, était comme l'Eden de ces contrées ([1]). Grâce à la vieille foi espagnole, cet Eden est resté jusqu'ici un Eden chrétien ; et c'est chose douce au cœur que de contempler dans ces « îles fortunées » les merveilles de la création. Regardez plutôt l'admirable site de Las Palmas, ces vigoureux cactus, ces aloës en fleurs, ces bananiers, que dominent les palmiers géants ; les tours de la cathédrale qui dominent les palmiers, les deux croix qui dominent les tours, et cette teinte d'azur qui enveloppe tout ensemble et les palmiers et les tours, et les bras bénissants de la croix. Que la nature est belle, œuvre des mains de Dieu ! Qu'elle me semble plus belle encore, quand elle sert de cadre au crucifix, œuvre du Cœur de Dieu !

Descendons le long de la côte occidentale du grand Continent, longeons la Côte d'Ivoire ; nous voici au Dahomey ; le drapeau français flotte sur ces terres conquises par notre épée ; l'etendard du Christ doit y flotter aussi : *ad populos exaltabo signum meum !* — Le Père Dorgère, des Missions africaines de Lyon, s'est rendu fameux sur ces lointains rivages. Pendant vingt ans, il avait tout bravé, les naufrages, les maladies, le climat brûlant, la férocité de Béhanzin, pour porter le crucifix à ces peuples sauvages.

Devenu l'otage d'un roi barbare, puis le négociateur dévoué de la France, il rendit, dans ces dangereux pourparlers, de tels services à la mère-patrie, qu'ils expliquent l'ordre du jour suivant :

« Le contre-amiral, commandant en chef les armées de terre et de mer, faisant les fonctions de gouverneur dans le golfe de Bénin, est heureux de porter à la connaissance des troupes... la conduite patriotique et le courageux dévouement avec lequel le

1. *Conférence sur les Iles Canaries*, par M. Gaston T'Serstevens. Voir le *Mouvement antiesclavagiste*, 1[er] février 1900. En vente, 1, rue Guimard, Bruxelles.



R. P. Dorgère, aumônier de la colonne expéditionnaire, s'est acquitté du message dont il était chargé près le roi du Dahomey. »

En disant ces mots, le vice-amiral de Cuverville attacha la croix d'honneur sur cette poitrine où brillait déjà le crucifix. Qu'il fait bon voir resplendir sur la même poitrine ces deux emblèmes de sacrifice et de dévouement, le crucifix et la croix d'honneur !

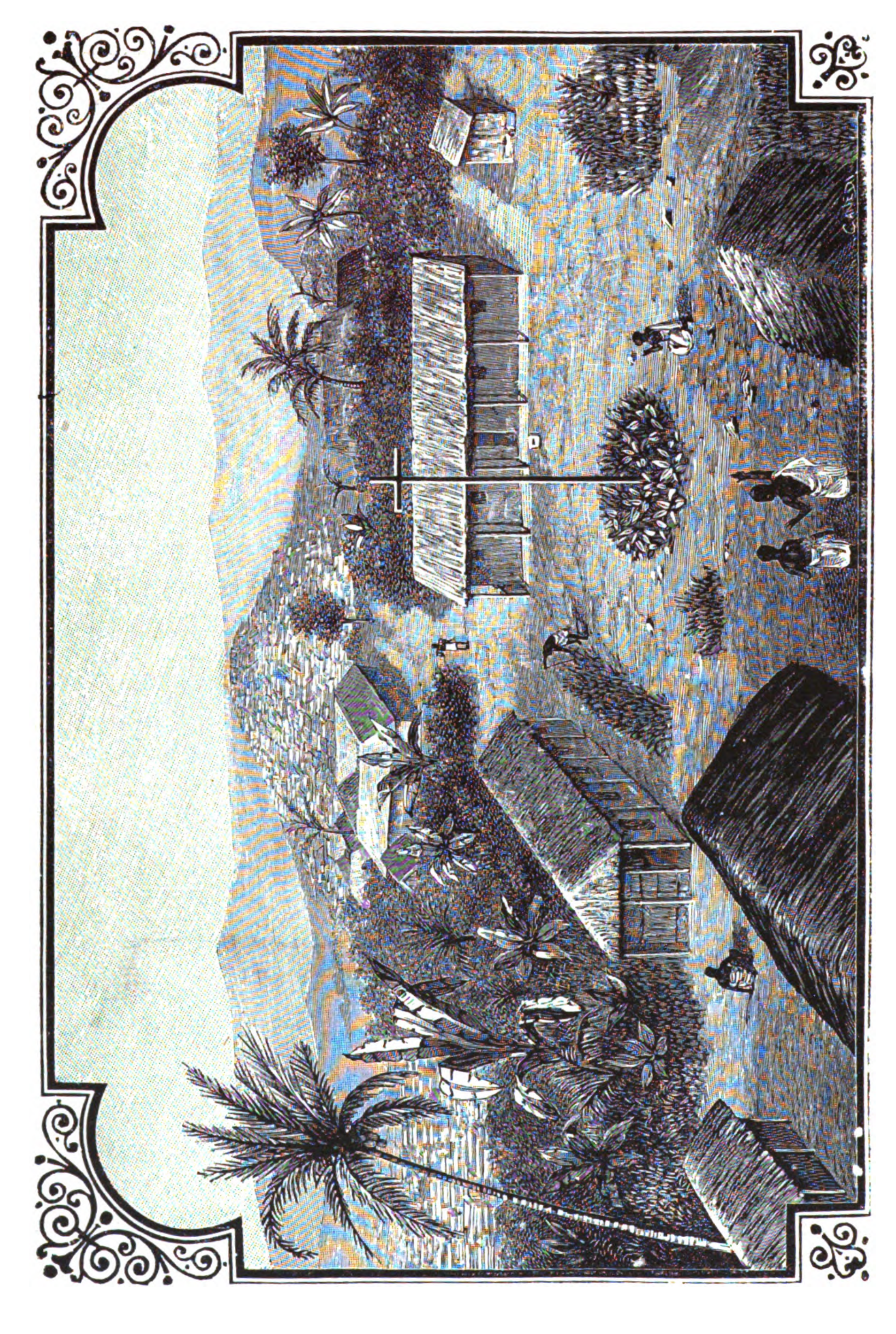
Un frère d'armes du Père Dorgère, le R. P. Klauss, envoyait, en 1896, un dessin de la Mission Saint-Augustin, à Ibadan. Ce croquis atteste comment la croix est aimée au



LE CRUCIFIX AU DAHOMEY.
Le Père Dorgère, apôtre de ces colonies, porte sur sa poitrine le crucifix et la croix d'honneur.

Bénin. Au centre de la place principale, au milieu des huttes symétriquement rangées, un Calvaire émerge d'un massif d'aloès, et s'élance fièrement vers le ciel. En avant, un nègre montre, d'un geste, à l'un de ses congénères, ce gibet où un Dieu est mort pour eux par amour. Plus près de la croix, un noir est à genoux sur le sable, les mains jointes, le regard fixé sur l'arbre du salut. Oh ! que la parole de Jésus se vérifie admirablement : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ! » *omnia traham !* Oui, la croix a tout attiré à elle, tout, depuis les *Peaux Rouges* des Monts Rocheux jusqu'aux nègres du Bénin !

Passons au Congo. Les Belges y ont une Mission florissante. Les Pères de Scheut, les Jésuites, les Rédemptoristes, les Pères Blancs, les Trappistes, les Prêtres de Gand, les Prêtres du Sacré-Cœur, rivalisent d'ardeur à faire connaître et aimer la croix ! Admirez le beau crucifix que les Pères Rédemptoristes ont placé à l'entrée du sanctuaire



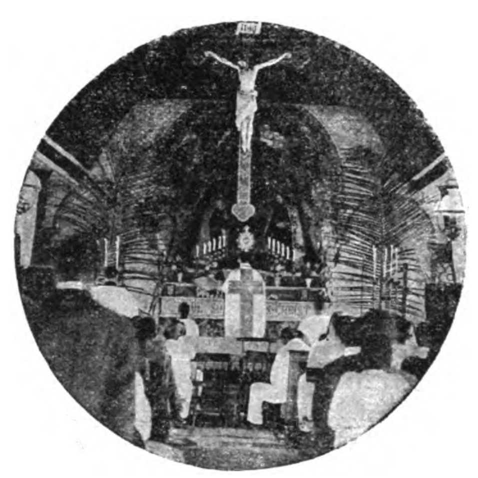
LE CRUCIFIX CHEZ LES NÈGRES DU BÉNIN.
Mission Saint-Augustin à Ibadan (Afrique Occidentale).

dans leur église de Matadi. A le contempler, ainsi suspendu dans les airs, ne le prendrait-on pas pour un des christs superbes que, dans nos vieilles cathédrales, nos aïeux attachaient, par des chaînes d'or, à l'arc triomphal ? Il faudra que, dans un instant, de pauvres nègres, à peine vêtus, viennent se prosterner devant l'image du Sauveur, pour

nous ramener à la réalité et nous rappeler que nous sommes dans une pauvre chapelle de bois, élevée dans les sables de l'Afrique.

Les religieuses ne sont pas moins ardentes que les missionnaires dans l'évangélisation de ces immenses contrées.

Voyez, sous leur robe de laine blanche, ces neuf religieuses franciscaines, missionnaires de Marie, réunies à Anvers le 1er juin 1900. Elles sont graves et pensives comme le conquérant qui médite une expédition lointaine. Ce sont en effet des conquérantes, des conquérantes de l'Afrique. Dans une heure, elles prennent le bateau et s'en vont à Stanley-Falls, dans un pays perdu. Toutes tiennent en main leur crucifix, le crucifix qui leur donne la force de quitter famille et patrie, le crucifix qui là-bas, par delà les mers et les sables brûlants, va être dans leur main, l'arme de la conquête.



LE CHRIST TRIOMPHAL, A MATADI.

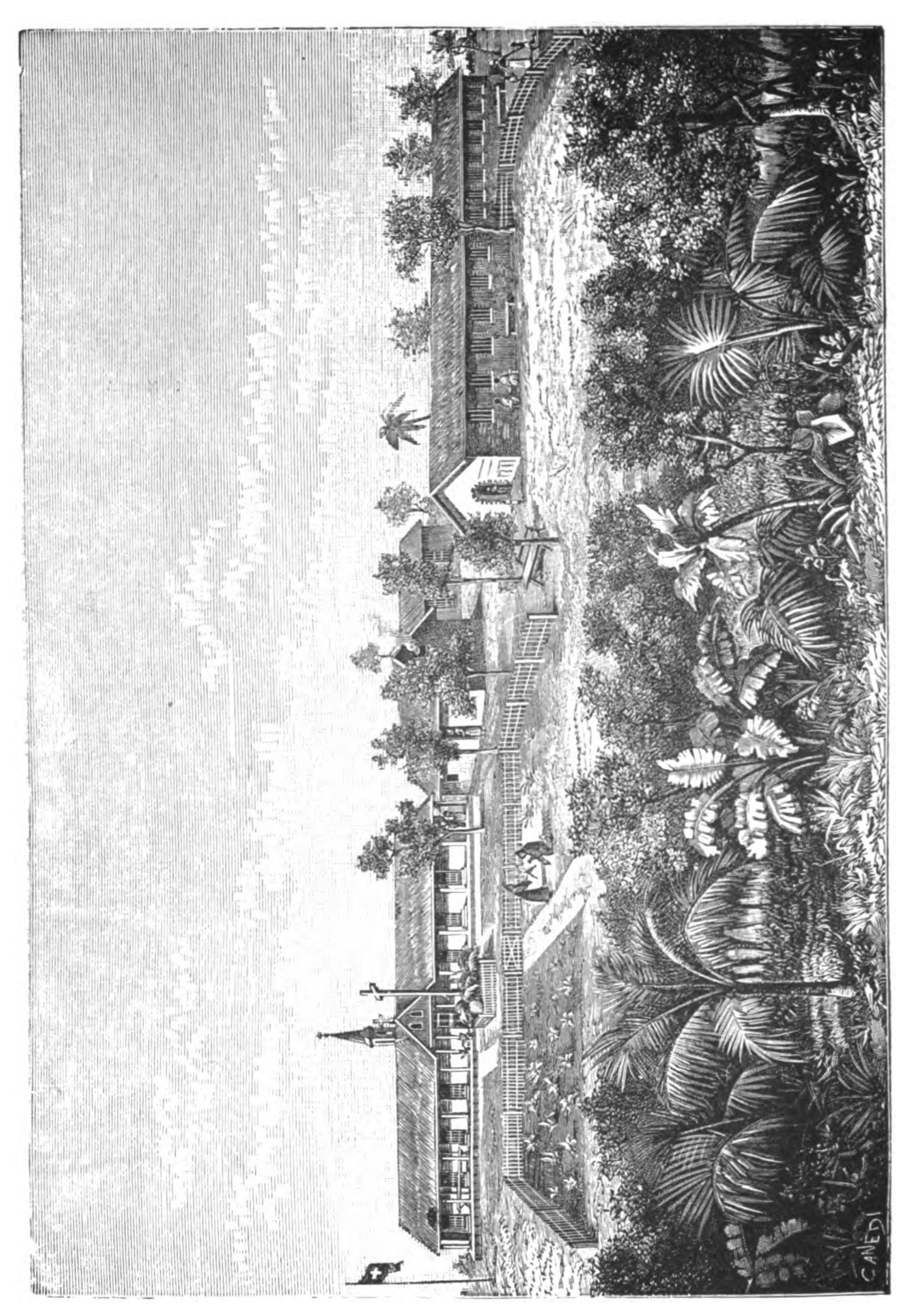


NEUF RELIGIEUSES FRANCISCAINES
réunies à Anvers, le 1er juin 1900, vont s'embarquer pour Stanley-Falls (Afrique).
Elles tiennent en main le crucifix qu'elles vont planter là-bas.

Regardez Sœur Josépha (*figure, page 125*), missionnaire de la charité de Gand ; regardez-la, serrant contre elle Sittambili, la petite Congolaise ; avec quelle affection

elle tient sa main, posée sur l'épaule de sa chère négrillonne ; c'est le crucifix qu'elle porte sur la poitrine qui lui donne cet amour de mère pour cette enfant des déserts, devenue, par ses soins, l'heureuse disciple de Jésus crucifié.

Remontez le cours du Congo ; traversez le lac Tanga-Nika ; nous voici à l'Orient du



LE CRUCIFIX AU ZANGUEBAR MÉRIDIONAL (Afrique Orientale).
Mission de Saint-Benoît de Pugu.

continent Africain, au Zanguebar Méridional ; en janvier 1888, les missionnaires Bénédictins de Bavière arrivaient à Pugu, à quatre ou cinq heures du port de Dari Salam, et y plantaient la croix. — Les Arabes, furieux de voir dans leurs déserts étinceler le signe de la Rédemption, attaquent la Mission nouvelle ; le sang des missionnaires, le

sang des néophytes, orne l'arbre de la croix d'une pourpre royale; *ornata regis purpura!* Puisse Dieu, glorifié par la mort des martyrs, étendre son règne sur ces contrées : *regnavit a ligno Deus!*

Prenons la mer et descendons vers le Sud. — Nous voici dans la grande île Mal-



LA CROIX DOMINE LA CATHÉDRALE DE TANANARIVE.

gache. Grâce à la France, le crucifix est aimé à Madagascar. La croix domine fièrement la cathédrale de Tananarive. — Comme au sommet de la grande tour, elle règne au fronton de la pauvre chapelle de Majunga ; Majunga c'est l'asile des lépreux, sous une autre latitude, c'est encore Molokai avec ses héroïques dévouements : le Père Bé-

zym, Jésuite polonais, fut le Père Damien de la léproserie malgache! Il savait qu'il y avait dans ce coin de terre des « ladres » abandonnés ; en 1898, il y court ; arrivé à Saint-Camille, il écrit ces paroles, sublimes dans leur simplicité : « Je me suis voué corps et âme au service des lépreux. J'aurai la lèpre, je mourrai, la Sainte Vierge enverra un autre Polonais et tout ira toujours. »

Regardez le héros qui écrivit ces lignes, regardez-le en compagnie de ses chers malades ; lépreux et aumônier des lépreux portent le crucifix sur la poitrine, l'un y puise la patience, et l'autre sa grandeur d'âme.



LE R. P. JEAN BÉZYM, S J.
Le crucifix donne la force aux lépreux et au Père des lépreux.

Quand, frappé de la lèpre, ou épuisé par les travaux, le missionnaire malgache tombe au poste du dévouement, il a du moins le bonheur de dormir son dernier sommeil à l'ombre de la croix. Pas de maire sectaire, sur ces rivages, pour abattre le crucifix au champ du grand repos. Considérez le cimetière de Tamatave, la croix y domine la porte d'entrée — et, en regardant bien, vous apercevrez, de ci, de là, des croix perdues dans le feuillage. Il est si consolant, si reposant ce cimetière, avec sa verdure et ses croix, qu'un indigène est venu s'asseoir sur le seuil ; il semble méditer sur l'éternelle paix des chrétiens morts qui dorment à ses côtés, il remercie Dieu des souriantes clartés que le crucifix projette sur l'outre-tombe. *(Figure, page 123.)*

Terminons au pied de la croix du cimetière de Tamatave cette course à travers les siècles et le monde. Partout dans les forêts vierges de l'Amérique, dans les îles de l'Océanie, dans les brousses de l'Asie, dans les sables brûlants de l'Afrique, nous avons vu le crucifix béni, baisé, adoré.



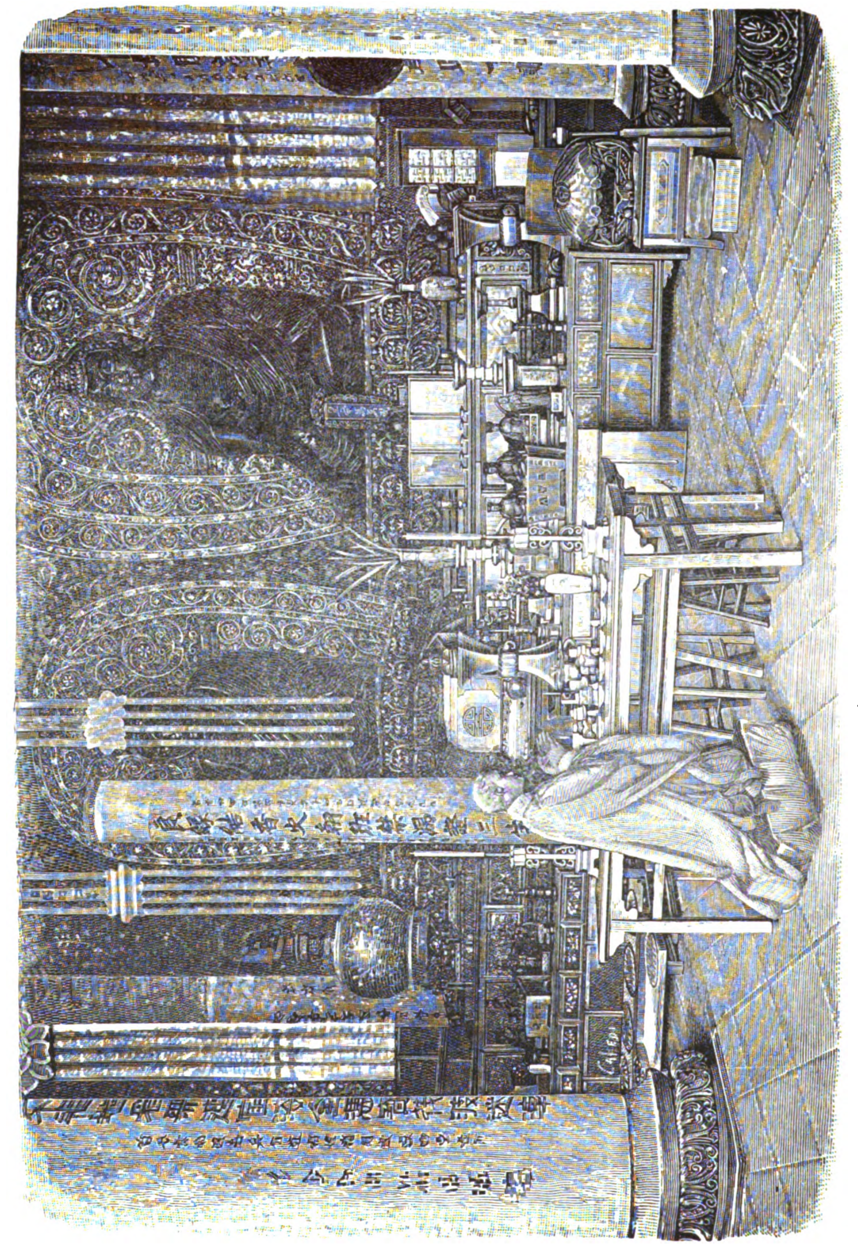
LE CIMETIÈRE DE TAMATAVE (MADAGASCAR).
La croix domine la porte d'entrée ; — est plantée sur les tombes.

Pendant le siècle qui vient de s'achever, vingt-six millions d'hommes, — au dire des statisticiens, — ont appris à le connaître et à l'aimer.

Soixante-dix mille missionnaires, à l'heure actuelle, se consacrent à cette grande tâche. Vaillante armée, phalange héroïque, mais qu'il faudrait doubler, tripler pour de nouvelles conquêtes !

Voyez ce bonze en prière devant la statue de Bouddha ; voilà ce que l'on adore, là où le crucifix n'est pas connu. Hélas ! trois cent cinquante millions d'hommes sont courbés devant cette horrible idole.

Chrétiens au cœur brûlant, jeunes filles à l'âme ardente, dont le regard a compris le



LES CONQUÊTES A VENIR DU CRUCIFIX.
BONZE EN PRIÈRE DEVANT BOUDDHA A FO-KIEN (Chine).

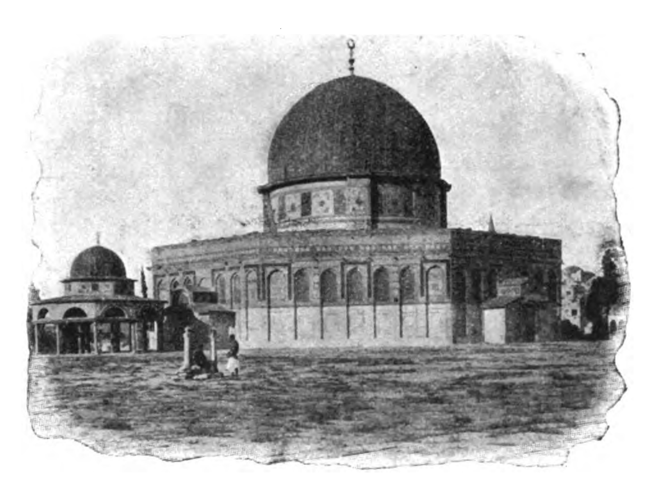
regard de Jésus mourant, volez dans l'Inde, la Chine et le Japon, allez briser l'horrible idole, et sur ses débris plantez le crucifix !

Au centre de Jérusalem, la ville sainte où Jésus expira, voyez la mosquée d'Omar, et

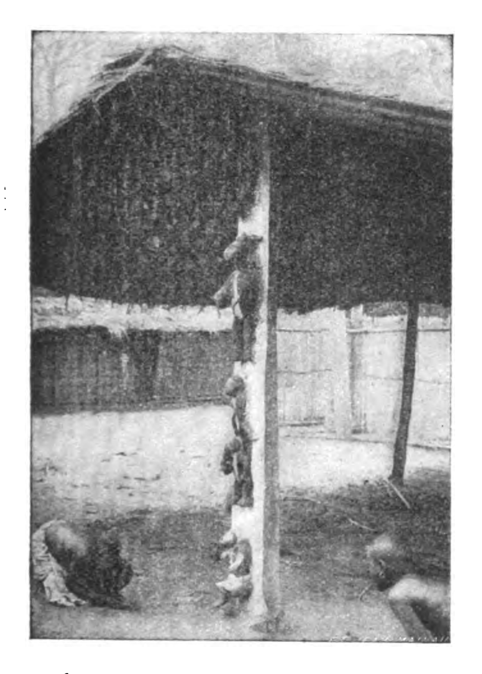
sur le sommet de la coupole, voyez le croissant, qui règne en maître. Hélas ! quatre-vingt millions d'hommes sont courbés sous cet affreux emblème.

Jeunes gens, qui, peut-être, gaspillez en France l'énergie de vos vingt ans, que ne courez-vous au pays de l'Islam, que n'allez-vous abattre le croissant maudit, et arborer le crucifix au sommet de la coupole !

Là-bas, dans les sables congolais, sur les bords du Kwango, voyez ces pauvres négrillons, le front dans la poussière devant ces ridicules fétiches, suspendus au pilier qui soutient leurs cabanes. Hélas ! sur le sol africain, cinquante millions d'indigènes sont victimes de ces superstitions puériles. Jeunes apôtres, allez au fond de ces déserts, allez détrôner ce sachet rempli de terre et rougi du sang d'un coq, qu'ils prennent pour une divinité tutélaire ; à la place du fétiche éventré sous les yeux réjouis des pauvres noirs, vous placerez le crucifix.



LA MOSQUÉE D'OMAR A JÉRUSALEM.
« A la place du croissant brisé, jeunes apôtres, sur la coupole arborez le crucifix. »



FÉTICHES DU KWANGO (AFRIQUE).
« Au lieu des ridicules fétiches, offrez aux pauvres Noirs le crucifix. »

Et vous, vierges conquérantes, allez, comme Sœur Josépha, allez sur la terre d'Afrique, allez suspendre la croix au cou des pauvres Congolaises, présentez le crucifix aux lèvres des jeunes négresses, sœurs et compatriotes de Sittambili la négrillonne !



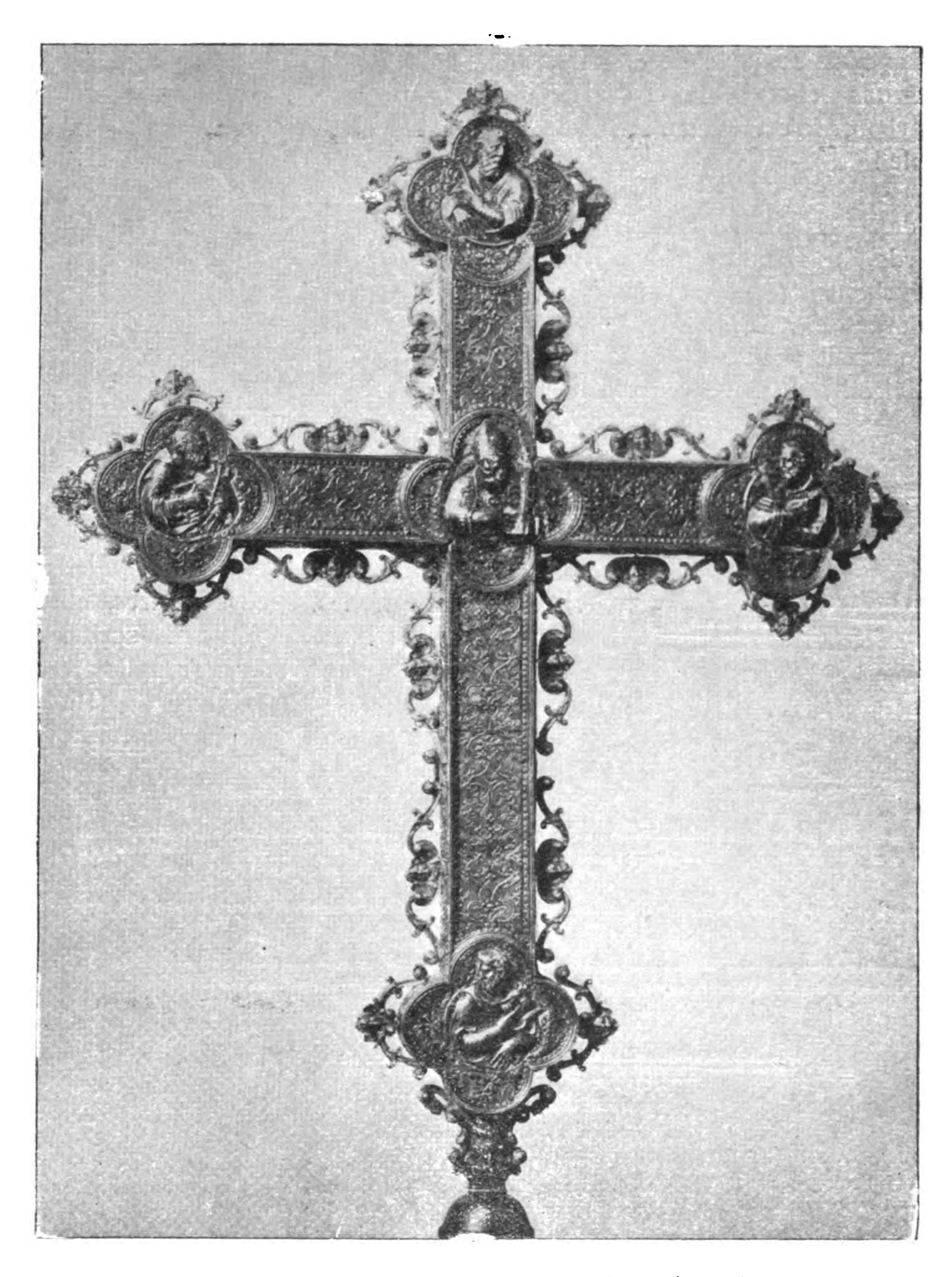
SŒUR JOSÉPHA,
MISSIONNAIRE A MOANDA
ET SITTAMBILI LA CONGOLAISE.
Le crucifix a donné une seconde mère à la pauvre négrillonne.

Soldats du Christ, les progrès de la civilisation vous aideront à porter la croix aux extrémités du monde.

La Russie construit, en toute hâte, son Transsibérien ; l'Angleterre rêve une voie ferrée de l'Egypte au Cap. Dans cette pénétration des continents par la vapeur, Angleterre et Russie voient avant tout l'élan qu'elle va donner à leur industrie et à leur négoce ; elles n'ont guère en vue que le transit direct de leurs denrées, que le rapide transport de leurs explorateurs. Courtes vues que celles-là !

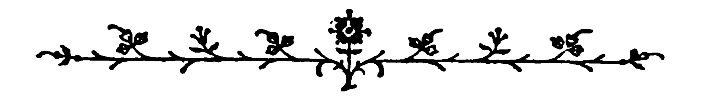
Russie et Angleterre, instruments inconscients de la Providence, préparent la voie aux

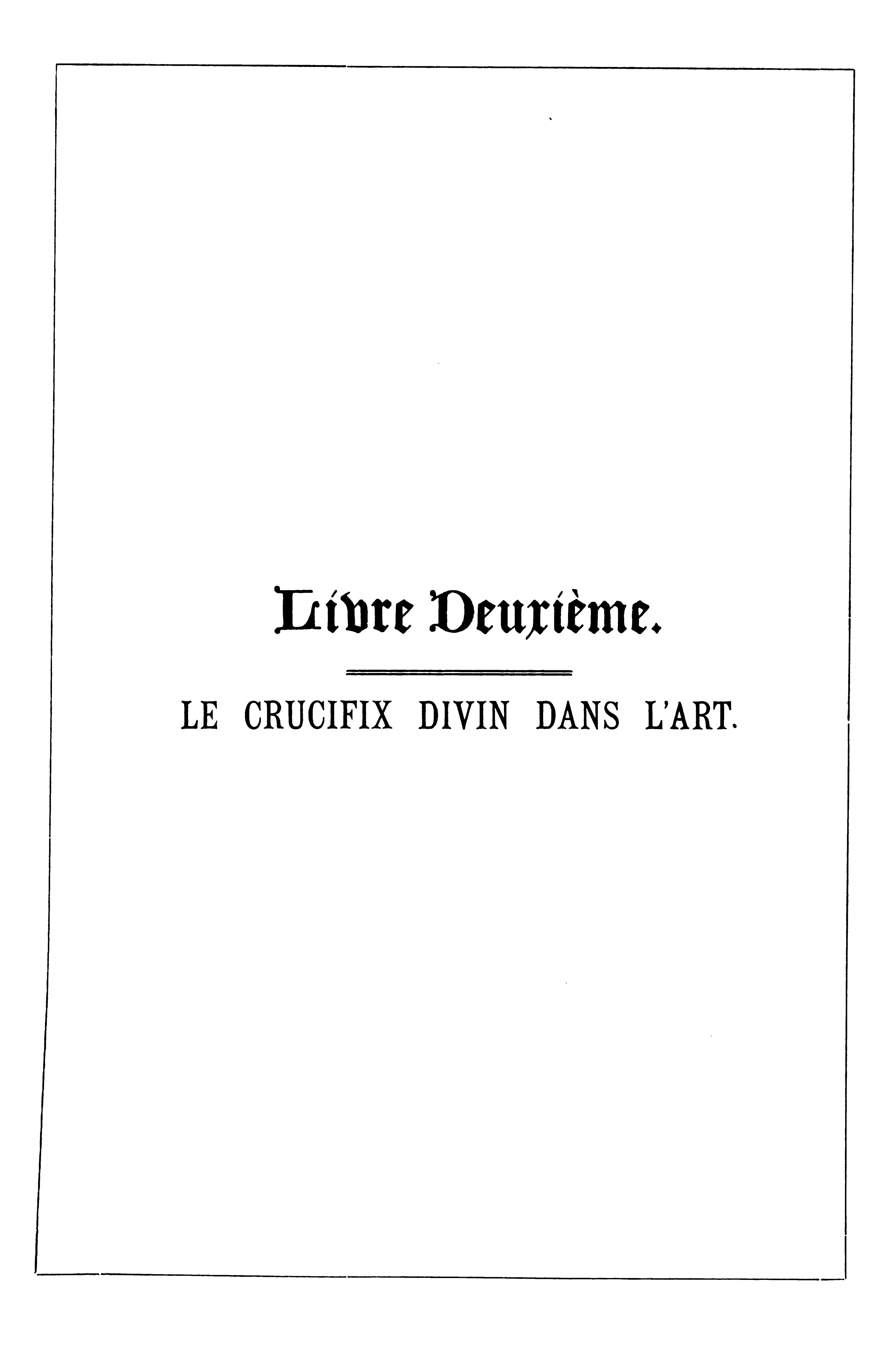
missionnaires qui, demain, iront en quinze jours, planter la croix sur les rives du Zambèze ou sur les bords du fleuve Jaune. Préparez-vous, porte-étendards du Christ, l'heure



CROIX PROCESSIONNELLE DU XVe SIÈCLE (revers)
à San Petronio, Bologne.

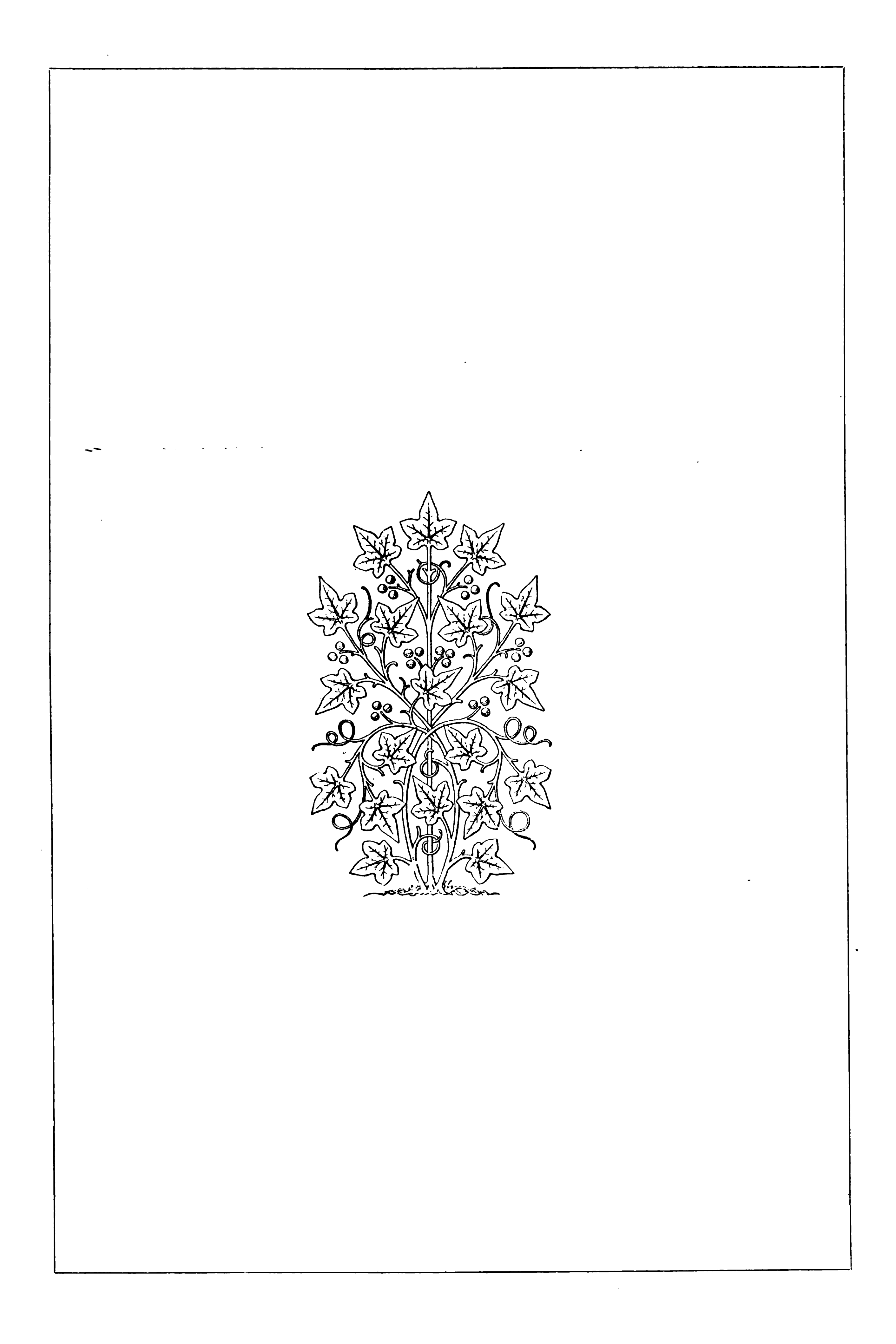
est proche où sur tous les coins du globe vous pourrez, à la face des peuples, arborer le crucifix! *Ad populos exaltabo signum meum!*





Livre Deuxième.

LE CRUCIFIX DIVIN DANS L'ART.





Chapitre Premier.

LES ORIGINES DU CRUCIFIX.



De tout temps l'Eglise a encouragé le culte des saintes images. Echo des Saints Pères, Léontius écrit au VII[e] siècle : « Les images ne sont pas nos dieux ; ce sont des livres toujours ouverts, qu'on explique et qu'on vénère dans nos églises, afin de se rappeler Dieu même, en les voyant, et de l'adorer dans ses saints et dans ses œuvres. »

Sérénus, évêque de Marseille, avait rejeté les images de son église ; le pape Grégoire I[er] lui envoie un blâme : « Tu n'aurais pas dû briser ce qui est dans les églises, pour servir, non à l'adoration, mais à l'instruction des ignorants (1). »

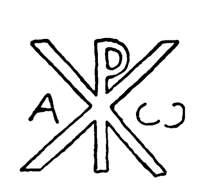
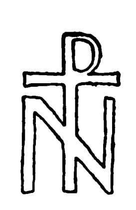
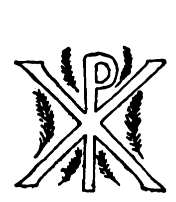
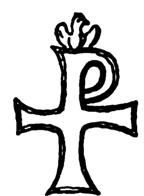
Le second Concile universel de Nicée (787) soutient la même doctrine contre les iconoclastes ; il compare la lecture et la peinture, et voit dans l'une et l'autre un puissant moyen d'instruction chrétienne.

Le Concile de Trente est plus explicite encore, en affirmant « que l'on peut tirer un grand profit de la vue des images sacrées (2). »

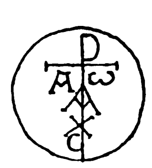
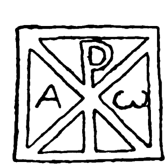
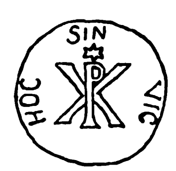
S'il est une image dont on puisse tirer grand profit, c'est bien l'image du Christ en croix, puisqu'elle est, nous l'avons dit, l'abrégé de toute la doctrine chrétienne.

Cependant, durant les trois premiers siècles du christianisme, ils sont rares « ces livres toujours ouverts » dont parle Léontius. Quelques représentations symboliques, le poisson au II[e] siècle, un pasteur portant une brebis sur les épaules, le monogramme du Christ, voilà les principaux emblèmes offerts dans les sombres galeries du Palatin, au regard des premiers fidèles.

Si quelque artiste veut rappeler la Croix, il se contente d'offrir aux yeux un signe approchant, la lettre T, ou la lettre X, ou encore une autre. S'il tente d'unir la victime



QUELQUES REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES DU CHRIST, DANS LES PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME.

1. *Epist.* I, 9. — 2. *Sess. XXV*, De invocat. sanct.

à l'instrument de son supplice, il le fait encore sous le voile du symbole : devant la croix il place, en Occident, un Agneau ; en Orient, un beau jeune homme, ceint d'un bandeau royal ; mais rien qui laisse supposer l'idée de crucifixion. Chacun sait les raisons de cette réserve : tant que le culte des idoles subsista, les chrétiens durent se montrer fort prudents dans l'usage des représentations par la peinture et la sculpture, pour ménager la foi, encore mal éclairée, des catéchumènes qui auraient peut-être confondu le culte justement recommandé de l'image avec l'adoration légitimement proscrite, et pour ne pas scandaliser les juifs, qui, ne sachant pas interpréter la parole de Dieu : « *Vous ne ferez point d'image taillée* [1], » se seraient éloignés d'une religion qu'ils auraient vue en désaccord avec les ordres de Jéhovah.

De plus, dans cette période du christianisme, période d'attaques violentes ou perfides, l'Eglise, avec sagesse, faisait observer à ses enfants ce que l'on appelait *la discipline du secret*. — Les infidèles, pour jeter le discrédit sur la religion naissante, s'efforçaient d'en défigurer les dogmes les plus saints, d'en travestir les rites les plus sacrés. L'Eglise s'entourait donc d'une ombre discrète, et ne révélait l'intégrité de ses mystères qu'aux catéchumènes déjà éprouvés par une série d'initiations progressives.

Des cérémonies du culte étaient dès lors exclues les images trop parlantes, celle du crucifix surtout, qui en dit tant à qui sait l'entendre. Comment d'ailleurs les païens, qui regardaient le crucifiement comme un supplice infamant, auraient-ils pu se décider à embrasser la religion d'un homme qu'on leur aurait montré, sans préparation préalable, pendu sur cet ignoble gibet ?

De tout ceci résulte la rareté des croix et, à plus forte raison, des crucifix, dans les monuments chrétiens, avant le IVe siècle.

La description du Sauveur en croix se trouve très fréquemment chez les plus anciens écrivains, tels que saint Ignace, Tertullien, saint Paulin de Nole ; de quelques expressions de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin, on peut aussi conclure assez clairement qu'ils connaissent le crucifix [2]. Il n'en est pas moins vrai que, si cette sainte image existait déjà à l'usage des particuliers, elle n'était pas admise dans le culte public, et l'iconographie chrétienne ne peut en offrir aucun spécimen.

LE CHRIST A TÊTE D'ANE AU PALATIN.
(Premières années du IIIe siècle).

Je me trompe, il en est un, et des temps les plus éloignés ; nous en avons déjà fait mention. Le R. P. Garrucci, — alors conservateur du Musée Kircher, à Rome, — prétend qu'il ne peut être reculé au delà des premières années du IIIe siècle [3].

Sous l'angle occidental du Palatin, non loin de l'antique église de Sainte-Anastasie, on découvrit, au milieu de ce siècle, deux des parois d'une chambre, toute couverte de figures et d'inscriptions gravées au stylet. » Après avoir fait enlever la terre qui les couvrait, le R. P. Garrucci trouva une image que les ruines avaient conservée intacte à travers les siècles, et dont il releva un calque fidèle. Elle représente une croix..., un

1 *Exode*, xx, 3.
2. Goschler, *Dictionnaire de théologie :* crucifix.
3. Deux monuments des premiers siècles de l'Eglise, expliqués par le R. P. Garrucci, de la Compagnie de Jésus. Rome, imprimerie de la *Civiltà cattolica*, 1862.

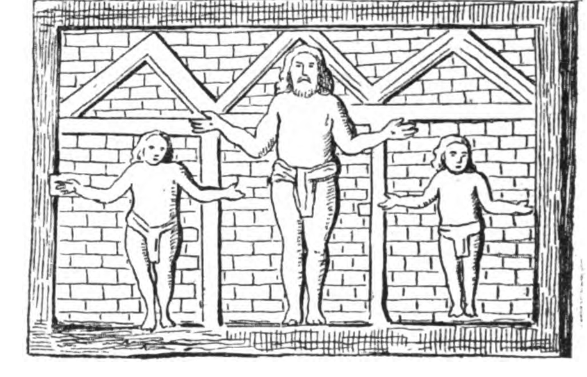
homme avec une tête d'âne est crucifié, un orant est à côté : au-dessous, l'inscription suivante :

Αλεξαμενος σεβετε Θεον.
Alexamenos adore Dieu.

Hélas ! cette insulte au crucifix sera suivie de bien d'autres, dans le cours des âges. Le crucifix sera foulé aux pieds, on lui crachera à la face, on le proscrira, on le brisera. Mais des Cyrénéens le ramasseront dans la poussière ; des Véroniques essuieront les crachats et presseront leurs lèvres sur ses plaies ; des Césars feront sortir des catacombes la croix triomphante.

C'était le 28 octobre 312. Constantin, dans les plaines de Rome, allait lutter contre le tyran Maxence : avant la bataille, une croix lui apparaît dans le ciel, entourée de ces mots : « *In hoc signo vinces :* Tu vaincras par ce signe. » L'ennemi en déroute, Maxence noyé dans les flots du Tibre, justifient la prédiction.

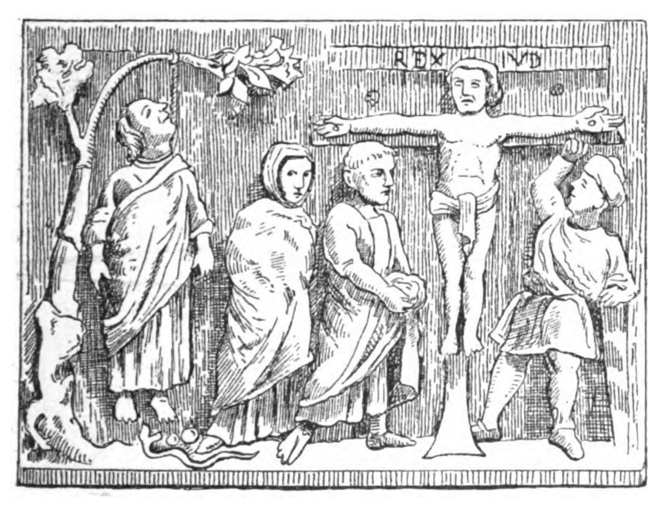
Le prince victorieux ne fut pas ingrat. L'édit de Milan (313) clôt l'ère des martyrs. Par respect pour la croix du Sauveur, l'empereur interdit dans ses Etats le supplice du crucifiement. Si longtemps instrument de torture et d'ignominie, la croix va devenir un signe honorifique ; elle surmontera les étendards romains, dominera les édifices publics, sera empreinte sur les médailles et les monnaies, gravée dans le bronze ou l'argent. Mosaïque resplendissante, elle ornera la coupole des Basiliques constantiniennes. Joyau d'or, enrichi de pierreries, elle prendra place dans la couronne des rois et dans la parure des patriciennes, en attendant qu'un jour, dans la France chrétienne, constellant la poitrine des braves marins et des vaillants capitaines, elle s'appelle la croix d'honneur.



LE RELIEF DE LA PORTE SAINTE-SABINE A ROME.
(Ve siècle.)

Dès le IVe siècle, la croix réhabilitée reparaît donc au jour. Mais à quelle date précise le crucifix, proprement dit, apparaît-il dans l'art chrétien ? D'après les récents travaux de M. Marucchi, « les deux plus anciens monuments chrétiens sur lesquels on voit Jésus-Christ attaché à la croix *sont du Ve siècle* (1). »

« L'un est une sculpture sur bois des portes de Sainte-Sabine, à Rome, et l'autre un ivoire conservé au British Museum, à Londres. »



L'IVOIRE DU BRITISH MUSEUM. (Ve siècle.)

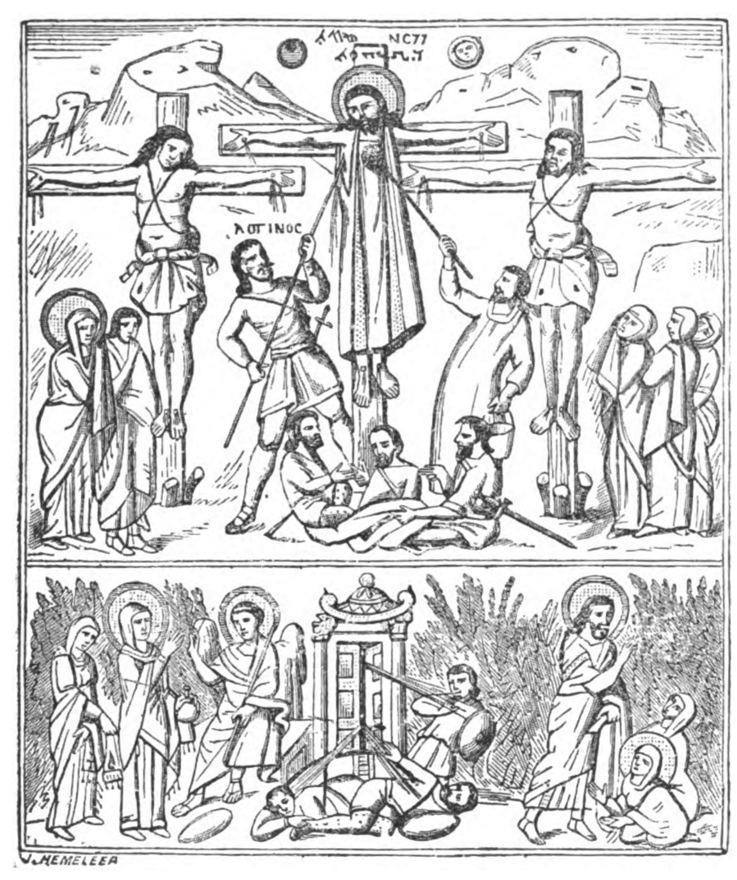
Le relief de la porte de Sainte-Sabine est bien du Ve siècle ; c'est la pensée de Rossi, justifiée par l'étude attentive

1. Cette affirmation est basée sur des documents cités dans le *Dictionnaire biblique*, Fascicule XII, article Croix ; colonne 1132 et suite. Elle est précieuse, car jusqu'ici les iconographes chrétiens n'osaient guère faire remonter l'origine du crucifix au delà du VIe siècle.



du sujet. Devant un fond architectonique, le Christ y est représenté, avec une grande naïveté, debout entre les deux larrons, beaucoup plus petits que lui. Ses deux mains sont transpercées.

L'*ivoire du British Museum* du V[e] siècle, lui aussi, est fort curieux. Le Christ y est représenté jeune et sans barbe, ses mains sont clouées à la croix, mais non pas ses pieds. Au-dessus de sa tête, sur une traverse, se trouvent gravés ces mots : REX : JUD. à droite de la croix sont représentés Marie et Jean, à gauche un Juif montre le poing au Sauveur ; en face, Judas, pendu à un arbre, déjà raidi par la mort. Dans ces deux représentations du crucifiement que leur antiquité rend vénérables, le Christ est à peine vêtu : une simple bande de toile lui entoure les reins. C'est une exception à l'usage adopté en ces âges primitifs. Au VI[e] et au VII[e] siècle, Notre-Seigneur en croix, au moins en Occident, est représenté entièrement vêtu (1).



MINIATURE DE RABULA.
Scène du crucifiement de la Bible syriaque de la Bibliothèque San-Lorenzo, à Florence. — (VI[e] siècle.)

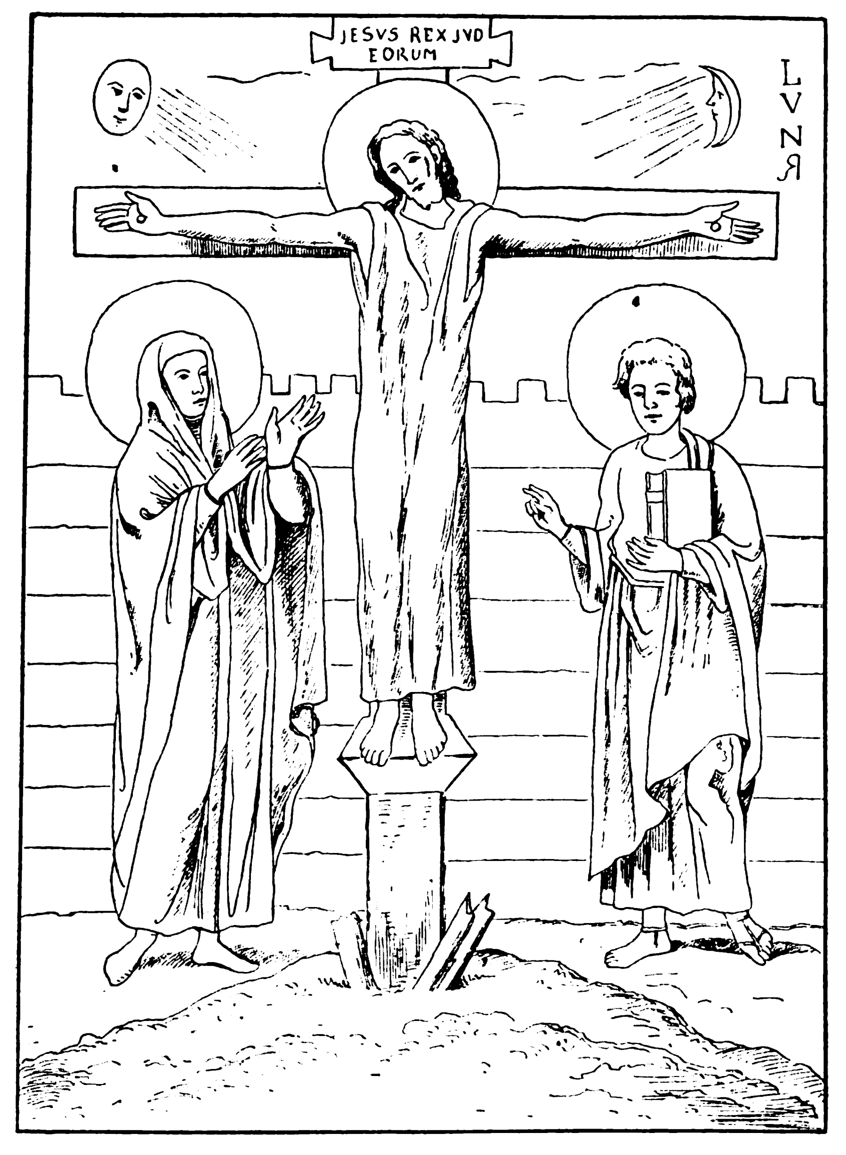
Tel il nous apparaît au VI[e] siècle dans l'Evangéliaire syriaque *(Codex Syriacus)* de la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Cette charmante miniature est due au pinceau du moine Rabula. En voici la description par Franz : « Au fond de la scène, les montagnes ; en avant, le Sauveur attaché à la croix par quatre clous ; les bras sont étendus rectangulairement; la tête, garnie de cheveux et de barbe, est légèrement inclinée ; le corps est couvert, jusqu'à la cheville des pieds, par un vêtement violet, sans manches, un peu ouvert d'un côté et garni de bandes dorées. Les deux larrons sont fixés à la croix par quatre clous et ont les reins ceints d'une bande de toile ; l'un d'eux jette un regard sombre vers le sol, l'autre lève vers le Sauveur crucifié un regard mélancolique et suppliant. Du côté gauche de la croix, un homme tend, d'une main, une éponge imbibée de vinaigre ; son autre main porte le vase contenant le liquide. A droite un soldat en tunique rouge tient la lance, prêt à l'enfoncer dans la poitrine du Sauveur. Au pied de la croix, assis sans façon, trois soldats qui tirent au sort la robe de pourpre de Jésus. Le tableau se termine par deux groupes expressifs, à droite Marie et Jean, à gauche trois saintes femmes abîmées dans la douleur. »

Parmi ces nombreux personnages, seuls Jésus et Marie portent un nimbe d'or autour de la tête ; le moine peintre a voulu réserver cet insigne de la puissance, au Christ-Roi

1. D'après Garrucci on a renoncé à la longue tunique.

et à la Reine, sa Mère. — Voilà, certes, pour ces temps éloignés, une scène ravissante du crucifiement. N'est-elle pas comme une ébauche, bien grossière encore, mais déjà expressive, de ce *Christ à la lance*, gloire du Musée d'Anvers qui, dix siècles plus tard, éternisera la renommée de Rubens?

On découvrit dans les catacombes de Saint-Valentin un crucifix que le Pape Théodore Ier aurait fait exécuter. D'après le P. Garrucci, il daterait du VIIe siècle. La pein-



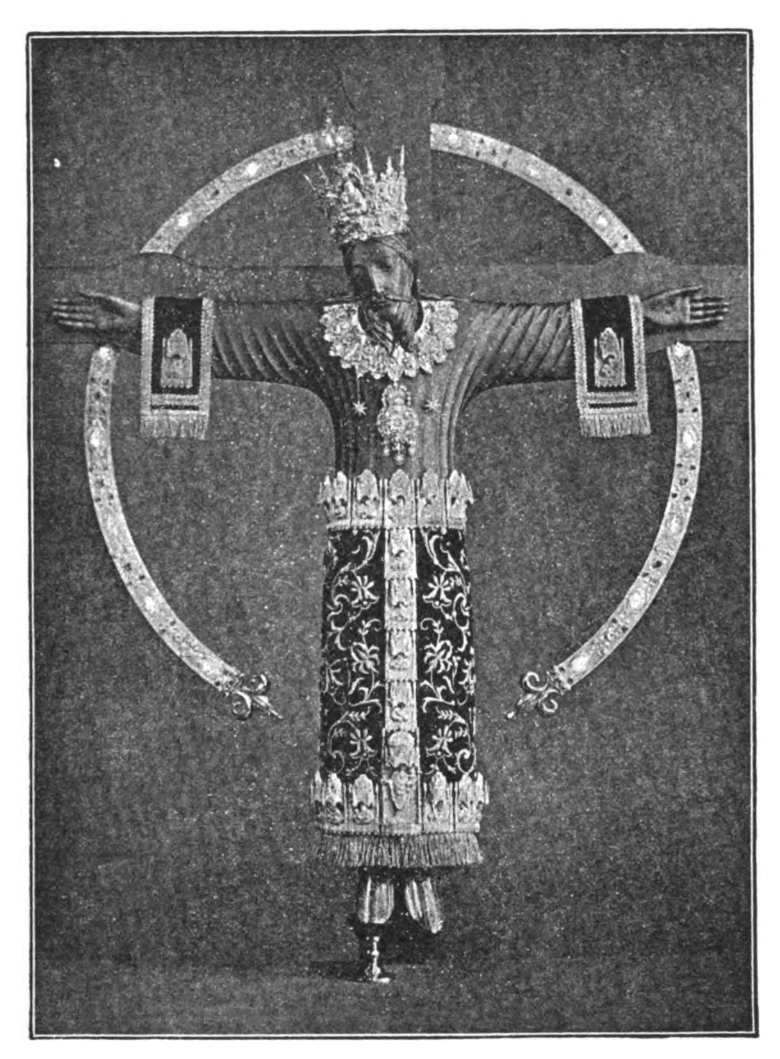
CRUCIFIX DE SAINT VALENTIN (restauré).

ture a été détériorée par le temps. Nous en donnons la gravure, d'après une restauration. C'est toujours le Christ vêtu de sa longue robe.

Le plus célèbre et peut-être le plus antique des crucifix habillés est sans contredit le *Sacro Volto*. Il est conservé à Lucques dans une chapelle octogonale de la cathédrale Saint-Martin.

Ce Christ fameux a sa légende ; vous la pouvez lire agrémentée de rimes, au bas

d'une miniature sur vélin du XIe siècle [1], représentant un Christ couronné, revêtu d'une robe aux larges plis :



CRUCIFIX DE LUCQUES ATTRIBUÉ A NICODÈME.

« Un jour advint par la grâce de Dieu
Que Nicodème dormant en quelque lieu,
L'ange luy fut de par Dieu envoyé ;
Lequel luy a par exprès annoncé
Que une imaige fabriquer il s'apreste
A la semblance de Jésus le grand Prebstre.
Et luy pensant de quel bois le ferait
L'ange lui montre où le prendre debvait
Et luy (Nicodème) ayant fait le corps de l'image
Prenant grant peine à faire l'ouvraige,
En contemplant comment le chef ferait,
Il s'endormit comme Dieu voulait.
A son réveil trouvast le chef tout fait,
Il en rend grâces au hault Dieu parfait,

1. Musée archéologique Saint-Jean, de la ville d'Angers

Puis en après par grand dévotion
Es Itallies fut conduit de cœur bon
Par Gallefroy évesque révérend,
Puis transporté par deux taureaulx miraculeusement
A Lucques où est grandement révéré
Es des chrétiens le saint Voux appelé. »

Cette légende, dit le Père J. Crosnier, dans une charmante monographie (1), est le résumé fidèle des traditions que nous a transmises le Moyen Age au sujet du christ miraculeux conservé en grand honneur dans la cathédrale de Saint-Martin de Lucques. La sculpture de ce christ, taillée dans le bois de cèdre, est attribuée à Nicodème, — exception faite pour le « Saint Visage », que l'on vénère comme étant le chef-d'œuvre d'un ange. Depuis l'année 782, où il aurait été apporté sur les côtes de Ligurie, par suite d'un prodige analogue à celui du transfert de la *Casa sancta*, ce crucifix célèbre reçoit des hommages publics dans la cité toscane. M. Godard nous apprend qu'il figurait sur les anciennes monnaies de la ville ; il cite en exemple une pièce (datée de 1552) portant au droit la tête du Christ diadémé avec la légende *S. Vultus*, et au revers *Libertas*.

La dévotion (2) au *Sacro Volto* passa bien vite d'Italie aux pays circonvoisins. Les souverains de France et d'Espagne rendaient, paraît-il, au Saint-Voult *un culte royal* (3). Dès le temps des croisades, nos rois faisaient rendre des hommages publics à la miraculeuse image dans la basilique de Saint-Denis.

Le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, au témoignage d'Edmer, son historien, aimait à jurer par le Saint-Voult, comme étant l'une des images les plus vénérables du Dieu fait homme.

A qui devons-nous attribuer cette antique statue, à laquelle les peuples et les souverains d'Italie et d'Espagne, de France et d'Angleterre ont, pendant tant de siècles, rendu de si glorieux hommages ? — Qui a taillé ce vieux christ que Dante chante déjà dans sa divine Comédie (4) ?

La tradition l'attribue à Nicodème. Cette assertion est-elle fondée ? Nous ne pouvons l'affirmer absolument, mais nous estimons qu'il serait aussi téméraire de le nier.

Nous partageons la manière de voir de M. Grimouard de Saint-Laurent, dans sa belle iconographie de la croix. Parlant de l'opinion populaire qui attribue à Nicodème certains crucifix d'une antiquité exceptionnelle, il dit : « Rien ne prouve que cette attribution ne soit pas fondée, quant au crucifix de Beyrouth et à celui de Lucques. Autant il est sage de ne pas admettre absolument comme matière de foi ces dires pieux qui nous arrivent, sans appui de documents authentiques, autant il importe dans l'intérêt de la vérité de ne pas en laisser perdre la trace (5). »

En maints endroits, les artistes des premiers âges se sont plu à représenter le crucifix à l'image et ressemblance du crucifix de Lucques.

Selon M. Grimouard de Saint-Laurent, le christ de Beyrouth pourrait bien être frère du christ de Lucques, né, comme lui, de l'inspiration et du ciseau de Nicodème. Sans avoir une parenté aussi proche, les christs habillés de Vérone, de Sirols, le christ de

---

1. *La chapelle Saint-Sauveur au château de la Bourgonnière (Maine-et-Loire)*, par Joseph Crosnier, S. J.

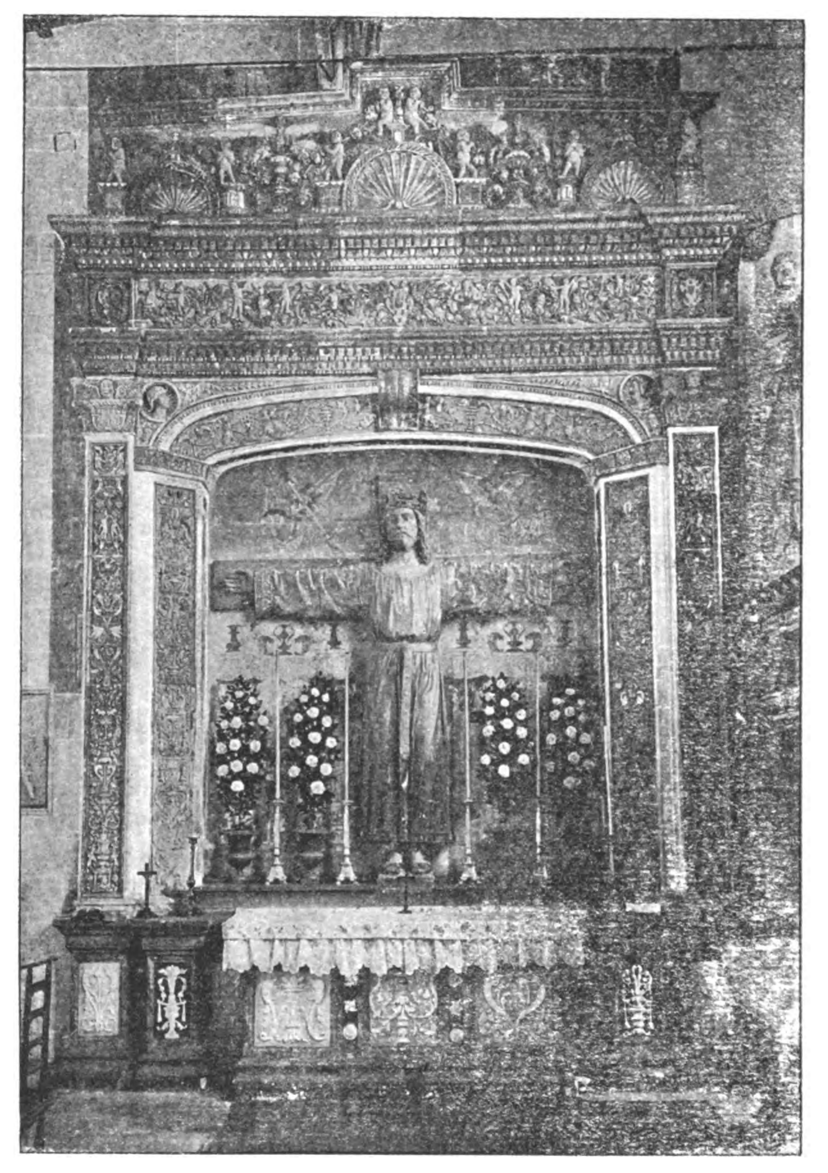
2. Une tradition orientale fait remonter à la Sainte Vierge elle-même les commencements de cette dévotion. « Devant cet auguste crucifix, elle s'était de son vivant agenouillée, à Jérusalem, pour revêtir le corps du Seigneur d'une tunique et mettre au front de cette image une couronne *royale*, tunique et couronne tissues et brodées originairement de ses mains. »

3. Voir dans la *Revue du Musée eucharistique de Paray*, 1883, l'article du baron Sarachaga.

4. *L'Enfer*. — Chant XXI.

5. *Annales archéologiques de Didron*, tome XXVI, pages 138 et 139, en note.

Saint-Sauve à la cathédrale d'Amiens, celui de Sainte Balsamie à la basilique de Saint-Remy à Reims, le christ de Rue (Somme), dont il ne reste plus qu'un fragment, le christ du Saint-Sang à Lillers (Pas-de-Calais), — le christ de Tancremont en Belgique — tous christs habillés, tous portant au front un bandeau royal, sont bien de la famille du *Santo-Volto di Lucca*, et par leur antiquité peuvent prendre place dans ce chapitre des origines du crucifix.



LE CHRIST TRIOMPHANT.
Château de la Bourgonnière. (Renaissance).

Il en est un autre, d'origine beaucoup plus récente (il date de la Renaissance), qu'on nous permettra cependant de mentionner ici, parce qu' « il est l'expression la plus achevée et l'exécution la plus esthétiquement remarquable de l'inspiration puisée au crucifix de Lucques. Nous voulons parler du grand christ de pierre vénéré au château de la Bourgonnière, « cette sculpture, étonnante, — ce sont les expressions de Mgr Barbier de Montault, — faire magistral à qui s'ajoute le naturel du coloris. » Etudier un instant

la copie en regard du type qui l'inspira, nous fera mieux apprécier encore la beauté de l'original.

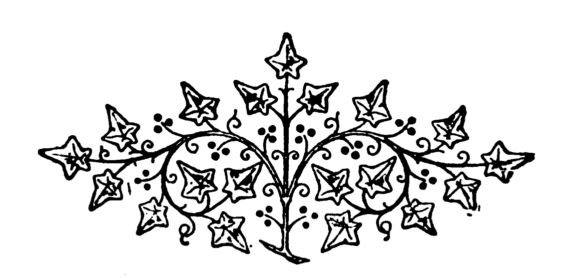
A Lucques, deux idées s'affirment bien visiblement : le Christ est le roi qui triomphe, mais c'est avant tout « le grand Prebstre » qui s'offre en sacrifice.

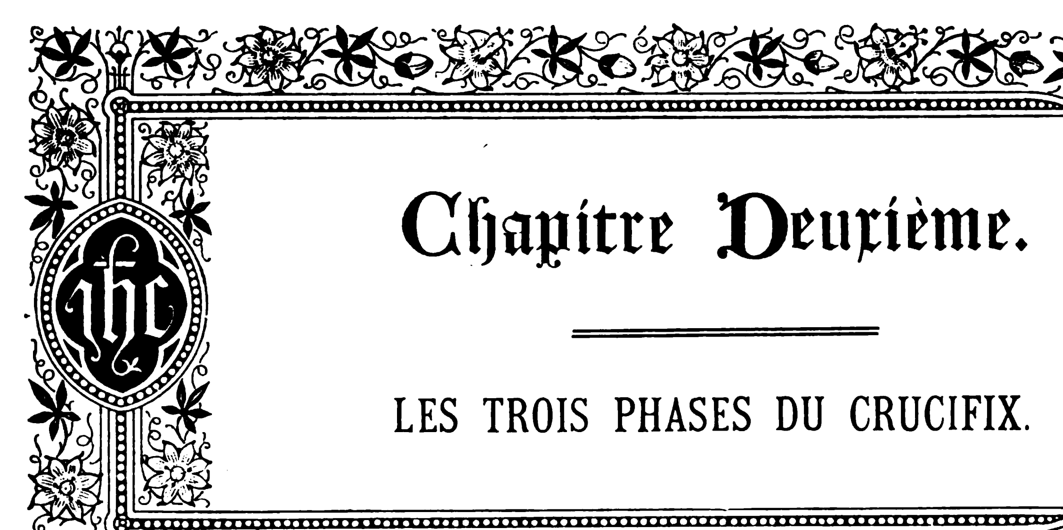
A la Bourgonnière, Notre-Seigneur est aussi pontife et roi ; le royaume y apparaît avec éclat, nous le verrons bientôt (1) ; pour être moins saillante, l'idée de sacrifice y est néanmoins fidèlement exprimée. « Le calice destiné à recevoir le sang divin que l'on voit à Lucques sous le pied droit du Sauveur, a disparu (il est vrai) ; mais c'est que, suivant une belle remarque de M. de Wismes, — à la Bourgonnière, le Christ étant destiné à surmonter un autel, le calice rempli du précieux Sang s'y trouve, non en figure, mais en réalité, au moment où la messe se célèbre. On n'y voit pas non plus de clous pour retenir attachées sur la croix les mains de la Victime immolée ; mais précisément l'absence de tels liens, et tout à la fois l'attitude de Celui qui s'est sacrifié lui-même, parce qu'il l'a voulu, attirent l'attention sur ce rôle du « grand Prebstre », en marquant avec plus de force l'idée de l'acceptation volontaire. La pesante croix qui se détache en arrière, en fort relief, c'est le bois d'autel dressé qui réclame une victime. « *Ecce ignis et ligna : ubi est victima holocausti* (2) ? » Et pour qu'on ne se méprenne pas sur cette idée de la présentation des souffrances offertes à notre Rédempteur, le sujet, traité dans la fresque d'encadrement, la complète : deux anges descendant du ciel viennent, de la part du Père, présenter, l'un, la colonne de la flagellation, l'autre, la couronne d'épines. En regard l'attitude du Christ traduit sa réponse : « *Tunc dixi : ecce venio.* » Le Sauveur en effet s'étend de lui-même avec magnanimité sur le bois de la croix, et l'ample déploiement des bras étendus dans une position parfaitement horizontale, sans flexion aucune et cependant sans raideur, rappelle avec une énergie saisissante la générosité de Celui qui s'est fait pour nous victime volontaire (3). »

Revenons, en terminant, à notre christ de Lucques, type glorieux de tant d'autres christs. En mars 1889, la santé de Léon XIII donnait quelque inquiétude. Mgr Ghilardi, archevêque de Lucques, ordonna une ostension solennelle du *Volto-Santo*, pour obtenir de Dieu la guérison du Saint-Père. Le premier jour plus de cinq mille personnes s'agenouillaient devant la sainte Image, et obtenaient la guérison tant désirée.

N'était-ce pas un beau et touchant spectacle, que cette foule agenouillée, priant pour un Pape octogénaire, devant ce vieux christ de cèdre, contemporain des premiers Papes ?

1. Voir chapitre II, 2e période.
2. *Genèse*, XXII, 7.
3 *La chapelle Saint-Sauveur*, p. 26.





Chapitre Deuxième.

LES TROIS PHASES DU CRUCIFIX.



On peut diviser en trois phases l'iconographie du crucifix. Dans la première phase, des origines au milieu du XIII[e] siècle, le Christ apparaît *triomphant* sur la croix.

Du milieu du XIII[e] siècle au milieu du XVI[e] siècle, le Christ est représenté *souffrant*.

Dans la troisième phase, du milieu du XVI[e] siècle à nos jours, *le souci de la forme* et du décor tend à remplacer l'idée religieuse.



PREMIÈRE PHASE. — LE CHRIST TRIOMPHANT.

Dès les temps les plus reculés, l'Eglise, dans ses hymnes, se plaît à unir l'idée du triomphe à l'idée de la croix.

Au VI[e] siècle, Fortunat chante dans son hymne : *Regnavit a ligno Deus !*

David, ton oracle est rempli ;
Et quand tu prédisais du maître du tonnerre,
Que d'un trône de bois il régnerait sur terre,
Ta voix était fidèle et l'ordre est accompli [1].

Dans le *Victimæ paschali*, l'Eglise insiste sur cette idée de la victoire remportée au Calvaire :

Mors et vita duello,
Conflixere mirando :
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus.

O merveilleux duel où la vie et la mort
Signalent leur effort !
Le chef des vivants meurt ; mais reprenant sa vie,
Qu'on lui croyait ravie,
Il terrasse la mort, et trouve un jour plus beau
Dans la nuit du tombeau.

1. *Vexilla Regis.* — Traduction de Pierre Corneille.

Cette idée du triomphe, chère aux poètes chrétiens, inspira les artistes des origines chrétiennes et du Moyen Age. C'est l'idée du triomphe que nous avons vue exprimée dans le christ de Lucques et dans tous les christs faits à son image.

C'est l'idée du triomphe qui apparaît dans ce fameux christ de la Bourgonnière, œuvre de temps postérieurs par l'exécution ; mais qui, par la volonté marquée de l'artiste, se rattache aux premiers âges.

Regardez ce chef-d'œuvre, et dites-moi si tout n'y rappelle pas la souveraineté triomphante ? *(Figure, page 136.)*

« La couronne gemmée, à fleurons d'or, ceint l'abondante chevelure qui retombe sur les épaules ; une tunique dorée, ornée de riches parements, couvre l'Homme-Dieu, comme d'un vêtement de gloire ; les pieds eux-mêmes, contrairement à l'usage qui les veut toujours nus, en signe de divinité, sont chaussés de sandales royales...

» Mais par-dessus tout, l'incomparable majesté, reflétée sur cette sublime physionomie du Christ, rappelle l'idée du triomphe. L'artiste a su imprimer au visage divin une telle sérénité et donner au regard un éclat si calme, qu'on croirait assister au dialogue de la passion, lorsqu'à la question de Pilate : « *Ergo rex es tu?* » le Maître vient de répondre : « *Tu dicis quia Rex sum ego* [1]. » Tu dis bien : Je suis roi, et ma croix est mon char de triomphe.

Si la représentation du Christ triomphant remonte aux premiers âges du christianisme et jusqu'au *Santo Volto* de Lucques, c'est au début du XIe siècle qu'elle se généralise.

Charlemagne, le puissant monarque, venait d'être couronné empereur d'Occident par le pape Léon III. C'était le jour de Noël de l'an 800. Charles priait devant le tombeau de saint Pierre. Le Souverain Pontife lui met le diadème impérial sur la tête, tandis que tout le peuple s'écrie par trois fois : « A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! »

Cette couronne qu'on lui offre, Charles reconnaissant, va la mettre sur le front du Christ. Cette vie et cette victoire qu'on lui souhaite, il en fera participer le Christ dont il se considère comme le lieutenant attitré. Il ne veut pas que le Sauveur soit dans le monde un Souverain mort et vaincu ; il veut en faire un roi vivant, victorieux, triomphant. Pour établir cette royauté, pour assurer ce triomphe, il mettra au service du Rédempteur son épée et ses institutions. N'est-ce pas lui qui écrivait en tête de ses capitulaires : « *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum :* Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais? » N'est-ce pas lui qui écrivait encore : « Considérant les immenses faveurs du *Christ-Roi* envers nous et envers notre peuple... » C'est bien clair, pour Charlemagne, le monarque éternel, c'est le *Christ-Roi*.

Il veut le faire régner dans le monde, non seulement par la sagesse de ses lois, mais par les manifestations parlantes de l'art chrétien. Il sait que le peuple, grand enfant, s'instruit surtout par les yeux, il veut donc que les yeux du peuple rencontrent sans cesse cette image d'un Christ triomphant ; par ses soins et par ses largesses, imagiers, peintres et orfèvres vont donner à Notre-Seigneur en croix l'attitude d'un triomphateur.

Il sera vivant sur l'arbre de vie. Autour de ses reins, il portera une large bande de toile descendant de la ceinture jusqu'aux genoux ; la longue robe des âges précédents n'apparaîtra plus que rarement ; la pourpre qui désormais ornera les membres du Roi-Jésus, c'est la pourpre de son sang : « *ornata regis purpura.* » Les sillons qu'ont creusés dans sa poitrine les fouets de la flagellation, les plaies qu'a faites à ses épaules le frottement de la croix pendant la montée sanglante, sont des blessures trop nobles

1. *La chapelle Saint-Sauveur*, pages 27 et 28.





CRUCIFIX DE LA CATHÉDRALE DE LÉON (face). (Musée de Madrid, XIe siècle.)

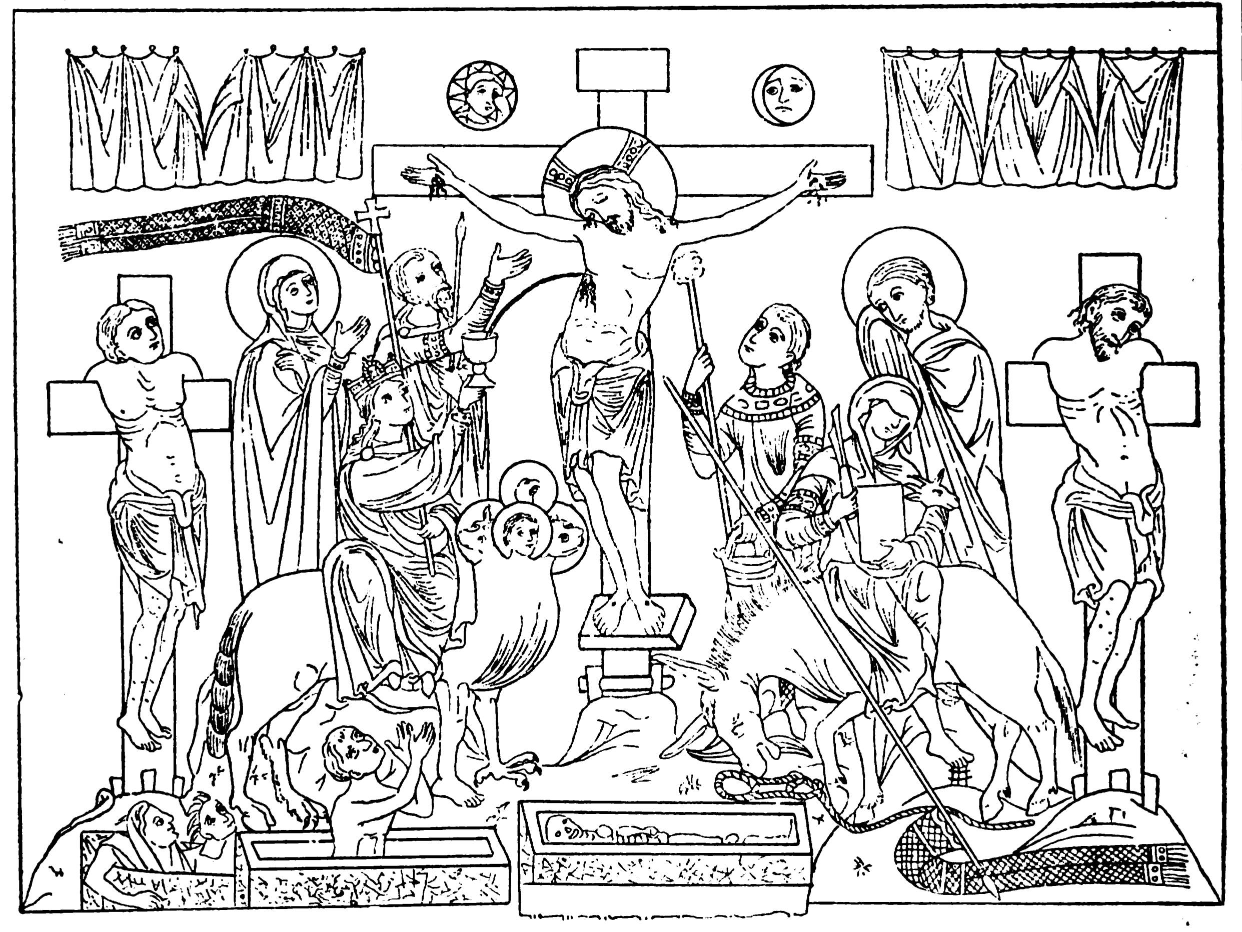


CRUCIFIX DE LA CATHÉDRALE DE LÉON (revers). (Musée de Madrid, XI[e] siècle.)

pour qu'il faille les ouvrir : le guerrier aime à montrer ses cicatrices, glorieux indices de ses anciens combats. Les deux bras du Sauveur seront largement étendus comme pour embrasser le monde qui est son fief et son domaine. Sur son front reposera la couronne royale.

Ce type glorieux du Christ triomphant, vulgarisé par Charlemagne, restera le type classique du crucifix jusqu'au règne de saint Louis. Comment le saint roi, qui se disait *le bon sergent de Dieu*, n'aurait-il pas aimé, comme Charles le Grand, à répandre dans le monde l'image d'un Dieu-Homme, victorieux jusque dans les supplices et conquérant jusque dans la mort ?

Etudiez les monuments que nous offre cette période de trois siècles ; considérez peintures sur parchemin ou peintures sur verre, sculptures de bois ou de pierres, ivoires ou bronzes ; regardez sur l'Evangéliaire de Gannat, ce Christ en croix adoré par les Anges ; partout avec de légères variantes, vous rencontrez ce type grandiose du Christ triomphant.



MINIATURE DE L'« HORTUS DELICIARUM ».
(XIIe siècle.)

Il appartient encore à cette période, le grand crucifix à double face, qui, autrefois vénéré à la cathédrale de Léon, fait aujourd'hui l'admiration des visiteurs au Musée de Madrid. Les deux noms inscrits au bas de la croix,

FERDINANDUS REX
SANCIA REGINA

nous révèlent son époque ; Ferdinand fut avec Sancia couronné le 22 juin 1037, et il mourut le 27 décembre 1065. La date de ce beau christ est donc comprise entre 1037 et 1065. C'est un précieux spécimen du XI[e] siècle.

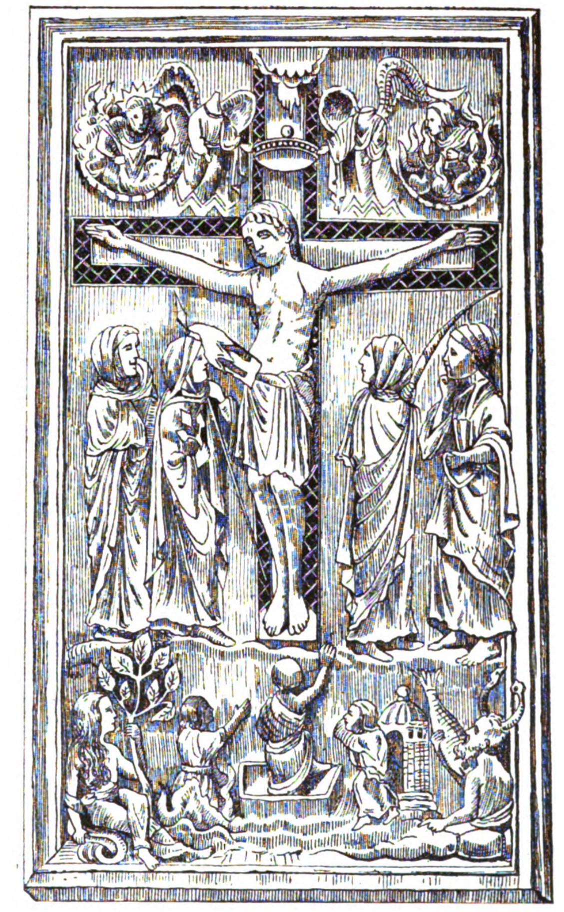
Si vous mettez la main sur quelque copie [1] de l'*Hortus Deliciarum*, ce monument incomparable du XI[e] siècle, délices de l'abbesse Herrade de Landesperg, ouvrez le volume, examinez à loisir la fameuse miniature du vieil album [2] ; étudiez dans ses détails cette belle crucifixion : c'est bien le Christ victorieux tel que nous l'avons décrit ; ses bras sont majestueusement étendus sur la croix, ses reins sont ceints de la large ceinture, autour de sa tête un nimbe glorieux, ses traits sont calmes et dignes, c'est le triomphateur. *(Gravure, page 142.)*

C'est bien le triomphateur encore qui nous apparaît dans l'ivoire du reliquaire de Tongres (XIII[e] siècle). Tout y indique le domaine de Notre-Seigneur sur le monde ; au-dessus des croisillons, pourquoi ces deux anges tiennent-ils une couronne suspendue au-dessus du front de Jésus-Christ? Pour indiquer sa royauté. Au-dessus de la couronne royale, qu'est-ce que cette main et que fait-elle ? C'est la main du Père Eternel, qui, indiquant à la fois et le diadème et la tête de Jésus, semble dire à son fils : Cette couronne est à toi !

Au bas de la figurine, vers la droite, que fait cet homme encorné, assis sur une urne renversée, tenant un gros poisson en main? Il représente la mer, et cette femme, qui est en face de lui, tenant un rameau, représente la terre ; ils sont là tous deux, attestant par leur présence au bas de la croix, le domaine du Christ sur le monde.

Sous les pieds du Sauveur, un personnage sort de son sépulcre entr'ouvert : de sa main droite, il montre la croix, et semble chanter :

Dux vitæ mortuus
Regnat vivus !
« Jésus est roi, il *triomphe* de la mort ! »



LE CHRIST TRIOMPHANT.
Reliquaire de Tongres (Belgique). — Ivoire du XIII[e] siècle.

Il est dans cet ivoire, si plein de choses, deux personnages que les aristes se plaisent à représenter à cette époque pour signifier le triomphe du Sauveur — c'est l'Eglise et la Synagogue. Vous reconnaissez la synagogue à son sceptre qui fléchit sous la Croix, elle tourne le dos à Jésus et lui jette par derrière un regard de mépris et de colère. C'est la colère d'une vaincue. La synagogue est vaincue par la Croix.

1. L'original de ce chef-d'œuvre, qui appartient à la Bibliothèque de Strasbourg, a été brûlé en 1870, pendant le siège de la ville.
2 Le P. Cahier l'a reproduite dans ses *Vitraux de Bourges*.

A droite de Notre-Seigneur, l'Eglise est debout : elle regarde Jésus bien en face : d'une main elle presse sur son cœur un trèfle, image de la Trinité, symbole des dogmes dont elle est la gardienne ; de l'autre main elle tient fièrement un étendard aux plis flottants, c'est l'emblème de son triomphe qui est le *triomphe* même de Jésus.

L'ivoire sculpté, le parchemin décoré des vieux Missels nous ont montré le Christ triomphant sur la croix ; la peinture sur verre va, elle aussi, nous chanter sa victoire.

Considérez les magnifiques verrières de nos cathédrales, livres tout enluminés par les rayons du soleil, leçons de choses éblouissantes que la foi du XIII[e] siècle naissant offrait au regard des fidèles ; dans les passions qui y sont peintes, à Bourges, à Poitiers, au Mans, à Rouen, à Auxerre, à Reims, à Lyon, à Tours, à Beauvais, à Châlons-sur-Marne... ([1]) partout vous voyez un Christ triomphant.

Les verriers du Moyen Age ne sont pas tellement enchaînés à ce thème général du



LE CHRIST TRIOMPHANT.
Verrière de Saint-Remy de Reims.

triomphe qu'ils ne se soient permis quelques variantes. Ils ne se sont fait aucun scrupule d'entourer telle ou telle crucifixion de tel ou tel emblème qui leur était cher.

Ainsi, dans la verrière de Fribourg, l'artiste a placé au-dessus de la croix un nid, et dans ce nid, un pélican nourrissant ses petits du sang de sa poitrine déchirée, symbole touchant du Sauveur nourrissant les fidèles du sang qui s'échappe de ses plaies.

Au vitrail de Châlons-sur-Marne, au lieu du pélican, un agneau, de la poitrine duquel le sang jaillit.

Dans la verrière de Reims, aux pieds du Christ, un calice est placé qui recueille le Précieux-Sang. ...Au vitrail de Beauvais, c'est Adam, sortant du tombeau, qui pose au pied de la croix le calice d'or. — Au vitrail de Bourges, c'est l'Eglise elle-même qui recueille dans une coupe ce sang, gage de vie. — Au vitrail de Saint-Remy, à Reims,

1. Toutes ces Passions sont reproduites par le P. Cahier dans ses *Vitraux de Bourges*.

une large main étendue, émergeant d'un nuage, domine la croix ; c'est la main du Père éternel qui bénit son Fils fait chair et victime par amour.

Ainsi les variations existent, mais le thème est unique ; la note qui domine partout, à cette époque, exprimée d'une manière ou d'une autre, c'est la *note triomphale*.

Dans presque toutes les verrières que nous avons signalées, au-dessus de la croix, figurent comme dans l'ivoire de Tongres, le soleil et la lune, qui se voilent la face et rappellent le deuil de la nature à l'heure où expire le Maître du monde.

Comme à Tongres, on voit à Bourges, dans la verrière de la Passion, en face de l'Eglise couronnée, la Synagogue, reine déchue ; elle tient en main un sceptre brisé ; sa couronne lui tombe du front. — Les couleurs de la verrière, comme les reliefs de l'ivoire, chantent partout à cette époque le Christ triomphant.

Parfois le serpent se tord, ou s'enroule furieux autour de l'arbre de la Croix, tandis que dans les hauteurs les Anges s'inclinent devant lui et l'adorent. Et les Anges par leurs adorations et le serpent vaincu par ses sifflements rendent hommage au Christ triomphant.

Alors même que sur un vitrail de la Passion, le Sauveur paraîtrait, — chose rare, — sans aucun appareil de triomphe, du moins sur le même fenêtrage, une autre scène contiguë de la vie de Notre-Seigneur, montrerait encore au fidèle que le crucifié est le Maître du monde. C'est la remarque du savant P. Cahier. Parlant des verrières de Bourges, il dit : « Le vitrail de la Passion et celui du Jugement dernier peuvent être embrassés du même coup d'œil. » Au sujet des verrières d'Auxerre, il ajoute : « Le Calvaire n'est pas séparé de Jésus-Christ, Législateur et Docteur ; un même fenêtrage comprend ces deux sujets... Il serait facile de multiplier ces exemples. Le spectacle même de la Passion ne manque guère de se terminer, dans les représentations de ces âges, par le *triomphe* de Celui qui a payé notre rançon de son sang... Toujours les artistes de ces siècles mâles semblent extrêmement préoccupés du danger de nourrir notre piété au dépens d'une certaine vigueur de foi ; jamais ils ne nous permettent d'oublier que celui qui nous a rachetés est en mesure de nous demander compte du prix que lui ont coûté nos âmes [1]. »

Un mot sur le style des verrières à cette époque ; c'est le style byzantin : dureté dans le trait, raideur dans les formes. Les figures sont allongées, décharnées, les yeux bien ouverts, d'une couleur sombre. En général, au lieu d'ombre, une ligne d'or dessine les plis des vêtements. Rien de fini, rien de fondu ; on distingue le coup de pinceau dans ces peintures qui sont de la famille des crucifix en bois, — legs des vieux âges, — où l'on croit reconnaître les coups de hache. Et cependant, l'expression est là, vivante sous les imperfections de la forme. Ces christs, les deux bras étendus sur la traverse de leur croix grossière, impressionnent le spectateur. La foi du peintre perce sous les traits rudimentaires de son pinceau. Dans ce triomphateur raide et immobile, il y a une majesté qui n'est pas de la terre, une grandeur qui s'impose.

Tout comme les figurines d'ivoire, comme les miniatures des vieux missels, comme les scènes resplendissantes des vitraux, le bois sculpté et le bronze buriné nous offrent, dans cette période, de beaux christs triomphants. Vous pouvez en voir au musée de Cluny un superbe spécimen du XIe siècle. Vous pouvez voir, coulés dans le métal, de beaux crucifix de cette époque, avec couronne royale, simple ou double, dans la collection du docteur Rœmer, à Francfort-sur-le-Mein ; au musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, au musée du Louvre, à Paris, à l'église des Carmélites de Wurzbourg, au musée du Cercle historique de la Haute-Bavière, et en France dans plusieurs collections rares, entre au-

1 P. Cahier, *Vitraux de Bourges*.

tres dans la remarquable collection du docteur Marchant, à Dijon. Malgré leur beauté et leur valeur artistique, aucun d'entre eux cependant n'est, pensons-nous, aussi impressionnant, aucun ne représente mieux l'idée du triomphe que le Christ d'Elvengen au Grand-Duché du Luxembourg. Il est aujourd'hui la propriété de Son Excellence le ministre d'Etat du Luxembourg. Le Christ est mort comme l'indique la blessure au côté ; mais quelle majesté encore dans ce corps que l'âme vient de quitter ! Ses reins sont richement drapés sur l'instrument de son supplice, ses bras sont majestueusement étendus, et sur sa tête empreinte d'une noblesse toute divine, repose la couronne impériale. *(Figure, page 147.)*

Oh ! qu'il était grand l'idéal de nos pères, représentant ainsi le Sauveur avec les attributs de son triomphe !

Qu'il rendait bien la pensée de saint Paul décrivant les victoires du Christ en son épître aux Colossiens ! (II, 14 et 15.)

Oui, celui que les artistes chrétiens du IX[e] au XIII[e] siècle représentent ainsi dans l'attitude d'un roi conquérant, c'est bien cet Homme-Dieu qui, d'après l'Apôtre, efface le décret de condamnation qui nous était contraire, et l'attache à la croix comme un trophée, c'est bien l'Homme-Dieu qui dépouille les principautés et les puissances des ténèbres, les enchaîne à son char et, dans une marche triomphale, les traîne captives à la face du monde : *palam triumphans illos in semetipso.* C'est bien le Christ triomphant.

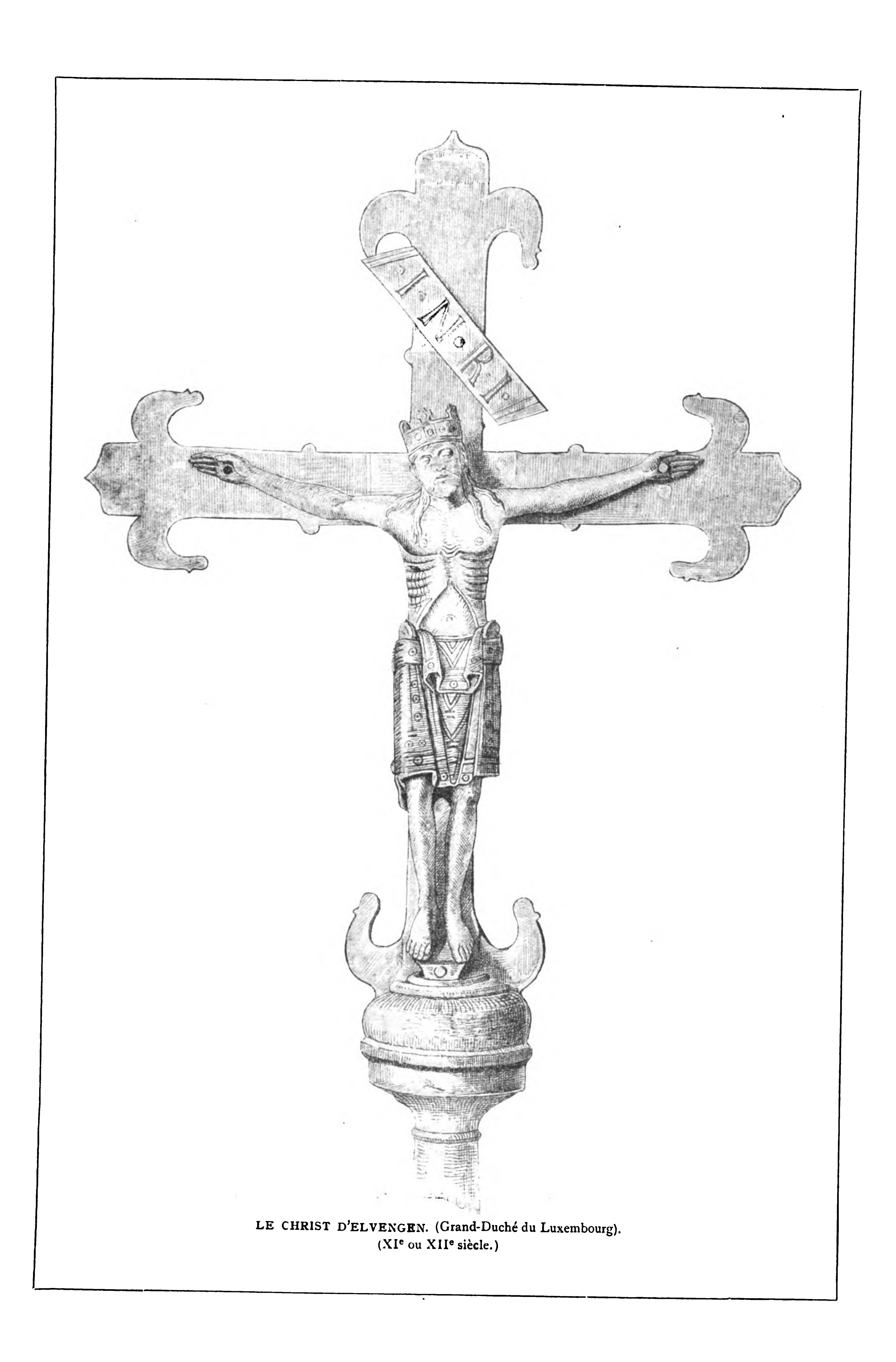


DEUXIÈME PHASE. — LE CHRIST SOUFFRANT.

La première phase de l'iconographie du Crucifix a offert, aux yeux des peuples, le Christ triomphant sur l'instrument de son supplice ; la seconde période va leur offrir le Christ *souffrant* sur la croix.

Nul n'ignore la profonde influence exercée sur le XII[e] siècle par saint François d'Assise et par ses enfants. Nul n'ignore non plus les rapports intimes du séraphique patriarche avec Jésus crucifié. Un jour, le Sauveur lui apparaît sur la croix et lui imprime en l'âme un si vif sentiment de ses douleurs, que dès lors le Saint ne pouvait y penser sans verser des torrents de larmes. C'est une voix sortie des lèvres d'un crucifix, nous l'avons fait remarquer, qui lui intima sa mission. Pour répondre à cette invitation de son Maître crucifié et souffrant, François va fonder un Ordre qui, participant lui-même aux *souffrances* de Notre-Seigneur, ira les prêcher dans le monde.

Ses premiers enfants sont connus sous le nom de *Pénitents d'Assise ;* le Pape Innocent III les appelle *les Prédicateurs de la Pénitence.* François communiquait à ses fils son amour de la croix ; il leur enseignait à se prosterner devant les églises et les crucifix, du plus loin qu'ils les apercevaient, « pour honorer Jésus-Christ dans les représentations extérieures des *souffrances* qu'il a endurées pour notre amour. » Chacun sait comment il fut récompensé de sa dévotion pour Jésus crucifié. Deux ans avant sa mort, sur le Mont Alverne, un séraphin lui apparut, portant entre ses ailes l'image *souffrante* de Jésus en croix. A cette vue, l'âme du Saint est pénétrée d'une ardeur séraphique, et son corps, ressentant une douloureuse impression, est marqué des plaies du Sauveur.



LE CHRIST D'ELVENGEN. (Grand-Duché du Luxembourg).
(XIe ou XIIe siècle.)

Après tous ces faits, on comprend qu'en l'esprit de François et de ses enfants, l'image du crucifix et l'image de la souffrance aient été inséparablement unies. C'est Jésus *souffrant* sur la croix que ces religieux souffrants vont prêcher dans le monde, c'est l'image de Jésus *souffrant* que l'art chrétien, inspiré par eux, va tracer sur la toile et sculpter dans l'ivoire. Le bandeau royal va bientôt faire place à la couronne d'épines ; le triomphateur va céder le pas à l'*Homme de douleurs*.

Ainsi la sagesse de Dieu atteint-elle ses fins avec suavité ; le Christ triomphant des premiers âges, unissant à la pensée du rachat la pensée de la royauté, entraîna, attachées au char victorieux de la croix, des légions d'âmes victorieuses, plus actives généralement que contemplatives, subjuguées par la majesté divine [1]. Le Christ souffrant des âges postérieurs, contemplé des yeux du corps et des yeux de l'esprit, va ravir et fondre d'amour ascètes, fondateurs d'Ordres, vierges du cloître, pléiades d'âmes ardentes et mystiques, éprises de plaies sanglantes.

C'est le ciseau du sculpteur qui eut le principal rôle dans la représentation du Christ triomphant.

Dans la phase où nous entrons, c'est au pinceau surtout que reviendra l'honneur de reproduire le Christ souffrant. Aussi bien, le fer et l'acier pouvaient sans trop de difficulté tailler dans le chêne et le cèdre l'image du triomphateur, faire saillir les muscles de ses bras majestueusement étendus sur les bras de la croix, draper les plis de sa longue robe ou de son large colobrium. C'est la pose, c'est le décor, c'est la couronne placée sur le front, c'est tout cet appareil extérieur qui rendent surtout l'idée du triomphe ; mais l'expression de la souffrance est quelque chose de si intime, de si profond, de tellement suprasensible, qu'elle a, sauf de rares exceptions, découragé les sculpteurs. Pour rendre la douleur du Christ avec son intensité prodigieuse et dans sa poignante vérité, l'artiste a eu recours aux merveilleuses ressources du pinceau, à ses délicatesses presque infinies.

Deux écoles de peinture, l'école florentine et l'école ombrienne, vont, pendant la période à laquelle nous sommes parvenus, faire passer dans l'art le crucifix souffrant, dont saint François et ses fils se sont faits les prédicateurs.

Cimabué est le premier peintre de cette époque qui essaye de secouer, sans y réussir pleinement encore, la raideur du style byzantin. Son talent était dans toute sa force, cinquante ans à peine après la mort de saint François. Il consacre son pinceau à la mémoire du patriarche, et décore de ses tableaux la tombe d'Assise, qui va devenir le berceau d'un art nouveau. Nous lui devons un crucifiement ; au pied de la croix Marie, plus bas saint François à genoux.

Giotto achève les peintures commencées par Cimabué. Il rompt définitivement avec les vieilles traditions byzantines, en remplace la rigidité par la souplesse et l'élégance, et mérite d'être appelé le père de la peinture spiritualisée. Chacun peut voir au Louvre son fameux tableau *Saint François recevant les stigmates*.

Si Giotto aime à reproduire en François les plaies de Jésus, son sujet de prédilection c'est le divin Crucifié lui-même. Il peignit le crucifiement pour diverses églises de Florence, pour Santa-Maria Novella, pour Saint-Marc, pour Sainte-Croix. Ces productions, si remarquables soient-elles, ont été surpassées par la fresque de la chapelle de la Madone, à l'Arena de Padoue. Ce n'est plus le Christ triomphant. — Tout dans cette toile exprime la douleur : tout pleure Jésus qui vient de mourir, Madeleine qui, agenouillée, embrasse les pieds de la croix, la Vierge qui défaille entre les bras des saintes femmes, les Anges qui, voltigeant dans l'air, recueillent le sang des blessures, ou déchirent

1. *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem.* (Aux Ephésiens, IV, 8.)

leurs vêtements en signe de deuil. Seuls les soldats ont le sourire aux lèvres, car ils vont tirer au sort la robe de Jésus ; mais leur joie, à pareil moment, ne fait que donner à cette scène de mort un caractère de plus poignante tristesse. C'est par amour de son Sauveur, plus que par amour de son art qu'il se plaît ainsi à reproduire le Christ en croix. Pour que nul n'en ignorât, il voulut, dans sa Passion de Gaëte, se peindre lui-même, pieusement agenouillé aux pieds de Jésus mourant. Heureuse époque, où les peintres, s'agenouillant devant le crucifié, prenaient pour sujet d'inspiration la scène du Calvaire et pour inspirateurs les exemples et les conseils d'un saint François !



FRA ANGELICO.

L'Ordre séraphique avait, au XIII[e] et au XIV[e] siècle, suscité une phalange d'artistes, peintres de l'Alverne ou du Calvaire ; au XV[e] siècle, l'Ordre de saint Dominique enfanta un peintre de la croix, plus céleste encore dans ses conceptions, Fra Giovanni, surnommé l'*angélique*. « On peut dire de lui que la peinture n'était autre chose que sa formule favorite pour les actes de foi, d'espérance et d'amour... Jamais il ne mettait la main à l'œuvre sans avoir imploré la bénédiction du Ciel, et, quand la voix intérieure lui disait que sa prière était exaucée, il ne se croyait plus en droit de rien changer au produit de l'inspiration qui lui était venue d'en haut (1).

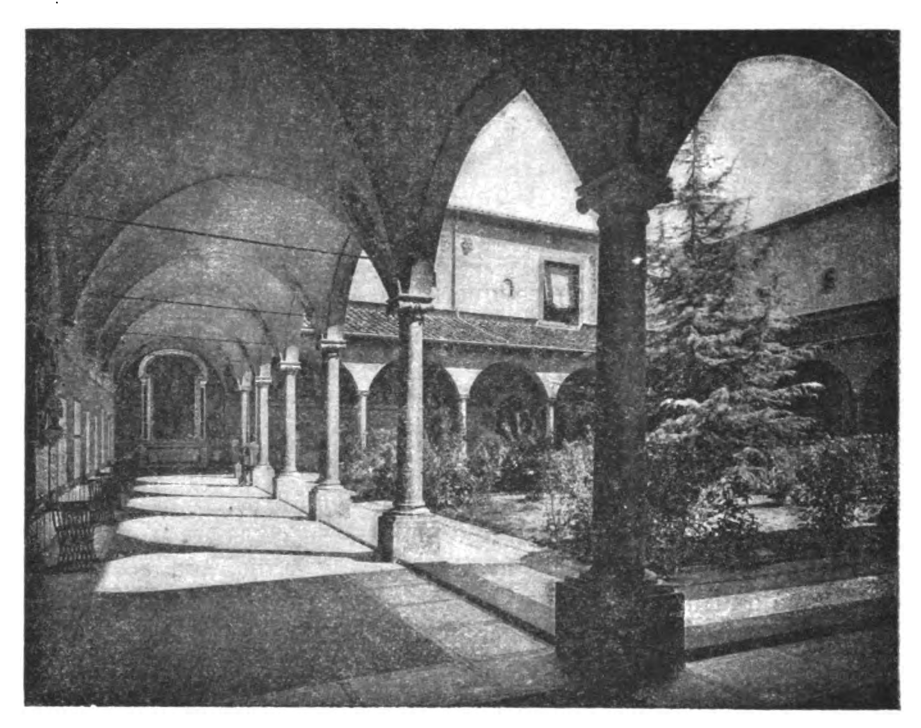
Son thème habituel était Notre-Seigneur crucifié. « Il consacre à cette œuvre sublime, dit Mgr Bougaud, tout ce que Dieu lui avait donné de génie, tout ce que son chaste cœur lui avait donné d'idéal, tout ce que la plus ardente contemplation avait mis en lui de lumière. Pendant quarante ans de recueillement, de silence, de fuite des hommes, il s'essaye en peignant des anges, des vierges, des madones, les profils les plus purs, les physionomies les plus idéales ; puis s'enhardissant avec l'âge, avec l'amour, il se hasarde à reproduire enfin quelque chose de l'adorable figure de Jésus crucifié. Il recommence vingt fois : dans la salle capitulaire du couvent de Saint-Marc, sous les arcades du cloître, dans le réfectoire, dans les corridors, jusque dans les cellules ; toujours nouveau, se surpassant chaque fois, jamais satisfait. Il s'y préparait par le jeûne, par la pénitence, par la prière : souvent le pinceau lui tombait des mains, les larmes ruisselaient sur ses joues ; des larmes d'extase à la vue de la figure rêvée, des larmes de douleur en sentant à quel point son pinceau le trahissait.

Allez voir cependant à Florence, au couvent de Saint-Marc, cette tête du Christ mourant qui laisse tomber un regard de tendresse sur saint Dominique en pleurs au pied de la croix... On s'agenouille involontairement devant cette composition vraiment divine et on comprend ce que disaient les contemporains, qu'à un certain moment, quand le pinceau s'échappait des mains du Bienheureux, et que, les yeux noyés de larmes, il s'oubliait dans l'extase, les Anges relevaient le pinceau et achevaient la divine figure (2).

1 Rio, *De la Poésie chrétienne*, forme de l'art. Peinture, chapitres VI et VII.
2. Bougaud, *Le Christianisme et les Temps présents*, tome III. II[e] partie, chapitre XII, § 7.

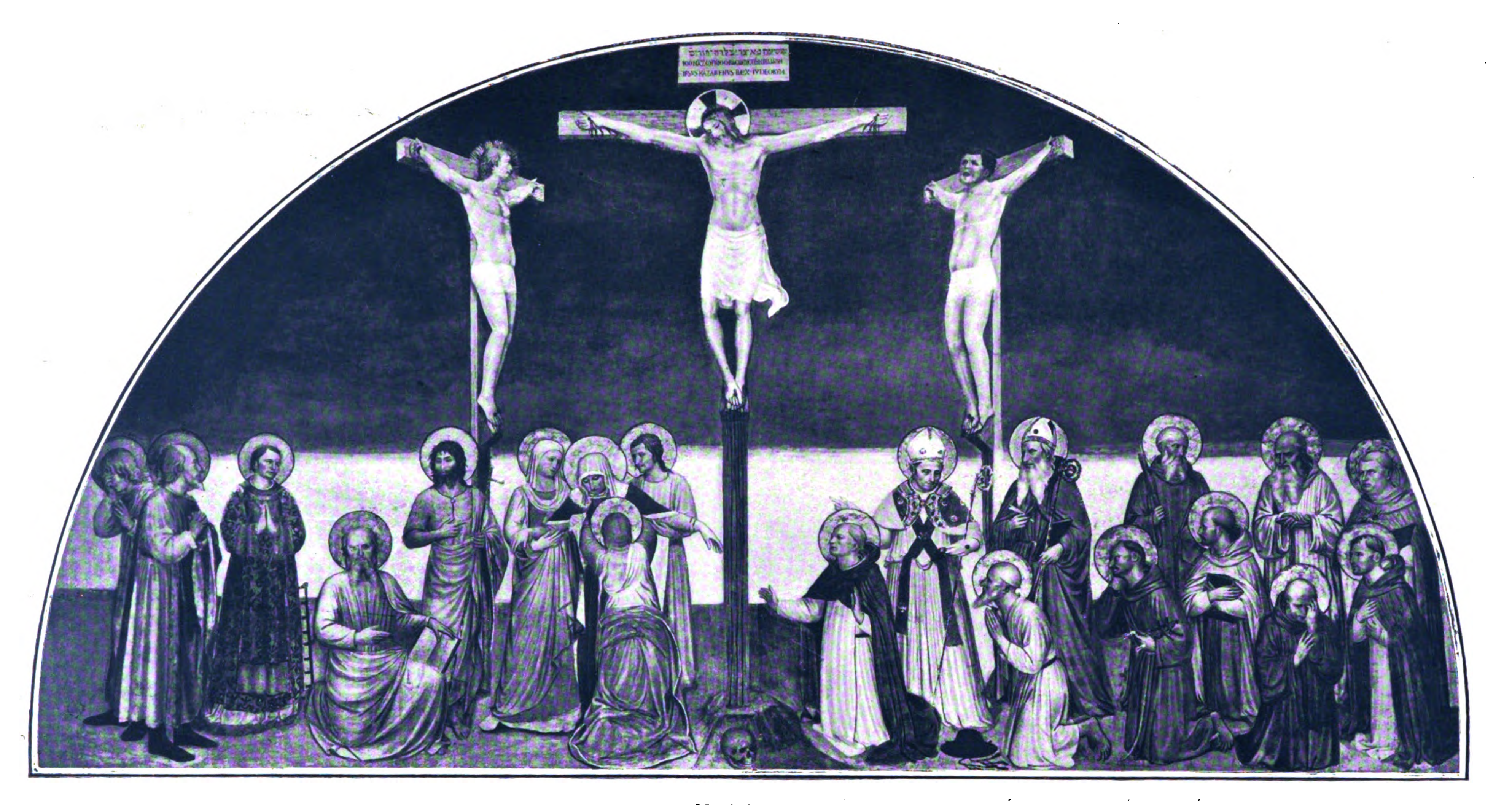
« Il faut, disait Beato, que le Christ en croix soit partout. » Il est partout, en effet, à Saint-Marc, mais nulle part il n'apparaît avec autant de grandeur surhumaine que dans la fameuse fresque de la salle du Chapitre. Si jamais les Anges ont collaboré avec l'Angélique ; si jamais ils ont dirigé son pinceau, c'est bien dans la composition de ce vaste sujet. La fresque a près de dix mètres de largeur sur une hauteur presque égale.

On a pu dire en toute vérité qu'elle est « *le poème de la Passion* ». Au pied de la croix, le groupe bien émouvant où Madeleine, agenouillée, reçoit dans ses bras la Vierge qui défaille. Tout autour se pressent les Saints les plus vénérés en Italie et surtout à Florence, le saint Précurseur qui, du doigt, indique l'Agneau de Dieu cloué sur le gibet : près de lui, agenouillé, et tenant le livre des Evangiles, saint Marc — à gauche les trois saints patrons de Florence : saint Cosme, saint Damien et saint Laurent avec son gril. Au pied même de la croix du Sauveur, saint Dominique en extase ; près de lui, debout, recueillis et méditatifs, saint Ambroise et saint Augustin : devant eux, à ge-



COUVENT DE SAINT MARC, A FLORENCE.
orné par Fra Angelico de plusieurs fresques, représentant le Christ en croix.

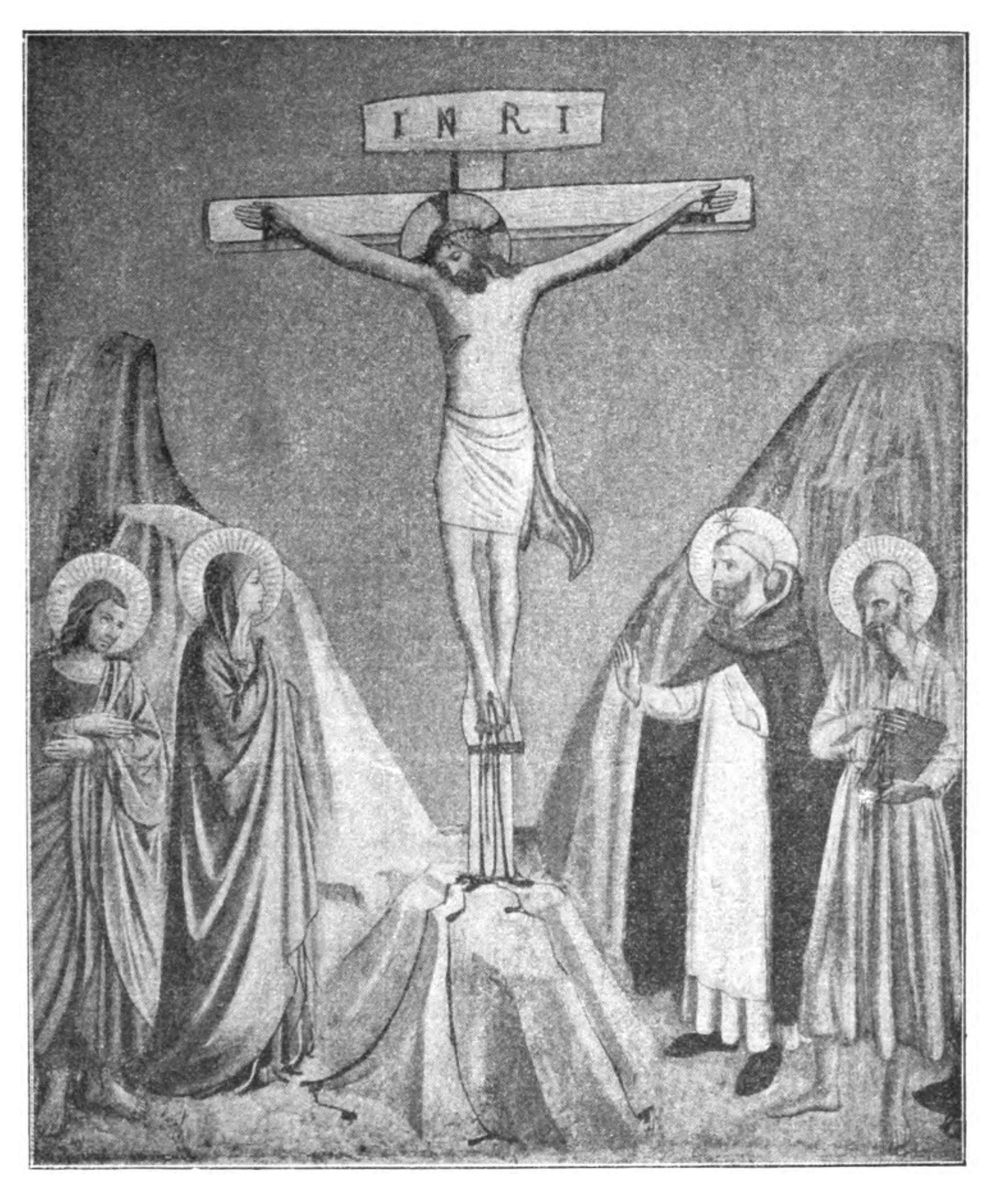
noux, saint Jérôme, brisé par l'âge ; plus loin, saint François d'Assise, fixant le Sauveur d'un regard plein de douleur ; derrière lui, saint Bernard, pressant sur son cœur l'Evangile, narrateur des souffrances de Jésus, et semblant dire, comme au livre des Cantiques : « *Fasciculus myrrhae dilectus meus, inter ubera mea commorabitur.* Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, il restera sur mon sein. » — Au dernier plan saint Thomas d'Aquin, dont l'œil grand ouvert semble refléter la sublime économie du mystère qui s'accomplit. Et ce moine agenouillé en avant, quel est-il? — Les uns affirment que c'est saint Jean Gualbert. — D'autres prétendent que, sous les traits de ce moine qui sanglote et essuie ses pleurs du revers de sa main, le peintre a voulu se représenter lui-même. N'était l'auréole des saints que son humilité n'eût jamais mise à son front, la douleur de ce personnage eût pu en effet faire supposer Fra Angelico en personne. Achevez l'étude de cette crucifixion par la contemplation du Sauveur en croix. Quelle expression indéfinissable de majestueuse douleur dans ce Christ, centre



LE CALVAIRE.
Grande fresque du couvent de Saint-Marc, par Fra Angelico.

et âme de cette superbe fresque, dans ce Christ dont les couleurs avaient été broyées sur une palette mouillée de larmes (1) !

Dans l'exécution de parcils chefs-d'œuvre, l'inspiration venait-elle parfois à lui manquer,



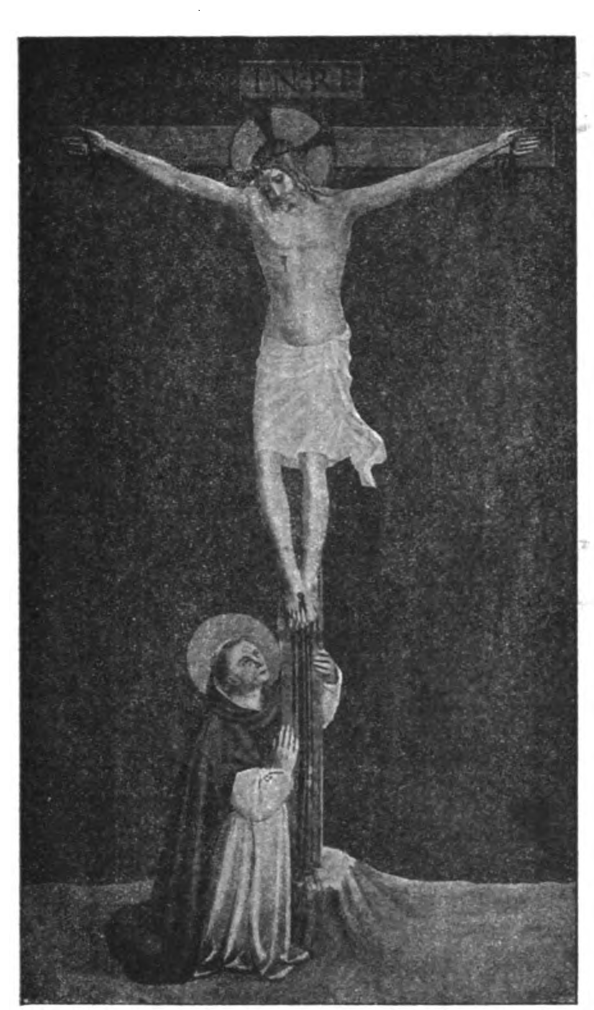
LE CHRIST EN CROIX.
Saint Jean, la Sainte Vierge. Saint Dominique, saint Jérôme.
Fra Angelico (Couvent de Saint-Marc.)

c'est à son crucifix, à son cher crucifix, que Fra Giovanni recourait toujours.

Que de fois à tes pieds, réchauffant mon courage,
J'apportais là ce cœur tout prêt à défaillir ;
Et toi, d'un doux éclair inondant mon visage,
Tu me disais tout bas, dans ton divin langage,
Que *peindre c'est aimer*, et qu'aimer c'est souffrir (2).

1. Désirez-vous voir de vos yeux une fresque de Fra Angelico, allez au musée du Louvre à Paris : vous y contemplerez le crucifiement qu'il peignit au couvent des Dominicains à Fiésole. La fresque a été détachée du mur en 1883, achetée par la France et transportée au Louvre.
2. J.-B. Fougeray, S. J., *Fra Angelico*.

Oui, peindre c'est aimer! Tout comme Fr. Angélique, Pérugin, le chef de l'école ombrienne, aimait ; il aimait d'amour sincère sa vocation d'artiste chrétien ; il aimait d'amour tendre les madones qu'il peignait sur la toile ; il aimait d'amour profond le Christ que son pinceau fixait sur la croix. Aussi quelle beauté vraie, quel souffle d'en haut dans sa fameuse fresque du cloître de Sainte-Madeleine de Pazzi, à Florence ! Les personnages sont représentés sous trois arcades architecturales : sous l'arcade du milieu, le Sauveur, suspendu entre ciel et terre : à ses pieds, la Madeleine à genoux, elle prie, les mains jointes, les yeux fixés sur Jésus ; sous l'arcade de gauche, Marie, déchirée par la souffrance, et près d'elle saint Bernard son dévot serviteur ; sous la dernière arcade, saint Benoît et saint Jean. — Oh ! oui, peindre, c'est aimer ! — Jamais dans cette scène calme et grandiose, l'artiste n'aurait mis sur les traits de Jésus cette expression divinement belle, ni sur les traits de Marie cette douleur déchirante, s'il n'avait senti, s'il n'avait aimé !

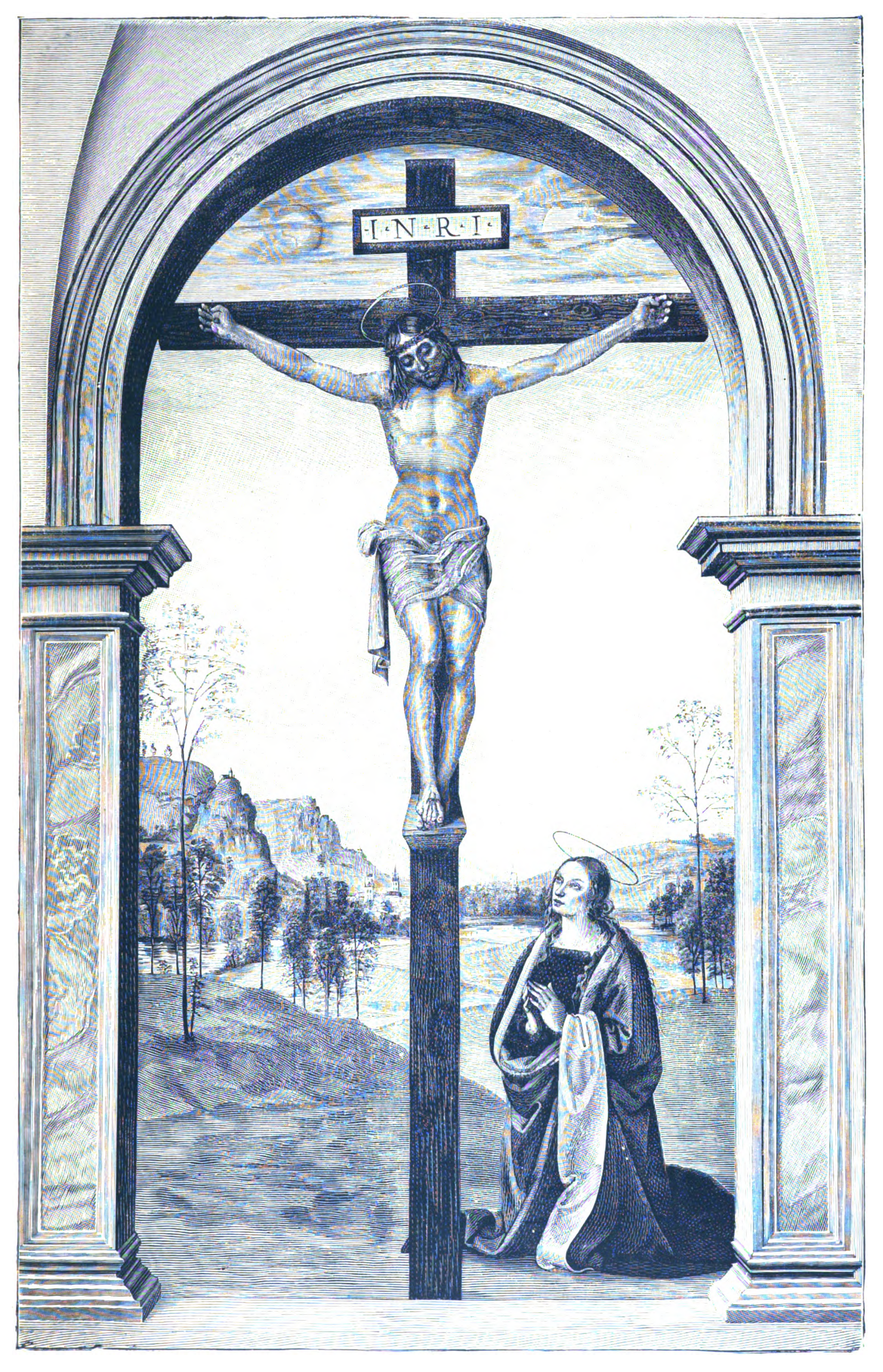


SAINT DOMINIQUE AU PIED DE LA CROIX.
Fra Angelico (Couvent de Saint-Marc).

Mantegna est le peintre historien. — Par tempérament artistique, il excelle à représenter, sur le Calvaire, les soldats romains, casque en tête, bouclier au bras, lance au poing. Vrai maître en fait de description, Mantegna avait-il l'émotion intime et profonde, indispensable à l'artiste désireux de représenter au vif le drame sanglant du Golgotha ? Avait-il assez de sentiment dans l'âme pour le faire passer dans le cœur, et du cœur sur le visage de ses personnages ? — Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer son Crucifiement du Louvre. On voit sur cette toile, unies tout ensemble, la vérité historique (excepté le paysage fantaisiste qui fait le fond de scène) et la vérité psychologique. Ce ne sont pas seulement des personnages costumés, que le peintre de Padoue a évoqués sous les cieux, ce sont des âmes abîmées dans la douleur. Douleur sur les traits du Christ, au front couronné d'épines ; douleur sur le visage des larrons, douleur résignée chez l'un, douleur révoltée chez l'autre ; douleur et douleur poignante en saint Jean, qui, debout, se tord les mains et jette un regard navré sur son Sauveur. Douleur surtout, douleur incomparable dans le groupe des saintes Femmes qui entourent la Mère des douleurs.

Si Mantegna a comme imbibé cette toile de souffrance, c'est qu'il l'a peinte avec son cœur plus encore qu'avec ses souvenirs. De l'aspect triomphant des âges précédents, il ne reste plus rien. Cette crucifixion est bien le drame de la douleur.

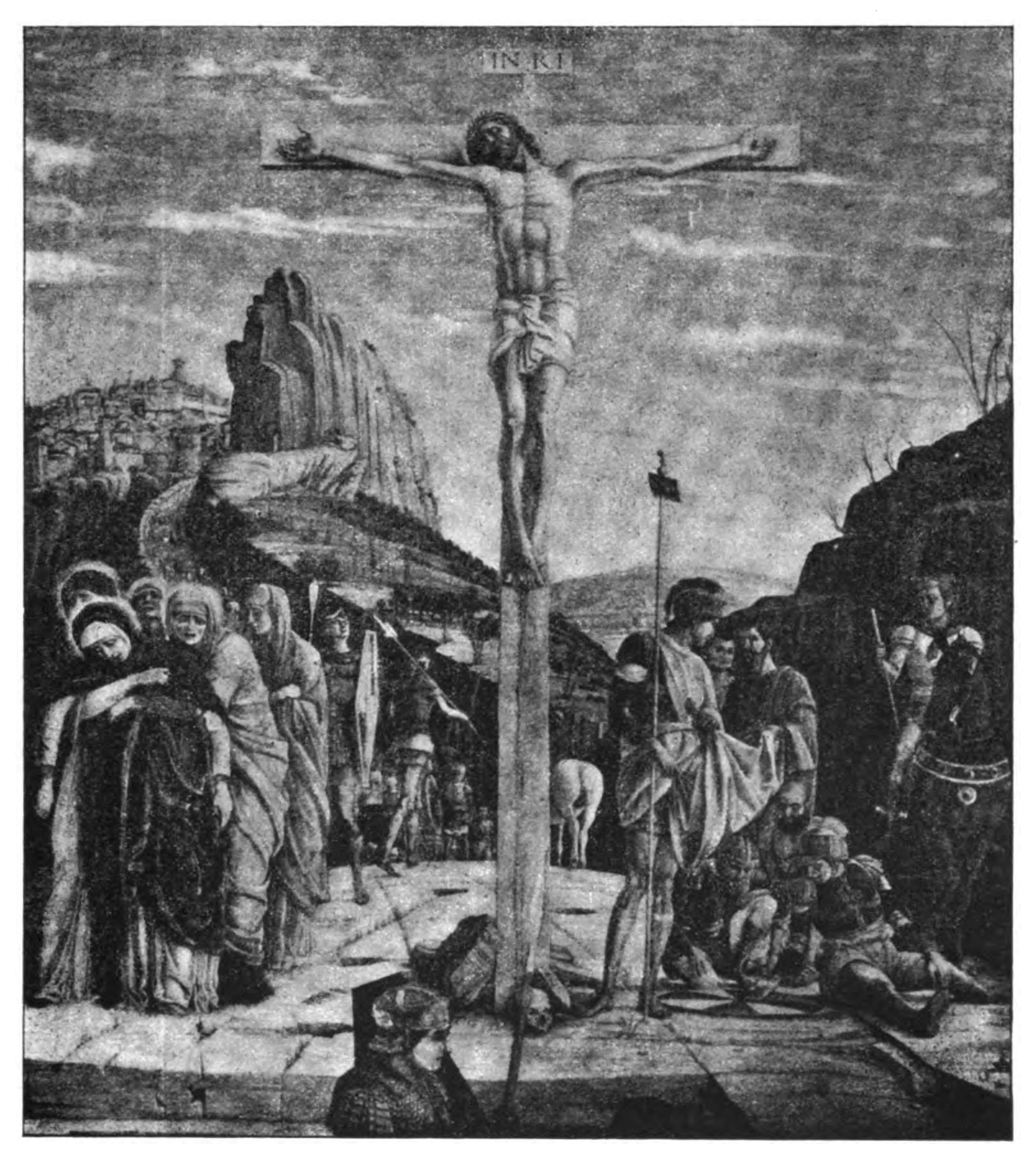
Mantegna avait peut-être quelque effort à faire pour exprimer les tortures intimes, les déchirantes angoisses. Le fondateur de l'école de peinture de Bruxelles ne connut pas cet effort. Pour peindre le crucifix, Rogier Van der Weyden n'avait qu'à laisser débor-



LE CHRIST EN CROIX ET SAINTE MADELEINE.
A Sainte-Madeleine de Pazzi de Florence. — (Pérugin.)

der son âme aimante et pieuse. Son sujet favori est la descente de croix ; mais il a fait des crucifiements bien expressifs ; l'un est conservé au musée de Madrid, l'autre, *la belle image*, au musée de Vienne. Le musée de Bruxelles en possède un troisième bien expressif, que nous mettons sous vos yeux : vous y admirerez la souffrance du Christ et la douleur de la Vierge. *(Figure, page 154.)*

Hans Memling est élève de Rogier Van der Weyden. S'il égale son maître en piété tendre, il le surpasse par le sentiment du beau. C'est lui, on le sait, qui a peint la fameuse



LE CHRIST SOUFFRANT.
Mantegna. — Musée de Louvre.

châsse de sainte Ursule, à l'hôpital Saint-Jean de Bruges. Les figures de ses personnages sont de celles qu'on regarde à la loupe, pour en découvrir toute la finesse et toute l'expression.

Presque à l'égal de Bruges, Lubeck peut se glorifier de posséder une merveille. Le dôme de cette ville abrite le fameux crucifiement de Memling. Ce tableau renferme trente-cinq personnages et offre en regard toutes les circonstances de la Passion à l'heure où Jésus vient d'expirer.

Cette peinture appartient sans nul doute à la période des christs souffrants. Oui, c'est bien l'homme de douleur cet homme au front ceint d'épines, aux épaules sanglantes, aux



LE CHRIST SOUFFRANT.
Rogier Van der Weyden. — Musée de Bruxelles.

bras émaciés, au corps amaigri, cet homme aux lèvres encore humides du vinaigre qu'on vient de lui offrir, cet homme au flanc déchiré par le coup de lance. Oui, c'est l'homme de douleurs dont nous parle Isaïe, *Virum dolorum*.

Peindre c'est aimer. Si Giotto et Fra Angelico, si le Pérugin, si Van der Weyden et Hans Memling ont si bien représenté le Christ souffrant, c'est qu'ils aimaient le Christ et souffraient de ses souffrances. Peindre, c'est aimer. Raphaël aimait-il? Elève du Pérugin, fidèle aux traditions suprasensibles de l'école ombrienne, Raphaël longtemps aima ce que son maître avait aimé ; il puisa alors ses inspirations dans la Bible et dans les profondeurs de l'âme chrétienne ; c'est sa première manière ; c'est l'époque de ses Madones, au regard modestement fixé sur le divin enfant ; c'est l'époque du *Christ en croix*, conservé à Dudley-House à Londres, œuvre de sa jeunesse, si empreinte encore de mysticisme vrai, qu'on l'eût facilement attribuée au Pérugin.

Plus tard, après sa *Dispute du Saint-Sacrement*, chef-d'œuvre de la peinture, Raphaël aime encore, mais il n'aime plus de la même manière. L'art antique l'a séduit ; il donne plus à la beauté des formes qu'à l'idée mystique et religieuse, et parfois, sous la grâce trop sensible de quelques-unes de ses vierges, on devine les traits de la créature qu'il aime. Dans cette seconde manière, Raphaël reste encore le peintre inimitable, mais on comprend sans peine qu'avec sa tendance naturaliste, il se soit senti peu de goût à exprimer la douleur, et n'ait point été le peintre des crucifix.

Peindre, c'est aimer. Michel-Ange aimait-il? On a de lui plusieurs dessins de christs et de crucifiements : tantôt le Sauveur est seul sur l'instrument de son supplice, tantôt la Vierge et saint Jean sont au pied de la croix ; tantôt les deux larrons servent d'acolytes au divin Crucifié ; tantôt deux anges planent sur des nuages de chaque côté du gibet. Dans tous ces dessins du Louvre ou du British Museum, de Windsor, d'Oxford et de Venise, ce que Michel-Ange semble aimer avant tout, c'est son art ; ce qu'il semble chercher dans ses crayons, c'est l'exercice de son prestigieux talent. Ce corps de supplicié lui fournit une superbe occasion de montrer ses connaissances anatomiques : c'est là ce qui semble avant tout lui sourire ; l'idée religieuse paraît reléguée au second plan ; peut-être même dans telle ou telle esquisse, par amour de la réalité, le grand artiste s'est-il trop departi du respect dont doit être pénétré quiconque, sur la toile ou l'ivoire, offre aux regards le corps de l'Homme-Dieu. Pas plus que Raphaël, Michel-Ange ne semble l'héritier de Giotto et du Beato, ces peintres si convaincus du Crucifié.

Ne cherchons point non plus l'inspiration chrétienne dans l'école de Venise, à conception naturaliste, qui fleurit à cette époque, à côté des écoles de Florence et d'Ombrie. — C'est la mythologie qui règne. Titien, le prince des peintres vénitiens, après avoir étalé sur la toile les charmes tout profanes de ses Diane et de ses Vénus, n'était pas dans l'état d'âme voulu pour peindre les yeux souffrants et les plaies vives du Crucifié : peindre, c'est aimer !

L'école allemande et flamande fut plus heureuse : par le choix chrétien de ses sujets, par la gravité de la peinture, par l'expression des visages, pleine de foi et de sentiment religieux, elle rappelle les gloires de l'école d'Ombrie. Ses maîtres aiment à peindre Jésus crucifié ou la Mère des douleurs, comme le faisaient, de l'autre côté des Alpes, Giotto, Fra Angelico et Pérugin. Citons quelques exemples : tout d'abord la Passion de Jean Holbein le Jeune, conservée au Musée de Bâle : elle est, en dix dessins, plus éloquente que bien des tableaux. On y voit des violences exagérées ; les bourreaux sont horriblement laids ; mais quelle expression de douleur dans le Christ en croix !

Quelques années avant Holbein, Albert Dürer, le célèbre graveur allemand, faisait ses délices de la Passion. En 1411, il burinait sur cuivre *la Petite Passion*. L'année suivante il gravait sur bois *la Grande Passion*. La scène du crucifiement est grandiose dans sa naïve simplicité. Mais il est dans les œuvres du maître une tête de Christ qui



nous émeut considérablement plus. — Ce dessin, on l'a justement remarqué, avec si peu de traits, produit un effet unique en son genre. Il rappelle par la majesté le Moïse de Michel-Ange. Mais tandis que des tempes resplendissantes du Moïse jaillissent des gerbes de lumière, ici, dans le chef auguste de l'Homme-Dieu, s'enfoncent de cruelles épines. Quel pli douloureux dans ce front déchiré! Quelle fixité impressionnante dans ce clair regard! Quelle amertume sur ces lèvres d'où la plainte semble jaillir! Regardez cette tête à loisir, — un premier coup d'œil ne révèle pas tout ce qu'il y a là d'inénarrable souffrance. — Plus vous regarderez, et plus vous verrez que cette image, — tracée par le burin d'un grand maître, — est vraiment l'image de la douleur. — Elle clôt admirablement toute cette période où l'art chrétien s'est plu à représenter le Christ souffrant.



TROISIÈME PHASE. — LE CHRIST, BEAUTÉ PLASTIQUE.

Le milieu du XVI[e] siècle marque la décadence de la peinture chrétienne. Dans cette période, où prédominent le goût de l'allégorie et la recherche de l'effet, où la force dégénère en exubérance, la mollesse en sensualité, où le réalisme humain remplace de plus en plus l'inspiration religieuse, c'est à peine si, en dehors de l'école flamande, on peut relever quelques noms et quelques chefs-d'œuvre pour l'histoire du crucifix.

Cette dégénérescence de l'art chrétien apparaît dans les toiles de deux peintres vénitiens : le Tintoret et Paul Véronèse.

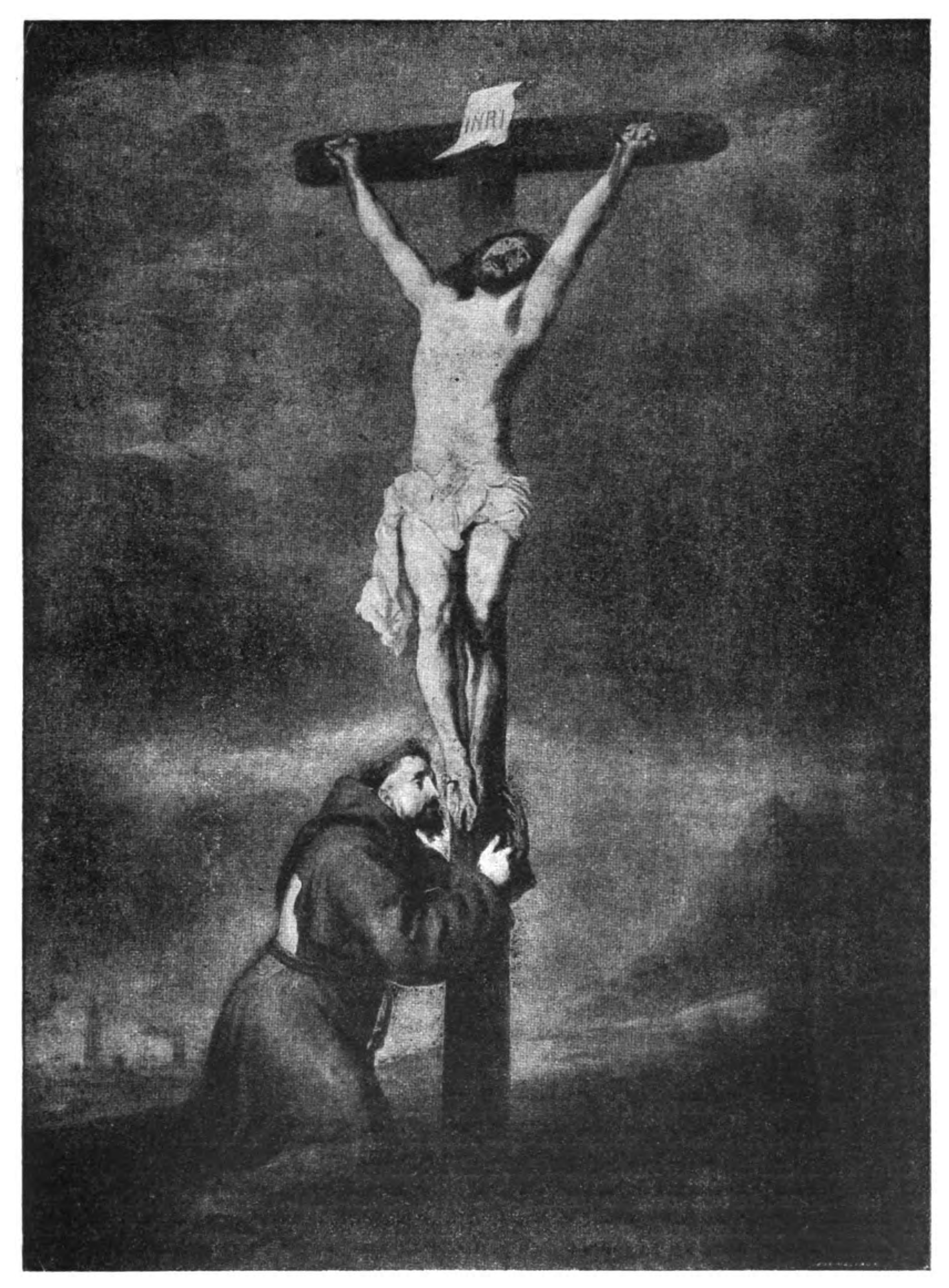
Comparez le crucifiement du Tintoret et celui de Memling. De part et d'autre c'est la même scène : sur cette scène, les mêmes personnages apparaissent ; mais quelle différence dans l'action! Sur la toile de Memling, tous les figurants sont absorbés par la mort du Sauveur ; toutes leurs pensées, tous leurs regards convergent vers le Christ expirant. Sur la toile du Tintoret, le Christ joue bien son rôle, mais c'est un rôle isolé : les autres personnages n'ont pas l'air de savoir qu'il est là, tout près d'eux, rendant le dernier soupir. Leur pensée est ailleurs, elle est tout entière eux spectateurs qui passent devant eux et qui les regardent. Ils posent devant la galerie : le soldat, à votre gauche, est tout fier de montrer son armure ; ce cavalier à droite, son beau cheval blanc tout fringant; les femmes leurs épaules nues. Tout est pour l'effet, et je ne sais quoi de sensuel remplace l'austère beauté des âges précédents. On a justement comparé cette toile au tableau vivant que font à la fin de la représentation les acteurs d'un théâtre forain. Les personnages prennent la pose longtemps étudiée, la pose finalement adoptée, et contents d'eux, semblent dire, comme au temps de Plaute : « *Nunc plaudite, cives !* Citoyens, c'est le moment d'applaudir. »

Le grand crucifiement de Paul Véronèse, à l'Académie de Venise, offre les mêmes défauts, plus accentués encore.

Guido Reni est plus heureux dans sa crucifixion, conservée au musée de Bologne et de Dresde. Il supprime la mise en scène de Tintoret et de Paul Véronèse et concentre l'attention sur le Christ. Artiste plein de grâce, il excelle à peindre l'œil humain. Aussi représente-t-il le Sauveur levant vers le ciel un regard suppliant. C'est joli ; peut-être plus joli que touchant.



En parcourant les œuvres de l'Albane, nous avons trouvé une autre composition, bien gracieuse encore, à laquelle un rapprochement historique semble donner un certain



LE CHRIST ET SAINT FRANÇOIS.
A. Van Dyck. — Musée d'Amsterdam.

intérêt : par un jeu d'imagination, le peintre, sur la croix nue, a étendu un Bambino qui dort ; en voyant cet enfant couché sur cette croix, nous songions au jeune Richard

de Paris, à saint Simon de Trente, ainsi crucifiés, à l'aube de leur vie, par la rage des Juifs.

La Flandre, avons-nous dit, heureuse exception, ne céda point au mauvais goût de cette époque. Dans ce pays à la foi vive, deux grands peintres ont payé à la croix le tribut de leur talent : Pierre-Paul Rubens et son illustre élève Van Dyck.

Rubens a décoré de ses peintures les temples de Dieu et les palais des rois. De là, peut-être, dans ses magnifiques toiles, un mélange regrettable de sacré et de profane. Aussi bien son pinceau semble-t-il plus disposé à retracer l'allégorie souriante que l'agonie souffrante, l'humain que le divin. Rendons cependant hommage aux crucifiements des musées de Bordeaux, de Toulouse et de Lille ; hommage encore au Christ en croix du Louvre : ce corps pâli par la mort, laissant échapper de son côté transpercé un large filet de sang ; cette tête d'albâtre, retombée sur la poitrine, tout cela est d'une beauté grave et intéressante. Admirons la toile du musée d'Anvers dite : *le Christ à la lance*. Alors que Longin donne le coup de lance au côté du Sauveur, Madeleine a un geste sublime qui semble dire au soldat : « Arrête, malheureux, ne frappe pas. »

Sully-Prud'homme a écrit en vers, en tête de la collection des œuvres de Van Dyck :

...Non, cette grâce tendre à ce goût fin unie,
Pour l'inspirer, l'exemple et le conseil sont vains :
C'est ta mère après Dieu qui t'a fait ton génie.

Van Dyck a-t-il du *génie* ou simplement du talent, nous ne voulons pas le discuter, mais nous lui savons gré d'avoir consacré la scène du Calvaire sa grâce tendre et son goût fin. Est-il peintres, depuis les origines, qui aient, à tant de reprises, choisi ce grand sujet d'inspiration ? Jugez plutôt ; voici ses principales toiles :

Le Christ en croix et saint François (musée d'Amsterdam). *(Gravure, page 157.)*

Le Christ des Dominicains. De chaque côté de la croix, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne (musée d'Anvers).

Le Christ en croix (église Saint-Michel à Gand).

Le Christ en croix entre deux larrons (cathédrale de Malines).

Le Christ en croix (musée de Vienne).

Le Christ en croix, avec la Vierge, saint Jean, un moine (église Notre-Dame à Termonde).

Le Christ en croix, avec la Vierge et Madeleine (musée de Lille).

Le Christ en croix, les bourreaux s'éloignent du Calvaire (musée de Munich).

Le Christ en croix avec saint Antoine (galerie Lichtenstein).

Le Christ en croix (musée du Belvédère).

Le Christ en croix « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (galerie Borghèse, à Rome).

Le Christ en croix (couvent des Dames de Nevers, à Sens).

Le Christ en croix. Des anges recueillent le sang (musée de Toulouse).

Le Christ en croix (galerie de M. Chaix d'Est-Ange, Paris).

Voici une appréciation contemporaine de ce dernier chef-d'œuvre : « Sur la croix, dressée presque de face, est attaché par trois clous le corps du doux martyr : un linge blanc s'enroule autour de ses reins, un large écriteau est fixé au sommet de l'instrument de supplice. La tête s'incline sur l'épaule gauche, avec une expression de douloureuse résignation ; des gouttes de sang tombent des blessures béantes aux pieds et aux mains.

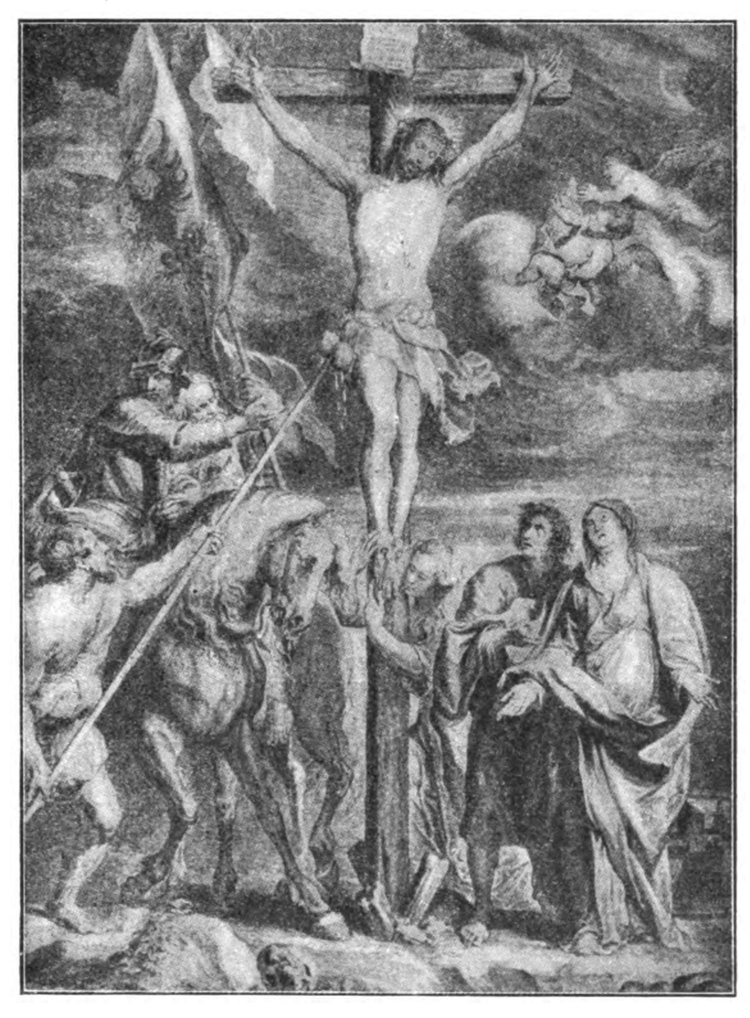
» Pour fond, quelques rochers ou les mouvements confus d'une ville éloignée. La croix est enveloppée de sombres nuages, traversés par les rayons sanglants du soleil



LE CHRIST EN CROIX.
A. Van Dyck. — (Galerie Borghèse, à Rome.)

couchant ; sur le ciel obscur, le corps du Supplicié se détache lumineux et délicatement modelé [1]. »

A la même époque, Bolswert (Schelte), dans ses gravures, rivalise de talent avec Van Dyck, dont il aime à reproduire ou imiter les tableaux. Nous représentons ici la première épreuve, très rare, de son Christ en croix [2]. Sous le burin du graveur, comme sous le pinceau du peintre, la grâce humaine, la beauté plastique et le décor ont leur grande part : on est loin du temps où la seule expression donnée au visage du Christ par Giotto ou Fra Angelico, occupait toute l'attention du spectateur, remuait son cœur et absorbait son âme dans une muette et profonde prière.



LE CHRIST A L'ÉPONGE.
Gravure de Bolswert (Schelte) d'après Van Dyck. La première épreuve est conservée à l'école Saint-Joseph de Lille.

Néanmoins Van Dyck et Bolswert ont bien mérité de l'art chrétien en traitant ce beau et grand sujet. Combien peu oseront l'affronter dans la suite ! Le XVII[e] siècle nous offre encore, au musée de Madrid, le beau Christ de Vélasquez, dont nous avons parlé, et, au musée du Louvre, un Christ en croix de Philippe de Champaigne, et le Crucifix aux Anges de Lebrun, œuvre pleine de grâce et de fraîcheur [3].

1. Jules Guiffrey, *Van Dyck, sa vie et ses œuvres*. Chez Quantin, Paris, 1882.
2. L'école libre Saint-Joseph, de Lille, possède cette belle gravure.
3. Il fut fait sur les ordres de la reine-mère, après un songe où elle avait vu Notre-Seigneur en Croix, entouré d'anges.

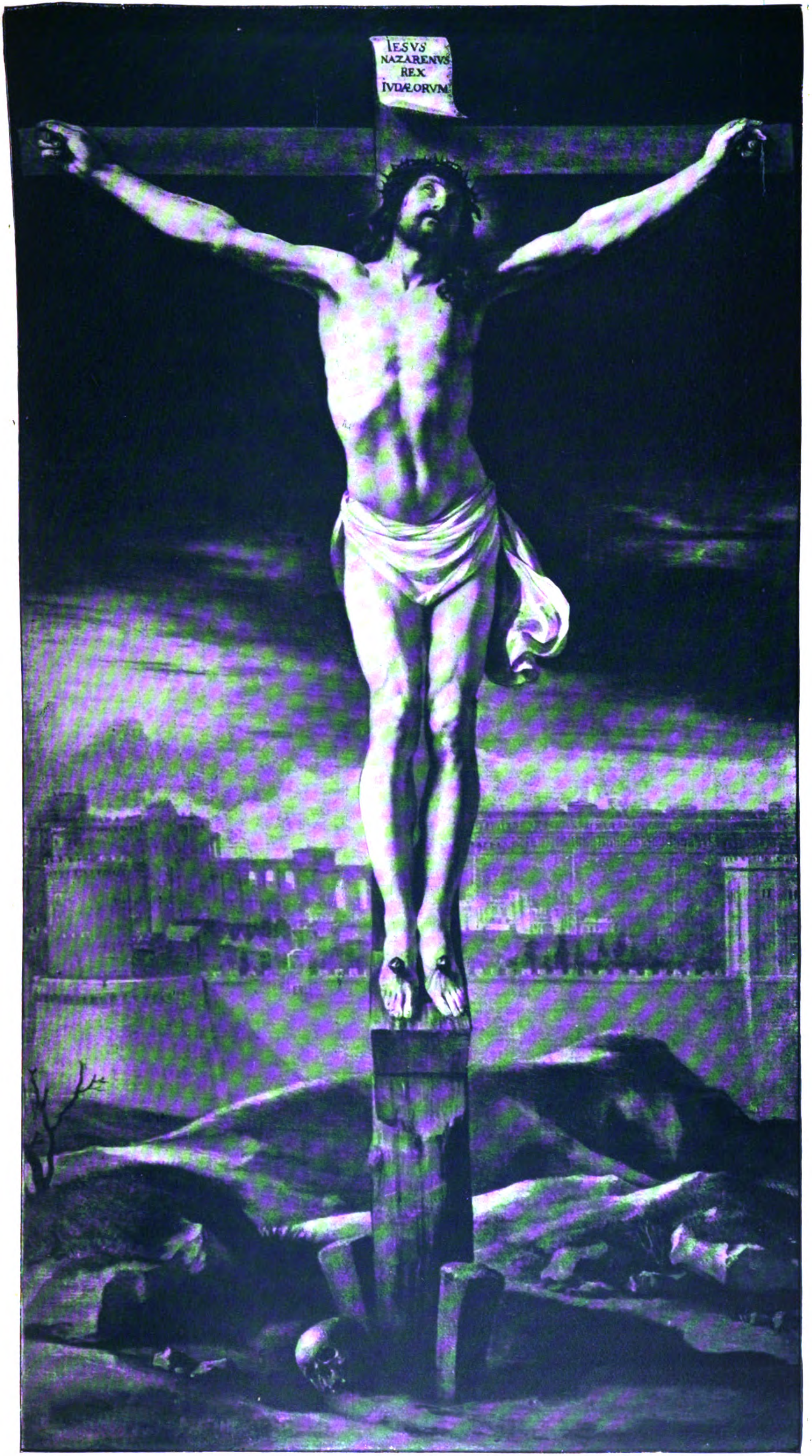
Au XVIIIe siècle, c'est la nuit dans l'art religieux. Pas un astre au ciel.

Les débauches du règne de Louis XV n'étaient pas de nature à encourager les artistes chrétiens. Les faveurs, en ces jours néfastes, étaient au peintre complaisant qui, dans ses toiles sensuelles, flattait les désordres du prince corrompu ; elles étaient au sculpteur qui taillait dans le marbre les traits aimés de la courtisane. Elles n'étaient point à qui peignait ou sculptait le Christ crucifié, censeur importun des rois voluptueux.

Plus tard, sous la Terreur, le culte catholique est violemment proscrit. Les Jacobins brisent, partout où ils les rencontrent, croix et calvaires. Dans les familles chrétiennes, on enfouit sous terre, pour le soustraire aux profanations, le vieux crucifix qu'ont laissé les ancêtres mourants. Ce n'est plus l'heure pour l'artiste de sculpter les traits du Sauveur dans le buis ou l'ivoire. Mais laissez passer la tourmente révolutionnaire et vous verrez, au XIXe siècle, une heureuse réaction s'opérer dans l'art, et la croix reparaître au grand jour.

Stat crux, dum volvitur orbis !





LE CHRIST EN CROIX. — Philippe de Champaigne. — (Musée du Louvre.)



Chapitre Troisième.

LE CRUCIFIX DANS LES ÉGLISES.





S'IL est un lieu où l'artiste chrétien ait dû placer le crucifix, c'est bien l'église catholique. L'artiste chrétien n'a pas failli à son devoir. Architectes, sculpteurs, peintres, orfèvres, ont placé le crucifix dans nos églises partout où l'appelaient les exigences du symbolisme et la splendeur du culte, dans le plan même de l'édifice, à l'autel, à l'arc triomphal, au portail et jusque dans les trésors.



I. — LE CRUCIFIX DANS LE PLAN DES ÉGLISES.

VIOLLET-LE-DUC, dans son *Dictionnaire*, au mot *axe*, écrit ces lignes : « Dans la plupart des plans d'églises du moyen âge, du XIe au XIVe siècle, on observe que l'axe de la nef et celui du chœur forment une ligne brisée au transept [1]. »

Anomalie inexplicable, faute regrettable, négligence impardonnable aux yeux de l'architecte incrédule ; symbolisme touchant, acte de foi sublime aux yeux de l'architecte chrétien. Que voulaient les artistes de ces temps héroïques, en bâtissant leurs cathédrales ? Elever un temple où pût se renouveler dignement le sacrifice de la Messe, mémorial vivant du sacrifice du Calvaire ; ils voulaient plus encore : par la structure même de leur édifice, ils prétendaient rappeler la Victime du Golgotha, attachée sur la croix. La croix est là sur le sol, immense ; la grande nef et le transept représentent le corps et les bras étendus. Le maître-autel, où se fait chaque jour l'oblation sainte, représente la tête auguste du Dieu immolé : et ces chapelles rayonnantes autour de l'abside, c'est la couronne glorieuse qui ceint le front du Sauveur du monde. Mais, avant de mourir, nous dit l'Evangéliste, Jésus inclina la tête, *et inclinato capite, tradidit spiritum*. Sacrifiant peut-être l'esthétique et le coup d'œil à sa foi chrétienne et à son idéal religieux, le constructeur de cathédrales a volontairement incliné le chœur sur le bras du transept, la tête vers l'épaule.

Tandis que dans le plan même de l'église gothique, l'architecte offrait aux yeux et à la piété des fidèles ce crucifix colossal, le sculpteur et l'orfèvre, rivalisant d'amour, taillaient dans l'ivoire ou dans le bois, burinaient dans l'or et l'argent l'image du Crucifié, et selon les époques, la plaçaient au-dessus de l'autel, près de l'autel ou sur l'autel.

1. Cette inclinaison du chœur se remarque tout spécialement à la cathédrale de Quimper.

II. — LE CRUCIFIX A L'AUTEL.

Longtemps le prêtre, durant la Messe, n'avait eu sous les yeux que des images symboliques. Nous en avons donné plus haut les multiples raisons. Quand ces raisons de prudence n'existèrent plus, la croix peu à peu fit son apparition dans le sanctuaire. Tout d'abord elle fut placée au-dessus de l'autel, en manière de suspension ; c'est la *croix suspendue* ou *crux pensilis*.

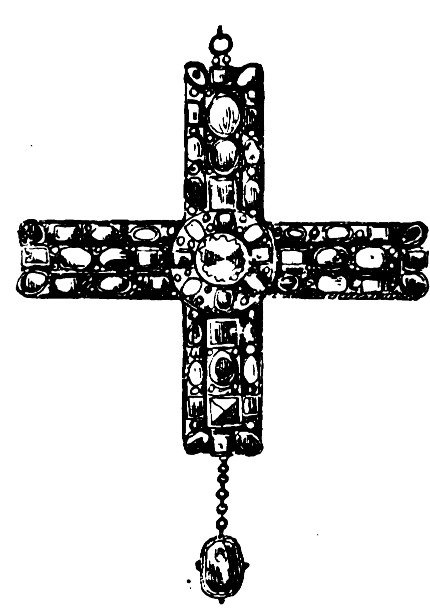
Un peu plus tard, élevée sur une hampe, elle fut, durant le Saint-Sacrifice, placée à l'angle de l'autel, c'est la *croix processionnelle*.

Enfin vers le XII[e] siècle, elle fut munie d'un pied, placée sur l'autel même, c'est la *croix pédiculée*.

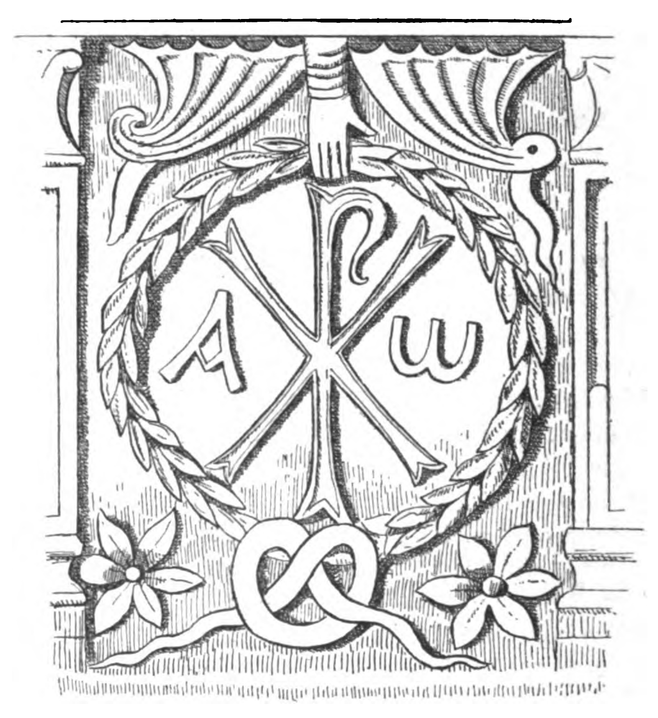
Un mot sur ces trois phases de la croix liturgique.

§ 1. LA CROIX SUSPENDUE.

Le Père Cahier soutient avec raison que, à l'origine, les croix suspendues au-dessus de l'autel tenaient lieu de crucifix (1). Cette croix, vers le VI[e] et le VII[e] siècle, était souvent suspendue, au milieu des couronnes ou *Regna* que les princes offraient aux basiliques chrétiennes. Telle la croix gemmée du trésor de Monza.



CROIX GEMMÉE DU TRÉSOR DE MONZA.
Tirée de *La Messe* de Rohault de Fleury
(Imprimeries et librairies réunies à Paris.)

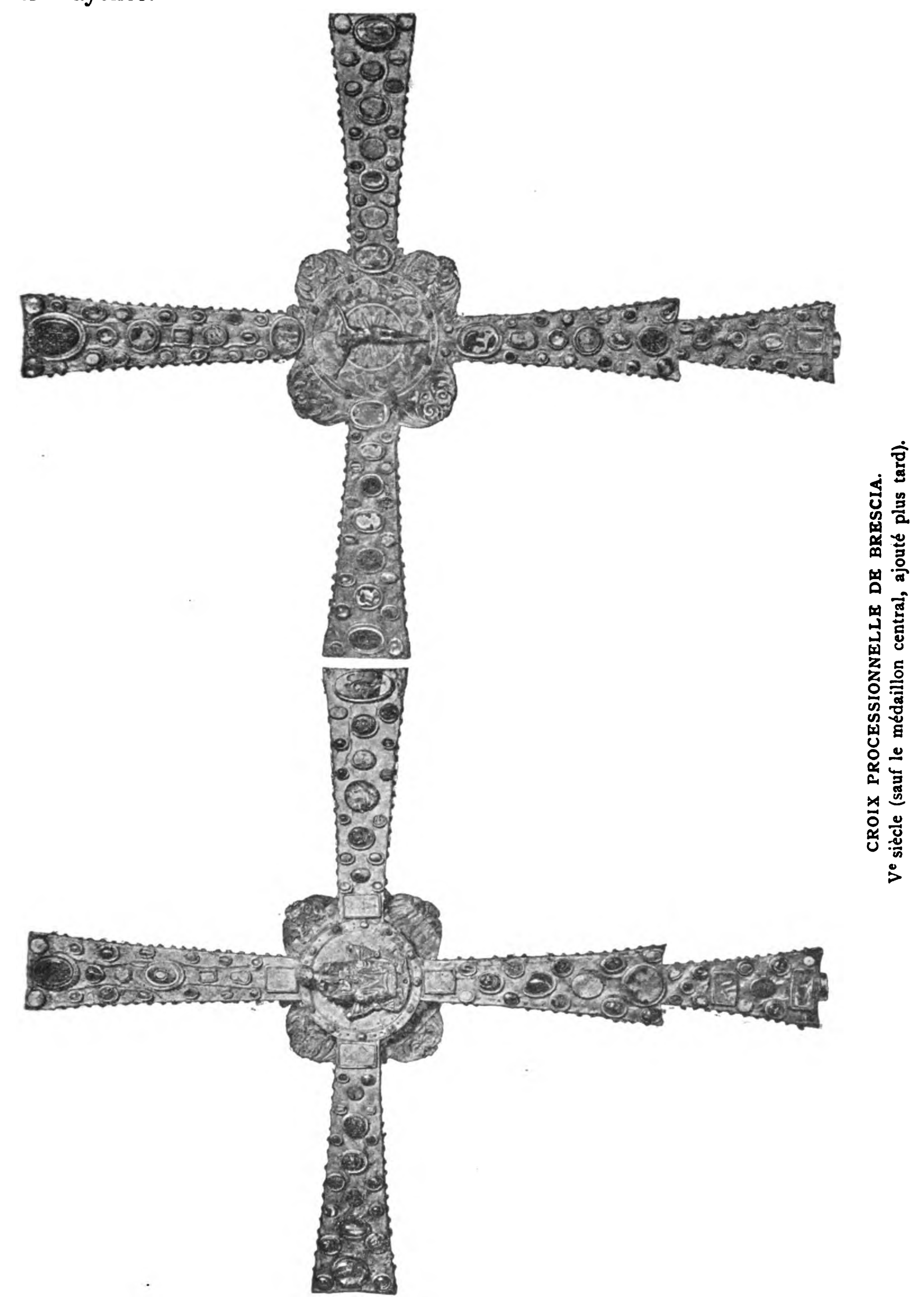


CHRISME DE MOISSAC, TENANT LIEU DE CRUCIFIX.
Tiré de *La Messe*, de Rohault de Fleury.

A cette époque, on voit encore parfois suspendu devant l'autel, par un nœud ou par un anneau, le chrisme ☧ ou monogramme du Sauveur avec les deux lettres grecques A et ω qui nous rappellent que le Christ est le principe et la fin de toutes choses. Les monuments de Moissac, de Saint-Sernin de Bordeaux et de Toulouse peuvent nous

1. *Mélanges d'archéologie*, III, 29.

en donner quelque idée. Mais plus souvent déjà c'est la croix qui est suspendue sous le regard du prêtre. Telle la croix supportée par une main, représentée dans une pyxide de Vienne. Telle encore la croix soutenue par une chaîne, gravée dans une pierre tombale de Mayence.



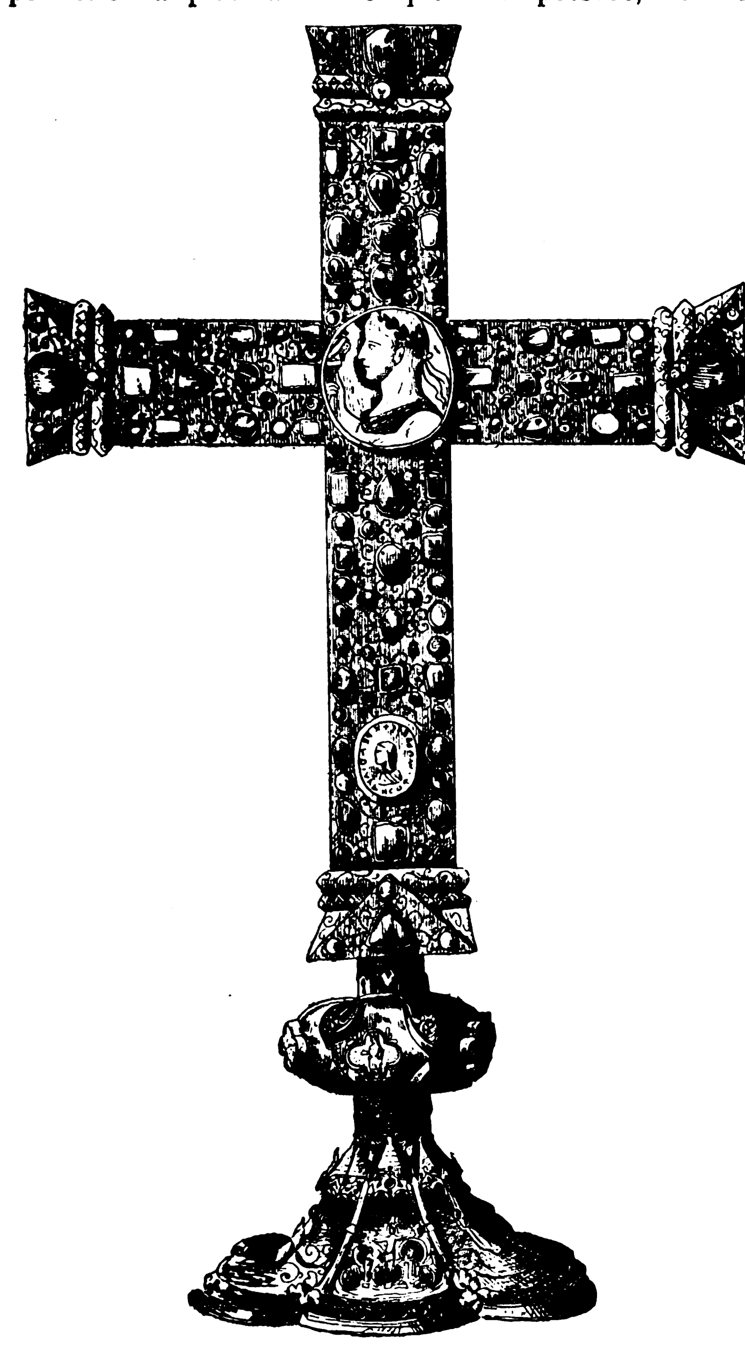
CROIX PROCESSIONNELLE DE BRESCIA.
Ve siècle (sauf le médaillon central, ajouté plus tard).

Toutes les croix, citées dans les documents carlovingiens, ne pouvaient être placées sur l'autel de pierre du Sacrifice, car le pape Léon IV, en 855, avait formellement interdit de rien poser sur l'autel.

Mais ce pontife n'avait point interdit de placer la croix à côté de l'autel. Après l'époque carlovingienne, la *crux pensilis* disparaît, et fait place à la croix processionnelle qu'on attachait à l'autel. C'est la deuxième phase de la croix liturgique.

§ 2. LA CROIX PROCESSIONNELLE.

Les croix processionnelles remontent à une haute antiquité. Une des plus belles et peut-être la plus ancienne que l'on possède, est celle de la bibliothèque Quirini, à Brescia. Sauf le médaillon central, ajouté plus tard, cette croix est du V° siècle. On y voit des bustes en camée, d'une grande valeur. Plusieurs étaient d'origine païenne : nos Pères du V° siècle se plaisaient à attacher à la croix du Sauveur les dépouilles du paganisme vaincu.



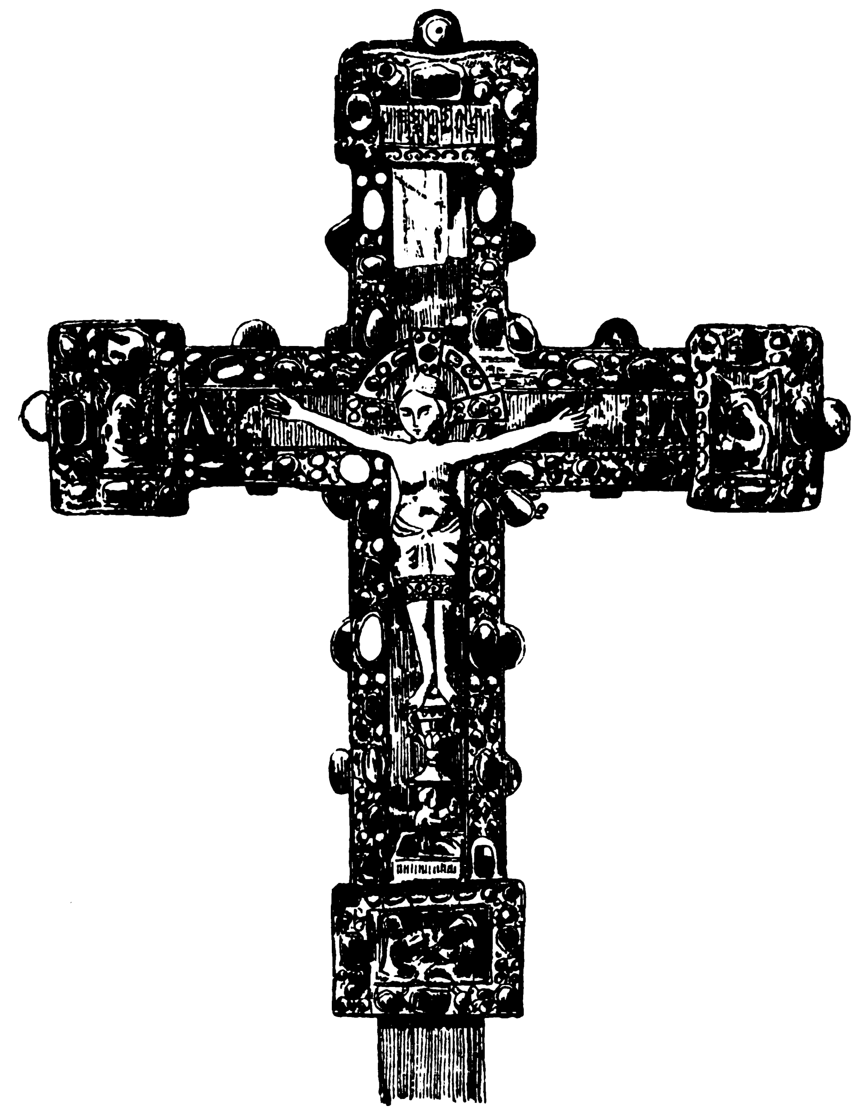
LA CROIX DE LOTHAIRE.
XI° siècle (sauf le pied qui est du XIV°.)

Charlemagne donna à la Basilique de Latran une croix processionnelle, ornée de pierreries ; il en donna une autre à Saint-Pierre : Grimaldi la décrit en ces termes : « Cette sainte image du crucifix a, au sommet de la croix, la figure du Christ triomphant, tenant le sceptre et le globe du monde ; à ses côtés, on voit la Mère de Dieu, saint Jean l'Evangéliste ; sous ses pieds, saint Pierre et saint Paul qui tient une épée. »

Aix-la-Chapelle possède une magnifique croix stationnale du IX° siècle (le pied seul est du XIV° siècle) dite *croix de Lothaire*. Au point du croisement des branches, se trouve un admirable camée antique représentant Auguste lauré : onyx ovale, dont le grand axe n'a pas moins de 0m,09.

Munster nous offre une croix processionnelle du X° siècle bien curieuse ; le Christ y est représenté jeune et imberbe, la tête richement nimbée. Au lieu de support, un calice pour recueillir le précieux Sang ; une

bordure de cabochons, perles et filigranes, fait tout le pourtour de la croix. Aux extrémités des branches, sont des anges adorateurs ; sous le calice, Adam sort du tombeau.



CROIX PROCESSIONNELLE DE MUNSTER (X[e] siècle).

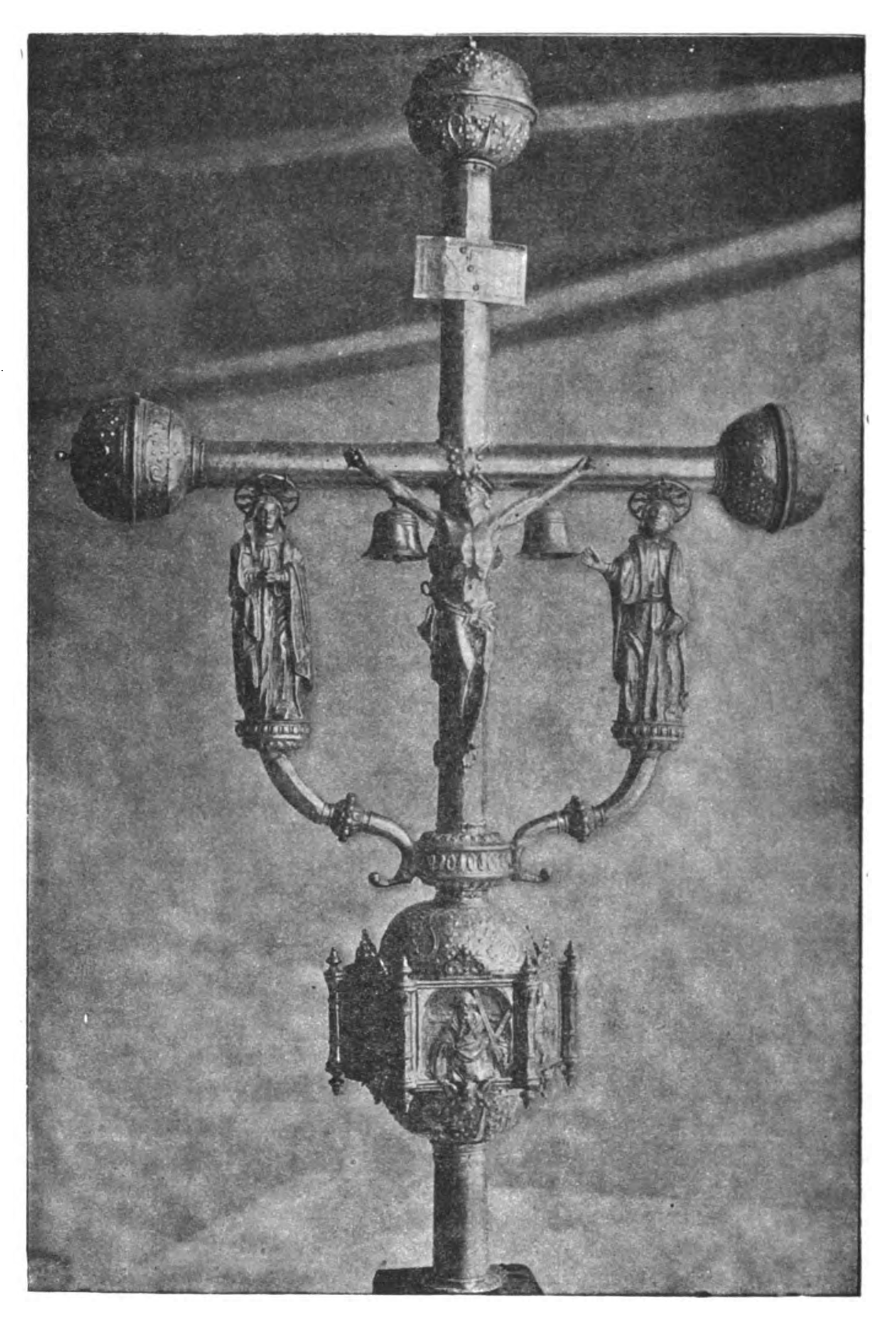
Ces croix, très nombreuses, à cette époque, avaient leur place naturelle près de l'autel ; on peut s'en convaincre par l'*Ordo Romanus:* « *Subdiaconus regionarius levat crucem stationalem* DE ALTARI, *plane portans eam in manibus usque ad ecclesiam* (1). » Ce passage, conclut Rohault de Fleury (2), dans son intéressante étude, nous prouve que ces croix avaient un rapport intime avec la liturgie, et nous devons les regarder comme de véritables croix d'autel. Ce sont celles que, durant le saint Sacrifice, le prêtre pouvait regarder ; c'est vers elles qu'il pouvait se tourner, pour exciter sa dévotion, quand l'usage des croix suspendues fut tombé en désuétude.

Les croix pédiculées vont bientôt entrer dans la liturgie du divin Sacrifice ; toutefois les croix processionnelles resteront, dans le culte catholique, à l'usage exclusif des con-

1. Mabillon, *Ms. ital.*, tome II.
2. *La Messe*, pages 123 et 124.

vois et des processions. Elles prendront même parfois des proportions considérables, comme la croix, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, due au burin de Pietro Lienni de Como (1593), et conservée à l'église de Bomoso, en Lombardie. *(Voir figure, page 72.)*

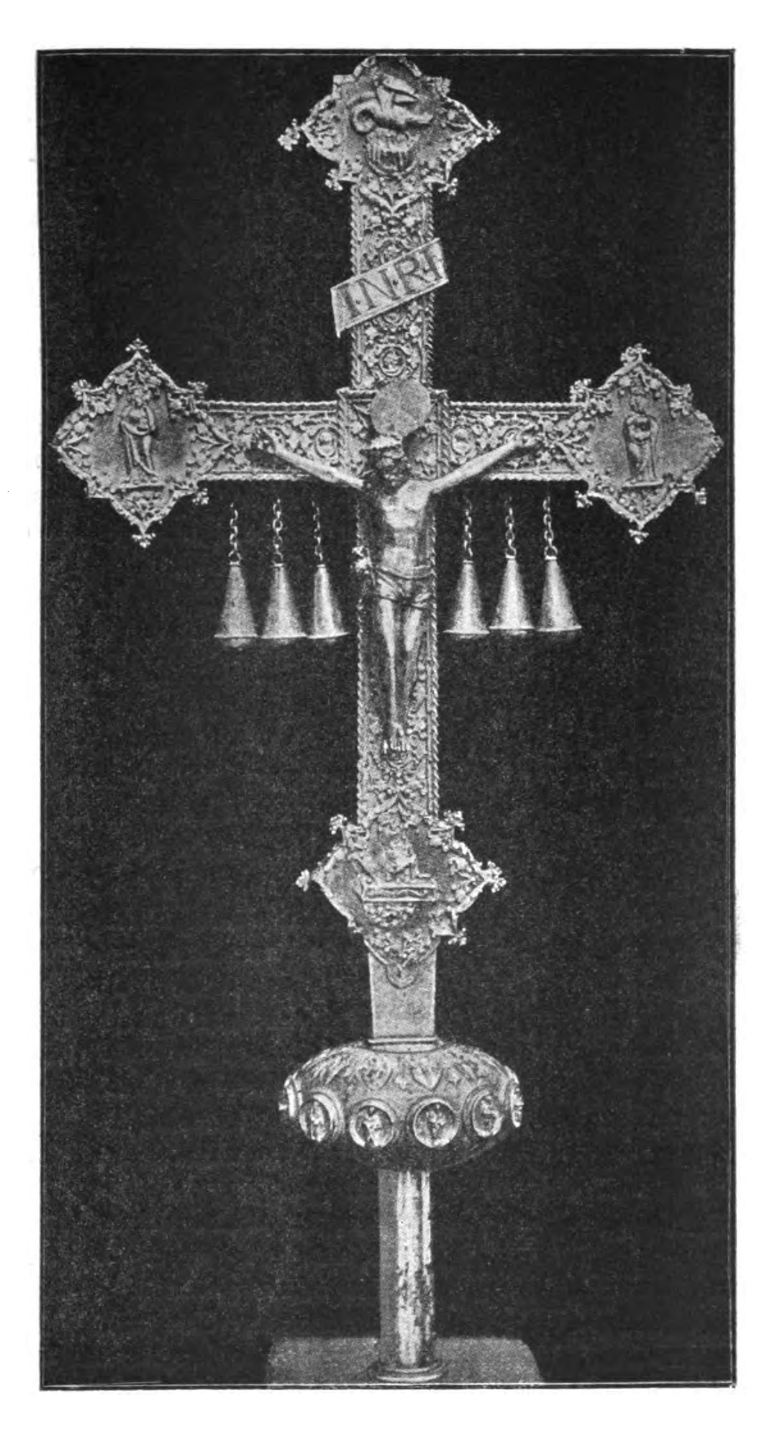
Assez souvent, sur des branches recourbées, sont placés, à droite et à gauche du



CROIX PROCESSIONNELLE DE GOUESNACH (FINISTÈRE),
munie de deux clochettes (XVI[e] siècle).
(De chaque côté du Christ, la Vierge et saint Jean.)

Christ, la Vierge et saint Jean. Ainsi en va-t-il à la croix de Gouesnach (Finistère). Cette croix nous offre une autre particularité. — Elle porte deux clochettes suspendues

à sa traverse. A la croix d'Ahetze (Basses-Pyrénées), ces clochettes sont remplacées par six puissants grelots. Clochettes et grelots, en s'agitant, avertissaient le peuple de

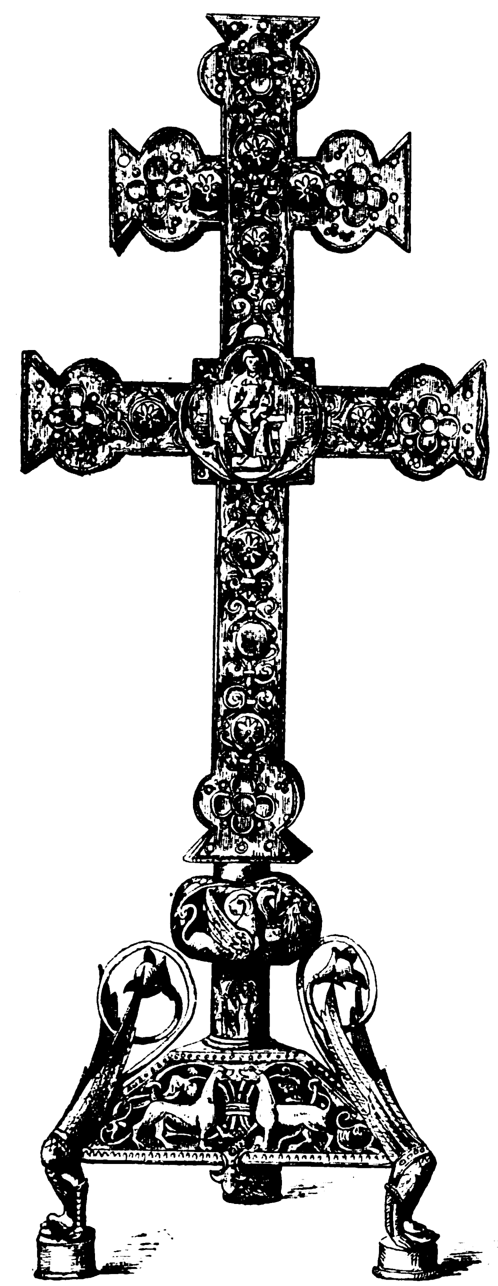


CROIX PROCESSIONNELLE D'AHETZE (BASSES-PYRÉNÉES), munie de grelots (XVe siècle).

l'approche de la procession, et Bretons et Béarnais s'inclinaient avec respect sur le passage du signe adorable.

§ 3. LA CROIX PÉDICULÉE.

Revenons au XII[e] siècle : c'est vers cette époque que de véritables croix, munies de pieds, apparaissent sur l'autel : « Si je ne me trompe, nous dit M. Rohault de Fleury [1], l'origine de cette coutume fut la piété des prêtres qui désiraient, pendant le Saint-Sacrifice, avoir sous les yeux une relique de la vraie Croix [2] et qui l'apportaient sur l'autel pour la replacer après la Messe dans la sacristie. Dans le diocèse de Paris, non seulement aux Messes basses, mais aux plus grandes solennités, le célébrant avait une petite croix entre les mains, dont, par respect, il enveloppait le pied dans une étoffe de soie ou dans un voile de drap d'or [3].



CROIX PÉDICULÉE (XI[e] siècle).
Pied du XIII[e] siècle.
Conservée chez les Sœurs de Notre-Dame à Namur.

Au commencement du XII[e] siècle, on conservait, dans le trésor de Bamberg, une petite croix d'or dont les évêques faisaient aussi usage.

Le Louvre possède une des plus anciennes croix d'autel, renfermant un loculus pour le saint Bois. Cette croix venait sans doute de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon.

A l'origine, le pied de la croix était une pièce distincte de la croix elle-même. Le musée archéologique de Saint-Omer conserve encore le pied qui servait autrefois à dresser, sur l'autel, la croix de l'abbaye de Clairmarais. Il est composé d'un pilastre carré, orné de riches émaux.

On conserve à Namur dans le trésor des Sœurs de Notre-Dame, une croix qui marque bien la transformation des croix stationnales en croix d'autel. Muni d'une double traverse, elle renferme des fragments de la vraie Croix aux deux intersections des branches. Au centre la Vierge assise et portant le divin enfant. « Le pied, qui détermine ici le caractère de croix d'autel, est une œuvre d'art du XIII[e] siècle et d'un goût exquis. Le nœud orné d'animaux ailés, au milieu de rinceaux fortement refouillés, est porté par une tige cylindrique. Le socle triangulaire présente des animaux affrontés et des rinceaux. Chaque angle du socle repose sur un dragon qui serre sa tête de ses pattes ; il relève gracieusement les ailes du milieu desquelles sa queue s'arrondit en volute jusque sous le nœud [4]. »

L'Allemagne nous offre d'assez nombreux exemples de croix d'autels romanes ; nous

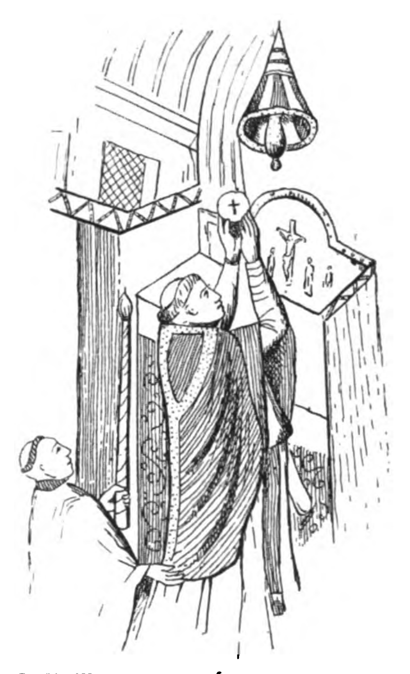
1. *La Messe*, tome V, Croix d'autel, page 139. Imprimeries et librairies réunies. Nous empruntons au même ouvrage la gravure ci-dessus et les deux gravures suivantes.
2. Didron, *Annales archéologiques*, XIX, 84.
3 Barbier de Montault, *Revue de l'Art chrétien*, IX, page 118.
4. Rohault de Fleury, *La Messe*, page 141.

en voyons une au trésor d'Hildesheim dont le crucifix surmonte un coffre en forme d'église. Elle appartient au XII[e] siècle. Au XIII[e] siècle, il n'est plus d'autel où ne soit placée la croix du Sauveur, témoin ces paroles d'Innocent III : *La croix est placée sur l'autel* entre les deux chandeliers, parce Jésus-Christ est dans l'Eglise comme le médiateur entre deux peuples, pierre angulaire qui de deux murs n'en fait qu'un. Vers lui les bergers sont venus de la Judée et les Mages d'Orient (1).

Au XIV[e] siècle les croix d'autel prennent une importance et une dimension considérables. Elles n'y sont plus placées pour quelques heures seulement, pour le temps du Sacrifice, -- elles y sont à poste fixe. Ce ne sont plus ces croix minuscules que la piété des prêtres introduit sur l'autel à la fin du XII[e] siècle. Ce sont de grands crucifix de plus d'un mètre de haut : souvent ils sont en bois, ornés de peintures et de dorures. Et



CROIX PÉDICULÉE DU TRÉSOR D'HILDESHEIM (XII[e] siècle.)



CRUCIFIX SCULPTÉ AU RETABLE DE L'AUTEL.
Miniature du XV[e] siècle. (Bibliothèque de Rouen.)
Tirée de *La Messe* de Rohault de Fleury.

pour qu'ils frappent les yeux des fidèles, aussi bien que ceux du prêtre, ils sont élevés sur des degrés, en attendant qu'à un âge postérieur, ils soient admis à trôner sur le tabernacle lui-même. Cet autel qu'il a conquis, après tant de vicissitudes, le crucifix ne le quittera plus ; regardez les miniatures des siècles suivants. Partout où vous verrez le prêtre à l'autel, vous verrez devant lui le crucifix placé, excitant par sa présence la dévotion du sacrificateur, et le jour viendra où la rubrique ordonnera au prêtre de ne point prononcer, à l'autel, le nom de Jésus, sans incliner la tête avec respect en se tournant vers la croix où est cloué Jésus : « *cum nominatur nomen Jesu, caput versus crucem inclinat.* » Par la volonté de l'Eglise le crucifix, — si longtemps dans l'ombre, — est enfin à la place d'honneur.

1. *Du Mystère sacré de l'Autel*, chapitre XXI, page 100.



III. — LE CRUCIFIX A L'ARC TRIOMPHAL.

Ce n'était pas assez à la sculpture chrétienne d'avoir placé le Christ sur l'autel ; elle voulut que le crucifix, crucifix monumental, crucifix triomphal, apparût aux regards du fidèle dès son entrée dans le lieu saint, et que, à défaut de l'Hostie, condamnée par son amour à l'ombre et au silence du tabernacle, il pût dire au visiteur : « Agenouille-toi ; je suis le maître de céans. »

Ce fut là l'idée primordiale qui fit surmonter le jubé du Christ en croix, ayant à ses côtés la Vierge et saint Jean. Dans beaucoup d'églises, ce crucifix du jubé était suspendu dans les airs par trois chaînes, attachées, l'une à la partie supérieure, les deux autres aux bras de la croix, et fixées par des anneaux de fer à l'arcade supérieure qui, dans nos vieux édifices romans, s'appelait l'*arc triomphal*.

Presque partout, ces jubés ont disparu. Les puristes s'en réjouissent. Ils retrouvent enfin, disent-ils, les cathédrales avec leur belle simplicité, la pureté de leurs lignes...

Viollet-le-Duc est moins catégorique : il constate, il est vrai, « que les grandes cathédrales bâties vers la fin du XII[e] siècle et le commencement du XIII[e], n'avaient point été primitivement disposées pour recevoir des jubés. » Ce qui ne l'empêche pas de regretter leur disparition. « Il n'existe plus en France *malheureusement*, un seul jubé d'une époque ancienne, et cependant toutes nos églises abbatiales, toutes nos cathédrales en possédaient [1]. »

Et, de fait, ne devons-nous pas plutôt regretter « ces galeries aériennes, lancées d'un pilier à l'autre, gracieux portiques placés à l'entrée du chœur, qui, loin de briser la perspective, la prolongeaient en paraissant l'arrêter, et ajoutaient un charme mystérieux à la pompe des cérémonies, en ne les laissant apercevoir qu'à travers ses sculptures et ses colonnettes [2] ?

Le Christ triomphant fut arraché à sa place d'honneur et relégué dans l'ombre ; c'est ainsi qu'on peut voir à la cathédrale de Reims, réfugié dans la chapelle du Rosaire, le christ en bois sculpté, aux traits pleins de grâce et de majesté, qui, pendant tant d'années, debout sur son jubé, protégea de son ombre, au jour du sacre, le trône de nos vieux rois.

On en revient aujourd'hui de cet ostracisme : c'est ainsi qu'à l'église Saint-Jacques, de Reims, un curé, ami de l'art, a replacé sur sa *trabes*, poutre transversale allant d'une colonne à l'autre, le fameux crucifix dû au ciseau de l'illustre sculpteur Jacques : « Les bras et la poitrine sont sillonnés par les veines et les muscles, qui se soulèvent çà et là avec une effrayante vérité anatomique. Il est impossible de le fixer quelques minutes sans éprouver comme un frémissement... C'est un précieux monument de l'art chrétien du XVI[e] siècle [3]... »

L'exemple le plus mémorable de ces crucifix ainsi élevés dans les airs, à l'entrée du chœur, est celui de l'abbaye de Saint-Denis : la trabe peinte d'azur, semée de fleurs de lis d'or, supportait dans le milieu une croix d'or, ornée de pierreries, qu'on disait fabriquée par saint Eloy [4].

1. *Dictionnaire d'architecture*, Jubé.
2. Allaire, *Semaine religieuse de Reims*, 4 juin 1870.
3. *Ibidem*, 11 juin 1870. Sur ce Christ remarquable, lisez aussi la notice faite par M. H. Jadart, de l'Académie de Reims.
4. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'archéologie*, Chœurs.

Le crucifix de métal étant trop coûteux, vu les vastes proportions exigées par la perspective, on eut l'idée de les remplacer par des tableaux, peints sur bois, et découpés en forme de croix. Le peintre Pisan, Fiunta, en fit ainsi plusieurs qui sont d'un grand effet.

La cathédrale d'Albi, Notre-Dame de Liesse, Saint-Etienne du Mont à Paris, Sainte-Madeleine de Troyes, l'église d'Aerschot en Belgique, la fameuse abbaye de Maredsous, possèdent grilles ou jubés, couronnés par la scène du Calvaire ; mais le plus beau jubé peut-être, qui ait échappé au vandalisme révolutionnaire ou au purisme destructeur, c'est celui de la collégiale Saint-Pierre à Louvain. La croix est garnie à ses extrémités de médaillons quadrilobés et de fleurs de lis. Au bas les statues de la sainte Vierge et de saint Jean. Dans les médaillons, d'un côté les emblèmes évangéliques, de l'autre côté les grands docteurs latins, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme ; sur le soubassement les images de saint Grégoire, saint Paul, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Henri et saint Augustin.

Quelle conception sublime réalisée dans ce jubé surmonté d'une croix ! C'est le triomphe de Jésus, qui est exprimé là, dans ce Christ orné d'or éclatant et de pierreries scintillantes, le triomphe de Jésus qui avait déjà séduit nos aïeux des premiers siècles quand ils représentaient sur la croix le Christ triomphant. — Ce jubé élancé, c'est le trône du roi triomphateur : la Vierge qui est là au premier rang, c'est la Mère du Roi, la Reine-Mère. — Tous ces saints Apôtres, Evangélistes et Docteurs, c'est la cour du roi, prosternée sur les degrés du trône, et chantant l'hymne de louange : « A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles ! *Sedenti in throno et agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum* [1] ! »

Maudit soit le marteau des vandales qui, dans tant d'églises de notre France, a brisé ce trône et interrompu ce concert d'hommages au Crucifié !



IV. — LE CRUCIFIX AU PORTAIL DES ÉGLISES.

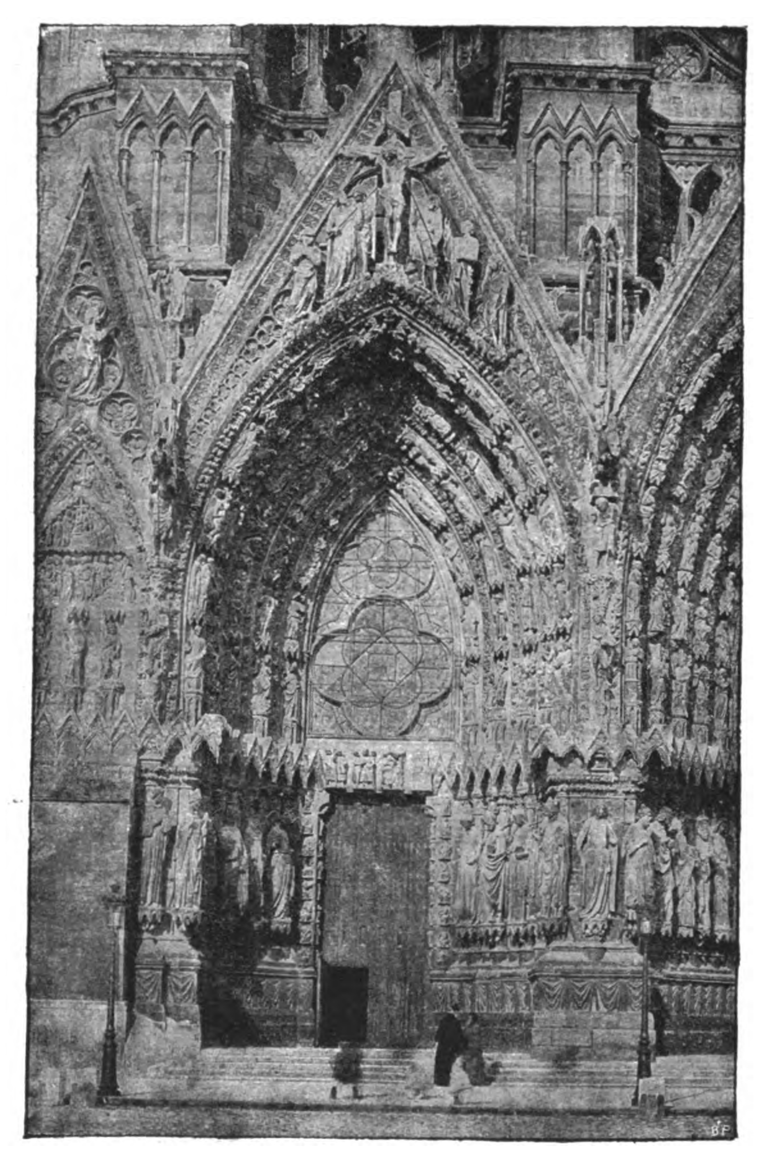
A L'INTÉRIEUR de l'édifice, le sculpteur chrétien a placé le crucifix sur l'autel et à l'arc triomphal ; et voilà qu'à l'extérieur, son ciseau le taille au pignon du monument, aux croisées, sur le portail.

Viollet-le-Duc [2] cite le Christ crucifié, le front ceint d'un nimbe sculpté dès le commencement du XIe siècle, au pignon de l'église du Prieuré de Montmille, près de Beauvais.

Dans les ruines gigantesques de l'église de Saint-Jean des Vignes, à Soissons, le visiteur peut voir, se détachant sur la nue, le crucifix colossal qu'y a taillé l'artiste du Moyen Age. Mais il est loin d'égaler en perfection le crucifiement du XIVe siècle, qui

1. *Apocalypse*, v, 12.
2 *Dictionnaire d'architecture ;* Croix.

occupe le fronton de la pyramide méridionale du fameux portail de Reims. Le Christ a été travaillé avec un tel soin et un tel amour, qu'on le croirait plutôt destiné à l'intérieur du temple qu'à un endroit où il devait être constamment battu par la pluie. La figure, vue de près ou de loin, exprime une douceur infinie.



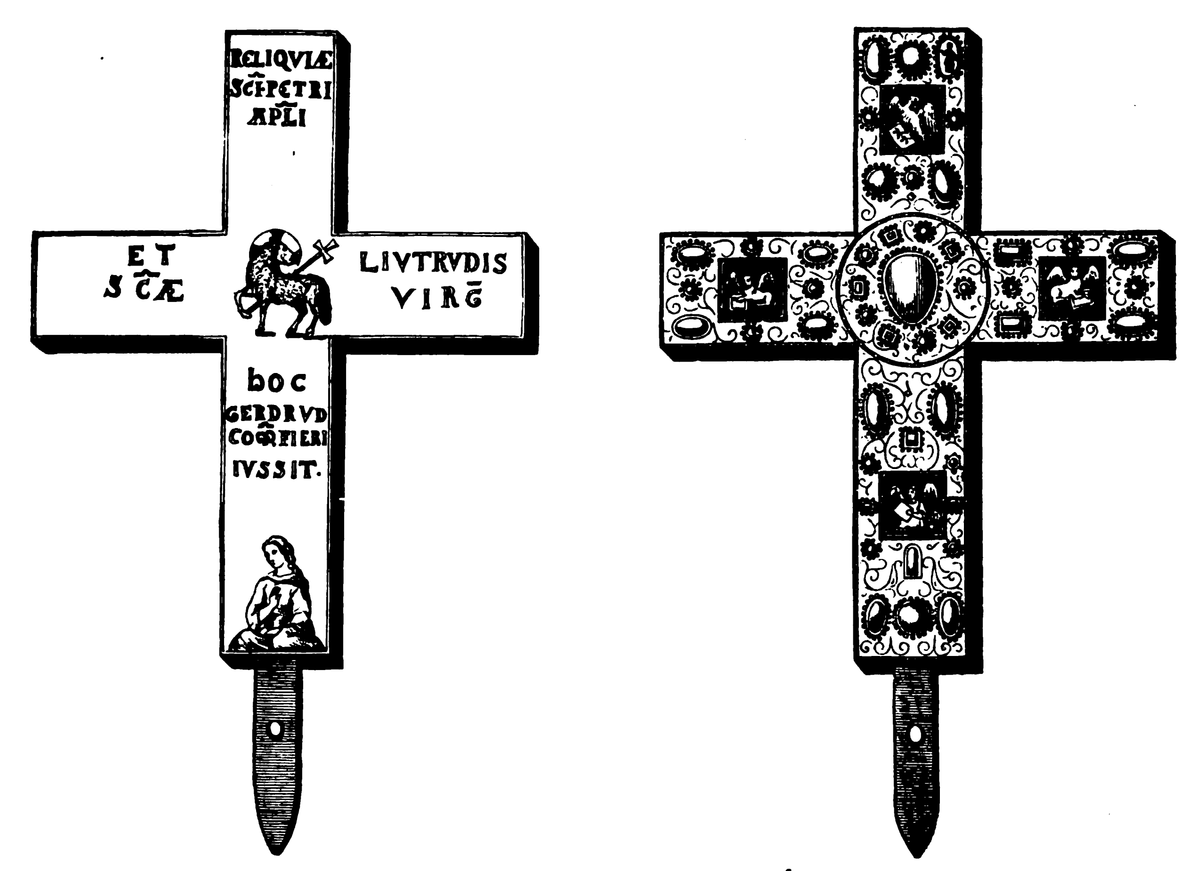
LE CRUCIFIX AU FRONTON DES ÉGLISES.
Portail de Reims (partie méridionale).

La cathédrale de Toul, Notre-Dame de l'Epine, près Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Strasbourg, nous offrent de ces christs de pierre, ainsi sculptés au fronton et au tympan. A Strasbourg on voit le vieil Adam recevant le sang qui s'échappe des plaies du nouvel Adam attaché à sa croix.



V. — LE CRUCIFIX DANS LES TRÉSORS.

Au Moyen Age la foi était tellement débordante qu'elle cherchait mille échappées. Elle croyait n'en jamais faire assez pour glorifier Jésus-Christ, pour parer sa demeure, pour rehausser la beauté de son culte. Non contente d'orner somptueusement le sanctuaire, peu satisfaite de placer sur le portail les apôtres, la Madone et le Christ en croix, elle créait dans une salle contiguë à l'édifice une réserve de richesses ; c'était *le trésor* de l'église. On y puisait, aux jours de fête, un surcroît de pompe et de splendeur. Là, abondaient les reliquaires précieux, les vierges, les crucifix. Pour



CROIX-RELIQUAIRE, EN OR CISELÉ.
Trésor d'Hildesheim.

embellir ces objets d'art, la sculpture chrétienne faisait alors appel à sa sœur cadette, l'orfèvrerie.

Les vieux inventaires des églises de Lincoln, de Windsor, d'York et de Winchester, nous montrent avec quelle sainte prodigalité, aux âges de foi, on incrustait les pierreries les plus rares dans l'or et l'argent des crucifix.

Dans l'Inventaire de la cathédrale d'York, je lis (1) : « Une croix processionale, avec un crucifix, garni de trois beaux saphirs aux extrémités, pesant trois livres, quatre onces et demie.

1. Migne, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, pages 1068-1069.

» Item, une croix dorée, avec un grand diamant au pied et trois grands diamants au pied du crucifix, pesant sept onces : le don de M. Stephen Scrope.

» Item, deux croix avec le crucifix en vermeil, avec les quatre évangélistes aux coins, d'argent blanc ; et deux images de la Sainte Vierge dans les niches, sur le piédestal, porté par quatre lions, pesant cinq livres trois onces : le don de M. Jean Newton.

» Item, une croix de jaspe rouge, ornée d'argent doré, avec des pierres incrustées dans un piédestal de bois : le don du dit M. Jean Newton. »

Ce n'est là que le tiers des crucifix artistiques, signalés dans l'inventaire de la seule cathédrale d'York.

L'Allemagne rivalisait de richesse avec l'Angleterre.

Nous lisons dans la *Chronique de Mayence* : « Il y avait des croix portatives d'une merveilleuse beauté, deux pour le jour des Rameaux, deux pour Pâques, deux pour la semaine de Pâques, deux pour les Rogations, deux pour l'Ascension, dix en tout. Il y avait une croix, longue d'un bras, qui contenait de nombreuses grandes reliques : au milieu un fragment du saint Bois de un doigt sur une palme ; elle était couverte d'or et de pierreries. » — « Il y avait aussi une croix de bois, revêtue d'or et qui soutenait un crucifix plus grand que nature, lequel portait intérieurement des reliques. On pouvait la démonter et elle se plaçait sur la trabe [1]. » La Chronique ici fait sans doute allusion au fameux Christ dont le corps était d'or et les yeux formés d'escarboucles que l'archevêque Villigris fit exécuter pour son nouveau trésor de la cathédrale de Mayence.

On vénère au trésor d'Hildesheim une charmante croix-reliquaire en or finement ciselé.

Le musée de Munich, renferme — plaque d'ivoire du Xe ou XIe siècle, — une crucifixion extrêmement curieuse, provenant sans aucun doute d'un trésor ou d'une sacristie. Sa description exigerait toute une monographie : nous préférons la mettre sous vos yeux. Ce vous sera, cher lecteur, une jouissance intime de déchiffrer cet ivoire.

CRUCIFIXION DU Xe OU XIe SIÈCLE.
Plaque d'ivoire (aujourd'hui au musée de Munich).

Comme l'Allemagne, l'Italie était riche en trésors, et ces trésors riches en crucifix. On voit encore à la sacristie du Dôme de Pise, une croix qui, d'après la tradition, aurait servi aux Croisés quand ils s'emparèrent de Jérusalem. Une gracieuse légende raconte que le Christ se retourna pour annoncer la victoire aux chrétiens. — C'est en souvenir de ce fait que cette croix, aux processions, se porte toujours à l'envers.

1. Gerbert, *Liturgie*, I, page 195.

La France ne se laissait pas devancer par les autres nations dans son culte de la croix. Les trésors de Sens, d'Auxerre, d'Angers, renfermaient de précieux crucifix. — Le trésor de la cathédrale de Reims, doté par les rois, était riche en christs de valeur : on y voit encore la ravissante croix du cardinal de Lorraine, tout en cristal de roche taillé, aux extrémités et jointures d'or ciselé, supportant un Christ d'or d'un travail achevé.



ÉVANGÉLIAIRE DE MORIENVAL. (X[e] siècle).
Ivoire et corne (Église de Notre-Dame de Noyon.)

Le trésor de l'église Notre-Dame de Noyon renferme le fameux évangéliaire de Morienval, belle pièce du X[e] siècle où, sur une plaque d'ivoire décorée d'entrelacs, le Christ en croix est représenté.

Le trésor de la cathédrale de Chartres nous offre un spécimen du XII[e] siècle, la châsse de Saint-Aignan, au fond de laquelle le crucifiement est reproduit. C'est un émail de Limoges remarquable.

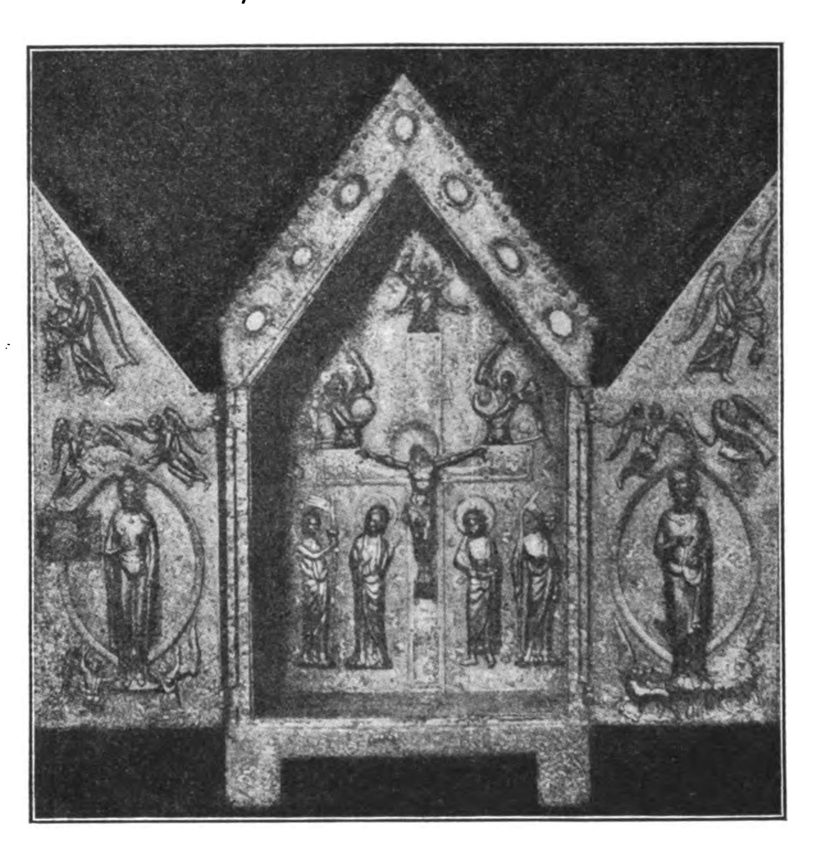
L'église de Rouvres, dans la Côte-d'Or, est fière de posséder une belle croix-reliquaire de la même époque. *(Figure, page 177.)*

Au célèbre trésor de Conques étincelle, parmi cent merveilles, une œuvre d'orfèvrerie pure, du XVI[e] siècle, où le Christ en croix, la Vierge et le disciple bien-aimé s'enlèvent vigoureusement sur un fond de rinceaux et de feuillages largement traités.

Tous ces objets sont d'une telle valeur, qu'ils ont été jugés dignes de figurer au Palais de l'Art rétrospectif, à l'exposition de 1900. Des vitrines du Palais nous nous faisons un plaisir d'en faire passer plusieurs dans les feuillets de ce livre.

Le trésor de l'abbaye de Saint-Denis l'emportait peut-être encore en richesse sur tous ces trésors.

Voici un texte bien intéressant, tiré de l'*Histoire de Saint-Denis :* « L'abbé Suger fit

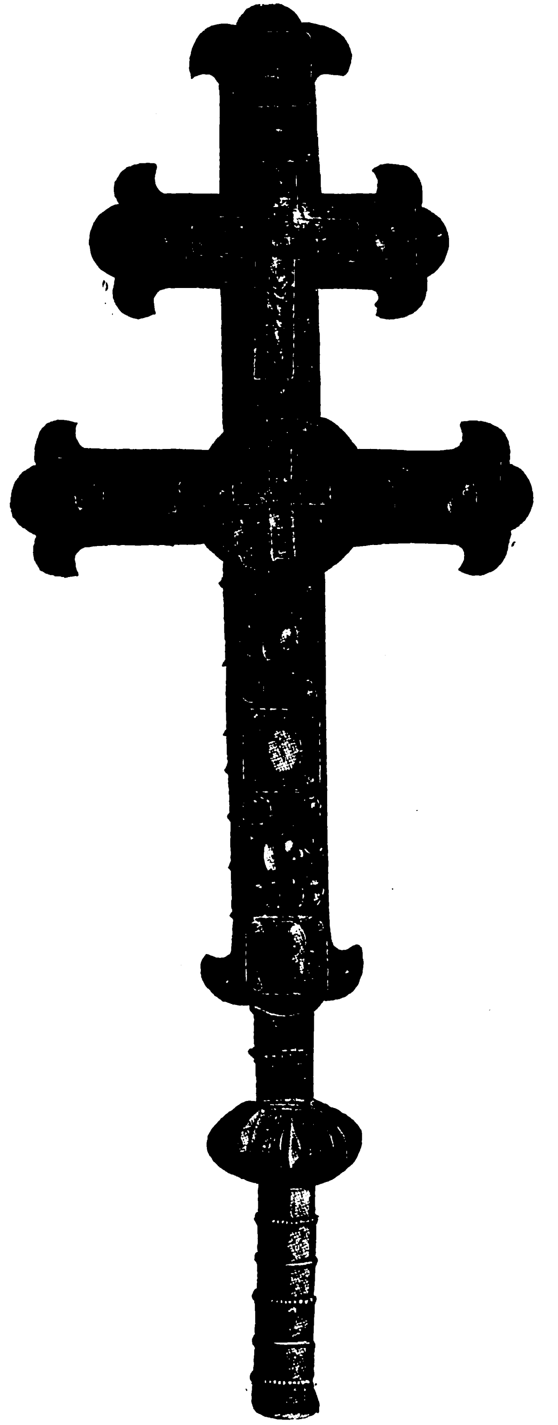


CHASSE DE SAINT-AIGNAN (XIII[e] siècle).
Émail de Limoges, conservé au trésor de la cathédrale de Chartres.

faire un grand crucifix d'or avec la croix de bois recouverte de lames d'or, et employa à cet ouvrage cinq orfèvres, les plus excellens... Quant à la croix, outre que, comme je l'ay dit, elle estait toute de lames d'or, elle estait avec cela parsemée de riches pierreries, comme saphirs, améthistes, topazes, grenats, et perles orientales, toutes enchâssées en or. Le crucifix estait aussi décoré et enrichi de plusieurs pierres rares ; mais ce qui en relevait davantage l'esclat, estaient les précieux et très excellents rubis qui brillaient en ses mains, en ses pieds et en son côté ; car il était attaché à la croix, non avec des clouds, mais avec des rubis, taillez en tête de cloud. »

Voilà les merveilles que faisait alors exécuter un ministre de France. — Dans les instants de répit que lui laissait l'administration d'un grand royaume, Suger mettait son génie à glorifier, jusque dans son effigie, l'Homme-Dieu, mort pour les hommes sur un gibet. Il lui faisait une croix d'or massif et l'y clouait avec des rubis. C'est là aux pieds

du Christ, qu'aux heures de difficultés, le pieux administrateur allait chercher la lumière, et Dieu l'éclairait si bien que ses contemporains ne craignaient point de l'appeler « *le Père de la Patrie* ».



CROIX-RELIQUAIRE (XIII[e] siècle.)
Trésor de l'église de Rouvres (Côte-d'Or

Heureux les empires, heureux les âges de foi, où des ministres d'Etat, non contents des conseils souvent intéressés de la sagesse humaine, prennent leurs grandes décisions, le regard fixé sur le Crucifix !



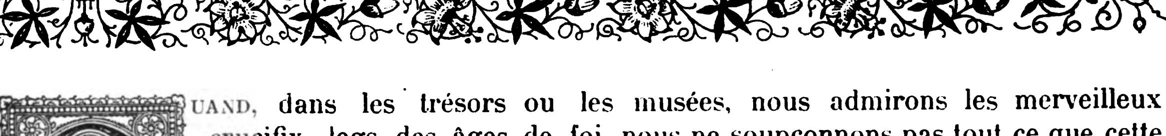
Chapitre Quatrième.

COMMENT SE FAISAIENT LES CRUCIFIX. IVOIRE ET BUIS. — AVIGNON ET LYON.



UAND, dans les trésors ou les musées, nous admirons les merveilleux crucifix, legs des âges de foi, nous ne soupçonnons pas tout ce que cette production artistique a coûté de pensées, de délibérations, de démarches, de voyages, d'efforts et d'industries.

Vous allez en juger, chers lecteurs, par l'histoire du crucifix d'Avignon et de son rival de Lyon.

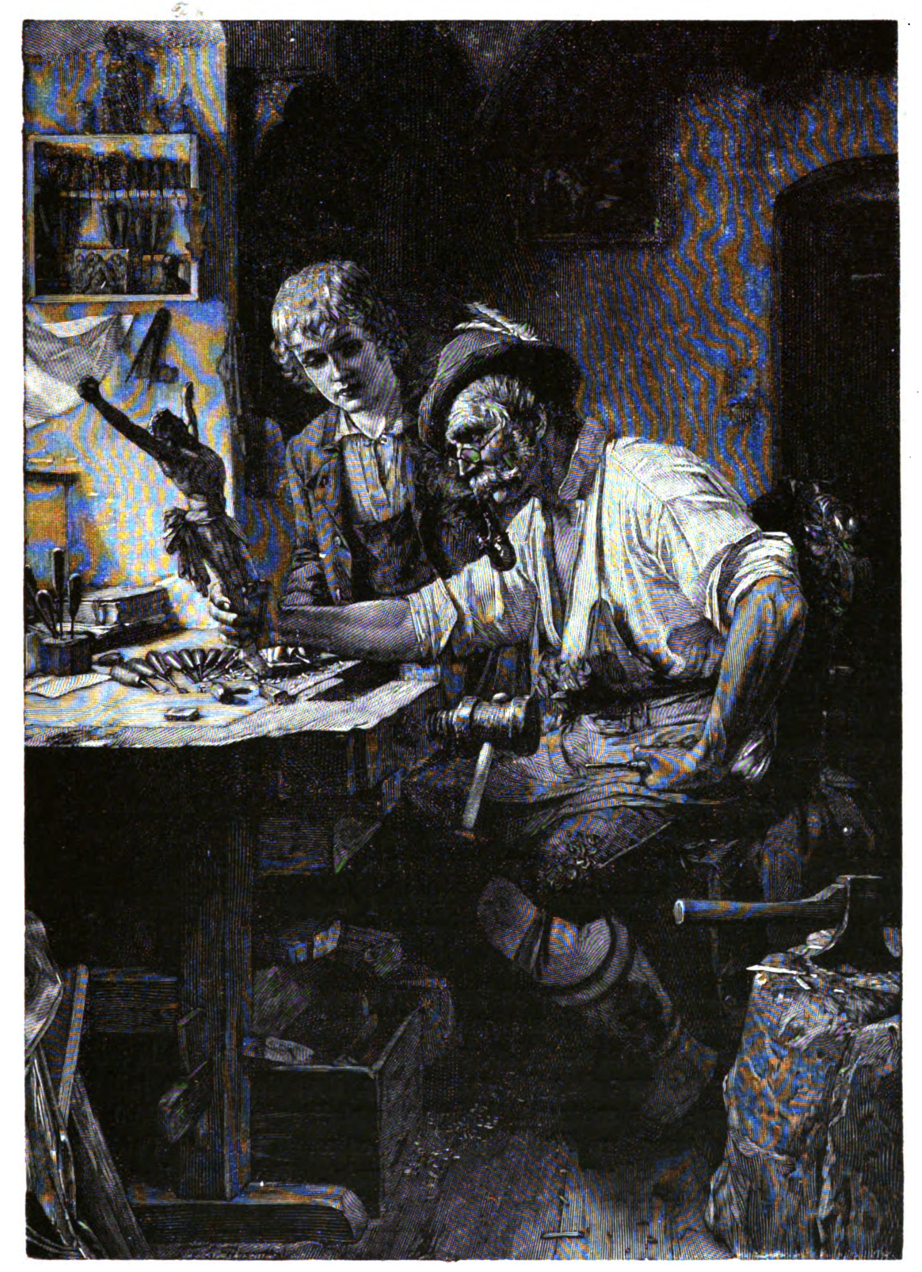


I. — LE CRUCIFIX D'IVOIRE.

Il y avait au XVII[e] siècle, dans Avignon, une florissante Confrérie des Pénitents noirs de la Miséricorde. Elle avait, — nous l'avons dit, — pour fin principale de pourvoir aux besoins des prisonniers et d'assister les condamnés à mort, en leurs derniers instants. — Revêtus du sac noir, serrés autour des reins par le cordon rouge, les Pénitents, précédés de la croix processionnelle, sortaient parfois de leur chapelle, et parcouraient la ville quêtant prières et provisions pour leurs chers prisonniers.

Or, il advint qu'en l'an 1659 la dite Confrérie trouva que sa croix n'était plus digne de figurer en tête de ces processions, de plus en plus brillantes. — Le 16 avril, les pieux Confrères tiennent assemblée plénière et avisent au moyen de se procurer un Christ qui réponde à leurs desseins. Leurs discussions et conclusions ont été consignées dans la *Tenue des élections et délibérations du conseil de la dévote Confrérie des Pénitents de la Miséricorde d'Avignon;* ce registre a été retrouvé, il y a quelques années, par M. P. X. Achard, architecte du département de Vaucluse. Détachons-en une page ou deux, bien intéressantes dans les fastes artistiques du crucifix : « L'an 1659 et le 16 d'avril, estant assemblez Messieurs le Recteur et confrères dans la chapelle de la dite compagnie (de la Miséricorde) frère Paul Guichard, Vice-Recteur d'icelle, a remontré que, puisque le dessein de la dite Compagnie est depuis longtemps de faire faire *un beau crucifix*, pour porter aux processions solennelles ; attendu que celuy que nous avons à présent est mal fait, l'occasion s'en présentant fort belle qu'il y a en ceste ville un excellent sculpteur étranger qui travaille merveilleusement bien en Ivoire et surtout en figure de crucifix (et comme l'œuvre loue le maistre), il a fait dans ceste ville

des crucifix d'Ivoire excellemment beaux : et si bien son dessein est de s'en aller en Italie, toutefois le dit Sieur Paul Guichard l'ayant pressenti s'il se voudrait arrêter pour faire *un gros crucifix* pour notre dite Compagnie, il luy aurait promis, que si l'on pouvait trouver promptement une dent d'Ivoire nette et saine de la longueur et grosseur



UN ATELIER POPULAIRE DE SCULPTURE RELIGIEUSE.

nécessaire, il s'arresterait, et se fait bon de nous faire un Crucifix parfait et accompli, plus long et plus gros que celui que nous portons à présent et y employer tout son savoir et industrie. »

Disons tout de suite le nom de cet habile ivoirier, qui mit ainsi à la disposition de M. le Vice-Recteur des Pénitents noirs « tout son savoir et toute son industrie » : c'est Jehan Guillermin, qui fait pour l'heure son *tour de France*, en attendant qu'il fasse son tour d'Italie, portant dans son sac ciseaux, râpes et gougés à tailler l'ivoire, et s'arrêtant pour y sculpter le Christ mourant, là où il trouvait avec « dent d'ivoire nette et saine », des offres avantageuses qui lui permissent de vivre.

Le passage à Avignon de Jehan Guillermin sembla trop providentiel aux Confrères assemblés pour qu'il fût à négliger.

Ecoutons la suite du procès-verbal de la séance.

« Lors le dit Sieur Barnioli, Recteur, informé de la capacité du dit sculpteur, a trouvé très à propos de faire faire de sa main un crucifix d'Ivoire, et pour donner bon commencement à cette œuvre, s'est offert de donner tout présentement six pistoles d'Espagne.

» Alors toute l'assemblée a remercié le dit Sieur Barnioli, Recteur, de son donatif et a été unanimement conclu de faire faire un Crucifix d'Ivoire *le plus beau qu'il se pourra*, et pour cet effet d'achepter le plus promptement possible et à la meilleure condition qu'il sera possible, la dent d'Ivoire pour ce nécessaire. »

Il n'y avait point de dent d'ivoire à Avignon : les Confrères affirment qu'il s'en trouve une à Marseille ; vite on y députe Sieur Pol Guichard. — Le dit sieur s'y rend à ses frais, mais comme la Compagnie veut faire le crucifix *le plus beau qu'il se pourra*, la dent d'ivoire de Marseille n'est point jugée assez grosse pour ce dessein. — Il s'en trouve une, dit-on, à Montpellier. — On va aux informations ; la dent pèse soixante-treize livres. On la montre à Jehan Guillermin qui la trouve fort belle et propre à son dessein. La dent est donc achetée au prix de trente-huit sols la livre monnoye du Roi.

Les Confrères ont donc la matière de ce crucifix merveilleux. — De cette matière brute, il faut tirer ce chef-d'œuvre rêvé par leur amour.

« Le marché de la façon du dit Crucifix, poursuit le compte rendu, fust fait avec le dit Sieur Guillermin sculpteur, ensuite de plusieurs conférences, à quarante escus blancs effectifs. Et pour occasionner le dict ouvrier de se péner et employer toute son industrie, on luy promist que, si le Crucifix qu'il ferait, estait trouvé *beau à la perfection*, on le récognoistrait d'une pistole, par dessus le dit prix. »

Le contrat est rédigé de manière si engageante que ledit sculpteur « pènera » pour gagner la pistole promise : mais bien plus encore pour glorifier le Dieu Sauveur, en lui taillant une effigie *belle à la perfection*.

Voyez à l'œuvre cet ouvrier, presque inconnu encore, et dont les siècles publieront bientôt le génie. Dans son atelier, sur son établi de sculpteur, ses outils sont étalés, le maillet, la gouge, la râpe et la scie. La précieuse dent d'ivoire est là ; il la prend, la palpe, la regarde avec amour ; de cette masse unie, il va donc faire jaillir les membres et les traits de l'Homme-Dieu mourant. Mais pour réaliser ce type idéal que son cœur entrevoit, il a besoin du secours d'en haut. Pour créer, il lui faut l'aide du Créateur.

Aussi, comme devant sa toile tendue sur le chevalet, Fra Angelico priait avant de peindre ses christs et ses madones, ainsi je vois Guillermin, à genoux, dans son atelier, les mains sur son ivoire, le regard au ciel, murmurant sans doute quelque prière analogue à la supplication de l'Eglise [1]. « Dieu, tout-puissant, éternel, qui ne réprouvez point que l'on sculpte ou que l'on peigne les images de vos Saints, afin que, toutes les fois que nous les voyons des yeux du corps, autant de fois, nous méditions des yeux

1. Prière du Rituel dont l'Eglise se sert pour la bénédiction des images et médailles.



du cœur, pour les imiter, leurs actes et leur sainteté, daignez, je vous en conjure, bénir et sanctifier cette sculpture que j'entreprends en l'honneur et à la mémoire de votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Fort de la force d'en haut, Jehan va créer, autant que l'homme peut créer.

Vous cherchez son modèle ; il est là sur sa table. Voyez ce livre ouvert ; c'est la Bible. Dans ses feuillets le sculpteur a glissé, en guise de signets, deux lamelles d'ivoire, l'une au chapitre Ier d'Isaïe, l'autre au chapitre XIXe de saint Jean. C'est là qu'est son modèle, c'est là qu'est le crucifix buriné par le prophète dans une vision de l'avenir, le crucifix peint par l'Evangéliste, après la contemplation douloureuse du Calvaire. « De la plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête, tout est blessure en lui, son visage est livide ; ses plaies sont gonflées, elles ne sont point enveloppées de bandelettes, ni adoucies par l'huile. C'est un homme de douleurs [1]. »

Voilà, tracé par Isaïe, le type que Guillermin regardera mille et mille fois durant son travail.

Mais si le prophète lui offre les plaies de Jésus souffrant, c'est l'évangéliste qui lui fait saisir la physionomie de Jésus mourant. Isaïe lui montre le corps déchiré ; — Jean lui offre l'âme, avec ces émotions suprêmes dont il a été témoin, ces émotions que Jésus a révélées par ses dernières paroles [2].

Mon Père, pardonnez-leur !

Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.

Femme, voici votre Fils. — Jean, voici ta Mère.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

J'ai soif !

Tout est consommé.

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.

La miséricorde et la douleur, la soif des lèvres et la soif du cœur ; l'angoisse d'un être, abandonné de tous, même de Dieu ; la paix de l'ouvrier qui a fini son œuvre, l'abandon de l'enfant qui se jette entre les bras de son Père, l'humanité et ses souffrances, la divinité et sa splendeur, physionomie une et multiple, sentiments divers, parfois opposés, voilà tout ce qu'il faut mettre dans cet ivoire.

Ecrasé par la grandeur de sa tâche, l'artiste prie de nouveau :

« Mon Dieu, sur cette surface polie où ma main passe et repasse, vous-même creusez les plaies de votre Passion, soulevez les veines, faites palpiter un cœur ; vous-même, dans cette masse inerte, imprimez les douleurs de l'homme et faites resplendir la grandeur infinie d'un Dieu. »

Déjà l'ivoire est dans l'étau ; le long des lignes tracées, la scie fait le premier travail, elle évide et dégrossit. C'est « au fort des chaleurs des mois de juillet et d'aoust que Jehan travaille au dict ouvrage ; » la sueur coule de son front : « Que ces gouttes de sueur, prie l'artiste, unies à vos gouttes de sang, me méritent, ô mon Dieu, de faire votre image, aussi belle que se peut. »

L'ivoire, on le sait, résiste à l'effort du ciseau ; le travail de la scie achevé, c'est à la râpe que l'artiste recourt pour effiler, amincir ces membres dont l'œil peut deviner déjà les premiers contours.

Au bout de quelques semaines, cet ivoire est devenu un corps humain, aux grandes lignes admirablement proportionnées ; mais rien ne laisse encore soupçonner quel est cet homme… s'il est vivant, ou mort, ou mourant… ce qu'il sent, ce qu'il éprouve.

L'artiste dut prier avec plus d'instance : « O Dieu, qui jadis, au dire de l'Ecriture,

1. *Isaïe*, I, 6.
2. *Jean*, XIX, 26 et suiv. et les Evang. parallèles.

avez rempli de votre esprit [1] les sculpteurs Beseleel et Ooliab, pour qu'ils pussent avec l'or et l'argent fabriquer un tabernacle digne de votre temple emplissez-moi de sagesse et d'intelligence, pour que je sculpte dignement, dans l'ivoire, votre corps adorable, vrai tabernacle de la divinité. » Ce disant, il ouvre saint Jean et lit : « Là ils le crucifièrent. » — Guillermin prend son foret ; dans les pieds, dans les mains du Sauveur, il creuse les trous qu'y ont pratiqués les clous. Il prend son burin et il dessine ces doigts qui se raidissent, ces muscles qui se contractent sous l'effort de la douleur. Des mains le burin descend le long des bras où il dessine l'horrible froissement des nerfs tendus par la souffrance ; il arrive à la poitrine de l'Homme-Dieu, où, avec une connaissance anatomique qui émerveille les savants, il fait ressortir, à travers les tissus déchirés, tous ces os, qu'au dire de David, on aurait pu compter [2].

Jehan est aussi habile à draper une étoffe qu'à sculpter l'ossature humaine. Qu'elle est gracieusement nouée la ceinture qui enveloppa les reins du Sauveur ! C'est sur cette



CRUCIFIX D AVIGNON.
Côté droit de la face : la douleur.



CRUCIFIX D'AVIGNON.
Côté gauche de la face : la résignation.

D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

écharpe que, dans quelques semaines, le travail pleinement achevé, l'ivoirier gravera son nom, devenu immortel.

Un instant, il laisse le corps souffrant du Christ : dans un fragment d'ivoire sa scie coupe un écriteau ; la râpe lui donne la souplesse d'un parchemin aux bords qui se replient ; le poinçon y grave l'inscription que dicta Pilate :

JESUS NAZARENUS, REX JUDÆORUM.

Elle était écrite en hébreu, en grec et en latin, dit Jean l'Evangéliste, et Jean le sculpteur, avec une rare fidélité, l'écrit en hébreu, en grec et en latin.

Ce dernier travail, si parfait fût-il, n'était qu'un travail de patience. L'œuvre de génie va commencer.

Jehan a sculpté le corps du Sauveur ; dans les traits du Sauveur il va mettre une âme, l'âme de l'Homme-Dieu. A ce moment suprême il dit sans doute avec David : « Seigneur,

1. *Exode*, XXXV et XXXVI.
2. *Psaume* XXI, 18.

faites luire votre Face aux yeux de votre serviteur [1]. » — La gouge délicate va et vient sur l'ivoire ; « sur cette figure elle représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée ; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'*homme*. Faites un pas, regardez la partie gauche de la face : plus de douleur, rien de terrestre ; le *Dieu* se révèle ; il s'élance vers le ciel et vous reconnaissez Celui dont le dernier soupir deviendra le salut du monde [2]. »

Le sculpteur a lieu d'être heureux ; dans ce morceau d'ivoire, il vient de reproduire la Face de l'Homme-Dieu, la Face auguste que les Anges adorent ; mais son ambition n'est point satisfaite : il veut faire parler cet ivoire, il veut lui faire murmurer les paroles de Jésus mourant. Il prie encore et dit à Dieu : « Vous m'avez montré votre face, que votre voix maintenant retentisse à mon oreille [3] ! » — La voix retentit : « *Mon Père, pardonnez-leur !* » et dans le regard du Christ, levé vers le ciel, le burin met une requête de pardon. — Il entend ces mots de Jésus : « *J'ai soif !* » — Le burin de Jehan creuse la bouche et en détache une langue pendante et desséchée qui semble demander une goutte d'eau [4]. Il entend ces mots : « *Tout est consommé.* » — « *Je remets mon âme entre vos mains.* » L'outil docile, exprimant sur le même visage deux sentiments qui semblent opposés, met une paix profonde sur ces traits tirés par la douleur.

Il manquait un diadème à la tête de l'Homme-Dieu ; Guillermin le lui a donné. A elle seule, cette couronne d'épines est une merveille de l'art. Elle est faite de trois branches entrelacées et ciselées dans l'ivoire avec une perfection inouïe. Elle entre si profondément dans le chef adorable de Jésus ; elle plisse, meurtrit et déchire si cruellement la peau de son front, qu'on songe, en la voyant, à la vérité de la parole d'Isaïe : « *Usque ad verticem non est in eo sanitas,* » tout est plaie en lui, jusqu'au sommet de la tête.

L'imagier a reproduit l'Homme de douleurs, selon le modèle que lui offraient Isaïe et saint Jean ; c'est donc avec une joie légitime que, remerciant Dieu de l'avoir si bien secondé, il prit une dernière fois son burin, et écrivit, un peu en arrière, sur l'écharpe qui ceignait le Sauveur :

JOÃ. GUILLERMIN. INV. ET
SCULP. AVEN. 1659.

Jean Guillermin a fait dessin et sculpture. Avignon, 1659.

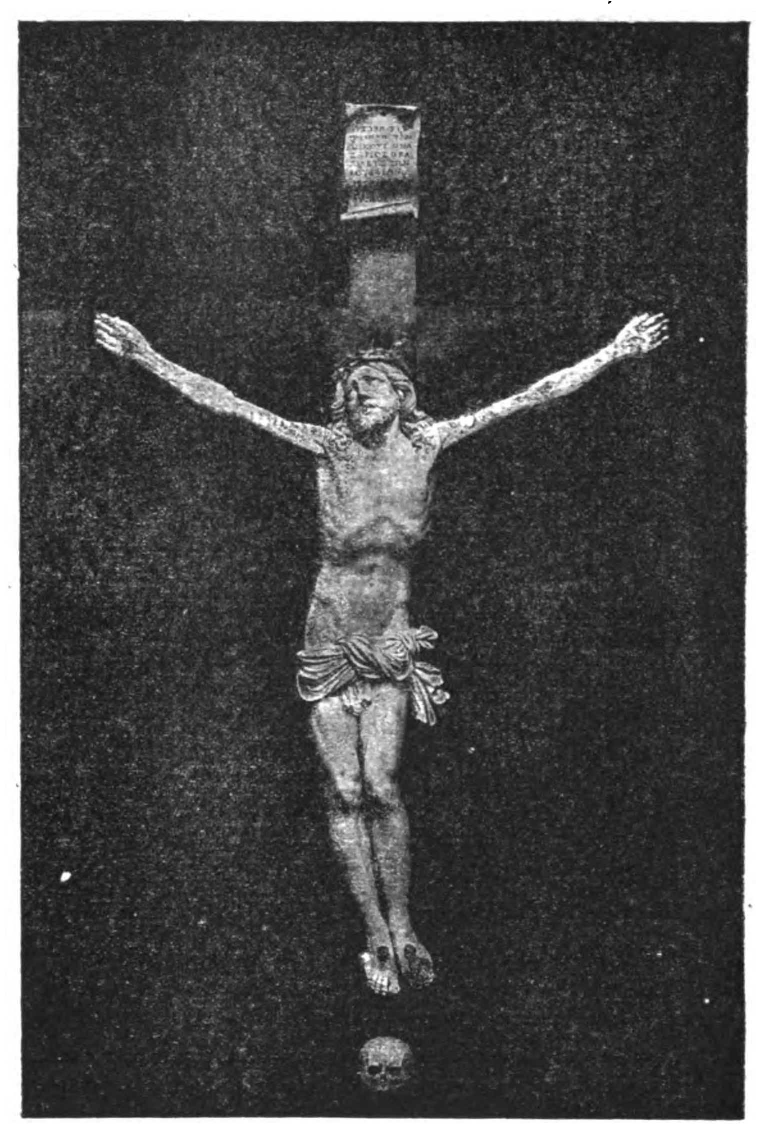
Les Confrères de la Miséricorde avaient voulu un crucifix qui fût *beau à la perfection ;* or, lisons-nous au Registre de la Confrérie, « Il arriva que les deux bras du dit Crucifix se rayèrent un peu, si bien qu'il fut trouvé bon, puisqu'il y avait d'ivoire de reste, de faire deux autres bras qui ne fussent pas rayés et d'achever les uns et les

1. *Psaume* CXVIII, 135.
2 Alphonse Rastoul.
3. *Ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis.* (*Cantiques*, II, 14.)
4. Cette langue desséchée n'apparaît plus sur les lèvres du Sauveur. M. Auguste Canron, sur le témoignage de M. P. X. Achard, explique ainsi cette disparition : « Dans les premières années du dernier siècle, une fête religieuse attira dans les murs d'Avignon les Pénitents noirs de Carpentras. Selon l'usage, les Pénitents noirs d'Avignon vinrent attendre leurs Confrères sur les bords du fleuve. Tout se passa selon la lettre et l'esprit du Cérémonial usité en pareille circonstance. Les Confrères se donnèrent l'accolade fraternelle et ils échangèrent leurs croix processionnelles ; mais avant d'en venir à cet échange on fit embrasser les deux christs, conformément à une très ancienne coutume. Le pénitent qui portait le christ d'ivoire appuya trop fortement la figure du divin Crucifié sur le christ de Carpentras, et la langue que Guillermin avait sculptée sur les lèvres de son chef-d'œuvre, fut brisée et tomba sur le sol, sans qu'on s'en aperçût. » (A. Canron, *Le Christ en buis de Jean Guillermin*, page 12.)



autres, ce qui fust fait ; si bien que nous avons doubles bras, qu'il faut soigneusement garder. »

Pour le coup, l'œuvre sembla parfaite, même aux exigeants Confrères. Ils laissent percer leur joie dans leur Relation : « Enfin, par la grâce de Dieu, le dit Sieur Guillermin, sculpteur, nous rendit notre Crucifix, parfait et accompli, quelques jours avant notre feste de la Décollation de S. Jean-Baptiste, si beau et si bien fait, que non seu-



LE CHRIST D'IVOIRE DES PÉNITENTS NOIRS DE LA MISÉRICORDE (1659),
dû au ciseau de Jean Guillermin, conservé au musée d'Avignon.
D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

lement tout le peuple, mais les plus excellents et experts hommes l'ont tenu et tiennent pour une merveille et des plus rares pièces qui soient dans le païs. »

Les Confrères ne se trompaient pas ; dans la suite des siècles, les plus experts hommes regarderont ce Christ comme une merveille et, un jour, Canova, l'immortel sculpteur du tombeau de Clément XIII, après être resté, plusieurs heures, en extase, devant ce cru-

cifix, dira aux possesseurs de ce trésor : « Conservez-le avec soin : on ne vous en ferait plus un pareil. »

Les Pénitents noirs furent magnanimes : « Attendu, dit le rapport déjà cité, que le dit Crucifix a été trouvé beau et bien faict, a été délibéré et conclud par le dit Sieur Recteur, conseillers et notables Confrères de payer au dit Guillermin la pistolle qu'on lui avait promise par dessus son marché, attendu principalement qu'il y a fait une belle couronne d'épines et un écriteau d'ivoire ; comme aussi de lui donner une autre pistolle pour les doubles bras qu'il a faicts et achevés, à sa perfection (1). »

Guillermin, réjouis-toi d'avoir si légitimement gagné la pistole supplémentaire dont les rusés Confrères faisaient miroiter à tes yeux les séduisants reflets. Réjouis-toi plus encore d'avoir, par ton impérissable chef-d'œuvre, ajouté une de ses plus belles pages à l'histoire de l'art chrétien. Réjouis-toi surtout (cette récompense est la plus douce à ton cœur), réjouis-toi d'avoir, depuis plus de deux siècles, fait aimer le Sauveur mourant par tous ceux qui ont contemplé ton Crucifix d'ivoire !



II. — LE CRUCIFIX DE BUIS.

Par son crucifix de buis, aussi bien que par son crucifix d'ivoire, Jean Guillermin avait acquis un titre glorieux à la reconnaissance des âmes, éprises des plaies du Sauveur.

Mais tandis que l'ivoire avait été à l'honneur, le buis était tombé dans l'oubli.

En 1865, un Lyonnais (2) recevait en héritage, d'un prêtre, son parent, un christ de buis de trente centimètres de hauteur. Il le recueillit avec gratitude, bien plus comme souvenir de son saint parent que comme un objet de quelque valeur.

Près de vingt ans le crucifix resta là dans l'ombre, quand, en 1884, un visiteur, regardant cet objet, montre à son possesseur, gravés sur l'écharpe qui enveloppe les reins du Christ, ces trois mots : *Fecit Jean Guillermin*.

Les deux amis cherchent dans Larousse, au mot *Guillermin*, et lisent : *Sculpteur célèbre, auteur du fameux crucifix d'ivoire d'Avignon — a fait un christ de buis, malheureusement perdu*. Tout radieux de la découverte, l'heureux possesseur du crucifix court à Avignon avec son trésor. Devant une réunion de savants et d'artistes, les deux crucifix sont confrontés. « Les deux christs, qui ne s'étaient pas vus depuis la grande Révolution, sont mis en présence. Faut-il dire qu'à l'instant même ils se reconnaissent ?

1. D'après le calcul fait par l'auteur d'une intéressante notice, ce christ aurait donc coûté à la Confrérie et aurait été payé par elle à Jean Guillermin 40 écus blancs, soit 240 francs, plus 2 pistoles de 20 francs, soit 40 francs ; total 280 francs de notre monnaie. La dent fut achetée à Montpellier 138 francs. Ce christ, merveille du monde, serait donc revenu à 418 francs.

Nous avons dit que les Confrères mirent la question du crucifix sur le tapis, le 16 avril. A supposer que les pourparlers avec l'artiste, le voyage infructueux à Marseille, l'achat de la dent à Montpellier, aient duré une quinzaine de jours, Jean Guillermin ne se serait mis à l'œuvre qu'au commencement de mai. Le Christ était livré un peu avant la Décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août. L'artiste, toujours d'après le même calcul, aurait donc fait ce chef-d'œuvre en moins de 4 mois. Il aurait gagné environ 2 fr. 30 par jour !

2. M. Emile Waldmann, agent de change à Lyon.

Il n'y a qu'un cri pour dire que ce sont bien là deux enfants d'un même père, deux frères nés d'un même amour [1]. » Dès lors écrivains et artistes ne cessent de s'extasier sur le chef-d'œuvre arraché à l'oubli.

Ecoutons M. Auguste Canron, un Avignonais, justement épris de son christ d'ivoire, de son christ d'Avignon : ses éloges au christ rival, au christ de buis, au christ de Lyon, apparaîtront revêtus de la plus incontestable impartialité.

« Les expressions me manquent pour décrire cette œuvre admirable. La parole est impuissante à reproduire ce coup hardi du ciseau, qui, à défaut de la signature authentique et originale de l'artiste, pourrait être considéré comme sa griffe. imprimée sur son ouvrage. Et que dire de cette harmonie des lignes qui va jusqu'à la perfection, de cette science de l'anatomie qui accuse chez son auteur une connaissance achevée de la charpente humaine, et surtout de ces veines qui semblent soulever le buis et y montrer en quelque façon la circulation du sang?... On dirait que le buis est devenu transparent sous la main de l'artiste ; on croirait qu'il est revêtu d'un épiderme et on pourrait y compter en quelque sorte les muscles, les tendons et les nerfs. Si le buste eût été moulé sur un corps humain, il ne rendrait pas plus parfaitement la nature.. il semble que cette poitrine se gonfle, qu'il s'y produit un effort et qu'il va s'en échapper un cri [2]. »

Est-il étonnant, dès lors, qu'à la première vue de ce corps, si admirablement sculpté, le Docteur Ivareu se soit écrié, ravi d'admiration : « Quand on voudra, je me charge de faire sur cette splendide branche de buis, la plus belle leçon d'anatomie ! »

Cette branche de buis donnera à ceux qui la méditeront, mieux encore qu'une leçon d'anatomie : elle donnera, avec le désir de l'expiation, une leçon d'amour et de renoncement.

« Dans ces deux pages inspirées (la page d'ivoire et la page de buis), Guillermin a écrit le même poème de douleur et d'amour, d'angoisse et d'espérance, de repentir et de pardon. Son génie, souverainement chrétien, a fait souffrir et penser, trembler et aimer, désespérer et prier le Verbe de Dieu fait homme. Tous ces sentiments opposés, qui se détruisent les uns par les autres, fondus ensemble par une suprême harmonie, s'échappent du corps entier du divin Crucifié.

» Le moment de la Passion qu'il a choisi est celui où la victime exhale de ses lèvres entr'ouvertes la plainte douce et terrible qui monte vers le ciel : « *Eli Eli, lamma sa-* « *bacthani :* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

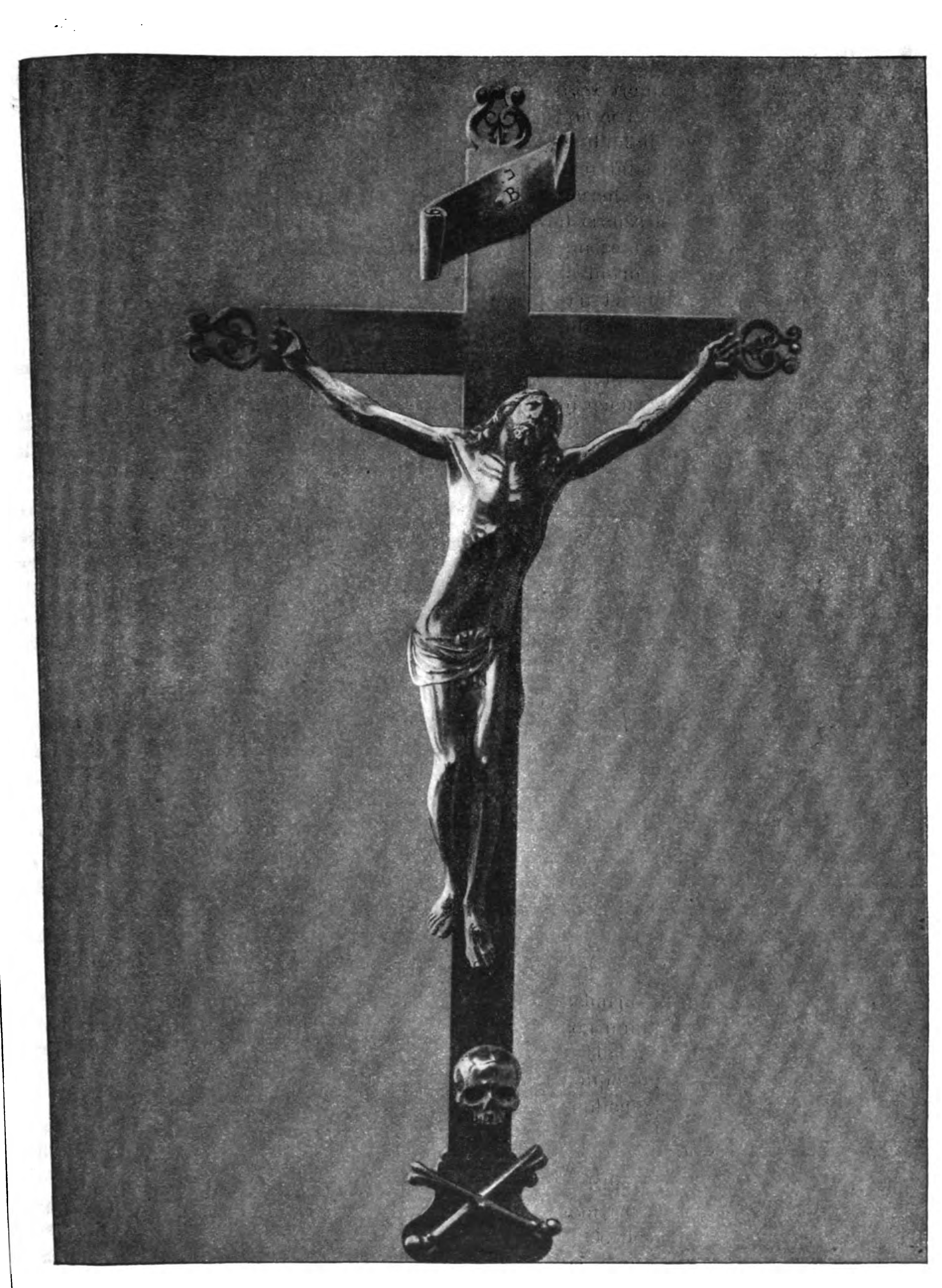
» Dans le buis, comme dans l'ivoire, l'expression est saisissante ; à la fois d'une énergie intense et d'une suavité touchante, elle va au cœur et l'étreint dans une angoisse inexprimable. Celui qui a porté les yeux sur cette douloureuse figure ne peut plus les en détacher. Jamais aucun artiste n'a mieux rendu ce drame mystérieux qui se passe par moitié sur la terre et par moitié dans les cieux [3]. »

Est-il étonnant que l'auteur du christ sculpté de la chapelle catholique française de Londres, qu'Ildebrand, après avoir admiré le crucifix de buis, se soit écrié, désespéré : « Rentré chez moi, je suis bien tenté de jeter mes outils par la fenêtre, tant je me sens petit en face d'un tel maître ! »

Est-il étonnant que le célèbre Roumanille, le poète félibre, cherchant à s'expliquer la beauté surhumaine du crucifix de buis, ait cru pouvoir l'attribuer à l'intervention d'un

1. Abbé Guinand, « Mémoire lu à l'Académie de Lyon » le 1er mars 1881.
2. Auguste Canron, d'Avignon, *Le Christ en buis de Jean Guillermin*, pages 24 et 27.
3. Abbé Guinand, *ouvrage cité*, page 15.





LE CHRIST DE BUIS DE JEAN GUILLERMIN.

Appartenant à M. Émile Waldmann, à Lyon.

(Cliché de Jacques Garcin à Lyon.)

ange, l'ange du calvaire ? Ecoutez la charmante strophe provençale, et la traduction faite par l'auteur.

Quand li bourrèu en crous l'Ome-Diéu pendoulèron,
Un vou d'ange aguè compassioun,
Et pèr assoula sa passioun,
D'amount eiçavau dovalèron ;
Et pièi en plourant s'envoulèron...
N'en restè qu'un sus terro...
O Guillermin, es éu,
— Car l'avié vist mourènt, — que menè ti cisèu,
Quand ti cisèu l'escrincelèron.

« Quand les bourreaux suspendirent l'Homme-Dieu sur la croix, un vol d'anges compatissant descendit du ciel pour le consoler dans sa Passion.

» Et puis, quand ils s'envolèrent en pleurant, il en resta un sur cette terre... O Guillermin ! c'est celui-là (car il l'avait vu mourir) qui guida ton ciseau, quand ton ciseau le sculpta. » J. R.

En 1867, dans l'Exorde de sa Conférence sur « l'Art et le Christianisme », le Père Félix citait à ses auditeurs de Notre-Dame, ces paroles de Renan : « Le parfait chrétien aimera l'abjection et il sera *le contempteur et l'ennemi de la beauté*. Le chrétien ne tiendra ni à bien peindre, ni à bien sculpter, ni à bien dessiner ; il confond l'art, cette grande volupté de l'âme, avec le plaisir vulgaire : le christianisme a substitué à la beauté idéale du corps humain, la maigre image d'un supplicié tiraillé par quatre clous. »

Ces paroles sacrilèges révoltent l'orateur : « Montrons, dit-il, que le Christianisme, j'entends non le Christianisme diminué, le Christianisme mutilé, le Christianisme iconoclaste, mais le vrai Christianisme de l'Eglise et de Rome, loin d'être *le contempteur de la beauté*, en est au contraire le divin inspirateur. Montrons comment le génie chrétien, inspiré par le souffle de Jésus-Christ, fait éclore dans le monde la plus ravissante fleur de l'art. » Le conférencier fut admirable dans sa démonstration et, parcourant les éléments de perfection que le Christianisme introduit et développe dans l'ordre artistique, il montra en effet comment le grand art trouve dans la foi chrétienne sa base la plus ferme, dans l'espérance chrétienne son ascension la plus sublime, dans l'amour chrétien son ressort le plus puissant, dans la sainteté chrétienne ses types les plus beaux et dans le culte chrétien son théâtre le plus éclatant.

Si le puissant conférencier eût voulu ajouter à sa démonstration une magnifique leçon de choses, comme jadis Vincent Ferrier et Léonard de Port-Maurice, offrant aux regards des fidèles l'effigie du Sauveur, il aurait pu, d'une main, prendre le christ d'ivoire de Jean Guillermin, de l'autre le christ de buis, et les montrant à ses auditeurs : « Est-ce là, aurait-il dit, la maigre image d'un supplicié tiraillé par quatre clous ? Regardez ce chef-d'œuvre et dites-moi si Renan n'a pas menti en disant que le Christianisme est le contempteur et l'ennemi de la beauté. Non, Messieurs, le Christianisme n'est pas le contempteur de la beauté, il en est le divin inspirateur. — Guillermin, génie chrétien dans l'ivoire et dans le buis, a fait éclore deux des fleurs les plus ravissantes de l'art chrétien. Non, ce n'est point là la maigre image d'un crucifié tiraillé par quatre clous ; c'est la représentation sublime de l'humanité et de la divinité s'embrassant sur la croix pour sauver le monde ! »

Un mot encore sur l'œuvre de Jean Guillermin ; ce sera le mot d'adieu.

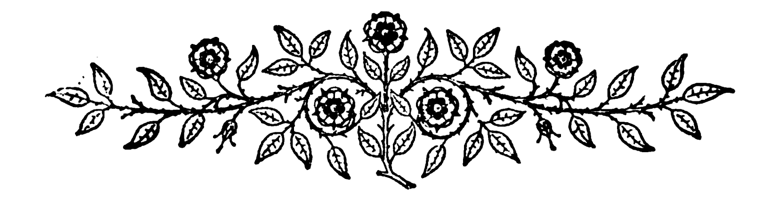
Avant que la fameuse délibération des Pénitents noirs d'Avignon, découverte par M. Achard, ait fait connaître l'histoire certaine du crucifix d'ivoire, l'imagination popu-

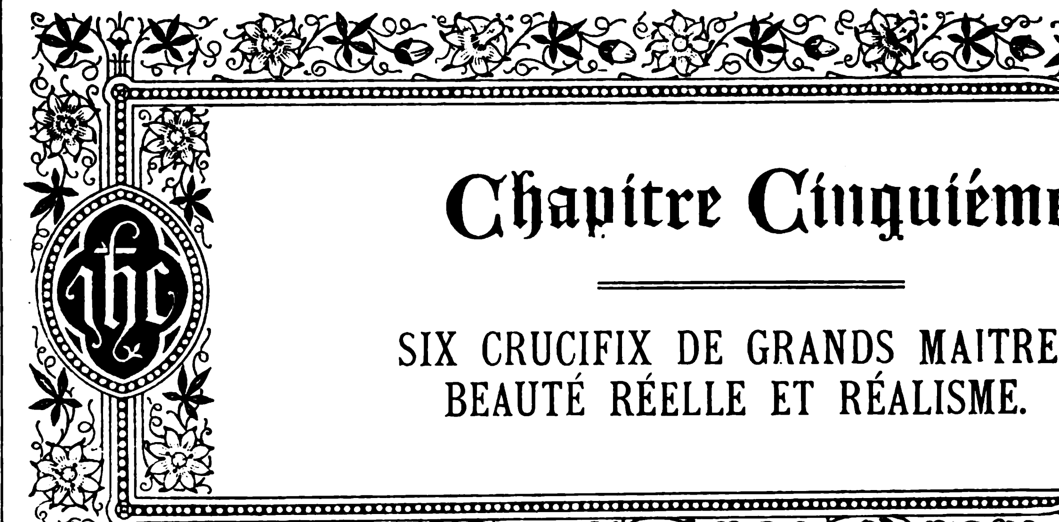
laire avait raconté sur ses origines une aimable légende qu'un tableau du Musée d'Avignon transmettra aux âges futurs.

« J. Guillermin avait un neveu, coupable de crimes affreux et, pour ce, gémissant dans un sombre cachot, en attendant l'heure de l'exécution. Par bonheur l'oncle travaille ; sans relâche il sculpte un crucifix d'ivoire. — Le jour de l'exécution arrive. — Le jeune homme marche au supplice... Soudain l'oncle survient. — Il montre aux Pénitents noirs le christ qu'il a sculpté, — c'est la rançon qu'il offre pour le coupable. En vertu du privilège qu'ils ont reçu des Papes Clément VIII et Paul V, les Pénitents, séduits par la beauté du crucifix, accordent la grâce demandée. »

Tout ceci, avons-nous dit, n'est qu'une légende ; mais c'est une allégorie aussi, une allégorie pleine d'un sens profond.

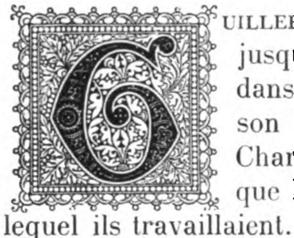
O puissance de l'art pour le bien ou pour le mal ! Tandis que dans nos Musées modernes, la seule vue des statues impures asservit les âmes, les rive au vice honteux, les enchaîne au péché, qui dira les âmes, captives du péché, prisonnières du vice, dont les chaînes ont été brisées, la liberté recouvrée par la seule vue du crucifix d'ivoire et du crucifix de buis !





Chapitre Cinquième.

SIX CRUCIFIX DE GRANDS MAITRES. BEAUTÉ RÉELLE ET RÉALISME.



GUILLERMIN a signé son ivoire et son buis. Son nom est donc parvenu jusqu'à nous. Il n'en fut pas ainsi des artistes qui, pendant dix siècles, dans l'ivoire et le bronze, taillèrent l'image du Sauveur et décorèrent son gibet de saphirs et de diamants. Comme l'auteur du Christ de Charles-Quint, ils cachaien leur signature au fond de ces plaies vives que leur burin creusait, n'attendant leur récompense que du Dieu pour lequel ils travaillaient.

Quelques noms cependant ont survécu, et des plus grands.

Michel-Ange, dont le ciseau avait taillé dans le marbre le Moïse du Sinaï promulgateur de la loi de crainte, sculpta dans l'ivoire le Jésus du Golgotha, promulgateur de la loi d'amour.

Jean de Bologne, sculpteur français, fixé à Bologne, présente un jour à Michel-Ange un modèle où il a mis tout le fini dont il est capable : Michel-Ange le brise, en lui disant qu'il faut apprendre à ébaucher avant que de finir. — Jean de Bologne profita de la leçon. Son crucifix est un chef-d'œuvre d'expression. Vous pouvez en voir une belle reproduction à la croix de Mission érigée à Soissons, sur le boulevard Jeanne d'Arc.

De l'autre côté des Alpes *Jean Goujon*, le Corrège de la sculpture, ne se refuse pas, tout calviniste qu'il est, à faire un joli crucifix d'ivoire.

Au siècle suivant, *François Girardon* honore son ciseau en sculptant plusieurs crucifix : l'un est admiré à Troyes, sa ville natale, dans le chœur de l'église Saint-Remy ; un autre dans l'église du petit séminaire de Saint-Riquier. Lui, qui avait coulé dans le bronze la statue équestre du « Grand Roi », éleva encore son art, en représentant le Roi du monde, porté sur la Croix, son char de triomphe.

Florence conserve dans l'église de la *Santa Croce*, un crucifix du fameux *Donatello*, le grand artiste italien du XV[e] siècle. *Brunelleschi*, architecte et sculpteur, son contemporain, fit un autre christ vénéré dans l'église *Santa Maria Novella*.

Voici l'histoire de ces deux objets d'art : elle est instructive pour les artistes religieux de notre époque.

Donatello avait des tendances naturalistes fortement accusées (on dirait aujourd'hui tendances réalistes). Il fit un jour un crucifix en bois. Son œuvre achevée, il la montra à son ami Brunelleschi. Celui-ci, pour tout compliment, lui dit, en souriant, qu'un campagnard, mis en croix, n'était pas un crucifix, attendu que l'Homme-Dieu était le plus beau parmi les enfants des hommes. Unissant la leçon de choses à la leçon de mots, il prit à son tour le ciseau, et fit un christ conforme à l'idéal que sa foi lui



LE CHRIST DE GIRARDON.
Conservé en l'église de St-Riquier (Somme).
(Tiré de la *France Illustrée*.)

inspirait. Son concurrent s'avoua vaincu. Grande leçon donnée, en la personne de Donatello, aux artistes modernes, prétendus religieux : *un campagnard mis en croix n'est pas un crucifix*, pas plus qu'une paysanne, fût-elle habillée en juive de l'époque, n'est la Sainte Vierge.

« Oui, dit excellemment le Père Félix, l'art demande l'expression du réel, et qui donc l'a jamais nié ?

» Mais l'art ne demande-t-il pas autre chose ? Oui, l'art doit traduire la nature et la faire resplendir dans ce qu'elle a de plus éclatant ; mais l'art ne doit-il rien chercher plus loin que la nature [1] ? »

C'est avant tout dans la représentation du crucifix, où celui qui souffre est à la fois Dieu et homme, que l'artiste doit avoir sous les yeux cette sublime définition de l'art : « L'art véritable c'est le mariage indissoluble, c'est l'union harmonieuse de l'idéal et de la nature ; c'est la nature couverte des reflets de l'idéal, ou l'idéal réfléchi dans la nature : et c'est le propre du génie artistique de saisir la proportion où ces deux choses doivent s'unir pour faire éclater la splendeur de l'ordre, c'est-à-dire la beauté même [2]. »

C'est un mariage indissoluble, c'est l'union harmonieuse de l'idéal et de la nature, disons mieux, du divin et de l'humain, qu'ont tenté de reproduire sur la toile ou dans l'ivoire les Fra Angelico et les Jean Guillermin. Sur les traits du Sauveur mourant, ils ont peint les affres de l'agonie, — c'est la souffrance humaine ; — mais ils n'ont point oublié le cachet divin, ils ont transfiguré la souffrance en mettant sur le visage meurtri du Christ cette splendeur idéale que chante David en ses psaumes : « La grâce s'épanouit sur vos lèvres, vous êtes beau au-dessus des enfants des hommes [3]. » « Il régnera par la beauté [4]. » « Viens, ô Tout-Puissant, avance et règne par ta grâce et ta beauté [5] ! »

Ils ont mis sur les traits angoissés de la Victime cette beauté supérieure qui ravissait saint Augustin : « Le Christ est donc beau, nous dit-il, il est beau dans le ciel et beau sur la terre ; beau dans le sein de sa mère ; beau dans les mains de ses parents ; beau dans ses miracles ; *beau sous les coups de fouets ;* beau quand il nous appelle à la vie ; beau quand il n'a point souci de la mort ; beau quand il dépose son âme ; beau quand il la reprend ; *beau sur la croix, — pulcher in ligno,* — beau dans le sépulcre ; beau dans le ciel [6]. »

Voilà pourquoi nous n'admirerons jamais le christ de ce Mathias Grunewald, qu'on ose bien appeler le Corrège allemand. L'artiste se délecte dans la représentation du hideux. Regardez son crucifiement au musée de Colmar. Un corps qui se tord dans la douleur, du sang qui ruisselle, des chairs qui palpitent... C'est horrible, donc ce n'est point mon Sauveur mourant, qui doit être beau, saint Augustin le veut, jusque sur le bois de la croix : *pulcher in ligno !*

Voilà pourquoi nous n'admirerons jamais tous ces christs des Morot, des Lehoux, des Stuchx, des Alb. Keller qui ont passé au salon de Paris en 1883 et 1884 et au musée de Munich en 1892 et 1894.

Ce sont de vulgaires suppliciés : on a peint une croix, et sur cette croix un homme attaché par des clous : devant la croix une femme qui se pâme ; mais rien au front de la Victime, rien de ce reflet idéal et divin qui, à l'égal du tremblement de terre, faisait dire au Centurion : « Vraiment, celui-là était Fils de Dieu. »

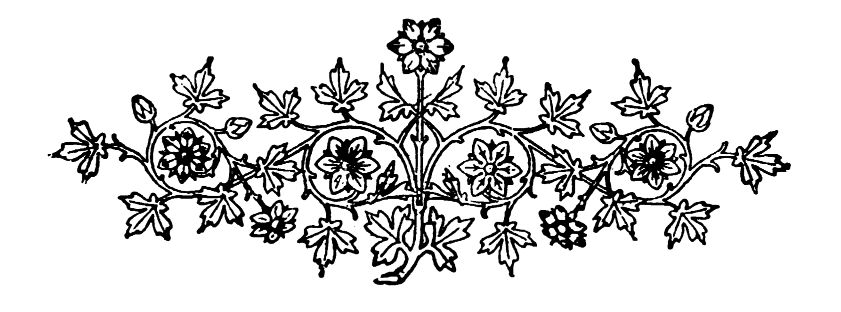
Artistes chrétiens, ne l'oubliez pas, « le beau artistique (et à plus forte raison, le

1. Conférence V[e], 1867, page 45.
2 Même conférence..
3. *Psaume* XLIV, 3. — 4. *Psaume* CXII, 1. — 5. *Psaume* XLIV, 5.
6. Saint Augustin, *In Psalm.* XLIV, sur ces mots : *Speciosus formâ.*

beau religieux) est comme l'homme lui-même ; il est esprit et corps ; il est le corps transfiguré par l'esprit et l'esprit éclatant à travers le corps. Le sommet de l'art est le point mystérieux où l'âme et le corps, l'esprit et la matière comme dans l'homme même, arrivent à la compénétration la plus complète et la plus harmonieuse. Ce sommet, c'est Raphaël [1]. »

Que le Père Félix nous permette de modifier légèrement sa pensée et la leçon sera mieux appropriée encore au sujet qui nous occupe : « Peintres et sculpteurs qui représentez le Christ mourant, le sommet de l'art pour vous est le point mystérieux où l'âme et le corps, l'esprit et la matière, l'humain et le divin arrivent, sur la croix, à la compénétration la plus complète et la plus harmonieuse. Ce sommet, c'est Fra Angelico, c'est Jean Guillermin ! »

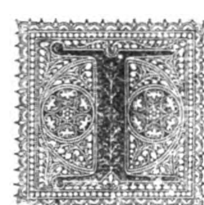
1. Félix, *Ibidem*, 249.





Chapitre Sixième.

VEROCCHIO ET LE CRUCIFIX DU PAUVRE.



Il est un sculpteur du XV[e] siècle qui dans la représentation du Christ mourant, arrive à cette pénétration harmonieuse de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, de l'humain et du divin ; c'est André Verocchio, le maître de Léonard de Vinci. Il fit mieux encore : tandis que d'autres artistes décoraient de christs superbes le palais des princes, il voulut orner de beaux crucifix la demeure des indigents.

Nous voulons consacrer un chapitre, si court soit-il, à ce sculpteur, ami des malheureux.

Dès les premiers temps du Moyen Age, l'Eglise, mère et consolatrice des pauvres, avait à cœur de procurer aux pauvres, ses chers clients, les jouissances de la piété et les jouissances de l'art. Dans ses vieilles cathédrales, les architectes, sur son ordre, au pourtour de l'édifice, avaient taillé des bancs dans la pierre — c'étaient les bancs des pauvres ; c'est là qu'ils pouvaient, sans fatigue, contempler la pompe des cérémonies et joindre leurs voix aux chants de deuil et aux chants d'allégresse, à l'*Hosannah* du triomphe, au *Requiem* de la mort.

Le peuple, en ces temps, avait aussi sa part de jouissances artistiques.

« Des manuscrits à son usage étaient parfois enchaînés dans les églises, et les enlumineurs lui faisaient des *tableaux benoits* qui se vendaient aux portes des sanctuaires célèbres et que les pèlerins emportaient comme souvenirs des grâces qu'ils avaient obtenues. Mais l'art chrétien, qui a pour mission spéciale d'évangéliser les pauvres, y fut surtout fidèle par l'invention de la gravure qui mit, à la portée de tous, les dessins des manuscrits (1). »

Tandis que les premiers graveurs vulgarisaient, dans l'intérêt des petites bourses, les chefs-d'œuvre renfermés, jusque-là, dans les trésors des églises ou dans les sacristies des couvents, Verocchio se faisait le vulgarisateur de la sculpture chrétienne.

« Pénétré de sa mission d'artiste chrétien, dit Rio, il travaillait, par tous les moyens, à l'éducation esthétique de ses concitoyens, et il étendait cette généreuse initiative aux plus pauvres d'entre eux, en réformant l'art nouveau dans ses rapports avec la dévotion populaire... Embrassant dans sa prévoyance artistique les consolations de la dernière heure, il s'efforça de reproduire les divins traits du Sauveur expirant sur la croix, et ses crucifix jouirent longtemps d'une vogue bien méritée parmi les Florentins (2).

Qui ne serait touché de voir ce sculpteur éminent, consacrant son talent *aux plus pauvres de ses concitoyens*, et s'efforçant de reproduire dans ses crucifix, les divins traits

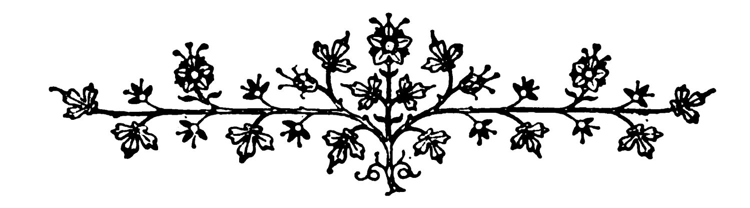
1. L. Veuillot, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*
2. Rio, *Art Chrétien*, tome III, chapitre XV, page 37.

du Sauveur expirant sur la croix pour procurer à ses frères *les consolations de la dernière heure ?*

Pas de missions populaires, de nos jours, soit dans les villes, soit dans les campagnes, qui ne se terminent par une distribution de crucifix. Coutume bien digne d'éloge, car ce Christ mourant, cloué au mur de la chaumière ou de la mansarde, sera, pour le pauvre évangélisé, le meilleur mémorial des enseignements du missionnaire.

Mais que la leçon muette de cet Homme-Dieu, pendu là, serait plus éloquente, si, au lieu de l'informe crucifix de plâtre badigeonné, on offrait au regard du peuple un crucifix simple mais expressif !

Dieu veuille donner à notre siècle un artiste soucieux de consoler les souffrances du pauvre par la vue du Christ souffrant, soucieux de sanctifier l'agonie du pauvre, par la vue du Christ agonisant ! Dieu nous rende un Verocchio !





Chapitre Septième.

CRUCIFIX CATHOLIQUE ET CRUCIFIX JANSÉNISTE.

Nous avons parlé des christs de Girardon, conservés à Saint-Riquier et à Saint-Remy de Troyes. On en voit un autre, né du même ciseau, dans la sacristie de la cathédrale de Soissons. Ses deux bras sont élevés en l'air. Les visiteurs l'admirent. C'est sans doute qu'uniquement soucieux du culte de la forme, ils n'ont cure des vieilles traditions chrétiennes.

Vous vous souvenez, chers lecteurs, des beaux crucifix du XII[e], du XIII[e] siècle : le Christ était représenté comme un triomphateur, les deux bras majestueusement posés sur la traverse de la croix.

Dans les crucifix du XIV[e] au XV[e] siècle, les bras ne sont plus sur une ligne droite ; ils forment un angle, mais un angle très obtus. « Nous devons reproduire le Sauveur tel qu'il était sur son gibet, disent les artistes de cette seconde époque ; or, il est impossible que le corps, pesant de tout son poids sur les bras du Crucifié, ne les ait pas fait dévier de la ligne horizontale et fléchir quelque peu vers la terre. »

Cette remarque est juste, et, sans blâmer les imagiers du Moyen Age d'avoir peut-être sacrifié la vraisemblance à une belle idée, nous n'avons pas le droit de réprouver la modification que les artistes d'une date postérieure, par amour de la vérité anatomique, ont cru devoir introduire dans la pose du Sauveur en croix.

Mais il y a loin de ces christs du XIV[e], du XV[e] siècle aux christs du peintre Jordaens dans la cathédrale de Bordeaux, au christ de Girardon conservé à Soissons. Ces deux crucifix et beaucoup d'autres de cette troisième époque sont le symbole d'une doctrine.

Au temps de Girardon, les jansénistes dogmatisaient ([1]). Ils soutenaient, entre autres erreurs, que Notre-Seigneur n'est pas mort pour tous les hommes. Et les voilà qui, après avoir tarifé la valeur du Sang de Notre-Seigneur, restreint l'efficacité de ses souffrances, diminué la multitude de ses miséricordes, veulent encore, — complément obligé de cette désolante doctrine, — changer totalement la pose du Christ en croix.

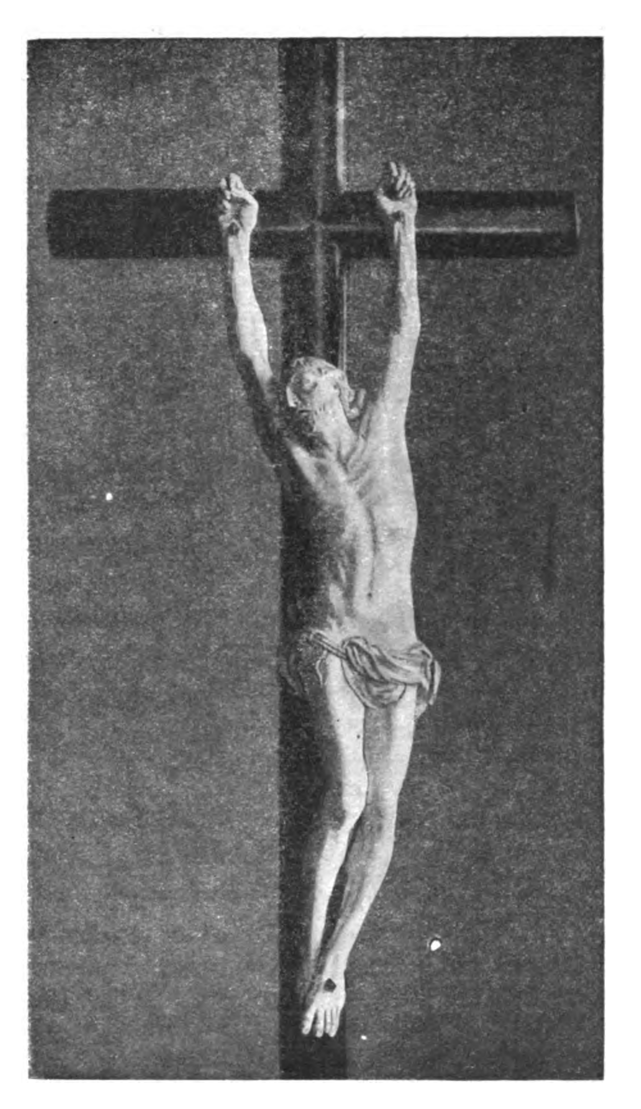
Ces bras étendus leur semblent trop manifestement ouverts à tous les hommes. Il faut modifier l'iconographie traditionnelle. Sous l'inspiration de ces hérétiques, les deux clous qui fixaient les mains de Jésus, furent donc rapprochés du centre de la croix et le corps du Sauveur fut ainsi suspendu à ses deux bras, devenus presque parallèles.

Peut-être, je veux le croire, est-ce par originalité, par amour de la difficulté vaincue

1. Le jansénisme avait envahi les esprits, les mœurs et même l'art chrétien. Avec ou sans intention, des peintres ont représenté Notre-Seigneur crucifié avec les bras en l'air et non étendus. Les familles chrétiennes acceptent encore aujourd'hui ces crucifix jansénistes dont elles ne comprennent pas le sens. La foi nous enseigne que Notre-Seigneur est mort pour tous, et ses bras étendus embrassent tout le genre humain, pour le racheter..., les disciples de Jansénius prétendaient qu'il était mort pour une partie du genre humain, distinction ignorée de la plupart des artistes. (Abbé Pardiac, *Revue de l'Art chrétien*, 1885.)



que tel ou tel artiste, que Duquesnoy (1), par exemple, le grand sculpteur de Bruxelles, a voulu tailler son crucifix tout d'une pièce dans un morceau d'ivoire (2), que tel autre a voulu le sculpter dans une branche de buis ; tel l'artiste dont nous admirons le merveilleux crucifix dans la collection du Dr Marchant. Vu l'exiguïté de la dent ou du rameau, les sculpteurs ont dû forcément rapprocher les bras et les rendre parallèles.



CRUCIFIX DE DUQUESNOY
d'un seul morceau d'ivoire
conservé au palais épiscopal de Gand.



CRUCIFIX DE BUIS
(d'une pièce)
collection du Dr Marchant (Dijon)

Peut-être plus d'une fois est-ce là le simple motif qui, — en dehors de toute préoccupation dogmatique, — a déterminé cette fantaisie. N'importe, résistez à ce péril de la nouveauté (3) ; en fait d'art chrétien, toute nouveauté est dangereuse.

1. Duquesnoy, dit François-Flamand, 1594-1646.

2. Le musée de Troyes (art décoratif n° 72) renferme un Christ semblable taillé dans une seule pièce d'ivoire. Il est mentionné dans le catalogue sous la dénomination: *Christ janséniste*.

3. Ne vous croyez pas cependant obligés de bannir de vos maisons ces christs jansénistes. En présence du

Artistes chrétiens, peintres ou sculpteurs, repudiez cette pose du Christ, qui n'est ni la vraie pose historique, ni la vraie pose symbolique, et, fidèles aux traditions des Giotto, des Fra Angelico, des Verocchio et des Benvenuto Cellini, offrez aux regards des rachetés un crucifix dont les bras largement ouverts attirent tous les prodigues et soient l'expression sensible de la parole de saint Paul : « *Omnes homines vult salvos fieri.* Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (1). »

jansénisme, éteint pour toujours, l'Eglise tolère même dans les églises des œuvres d'art qu'elle eût peut-être proscrites à une autre époque, témoin le tableau du crucifiement par Jordaëns à la cathédrale de Bordeaux. Vous n'êtes pas tenus, dans le secret de vos appartements, à une rigueur que l'Eglise n'exige pas, même dans le Lieu saint. Ne vous croyez pas tenus non plus d'imiter cette religieuse, — Dieu aura récompensé sa bonne intention, — qui, ayant un superbe christ d'argent, les bras en l'air, fit, par un amour mal compris de l'orthodoxie, couper ces deux bras à l'épaule et les fit ressouder bien horizontaux. Par crainte d'un christ hérétique, elle obtint un christ monstrueux.

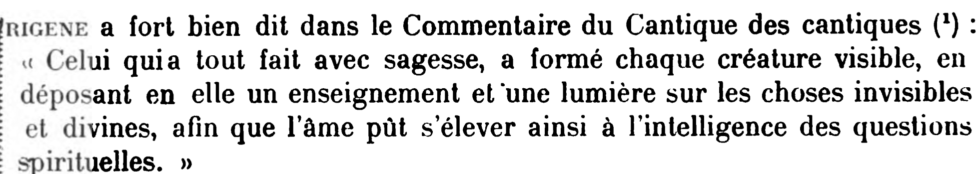
1. *Première épître à Timothée*, II, 4.





Chapitre Huitième.

CRUCIFIX SYMBOLIQUES



ORIGENE a fort bien dit dans le Commentaire du Cantique des cantiques [1] : « Celui qui a tout fait avec sagesse, a formé chaque créature visible, en déposant en elle un enseignement et une lumière sur les choses invisibles et divines, afin que l'âme pût s'élever ainsi à l'intelligence des questions spirituelles. »

C'est qu'en effet « chaque créature, si minime qu'elle soit, est une expression partielle et extérieure de l'intelligence infinie : outre sa forme propre, son caractère individuel, elle contient en dessous une pensée divine, un idéal divin... Saisir le côté divin des choses, l'extraire de l'élément matériel... n'est-ce point là toute la science du symbolisme [2] ? »

Science du symbolisme, science qui convient admirablement à l'homme, composé d'un corps et d'une âme, d'une intelligence et d'organes ; le point de départ de notre connaissance n'est-il pas dans le monde sensible ? *Sensibilia sunt præambula ad intelligibilia*, a fort bien dit saint Thomas [3].

Voilà pourquoi, saint Augustin le fait justement remarquer [4], la vérité présentée sous le voile du Symbole nous touche davantage : « Le but de tous *ces enseignements par figures*, nous dit-il, c'est de nourrir et d'exciter en nous le feu de l'amour, pour que nous nous élevions bien haut, et que nous cherchions le repos au dedans de nous ; ces vérités ainsi présentées touchent et embrasent bien plus le cœur que si elles s'offraient à nous sans mystérieux vêtement... »

« Nous ne pouvons pas, dit saint Jean Damascène, comprendre les choses incorporelles, sans quelques images en rapport avec notre nature. »

Un pieux auteur du Moyen Age, ami de saint Thomas de Cantorbéry, assure que la création est comme un Evangile corporel et visible qui annonce le Verbe et publie sa gloire : *Velut quoddam Evangelium corporale et visibile* [5]. On pourrait dire quelque chose d'analogue des crucifix symboliques : chacun d'eux est comme la traduction sensible d'une page de l'Evangile. L'Evangile nous révèle les merveilles de grâces opérées par la Passion de Jésus-Christ ; chaque artiste, dans le symbole que lui suggèrent son art et sa dévotion, essaie de manifester aux yeux de chair des fidèles cette grâce invisible qui n'apparaissait qu'au regard de leur foi. Oui, l'on peut tout spécialement appliquer à l'œuvre symbolique les paroles que saint Paul étend à toute créature

1. *In Cantica*, tome III, pages 173, 174.
2. Landriot, *Le Symbolisme*, page 16.
3. In lib. *de Div. nom.*, c. IV, lect. IX, tome VIII, pag 156.
4. S. Aug. Ep. 55, nº 21, page 203, tome II
5 Herbert de Boschman, *Patrologie*, tome CXC, page 1355.

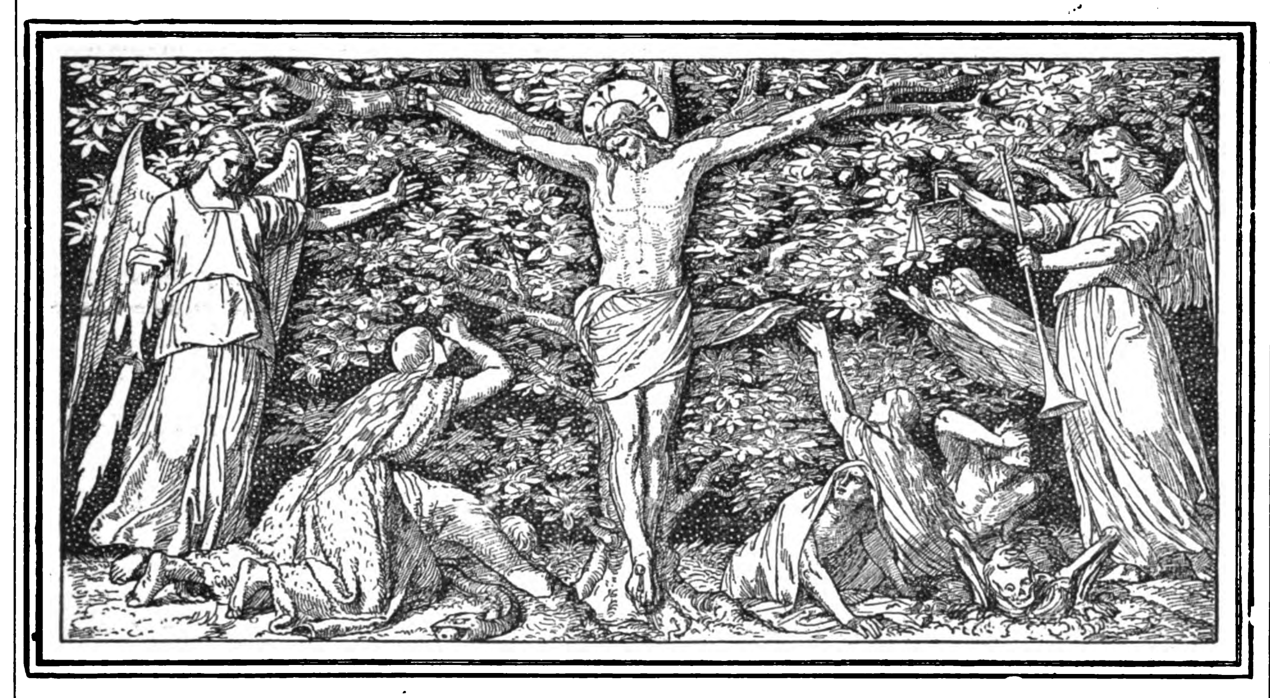
visible : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur* (1).



CRUCIFIX, ARBRE DE VIE.

Nous lisons dans la Genèse que, parmi les arbres du paradis terrestre, Dieu fit croître l'arbre de vie *lignum etiam vitæ in medio paradisi* (2).

Cornelius a Lapide écrit sur ce texte : « Dans un sens allégorique, l'arbre de vie est la croix du Christ qui, dressée au milieu du paradis, c'est-à-dire de l'Eglise, donna la vie au monde. C'est d'elle, ajoute-t-il, c'est d'elle que l'Epoux dit au Cantique des



LE CHRIST, ARBRE DE VIE.
Gravure sur bois.

cantiques (3) : « Je saisirai des fruits qui sont doux à ma bouche. » Le savant commentateur est ici l'interprète de la tradition ; n'est-ce pas à la croix que saint Ambroise fait allusion, quand il nous montre le peuple chrétien, tendre rejeton, venant puiser la vie sur l'arbre noueux (4) ? »

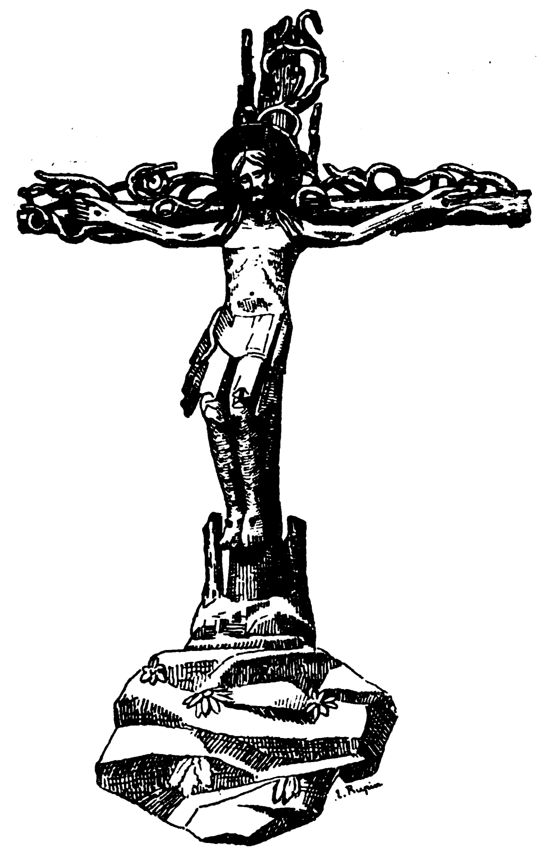
Comme les saints Pères le reconnaissent, la liturgie adopte ce symbole. Dès les premiers siècles, l'Eglise a convié ses poètes à chanter la croix, arbre de vie.

1. *Aux Romains*, I, 20.
2. *Genèse*, II, 9.
3 *Cantique des cantiques*, VIII.
4. *In Luc., Lib. IX*, 13.

Fortunat prélude : il célèbre cet arbre plein de beauté et d'éclat, orné de la pourpre royale, dont le tronc a été jugé digne de toucher des membres si saints.

Arbor decora et fulgida,
Ornata Regis purpura
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere (1).

L'auteur du *Lustra sex* développe la même pensée. Chantant *cet arbre noble entre tous :* « Aucune forêt, dit-il, n'a produit souche qui l'égale en feuilles, en fleurs et en fruits. »



LE CHRIST ÉTENDU SUR UN CEP DE VIGNE
Vieux crucifix de bois, grandeur naturelle (XIIIe siècle).
Conservé à Moissac (Tarn et Garonne).

Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :
Silva talem nulla profert
Fronde, flore, germine.
Dulce ferrum, dulce lignum,
Dulce pondus sustinent.

Puis, pris de pitié pour la Victime, il s'adresse à cet arbre et le supplie de plier ses rameaux, d'assouplir sa rigidité naturelle, pour être plus doux aux membres du Roi qu'il supporte.

Flecte ramos, arbor alta,
Tensa laxa viscera,
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas ;
Et superni membra Regis
Tende mihi stipite.

La pensée de *l'arbre de vie* payant la dette de l'arbre de mort, est plus explicite encore dans l'hymne de la fête des Cinq Plaies de Notre-Seigneur (2).

De parentis protoplasti
Fraude Factor condolens,
Quando pomi noxialis
In necem morsu ruit,
Ipse lignum tunc notavit,
Damna ligni ut solveret.

« Tantôt cet arbre de vie est brut, il a conservé son écorce rugueuse ; tantôt le tronc, sans être travaillé, est simplement ébranché. »

A Moissac, dans le Tarn-et-Garonne, on trouve, dans l'ancienne église abbatiale des Bénédictins, une grande croix en bois. C'est un vigoureux cep de vigne projetant à droite et à gauche ses sarments touffus. Au milieu repose le Christ expirant, reproduit de grandeur naturelle ; œuvre attribuée au XIIIe siècle. « Notre-Seigneur, arbre de vie, est souvent figuré par la vigne, à laquelle, sous peine de mort, doivent adhérer les sarments, c'est-à-dire les fidèles. »

N'a-t-il pas dit lui-même ces paroles : « Je suis la vigne et vous êtes les rameaux, »

1. Vexilla Regis.
2. Pange lingua gloriosi lauream certaminis. (Office du Carême.)

conciliant ainsi l'idée d'arbre et de vigne ? Il n'est donc pas étonnant que les artistes du Moyen Age, si amoureux de symbolisme, aient choisi la vigne pour en fabriquer la croix du Sauveur.

Le Père Arthur Martin (1) cite une croix qui affecte aussi la forme d'une vigne, ou du moins à laquelle une vigne s'attache. D'autres croix également sont ornées de pampres : Citons la fameuse croix stationnale du Vatican, la croix en mosaïque qui resplendit dans l'abside de Saint-Clément à Rome, et le crucifix peint d'Aquilée (2).

Puissions-nous, sarments toujours bien unis au tronc, n'être jamais séparés de la Vigne vivante et féconde.



LE CRUCIFIX ET LE PRESSOIR.

De la vigne au pressoir, il n'y a qu'un pas : nous avons vu le sculpteur de Moissac représenter Notre-Seigneur en croix au milieu des rameaux entrelacés d'une vigne féconde ; d'autres artistes, — le Père Cahier le constate dans ses *Caractéristiques* (3), — se sont plu à représenter Notre-Seigneur sous le pressoir.

Le vin n'est-il pas, d'après saint Augustin, le symbole de la grâce qui a découlé de la croix ? Oui, la grâce qui prend sa source au Calvaire est, pour l'homme racheté, un vin généreux qui purifie son âme, dissipe ses soucis, réjouit son cœur, décuple ses forces, noie ses chagrins, le plonge dans une douce et sainte ivresse et lui donne, avec la folie de la croix, le délire de l'amour divin.

La croix est donc un pressoir, puisque c'est de la croix qu'a découlé le vin de la grâce ; oui, la croix est un pressoir, car c'est elle qui des veines du Sauveur a fait jaillir le Sang de Jésus qui nous a valu la grâce.

C'est ce qu'affirment Tertullien (4), saint Cyprien (5), Origène (6) et saint Augustin (7).

Commentant ces paroles d'Isaïe (8) : « *Torcular calcavi solus et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea :* Seul j'ai foulé le pressoir et leur sang a inondé mes vêtements, » — par ce mot : « *torcular, pressoir* », ces Pères, dit Cornélius a Lapide (9), entendent la Passion du Christ qui a fait jaillir son sang sur son vêtement de chair.

Après les Pères de l'Eglise, la Liturgie chante le Sang du Christ, exprimé de ses veines sous le pressoir de la Croix.

1. *Mélanges d'archéologie*, IV, 196.
2. Extrait d'un article de E. Rupin, *Art chrétien*, 1897, 3e livraison.
3. *Caractéristiques des Saints*, aux mots : Raisin — Vigne.
4. Lib. IV, contra Marcion., cap. XL.
5. Lib. II, Epist. 3.
6. Tract. IX in Joann.
7. Homil. 178, De tempore.
8. Cap. LXIII, 3.
9. Cornelius a Lapide fait remarquer justement que ce sens n'est qu'un sens indirect. Le sens direct est « Le Christ dans sa Passion a foulé ses ennemis comme on foule des raisins dans le pressoir, et dans ce triomphe il était rouge du *sang de ses ennemis*. » Mais l'Eglise ayant autorisé le sens indirect dans sa Liturgie, on peut approuver les artistes de l'avoir adopté et d'avoir vulgarisé par leur talent ce beau symbolisme.



Ut plena sit Redemptio
Sub torculari stringitur,
Suique Jesu immemor
Sibi nil reservat sanguinis... (1)

L'art est venu à son tour, et sur la toile et sur les verrières, de la manière la plus habile et la plus touchante, il a offert aux yeux des fidèles le corps du Sauveur pressuré sur le bois de la croix et le sang jaillissant de ses membres meurtris et foulés, comme *le sang du raisin* (2) jaillit du pressoir.

Dans le langage biblique, le pressoir n'est pas seulement l'image de la croix, mais encore le symbole de la tribulation. Si l'épreuve nous visite, aussitôt regardons Jésus sous le pressoir de la croix et redisons cette prière, empreinte d'un si pur mysticisme : « O Jésus, que le pressoir de votre croix déborde de grâces ! Vos pieuses larmes, *ce moût des âmes aimantes*, comme parle saint Augustin, votre sang répandu à flots, votre sueur de sang, le sang et l'eau de votre Côté ouvert, tout a fourni ce vin généreux qui fait la joie des élus. Exprimez dans la coupe de mon cœur, devenue d'or par la charité, les grappes de votre vigne céleste ; que mon sang, s'il le faut, se mêle au vôtre, dans le pressoir de la tribulation et du martyre (3) ! »



LA SOURCE JAILLISSANT DU ROCHER.

LE CRUCIFIX A LA VASQUE. — LE CRUCIFIX AUX SACREMENTS.

Une scène grandiose est racontée au livre de l'Exode (4) et au livre des Nombres (5).

Au premier mois les fils d'Israël arrivèrent au désert de Sin. Le peuple manquait d'eau... « Pourquoi, disent-ils, nous avoir conduits dans cette solitude pour que nous mourions ? Pourquoi nous avoir emmenés d'Egypte en ce lieu détestable qu'on ne peut ensemencer, et qui ne produit ni figues, ni vignes, ni grenades, et qui n'a pas d'eau pour apaiser la soif ? »

Moïse et Aaron... entrent dans le tabernacle, se prosternent à terre et crient vers le Seigneur : « Seigneur Dieu, entends le cri de ce peuple et ouvre-leur ton trésor, fais jaillir une source d'eau vive afin qu'ils boivent à satiété et cessent de murmurer. »

La gloire du Seigneur leur apparut et le Seigneur dit à Moïse : « Prends ta verge, réunis le peuple et en sa présence parle à la pierre, et elle donnera de l'eau... et toute la multitude en boira. Moïse prit sa verge, en frappa deux fois le rocher, et une eau très abondante en jaillit, et tout le peuple en but... »

1. Hymne de la Fête du Précieux Sang. — 1er juillet.
2. Cette belle expression est de l'Ecriture : « Lavabit in vino stolam suam et *in sanguine uvæ* pallium suum. » Juda lavera son manteau dans *le sang du raisin ! (Genèse*, XLIX, II.)
3. *Miroir eucharistique*, page 576 ; à ces mots de l'auteur : « Que le pressoir de vos autels, » nous avons substitué ceux-ci : « Que le pressoir de votre croix. »
4. *Exode*, XVII, 3.
5 *Nombres*, XX.

Ce rocher, nous dit saint Paul [1], était la figure de Jésus-Christ, *petra autem erat Christus*, ce rocher a été frappé par le bois de la Croix que figurait la verge de Moïse ; et de ce rocher ainsi frappé une source a jailli. C'est à cette source divine qu'Isaïe fait allusion quand il dit : « *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris :* Vous boirez des eaux dans la joie aux sources du Sauveur [2]. »

C'est cette source divine que Notre-Seigneur a en vue quand il dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive [3] », et quand, assis près du puits de Moïse, il dit encore à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai, deviendra pour lui une source jaillissant pour la vie éternelle [4]. »

Les Saints Pères nous expliquent en quoi consistent ces eaux qui jaillissent, comme des sources vives, des blessures du Sauveur crucifié ; saint Ambroise nous dit que ce sont les sacrements de l'Eglise [5]. Pour Origène ce sont les eaux du Baptême [6]. Saint Bernard compare d'une façon très gracieuse aux fleuves qui arrosaient le paradis terrestre ces fleuves de grâces qui inondent les membres du Christ, qui, dit-il, est notre Paradis [7].

La Liturgie, fidèle interprète de l'Ecriture et des Pères, vient ici encore traduire leur pensée en son poétique langage ; elle salue avec enthousiasme ces blessures du Christ, gage d'un immense amour, d'où s'échappent les intarissables ruisseaux d'un sang empourpré.

Salvete, Christi vulnera,
Immensi amoris pignora,
Quibus perennes rivuli
Manant rubentis sanguinis [8] !

Ailleurs le poète, considérant la source ouverte par la lance au côté du Sauveur, admire ce fleuve d'eau et de sang qui lave le monde entier.

...Unda manat et cruor :
Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine [9] !

Célébrant la lance de Longin, un autre poète renchérit encore et ne craint point de comparer aux eaux impétueuses d'une cataracte, le fleuve qui jaillit de la poitrine déchirée du Christ.

Pange, lingua, gloriosæ
Lanceæ præconium :
Quæ reclusit pretiosæ
Cataractæ fluvium [10].

Le rôle de l'artiste chrétien était de mettre sous les yeux des fidèles, d'une manière sensible, cette belle doctrine de l'Ecriture et des saints Pères, ces poétiques enseigne-

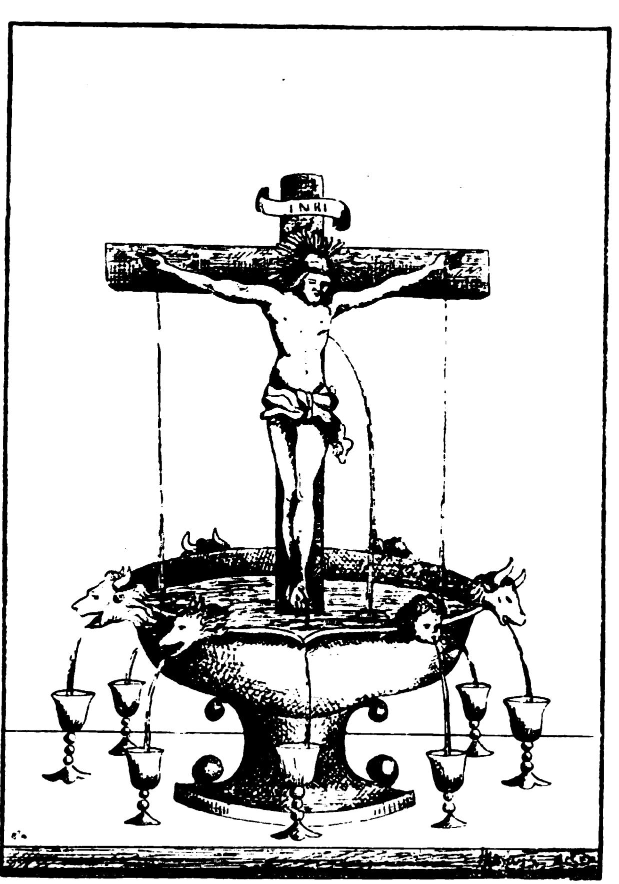
1. *I Corinthiens*, x, 4.
2. *Isaïe*, xii, 3.
3. *Jean*, vii.
4. *Jean*, iv, 14.
5. In ps. iv et xxxvii.
6. Hom. 12, in Numeros.
7. Sermo 1 de Nativitate.
9. Hymne de Laudes. — Fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur.
9 Hymne « Lustra sex », Dimanche de la Passion.
10. Hymne de Vêpres de la fête de la Lance et des Clous de Notre-Seigneur.

ments de la Liturgie sur l'efficacité du Sang divin et sur l'application de ce Sang à l'âme régénérée, purifiée, sanctifiée.

Le peintre ou le sculpteur devait rendre d'une manière palpable, la pensée d'Origène, de saint Ambroise : « La source qui jaillit du Calvaire, c'est la source des sacrements, c'est l'onde baptismale, c'est le Vin eucharistique. »

Il l'a tenté d'une manière assez heureuse dans le *Crucifix aux sacrements*. Conformément à un ancien usage, le dessinateur moderne de ce crucifix groupe, autour de la croix, des anges qui dans des calices recueillent le Précieux Sang.

Autour de cette scène qui forme le centre du tableau, se détachent de légers médaillons où se trouve représentée l'administration des sept sacrements ; c'est là sur la tête des enfants, sur le front du confirmé, sur l'âme du chrétien qui a faim, du mourant qui défaille, c'est là que coule le Sang rédempteur, vivificateur, sanctificateur, que les anges ont recueilli dans leurs calices.



LE CRUCIFIX A LA VASQUE.
Les plaies du Christ, source des sept sacrements.
(Vitrail de Troyes.)

Nous avons vu sur un vitrail de la ville de Troyes, un symbolisme de la source, exprimé d'une façon plus saisissante encore, dans le *Christ à la Vasque.* Au milieu d'une vasque de marbre, aux bords évasés, le crucifix est planté. Le Sang s'échappe des plaies de la Victime et remplit les profondeurs mystérieuses de la vasque d'où il s'échappe par sept bouches et tombe dans sept calices d'or. — Symbolisme vraiment parlant : est-il homme du peuple, est-il enfant ayant appris le catéchisme, qui à la vue de ce Sang, réparti en sept calices, ne se rappelle aussitôt la doctrine de l'Eglise sur l'efficacité de la Rédemption et sa divine application, faite à l'âme par le canal des sacrements ?

Oh ! oui, J. de Maistre avait raison quand il disait : « Le monde sensible n'est qu'une image ou, si vous le voulez, une répétition du monde spirituel et l'on peut étudier l'un dans l'autre alternativement [1]. »

Nous avons étudié les crucifix symboliques les plus connus : il est quelques symboles encore où tel artiste a trouvé « une image et comme une répétition » des mystères de grâces dont le Golgotha a été le douloureux théâtre.

Nous avons été vivement impressionné par un crucifix symbolique que nous rencontrâmes un jour dans un presbytère — au cours d'une tournée apostolique. Aux cordes d'une lyre, l'artiste a fixé le Christ en croix. Que de pensées réveille ce crucifix, ce *Christus musicus*, comme on l'a si bien appelé !

David n'était-il pas le type figuratif de Jésus ? Dès lors, le vrai *psalmiste*, dont David n'était que le précurseur, c'est Jésus.

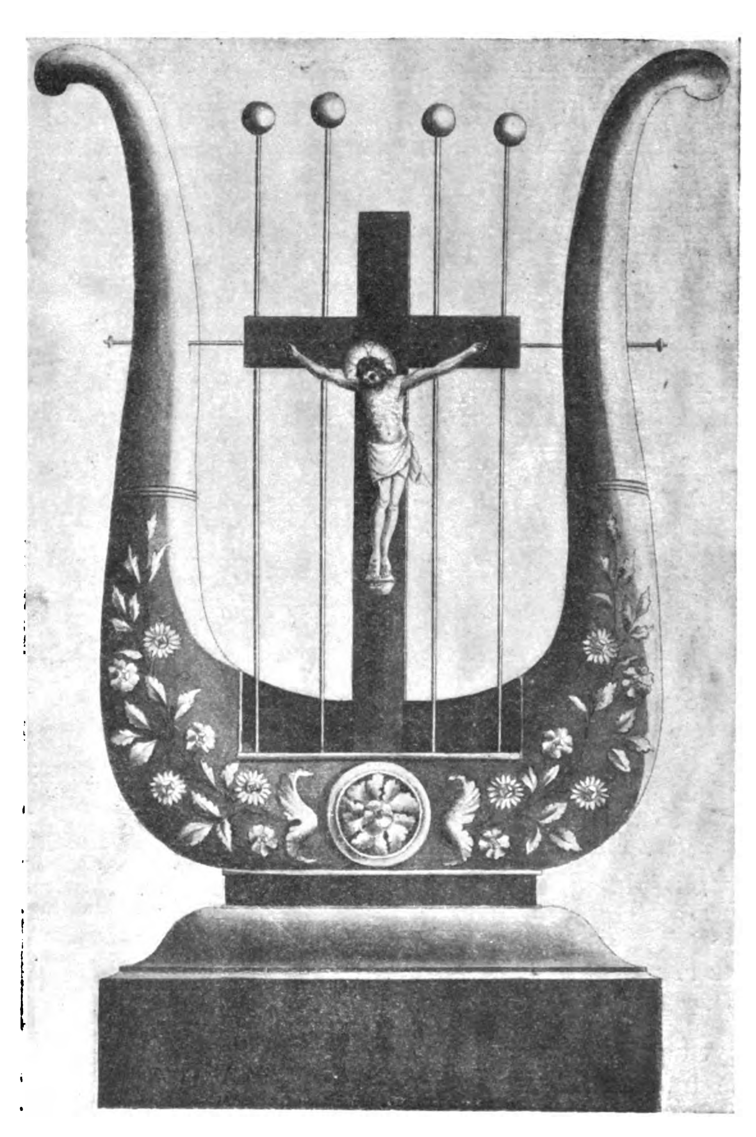
1 *Lettres*, tome I, page 242.

C'est donc Jésus qui, d'avance, par la bouche de David, chante sur le psaltérion et la cithare, ses joies et ses tristesses, ses combats et ses triomphes.

C'est lui, le chantre divin, qui dit à son Père : « *Deus, psallam tibi in cithara !* O Dieu, je vous chanterai sur la cithare [1] ! »

C'est lui qui dit encore : « O Dieu, je veux te chanter un cantique nouveau. Je veux te célébrer sur le luth à dix cordes ! *In psalterio decachordo psallam tibi* [2] ! »

C'est lui toujours qui chante avec un saint enthousiasme : « Debout, ma gloire, debout, ma lyre et ma harpe ! je me lèverai dès l'aurore : *Exurge, gloria mea, exurge psalterium et cithara, exurgam diluculo* [3]. » Mais quelle est cette lyre, quel est ce psaltérion dont le Christ se servira pour exalter son Père, *exaltare super cœlos, Deus !* et pour répandre sa gloire sur toute la terre, *et super omnem terram gloria tua* [4] ! Ce psalté-



CRUCIFIX A LA LYRE. (Arbois, Jura.)

1 *Psaume* LXX, 22.
2. *Ibidem*, CXLIII, 9.
3. *Ibidem*, LVI, 9.
4. *Ibidem*, LVI, 12.

rion, c'est la chair du Sauveur, Bellarmin nous le dit dans son Commentaire : *Exurge, psalterium et cithara, id est, exurge caro Christi, quæ psalterium fuisti.*

O divin psaltérion, dont les cordes vivantes sont les nerfs et les muscles du Sauveur tendus sur le bois de la croix, avec quelle harmonie vous avez vibré sur le Golgotha ! — Si pénétrantes étaient vos ondulations, si entraînants étaient vos accords, que le Père céleste, délicieusement charmé, désarma le bras de sa colère.

« Une harpe, nous dit le Talmud [1], était suspendue au-dessus du lit de David, et quand arrivait le milieu de la nuit, le vent du Nord soufflait à travers les cordes, qui alors résonnaient d'elles-mêmes. »

Ce n'est là qu'une gracieuse légende ; mais vous trouverez la réalité sur le Calvaire : la chair adorable du Sauveur était suspendue sur le lit douloureux de la croix ; et quand les ténèbres de la mort enveloppèrent cet Homme-Dieu expirant, le vent du Nord, le vent impétueux de la douleur, souffla à travers les cordes qui résonnèrent d'elles-mêmes ; ce fut une harmonieuse supplication, un long chant de pitié ; Dieu le Père fut fléchi et l'humanité fut exaucée. — *Exurge psalterium et cithara !*



CROQUIS D'UNE FRESQUE ALLÉGORIQUE
à Prunecken (Tyrol), début du XVIe siècle.

On voit dans un vieux bâtiment de Prunecken, dans le Tyrol, une fresque naïve qui paraît remonter aux premières années du XVIe siècle. Ce n'est plus seulement un crucifix symbolique, c'est plutôt un tableau allégorique, représentant, d'une manière sensible, les effets salutaires de la Rédemption, et les fruits de vie produits par l'arbre de la croix.

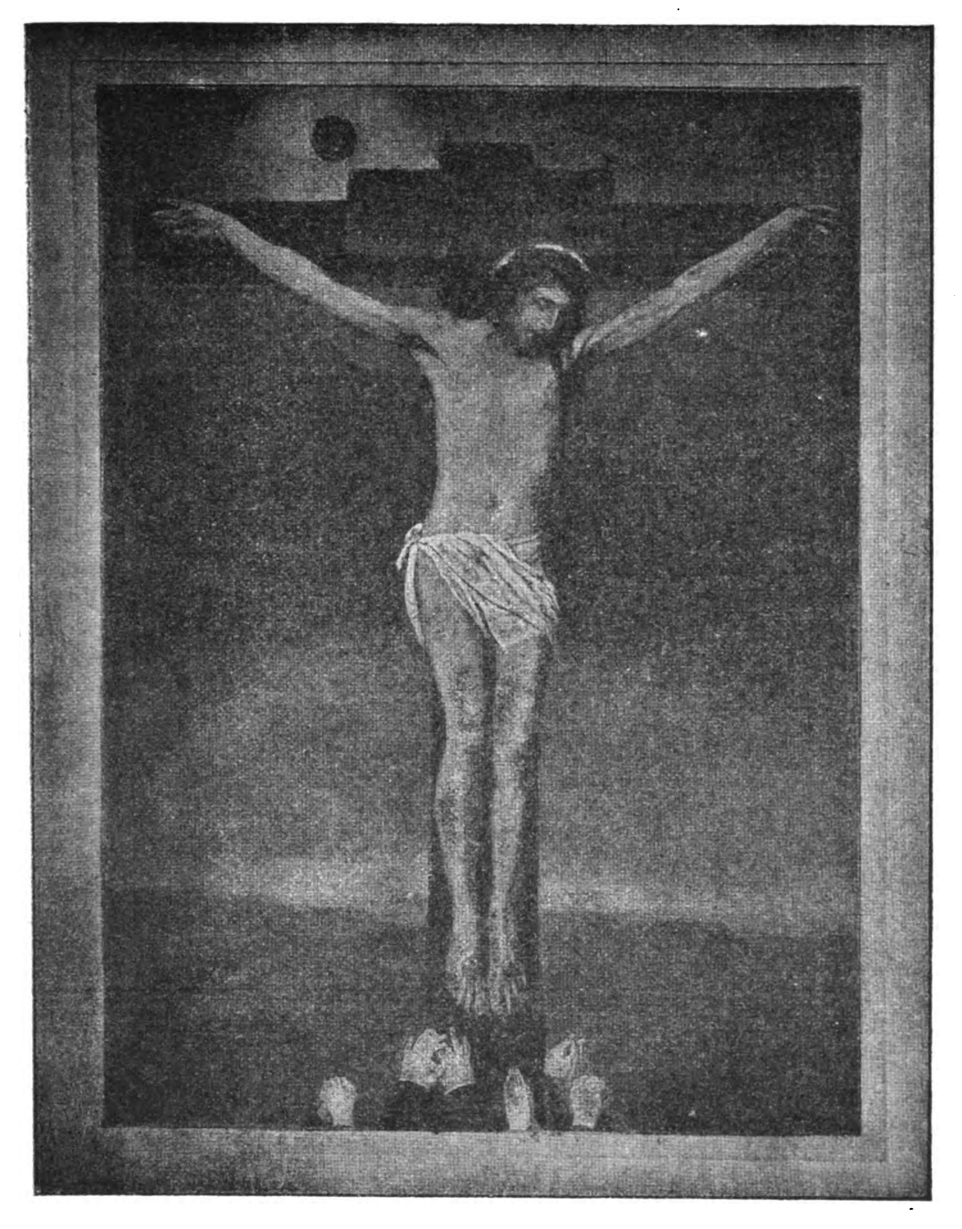
Au centre de la fresque, le Sauveur cloué à l'instrument de son supplice ; aux quatre extrémités de la croix, quatre mains tournées vers quatre groupes de personnages. Le groupe de droite représente la chute originelle et ses suites désastreuses. Eve revêtue d'une tunique de peau ; derrière elle, le serpent, auteur de sa désobéissance, et la mort prix de sa désobéissance. En avant, une femme, les yeux bandés, à l'étendard brisé ; c'est la Synagogue, la Synagogue vaincue, anéantie par la Passion de Jésus-Christ. Voyez plutôt cette main qui, partant de la croix, la frappe d'une épée meurtrière. A gauche l'Eglise, qui prend naissance, au jour où la Synagogue expire ; à ses pieds les symboles des quatre évangélistes ; dans sa main une coupe où elle reçoit le sang du Sauveur ; sur son front une couronne que soutient une main, issue de la croix. Derrière l'Eglise, la Vierge Marie, la seconde Eve, la Corédemptrice du genre humain, et derrière Marie, suspendu sans vie à la branche d'un arbre, le serpent dont elle a brisé la tête de son pied virginal.

1. Légende tirée du Talmud : Bérachoth 3. Voir Lesètre, psaume LVI, v, 9, en note.

Au bas du tableau, un bras vigoureux partant de la croix brandit un marteau ; ce marteau brise les portes des limbes où les justes attendaient la Rédemption promise.

Au sommet de la croix une main tient une clef qui ouvre la porte du Ciel.

Cette naïve peinture n'était-elle pas pour les bons Tyroliens de Prunecken le cours de théologie le plus clair et le plus démonstratif sur la Passion et les fruits de la Passion ?

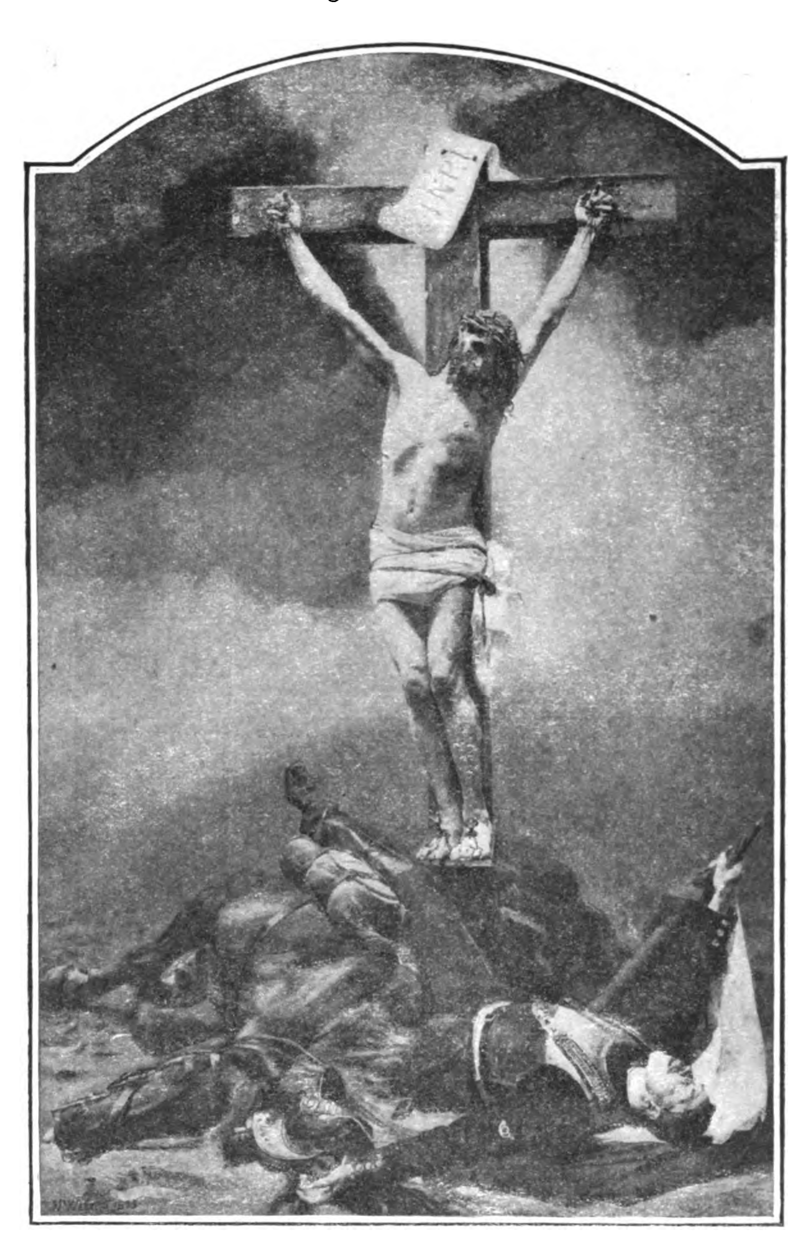


L'HUMANITÉ SUPPLIANTE AUX PIEDS DU CHRIST.
Tableau de Gabriel Max.
(Avec l'autorisation de Nicolas Lehmann, éditeur à Prague.)

Comme on comprend, en présence de cette fresque, la vérité de cette parole de saint Cyrille : « Ce que touche notre main est une figure des choses intellectuelles et les exemples empruntés à l'ordre matériel fournissent une démonstration très évidente des choses spirituelles, *accuratissimam spiritualium demonstrationem* (1). »

1. Saint Cyrille, *Joann.*, t. VI, L. II, C. I, page 263.

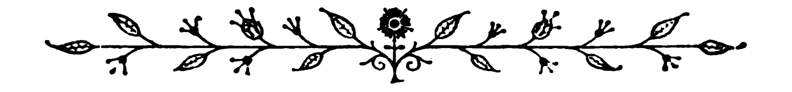
Deux mots sur le crucifix et le symbolisme contemporain : Gabriel Max achevait en 1883 un christ original : Jésus se détache sur un ciel noir : au bas de la croix, des mains jointes sortent comme d'un abîme et s'élèvent vers les pieds du Sauveur. Certains critiques ont condamné cette nouveauté. Peut-être une raison d'esthétique justifie-t-elle leur verdict ; mais qu'ils reconnaissent au moins la beauté du symbolisme qu'expriment ces mains tendues. Ces mains tendues vers la croix, c'est l'humanité besogneuse et souffrante qui prie son avocat et son divin Médiateur. *(Grav. page 207).*



POUR L'HUMANITÉ ! POUR LA PATRIE !
Toile de Wiertz

Bien touchante encore dans son symbolisme, la toile de Wertz. Dans un champ de bataille, une croix est dressée : sur la croix l'Homme-Dieu mourant ; au pied de la croix, couché dans les plis du drapeau, un cuirassier est là blessé à mort, les bras tendus sur le sol, et les yeux dans les yeux du Sauveur. Ces deux mots : *Pour l'Humanité ! Pour la Patrie !* inscrits au bas du tableau, en rappellent la grande idée. Par son noble métier, le soldat est un Sauveur. Voilà pourquoi ceux qui veulent l'anarchie et non le salut, ennemis du Sauveur, sont aussi les ennemis du soldat.

Nous, nous aimerons toujours d'amour profond le soldat qui verse son sang pour le pays. Nous aimerons d'un amour infini le divin Crucifié qui versa son sang pour notre âme !





Chapitre Neuvième.

LE CRUCIFIX ET L'ART CHRÉTIEN AU XIXe SIÈCLE.



Nous sommes arrivés au dernier chapitre de l'iconographie du crucifix. Avant d'étudier les christs au XIXe siècle, résumons notre étude.

Nous avons vu les origines du crucifix, origines tour à tour cachées ou éclatantes, cachées dans l'ombre des Catacombes, éclatantes dans les Basiliques constantiniennes où trônaient, majestueusement drapés, les grands christs des premiers âges.

Nous avons vu les trois phases du crucifix : Christ triomphant, Christ souffrant, Christ resplendissant de beauté humaine.

Nous avons vu Fra Angelico au XVe siècle et Guillermin au XVIe donnant l'un à la peinture, l'autre à la sculpture du Christ mourant leur suprême et idéale perfection.

Les XVIe et XVIIe siècles nous ont offert d'autres christs bien beaux encore : une œuvre née du pinceau de Rubens et de Van Dyck, du ciseau de Michel-Ange et de Jean de Bologne, de Jean Goujon et de Girardon pourrait-elle ne pas être belle ? Cependant dans ces toiles, dans ces bronzes ou ces ivoires, la beauté de la forme est peut-être supérieure à la beauté de l'expression. — Le corps du Christ est parfait ; l'âme est moins visible que dans la fresque de Beato ou dans l'ivoire de Guillermin.

Après l'ère des chefs-d'œuvre est venue l'ère de la décadence.

Nous avons vu l'art chrétien s'étioler et languir, faute d'air pur, sous le règne voluptueux de Louis XV. La Révolution brutale et impie consomma par la violence ce que la corruption avait commencé. Est-il peintre ou sculpteur qui, en ces âges néfastes, ose reproduire les traits du Sauveur crucifié ?

La gloire de Napoléon Ier suscite une pléiade de vrais artistes ; mais le thème obligé de leurs travaux, c'est la gloire du souverain, dont la main fait la loi à l'Europe. Le sculpteur Gros sculpte les traits du maître du monde ; David peint *le couronnement de l'Empereur ;* Carl Vernet retrace ses victoires, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Wagram. Ce que David a chanté dans ses immenses tableaux, Rude le célèbre dans ses fameux bas-reliefs de l'Arc de Triomphe: il y montre l'Empereur guidé par la Victoire.

A cette transition de deux siècles, les artistes français étaient, on le voit, trop occupés à peindre le dieu d'Austerlitz, pour songer encore au Dieu du Golgotha.



I. — LE CRUCIFIX ET LA PEINTURE AU XIXe SIÈCLE.

C'est en Allemagne qu'eut lieu, au début du XIXe siècle, la Renaissance de l'art chrétien. — Le programme en parut en 1799, dans un livre qui avait pour titre : *Epanchements du cœur d'un moine qui aimait l'art avec enthousiasme.* L'auteur y montre que l'art n'a pas d'objet plus beau, plus sublime que les mystères de la religion. L'ouvrage fait sensation. Des artistes séduits par la grandeur de l'idéal religieux, soutenus par les largesses du roi Louis de Bavière, s'en vont à Rome étudier les chefs-d'œuvre de l'art chrétien. On les nomme les *Moines* ou *Nazaréens.*

Citons les plus célèbres : Pierre Cornélius, le chef des Nazaréens ; Frédéric Overbeck et Joseph Fuhrich, tous peintres de crucifix.

Pierre Cornélius fut peut-être, après Albert Dürer, le plus grand artiste d'Allemagne ; comme Dürer, il excella dans l'art de représenter les sujets religieux, et spécialement la scène du crucifiement. Oserais-je dire qu'il avait sur son devancier un précieux avantage? Ayant longuement séjourné au delà des Alpes, il s'était pénétré du symbolisme pieux et tendre des grands maîtres italiens.

Cornélius, — pour la conception sinon pour le coloris, — c'est la force d'Albert Dürer unie à la piété tendre, à la grâce d'Angelico.

En 1829, Louis Ier, roi de Bavière, fit construire à Munich l'église Saint-Louis, et pria le chef des Nazaréens de l'orner de ses peintures.

Aux voûtes de l'édifice, Cornélius représente la Création, au chœur le Jugement dernier, aux murs de la nef, la Naissance du Christ et le *Crucifiement.* Quand l'ébauche du crucifiement fut exposée à Munich, elle causa une immense émotion dans le monde artistique. Emotion bien justifiée, vous pouvez vous en convaincre, cher lecteur, en considérant la reproduction de ce chef-d'œuvre telle que nous la mettons sous vos yeux.

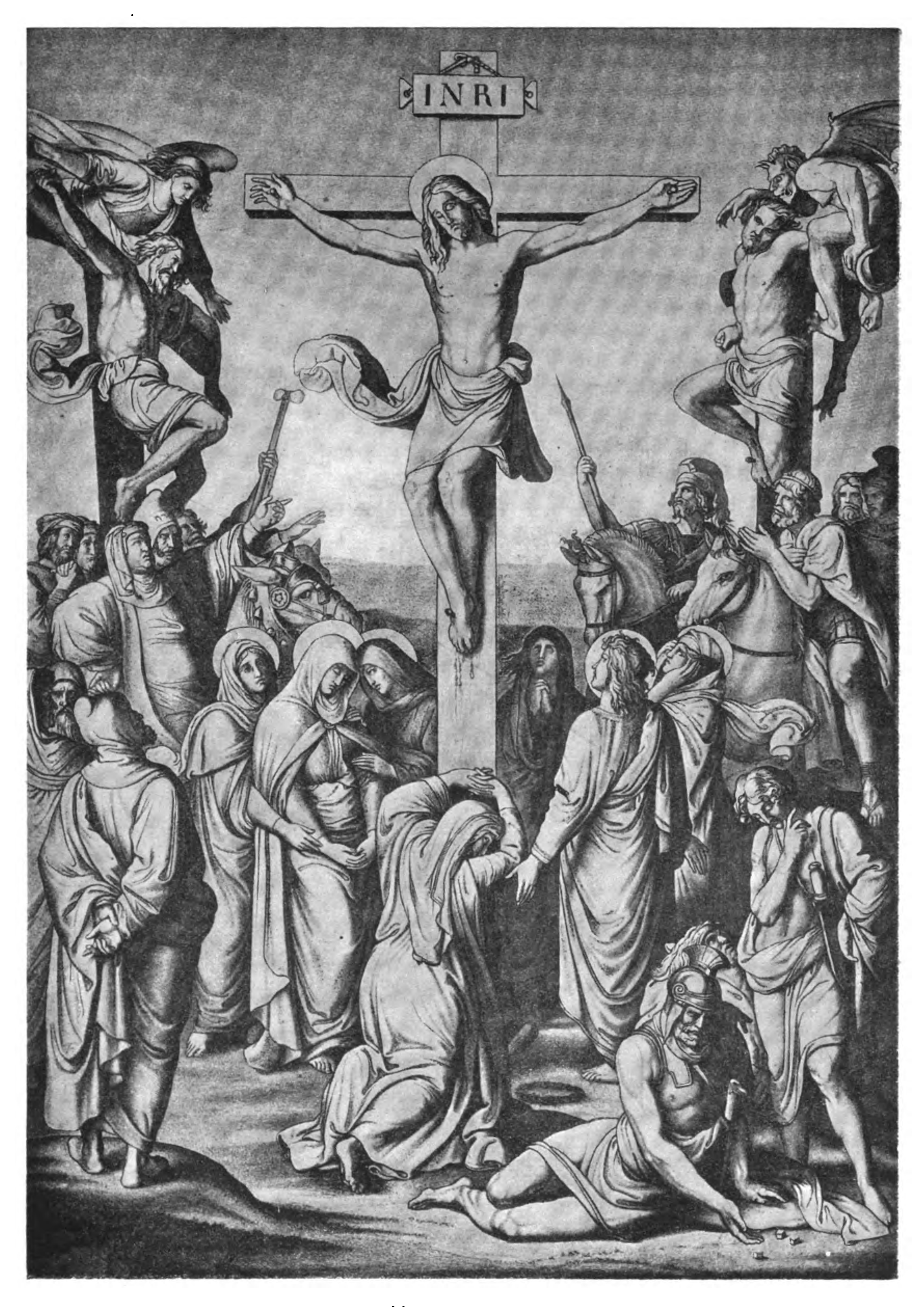
Au centre du tableau le Christ, tout autour les nombreux personnages sont comme groupés en deux cercles concentriques. — Le cercle intérieur, le plus rapproché de la croix, c'est le cercle des intimes. Vous y voyez Marie, Mère de Jésus, soutenue par deux saintes femmes : celle qui est debout près de la croix excelle à consoler ; quel regard plein de compassion ! Au pied de la croix, Madeleine à genoux, belle dans sa douleur. Plus admirable encore est cette femme, à la droite de saint Jean qui, les cheveux épars, fixant sur le Sauveur des yeux que les pleurs ont rougis, se tient les tempes de ses deux mains, comme si l'excès de la souffrance allait les faire éclater.

Autour des intimes un second cercle renferme les amis de la dernière heure : c'est Longin armé de sa lance, et à côté de lui le centurion qui prie avec tant de dévotion, les deux bras appuyés sur le cou de son cheval.

Les indifférents, ce sont ces bourreaux qui ont cloué Jésus à la croix, sans savoir ce qu'ils faisaient : ils sont là assis par terre, qui jouent aux dés la tunique sans couture de Jésus ; en face d'eux ce sont trois Sadducéens — trio irréprochable ; les mains derrière le dos, ces hommes à morale facile regardent le Sauveur d'un air ironique et quelque peu narquois. Ils ont l'air de dire : « Le pauvre fou ! il a fini de jouer sa comédie ! »

Un peu plus loin, montés sur leurs mules, trois Pharisiens ; c'est le groupe des haineux : ils savourent le supplice de l'Homme-Dieu, ils le regardent avec insolence ; le montrant dédaigneusement de leurs bras tendus, ils semblent dire : « Il a sauvé les





LE CRUCIFIX A L'ÉGLISE SAINT-LOUIS DE MUNICH.

(Fresque de Pierre Cornélius (1830). — Avec l'autorisation de Frédéric Gypen, à Munich.)

autres et il n'a pu se sauver lui-même. » Derrière eux, deux hommes sont debout, ce sont des amis, on le voit à leur regard, mais des amis timides, c'est Joseph d'Arimathie, c'est Nicodème, dissimulés derrière la croix du bon larron *propter metum Judæorum.*

Tandis que les intimes pleurent et gémissent, tandis que les nouveaux convertis regardent et prient, tandis que les haineux raillent et blasphèment, la Sainte Victime est là, calme dans la mort, les yeux fermés, le côté entr'ouvert. Il y a là je ne sais quoi d'impressionnant, dans le contraste, entre cette immobilité de l'Auguste Victime et ces sentiments si vifs d'amour, de haine, de curiosité que vient d'éveiller, sur toutes ces physionomies, la mort de la Victime.

Nous n'avons rien dit des larrons crucifiés de chaque côté du Sauveur : ils méritaient une mention toute spéciale. Le regard du bon larron fixé sur Jésus, est empreint de tant de repentir, d'humilité et de confiance ; si doucement plane, au-dessus de sa tête, l'ange de la miséricorde, prêt à recueillir son âme et à la guider aux cieux ; en face, le regard du mauvais larron est si farouche ; il y a dans ses traits crispés, dans sa bouche contractée, dans ses deux poings fermés, tant de rage et tant de désespoir ; si horrible est, derrière lui, ce démon qui guette sa proie et semble déjà la saisir, que plusieurs Revues critiques ont pu soutenir, non sans vraisemblance, que le but premier de cette toile était la représentation symbolique du salut ou de la damnation, du salut pour qui recourt à Jésus crucifié, de la damnation pour qui repousse les mérites de son Sang.

Quelle qu'ait été chez Cornélius l'idée maîtresse qui inspira cette œuvre, admirons sans réserve la beauté de sa composition, et les leçons de haute théologie qui en découlent.

Quand le roi Louis de Bavière vit cette fresque : « Cornélius, dit-il, ne sait pas peindre. » La parole était dure, mais vraie ; le chef des Nazaréens péchait par le coloris ; si son pinceau eût su animer son dessin, le crucifiement de l'église Saint-Louis serait une des merveilles de la peinture chrétienne.

Frédéric Overbeck se pénétra de l'esprit chrétien de Cornélius ; il représenta la vie de Jésus en quarante tableaux, gravés sur cuivre : son Christ en croix excite la dévotion, mais on est loin des conceptions grandioses du peintre de l'église Saint-Louis.

Fuhrich était « le plus aimable et le plus imaginatif des Nazaréens. » Mais, comme Overbeck, il préféra la gravure à la peinture. Le crucifix que nous représentons au frontispice de cet ouvrage a été dessiné par Fuhrich pour son *Imitation de Jésus-Christ.* C'est une réminiscence de Dürer ; trois anges recueillent dans des calices le Sang qui jaillit des plaies du Sauveur.

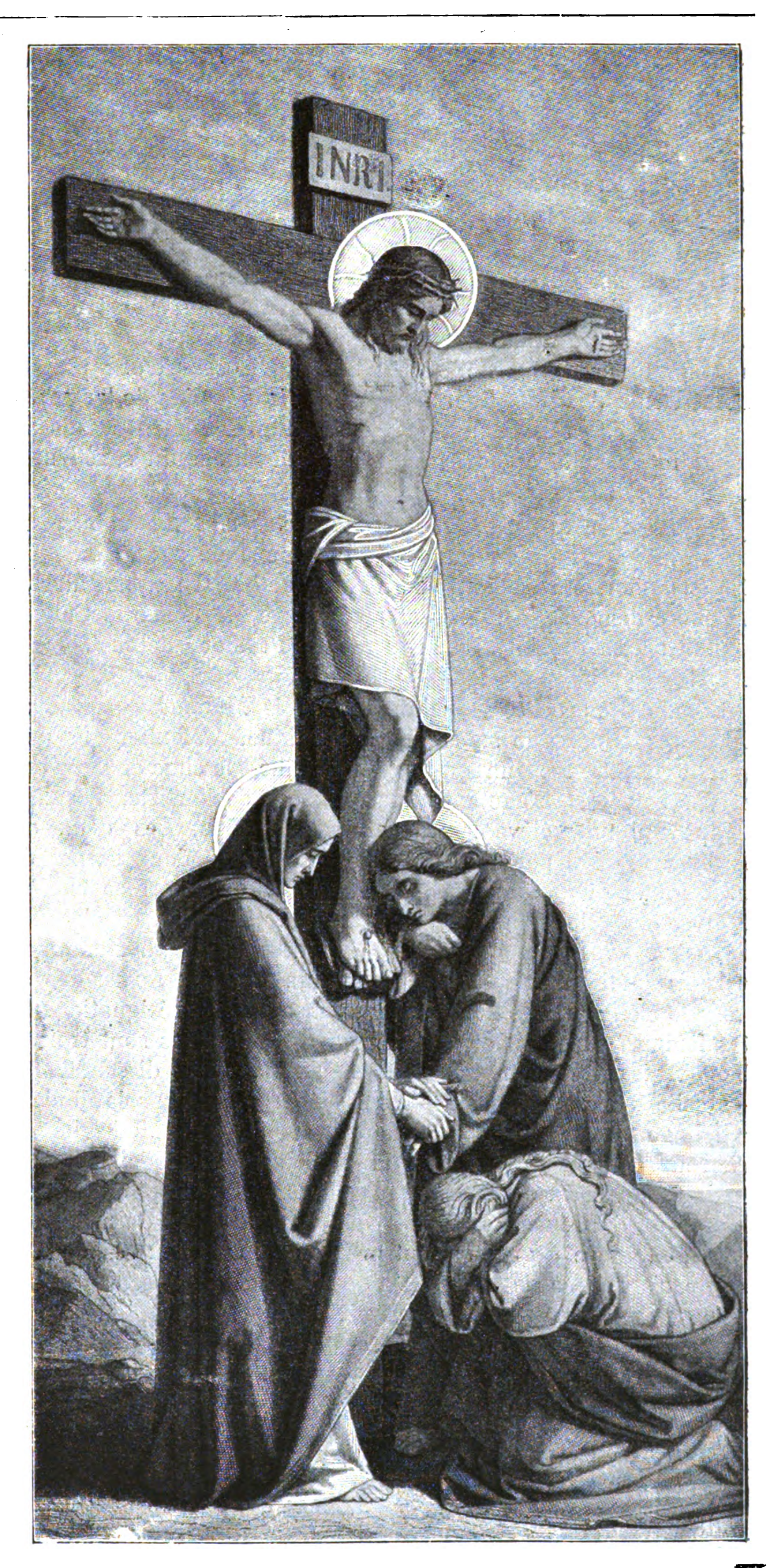
L'école de Dusseldorf, sous la direction du Nazaréen *Shadow*, est alors dans toute sa splendeur ; elle a pour disciples Charles et André Müller, Bendemann et Ittenbach : Ernest Déger en était aussi ; c'est lui qui, en 1837, sur le parvis Nord de l'église Saint-Apollinaire, à Remagen, ville rhénane, peignit Notre-Seigneur en croix, entouré de quatre personnages symboliques représentant la Force et la Justice, la Modération et la Sagesse.

De l'autre côté du Rhin, *Prud'hon* peint au début du siècle un Christ en croix que le Louvre conserve et que les visiteurs admirent ; admiration de commande. — Le peintre de *Vénus et Adonis*, de *La Bacchanale* (Salon de l'an VI), de *L'Amour et la Beauté*, de *L'Enlèvement de Psyché* et de cent autres toiles érotiques, n'était pas l'homme voulu pour peindre le « Crucifié ». Du reste il n'eut jamais l'idée de le peindre. — Ce Christ mourant du Louvre est la seule œuvre de ce genre née de son pinceau, et il l'exécuta *par ordre* du ministère de l'Intérieur. Voluptueux dans sa vie, Prud'hon le fut dans ses peintures. Aussi comme son Christ manque d'idéal et de divin ! — Au lieu de l'élever dans les airs, il le met sur une croix basse le plus près possible de la terre, ainsi que

LE CALVAIRE, PAR MUNKACSY
(avec l'autorisation de M. Sedelmeyer, éditeur à Paris.)

fait Renan dans ses gravures de la *Vie de Jésus*, afin de rendre cette victime aussi terrestre, aussi humaine que possible. Une femme est bien rendue, d'un beau profil, les bras nus, les cheveux épars, c'est Madeleine ; le peintre se retrouvait là dans son élément ; et encore, est-ce bien *la repentie du Calvaire?* n'y a-t-il pas dans ces cheveux épars, dans ces bras nus, une beauté profane qui rappelle trop la *pécheresse de Magdala?* Peindre, nous l'avons dit, c'est aimer, on ne peint bien que ce que l'on aime.

Hippolyte Flandrin, lui, aimait de cœur la religion ; on a dit avec raison que son pinceau fit, pour le relèvement de la peinture, ce qu'avait fait, pour la littérature, la plume de Chateaubriand; ses fresques de Saint-Paul à Nîmes, d'Ainay à Lyon, de Notre-Dame à Strasbourg, de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Germain-des-Prés à Paris, ont fait revivre en longues et magnifiques théories, sous les yeux d'un siècle étonné, les héros et le génie du Christianisme. Allez un jour à Saint-Germain-des-Prés ; à côté de l'autel, contemplez, peint sur la muraille, ce magnifique Calvaire : à la pureté tout esthétique des formes, au rayonnement



LE CALVAIRE. — Peinture murale de Godefroid Guffens.
(Église Notre-Dame de Saint-Nicolas (Flandre Orientale.)

idéal qui transfigure ces personnages groupés sur le Golgotha, vous jugerez si l'histoire du crucifix n'a pas retrouvé en Hippolyte Flandrin un Cornélius, un Giotto, presque un Angelico.

Le 19 juillet 1901, mourait, à Bruxelles, Godefroid--Egide Guffens, l'aimable peintre flamand. Son œuvre offre quelque analogie avec l'œuvre de Flandrin. Nous mettons sous vos yeux *(page 213)* son beau Calvaire de l'église Notre-Dame, à Saint-Nicolas, ville de la Flandre Orientale.

Le Crucifix eut de nos jours d'autres peintres de vraie valeur : tout d'abord, *F. Delacroix* dont J. Halevy disait : « Pour Delacroix, l'art n'est qu'un moyen pour arriver a un but élevé, tout immatériel. » Tout jeune, il avait attiré les bénédictions du ciel sur sa carrière d'artiste en peignant un *Sacré-Cœur ;* plus tard il peignit pour l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement une *Pietà*, pleine de larmes. Au salon de 1847, il envoya un *Christ en croix*, d'une couleur et d'un sentiment admirables. — C'est ainsi que Delacroix fut le peintre des trois grandes dévotions du chrétien, la Sainte Vierge, le Sacré-Cœur et le Crucifix.

Plus encore que Delacroix, *Paul Delaroche* fut peintre religieux, surtout dans la dernière partie de sa vie, quand la mort de sa femme (1845) sembla ouvrir à son âme les horizons radieux de l'outre-tombe. Il se plaît alors, en souvenir sans doute de sa chère disparue, à représenter la Vierge Marie sur le Calvaire. *Il aimait* ce qu'il représentait : c'est un vrai peintre de la Passion, de la Mère des douleurs et du Crucifix !

Comme Delaroche, le peintre hongrois *Munkacsy* a consacré à des sujets religieux les dernières années de sa carrière artistique. Volontiers la jeunesse jette sur la toile ce qu'elle affectionne, un paysage ensoleillé, le choc de deux armées, ou encore des amours et des sourires. L'âge murit les pensées de l'artiste, recule ses horizons au delà du temps qui fuit, élève son idéal jusqu'à Dieu. Les deux œuvres maîtresses de Munkacsy en pleine possession de son talent sont deux scènes de l'Evangile : *le Christ devant Pilate* et *le Calvaire*. — Un mot sur ce dernier chef-d'œuvre. Sur la toile colossale se déroule la funèbre tragédie du Golgotha. Le ciel est noir d'orage ; c'est un fond de scène admirablement trouvé qui donne à la physionomie de tous les personnages je ne sais quoi de saisissant et d'impressionnant. Le regard du Christ est sublime, levé vers le ciel, plein de souffrance, mais aussi de résignation. Sublime le groupe des saintes femmes au pied de la croix ; ces trois femmes sont trois images de la douleur, combien vraies, toutes trois ! et cependant combien dissemblantes entre elles ! Dans l'une, — celle qui est debout, — c'est l'égarement dans la douleur ; elle regarde Jésus, d'un œil hagard, les mains perdues dans le vide. En Madeleine, reconnaissable à ses longs cheveux, c'est l'explosion de la douleur ; de ses deux mains violemment appliquées sur sa bouche et ses yeux, elle essaie de comprimer ses cris et ses larmes. Dans la troisième, la Mère de Dieu sans doute, c'est le brisement dans la douleur ; n'en pouvant plus, elle est tombée à genoux tout près de la Victime ; ses deux mains sur sa tête, tout son corps s'appuie à la croix : elle est immobile, et ses yeux sont sans larmes, elle souffre trop pour pleurer. — Quelle trinité souffrante !

Comme effet de contraste, regardez, à quelques pas en arrière, ce Pharisien qui caresse avec satisfaction sa belle barbe blanche et, le sourire aux lèvres, se repaît de l'agonie de Jésus et dites-moi si cette crucifixion n'est pas œuvre de maître ?

Œuvre de maître encore est le crucifiement d'*Henri Hoffmann*, l'une des perles de cet écrin qui s'appelle : *Souviens-toi*.

Au mois de février 1880, des fêtes magnifiques célébraient dans le monastère du Mont-Cassin le centenaire de l'illustre fondateur de l'Ordre des Bénédictins. Au cours de ces solennités, de splendides fresques furent inaugurées, peintes dans la tour Saint-Benoît,



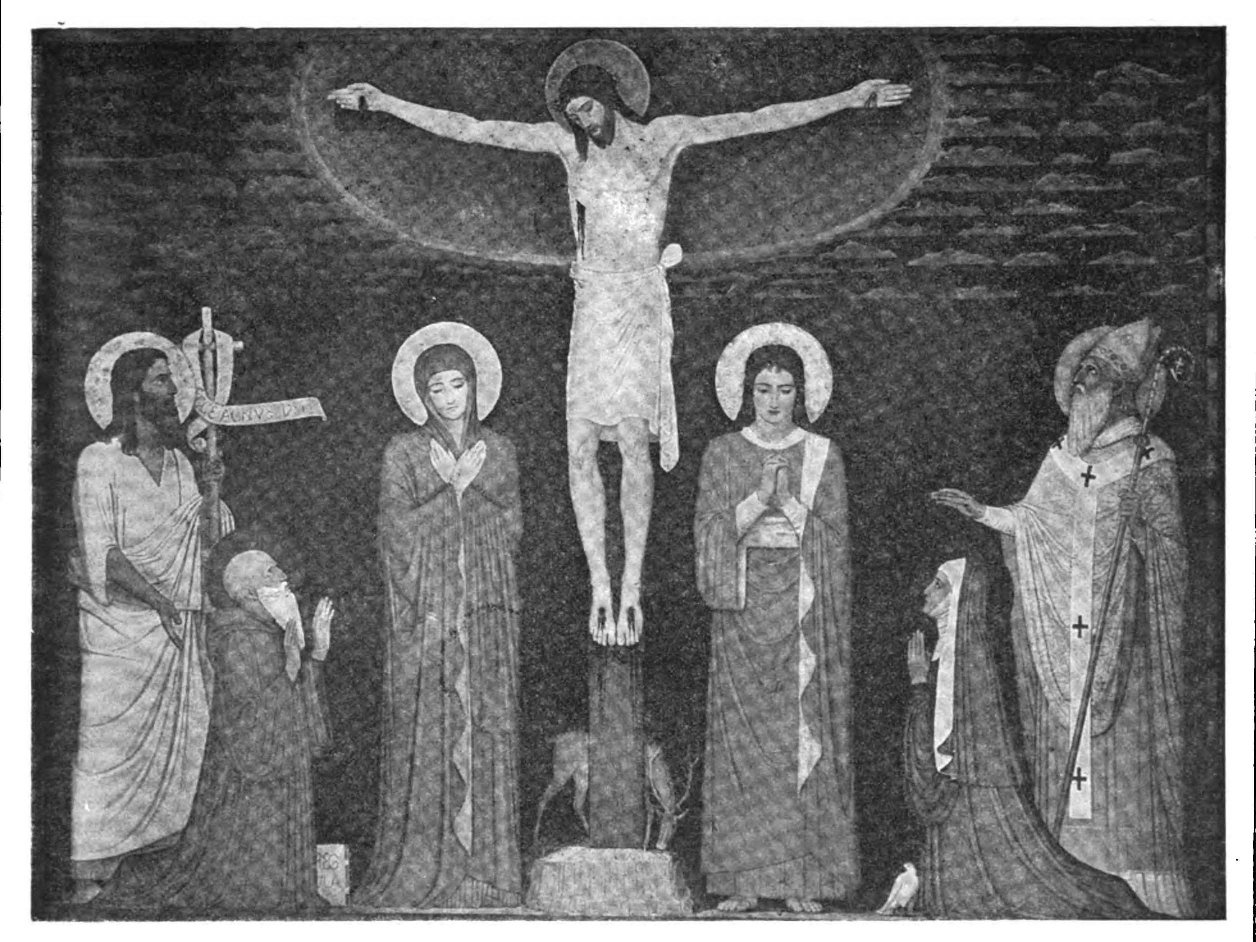
LE MONT-CASSIN.
Atelier des Moines-Peintres de l'Ordre de Saint-Benoît.

par les fils du glorieux patriarche. Nous représentons ici le Crucifiement, l'une de leurs œuvres les plus expressives.

Les peintres contemporains, que nous venons de citer, ont beaucoup fait, — et ce sera leur gloire aux yeux de la postérité, — pour enrayer le mouvement qui emporte l'art religieux vers la décadence.

La décadence n'en est pas moins réelle et rapide. En un siècle incrédule, les artistes ne peignent plus que de loin en loin nos mystères chrétiens dont le surnaturel ferait hausser les épaules des visiteurs sceptiques des musées et du Salon.

En un siècle voluptueux, ils n'osent guère représenter des sujets élevés dont la gravité condamnerait les mœurs généralement faciles du monde artistique.



CRUCIFIEMENT.
Tour Saint-Benoît, au Mont-Cassin. — Œuvre bénédictine moderne (1880).

Supplantés par les tableaux de genre ou par les toiles impudiques, les tableaux religieux se font donc de plus en plus rares. Et encore, si quelque artiste montre assez d'indépendance et de hardiesse pour s'aventurer sur ce terrain ingrat, a-t-il grand soin, pour s'attirer des regards bienveillants et des mentions honorables, de se racheter aux yeux du public, — par l'excentricité de la mise en scène, — par la nouveauté du spectacle, — voire même par l'horreur d'un réalisme repoussant.

L'excentricité de la mise en scène, vous la trouvez dans le Crucifiement d'*Edouard Gebhardt*, professeur à Düsseldorf. — Cet artiste a fait, dit-on, une étude approfondie de Memling, Van Dyck, Van der Weyden et Albert Dürer : le dirait-on à voir cette toile ? rien n'y apparaît plus de la tradition des grands maîtres.



Au lieu des beaux christs de Memling, un affreux supplicié, au corps courbé en deux. Au lieu des nobles *Pietà* du moyen âge, une femme qu'un catholique ne prendra jamais pour la Mère de Dieu, belle même dans ses douleurs. Au lieu du disciple bien-aimé que les Van Dyck et Van der Weyden représentent jeune et beau parce qu'il fut vierge, un être est là debout, au front soucieux, à l'air renfrogné, qui aura grand' peine, je crois, à consoler celle que Jésus vient de lui donner pour mère.

Et que fait là cette manière de pasteur protestant en soutanelle, les mains jointes, le regard sur la croix, tout confit en dévotion? — Je n'ai pas souvenance qu'il y eût des pasteurs protestants sur le Calvaire. — Est-elle assez ridicule cette Madeleine, étendue à terre tout de son long, et s'essuyant les yeux de son mouchoir? Du moins attire-t-elle, par cette posture excentrique, le regard du spectateur. — C'est là sans doute ce que souhaitait le peintre.

Bruno Piglhein, par son Panorama, obtint un succès de meilleur aloi, et cependant son œuvre appartient à la période de décadence ; c'est que, d'une part, le procédé y remplace l'inspiration, d'autre part, l'entreprise est une affaire d'argent plus qu'une œuvre religieuse. — Jugez plutôt : Au début de 1885, voyant que l'avenir était aux Panoramas, deux spéculateurs, MM. J^h Halder de Munich et J^h Hotop de Dresde, résolurent d'ériger, à frais communs, un Panorama représentant le Calvaire et le Crucifiement.

Bruno Piglhein est chargé de la réalisation de ce projet grandiose. — En février, accompagné de sa femme et de deux aides, il part pour la Terre Sainte. Pendant trois mois, ces Messieurs peignent, dessinent, mais surtout photographient ; ils photographient les sites, ils photographient les types, les costumes, les figures orientales.

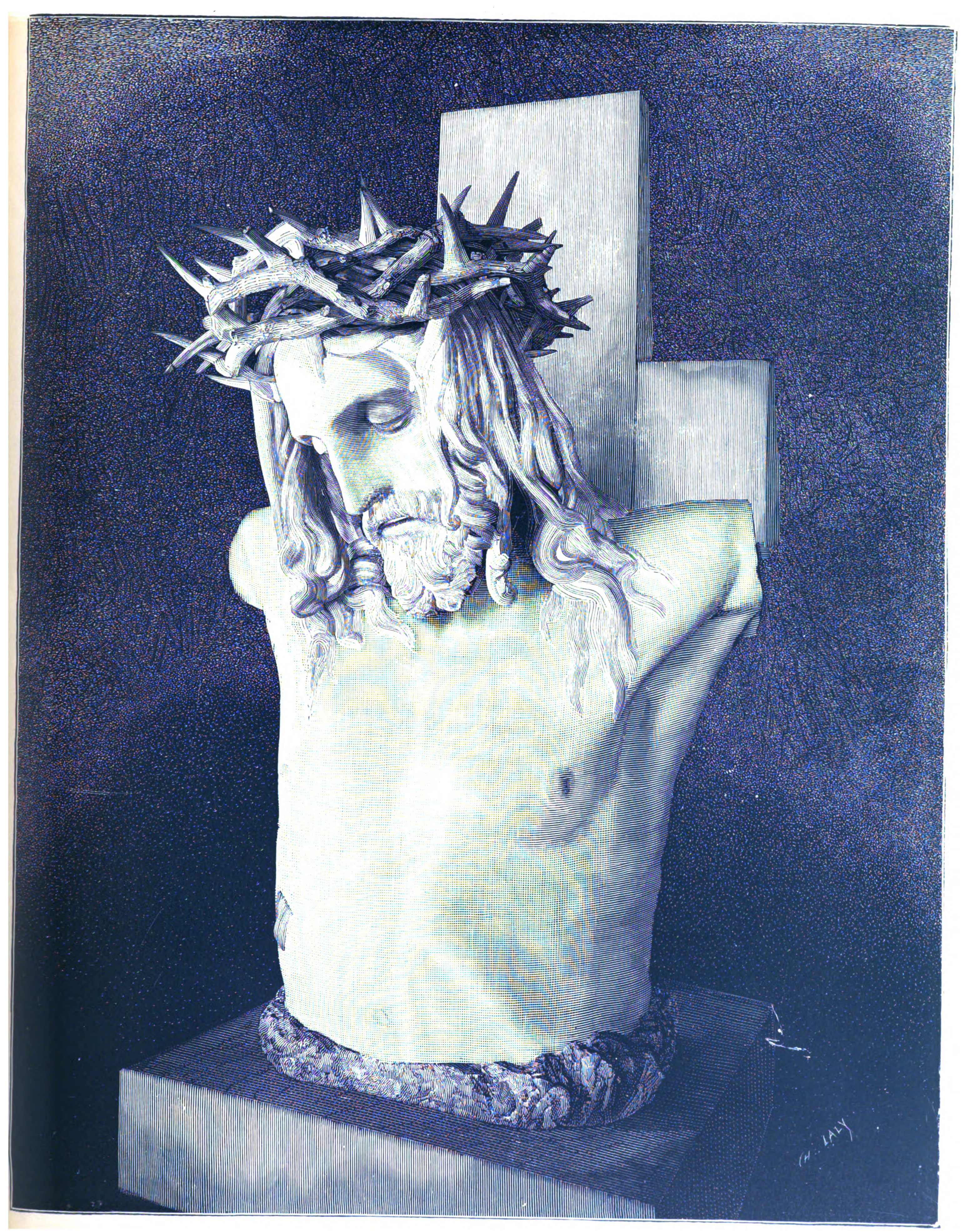
Munis de leurs clichés, ils reviennent à Munich ; portraits d'hommes et de femmes, photographies de sites sont habilement agrandis, agencés sur la toile, et le 1er juin 1886, le public, du rond-point central, peut voir le Panorama du Golgotha, et sur le sommet aride contempler Jésus crucifié, entouré de soldats en faction et des saintes femmes en pleurs. L'illusion était complète. Le succès fut grand.

Est-ce de l'art? Non, c'est un simple calque, offrant aux yeux la réalité brutale ; tandis que l'art, — on l'a fort bien dit (1), — exprime la réalité, mais la réalité transfigurée par l'idéal. — En 1892, à l'Exposition de Vienne, ce panorama devenait la proie des flammes. Nous plaignons les propriétaires. La perte fut pour eux, plus que pour l'art chrétien.

L'incendie viendrait un jour à dévorer *le Crucifiement* exposé par *Lehoux* au Salon de 1884, nous plaindrions encore le malheureux peintre, mais nous ne pourrions regretter la disparition de sa toile, parodie lamentable de la scène du Calvaire. Hélas! en dehors des nobles exceptions que nous avons signalées, c'est la décadence, une décadence lamentable dans l'art chrétien. Le pinceau de nos artistes n'est plus un pinceau croyant ; habitué qu'il est à prendre ses couleurs sur des palettes impures, il ne peut plus représenter la forme idéale du Dieu de toute pureté. A l'heure actuelle, qu'un peintre, — ne lui donnons pas le nom sacré d'artiste, — qu'un peintre ait la fantaisie de peindre le Sauveur mourant, il se croit obligé de lui enlever son auréole et de le représenter sous les traits d'un condamné vulgaire, si bien que chacun puisse dire en passant devant lui : « C'était un homme comme un autre! »

Si le temps doit venir où d'orgueil enivrés
Les arts ne boiront plus à la source éternelle,
S'ils rejettent le Christ, ah! ce jour-là, pleurez :
Le brûlant séraphin a replié son aile :

1. Félix, *Conférences*, 1867. 5e Conférence, page 247.



LE CHRIST DE RUDE.

Le ciel se tait, l'homme s'endort,
Le soleil rentre dans la nue,
Le flambeau s'éteint, l'Art est mort,
La nuit, sur le monde, est venue [1].



II. — LE CRUCIFIX ET LA SCULPTURE AU XIXe SIÈCLE.

De nos jours, scepticisme et volupté ont rendu bien rares les peintres du Calvaire ; combien plus rares encore sont les sculpteurs qui ont eu la pensée et l'audace de modeler les membres, de buriner les traits de Jésus-Christ mourant !

Rude, le grand sculpteur dijonnais, après avoir mis l'auréole de la victoire au front de Napoléon, vainqueur de l'Europe, se résolut un jour à représenter l'image de Jésus, vainqueur du monde. « Rien, disait-il souvent, rien dans l'art chrétien ne répond à l'idéal que je me fais de la tête du Christ. — Mais, grand-père, lui dit sa petite-fille, Mlle Cabet, faites-moi donc cette tête du Christ, telle que vous la concevez. » Le vieux sculpteur ne savait rien refuser à cette enfant ; il prit de l'argile et modela le Chef auguste de l'Homme-Dieu. Vous pouvez voir au Louvre, taillé dans le marbre par Paul Cabet, gendre de Rude, un fac-simile de ce chef-d'œuvre. La salle *Rude*, au musée de Dijon, en possède une belle copie.

C'est encore une enfant, — les artistes aiment tant les enfants ! — c'est une enfant de douze ans qui détermina la conversion de *J.-B. Carpeaux*, le sculpteur voluptueux, décorateur de l'Opéra. C'est grâce à cette enfant que la dernière œuvre du célèbre artiste fut une œuvre religieuse.

C'était le 15 août 1875 ; à la demande de sa petite amie, Carpeaux, bien malade, se fit conduire à l'église sur un fauteuil roulant, et communia côte à côte avec l'enfant ingénue qui l'avait converti. Six semaines plus tard, à la Saint-Michel, il reçoit le Saint Viatique, et baise avec amour le crucifix que le prêtre lui présente.

Mais à la vue de cet ivoire, pauvrement sculpté, l'âme de l'artiste se réveille. « Eh ! mon Dieu, comme ils vous ont traité ! s'écrie-t-il ; si je vis, je ferai un crucifix mieux que cela. » Il vécut trois semaines encore et, de sa main défaillante, il traça un croquis du Christ que son génie rêvait [2]. O profondeurs mystérieuses de l'infinie miséricorde ! Dieu oublie les œuvres impures de l'artiste repentant; il ne voit plus que son amour. *Le groupe de la danse* est racheté par le croquis du *Christ mourant*.

Le 22 octobre, Carpeaux expirait doucement, les lèvres collées sur le crucifix.

L. P. Rœsermuller, l'artiste de Munich, a fait mieux que Rude et Carpeaux ; ce n'est pas une simple ébauche comme le premier, un léger croquis comme le second, mais une crucifixion colossale qu'il a représentée par la sculpture ; vous pouvez l'admirer à Vœrishofen, dans le hall de la villa Gottlieb.

La croix est plantée sur un rocher abrupt ; le Christ y est cloué : il impressionne par ses dimensions, par la perfection anatomique de l'exécution, aussi bien que par l'expression indéfinissable de son visage [3], par la douleur de ses yeux qui se ferment, par la souffrance de ses lèvres qui font effort pour dire : « C'est accompli. »

---

1. J.-B. Fougeray, S. J. *Fra Angelico*.
2. Voir ce dessin dans : *J.-B. Carpeaux, sa vie et son œuvre*, par Ernest Chesneau. — Paris, chez Quantin, 1880, page 186.
3. Nous avons reproduit la tête de ce Christ au 1er Livre, page 22.

Au pied de la croix la Vierge Mère est sculptée, à genoux, les bras levés vers les bras tendus de son Fils, et les yeux noyés dans ses larmes.

Tous les personnages de la Passion sont là : Jean accourt vers Marie, vers sa mère pour la consoler.

Un scribe se frotte les mains de bonheur et d'aise en voyant Jésus qui expire.

Un énorme serpent, qui enserrait de ses anneaux l'arbre de la croix, se déroule soudain et bondit sur la pente du Calvaire, où un soldat romain, étendu à terre, représente le paganisme vaincu.

Tout cela est d'une grande vérité et de nature à faire comprendre le drame de notre Rédemption, à faire aimer cette croix où a été cloué, comme un trophée, le décret annulé de notre condamnation.

Après la France et l'Allemagne, la Belgique, de nos jours, ajoute sa page à l'histoire des christs sculptés.

L'art dans un pays est le reflet des mœurs et de la religion. Les Flandres belges sont restées profondément religieuses ; il existe donc, dans leur vieille capitale, à Gand, un foyer d'art religieux, une école et des traditions d'art religieux, et dans des ateliers chrétiens, travaillant sous la direction d'artistes profondément religieux, des ouvriers qui réalisent dans le christ élégant des oratoires, ou dans le crucifix colossal des Calvaires, les beaux types traditionnels de l'art religieux.

Dans un voyage à Gand, nous avons visité deux de ces ateliers chrétiens, l'un situé aux abords de la ville, à Maltebrugghe, l'autre dans la ville même.

Avec quelle émotion, dans l'un comme dans l'autre, nous avons parcouru ces grandes salles dominées par la statue bénissante du Patron, de S. Joseph ou de S. Luc ! Dans ces chantiers de l'art chrétien, on sculpte autels, retables et tabernacles ; on sculpte la Vierge de Lourdes ou la Mère des douleurs ; on sculpte surtout des crucifix : crucifix d'appartements, crucifix d'églises, crucifix de Missions ; car la dévotion au crucifix est restée la dévotion maîtresse de ces Flamands qu'on voit dans les églises priant sans respect humain, à genoux et les bras en croix, au pied du Christ mourant.

Dans les ateliers de Maltebrugghe, on prie, tout en travaillant ; chaque jour le Rosaire y est récité ; bien loin d'être une distraction, ce *Credo*, ces *Pater*, ces *Ave* ne font qu'inspirer l'artiste et élèvent son âme vers la beauté idéale dont il essaie de revêtir ses madones ou ses christs : *Ave Maria ! Credo in Jesum crucifixum.* Quelle expression céleste doit donner au coup de ciseau ce salut à la Vierge et cet acte de foi à Jésus crucifié !

Regardez le Christ triomphal de l'abbaye de Maredsous ; quelle merveilleuse beauté ! Ne vous en étonnez pas : l'artiste qui l'a sculpté, est de ceux qui vont chercher la force et l'inspiration dans la Communion fréquente, de ceux qui, à l'exemple des Giotto et des Beato, se mettent à genoux et lèvent le regard au ciel avant d'enfoncer leur ciseau dans ce bois qui va devenir christ [1].

J'ai nommé le Christ triomphal de Maredsous, né du ciseau et de la prière.

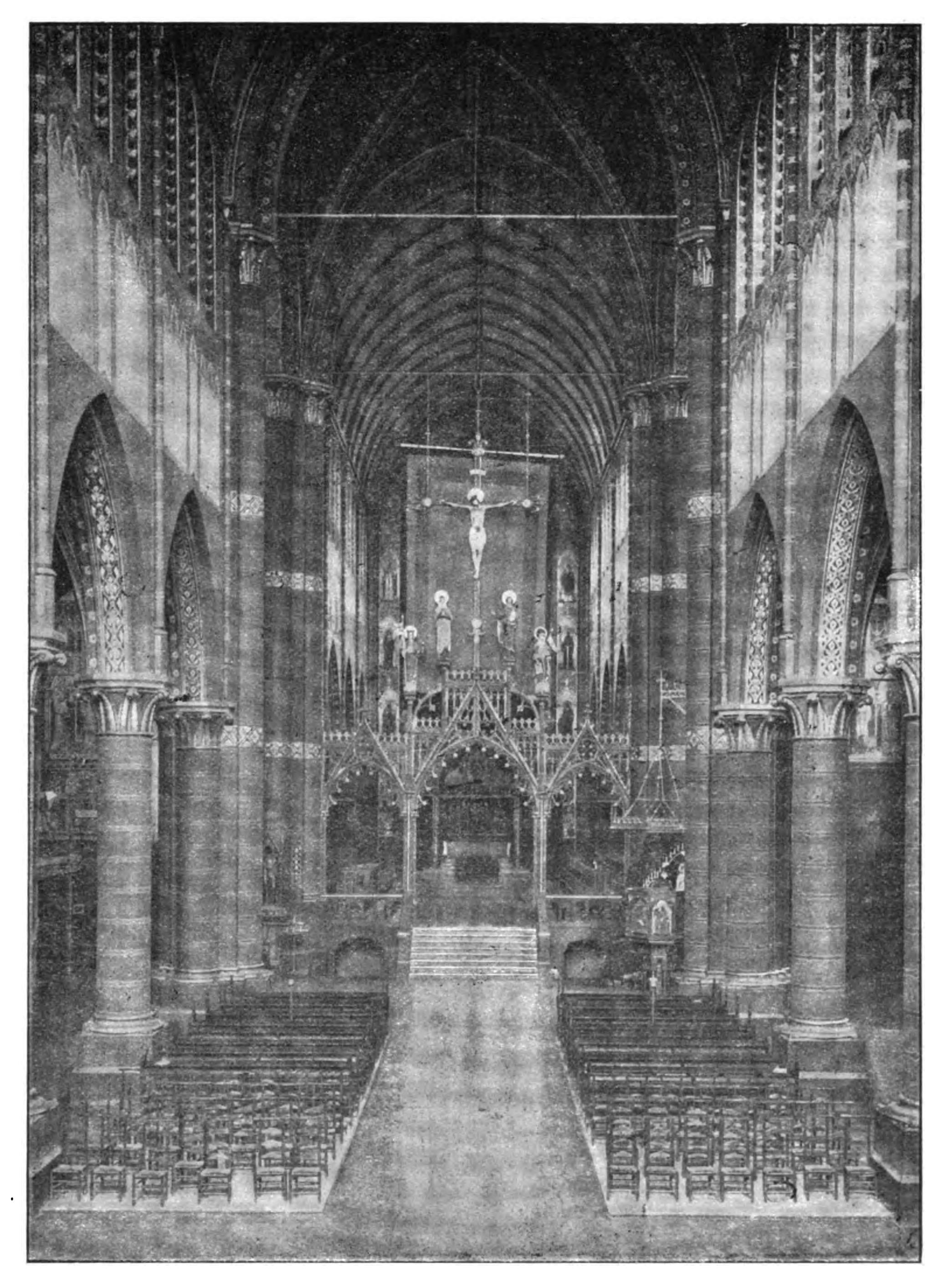
Voulez-vous avoir une idée de l'art chrétien au XIX[e] siècle ? Allez à Maredsous, l'abbaye bénédictine, l'une des gloires artistiques de la Belgique.

Le 15 octobre 1872, arrivaient du monastère de Beuron, en Souabe, le Révérendissime

1. La Belgique possède à Bruxelles, Anvers, Liège, Namur, Gand, Tournai, sous le nom d'« Ecole de Saint-Luc », des institutions, tenues par des Frères des Ecoles chrétiennes, où les jeunes gens, sous la direction d'artistes émérites, étudient le dessin et ses applications d'après les principes de l'art chrétien. Il s'y forme pour l'avenir toute une pléiade de peintres et de sculpteurs, dont l'idéal élevé et les conceptions religieuses rappelleront les beaux jours de l'art flamand.



Abbé Dom Maur Wolter, accompagné de six religieux de chœur et de trois frères lais ; voilà les fondateurs de la nouvelle abbaye. L flanc de la montagne fournit les pierres ; le baron Bethune d'Ydewalle trace les plans du monastère. — Les pierres de la montagne,



CHRIST TRIOMPHAL DE L'ÉGLISE DE MAREDSOUS.

alignées, élevées, sculptées sur les plans du baron, deviennent un monument du plus pur gothique lancéolé du XIIIᵉ siècle ; partout le crucifix y est à l'honneur.

Il vous souvient du couvent de Saint-Marc de Florence : Fra Angelico y avait repré-

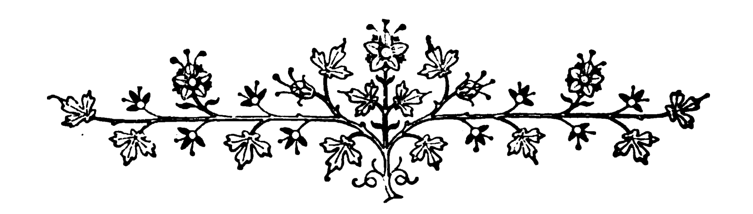
senté de tous côtés son cher Crucifié, à l'église, dans la salle capitulaire, au réfectoire, dans les cellules et les cloîtres. Comme à Saint-Marc de Florence, le crucifix règne en maître à Maredsous. Voyez ce préau, vaste quadrilatère formé par le cloître ; au point central la croix du Sauveur s'élève, et du socle s'échappent de quatre gueules de lion, quatre jets d'eau, image des quatre fleuves du Paradis terrestre, image aussi des grâces sans nombre qui jaillissent de la croix.

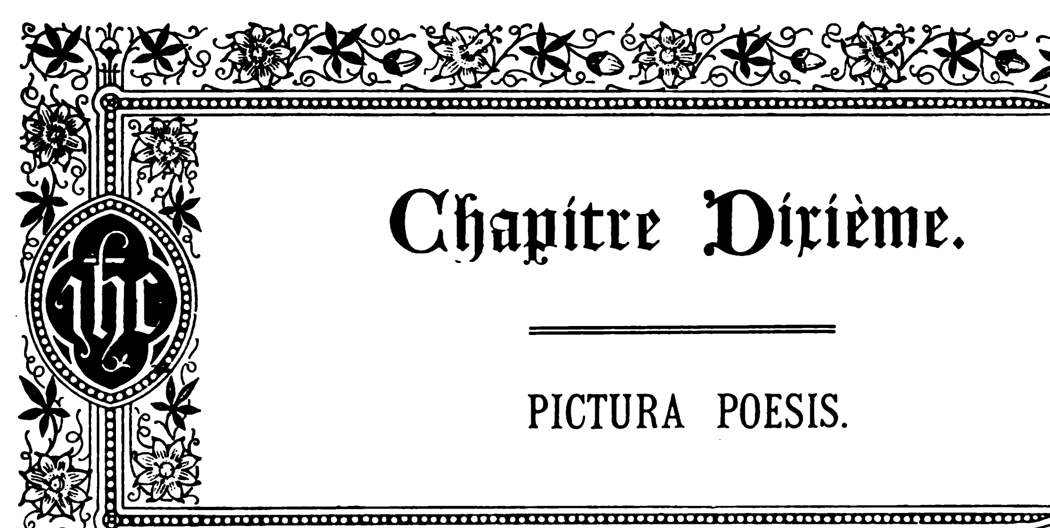
Pénétrez dans le réfectoire. Le couvert est mis : pour chaque moine une écuelle, et devant l'écuelle une cruche. C'est là que les moines, habitués dans le monde à toutes les délicatesses de la vie, vont, dans un instant, prendre leur maigre pitance ; mais ils la prendront dans la joie, car, au fond du réfectoire, ils voient l'image du Christ, l'image de Celui qui a eu soif et qu'on a abreuvé de fiel et de vinaigre. En quittant le réfectoire, reprenez le cloître ; il vous mène à l'église ; c'est là surtout que la croix triomphe. Plus que dans les monuments gothiques similaires, le transept y est fortement accusé ; c'est une partie maîtresse de l'édifice : il forme sur le sol, avec la large nef et le chœur radieux, une croix grandiose de quatre-vingts mètres de long sur trente de large.

Le crucifix, formé sur le sol, vous le retrouverez partout dans ce superbe édifice, dans les fresques, peintes par les Moines eux-mêmes, disciples de l'école bénédictine de Beuron ; vous le découvrirez dans le retable des autels ; vous le verrez sur le tabernacle, vous l'apercevrez dominant le ciborium qui abrite le maître-autel ; vous l'admirerez surtout dans le Christ triomphal qui s'élance au-dessus du jubé. Ce Christ et son escorte d'honneur, la Vierge et saint Jean, l'Eglise victorieuse et la Synagogue vaincue, sont dus au crayon du baron Bethune et au ciseau de L. Blanchaert, le pieux sculpteur de Maltebrugghe. Suspendus dans les airs par la chaîne symbolique, couronnant les fines sculptures des ogives qui séparent de la grande nef les stalles des quarante moines bénédictins, ce Christ et ces statues achèvent de donner à cette merveille son cachet artistique, et par une douce illusion, transportent le visiteur à six siècles en arrière, en plein moyen-âge, en cet âge où l'art était si pur et le Christ tant aimé !

Fasse le Ciel que le XXe siècle, revenant aux saines traditions de l'art chrétien, élève à la gloire de Dieu beaucoup de Maredsous !

Fasse le Christ que les jeunes générations d'artistes, rompant avec l'affreux naturalisme, qui ravale l'art contemporain, lèvent leur regard vers le Christ, vrai inspirateur de la beauté idéale et consacrent leur ciseau à sculpter la Vierge et le Crucifix !





Chapitre Dixième.

PICTURA POESIS.

N a dit que la poésie est une peinture. Après avoir mis sous vos yeux les représentations picturales du Crucifix, les dessins rudimentaires des Catacombes ou les fresques si vivantes du Couvent de Saint-Marc, les toiles si pieuses de Giotto, les tableaux si achevés de Rubens et de Van Dyck, nous croyons devoir compléter cette galerie en groupant sous vos yeux les peintures du Crucifix et du Crucifié, nées de la riche palette et du pinceau créateur des poètes.

Premier tableau, tableau de maître ; c'est un roi qui l'a tracé dans ses strophes inspirées : deux vers suffisent à faire ressortir le Christ en Croix.

כָּאֲרִי יָדַי וְרַגְלָי
אֲסַפֵּר כָּל־עַצְמוֹתָי

« Ils ont percé mes mains et mes pieds,
Ils ont compté tous mes os (1). »

Quel peintre que ce David ! Quelle sobriété de couleurs ! Mais quelle vigueur dans le coup de pinceau ! Au dire de saint Augustin (2), on ne pouvait mieux dépeindre la tension du Corps de Jésus sur la croix.

Laissez les siècles s'écouler, et de Judée transportez-vous à Nazianze, en Cappadoce. Là un théologien poète chante les triomphes de la croix sur le démon.

Ecoutez ces charmants distiques :

. . . . 'Αλλ' ὑπόειχε,
Μή σε βάλω σταυρῷ, τῷ πᾶν ὑποτρομέει.
Σταυρὸν ἐμοῖς μελέεσσι φέρω, σταυρὸν δὲ πορείῃ,
Σταυρὸν δε κραδίῃ· σταυρὸς ἐμοὶ τὸ κλέος.

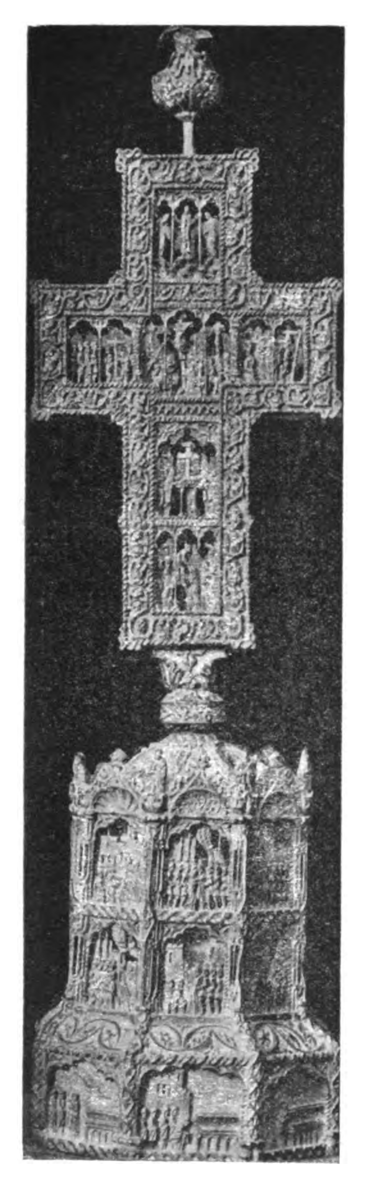
« Fuis donc, ou bien je te frappe de la croix qui fait tout trembler. La croix, je la porte dans mes membres ; la croix, je la porte en voyage ; la croix, je la porte sur mon cœur. La croix est ma gloire ! »

On croit voir le vaillant athlète, attaqué par l'éternel ennemi et le mettant en fuite en lui montrant la Croix, la croix son épée de chevet, la croix qu'il porte en main ou qu'il presse sur son cœur.

---

1. Littéralement: « *Je compterai* tous mes os.
2. « *Non potest melius describi extensio corporis in ligno.* »

Langue de Rome, après la langue d'Athènes, célèbre le Christ en croix. Tu le dois plus qu'une autre, puisque l'Eglise, épouse de Jésus, a voulu se servir de toi pour parler aux hommes. Ecoutez ; c'est Fortunat qui chante :



ŒUVRE ITALIENNE.
CROIX EN BOIS (XIII[e] SIÈCLE).
Musée de Pienza.
Photogr. Alinari à Florence.

Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :
Silva talem nulla profert
Fronde, flore, germine :
Dulce ferrum, dulce lignum,
Dulce pondus sustinent !

Arbre noble entre tous, quelle forêt produit
Pareilles feuilles, fleurs ou fruits ?
Croix fidèle, à jamais digne de nos hommages,
Qu'a de charmes ton bois ! que bénis sont tes clous !
Que de douceur ont les branchages,
Qui, pour notre salut, portent un poids si doux (1) !

Sur l'écriteau placé par Pilate au sommet de la Croix, l'hébreu, le grec et le latin ont la gloire de proclamer la royauté de Jésus-Christ : *Jésus de Nazareth, Roi.*

Sur leur lyre harmonieuse, hébreu, grec et latin viennent de moduler les premiers (cette primauté leur est due) les gloires de Jésus crucifié.

Peuples qui êtes assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, peuples esclaves, tyrannisés par l'infernal dragon, chantez ; peuples de Chine, chantez le Dieu mort sur une croix, qui seul pourrait briser vos chaînes. *(Voir ci-contre, page 223.)*

Voici la traduction littérale de ces vers, nés de l'inspiration toute chrétienne de Fr. Ly-Cho-pée, mandarin :

« Le signe sacré de la Croix est l'unique espérance des pécheurs, grande consolation des affligés, le plus précieux bois de toutes les forêts ; navire pour traverser l'océan dangereux de la vie ; javelot pour vaincre les trois ennemis. »

Peuples d'Europe qui, depuis tant de siècles, bénéficiez de la mort du Christ, chantez à votre tour, chantez le crucifix, chantez ses plaies, sources vives d'où a jailli le sang qui vous a régénérés.

Torquato Tasso, redis, au nom de l'Italie, les sentiments de componction qu'éveille dans les Croisés la pensée du Dieu crucifié .. En songeant au Christ dépouillé, ils se dépouillent de leurs vêtements d'or et de soie... En songeant à la couronne d'épines, ils quittent casques et panaches, et s'avancent, pieds nus, vers ce sol où jadis fut planté le crucifix sanglant.

1. Traduction de Pierre Corneille.

十字圣号架
有罪之特望
憂苦之切慰
凡林之貴樹
过險海之船
勝三仇之槍



VERS CHINOIS EN L'HONNEUR DE LA CROIX.

Nudo ciascuno il piè calca il sentiero :
Che l'esempio de' Duci ogn'altro move
Serico fregio, e d'or, piuma, o cimiero
Superbo, dal suo capo ogn'un rimove ;
Ed insieme del cor l'abito altero
Depone ; e calde, e pie lagrime priove.
Pur, quasi al pianto abbia la via rinchiusa,
Cosl parlando ogn'un, se stesso accusa.

Langue allemande, au rythme mélodieux, chante à ton tour la croix où le Christ expira.

Das Kreuz.

Im Kreuz ist Heil,
D'ran starb mein Gott;
Durch seinen Tod
Ward mir zu Theil
Des Himmels Segen, Huld und Gnade,
Damit auf meinem Lebenspfade,
Ich in Bedrängniß, Leid und Klage
Nie mich beklage, noch verzage.
Ein Blick zum Kreuz
Gibt Mut und Kraft
Und stillt den Reiz
Der Leidenschaft,
Die ach! das Herz
Bei Sanft und Schmerz
Geheim umstrickt
Und Andachtglut
Und Edelmut
Zum Fluch erstickt.
Wer willig im Geduld
Dem Herrn sein Kreuz nachträgt
Und treu den Bußgeist pflegt
Zum Nachlaß seiner Schuld,
Empfindet tief den holden Frieden,
Den uns der Herr am Kreuz beschieden (1)

X. S.

---

1. *Traduction :* Le salut est dans la croix ; mon Dieu y est mort ; par sa mort j'ai reçu la bénédiction du ciel, le pardon, la grâce ; par elle, sur le sentier de la vie, j'étoufferai la plainte au sein de la tribulation, par elle je ne perdrai jamais le courage dans les peines et les tourments.

— Un regard sur la croix donne la force et l'énergie ; un regard sur la croix calme la passion qui, hélas ! enveloppant le cœur de ses charmes séduisants, étouffe l'ardeur de la dévotion et la générosité de l'âme.

— L'homme de bonne volonté qui patiemment porte sa croix, à la suite de Notre-Seigneur, et se maintient fidèlement, en expiation de ses fautes, dans l'esprit de patience, ressent au fond de lui-même la douce paix que le Seigneur nous a conquise sur la croix.

Caldéron de la Barca, toi qui, dans ta foi vive, as dédié l'une de tes pièces à la Croix du Sauveur, chante au nom de l'Espagne, l'arbre rédempteur :



SCULPTURE ALLEMANDE. — LA CRUCIFIXION.
Triptyque d'ivoire du musée de Berlin (XI[e] siècle).

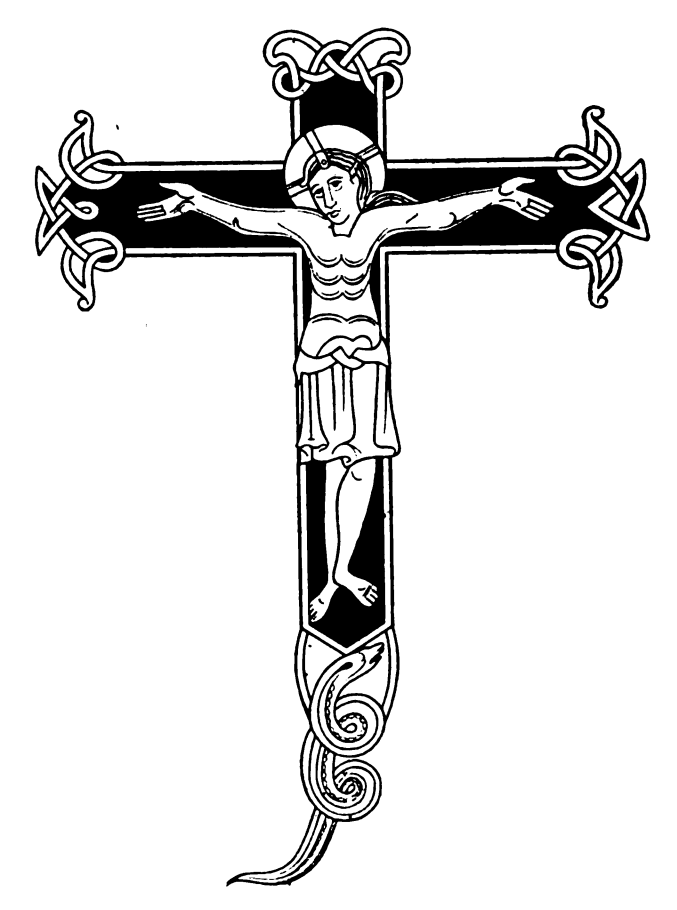
Arbol, donde el cielo quiso
Dar el fruto verdadero
Contra el bocado primero,
Flor del nuevo paraiso
Arco de luz, ancho aviso
En pielago mas profundo,
La paz publica del mundo,
Planta hermosa, fertil vid,
Harpa del nuevo David,
Tabla del Moises segundo :
Pecador soy, tus favores
Pido por justicia yo (1).

Quel lyrisme dans cette apostrophe à la Croix !

« O arbre sur lequel le Ciel a mis le fruit véritable qui devait nous dédommager du fruit trompeur qui le premier perdit les humains ! Divine fleur du nouveau paradis ! Arc resplendissant de lumière. Arche sur la mer profonde, bois qui donnas la paix au monde, plante ravissante, vigne fertile, harpe du nouveau David ; Table d'un autre Moïse, je suis un pécheur, j'implore tes faveurs, je les réclame comme une justice.

1. Caldéron, *La Dévotion à la Croix*, troisième journée, scène III.

On sent vibrer dans ces vers l'âme du prêtre poète qui, le matin offrait dans le calice le sang de Jésus-Christ, et qui, le soir, chantait sur la harpe les mérites de ce sang. Qu'ils sont loin ces temps heureux où la scène théâtrale, rivalisant avec la chaire chrétienne, célébrait le crucifix !



ESPAGNE. — CRUCIFIX PEINT DANS LE SACRAMENTAIRE DE RODA,
d'après l'*España Sagrada.*
Peinture espagnole (XIe siècle).

Angleterre, île des Saints, par la voix d'un de tes pieux ascètes, redis les larmes, sang du cœur, que doit faire couler la vue du crucifix.

O come and mourn with me awhile :
O come ye to the Saviour's side.
O come, together let us mourn,
Jesus, our Lord is crucified !

Have we no tears to shed for him,
While soldiers scoff and Jews deride ?
Ah ! Look how patiently he hangs :
Jesus, our Lord is crucified !

Oh ! break, oh ! break, hard heart of mine !
Thy weal self love, thy guilty pride,
His Pilate and his Judas were.
Jesus, our Lord is crucified !

Oh ! venez et pleurez avec moi ! Venez au côté du Sauveur, venez et pleurons ensemble.
Jésus, notre Seigneur, est crucifié !

N'avons-nous pas de larmes à verser pour lui, pendant que les soldats se moquent et que les Juifs le méprisent ? Oh ! regardez comme il pend patiemment !
Jésus, notre Seigneur, est crucifié !

Oh ! brise-toi, brise-toi, dureté de mon cœur ! Ton amour-propre, ton orgueil coupable a été son Pilate et son Judas.
Jésus, notre Seigneur est crucifié ! (FABER.)



ANGLETERRE.
Précédé de la croix, saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, se rend au camp d'Ethelbert avec ses missionnaires.

Et toi, peuple russe, qui serais si grand aux yeux de Dieu si une malheureuse scission ne t'avait séparé de l'unité catholique ; ô peuple si dévôt aux Saintes Icones, chante à ton tour la croix et Jésus cloué sur la croix :

Крестъ есть непобѣдимая побѣда,—что какъ Крестомъ низложенъ діаволъ, такъ имъ же (Крестомъ) низложены будутъ и всѣ враіи Креста Христова (1)

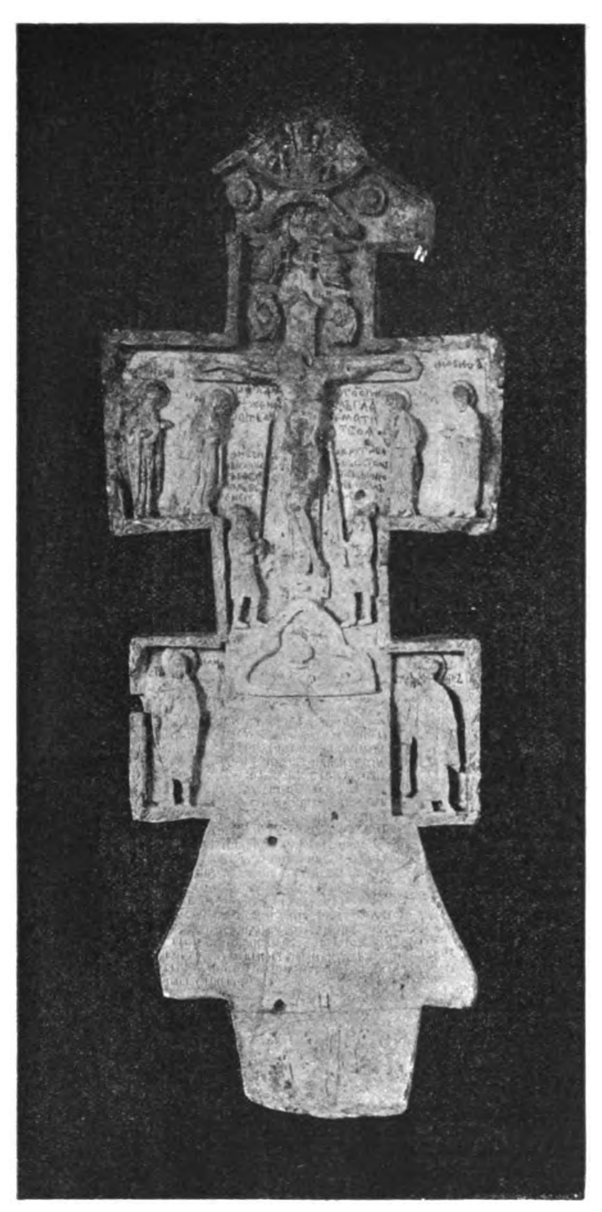
France chérie, nulle, plus que toi, n'a, par la voix de tes poètes, célébré le crucifix. C'est ton grand Corneille qui chante, après Fortunat, l'étendard triomphant de la Croix.

L'étendard du grand Roi des rois,
La croix fait éclater son mystère suprême,
Où l'auteur de la chair, s'étant fait chair lui-même,
Daigne mourir pour nous sur un infâme bois.

---

1. La croix c'est l'invincible victoire ; — la croix a triomphé du démon ; — la croix a triomphé des ennemis de Notre-Seigneur.

Notre siècle a vu de tes poètes, incrédules trop souvent, trop souvent voluptueux, payer, à une bonne heure de leur vie, tribut d'amour au crucifix. Qui sait les grâces de pardon réservées par Dieu à ces quelques vers, nés d'une inspiration chrétienne?


RUSSIE.
Croix du XVe siècle, conservée à Rostoff.

Lamartine vient de perdre un être cher ; pour soulager sa douleur, il désire pleurer sur le crucifix qu'il voit sur ce lit funèbre, serré dans ces mains raidies par la mort :

Je n'osais !... mais le prêtre entendit mon silence;
Et de ses doigts glacés prenant le Crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils... »

. . . .

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore
De son dernier soupir! ([1])

C'est au pied d'un Crucifix que Victor Hugo écrivit ces beaux vers :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure ;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit ;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit ;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Sainte-Beuve reconnaît, en deux vers, la sublimité de la vie de Jésus, et le besoin qu'on éprouve de baiser son image :

Qui n'a du Crucifix baisé le jaune ivoire?
Qui n'a de l'Homme-Dieu lu la sublime histoire?

L'auteur de *Rolla* regarde tout d'abord d'un œil sceptique le Christ dont la gloire lui semble morte à jamais :

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé !
Ta gloire est morte, ô Christ, et sur nos croix [d'ébène,
Ton cadavre céleste en poussière est tombé...

Du moins, à défaut de croyance, reste-t-il dans ce cœur un reste de vénération, il veut baiser cette poussière...

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie :
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards, nés d'hier, qui nous rajeunira ?

1. Lamartine, *Le Crucifix*. Voir les autres strophes, livre V, chapitre X.



VISION DE S. FRANÇOIS D'ASSISE. — (Murillo.) (Tiré de la *France Illustrée.*)

Plus encore qu'au temps où ces vers étaient écrits, le monde vieilli éprouve cette affreuse décrépitude, fruit de l'erreur et du vice ; mais l'excès du mal a opéré chez beaucoup une heureuse réaction.

« Beaucoup d'esprits, entièrement dégoûtés par le matérialisme triomphant, et déçus par tant d'autres doctrines philosophiques...sont attirés, à l'heure présente, *vers les bras ouverts du Crucifix* [1]. »

Ces paroles sont écrites par un de nos poètes de renom, que la *Bonne Souffrance* a ramené vers Dieu.

Du reste, son amour du Crucifix ne date point d'aujourd'hui : « Le divin Crucifié, nous dit le Père Delaporte dans une charmante étude, ouvre partout ses bras dans les poèmes de Coppée. Le poète, même au temps où la douleur n'avait pas encore tenaillé sa chair, savait comme d'instinct où se trouve la force qui fait supporter ou surmonter la souffrance. La leçon du Crucifix c'est la charité patiente, héroïque ; le poète le prouve dans son récit poignant de la *Veillée :*

Irène a reconnu, dans le blessé qu'elle soigne et garde, l'Allemand qui a lâchement assassiné son fiancé ; elle peut se venger en le laissant mourir, torturé par la soif qui le brûle :

Irène alors leva vers le vieux christ d'ivoire,
Suspendu sur le mur, à la tête du lit,
Un sublime regard de martyre et pâlit ;
Puis, l'œil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,
Versa le contenu du flacon dans un verre,
Et délicatement fit boire le blessé...

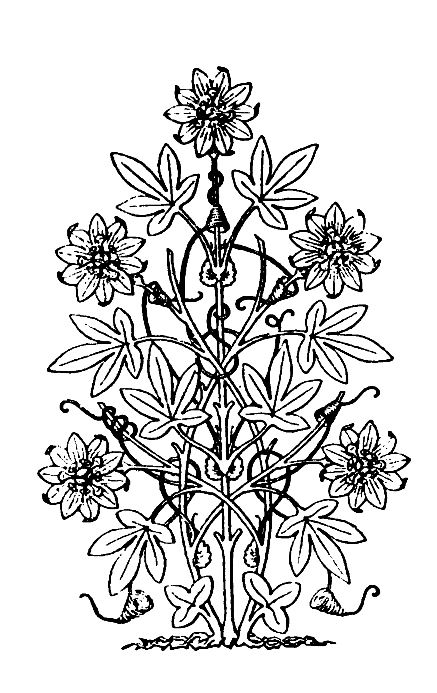
Nous nommions, il y a un instant, l'aimable auteur de *Récits et Légendes :* qu'on nous permette de clore ce chapitre par quelques vers inédits, composés pour cet ouvrage, où le poète traduit si fidèlement la fameuse toile de Murillo : *Le Christ et saint François*.

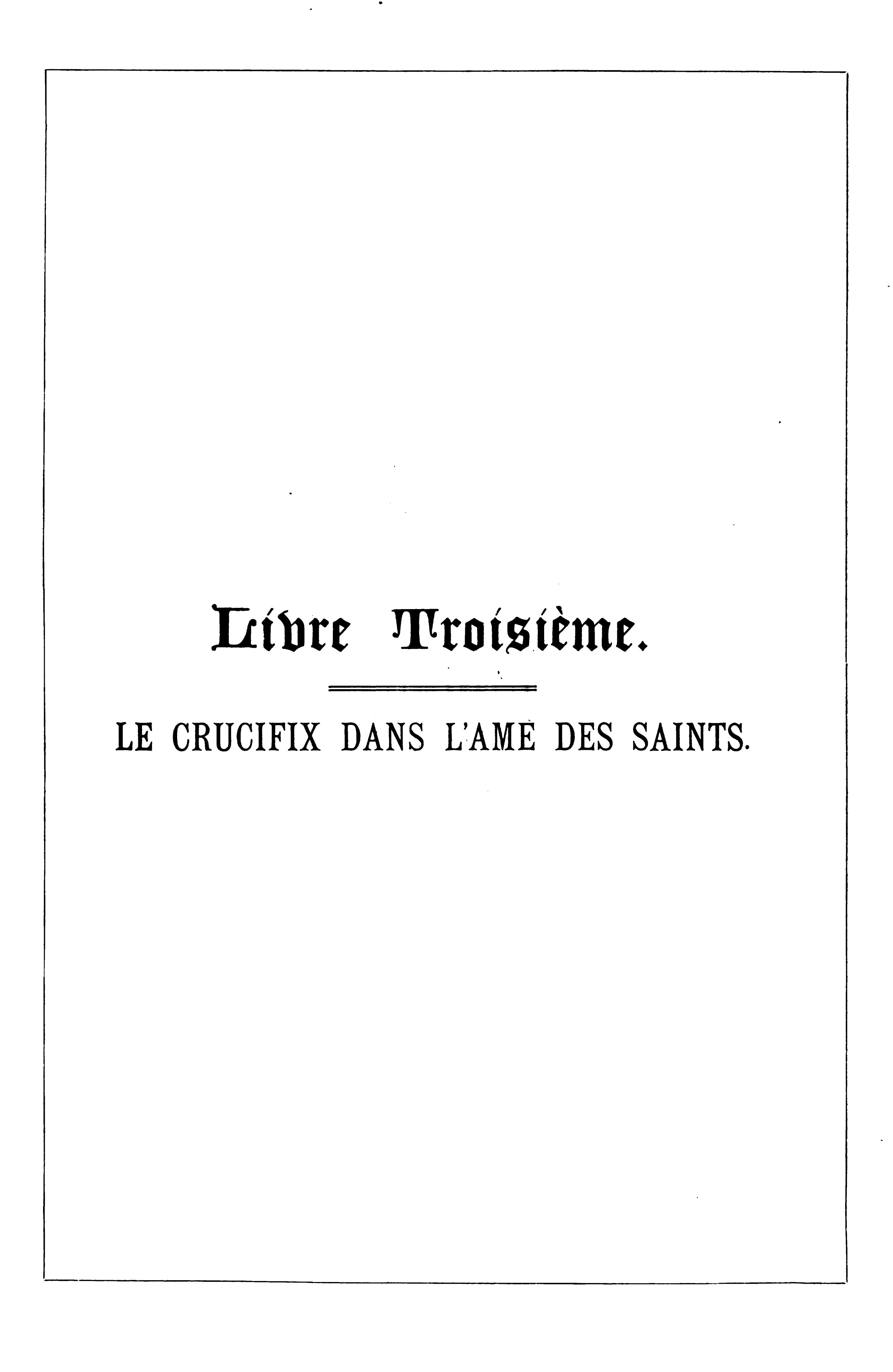
François tremblant se lève ; et sur la Croix bénie
Posant son front brûlant d'amour et de génie,
Où flottent les reflets des célestes clartés ;
Il baigne de ses pleurs les clous ensanglantés
Et compatit par l'âme à l'auguste martyre :
Quand tout d'un coup il sent qu'une force l'attire
Vers le grand Christ de chêne au socle de granit :
Une main doucement le caresse et bénit ;
Le doux Crucifié, Jésus, l'Agneau sans tache,
A dégagé sa main du long clou qui l'attache :
Jésus presse François sur son cœur adoré ;
Et la paix envahit l'élu transfiguré,
L'aube chasse la nuit, l'espoir bannit la crainte :
C'est l'ineffable joie et l'indicible étreinte ;
C'est l'avant-goût du Ciel, qui s'entr'ouvre au-dessus...
....
François s'est endormi sur la Croix de Jésus.

1. Coppée, *Bonne Souffrance*, préface, page 19.



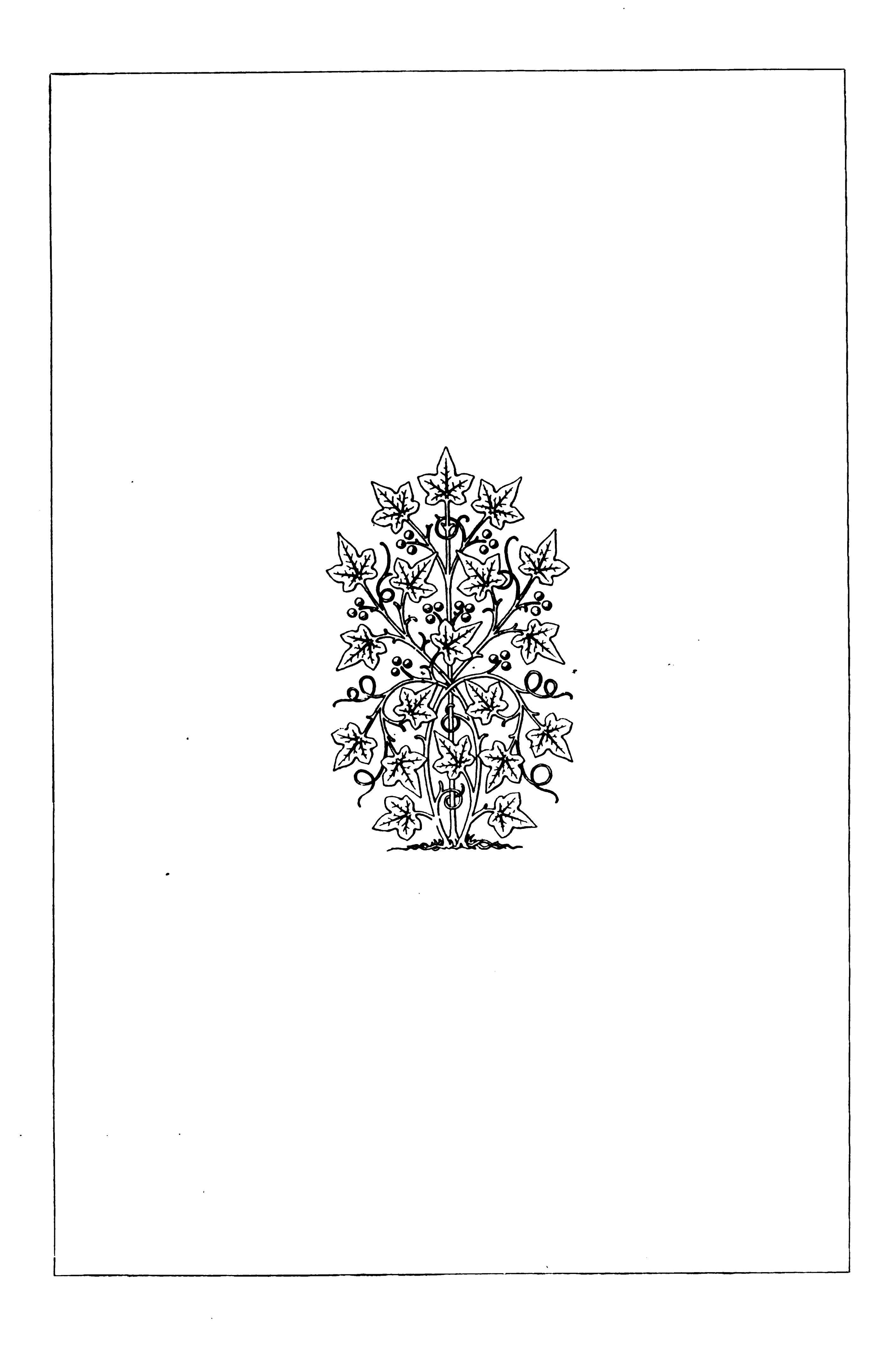






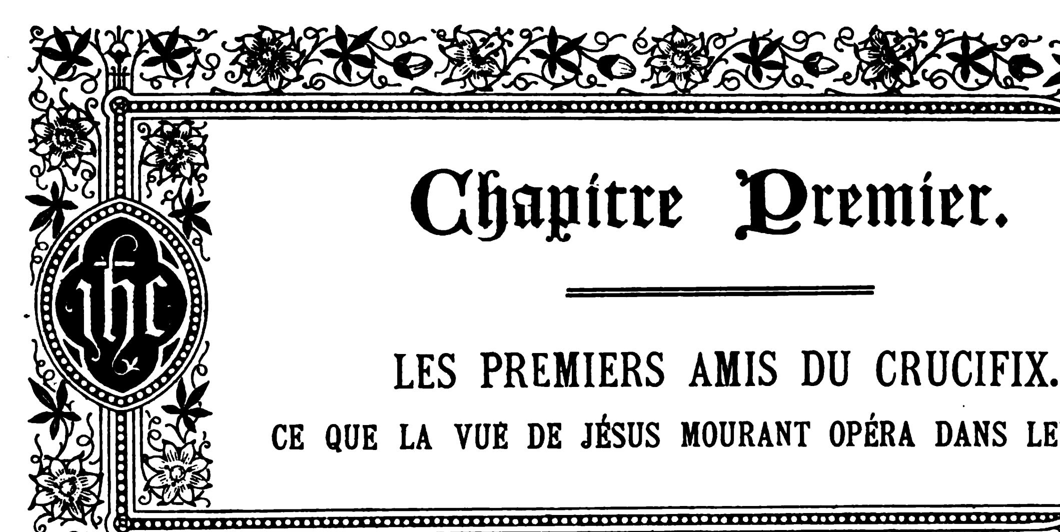
Livre Troisième.

LE CRUCIFIX DANS L'AME DES SAINTS.





LA MÈRE DES DOULEURS.
Par Sassoferrato. (Florence, musée des Offices.)



Chapitre Premier.

LES PREMIERS AMIS DU CRUCIFIX.

CE QUE LA VUE DE JÉSUS MOURANT OPÉRA DANS LEUR AME.

I. — MARIE, MÈRE DE DIEU.

CELUI qui aime véritablement, s'assimile à l'objet qu'il aime. Si Marie s'est si parfaitement assimilée à Jésus crucifié, c'est qu'elle aima de l'amour le plus fort ce crucifix sanglant, qui se dressait devant elle au sommet du Golgotha.

« Il faut, nous dit Bossuet [1], qu'elle soit semblable à son Fils; comme lui, elle surmonte toutes les douleurs ; mais comme lui, elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue, et Jésus-Christ, qui veut faire de sa sainte Mère une vive image de sa Passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle...... Ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la Croix, et de quels yeux elle regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies et qui n'a plus de figure d'homme ? Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle veut être immolée... Elle est donc auprès de son Fils, non tant par le voisinage du corps que par la société des douleurs...... Mais voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. — La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée : *Stabat* juxta crucem ; *elle est debout* auprès de la croix. Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal ; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. »

Marie est là un magnifique modèle de courage pour tous les saints qui voudront dans la suite des âges s'affectionner au crucifix, s'assimiler au crucifix.

Elle souffre, car elle touche la croix, *juxta crucem !* Mais elle souffre pleine de forces, *debout*, comme le sacrificateur à l'autel, *stabat !*

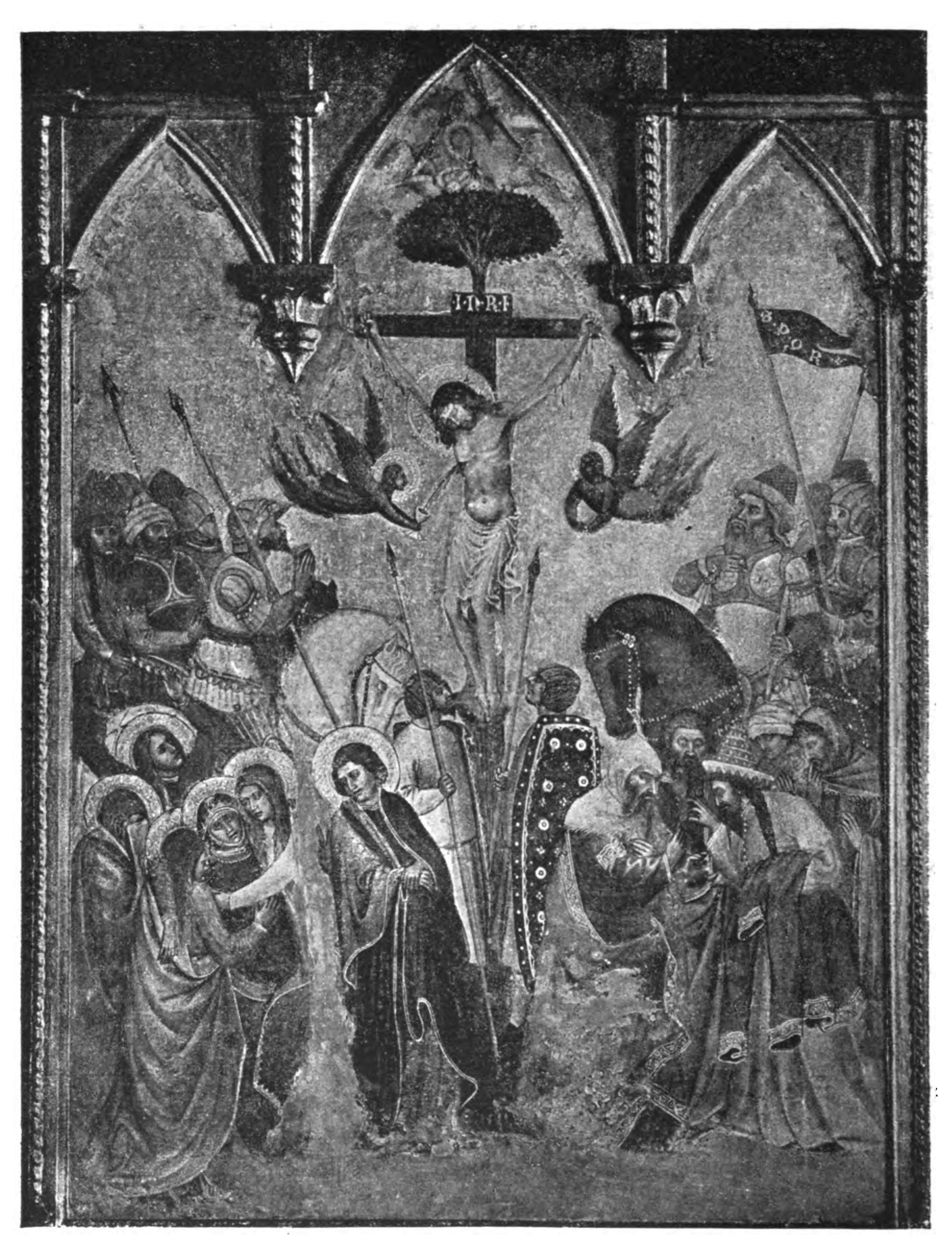
La douleur, à cette heure, est si intense en son âme, que l'Eglise avec les saints Pères, ne craint point d'appeler Marie, martyre, Reine des martyrs, plus que martyre.

« O Mère, s'écrie saint Bernard, en considérant la douleur qui a traversé votre âme, nous vous proclamons *plus que martyre ;* car la compassion dont vous avez été saisie pour votre Fils, a surpassé toutes les souffrances que peut endurer le corps. N'a-t-elle pas été plus pénétrante qu'un glaive, pour votre âme, cette parole : « Femme, voilà votre fils ? » Echange cruel ! En place de Jésus, vous recevez Jean ; en place du Seigneur, le serviteur ; en place du maître, le disciple ; en place du Fils de Dieu, le fils de Zébédée;

---

1. Premier sermon pour la Compassion de la Sainte Vierge.

un homme enfin, en place de Dieu ! Comment votre âme si tendre n'en serait-elle pas traversée, quand nos cœurs de fer et de bronze se sentent déchirés au seul souvenir de ce que le vôtre dut souffrir ? »



LA CRUCIFIXION
par Taddeo Bartoli, fin du XIVe siècle. Musée civique de Pise. — Photogr. Alinari, Florence.
(On y voit groupés la plupart des premiers amis du Crucifix.)

Oui, Marie, — plus que martyre, — eut le cœur déchiré d'un glaive, près de la croix: *juxta crucem.*

Mais encore une fois, elle reçoit le coup comme les braves, sans frémir, sans chanceler, sans défaillir, sans tomber à terre, *Stabat ;* semblable à cette mère des Machabées dont l'Ecriture nous dit qu'elle était admirable au-dessus de toute mesure, intrépide, et excitant ses fils à mourir pour la loi de Dieu.

Stabat. — Marie était debout. — Ainsi l'affirme au XIe siècle saint Anselme : « Au milieu de tant de souffrances de son Fils, elle se tient constamment debout... Elle ne se déchirait pas dans une si grande amertume, elle ne maudissait pas, elle ne murmurait pas : elle n'appelait pas la vengeance de Dieu sur ses ennemis, *mais elle était debout,* contenue, pudique, vierge très patiente, pleine de larmes, plongée dans les douleurs. »

Ainsi, deux siècles plus tard, le chante l'Eglise dans sa touchante complainte.

Stabat Mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

La Mère de douleurs, tout en pleurs au pied de la croix où pendait son Fils, était debout.

Nous insistons sur cette pose vaillante de la Vierge au pied de la croix, pour protester contre une école artistique qui, représentant Marie en pâmoison, enlève à sa contenance cette énergie surhumaine, enlève à son âme cette force dans la douleur, qui lui convient comme à la Mère de Dieu, à la Reine des Martyrs, à la Corédemptrice du genre humain.



LA CRUCIFIXION
Bannière peinte par Lucas Signorelli (1441-1523).

N'a-t-on pas découvert à notre époque un vieux manuscrit (1), « *le livre de peinture du Mont-Athos* », où parmi des conseils plus ou moins heureux, l'auteur prescrivait aux peintres de représenter la Vierge en syncope, aux pieds de son Fils mourant ? Longtemps ce livre fit école. Pendant plusieurs siècles, les artistes représentent la Vierge fléchissant sur ses genoux tremblants. Ainsi la voyons-nous étendue à terre, dans la bannière peinte par Lucas Signorelli (2), et sur plusieurs autres toiles de la même période. Parfois un artiste, au sens plus chrétien, essaie cependant de résister au courant. Tel Pietro Francesco Sacchi. Dans sa magnifique *Crucifixion,* l'une des gloires du musée de Berlin, la Vierge est debout, forte dans sa douleur ; elle tend ses deux mains dans le geste de la donation, semble dire au Père éternel ces paroles que le peintre a tracées sur le fond du tableau : « *Accipe filium meum* : Reçois mon Fils, je te l'offre. »

1. Ce manuscrit a été découvert par M. Didron. — Il est la copie d'un livre plus ancien qui remonterait à l'an 787.
2. Conservée au palais communal de Borgo San Sepolcro.

Albert Dürer, dans le Crucifiement de sa *Grande Passion*, revient aux errements du passé : sa Vierge est défaillante.

Le cardinal Cajetan, son contemporain, écrivit un traité pour protester contre cette pose antitraditionnelle. Sa voix fut entendue. A partir de cette date, la tradition chrétienne reprend ses droits. Dans la belle toile de Van Dyck, gravée par Bolswert, admirez la grave attitude de Marie : Ses yeux lamentablement fixés sur son Fils laissent percer son immense douleur, mais par un effort héroïque de volonté, elle met une digue aux flots d'amertume qui l'inondent ; elle les empêche de déborder hors son âme, et ses deux mains, dans un geste sublime, semblent dire au Père éternel : « Père saint, prenez-la, cette douce victime, je vous l'offre, je vous la sacrifie. »

Ces belles Vierges traditionnelles, grâce à Dieu, ont prévalu. Au pied du fameux Christ de Lyon, se trouve taillée dans le bois, une ravissante Pietà, conforme au récit évangélique : « C'est une œuvre d'art d'un grand style. Les deux bras se croisent douloureusement sur la poitrine... son noble et touchant visage porte les reflets de la maternité divine qui, jusqu'ici, avait fait son bonheur... Le voile, dont les pans pèsent sur sa tête, laissent le visage entièrement à découvert et ses yeux enflés, ses paupières appesanties n'ont point de larmes, comme il convient aux douleurs profondes, et comme il sied à un cœur qui s'est mis en intelligence avec celui de son Fils immolé sur la Croix (1). » Guidé par le texte sacré, Jean Guillermin a fait de la Mère des douleurs, le digne pendant de l'Homme des douleurs. A défaut de l'Evangile et de la tradition, l'artiste aurait pu trouver un modèle achevé de la Mère des douleurs dans une tapisserie en soie, laine et or, exécutée dans les vingt premières années du XVIe siècle, et conservée au musée du Cinquantenaire, à Bruxelles. Quelle expression dans le regard de Marie fixé sur le corps de son Fils (2) !

L'auteur de cette tapisserie aurait pu lui-même s'inspirer du tableau bijou, conservé au même musée, où Roger Van der Weyden représentait, deux siècles plus tôt, le Christ mort, sur les genoux de la Vierge. Impossible de ne pas être ému en voyant cette tête de la Mère si affectueusement collée sur le front glacé de son Fils.

Bien belle encore dans son calme tout céleste est la physionomie de *la Mère des douleurs*, telle que nous la représente le pinceau de Sasso Ferrato. L'amour sur les traits de Marie semble transfigurer la souffrance.

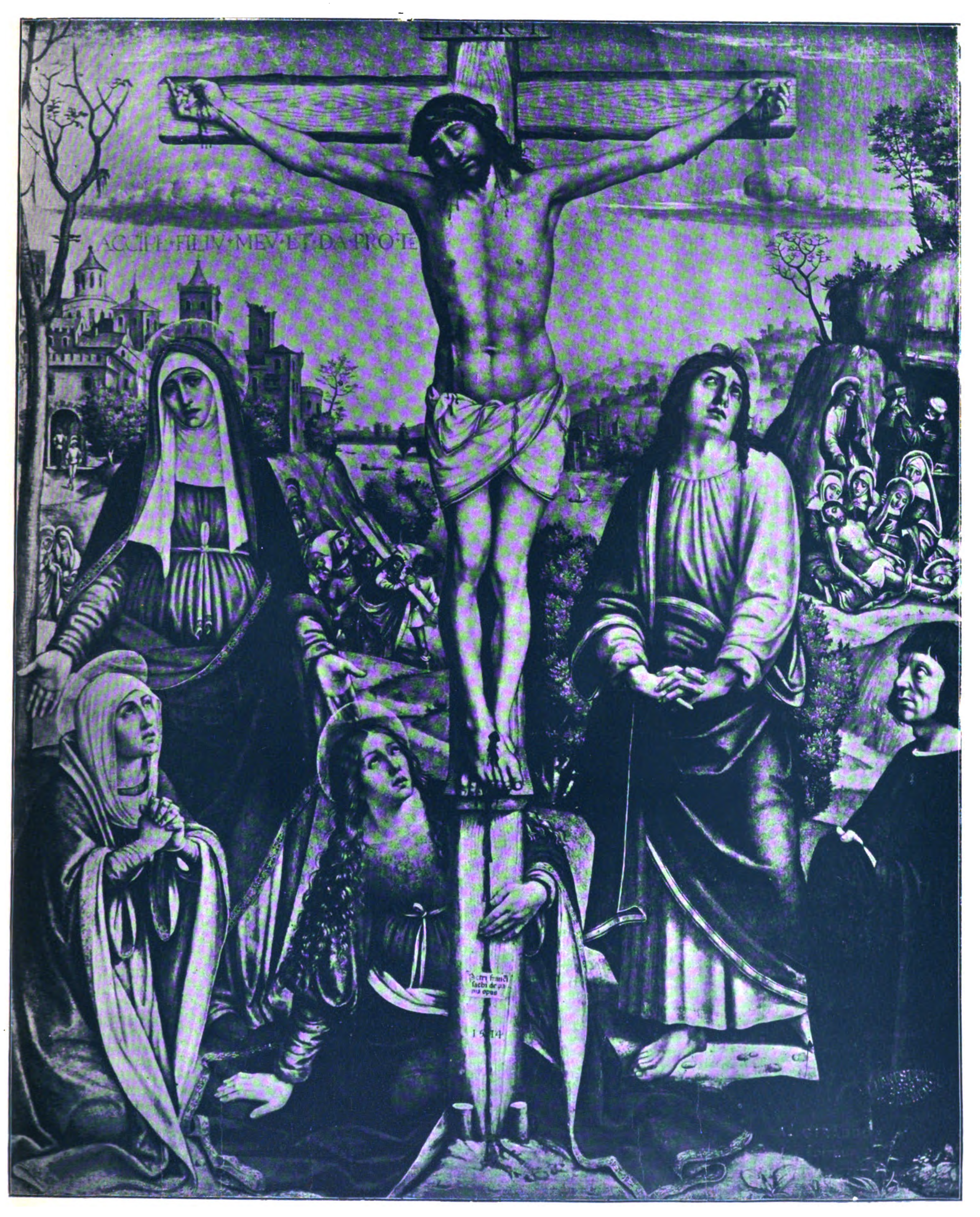
L'école Vénitienne, sensuelle et naturaliste, ne comprenait rien à ces sentiments de componction qu'interprète si bien la foi de l'école Flamande.

Paul Véronèse, — nous pouvons l'affirmer, — n'avait médité ni l'Evangile, ni le *Stabat*, avant de prendre le pinceau. S'il avait puisé à ces sources pures de l'Ecriture ou de la liturgie, aurait-il jamais dans sa crucifixion de Venise, représenté la Sainte Vierge d'une manière si peu séante ? Dites-moi, peut-on reconnaître la Mère de Dieu, la prêtresse de la loi nouvelle, la sacrificatrice magnanime dans cette femme insignifiante, placée en troisième plan et tombant à la renverse dans les bras de ce petit homme qui doit être saint Jean ?

Un grand peintre de nos jours a été mieux inspiré : Paul Delaroche, nous en avons dit un mot, s'est plu à peindre la Vierge dans ses rapports avec son Fils souffrant, agonisant, mourant.

Ici, il représente Marie au pied de la croix ; sur une autre toile, il montre Notre-Dame revenant du Golgotha ; l'année même de sa mort, il peignait « La Vierge contemplant

1. Abbé Guinand, *Le Christ de buis de Jean Guillermin*. — Mémoire lu à l'académie de Lyon (pages 38 et 39), 1er avril 1884.
2. Cette tapisserie, conservée sous verre, a, dit-on, une valeur de cent mille francs.



LE CHRIST EN CROIX, par Pietro-Francesco Sacchi.
Vierge traditionnelle, debout, offrant son fils. — (Musée de Berlin.)

la couronne d'épines ». Sujets chers, de tout temps, à la piété chrétienne; pas d'église aux âges de foi, où, comme pendant au crucifix, où, comme complément au chemin de croix, on ne vît la Sainte Vierge tenant amoureusement sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, contemplant douloureusement sa couronne d'épines, ou baisant respectueusement ses plaies.

Chrétien, enfant de la Croix, veux-tu, comme Marie, être l'ami vrai du Crucifix, n'oublie pas les gémissements de ta mère, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris !* « Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie et n'oublie pas ses gémissements, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la voie droite, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère, *ne obliviscaris* (1). » Surtout n'oublie pas ses exemples ; n'oublie pas que Marie au pied du crucifix nous prêche la force dans la douleur — et laissant aux petits chrétiens les petites dévotions doucereuses et féminines, accepte, comme la Mère des douleurs, accepte, — le regard sur le crucifix, — l'épreuve sans faiblir, tiens-toi près de la Croix sans chanceler, laisse pénétrer le glaive dans ton sein sans murmurer. — Dans la lutte, dans le sacrifice, dans l'agonie de l'âme, sois comme Marie, près du Crucifix, toujours debout, jamais abattu : *Stabat !*

II. — JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ.

Le Crucifix, planté sur le Golgotha, eut un autre ami, ami intime ; c'est Jean, l'apôtre vierge.

Jean était à la croix, près de la Vierge en pleurs ;
Il partageait le deuil qu'il devait nous redire :
L'apôtre de l'amour fut témoin du martyre ;
Seul des Douze il connut les divines douleurs ;
Seul prêtre, à cet autel de l'auguste agonie,
Il vit clouer son Maître, il vit couler son sang ;
Il entendit l'appel du Juste au Tout-Puissant
Et le pardon suprême et la plainte infinie (2).

Jean recueillit avec amour et le legs et les leçons du Calvaire. Dévoué à Marie, tant qu'elle vécut, il vivait de son souvenir quand elle fut remontée au Ciel. Selon une vieille tradition (3), deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la Sainte Vierge. Saint Jean, tout entier à la douleur de cette séparation, soupirait après le jour où il lui serait donné d'aller revoir au ciel celle qu'il avait tant aimée sur la terre... sous le coup des pensées douloureuses qui l'absorbaient, il aimait à diriger ses pas vers les lieux qui lui rappelaient le souvenir de Marie, vers le Calvaire.

1. Bossuet, premier sermon sur la Compassion.
2. Père Delaporte, *Œuvres*, chez Retaux.
3. Rapportée par Marchese dans son *Journal de Marie*.

Or, un jour, le Sauveur, pour le consoler, lui apparaît accompagné de sa Mère, et l'Apôtre bien-aimé entend celle-ci solliciter de son divin Fils une grâce particulière en faveur des âmes dévouées à sa compassion, grâce que Notre-Seigneur accorda aussitôt, promettant que quiconque serait fidèle à invoquer la Vierge *par ses douleurs*, mériterait de faire avant sa mort pénitence de ses péchés et d'être préservé de l'enfer. Comme Jean avait recueilli le legs du Calvaire, ainsi il recueillit les leçons du crucifix. Ces leçons d'amour et de dévouement, il ne les oubliera pas. Il les répétera toute sa vie à ses disciples. « Dieu nous a aimés le premier, leur dit-il, et il a envoyé son Fils, propitiation pour nos péchés... » A cette vue de Jésus, victime sur l'autel de la Croix, « Croyons, dira-t-il encore, à la charité qu'un Dieu a pour nous... aimons à notre tour, non pas en parole ou par la langue, mais en œuvre et en vérité. » — C'est bien la vraie dévotion du crucifix que saint Jean nous prêche là. La dévotion au Crucifix, ce n'est pas la dévotion aux douceurs sensibles, la dévotion aux belles paroles, c'est la dévotion à Jésus, traduite en actes. « *Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua sed opere et veritate* [1]. »

Nulle part peut-être, nous n'avons vu Jean mieux compris par l'art chrétien [2], que dans le tableau de Van Dyck, gravé par Bolswert. Le disciple est doucement incliné sur celle qui va lui être donnée pour mère ; c'est le moment auguste,

> Où, du haut de la Croix, le doux Agneau de Dieu,
> Oubliant sa souffrance et songeant à la nôtre,
> Dit à la Vierge Mère, en lui montrant l'Apôtre :
> « Femme, voilà ton fils ! »

Son regard est bien expressif encore et bien touchant dans cette peinture de Lucas Signorelli dont nous avons critiqué tout à l'heure la Vierge défaillante.

Jean fut un intime ami du Crucifix, parce qu'il était vierge ; c'est cette pureté de corps et de cœur qui, au dire des saints Pères, lui avait déjà valu de reposer à la Cène sur le sein du Sauveur, et qui, au pied du Crucifix, lui valut encore de se voir donner Marie pour Mère.

Chose étrange et consolante ! à côté de l'Apôtre vierge, au pied du Crucifié, nous voyons la pauvre pécheresse... Dieu a voulu montrer par là à l'humanité que la dévotion au Crucifix n'est pas une dévotion fermée, réservée aux seules âmes d'élite, mais qu'elle est la dévotion ouverte à tous, même aux pécheurs, oserais-je dire, surtout aux pécheurs ?

En réunissant au pied de la Croix Jean, le disciple bien-aimé, et Madeleine, la pécheresse, Dieu a voulu nous apprendre que les plaies du Crucifix sont offertes à toutes les lèvres, aux lèvres des vierges pour les récompenser, aux lèvres des convertis, pour les purifier encore.

1. *Première épître de saint Jean*, III, 4.
2. Pour la statuaire, le saint Jean l'Évangéliste de Donatello, est, dit-on, la figure la plus grave et la plus grandiose que le XVe siècle ait créée.





III. — MADELEINE LA PÉCHERESSE.

Ce que Madeleine aime le plus dans le Crucifix, ce sont les deux pieds transpercés par les clous ; dans la maison de Simon le Pharisien, n'avait-elle pas élu domicile près de ces pieds bénis ? ne les avait-elle pas couverts de baisers ? ne les avait-elle pas arrosés de ses larmes et de ses parfums ? ne les avait-elle pas essuyés de ses longs cheveux ? n'est-ce pas aux pieds de Jésus qu'elle a entendu le Sauveur se faire son avocat, et plaider sa cause devant l'orgueilleux Pharisien ? n'est-ce pas tandis qu'elle tenait ses pieds enlacés, qu'elle a ouï cette parole, si douce à son cœur : « En vérité je te le dis, il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ? » n'est-ce pas après un dernier baiser donné à ces pieds adorables, qu'elle a vu les lèvres de Jésus s'agiter et lui murmurer cette délicieuse parole : « Va en paix ? » Oui, elle est partie, le cœur plein de paix, mais aussi plein de souvenir... Elle n'oubliera plus ce Jésus si pardonnant ; elle l'aimera vivant, elle l'aimera mourant. Quand, à l'heure de la Passion, les Apôtres s'enfuient, Madeleine gravit les rampes du Calvaire, et quand Jésus est cloué à la croix, Madeleine est là, près de lui ; les soldats farouches... elle ne les craint pas ; son amour bannit toute frayeur.

Adstare non timet cruci !...
Truces nec horret milites,
Pellit timorem caritas.

Comme au banquet du Pharisien, blessée d'une blessure d'amour, elle lave de ses larmes les pieds ensanglantés ; elle les essuie de ses cheveux, elle les baise de sa bouche.

Amore currit saucia
Pedes beatos ungere,
Lavare fletu, tergere
Comis, et ore lambere !

Les artistes chrétiens ont éprouvé un singulier plaisir à représenter Marie-Madeleine aux pieds de Jésus. Il y avait dans l'attitude de la Mère de Dieu devant la Croix quelque chose de si divinement grand, une douleur à la fois tellement poignante et tellement maîtrisée, que leur pinceau tremblait devant l'auguste modèle ; mais quoi de plus humain, de plus tendre, de plus passionné que le type de Marie-Madeleine ? Est-il étonnant que l'art chrétien l'ait exprimé avec tant de vie et sous des formes si variées ?

Dans la fresque de Pérugin à Florence (église Sainte-Madeleine de Pazzi), Madeleine est agenouillée, à quelque distance de la croix, les mains jointes, les yeux sur les pieds du Sauveur, calme et recueillie ; elle semble entendre Jésus lui disant encore : « Madeleine, que ton âme soit en paix. »

Dans le tableau de Jordaens, elle est affaissée, plongée dans une immense douleur.

Le Rubens du Louvre nous montre en Madeleine l'amour dominant la douleur : elle baise affectueusement les pieds du Christ.

Sur la toile de Van Dyck, elle enlace la croix de ses bras et pose doucement son front sur les pieds, tout près des clous.

Parmi les modernes, Prud'hon, ce peintre voluptueux, qui a si mal compris le Christ

dans son tableau du Louvre, a représenté Madeleine d'une manière bien touchante. — Elle étanche le sang qui s'échappe des pieds du Sauveur.

Dans la toile de Munkacsy, la pécheresse se voile la face, et de ses deux mains, violemment pressées sur ses yeux, comprime les larmes prêtes à s'échapper. — C'est un des types de Madeleine les plus expressifs et les plus vrais. — Il en est un cependant qui le surpasse encore : on ne peut pas concevoir pose plus belle et idée plus touchante.

Allez au musée d'Anvers, et contemplez le Christ dit *à la lance ;* c'est une des œuvres capitales de Rubens. Jésus est en croix ; Longin s'apprête à lui donner le coup de lance. — Madeleine ne peut le souffrir, et son regard suppliant, et ses deux bras tendus, et ses deux mains ouvertes comme pour arrêter la lance, semblent dire au soldat : « Arrête ! ne le frappe pas ! »

Reynolds dit que ce profil de Madeleine sur cette toile est le plus beau profil qu'ait dessiné Rubens : l'attitude de la pénitente nous semble plus belle encore que son profil. Toute l'âme de Madeleine est dans ce geste, qui interdit au soldat de toucher à celui qu'elle a tant aimé, à celui qui lui a tant pardonné !

O Madeleine, donnez-nous l'amour de ce crucifix, que vous défendiez avec une sainte hardiesse, après l'avoir baisé avec une sainte passion !



IV. — LE BON LARRON.

Parmi les premiers amis du Crucifix, n'oublions pas le bon Larron qui, sur sa croix, entendit cette parole si consolante du Sauveur : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. »

Parmi toutes les crucifixions que nous avons étudiées, nulle part nous n'avons vu mieux exprimé l'état d'âme du bon Larron, que dans le *Manuscrit syrien* de Rabula, et *Le Crucifiement* de Cornélius, à Munich. Dans la miniature du VIe siècle, comme dans la fresque du XIXe, c'est dans la tête du larron inclinée vers le Sauveur, c'est dans son regard, une expression qui dit, tout à la fois, *pardon* pour une vie de crimes, et *merci* pour le ciel promis [1].

L'Eglise, dans sa liturgie, a placé, à la date du 24 avril, la fête du bon Larron. Son office renferme des textes bien touchants, tirés d'Isaïe. Vous qui, en lisant ces lignes, vous sentiriez comme le Larron, grandement redevables à la miséricorde divine, redites humblement, avec l'Eglise, devant le Crucifix qui vous a pardonné : « Le bras de Dieu n'est pas raccourci, puisqu'il m'a sauvé ; son oreille n'est pas endormie puisqu'il m'a entendu. » Ajoutez encore avec reconnaissance, en union avec le bon Larron : « Seigneur, vous avez sauvé mon âme de l'abîme ; vous avez jeté mes péchés derrière votre dos pour ne plus les voir ! » Pardon ! Merci !

1. La même fresque de Cornelius nous montre côte à côte deux autres amis du Sauveur en croix : c'est le centurion à cheval, qui, les mains jointes, avec une dévotion non contenue, regarde le Crucifix, et Longin qui, de sa lance, vient d'ouvrir le divin côté.

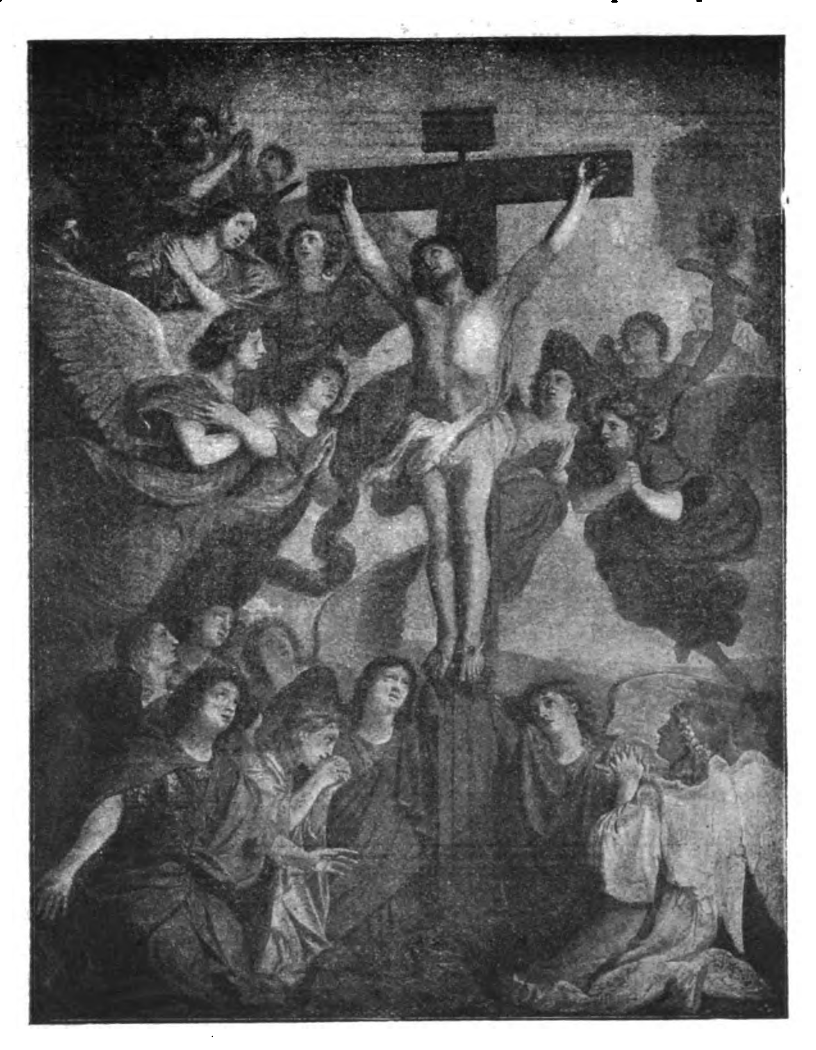




V. — LES ANGES AU CALVAIRE.

Parmi les amis du Crucifix, présents au Calvaire, pourrions-nous oublier les saints Anges ?

Au jardin des Oliviers, alors que l'âme de Jésus était torturée par la crainte, par l'ennui et la tristesse, alors que son cœur était broyé, comme l'olive sous le pressoir, alors que la sueur de sang s'échappait de ses membres et coulait sur le sol, alors que cette plainte jaillissait de ses lèvres : « Mon Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne



LE CRUCIFIX AUX ANGES.
Tableau de Lebrun au Louvre. Communiqué par le *Messager du Sacré-Cœur*.

de moi ! » un Ange, — c'est une vérité de notre foi, — vint du ciel et le fortifia : « *Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum* (1). »

Si Jésus fut ainsi fortifié par un Ange, au début de sa Passion, ne devons-nous pas penser que les Esprits célestes étaient là, pour l'assister, à cette heure solennelle où, dans d'atroces douleurs, il payait notre dette à son Père ?

1. *Luc*, XXII, 43.

Donnant corps à cette belle idée, Lebrun, dans sa fameuse toile du Louvre, *le Crucifix aux Anges*, a environné le Christ d'un cercle d'Anges qui prient, qui adorent, qui compatissent : les yeux du Sauveur, levés vers le ciel, semblent dire combien est douce à son Cœur cette assistance des esprits célestes.

Plusieurs ascètes pensent encore qu'à l'heure où Jésus rendit son âme à Dieu, les Anges pleurèrent la mort du Sauveur, attestant par leur désolation la douleur des créatures invisibles. C'est l'idée exprimée par Van Dyck dans sa fameuse toile de l'église Saint-Michel à Gand. La tristesse des Anges qui émergent des nuages est si vive et si vraie, qu'elle devient contagieuse et se communique au spectateur profondément ému.

Plus souvent, — nous l'avons vu dans notre étude des crucifix symboliques, — les Anges sont là, près de la croix, s'associant à l'œuvre de la Rédemption. Dans des calices, ils recueillent, pour le porter aux âmes, le sang qui s'échappe des plaies du Sauveur ; mandataires du Très-Haut, vivantes images des prêtres, ces anges de la terre qui, par les Sacrements, reçoivent le Sang de Jésus et le font arriver jusqu'aux âmes.

Pieux lecteurs, si vous aimez pratiquement le Crucifix, l'amour vous rendra apôtres. Alors vous ne vous contenterez pas de regarder la Croix comme un instrument de sanctification personnelle ; vous ferez comme les Anges, vous recevrez le Sang de Jésus découlant des plaies sacrées, et, par votre apostolat, vous le porterez jusqu'à l'âme de vos proches, de vos amis qui, depuis longtemps peut-être, ne bénéficient plus des mérites du Calvaire.

Saints Anges, amis dévoués du Crucifix, aidez-nous à faire de toutes nos paroles, de toutes nos actions les véhicules de la grâce, des coupes d'or, pleines du Sang divin !





LE PÈRE CÉLESTE PRÉSENTE SON FILS CRUCIFIÉ AUX SAINTS.
(Tableau d'Albert Dürer, au musée de Vienne.)



Chapitre Deuxième.

LE CRUCIFIX, LIVRE DES SAINTS.



Au musée de Vienne, on admire le fameux tableau d'Albert Dürer, *la Toussaint*. On y voit le Père céleste tenant sur ses genoux son Fils crucifié et l'offrant à la contemplation des Saints réunis. Prophètes, patriarches, vierges, martyrs, confesseurs ont les yeux fixés sur le Sauveur. Cette toile ne représente pas seulement un symbole ; elle reproduit un fait historique. Le Crucifix, sur la terre, nous allons le prouver par les textes des écrivains sacrés, c'est le livre où les Saints lisent et apprennent les leçons du renoncement ; au ciel, les plaies de Jésus transfiguré seront l'éternel et délicieux objet de leur vision.

Saint Augustin a écrit cette parole : « *Crux Christi non solum est lectulus morientis, sed et cathedra docentis :* La croix n'est pas seulement le lit de douleur où Jésus expire, mais encore la chaire d'où il enseigne [1]. »

C'est par les paroles et les exemples tombés de cette chaire, que le Sauveur, dans la suite des siècles, édifiera les âmes.

Dans son second sermon sur la Passion, Bossuet, résumant la tradition des Saints, donne au divin Crucifié un nom qui se rapproche fort de l'expression de saint Augustin ; il l'appelle *un livre :* « Ouvrez vous-même le livre ; lisez de vos propres yeux ; les caractères en sont assez grands et assez visibles ; les lettres en sont de sang, pour frapper la vue avec plus de force ; on a employé le fer et la violence pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié. »

Cette comparaison, employée par Bossuet, était chère aux Saints. Estimant, avec saint Paul, ne rien savoir que Jésus et Jésus crucifié, ils se plaisent à répéter que leur crucifix est *leur livre*, source de toute leur science.

Saint Jérôme découvrait, dans ces feuillets sanglants, des enseignements si profonds, qu'il engageait ses disciples à ne pas se contenter d'une première lecture : « *Lisez*, leur disait-il, *et relisez le Christ.* »

Dès le V[e] siècle, Samson, jeune enfant que son savoir fit élever plus tard au siège épiscopal de Dol, en Bretagne, affirmait plus apprendre au pied de son crucifix que dans tous les livres de philosophie.

Le crucifix, nous l'avons dit, c'est le livre que saint Bonaventure aimait à consulter. avant de prendre la plume.

Saint Dominique priait un jour au pied de son Christ. Au sortir de l'oraison, un frère convers l'aperçoit, les yeux gonflés de larmes : « Père, lui dit-il, pourquoi pleurer ainsi ? — Comment ne pleurerais-je pas ? reprit le saint Patriarche, *la croix est mon*

1. *Orat. 119 in Joannem.*

grand livre de comptes ; j'y vois d'une part le nombre de mes péchés, de l'autre le sang que Jésus a dû verser pour payer ma dette. Comment ne pas pleurer à cette vue ? »

Au siècle suivant, l'illustre fils de saint Dominique, le thaumaturge de l'Occident, saint Vincent Ferrier, ne se séparait jamais de son crucifix ; il disait y trouver toutes les lumières répandues dans la Sainte Ecriture et l'appelait *sa grande Bible.* — C'est là, c'est dans les feuillets de ce livre qu'au XVI[e] siècle, saint Jean de Dieu apprit pratiquement l'amour de l'humiliation et du mépris, à l'exemple de Celui qui avait été humilié et méprisé pour nous.

A la même époque, saint Thomas de Villeneuve produisit tant de fruits dans les âmes que les contemporains le comparaient à saint Paul pour la doctrine, à Elie pour le zèle. Charles-Quint en voulut faire le conseiller de sa vie. — Où Thomas puisait-il cette sagesse surnaturelle? Il nous le dit : *Moins dans les livres qu'au pied du Crucifix.*

S. BONAVENTURE MONTRE A S. THOMAS D'AQUIN LE LIVRE OU IL PUISE TOUTE SA SCIENCE.
Tiré du *Génie civilisateur* de Magaud.
Chez Plon, Nourrit et C[ie], éditeurs.

Si les Jérôme, les Dominique, les Bonaventure, les Vincent Ferrier, les Jean de Dieu, les Thomas de Villeneuve, docteurs, fondateurs d'ordres, ascètes, directeurs d'âmes, archevêques, ont puisé dans ce livre « plus que dans tous les livres de philosophie » l'art de diriger les fidèles, c'est là surtout, c'est dans le Crucifix, tout enluminé de sang, que les Saints ont appris à sanctifier leurs propres âmes.

C'est que, en dernière analyse, la sanctification d'une âme se réduit toujours à deux éléments, un élément négatif et un élément positif.

Vous trouvez ces deux éléments dans la formule de la vie parfaite, donnée par le Maître : « Si quelqu'un veut venir à moi, *qu'il se renonce*, voilà l'élément négatif ; et *qu'il me suive*, voilà l'élément positif (1). »

Vous le trouverez dans la formule employée par saint Paul, dans son épître aux Colossiens : « *Dépouillez* le vieil homme avec ses actes (c'est bien l'élément négatif) et *revêtez* le nouveau (c'est l'élément positif) (2). »

Vous les trouverez dans l'*Imitation de Jésus-Christ* ou le Sauveur dit au chrétien : « Mon fils, *abandonne-toi* (encore l'élément négatif) et *tu me trouveras* (l'élément positif) (3). »

Vous les trouvez dans Bossuet, au cours de la Passion que je vous citais tout à

1. *Saint Matthieu*, XVI, 24.
2. *Aux Colossiens*, III, 9 et 19.
3. *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre XXXVII, I.

l'heure : « Quitter tout pour sauver son âme, en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme, et ne la voyez-vous pas, toute ramassée en Jésus crucifié ? »

Oui, Bossuet dit bien : *quitter tout*, pour sauver son âme (élément négatif) et *aller à Dieu* (élément positif), c'est là toute la science du christianisme, toute la science de la sainteté, et cette science je la trouve toute ramassée en mon crucifix, en Jésus crucifié.

Nous voudrions vous montrer par des traits tirés de la vie des Saints que le premier élément de la sainteté, quel qu'en soit le n m, qu'on l'appelle *renoncement* avec Notre-Seigneur, *dépouillement* avec saint Paul, qu'il consiste à s'*abandonner*, comme le veut



EN REGARDANT SON CRUCIFIX,
SAINT JEAN DE DIEU APPREND LE MÉPRIS DU MONDE
D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies.

l'auteur de l'*Imitation*, ou à *tout quitter*, comme le demande Bossuet ; élément qui, en tout cas, n'est pas fait pour plaire à la nature déchue, parce qu'il implique une idée de destruction et de mort à soi-même, est cependant facile à réaliser pour toute personne qui médite et comprend les leçons du Crucifix.

Nous verrons ensuite, l'histoire des Saints à la main, que le second élément de la sainteté, fruit du premier, qu'il s'appelle *suivre* Jésus, *revêtir* Jésus, *trouver* Jésus, *aller* à Jésus, toutes expressions qui peuvent se résumer en celle-ci : « union intime avec Jésus, » a été la récompense des âmes vaillantes qui ont mis en pratique les leçons du Crucifix.





Chapitre Troisième.

LE CRUCIFIX ÉCOLE DES RENONCEMENTS JOURNALIERS.



Se renoncer. » Quel vilain mot ! Se renoncer ! bon pour la Carmélite, enfermée derrière sa triple grille ! Mais me voyez-vous prenant à tâche de me renoncer, moi, femme du monde, et du grand monde ?

— Madame, elle était du monde aussi, et du grand monde, Elisabeth de Hongrie. Noble épouse de Louis, Landgrave de Hesse et de Thuringe, elle portait au front le triple diadème d'une haute naissance, d'une immense fortune et d'une illustre alliance, mais dès son enfance, elle a compris les plaies de Jésus crucifié, et se renoncer lui est devenu un besoin.



EN REGARDANT SON CRUCIFIX, SAINTE JEANNE DE VALOIS RENONCE JOYEUSEMENT A SA COURONNE. (D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies.)

Un jour, jeune encore, elle entre dans une église ; elle est vêtue de soie et porte sur ses cheveux une couronne d'or et de pierreries. Soudain, le crucifix attire ses regards : « Me voici couverte de soie et couronnée d'or, se dit-elle toute honteuse, tandis que mon Seigneur est nu sur la croix et couronné d'épines. » Elle arracha sa couronne et ne parut plus à l'église qu'en robe de laine. — C'est en regardant, elle aussi, le crucifix, que Jeanne de Valois renonça gaiement à la couronne royale que la fortune lui enlevait.

Oh ! que le renoncement est facile à qui regarde le crucifix !

Quoique appartenant à une famille d'artisans, elle était du monde encore, au moins par les apparences, la jeune Catherine, patronne de Sienne. Sa mère veut la marier et, — nous dit son historien, — « Catherine se laisse vêtir avec élégance, elle accepte toutes les parures dont on relevait sa fraîcheur et sa beauté ; elle soigna son corset, elle se fit jolie et chercha à plaire. » Mais c'est elle qu'on représentera plus tard dans une vieille gravure du XVe siècle, tenant en main un crucifix avec ces mots, écrits tout près : *Jesu dolce, Jesu amore !* — Jésus crucifié, *son doulx Jésus*, Jésus son amour fut

plus fort que le monde. Catherine va se dépouiller de son plus riche ornement : elle prend des ciseaux, saisit ses longues tresses et coupe ses beaux cheveux noirs.

Dites-moi, si les femmes chrétiennes du monde, chaque matin, à leur lever, au lieu de donner leur premier regard à leur miroir, le donnaient à leur crucifix, si elles voyaient sous les épines les cheveux de leur Sauveur collés en plaques rougeâtres, diadème de douleur, rançon anticipée de leur vanité féminine, auraient-elles le triste courage de se bâtir au sommet de la tête, — c'est l'expression de S. Jérôme, — une tour faite avec les cheveux d'un autre [1] ?

Elles qui prétendent n'avoir pas le temps de méditer, elles consacreraient tous les matins, à l'oraison, le temps employé jusque-là à la construction de leur tour, et elles entendraient tomber des lèvres de leur crucifix ces paroles que Notre-Seigneur adressait à Marguerite de Cortone, l'amante des plaies du Crucifix : « Je gémis des modes vaines, nouvellement introduites dans les vêtements et les ornements... elles font pécher mortellement ceux dont elles attirent les regards, en imprimant dans leurs esprits des imaginations impures. Oui, je suis souvent mortellement atteint par ces dentelles, ces parures, ces frisures de cheveux, car ceux qui les font, portent sur leur face l'orgueil et les insignes de Satan [2]. »

Ce n'est pas par des paroles seulement que le crucifix enseigne le renoncement au luxe et à l'excès de la parure, c'est encore par des actes. Il est un christ fameux, vénéré à la cathédrale de Burgos. « La tradition, nous dit Ozanam, lui attribuait ce touchant prodige : on avait placé sur la tête du Christ une couronne d'or, mais cette tête sacrée la secoua, ne voulant être couronnée que d'épines, et le riche diadème resta à ses pieds [3]. »



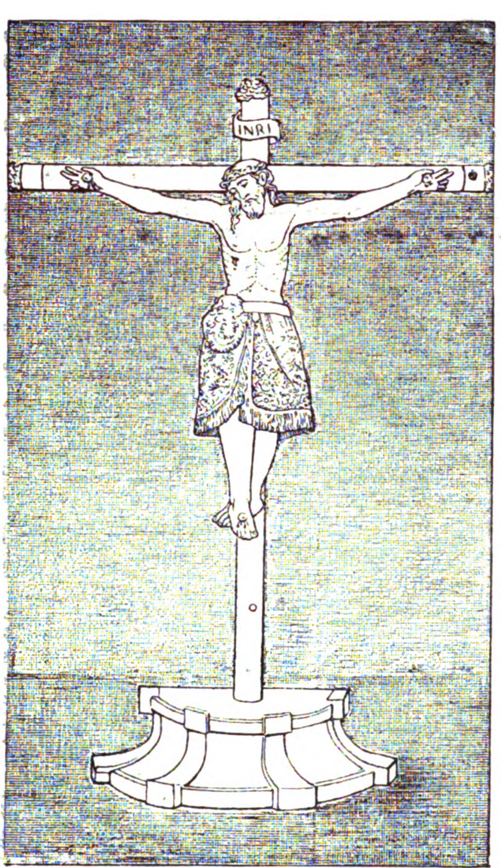
SAINT NICOLAS DE TOLENTINO
puise dans son amour du crucifix son esprit de mortification

Madame Lebœuf, morte en odeur de sainteté, chez les Dames Jacobines de Dijon, avait été longtemps enlacée dans les filets du monde. Un jour, ses yeux tombent par hasard sur un crucifix qui était dans sa chambre ; elle est troublée, elle sent le remords ; ce crucifix lui dit : « Renonce-toi et suis-moi. » Elle ne veut pas se renoncer. Chaque fois qu'elle aperçoit le crucifix, c'est la même voix qui s'en échappe. Importunée, elle met un rideau devant l'image. Vains efforts. Elle entend toujours la voix. Vaincue, elle se décide enfin à suivre le conseil du Christ. — Elle renonce à la bagatelle qui, si longtemps, l'a séduite, elle modèle sa vie sur le crucifix ; et le 14 décembre 1759, elle meurt saintement, en tenant ses lèvres collées sur ce crucifix qu'elle avait jadis essayé de soustraire à ses yeux [4].

1. Alienis capilis turritum verticem struere. (S. Jérôme à Démétriade.)
2. Marguerite de Cortone. *Sa vie*, Chapitre IX, § 40.
3. Ozanam, *Pèlerinage au pays du Cid*.
4 Voir sa *Vie*, par M. l'abbé Goujet.

Dans son Evangile, Notre-Seigneur, en deux mots, a peint l'homme que la richesse attache à la terre : « Il était revêtu de pourpre et de lin, et il faisait, chaque jour, de splendides festins (1). » Vaniteux et gourmand, voilà bien le mondain.

Nous venons de voir comment, à la vue de Jésus crucifié, Elisabeth de Hongrie, Catherine de Sienne, Marguerite de Cortone et Mme Lebœuf avaient rejeté loin d'elles la pourpre, les parures et la fascination de la bagatelle. La vue du crucifix n'est pas moins efficace pour réagir contre la sensualité de la bouche.



LE CRUCIFIX DE SAINTE ROSE DE LIMA, conservé en l'église des Dominicains de Lima.

Nicolas de Tolentino était rempli d'une tendre affection pour la passion du Sauveur. Aussi à l'exemple de son grand patron, aimait-il à jeûner trois fois la semaine.

Rose de Lima avait un amour ardent pour la croix. En méditant son crucifix, elle avait vu les lèvres de Jésus abreuvées de fiel, desséchées par la soif. Elle veut imiter son Sauveur : « Dès son enfance, lisons-nous en sa vie, elle s'abstint de manger de toutes sortes de fruits qui sont excellents dans le Pérou. A l'âge de six ans, elle commença à jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau ; elle mêlait à ses aliments de l'absinthe et autres herbes amères, et elle avait un vase plein de fiel dont elle se lavait la bouche, chaque matin, en mémoire du fiel dont le Sauveur a été abreuvé sur la croix. »

Chers lecteurs, si la vue du crucifix ne vous pousse pas à cette mortification héroïque, elle vous détournera du moins des raffinements de la sensualité moderne. Disciples du Crucifié, vous ne serez pas de ces gourmets, plus païens que chrétiens, privant leurs fournisseurs du repos dominical pour faire paraître, le dimanche, sur leur table, un pain plus mollet, une pâtisserie plus fraîche et plus exquise.

1. *Luc*, xvi, 29.



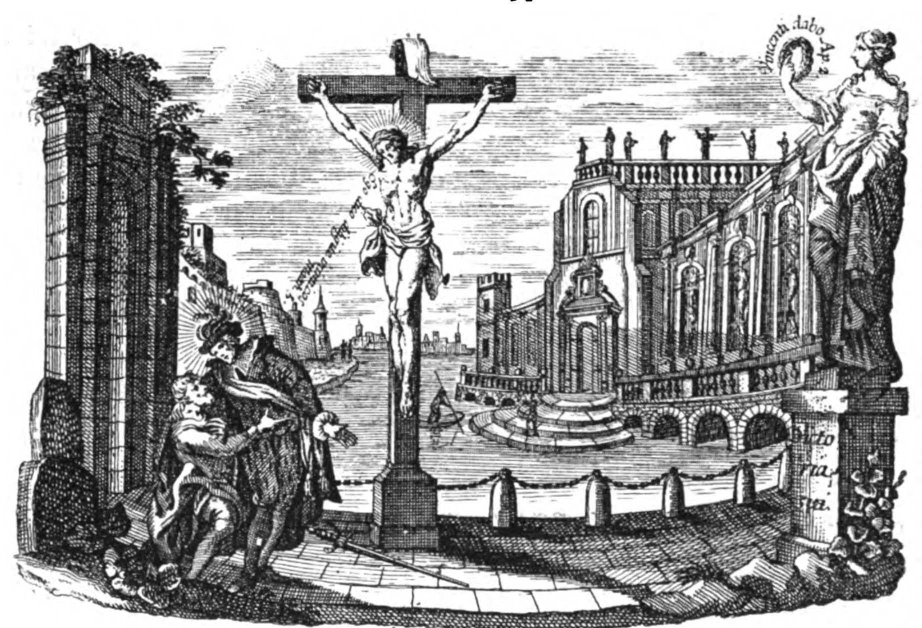


Chapitre Quatrième.

LE CRUCIFIX, ÉCOLE DES GRANDS SACRIFICES.



UAND saint Paul nous dit de dépouiller le vieil homme avec ses œuvres, *cum actibus suis*, il semble principalement viser le dépouillement de l'âme. Une des affections mauvaises les plus difficiles à dépouiller, c'est le ressentiment : on a été lésé dans ses intérêts, froissé dans son amour-propre, blessé peut-être dans son honneur, et l'on garde volontairement dans le cœur de l'amertume, parfois même de la haine, pour l'auteur de ce dommage fait à nos biens ou à notre réputation, oubliant que Notre-Seigneur nous dit en saint Matthieu : « Si tu apportes ton offrande à l'autel et que là



SAINT JEAN GUALBERT, A LA PENSÉE DE JÉSUS-CHRIST, PARDONNE A SON ENNEMI.
(D'après une vieille gravure.)

tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande près de l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et puis tu viendras offrir ton présent [1]. »

Que de chrétiens, hommes et femmes, détournés du service de Dieu par un ressentiment, par une rancune volontaire ! Qu'ils regardent donc la croix ! La première des sept paroles qu'y prononce le Sauveur est une parole de pardon.

1. *Saint Matthieu*, v, 24.

Dans la première moitié du XVI[e] siècle, vivait un gentilhomme nommé Jean Gualbert : un de ses parents ayant été assassiné, Jean résolut de tuer le meurtrier. « Un jour, dit son historien, que notre Saint allait à Florence, rêvant dans son esprit comment il pourrait trouver l'auteur du crime et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Gualbert saisit son épée ; il va la passer au travers du corps de son ennemi ; mais celui-ci se jette soudain aux pieds de Jean et, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la Passion de Jésus-Christ, de ne pas lui ôter la vie. Le gentilhomme fut touché : « Je ne puis vous refuser, dit-il, ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Priez Dieu de me pardonner mon péché, » et il l'embrassa avec effusion.

Jean continue son chemin jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat ; il entre dans l'église : tandis qu'il priait, le crucifix (1), sur l'autel, incline la tête, comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour.

LE BIENHEUREUX LOUIS BERTRAND.
Le pistolet miraculeusement changé en crucifix.
(D'après une ancienne gravure.)

Vers la même époque, saint Louis Bertrand, par l'intervention miraculeuse du crucifix, ramenait à des sentiments de clémence l'âme ulcérée d'un gentilhomme. — Le Saint avait repris publiquement les vices alors régnants. Parmi ses auditeurs, un gentilhomme se crut spécialement visé et résolut de se venger. Il va à la rencontre de Louis Bertrand et dirige sur lui le canon de son pistolet. Le saint Dominicain, sans s'émouvoir, fait sur l'arme un signe de croix. Le pistolet vole en éclats. A sa grande surprise le gentilhomme, au lieu de l'arme meurtrière, ne voit plus dans sa main que le doux emblème de la miséricorde, le crucifix. Tout ému, il se jette aux pieds du thaumaturge et lui demande humblement pardon. Ce fait miraculeux est rapporté par le promoteur même de la cause de canonisation de saint Louis Bertrand, et inséré dans le Bréviaire Dominicain (2).

Voici un fait, qui, sans avoir le caractère miraculeux des prodiges que nous venons de raconter, montre comment, par sa seule vue, le crucifix désarme parfois, même le bras d'un incrédule.

Un sceptique de notre siècle, dans un accès de colère, allait poignarder, au milieu de son sommeil, celle qu'il croyait infidèle ; sur la poitrine qu'il allait percer il aperçoit un christ d'ébène. Ecoutez, telle qu'elle nous est racontée dans une page fameuse, la victoire du crucifix sur une âme avide de vengeance : « Je reculai, frappé de crainte ; ma main s'ouvrit, et l'arme tomba... Je joignis les mains tout à coup et me sentis fléchir vers la terre : « Seigneur, mon Dieu, dis-je en tremblant, Seigneur, mon Dieu, vous étiez

1. Ce crucifix est vénéré à Florence, dans l'église de la Trinité.
2. Voir dans les Bollandistes, 10 octobre. *Vita auctior, auctore Bartholomæo, Avignano, causæ canonizationis auctore.*

là !... » Un seul instant m'avait rendu le calme, la force et la raison Je m'avançai, je m'inclinai... je baisai le crucifix. « Dors en paix, lui dis-je, Dieu veille sur toi... j'en jure par ton Christ, je ne tuerai, ni toi, ni moi... Et toi, Jésus, qui l'as sauvée, pardonne-moi... Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai pas cherché dans les temples ; mais grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas appris encore à ne pas trembler. Une fois, avant de mourir, je t'aurai du moins baisé de mes lèvres... Souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur, en te voyant cloué sur une croix. Impie, tu l'as sauvé du mal. » Si la vue du crucifix désarme la passion ; si elle va jusqu'à donner au chrétien la force d'embrasser un meurtrier, elle lui donne encore la force de baiser avec résignation la main de Dieu, quand elle brise notre cœur, en dépeuplant notre foyer.

En racontant le massacre des Innocents, saint Matthieu remarque qu'on entendit en Rama des pleurs et des hurlements : c'est Rachel qui pleure ses fils, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

Trente-trois ans plus tard, Rachel, dans la contemplation de son Dieu crucifié, eût pu trouver une consolation qu'elle n'avait pas alors. — La bienheureuse Mélanie, écrit saint Jérôme, venait de perdre un mari tendrement aimé, elle le pleurait encore, quand soudain son fils unique lui est ravi par la mort. « D'abord, elle reste immobile de douleur et comme terrifiée par ces coups redoublés. Mais elle aperçoit son crucifix ; elle le prend, elle le baise, et, en le baisant, elle trouve la force de bénir Dieu. »

Dans le cours des âges, que de mères, que de veuves, frappées de coups semblables, ont trouvé le courage dans ces plaies de Jésus, où Mélanie l'avait puisé !

La mort prématurée de ces êtres chers qu'unissent les liens du sang, est peut-être le sacrifice le plus cruel que Dieu puisse imposer ici-bas à un cœur humain.

Il est un sacrifice plus méritoire encore, parce qu'il est volontaire, c'est le sacrifice qu'un jeune homme et qu'une jeune fille font à Notre-Seigneur en entrant dans la vie religieuse ; sacrifice que saint Thomas ne craint pas d'appeler un holocauste, parce que l'on s'y consacre à Dieu totalement, sans rien réserver de la victime offerte (1), sacrifice si agréable au Créateur que, selon le Docteur angélique, en embrassant l'état religieux on obtient la même grâce qu'en recevant le Baptême (2) ; sacrifice, à toute époque, douloureux à la nature, puisque les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, flammes de l'holocauste, consument ce qu'un être a de plus cher au monde, les biens de la fortune, les plaisirs du corps, l'indépendance de la volonté, — sacrifice plus douloureux de nos jours, où le jeune homme et la jeune fille, appelés de Dieu, se voient trop souvent contrariés dans leurs desseins par l'égoïste amour, par la cruelle tendresse de leurs parents, et se voient dès lors contraints, pour répondre à l'appel divin, de s'arracher violemment aux bras d'un père et de faire couler les larmes d'une mère.

Quel est le principe de ce grand sacrifice ?

Dans la discussion fameuse d'une loi néfaste, un orateur sectaire cherchant à expliquer l'existence de nos 160,000 religieuses françaises, disait, le 15 janvier 1901, aux représentants de la nation : « Dans la lutte actuelle pour l'existence... on comprend à merveille que l'oubli du souci matériel puisse apparaître, même au fond d'un couvent, comme une séduction suprême (3). »

1. *Summa Theolog.* IIa IIæ, q. 186, art. 1.
2. *Ibid.*, IIa IIæ, q. ult., art. 3 ; ad 3.
3. M. René Viviani. — Chambre des Députés. Séance du 15 janvier 1901.

Non, ce n'est pas un mobile si bas qui entraîne dans les cloîtres des multitudes de jeunes gens et de jeunes filles, que leur fortune mettait bien souvent à l'abri *du souci* matériel : « Ce qu'il y a dans ce grand mouvement des consciences catholiques, c'est la foi, la foi dans le Christ ! Il y a là des jeunes gens qui ont été séduits dans leur jeunesse, par quoi ? Par l'idéal chrétien... idéal de dévouement, idéal de sacrifice, idéal d'abnégation, idéal d'apostolat (1) ; » idéal qu'ils ont deviné, compris, ambitionné, en regardant et en méditant le crucifix. Aussi, tant qu'il y aura des crucifix, il y aura des vocations religieuses, et « pour détruire les couvents, pour anéantir les vocations, il faudrait encore, — on l'a fort bien dit, — pouvoir atteindre Celui qui les inspire depuis dix-neuf siècles... Il faudrait supprimer ce grand Christ protecteur, dont la figure triste et divine appellera toujours... l'Humanité souffrante, l'Humanité qui a faim et soif d'idéal et d'amour surnaturels (2) ! »

Le crucifix, inspirateur de la vocation, est la grande force des appelés, à l'heure décisive et parfois douloureuse, où il faut dire adieu à tout ce qu'on a aimé.

Oh ! qu'il est dur parfois d'abandonner le foyer qui nous a vus naitre ! « Lorsque je sortis de ma maison paternelle, dit sainte Thérèse, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie... je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres (3)... »

O vous que Dieu, par une faveur inestimable, appellerait à cette agonie volontaire, à ce sacrifice suprême, ne tremblez pas, mais regardez le crucifix : il a été la force de Thérèse, il sera la vôtre. Vous entendrez Jésus crucifié, type parfait du religieux (4), vous redire : « Je rendrai mes vœux au Seigneur en face du peuple entier. » Et, à son exemple, vous attacherez irrévocablement votre vie à sa croix.

Poussée par la grâce, une jeune fille du grand monde souhaitait devenir enfant de sainte Thérèse. Elle se présente au Carmel. Pour éprouver sa vocation, la Supérieure fait à l'aspirante une affreuse peinture des austérités du cloître : « Dans votre vie nouvelle, au lieu de votre charmant boudoir, vous n'aurez qu'une sombre cellule ; la nuit, pour reposer, au lieu de sommiers élastiques, une dure paillasse ; au réfectoire, au lieu de vos mets délicats, des aliments grossiers et le jeûne bien souvent. Vous êtes habituée aux compliments de vos amies ; ici, au Chapitre, vous n'aurez guère que des avis et des réprimandes. »

La jeune fille se taisait.

— Eh bien ! que vous en semble ? reprit la Supérieure.

— Ma Mère, je n'ai qu'une question à vous faire : Y a-t-il chez vous des crucifix ? y en a-t-il dans cette cellule où l'on est si mal logé et si mal couché ? y en a-t-il dans la salle du Chapitre où l'on reçoit de si vertes réprimandes et de si rudes corrections ?

— Oui, ma fille, il y en a partout.

— Ah ! ma Mère, ajouta la courageuse postulante, j'espère ne trouver rien de difficile là où je trouverai le crucifix (5) !

Elle raisonnait cette vaillante, comme raisonnait, dès le VIIe siècle, sainte Dymphne, fille d'un roi d'Irlande : elle se sent pressée de garder à Dieu sa virginité : « Tu mourras, lui dit son père, si tu persévères dans ton ridicule dessein. — Père, avec l'aide du Christ, je mourrai. » Et elle mourut, les yeux fixés sur le crucifix.

1. M. l'abbé Gayraud. — Chambre des députés. Séance du 24 janvier 1901.
2. *Croix de Paris*, 20 janvier 1910. Article de Pierre l'Ermite.
3. Sainte Thérèse. — Sa vie par elle-même, IV page 33.
4. Mgr Gay, *Etat religieux*, page 93.
5. On raconte un trait semblable du bienheureux Laurent de Brindes, issu, au XVIe siècle, des illustres familles de Rossi et de Masella. Il se présente chez les Capucins. Le P. Laurent de Bergame, provincial, le conduit dans une misérable cellule : « C'est là qu'il vous faudra passer votre vie. — Que cette cellule renferme un crucifix, dit le jeune seigneur, et elle me semblera plus belle que les salles de mes palais ! »



Taine, dans son étude des origines de la France contemporaine, a une bien belle page sur la fidélité des Religieuses pendant la grande Révolution.

En 1790, elles étaient 37,000, réparties en 1500 maisons. Les sectaires d'abord veulent arracher aux cloîtres ces malheureuses, qu'ils prétendent avoir été enfermées de force dans leur couvent.

Une enquête est ordonnée sur cette prétendue violence. Un membre du comité en donne le résultat à la tribune française. Il doit avouer que les Religieuses, bien loin de subir aucune contrainte, déclarent par lettres et adresses vouloir rester dans leur prison volontaire : « Nous préférerions, disent plusieurs d'entre elles, le sacrifice de nos vies, au sacrifice de notre état. »

D'autres ajoutent : « Nous protestons devant la nation, en face du ciel et de la terre, qu'il n'est donné à aucun pouvoir de nous arracher l'amour de nos engagements, et nous les renouvelons, ces engagements, avec encore plus d'ardeur que nous ne les fîmes à notre profession [1]. »



SAINTE DYMPHNE,
ravie d'amour pour Jésus crucifié, renonce à la vie, plutôt que de renoncer à sa virginité. (D'après une vieille gravure.)

Quelle est donc la chaîne mystérieuse qui les rive à une vie toute faite de renoncements ?

Portent-elles sur elles quelque talisman, qui donne des reflets dorés à ces grilles de fer qui les séparent du monde ? Oui, le crucifix, voilà leur talisman : c'est lui qui leur a inspiré la pensée de la vie religieuse, c'est lui qui les maintient dans les renoncements quotidiens de la vie religieuse.

C'est lui qu'une âme contemplative chantait en ces strophes pleines d'une naïve passion :

Oh ! viens, viens sur mon cœur, n'es-tu pas mon partage ?
N'es-tu pas mon trésor jusqu'au dernier soupir ?...
N'es-tu pas de l'Epoux dont tu m'offres l'image,
Le plus doux souvenir ?

1. Taine, *La Révolution*, I, page 217.

Tu me tiens lieu de tout : de trésor, de patrie,
Tout ce que j'ai laissé, tu le deviens pour moi :
Mon amour, mon seul bien, ma liberté, ma vie,
Ma famille, c'est Toi !

Je ne veux, pour ma part, que tes clous, que tes larmes.
Que m'importe le monde et sa vaine faveur !
Un soupir, à tes pieds, a pour moi plus de charmes
Que ses chants de bonheur.

Tu me suivras partout. — A mon heure dernière
C'est toi qui répondras à mon regard mourant...
Toi qui comprendras seul la muette prière
De mon cœur expirant...

C'est toi qui veilleras sur ma cendre glacée :
Entre mes doigts raidis, toi qui brilleras seul ;
Toi qui demeureras, quand tout m'aura laissée,
Sous mon pâle linceul !

Oh ! viens, viens sur mon cœur, gage qui me fait vivre,
Parle-moi de mon DIEU... redis-moi son amour...
Donne-moi de l'aimer, de souffrir, de le suivre,
Jusqu'à mon dernier jour !

« Seigneur, dit le chrétien au livre de l'*Imitation* (1), combien de fois me renoncerai-je ? et en quoi faut-il m'abandonner ?

— Toujours et à toute heure, reprend Jésus, dans les petites choses comme dans les grandes, *sicut in parvo*, *sic et in magno*. »

Le crucifix, nous venons de le voir, aide à ce renoncement dans les petites choses, comme dans les grandes.

Sa vue inspire à la mondaine d'enlever à son front cette parure recherchée, de démolir la tour de Babel de ses cheveux empruntés, de biffer en son menu de dimanche cette friandise exquise qui, par un surcroît de travail, priverait son fournisseur d'un repos si justement imposé par Dieu. — Ce sont là les petits dépouillements dont parle l'Imitation, *sicut in parvo*.

Le crucifix est aussi l'inspirateur des grands renoncements.

Le ressentiment est au fond de votre cœur ; la vue du crucifix l'étouffe. La mort a fait le vide à votre foyer, les pieds du crucifix que vous baisez, arrêtent vos plaintes et sanctifient vos larmes.

Dieu fait à votre famille le grand honneur d'une vocation religieuse. Parents, Jésus vous dit : « Offre ton enfant, comme mon Père m'a offert pour le rachat du monde. »

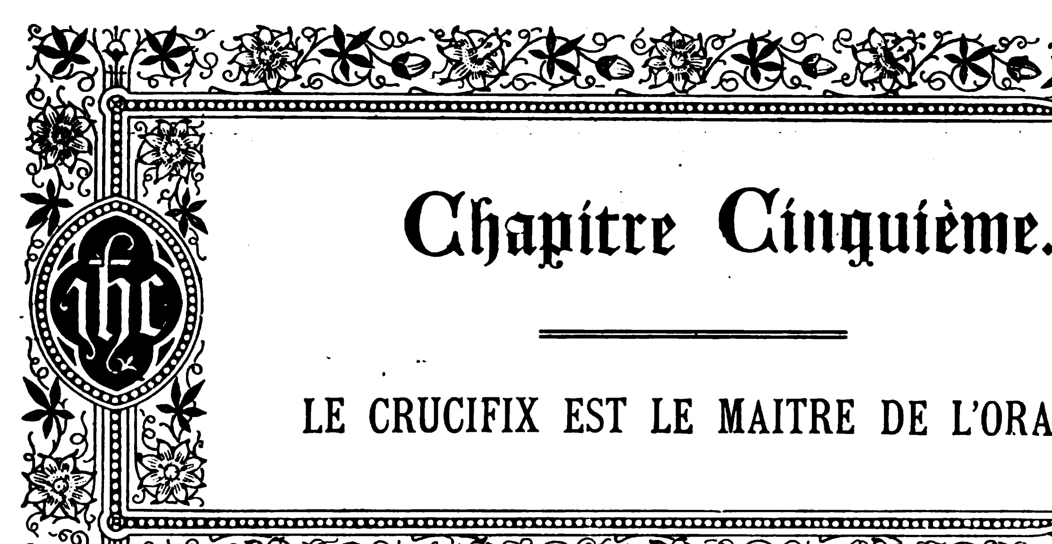
Elu du Seigneur, fiancée du Christ, le crucifix vous dit : « Renonce à tout ce que le monde aime, et que tes trois vœux, clous crucifiants, te fixent à ma croix ! »

Voilà les grands renoncements inspirés par le crucifix : *sic et in magno*.

Tous ces renoncements, grands et petits, doivent mener l'âme à la suite de Jésus : Qu'il se renonce... et me suive. Or, nous allons le constater dans la suite de ce livre, par une conduite providentielle de Dieu, glorifiant ainsi l'image de son Fils en croix, cette union à Jésus jaillit encore naturellement de la dévotion au crucifix. Si bien que le crucifix est partout dans la sainteté des saints ; il facilite leur renoncement et, en récompense de ce renoncement même, il les mène aux joies de l'union avec Notre-Seigneur, union dans l'oraison, union dans l'apostolat, union dans l'immolation.

1. *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre XXXVII, paragraphes 2 et 3.





Chapitre Cinquième.

LE CRUCIFIX EST LE MAITRE DE L'ORAISON.



OTRE Seigneur en croix est le principe de la haute contemplation des Saints. Celui-là se tromperait qui prétendrait, comme certaine école de contemplatifs au XVI[e] siècle, arriver à des états d'oraison sublime, sans passer par l'Humanité sainte de Jésus et de Jésus crucifié. Sainte Thérèse avait failli partager cette opinion ; mais, comme elle pleura son erreur ! Sa plume semble encore humide de ses larmes, quand elle trace ces lignes :

« O Seigneur de mon âme, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai partagée dans mon ignorance. Je la considère comme une grande trahison, dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître, et quoique ce fût innocemment, je ne saurais trop la pleurer (1). »

Chacun sait les extases extraordinaires dont Dieu favorisa Madeleine de Pazzi, l'héroïque fille de sainte Thérèse. Pour elle aussi, la dévotion au crucifix fut le principe de cette haute oraison.

« Elle avait pour Jésus souffrant, nous dit le P. Cepari, tant de dévotion, qu'on la vit une fois, le crucifix à la main, le contempler pendant trente heures de suite, sans en détourner un seul instant ses regards, tantôt fondant en larmes, tantôt prenant un visage animé et plaidant contre les Juifs la cause de cet innocent Agneau avec une éloquence surhumaine (2). »

« Un autre jour, ajoute son historien, tenant un crucifix en main, transportée de la violence de l'amour qui brûlait son cœur, elle s'en alla, courant par le monastère sans pouvoir se contenir, et criant à haute voix : « O amour ! ô amour ! ô amour ! » puis, tantôt elle regardait le crucifix, tantôt elle le pressait tendrement sur la poitrine, et l'embrassait avec une incroyable ferveur, redoublant toujours : « O amour ! ô amour ! je ne » finirai jamais de vous appeler amour, mon cher amour, la joie de mon cœur, l'espé» rance et tout le réconfort de mon âme, » et arrêtant les yeux sur le côté ouvert, elle témoignait y apercevoir des choses admirables. »

Oh ! oui, le crucifix est le maître de l'oraison, et qui sonde ses plaies y découvre des choses admirables.

Bien avant Thérèse de Jésus et Madeleine de Pazzi, fleurs empourprées du Carmel, n'est-ce pas dans les blessures du Crucifié que saint Bruno puisait son dégoût des choses de la terre et ses saints désirs du ciel ? n'est-ce pas dans les blessures du crucifix que

1. Sainte Thérèse. Sa vie écrite par elle-même, publiée par le P. Bouix, chez Lecoffre, 1880, chapitre XXII, page 248.
2. Sa vie, par le P. Cépari, tome I[er], chapitre V, page 84.

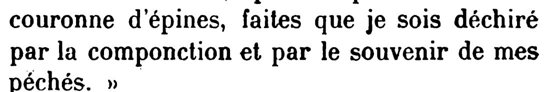
saint Bernard, saint François et saint Bonaventure, ces grands contemplatifs du moyen âge, avaient puisé leur amour de Dieu ?

Ecoutez cette page de l'abbé de Clairvaux :

« Accordez-moi, Seigneur, la grâce de reproduire, de quelque manière, en ma vie, le mystère de votre sainte Passion. Et d'abord daignez charger les épaules de votre serviteur de cette suave croix, qui devient pour tous ceux qui la portent, un arbre de vie ; donnez-moi cette croix qui a pour largeur la charité, pour hauteur la toute-puissance, pour profondeur l'abîme de la sagesse. Faites que je coure avec légèreté à votre suite et que je ne rejette pas le fardeau dont mes ennemis m'ont chargé. A cette croix qui est vous-même, clouez vous-même, Seigneur, mes pieds et mes mains, et réalisez de tout point en moi le mystère de votre Passion... Enfin, pour représenter votre couronne d'épines, faites que je sois déchiré par la componction et par le souvenir de mes péchés. »

Ne voit-on pas que ces lignes sont écrites en face du crucifix, devant cette croix dont le Saint mesurait la largeur, la hauteur et la profondeur, devant ces quatre clous dont il voudrait voir transpercés ses mains et ses pieds ; devant ces épines dont il veut, en quelque façon, sentir les déchirements ? Oui, le crucifix a puissamment aidé le grand ascète du XII[e] siècle à entrer dans les secrets de Dieu.

Au siècle suivant, saint François d'Assise rivalise avec saint Bernard dans sa dévotion tendre et passionnée envers Jésus crucifié. Depuis le jour où, abîmé dans la prière, il avait contemplé Notre-Seigneur en croix, il ne pouvait plus voir un crucifix (nous disent ses historiens) qu'il ne fondît en larmes et éclatât en sanglots. Si bien qu'un jour, quelqu'un de ses amis l'ayant trouvé en cet état, tout baigné de larmes, près de l'église de la Portioncule, et l'ayant repris de cette faiblesse dont il voulait lui faire honte, le Saint lui répondit : « Je pleure la mort de mon Sauveur, je ne dois pas avoir honte de remplir toute la terre de mes pleurs pour un tel sujet. »



SAINT BRUNO
puise dans la vue du crucifix ses lumières surnaturelles.
(D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies.)

Comme son Bienheureux Père, saint Bonaventure fait du Sauveur en croix le sujet favori de son oraison. Ce mystère d'ineffable souffrance le ravit, le transporte. — Ecoutez : c'est comme un délire d'amour : Si j'eusse été le bois de cette croix sainte, et qu'à moi eussent été attachés les pieds et les mains du bon Jésus, j'aurais dit aux pieux personnages qui l'en détachèrent : oh ! ne me séparez pas de mon Seigneur. Ensevelissez-moi avec lui et que je lui demeure éternellement uni. Ce que je ne puis faire de corps, je le veux faire de cœur.

« Quelle douce chose que d'être avec Jésus crucifié ! Je veux établir en lui trois demeures : l'une en ses mains, l'autre en ses pieds, et l'autre, incessante, en son précieux côté. C'est là que je veux me décharger de tout soin, me reposer, dormir et prier. C'est là que

je parlerai à son cœur et que j'en obtiendrai tout ce que je désire. O plaies de mon Rédempteur, que vous êtes aimables !...

» O bienheureuse lance, ô clous bénis, qui nous avez ouvert le chemin de la vie ! Si j'eusse été le fer de cette lance, je ne serais jamais sorti de son sein et j'aurais dit : Voici le lieu de mon repos dans les siècles des siècles ! »

Où donc le Docteur Séraphique a-t-il pris ses élans d'amour ? Où a-t-il puisé cette hardiesse qui lui fait envier le sort du bois sacré où fut cloué le corps de Jésus, le sort de la lance qui perça le côté du Sauveur ? —Où ? mais lui-même l'a dit à Fr. Thomas d'Aquin, il vous en souvient : c'est dans son *Livre*, c'est dans les plaies du crucifix.

S'il est arrivé à cette haute contemplation, c'est que le crucifix était son Maître.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace qu'il eut, à plusieurs reprises, des visions extraordinaires. Un jour, plus spécialement, Dieu le fit entrer dans les profondeurs insondables du mystère de la Trinité sainte et se plut à lui dévoiler, d'une manière claire et précise, l'économie du monde surnaturel. — Où donc saint Ignace eut-il cette vision fameuse ? — A Manrèze, agenouillé devant un crucifix [1] planté sur la route de Barcelone, non loin du couvent de Sainte-Claire, comme si Dieu eût voulu que ces visions sublimes eussent, pour point de départ, l'hommage rendu au crucifix. C'est au pied du crucifix que Louis de Gonzague, ange de la terre, reçut *ces dons célestes* dont Dieu se montra si prodigue à son égard.



SAINT BERNARD
en oraison devant son crucifix.
(D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies.)

Le Christ en croix, foyer de contemplation sublime, est encore, — ceci soit dit pour votre consolation, chers lecteurs, — *le livre de méditation pratique*, où chacun doit apprendre à se corriger de ses défauts ; le Père de Grenade nous l'affirme :

« Jette les yeux sur cette croix, ô mon âme, et les vertus et les perfections que tu découvriras dans celui qui y est attaché, te montreront, plus fidèlement que le miroir le plus pur, tes défauts sans nombre.

» O miroir de beauté et de vertu, comme vous me montrez mes misères et mes vices ! Cette croix de douleur condamne mes plaisirs et mes sensualités ; cette nudité condamne ce qu'il y a d'excessif et de superflu dans mes goûts ; cette couronne d'épines, mon luxe et ma vanité ; ce fiel et ce vinaigre, mon intempérance et ma délicatesse dans le boire et le manger ; ces bras étendus pour embrasser et les amis et les ennemis, mes ressentiments et mes haines ; cette prière en faveur des bourreaux, mes emportements contre

1. Ce crucifix, après la mort de saint Ignace, fut, par le soins du chanoine Thomas Fadre, porté dans la grotte de Manrèze, et fixé à une fente du rocher, du côté de l'épître.

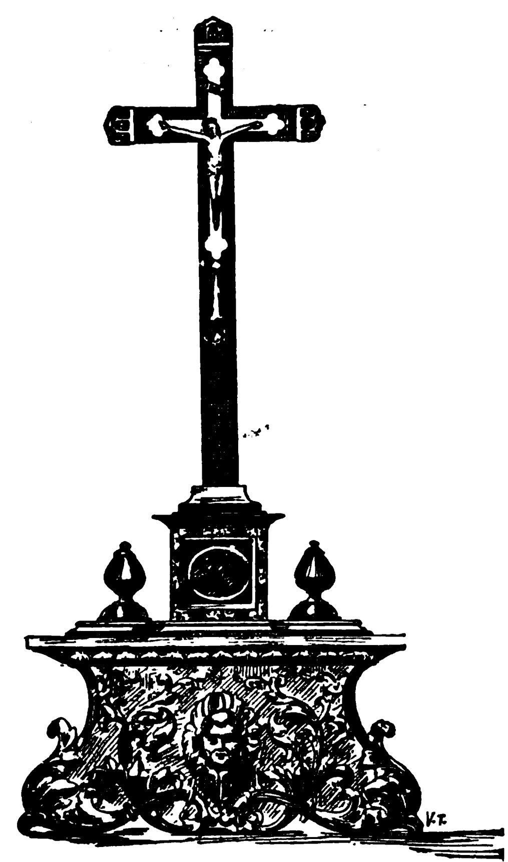
Or, en 1727, la veille de la fête de saint Ignace, tandis que la grotte était remplie de pieux visiteurs, à la vue des fidèles, le sang se mit à couler, frais et vermeil, comme d'un corps vivant, des pieds, des mains et du côté du crucifix. Aujourd'hui ce crucifix est au-dessus de la porte d'entrée, dans la Santa-Cueva. Une inscription atteste que le prodige fut reconnu authentique par l'évêque de Vich, sur la déposition de seize témoins, dont deux chanoines, trois médecins et un docteur en droit.

les personnes qui m'ont fait du mal ; ce cœur ouvert pour tous les hommes, la dureté de mon cœur si étroitement fermé à mes frères ; ces yeux sans éclat et mouillés de larmes, la vanité et la dissolution de mes yeux (1)... »

Le crucifix est donc tout à la fois, pour le simple fidèle, le manuel de la méditation quotidienne, et pour les Saints le maître de la plus haute contemplation.

Dieu a plusieurs fois manifesté par des prodiges combien il se plaisait à voir les âmes avancer dans les voies de l'oraison, au contact de ses plaies.

Ouvrez la vie de saint Pierre d'Alcantara, une des gloires de l'Ordre séraphique : « Souvent, dit son historien, on le voyait prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes ; et quelquefois sa ferveur était si véhémente qu'on le trouvait ravi en extase, et le corps élevé de terre jusqu'aux bras du crucifix. Il y parut un jour, tout couvert de flammes qui s'échappaient de son cœur embrasé, et alors la croix s'enflamma elle-même de ce feu et devint toute rayonnante. »


CRUCIFIX DEVANT LEQUEL PRIAIT SAINT LOUIS DE GONZAGUE.
Conservé au monastère des religieuses de Jésus à Castiglione.

On raconte des traits analogues de plusieurs autres Saints, entre autres du bienheureux Martin de Porrès, pauvre Frère lai du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Il vivait à Lima dans la première moitié du XVII° siècle : « Un jour, lisons-nous dans sa vie, qu'il était en prière devant un crucifix, telle fut l'ardeur de son amour pour le divin Rédempteur, qu'on le vit s'élever de terre, s'envoler vers la sainte image, et presser avidement de ses lèvres la plaie du côté, comme s'il en coulait encore du sang et qu'il eût voulu s'en abreuver. »

A la fin du siècle dernier, un illustre fils de saint François, le bienheureux Diégo Joseph de Cadix, livré à la plus sublime oraison, pénétra dans la profondeur des divins mystères. Le Bienheureux a été représenté par la gravure tenant en main son crucifix ; il lui dit sans doute ces paroles qui lui étaient familières : « O amour, crucifié pour moi, vous êtes ma vie, mes délices ! Je vous aime, vous êtes mon Bien-Aimé ! »

Lecteurs dévoués au crucifix, prenez souvent votre Christ en main, fixez-le du regard, habituez-vous à lire ce livre divin. Ces caractères de sang frapperont votre esprit léger ; ces clous de la croix fixeront votre imagination volage, ces plaies béantes vous inspireront une haine plus profonde du péché, un amour plus vif de Notre-Seigneur, un désir plus ardent de travailler au salut des âmes (2), et comme le bienheureux Diégo, pénétrés d'une ardeur séraphique, vous vous écrierez : « O amour, crucifié pour moi, vous êtes ma vie, mes délices, mon amour, mon tout ! Je vous aime, vous êtes mon Bien-Aimé ! »

1. Grenade, *Mémorial de la vie chrétienne*, 5me traité, chapitre 1er.
2. V. *Exercices spirituels de saint Ignace*. Directoire, chapitre xxxv.



Chapitre Sixième.

LE CRUCIFIX, PRINCIPE D'APOSTOLAT, ARME DE L'APOTRE.



C'est par son crucifiement que Jésus-Christ nous a rachetés : « Il a, nous dit saint Paul, entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix ; et ayant désarmé les principautés et les puissances des ténèbres qui nous tenaient assujettis, comme un triomphateur, il les a traînées à son char, à la face du monde, après les avoir vaincues en lui-même par sa croix [1]. »

Il semblait juste que cette croix, instrument providentiel de notre salut sur le Calvaire, eût toujours sa part dans l'œuvre de notre rachat. Aussi, voyez dans l'histoire de l'Eglise, quel rôle rédempteur joue le crucifix, image de Jésus en croix.



I. — LE CRUCIFIX, PRINCIPE D'APOSTOLAT.

Que de fois, par des prodiges, il a relevé le courage, excité le zèle, enflammé l'ardeur des saints missionnaires !

Que de fois, par un geste, par une parole, par une bénédiction, par une apparition merveilleuse, il a lancé les apôtres à la conquête des âmes ! C'était à la fin du VIIe siècle : Hubert, raconte la tradition, était un prince parfait et un chasseur accompli. Hélas ! l'amour de la chasse l'emportait parfois chez lui sur l'amour de la religion. Un jour de fête solennelle, lorsque les fidèles s'assemblaient en foule dans les églises, pour y entendre la parole de Dieu et pour y assister aux saints Mystères, ce jeune seigneur, accompagné de ses gens et précédé d'une meute de chiens, s'en alla à la forêt pour y chasser, mais Notre-Seigneur, qui avait sur lui de grands desseins, se servit de cette occasion pour lui toucher le cœur et le gagner entièrement à Lui. Car lorsqu'il courait après son gibier, un cerf se présenta, ayant un crucifix enlacé dans son bois, et il entendit une voix qui lui dit : « Si vous ne vous convertissez au Seigneur, en embrassant une sainte vie, vous tomberez bientôt dans les abîmes de l'enfer. » A cette vue, à cette voix, le jeune prince saute à bas de son cheval, il se prosterne contre terre, il adore la croix et proteste qu'il va quitter le monde et se consacrer aux saints exercices de la religion. — Il tint parole ; pendant vingt ans, Tongres, Maëstricht, Liége, l'ont vu se dévouer

1. *Aux Colossiens*, II, 14 et 15.

sans trêve à la cause du Sauveur. Le crucifix a fait du chasseur de cerfs, *un chasseur d'âmes*.

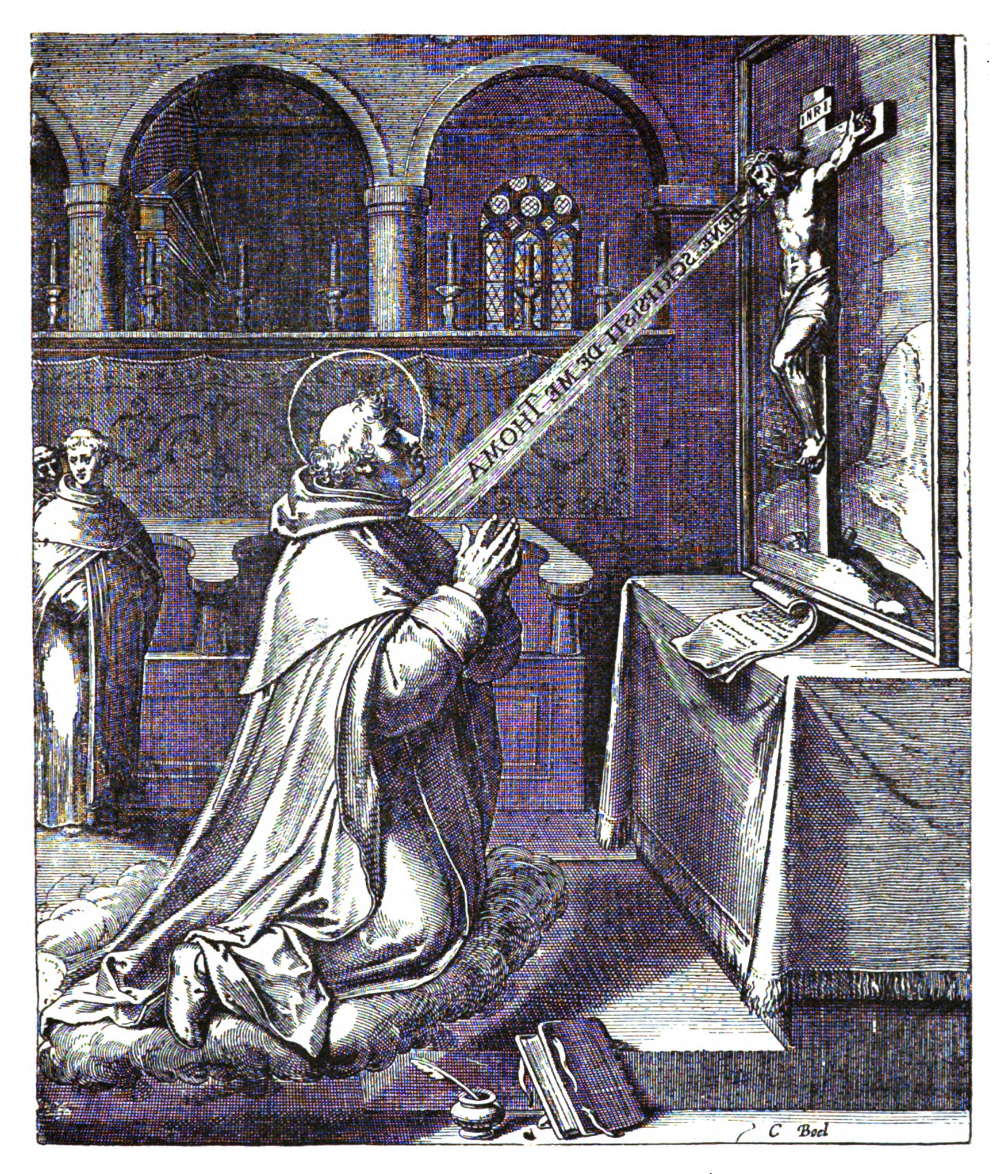


UNE APPARITION DU CRUCIFIX FAIT DE HUBERT « UN CHASSEUR D'AMES ».
D'après le tableau d'Albert Dürer. (XVIe siècle.)

Saint Bernard, au milieu de ses immenses travaux, un jour, se sent découragé, accablé de peine ; il s'approche de son crucifix ; le Christ détache un de ses bras de la croix

et pour rendre du cœur à son vaillant soldat, il le serre contre sa poitrine dans une étreinte d'amour.

S. Thomas d'Aquin vient de déposer sur l'autel son manuscrit sur la question ardue des Accidents eucharistiques : des lèvres du crucifix une voix s'échappe : « *Bene*

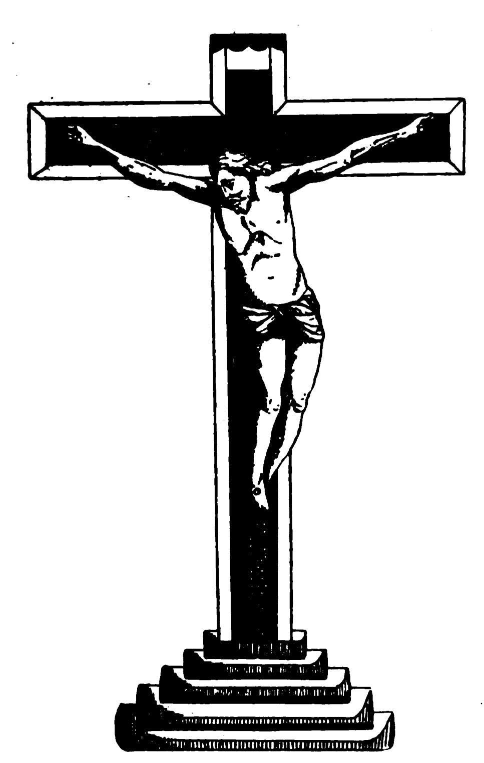


LE CRUCIFIX ENCOURAGE SAINT THOMAS D'AQUIN.
Cette parole s'échappe de ses lèvres : « Thomas, tu as bien écrit de moi. »

scripsisti de me Thoma : Thomas tu as bien écrit sur moi. » C'est le Christ qui encourage les travaux de son serviteur.

Trois siècles plus tard, saint Camille de Lellis est traversé dans la fondation de l'Ordre charitable qu'il veut donner à l'Eglise ; Camille se désole. Le crucifix, placé dans sa chambre, détache alors ses mains de la croix, et les tendant vers le saint instituteur :

« De quoi t'affliges-tu ? poursuis cette affaire ; je viendrai à ton secours ; ce n'est pas ton entreprise, c'est la mienne. »



CRUCIFIX DE SAINT IGNACE,
conservé dans la famille de Uriarte.

Cinquante ans plus tôt, Ignace de Loyola, l'esprit encore tout rempli des exploits de la chevalerie, le cœur tout brûlant des ardeurs du néophyte, rêvait une croisade, mais une croisade pacifique au pays des infidèles. Il se rend à Jérusalem. Savez-vous ce qui soutient ce bouillant croisé dans les fatigues et les dangers de sa longue expédition ? — Un crucifix pendu à son cou et qu'il presse, de temps à autre, sur sa poitrine, seule relique, avec une image de Notre-Dame, qu'il eût voulu garder, quand il échangea contre un habit de pénitent son costume de chevalier. Et plus tard, quand il a fondé un Ordre militant, où puise-t-il l'ardeur qu'il communique à ses soldats ? Au pied d'un crucifix placé sur sa table de travail : l'exécution n'en est guère artistique ; mais qu'importe ? C'est le Christ, le Christ souffrant, le Christ mourant ; cette vue excite Ignace et l'enflamme (1).

Chacun sait les travaux prodigieux de saint Vincent de Paul ; que d'âmes sauvées par ses courses apostoliques dans les villes et les campagnes, par les prédications des Prêtres de la Mission, animés de son zèle ; par l'admirable dévouement de ses Filles héroïques, pénétrées de sa charité !

D'un mot, son historien nous donne le secret de cette ardeur, la raison d'être de ces conquêtes : l'amour de Jésus crucifié. « De là, nous dit-il, son respect et sa tendresse pour tous les hommes et en particulier, pour tous ceux dont la bassesse et les souffrances lui présentaient une plus vive ressemblance du Dieu anéanti et de l'*Homme de douleur* (2). Quand, en quête d'âmes, il parcourait les rues de Paris, pour éviter les distractions de la grande ville, il tenait les yeux fixés sur un petit crucifix qu'il tenait à la main. Dans son bréviaire encore il avait mis une image de Jésus crucifié.



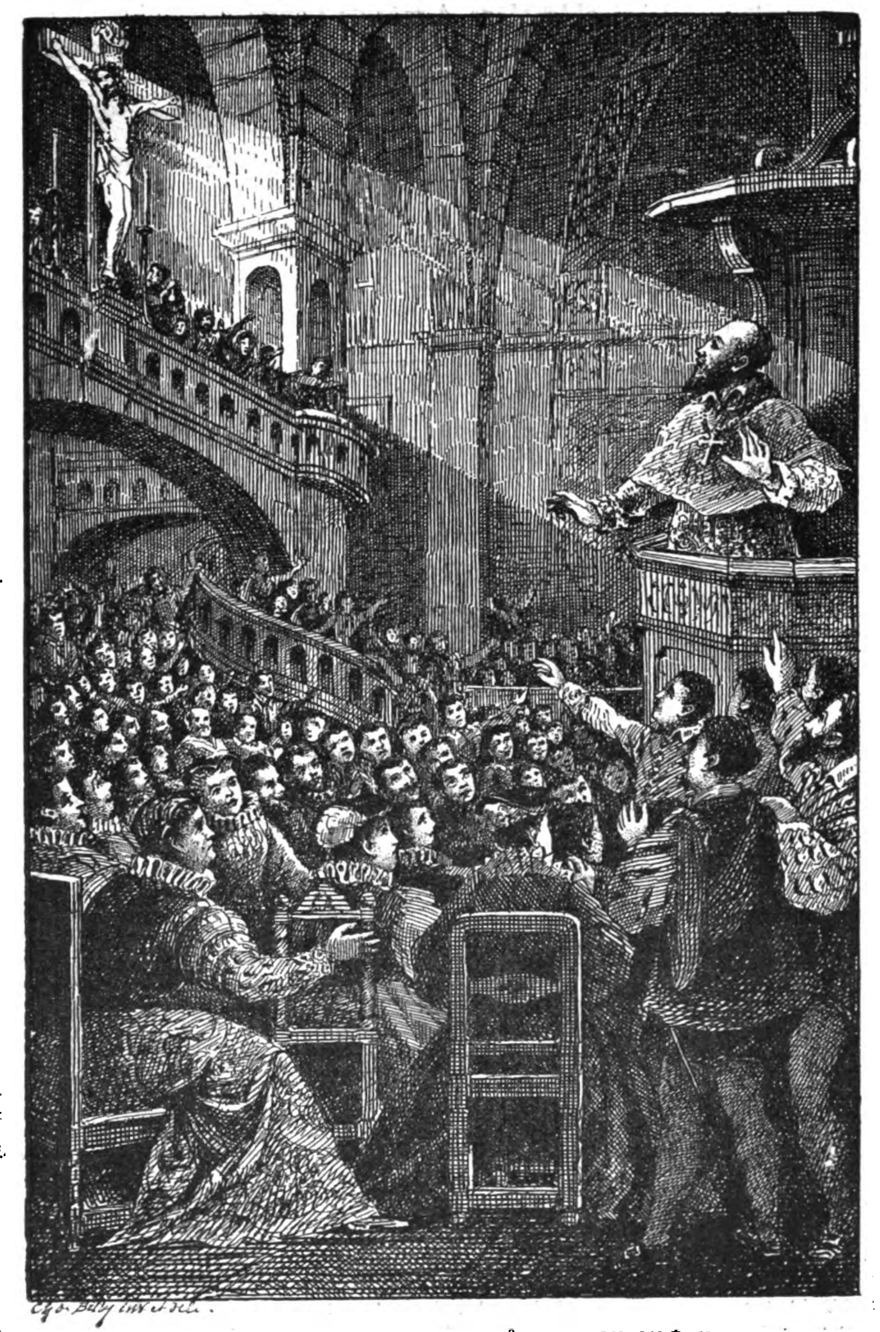
CRUCIFIX DE SAINT VINCENT DE PAUL.

— Que de fois, dans les fatigues de l'apostolat, Vincent de Paul a dû baiser cette effigie pour retrouver au contact des plaies sacrées, une nouvelle vigueur et un nouvel élan !

Le saint évêque de Genève, l'ami de Vincent de Paul, fut, lui aussi, et d'une manière miracu-

1. Ce crucifix, donné tout d'abord à la province du Paraguay, par le P. Mutius Vitelleschi, appartient aujourd'hui à la famille de Uriarte. Le Christ est en citronnier ; il a 12 centimètres de largeur d'une main à l'autre, et 12 centimètres de hauteur.
2. Abbé Maynard, *Vie de saint Vincent de Paul*, tom IV, page 219.

leuse, excité dans sa lutte contre les hérétiques par l'image du Sauveur en croix. François de Sales prêchait à Chambéry : le temps était sombre, le ciel couvert de nuages. Soudain le christ de la tribune darde sur le prédicateur des rayons lumineux qui, à la vue de la foule émerveillée, l'enveloppent tout entier d'un éclat éblouissant. — Ce phéno-



SAINT FRANÇOIS DE SALES PRÊCHE A CHAMBÉRY.
Des rayons lumineux partant du crucifix encouragent le serviteur de Dieu.

mène eut pour témoins les sénateurs présents, d'autres grands personnages et tous les assistants émerveillés. Plusieurs d'entre eux, interrogés juridiquement, attestèrent, sous la foi du serment, la vérité de ce prodige qui décupla les forces du vaillant Missionnaire dans sa croisade contre la Réforme.

C'est encore l'image de Jésus en croix qui, à la même époque, enflamme d'ardeur le père d'une grande famille de prêtres, saint prêtre lui-même, dont François de Sales avait prédit la vocation et dont Vincent de Paul dirigeait la conscience. — Le fait se passe en 1634. Désireux de se dévouer corps et âme à la gloire de Dieu, Monsieur Olier, sous la direction de Monsieur Vincent, vaquait, à Saint-Lazare, aux saints Exercices de la retraite. La vénérable Mère Agnès de Langeac [1] lui apparaît, tenant en main



LA VÉNÉRABLE ALICE LE CLERC,
par son union à Jésus crucifié, triomphe des difficultés de sa grande entreprise.

un crucifix et un chapelet ; elle l'encourage dans ses pieux desseins, « lui prédit que Dieu se servira de son ministère pour former un grand nombre d'ecclésiastiques [2], » et en le quittant lui remet le chapelet et le crucifix [3] qu'elle tenait en main, « pour lui apprendre, nous raconte-t-il lui-même dans ses mémoires, que la croix et la dévotion à

1. Religieuse dominicaine, très célèbre à cette époque par sa sainte vie et par les faveurs miraculeuses dont elle fut l'objet.
2. *Vie de Messire J. J. Olivier*, page 419.
3 Ce crucifix est encore vénéré aujourd'hui au Séminaire de Saint-Sulpice.

la vainte Vierge seraient les instruments de son salut [1]. » C'est par la contemplation et la méditation du crucifix que la vénérable Alix le Clerc, la glorieuse fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, triomphe, dans l'exécution de ses desseins, de toutes les oppositions des hommes et de toutes les ruses de l'enfer.

Encore un trait sur les encouragements donnés par le crucifix aux âmes apostoliques : Mme de Bermont était destinée par Dieu à introduire en France l'Ordre des Ursulines. Un jour, contrariée dans ses desseins, elle court dans la grande église d'Avignon, et,



QUATRE JEUNES CONQUÉRANTES D'AMES.
1. Sœur Annette. 2. Sœur Ancina. 3. Sœur Érambert. 4. Sœur Armelle, de la Charité de Gand.
Parties le 1er septembre 1900 pour le Congo, le crucifix sur la poitrine.

se jetant au pied de la croix, elle lui confie sa peine. Le crucifix détache sa main et, la bénissant, il lui dit : « Persévère, ma fille, je bénirai ton Ordre. »

Sans agir d'une manière aussi extraordinaire, le crucifix encourage encore de nos jours les Vierges Missionnaires. Voyez, au port d'Anvers, sœur Annette, sœur Ancina, sœur Erambert et sœur Armelle, ces conquérantes d'âmes, qui le 1er septembre 1900 s'embarquent pour le Congo : en quittant famille et patrie, leur cœur bat avec violence ; et cependant leurs lèvres sont souriantes ; c'est que sur leur poitrine elles portent le crucifix.

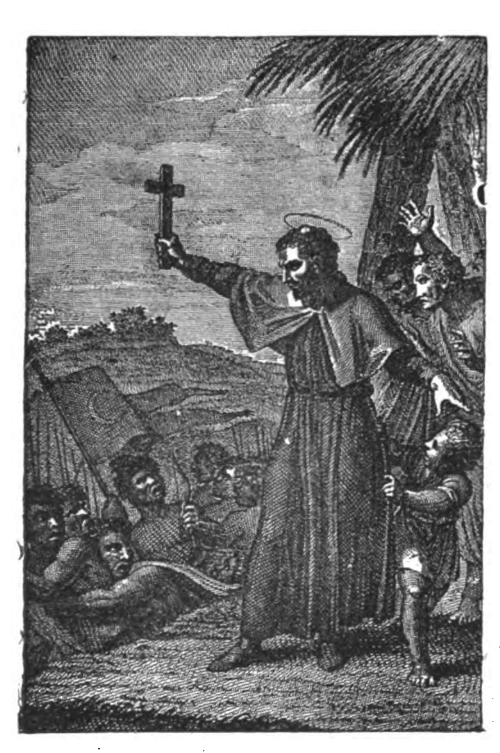
1. *Mém. ant.*, tome I, page 84.

II. — LE CRUCIFIX, ARME DE L'APOTRE.

Si, par les prodiges que nous venons de raconter, si, par la contemplation muette qui se fait aux pieds du Christ dans l'oratoire, si, par ce langage du sang que comprennent les âmes généreuses, le crucifix, dans le cours des âges, a été le grand stimulant du zèle apostolique, il en a été aussi l'instrument habituel : le crucifix, voilà l'épée des conquérants d'âmes.

« Comment le Christianisme a-t-il conquis le monde ? Est-ce par une méthode rationnelle ? A-t-il essayé de rétablir la doctrine de l'unité de Dieu, de l'immortalité et de la spiritualité des âmes, pour les faire monter ensuite, peu à peu, jusqu'à la Trinité et l'Incarnation ? — « Non, répond Monseigneur Bougaud, il a suivi la route opposée : le monde a vu paraître des hommes qui disaient : « Pour nous, nous ne savons qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié ! » et il est tombé à genoux. C'est par le coup de foudre de la croix que le monde a été converti... Des méthodistes ont essayé, dit-on, de convertir les Indiens par la voie rationnelle. Tant qu'ils n'ont parlé aux sauvages que du Grand-Esprit, du Dieu un, de l'âme immortelle, on ne les a pas écoutés. Ces sauvages ne sont tombés à genoux que quand on leur a montré la croix [1]. »

C'est le crucifix à la main que Dominique de Gusman, à la tête des croisés, marchait à Muret, contre les troupes albigeoises, et, chose merveilleuse, qui décida de la victoire, tandis que le bois de la croix était percé de flèches, pas une n'atteignait le corps du Christ.



SAINT FRANÇOIS XAVIER,
le crucifix à la main, met en fuite une armée de barbares au pays de Travancore.

C'est le crucifix à la main que dans des batailles non moins conquérantes, quoique non sanglantes, Vincent Ferrier parcourait l'Espagne et la France, l'Angleterre et l'Allemagne, brisant partout devant lui les chaînes du péché.

C'est le crucifix à la main qu'au delà des mers saint François-Xavier entreprit la conquête de l'Inde et du Japon. C'est le crucifix à la main qu'au pays de Travancore, il mit en fuite une armée de barbares qui attaquaient les nouveaux chrétiens ; c'est le crucifix à la main, surtout, qu'il mit en fuite des légions de démons et délivra des phalanges d'âmes captives.

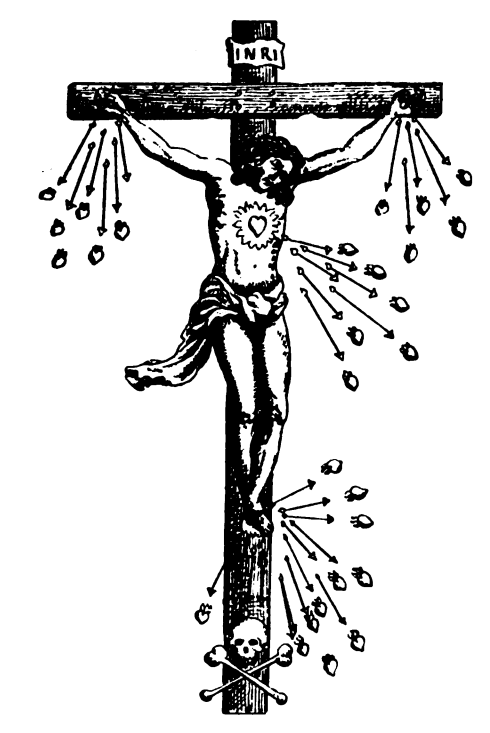
C'est le crucifix à la main qu'Alphonse de Liguori parcourait les rues des villes et des hameaux, invitant le peuple à la Mission, et quand il l'avait réuni, c'est encore au crucifix qu'il recourait pour toucher les âmes. Il montrait à ces pauvres gens une image sanglante du Sauveur en croix dont nous vous donnons une esquisse. Des cinq plaies partent des flèches qui vont percer les cœurs. Tout en montrant ce douloureux portrait, le Saint

1 *Le Christianisme et les temps présents*, tome III.

commentait ces paroles : « De mes plaies sortent des flèches qui percent et embrasent les cœurs. » Et l'image du Christ et les paroles du Saint faisaient couler des larmes de repentir.

C'est aussi par la vue du crucifix que le Bienheureux Grignon de Montfort ramena à Dieu toute une jeunesse légère et frivole. Le fait se passe en Bretagne, pendant une Mission ; le saint Missionnaire rencontre une troupe de gens qui se livraient à la danse. — Il va droit aux danseurs, et mettant son crucifix sur un bâton élevé, il le plante en terre ; puis il se jette à genoux pour l'adorer. Toute l'assistance en fait autant ; alors il se met à prêcher Jésus crucifié. Danseurs et danseuses se retirent, touchés et convertis, promettant d'être fidèles dorénavant aux leçons du crucifix (1).

Chacun sait les immenses travaux qu'entreprit pour le salut des âmes, en Artois et en Picardie, le Père Sellier, ce type du Missionnaire pendant la première moitié du XIXe siècle.



De mes plaies sortent des flèches qui percent et embrasent les Cœurs

CRUCIFIX DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI.

C'est dans la prière de la nuit, au pied du crucifix, qu'il aimait à se préparer à ses luttes apostoliques. Il donnait, raconte son biographe, une Mission dans les environs de Saint-Omer ; quelques jeunes gens, plus désireux de s'amuser que de profiter des prédications, venaient de passer en folles joies les heures de la soirée ; regagnant leur logis vers onze heures, ils aperçoivent de la lumière dans la chambre du Missionnaire : « Tiens, se disent-ils, voyons donc ce que fait ce bon vieux. » Ils regardent par un trou du volet et voient le Père Sellier agenouillé devant son crucifix... La même nuit, s'étant levés vers trois heures pour aller battre le blé, ils repassent devant le presbytère ; la chambre du Père est encore éclairée ; ils s'approchent, regardent à nouveau : le vieillard est toujours là, à genoux, priant devant son crucifix.

Cette vue toucha leur cœur ; ils suivirent la mission et furent ramenés à Dieu par l'exemple de cet Apôtre, vrai chevalier du Christ, faisant ainsi sa veillée d'armes au pied du crucifix.

Semblable à la parole de Dieu, le crucifix est une arme qui pénètre jusqu'au fond des cœurs pour les remuer et les convertir, jugez-en par ce trait : Durant le cours d'une mission paroissiale, un forgeron, voisin de l'église où se donnaient les saints exercices, se montrait particulièrement rebelle à la grâce et même acharné contre les prédicateurs. Au moment du sermon, il prenait à tâche de redoubler le tapage de son bruyant atelier, et quand le missionnaire montait en chaire, ce qu'on entendait tout d'abord, c'était le forgeron, faisant retentir l'enclume de coups formidables.

— La Mission allait finir. Un des Pères avait un grand crucifix en métal. Un jour, le christ se détache du bois qui le retient : un clou était tombé. — Une pensée s'offre au missionnaire. Il arrive bravement chez le susdit forgeron.

« Monsieur, je viens vous demander un service. On m'a dit que vous étiez très ha-

1. Voir la *Vie du Bienheureux*, par Pauvert, chapitre XXXVII.

bile : voyez s'il y aurait moyen de réparer l'accident arrivé à ce crucifix, auquel je tiens beaucoup. »

Le front de l'ouvrier s'était légèrement plissé en voyant entrer le prêtre. Il prend néanmoins le crucifix, examine la chose et répond :

— Oui, Monsieur l'abbé, tout peut s'arranger.

— Je vous laisse mon crucifix, dit le missionnaire, et il s'en va.

Ce jour-là, le marteau ne tourmenta pas l'enclume au moment du sermon. Le lendemain, on vit même le forgeron se glisser dans l'église, à la tombée de la nuit. Une heure après, le missionnaire, descendu de la chaire, trouvait à la sacristie un homme qui l'abordait respectueux, un peu ému.

— Monsieur le Curé, voici votre crucifix, et puis... confessez-moi !

— Très volontiers, mon ami. Mais qui donc vous a inspiré ce bon désir ?

— Ah ! mon Père, quand je me suis vu ce grand crucifix dans les mains, je me suis pris à trembler. Il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des reproches, qu'il me disait : Mon ami, reviens à moi, je t'aime tant ! j'ai tant souffert pour toi ! — Enfin, je me suis senti tout retourné.

Le forgeron disait vrai : le crucifix l'avait retourné vers le Dieu dont il s'était longtemps détourné.

Oh oui ! le crucifix, c'est bien l'arme de l'Apôtre !





Chapitre Septième.

LE CRUCIFIX LEÇON D'IMMOLATION.



On peut être conquérant d'âmes, sans courir les champs de bataille.

Ecoutez : « La chrétienté est en feu : on voudrait condamner de nouveau le Sauveur ; on essaye de détruire son Eglise de fond en comble... Ah ! puisque le divin Maître a si peu d'amis, que ceux-ci du moins le servent généreusement !... Quand je regarde ces grands maux, il me semble qu'il faut une armée d'élite à l'Eglise de Dieu, une armée prête à mourir, oui : à se laisser vaincre, jamais (1) ! »

N'est-ce pas la harangue d'un général avant la mêlée ? De quelles lèvres tombent ces paroles de feu ? — Des lèvres d'une femme. C'est Thérèse qui exhorte ses sœurs aux combats pour les âmes, par l'immolation, le regard sur le crucifix.

Telle est, en effet, la puissance du crucifix : il fait tout à la fois des conquérants et des victimes, des Fortunat et des Radegonde, des François et des Claire d'Assise, des Vincent Ferrier et des Catherine de Sienne, des François-Xavier et des Thérèse de Jésus, des la Colombière et des Marguerite-Marie.

Tandis qu'il arme la main des apôtres, il s'imprime en stigmates sanglants dans les membres des vierges, achevant dans leur chair, selon la belle expression de saint Paul, ce qui manque aux souffrances du Christ, pour le triomphe de son Eglise, qui est son corps mystique.

Ainsi, — admirable économie du salut, — le crucifix entraîne dans la plaine les conquérants, et il tient captives dans leur monastère d'innocentes victimes, hosties de propitiation, auxiliaires des conquérants d'âmes.

Tel, dans l'ancienne loi, Jephté triomphe des Ammonites, mais, — prix douloureux de la victoire, — sa fille est immolée. Le 19 septembre 569, — il vous en souvient, — le couvent de Sainte-Croix, à Poitiers, était en fête ; on y recevait la précieuse relique de la vraie Croix, due à la générosité de l'empereur Justin II (2). Sous les voûtes du saint asile retentissait pour la première fois le *Vexilla Regis*, composé, pour la circonstance, par l'évêque saint Fortunat.

L'étendard du grand Roi des rois,
La croix fait éclater son mystère suprême,
Où l'auteur de la chair, s'étant fait chair lui-même,
Daigne mourir pour nous sur un infâme bois (3).

---

1 Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection.*
2. Cette relique est encore conservée au monastère de Sainte-Croix, à Poitiers. Elle est renfermée dans son petit reliquaire byzantin, dépouillé en 1793 de son or et de ses pierreries. C'est avec émotion que nous avons baisé ce fragment de la Croix que tant de fois dut baiser sainte Radegonde.
3. Traduction de Pierre Corneille.

Dans le cloître on chantait ; dans sa cellule, Radegonde s'immolait. Passionnée pour les âmes, amoureuse du crucifix jusqu'à vouloir l'imprimer en elle, la voilà qui fait buriner sur une lame de fer, avec l'image de Notre-Seigneur, les instruments de la Passion ; elle met cette lame dans le feu, et quand elle fut toute rouge, poussée par l'Esprit-Saint, à deux reprises, elle se l'applique profondément sur le corps ([1]). Martyre volontaire que Jeanne de Chantal renouvellera dix siècles plus tard ([2]).

Sainte cruauté, plus digne assurément d'admiration que d'imitation ; elle nous montre du moins à quel degré d'héroïsme dans l'immolation peut élever l'amour de Jésus crucifié.

Tandis que, parmi les contemporains de nos vieilles cathédrales, saint François d'Assise, par lui-même et par ses enfants, répandait la dévotion au crucifix, sainte Claire, en elle-même et dans ses filles, donnait au monde l'exemple de l'immolation avec le crucifix. Elle revêtait sa chair d'un rude cilice et aimait à passer la nuit étendue sur un tas de sarments de vigne. Dieu voulut récompenser son amour par de célestes communications ; un jour, lisons-nous dans sa vie, elle fut tellement abîmée dans la considération des bontés de Jésus mourant qu'elle demeura en extase depuis le jeudi-saint jusqu'à la nuit du samedi-saint.



SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL.
Le crucifix à la main et le nom de Jésus dans le cœur.
(D'après le portrait de Restout. XVII[e] siècle.)

A la même époque, éprise des plaies du crucifix, Rose de Viterbe dépassait Claire d'Assise elle-même dans les douloureuses inventions de son amour.

Ecoutons son historien : « Un jour, Jésus-Christ lui apparaît, suspendu à la croix, le corps inondé de sang... A cette vue, un cri perçant s'échappe des lèvres de Rose, et, tandis que son regard se fixe avec une poignante avidité sur la grande et muette victime, un travail inconnu se fait dans tout son être ; ses veines se gonflent... Son cœur, qui s'élargit et se creuse, devient comme un abîme où, du sein de Jésus, se précipitent toutes les amertumes, toutes les angoisses, toutes les douleurs.

» Pareille à une épouse infortunée qui, voyant l'objet de ses tendresses broyé, expirant dans une catastrophe, porte instinctivement son bras contre elle-même et semble, en se torturant, adoucir la rigueur de son sort, Rose s'arrache les cheveux, saisit, d'une main crispée, une grosse pierre qui gît à ses côtés et s'en donne des coups affreux sur les épaules et la poitrine, et lorsque les flots de sang, qui s'échappent par sa bouche, ont ouvert un libre passage à sa voix, elle s'écrie : « O mon Jésus, qui vous a donc ré» duit à cet état ? qui vous a si inhumainement meurtri, déchiré, attaché à cet horrible » bois ?... Le péché des hommes, me dites-vous. C'est donc moi, misérable pécheresse, » qui vous ai causé tous ces tourments ! » Et Rose verse des larmes et se déchire à

1. Cette croix de métal est conservée, elle aussi, à Sainte-Croix de Poitiers. Elle a quatre branches presque égales, de douze centimètres de hauteur.
2. « Sanctissimum Jesu Christi nomen candenti ferro pectori insculpsit. » Bréviaire romain, 21 août.

nouveau, et se torture pour souffrir avec Jésus et effacer le péché des hommes. »

O divin Crucifié, si vous avez été affreusement haï dans la suite des siècles, comme vous avez été passionnément aimé !

Du sommet lumineux du XIII[e] siècle, descendons le cours des âges chrétiens ; toujours nous retrouverons avec leurs sanglantes et délicieuses folies, ces amantes du crucifix, payant à Jésus, par leurs immolations, la rançon des âmes.

Au XV[e] siècle, Vincent Ferrier poursuit ses conquêtes apostoliques ; il sème les miracles sur son passage, comme le semeur sème le blé. C'est alors qu'à Sienne une pauvre fille s'immole aux pieds du Christ, et, par là, sans qu'elle s'en rende compte peut-être, obtient la fécondité pour les travaux de son frère d'armes.

Au XVI[e] siècle, François Xavier, dans les Indes, rend à l'Eglise autant d'âmes que Luther lui en arrache dans l'Occident : c'est alors que Thérèse, derrière ses grilles, harangue les âmes d'élite rangées sous sa conduite : « O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi donc à prier pour tant d'âmes qui se perdent ! C'est dans ce but que Notre-Seigneur nous a réunies, c'est à cette fin que doivent tendre tous vos désirs, toutes vos larmes, toutes vos demandes ; c'est là l'objet de votre vocation [1]. » Le regard sur la croix, la mère et les filles prient, pleurent, souffrent et, dans l'Inde et le Japon, un million d'âmes sont sauvées !

Au XVII[e] siècle, Dieu veut répandre dans le monde la dévotion à son Cœur, complément et couronnement de la dévotion à son crucifix. Il emploiera à cette fin de zélés prédicateurs, le vénérable P. de la Colombière et ses frères ; mais la grande propagatrice de la dévotion nouvelle, ce sera une pauvre vierge de Paray, immolée et *crucifiée en toutes choses*, amante passionnée du crucifix, où, dans le côté entr'ouvert, ses lèvres et son cœur iront sans cesse chercher le divin Cœur.

Vient le XVIII[e] siècle, siècle de honteuses dégradations, siècle aussi de touchantes expiations, où l'on voit des lys fleurir dans la fange, où l'on voit des vierges s'offrir, innocentes victimes, pour les grands coupables assis sur le trône.

En mai 1774, Louis XV se sent frappé d'une maladie mortelle. M[me] du Barry, la courtisane, est toujours près de lui. — Le prince va-t-il mourir dans l'impénitence ? Non, car là-bas, derrière les grilles du Carmel de Saint-Denis, sa fille intercède pour lui. Madame Louise de France n'a-t-elle pas quitté la cour, n'a-t-elle pas revêtu la bure, pour obtenir la conversion de son père ? — C'est son crucifix qui sera l'instrument de cette conversion tant désirée. Dès que la recluse apprend que le roi est en danger, elle lui fait parvenir ce cher crucifix que le Pape lui a indulgencié *in articulo mortis*. Le 4 mai, elle écrit : « Ce jour est celui de sainte Monique, mère de saint Augustin, mon patron. Demain est le jour de sa conversion : j'espère que je me verrai, sous ce rapport, la fille d'un autre Augustin. » Elle avait raison d'espérer. Le crucifix de la Carmélite toucha le cœur du prince. Ce jour-là même, la favorite était congédiée. Le lendemain, 5 mai, le roi se confessait et recevait l'absolution. Le vendredi, 6 mai, le cardinal Grand-Aumônier apportait le saint Viatique. A la vue du ciboire, le roi se découvre, rejette ses couvertures et essaie de s'agenouiller. Comme on veut l'en empêcher, il répond avec animation : « Quand mon grand Dieu fait à un misérable comme moi l'honneur de le venir trouver, c'est le moins qu'il soit reçu avec respect. »

Après la communion, le cardinal se tourne vers l'assistance, et par ordre du roi, lit cette formule concertée :

« Quoique le roi ne doive compte de sa conscience qu'à Dieu seul, il déclare qu'il se

1. *Chemin de la perfection*, chapitre III.



repent d'avoir causé du scandale à ses sujets et qu'il ne désire vivre encore que pour le soutien de la religion et le bonheur de son peuple. »

Le roi interrompit l'officiant au mot *se repent*, et se soulevant sur l'oreiller : « Monsieur le cardinal, répétez ceci, répétez-le bien. »

Le repentir témoigné par le souverain ne se démentit pas. Louis XV ne cessa plus jusqu'à sa mort d'invoquer Dieu et d'embrasser le crucifix de Madame Louise (1).



LE CRUCIFIX A LA MAIN,
les seize carmélites de Compiègne montent à l'échafaud le 1er juillet 1794.

C'est ainsi que, malgré de longs égarements, le roi coupable vit sa dernière heure consolée par les embrassements de ce Christ, tant de fois baisé par les lèvres, tant de fois arrosé par les larmes de sa chère Carmélite.

Comme les débordements du règne de Louis XV, les horreurs sacrilèges de la grande Révolution réclamaient des victimes expiatoires ; l'amour du crucifix sut encore les susciter.

Le 17 juillet 1794, seize Carmélites de Compiègne furent citées, à Paris, devant le

1. *Vie de Madame Louise de France*, par Léon de la Brière, Paris, Retaux, 1900.



LE CRUCIFIX SUR LA POITRINE, LA SŒUR DE CHARITÉ MEURT SUR LE CHAMP DE BATAILLE, VICTIME DE SON DÉVOUEMENT.
(Tableau de N. Beauquesne.)

tribunal révolutionnaire. On les accuse d'avoir renfermé dans leur monastère des armes pour les émigrés. La prieure montre alors le crucifix que les Carmélites portent toujours sur elles : « Voilà, dit-elle aux juges, les seules armes que nous ayons jamais eues dans notre monastère. » On lui répond par une sentence de mort.

Le crucifix, stimulant divin, qui, derrière les grilles de leur couvent, avait été leur force dans les immolations journalières de la pénitence, va les soutenir encore, en face du couperet, dans l'immolation suprême.

Retraçons à la gloire du crucifix, cette page sublime [1], belle entre toutes, dans les fastes de l'Eglise militante : « Condamnées à mort, elles récitent ensemble l'office des morts, et, vêtues de blanc, elles montent dans la charrette qui les mène à l'échafaud. Chemin faisant, elles récitent les prières des agonisants. Arrivées à la barrière du Trône, elles chantent le *Te Deum* et, au pied même de l'échafaud, récitent le *Veni Creator* que les bourreaux n'eurent pas le courage d'interrompre. Puis, ayant toutes, à haute voix, répété la formule de leurs vœux : Je fais vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, elles tendent le cou au couperet, heureuses de sceller de leur sang leur fidélité à leur divin Epoux [2]. »

Que l'on est fort dans la vie, que l'on est fort dans la mort, quand on porte sur sa poitrine l'image et dans son cœur l'amour du crucifix !

Au XIXe siècle, elles sont encore là, derrière leurs grilles, les héritières de ces immolées de la Terreur.

Tandis que les sectaires veulent les faire mourir de faim, plus d'un catholique les méconnaît et les accuse : « De nos jours, à la bonne cause il faut des bras, des activités. Que font ces oisives dans leur couvent fermé ? — Ce qu'elles font ? Ce que fait le paratonnerre au sommet de l'édifice. Elles tiennent le crucifix levé vers le ciel, et le crucifix ainsi levé dans les airs par ces mains sans tache arrête les vengeances du Très-Haut, prêtes à éclater. »

O mon Dieu, gardez-nous ces hommes généreux, ces femmes héroïques qui, par vœux, s'enchaînent au service des pauvres ou à l'instruction des enfants ; gardez-nous ces vierges vaillantes qui sur un champ de bataille, le crucifix sur la poitrine, s'en vont gaiement, au péril de leur vie, s'en vont sous les balles qui pleuvent, panser les blessés et consoler les mourants. Mais avec ces ordres voués à l'action, gardez-nous aussi les ordres voués à la contemplation ; gardez-nous les couvents où l'on répare, où l'on s'immole : à nos sociétés menacées, gardez, ô Dieu, ces vierges victimes, ces porte-Christ qui, offrant à vos regards l'image de votre Fils crucifié, désarment votre bras et détournent vos foudres !

En 1794, seize vierges, le regard sur le crucifix, mouraient en chantant. Dix siècles auparavant, il vous en souvient, des femmes, femmes du monde celles-là, avaient donné leur sang pour la défense du crucifix.

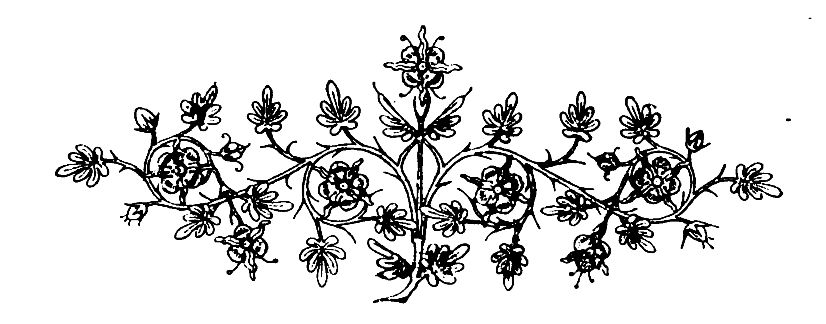
« Il existait à Constantinople, sur la porte de Chalcé, un grand crucifix de bronze, révéré de toute la ville, et auquel le peuple attribuait plusieurs miracles. L'empereur iconoclaste, Léon l'Isaurien, ne put souffrir la vue de ce christ qui semblait triompher de ses édits de proscription contre les saintes images. Il ordonne à Jovin, l'un de ses officiers, d'aller abattre la croix. L'officier obéit, il monte à l'échelle ; déjà il a porté trois coups de marteau sur la figure du Sauveur, mais les femmes du peuple, blessées dans leur foi et dans leur amour, accourent en poussant de grands cris. L'échelle est renversée et Jovin écrasé sous les pieds de la foule. Léon l'Isaurien lance ses gardes sur ces

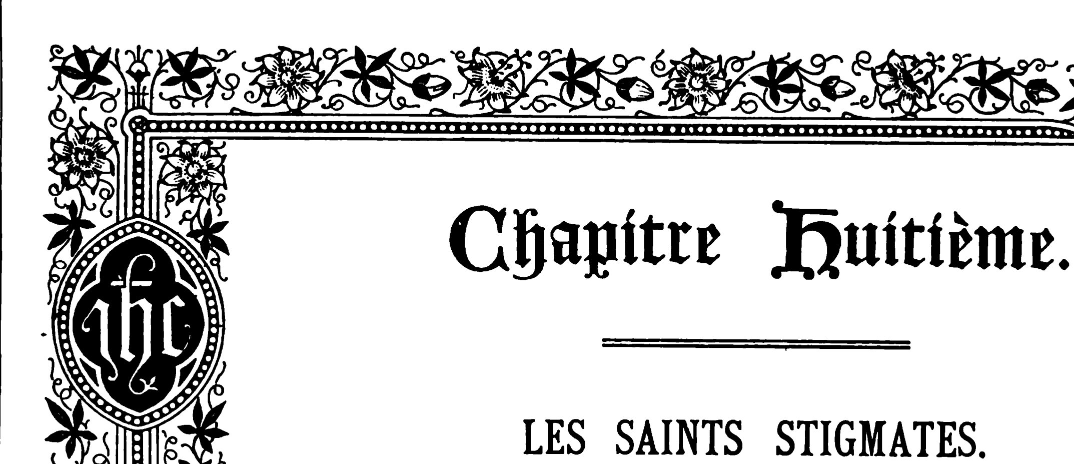
1. Rohrbacher. *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, tome XXVIII, pages 580-581.
2. Le procès de béatification de ces vierges vaillantes s'instruit à Paris.

femmes attroupées ; en un instant, elles sont massacrées, heureuses de donner leur sang pour la cause du crucifix [1].

Si l'on veut de ces Grecs restaurer les doctrines,
Si l'on tente jamais d'abattre sous vos yeux
Le crucifix planté jadis par vos aïeux,
Femmes, faites au Christ un mur de vos poitrines.
Et les briseurs de croix reculeront, honteux,
Devant ce mur vivant, élevé devant eux !

1. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, tome X, page 519.





Chapitre Huitième.

LES SAINTS STIGMATES.

Le divin Crucifié du Golgotha sera, dans le cours des âges, offert par l'art chrétien à la piété des fidèles.

Mais avant d'être sculpté dans la pierre, dans le bois ou l'ivoire, avant d'être coulé dans le bronze ou buriné dans l'or, il devait être empreint dans la chair des Saints.

Saint Paul, dans son épître aux Galates, dit une belle parole : *Christo confixus sum cruci.* D'après les commentateurs, le texte grec Χριστῷ συνεσταύρωμαι eût été rendu plus littéralement et plus clairement encore par ces mots : *Christo concrucifixus sum* : j'ai été crucifié avec Jésus-Christ.

Le Père Cornélius a Lapide, expliquant ce texte, en donne d'abord le sens littéral : « Par le baptême, j'ai été crucifié avec Jésus-Christ ; » car le baptême est le symbole de la mort et de la sépulture du Christ.

Il montre ensuite avec saint Denys que, par l'amour, dont le propre est d'assimiler l'amant à l'aimé, les Saints, dans leur âme, ont été comme transformés en Jésus crucifié.

Parfois la ressemblance avec l'auguste Victime a été plus grande encore : elle s'est produite dans le corps des Saints aussi bien que dans leur âme ; c'est le cas des stigmatisés.

Que l'Homme-Dieu ait fait à quelque Saint privilégié l'insigne honneur d'imprimer dans sa chair les stigmates de sa crucifixion, qu'il ait fait du corps de ce Saint comme un crucifix vivant ; la chose, nous le prouverons, est incontestable, au moins pour saint *François d'Assise.*

L'histoire est même là pour prouver qu'un certain nombre de Saints et de Saintes ont partagé avec le miraculé de l'Alverne cette gloire crucifiante des stigmates [1].

Il est certain, d'autre part, qu'il s'est rencontré dans la suite des âges, plusieurs personnages, hommes ou femmes, dont la renommée faisait des stigmatisés, qu'on allait voir de bien loin comme de vivantes images du Sauveur en croix, et qui n'étaient, en réalité, que les jouets, peut-être inconscients, de leur imagination, comme le dit saint Vincent de Paul lui-même, ou les victimes d'une supercherie intéressée.

A la prudence chrétienne de distinguer, dans l'histoire, l'or pur de l'alliage trompeur.

L'or pur ici, c'est la page, touchante de simplicité dans laquelle saint Bonaventure raconte ce qui advint sur l'Alverne, à son Bienheureux Père. Lisez ce récit, âmes dévouées au crucifix, et admirez comment, par un prodige d'amour et de puissance, François fut tellement transformé qu'il passait moins pour un homme que pour l'image du Crucifié : « *ut jam non tam terrestris homo... quam imago crucifixi crederetur.* »

1. Dans son ouvrage couronné par l'Institut catholique de Paris, *L'imagination et les états préternaturels*, M. l'abbé Gombaulat a écrit un chapitre bien intéressant sur la stigmatisation, son origine et ses causes. (IVe partie, chapitre II)

« Un matin, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, comme saint François priait sur le penchant du Mont (le Mont Alverne), et qu'il ressentait un violent désir d'être crucifié avec Notre-Seigneur, il vit descendre du ciel vers lui un séraphin qui avait six ailes, enflammées et lumineuses. Entre ces ailes, il aperçut la forme d'un homme crucifié, avec les mains et les pieds étendus. Deux des ailes, s'élevaient au-dessus de la tête, deux autres étaient déployées comme pour voler, et deux autres couvraient le corps. Rempli d'étonnement à cette vue, il ressentit néanmoins une grande joie de l'apparition dont Dieu le favorisait et une peine profonde en même temps, à cause du spectacle douloureux dont il était le témoin et qui perçait son cœur comme d'une épée...

» Lorsque l'apparition eut disparu, elle laissa dans son âme de vives ardeurs et dans ses membres de merveilleuses empreintes. Alors, en effet, apparurent à ses mains et à ses pieds les marques des clous, dont la tête était tournée vers la partie inférieure des mains et vers la partie supérieure des pieds, et dont la pointe passait du côté opposé. Son côté droit reçut aussi une cicatrice rouge, comme si on l'eût ouvert d'un coup de lance, et il en sortit même une si grande abondance de sang que sa tunique en fut arrosée.

» Ces clous étaient mobiles, mais on ne pouvait les ôter des plaies, comme s'en assura sainte Claire, qui essaya, après la mort du Saint, de tirer un des clous, mais ne put réussir. La marche lui était devenue difficile, c'est pour cela qu'il allait à cheval dans ses excursions à travers le pays. La plaie du côté était profonde et large de trois doigts, comme put le constater un frère qui l'avait touchée par hasard. Le Saint cachait ses stigmates autant qu'il le pouvait, ayant soin pour cela de porter des souliers [1], et de se tenir les mains bien couvertes ; mais malgré ces précautions, beaucoup de frères virent ce qu'il ne pouvait cacher tout à fait. Le pape Alexandre et plusieurs cardinaux rendirent témoignage de cette merveille comme témoins oculaires ; après sa mort, ses stigmates furent vus par plus de cinquante frères du couvent, par sainte Claire et les sœurs de son monastère, par un nombre considérable de laïques, accourus des environs pour voir ce prodige et qui purent toucher les stigmates, de leurs mains. »

L'Eglise voulut consacrer cette merveille, attestée par tant de témoins : Benoît XI ordonna que les stigmates de saint François seraient célébrés par une fête anniversaire ; Paul V étendit cette fête à tout l'univers pour enflammer dans les cœurs l'amour du Crucifié : « *ut corda fidelium in Christi crucifixi accenderentur amorem.* »

L'Eglise a reconnu le prodige du Mont Alverne ; un Docteur, contemporain du fait, l'a raconté ; un autre Docteur a, trois siècles plus tard, tenté de le mettre en relief dans son beau traité de l'*Amour de Dieu*.

Ecoutez saint François de Sales, rendant compte des merveilles d'amour opérées en l'âme de son saint Patron :

« Cette âme donc, ainsi amollie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva, par ce moyen, extrêmement disposée à recevoir les impressions, les marques de l'amour et de la douleur de son souverain Amant : car sa mémoire était toute pénétrée de la pensée de ce divin amour ; son imagination était fortement appliquée, à se représenter les blessures qui paraissaient dans l'image qui lui était présentée, son entendement était rempli des espèces infiniment vives que son imagination lui en fournissait ; son amour enfin employait toutes les forces de sa volonté pour se conformer à la Passion de son Bien-Aimé ; ainsi, cette âme se trouva sans doute transformée en un second Crucifix, et l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pou-

1. Le couvent des Clarisses d'Assise conserve une des chaussures habilement confectionnées par sainte Claire, pour que saint François pût marcher sans trop souffrir.





LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS.
D'après le tableau de Barrocchi (1528-1612), gravé par lui-même. — (Avec l'autorisation de Plon, Nourrit et Cie, éditeurs à Paris.)
(Tiré de la *France Illustrée*.)

voir sur lui, lui imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée, aux endroits répondant à ceux auxquels son Amant les avait endurées. L'amour fit passer les tourments intérieurs de ce grand saint François jusqu'à l'extérieur et blessa son corps du même dard de douleur dont il avait blessé son cœur. Quant aux ouvertures dans la chair, l'ardent séraphin darda ses rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement dans la chair les plaies extérieures du Crucifix que l'amour avait imprimées intérieurement dans l'âme. »

Le Séraphin agissant sur François au nom du Créateur, François se prêtant par son amour à l'action du Séraphin, voilà donc les deux agents de cette merveille qui s'appelle le crucifix de l'Alverne, copie admirable du crucifix du Golgotha.

Cette stigmatisation extraordinaire, jusque-là sans précédent, s'est-elle renouvelée depuis dans l'Eglise ? On ne saurait guère le nier, à moins de vouloir fermer les yeux à l'évidence. Benoît XIV, si réservé en ces matières de visions, d'apparitions, de prodiges opérés dans le corps des Saints, et plus encore des Saintes, se garde bien cependant d'en nier l'existence, mais il recommande avec sagesse de bien discerner les faits surnaturels des faits naturels ou des prestiges du démon.

Parmi les Saintes qui ont reçu la douloureuse faveur des stigmates, nous pouvons bien ranger l'illustre fille de saint Dominique, l'une des héroïnes du XIVe siècle, sainte *Catherine de Sienne.*

Le fait est raconté par Raymond de Capoue, historien de la Sainte, dont les Bollandistes font ce bel éloge : « l'histoire de Catherine de Sienne par Raymond de Capoue est entièrement digne de foi : *historiam fide dignissimam primus scripsit Raymundus de vineâ, Capuanus.* » — Le fait qu'il va nous rapporter, se passe à Pise dans l'église Sainte-Catherine.

« Le dimanche, dit le Bienheureux Raymond, je célébrai la Messe et je donnai à Catherine la sainte Communion. Elle resta ensuite longtemps en extase, selon son habitude. Puis elle s'agenouilla et étendit les bras et les mains. Sa figure était tout enflammée. Elle resta longtemps immobile et les yeux fermés ; puis comme si elle eût été blessée à mort, nous la vîmes tomber tout d'un coup, et reprendre, quelques instants après, l'usage de ses membres. Elle me fit venir et me dit à voix basse : « Mon Père, je vous annonce que par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je porte les stigmates en mon corps... J'ai vu mon Sauveur crucifié qui descendait vers moi avec une grande lumière ;... des cinq ouvertures des plaies sacrées de Notre-Seigneur, j'ai vu se diriger sur moi des rayons sanglants qui ont frappé mes mains, mes pieds et mon cœur... — Sentez-vous, lui dis-je, à toutes ces plaies une vive douleur ? — Je ressens, à ces cinq endroits et surtout au cœur, une douleur si violente que, sans un nouveau miracle, il me semble qu'il me serait impossible de vivre en cet état. »

Peu de temps après, elle tomba dans un évanouissement plus profond, si bien que ses amies, émues de compassion jusqu'aux larmes craignirent pour sa vie. Ces faits se passèrent en présence du général de l'ordre des Dominicains, Thomas della Fonte, son premier confesseur et son parent ; de Barthélemy Montucci, savant gentilhomme de Sienne ; d'Antoine, comte d'Elcio, qui fut plus tard évêque en Sicile ; du Dr Rainier Paglianesi de Sienne ; du Dr Simon de Cascina et de Barthélemy de Saint-Dominique, plus tard évêque de Corone en Grèce, tous honorables, tous capables de se rendre compte de ce qu'ils voyaient, tous par conséquent dignes de foi.

Par humilité, sainte Catherine avait obtenu de Dieu que ses stigmates n'apparussent pas au regard des hommes ; mais Dieu permit qu'ils fussent vus après sa mort sur sa virginale dépouille.

L'église a donné une nouvelle autorité à ce fait merveilleux, en le rapportant dans les leçons de son bréviaire.

Nous pouvons donc saluer en Catherine de Sienne une nouvelle manifestation de la Passion du Sauveur, comme une seconde copie du crucifix primordial, planté sur le Calvaire.

L'année même où mourut Catherine, en 1380, naissait en Hollande une Sainte toujours souffrante, toujours aimable, sainte *Ludwine*, dont la vie merveilleuse a été écrite par des écrivains contemporains dont les Bollandistes reconnaissent l'autorité (1). Elle aussi fut stigmatisée.

Un siècle plus tard, le 24 février 1496, sainte *Lucie de Narni*, de l'ordre de Saint-Dominique, reçut le privilège crucifiant des stigmates. Ce fut après avoir assisté, dans une extase, aux stations de la voie douloureuse que les plaies de Notre-Seigneur se formèrent sur le corps de Lucie.

A l'usage des incrédules qui sourient de dédain, quand on leur parle de ces faveurs surnaturelles, rappelons l'examen sévère auquel notre Sainte fut soumise après sa stigmatisation.

Dès que l'évêque eut connaissance du fait, il défendit de toucher les stigmates ou d'essayer de les guérir. Cependant, comme ils restaient toujours frais et sans suppuration, et que les mercredis et les vendredis seulement, ils saignaient avec plus d'abondance, il permit de les lier et d'employer quelques remèdes ; mais tous furent inutiles.

Le pape Alexandre VI nomma pour faire l'enquête une commission composée du grand Inquisiteur, de l'évêque de Narni, du prieur de Viterbe, de plusieurs chanoines et du médecin Al. Guiliari.

Ceux-ci, après un examen sévère, déclarèrent que la chose était surnaturelle : sur les ordres du duc Hercule d'Este, quatre des principaux médecins de Ferrare, et trois autres encore, *omni exceptione majores*, comme s'exprime l'auteur de la vie de sainte Lucie, procédèrent à une enquête exacte et confirmèrent le jugement de la première commission.

On ne trouva pas que ce fût suffisant. Alexandre VI envoya donc son médecin, Bernard de Recanati, un des médecins les plus célèbres de son temps, et deux évêques pour procéder à une nouvelle enquête. Bernard fit faire un gant particulier que personne autre que lui ne pouvait ouvrir, puis il en enveloppa la main de Lucie, le ferma et y mit son sceau. Il le laissa ainsi neuf jours. Si la plaie eût été naturelle, elle aurait dû nécessairement, pendant ce temps, parvenir à suppuration ; mais lorsqu'il ôta le gant, la blessure était rouge et fraîche comme lorsqu'il l'avait mis. Cette troisième commission se rangea donc à l'avis des deux autres (2).

Devant toutes ces attestations, on ne doit pas s'étonner que Benoît XIV, le critique circonspect, ait reconnu non seulement la vérité de ces stigmates, mais encore leur cause surnaturelle : « *Cum mentio fiat in Brevi Apostolico Stigmatum Beatæ Luciæ, de eorum veritate non esse dubitandum, quemadmodum nec de eorum qualitate super naturam* (3). »

Parmi les autres Saintes privilégiées que Dieu honora par l'impression des stigmates, on peut sans témérité ranger la jeune Alexandrine, devenue en religion sainte *Catherine*

1. Voyez sa Vie par Jean Gerlac, son parent, Jean Gautier, son confesseur, Jean Bruchman, Provincial des Franciscains, qui tous trois l'avaient connue personnellement. Voyez aussi l'abrégé de sa vie par Thomas à Kempis. — Voir *Act. Sanct. ad 14 april.*, tome II. B. Papebrock.

2. Görres, *Mystique divine*, Livre IV, chapitre 19.

3. *De Canon. Sanct.*, Lib. II, cap. 24, n° 114.



de Ricci. Toute enfant, Alexandrine, pensionnaire au couvent de Saint-Pierre de Monticelli, passait de longues heures à regarder un crucifix, suspendu derrière la grille des Religieuses. Parfois alors, elle entrait en extase et le crucifix semblait s'animer pour converser avec elle ; aussi demeura-t-il célèbre et populaire sous le nom de « *crucifix de Sandrina* (1). »

L'amour de la Passion de Jésus-Christ ne fit que s'aviver dans le cœur de « Sandrina », devenue fille de Saint-Dominique, et l'heure vint, — le *Bréviaire Romain* l'atteste



SAINTE CATHERINE DE RICCI.
Le crucifix de Sandrina.

formellement, — où Dieu gratifia sa servante du don sacré des stigmates : « *Supernorum charismatum copia singularis in ea enituit, sacrisque stigmatibus, quae non semel spectanda se exhibuerunt, acceptis* (2). »

Cette Sainte, morte en 1590, reçut les stigmates un siècle après sainte Lucie de Narni, comme celle-ci les avait reçus un siècle après sainte Catherine de Sienne.

1. Abréviation d'Alexandrine.
2 *Bréviaire romain*, IVe Leçon de son office

Il semble en effet que, depuis l'apparition du Séraphin à saint François sur le Mont-Alverne, Dieu veuille raviver l'amour des fidèles envers les mystères de sa Passion, en offrant à leur regard, à chaque siècle nouveau, un crucifix taillé dans la chair de ses Saints.

Pierre d'Alva, auteur d'un livre intitulé *Prodigium naturæ, portentum gratiæ*, compte en tout trente-cinq personnes qui ont reçu tous les stigmates; Görres, dans sa *Mystique divine*, soutient que ce nombre pourrait être doublé.

Nous ne voulons pas nous porter garants de ces affirmations. Aussi bien, l'impression des stigmates est une faveur si extraordinaire, que nous devrions bénir Dieu, alors même qu'il ne l'aurait offerte aux regards du monde qu'une fois ou deux par siècle.

Nous possédons dans les trésors de l'art chrétien une riche collection de crucifix, toiles ou ivoires : nous l'avons étudiée à loisir au second livre de cet ouvrage, mais quand il n'y aurait au monde qu'un seul crucifix signé Guillermin, qu'une seule crucifixion signée Angelico, je bénirais Dieu d'avoir enflammé mon amour envers la sainte Passion en offrant à mes regards l'ivoire d'Avignon et la fresque de Saint-Marc! Ainsi dans les fastes de l'Eglise, nous avons vu depuis le XIII[e] siècle se succéder une série merveilleuse et incontestable de stigmatisés; mais quand, parmi les héros et les héroïnes de la sainteté que nous offre le catholicisme, il n'y aurait à avoir été honorés des stigmates que saint François d'Assise et sainte Catherine de Sienne, je vous bénirais encore. Seigneur, d'avoir offert à mes yeux, à ma méditation, la vive image de vos plaies, imprimée dans les membres transpercés du stigmatisé de l'Alverne et dans la chair souffrante de la stigmatisée de Sienne.

Parfois, la stigmatisation des cinq plaies était précédée d'une stigmatisation partielle. C'est ainsi que quelques Saintes eurent la gloire de recevoir au front l'empreinte visible de la couronne d'épines. Telle fut, au dire de témoins qui semblent dignes de foi, sainte *Véronique Giulani* (1); telle encore sainte *Rite de Cassie*, à qui Léon XIII mit au front l'auréole des Saints.

C'était au XV[e] siècle, en son couvent des Augustines de Cassie. Rite était en oraison au pied de son crucifix. Soudain, nous dit son chroniqueur (2), elle se sentit presser la tête d'une guirlande d'épines très piquantes. Elle vit ensuite jaillir du crucifix, devant lequel elle était à genoux, un rayon de lumière qui lui marqua de sa pointe le milieu du front. Immédiatement après, comme si ce rayon n'avait fait qu'indiquer le point de mire où le divin Archer voulait porter le coup, une épine se détacha effectivement de la couronne du crucifix et s'élança à l'endroit du front marqué par le rayon.

Elle y fit une plaie que la Bienheureuse garda toute sa vie et qui se voit encore maintenant sur sa tête restée intacte comme le reste du corps.

D'autres Saintes eurent la gloire d'avoir le cœur miraculeusement transpercé comme le Cœur du Sauveur. Telle la glorieuse sainte *Thérèse*. Elle vit un jour, nous dit le

1. D'après des documents qui paraissent sérieux, cette Sainte aurait reçu également de Dieu les stigmates aux mains, aux pieds et au côté. Le fait, après examen attentif, a été attesté par l'évêque de Citta di Castello, guidé par les instructions qu'il avait reçues du tribunal du Saint-Office. Il n'est pas à croire non plus qu'il y eût en Véronique illusion, car on remarqua toujours en elle au milieu de toutes ses faveurs, l'humilité et l'obéissance, qui, d'après Benoît XIX, sont la caractéristique de l'esprit de Dieu.

2. Cavalicius, historien qui a rapporté la plupart des miracles de sainte Rite, n'inspire pas grande confiance aux Bollandistes : le miracle que nous rapportons ici trouve néanmoins un fondement dans une peinture antérieure à Cavalicius. Cette peinture, gardée au couvent des Augustines, représentait en six tableaux six miracles de sainte Rite; le quatrième tableau reproduisait le miracle de la couronne d'épine : « *Quarto : punctura in fronte, excepta ante imaginem crucifixi.* » (Voir *Acta Sanct.*)





Société St Augustin. X. B. 3. Lith. Paris. Bruges.

SAINTE THÉRÈSE, AMANTE DE LA CROIX.

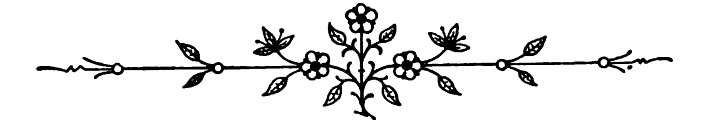
Bréviaire Romain, elle vit un Ange lui traverser le cœur d'un trait de feu. *Tanto divini amoris incendio cor ejus conflagravit ut merito viderit angelum ignito jaculo sibi præcordia transverberantem*.

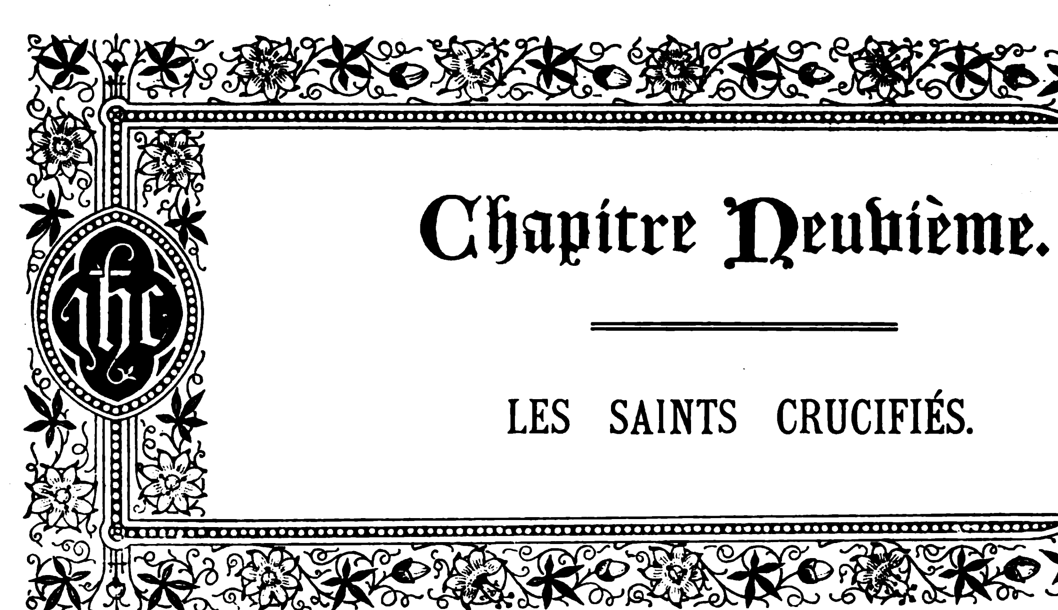
Remercions Dieu d'avoir ainsi reproduit les plaies de sa Passion dans la chair de ses



SAINTE RITE DE CASSIE.

Saints. Pour nous, efforçons-nous de porter l'image de Jésus crucifié dans notre âme par la mortification ; ainsi, comme saint Paul, compléterons-nous dans notre chair ce qui manque aux souffrances du Christ, *adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea*. Ainsi serons-nous, d'une façon moins merveilleuse, mais plus appropriée à notre faiblesse, les copies de Jésus crucifié.





Chapitre Neuvième.

LES SAINTS CRUCIFIÉS.



Nous avons, au chapitre précédent, étudié le texte de saint Paul : *Christo confixus sum cruci.*

Le Père Cornélius a Lapide, après nous en avoir indiqué le sens littéral, n'a pas craint de l'appliquer à ces Saints éminents qui, rendus participants des stigmates de la Passion, ont été comme transformés en Jésus crucifié. Poursuivant son exégèse, le savant commentateur nous cite alors, comme vives images du Sauveur en croix, les Saints qui, non seulement par le baptême sont morts au péché, non seulement par la charité se sont transformés en lui, en mortifiant leurs vices, mais par le martyre ont été corporellement comme lui, attachés à la croix.

Dans son livre intitulé *le Sanctuaire de la Croix et de la Patience*, le Père Pierre Bivero, Jésuite espagnol, du début du XVII[e] siècle, fait passer sous nos yeux, — galerie émouvante de soixante-dix tableaux, — tous les Saints qui ont été crucifiés, depuis Notre-Seigneur jusqu'en 1634 [1].

Chose digne de remarque, parmi les Saints crucifiés que l'histoire offre à notre admiration, nous voyons des apôtres, des papes, des évêques et des prêtres ; des religieux et des laïques ; des vierges et de jeunes mariés, des vieillards et des enfants. On dirait que Dieu, qui a sauvé le monde par la croix, ait voulu que chaque âge, chaque condition, ait là, sur la croix, à côté de Jésus crucifié, Sauveur de tous les hommes, le Saint crucifié, protecteur spécial de son âge et de sa condition.

Les deux premiers crucifiés, imitateurs de Jésus-Christ, sont deux frères, *Pierre et André.*

Le préfet Agrippa accusait Pierre de circonvenir le peuple.

— Vous ignorez la gloire que j'ambitionne, lui dit l'accusé.

— Quelle gloire ? répliqua le juge.

— La gloire de la croix de mon Maître et Seigneur, Jésus-Christ, dont je suis le serviteur.

— Voulez-vous être crucifié ?

— Je n'en suis pas digne, mais je le souhaite.

Voici l'humble et robuste dévotion de la primitive Eglise pour Jésus crucifié.

S'estimant indigne de mourir comme son Maître, Pierre sollicita et obtint la grâce d'être crucifié la tête en bas.

---

1 Cet ouvrage, orné de gravures, a été édité à Anvers en 1634. La Maison de la Bonne Presse a réédité de nos jours ce monument d'iconographie chrétienne, accompagnant d'une notice historique la représentation de chacune des crucifixions. (3, rue Bayard, Paris.)



SAINT ANDRÉ SALUE SA CROIX AVEC AMOUR.
Œuvre de Hector Muller.

La tradition nous a conservé les strophes brûlantes d'amour d'André, courant à l'instrument de son supplice :

« O bonne Croix, qui, au contact des divins membres de mon Seigneur, avez acquis une beauté incomparable, ô Croix longtemps désirée, ô Croix, aimée avec ardeur ! ô Croix, que j'ai recherchée sans relâche et qui êtes préparée pour satisfaire enfin les plus tendres inclinations de mon âme, recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon Maître, afin que je passe de vos bras entre les bras de Celui qui m'a racheté, étant couché sur vous ! »



SAINT PIERRE CRUCIFIÉ LA TÊTE EN BAS.

Lui-même se dépouilla de ses vêtements et tendit ses mains sur le bois d'où il continua à prêcher. Entouré d'une lumière céleste, il mourut après deux jours de souffrances.

Apôtres du Seigneur, si parfois votre tâche vous semble lourde, si vous hésitez à porter au loin la croix de Jésus, excitez votre ardeur en contemplant vos modèles, les apôtres Pierre et André, crucifiés pour leur divin Maître.

Vous qui recevez des mains de l'Eglise, vous qui portez sur votre poitrine une croix d'or, mémorial de la croix du Sauveur, pasteurs suprêmes du troupeau, Papes, Arche-

vêques et Evêques, au milieu de vos sollicitudes et de vos angoissses, pour ranimer vos forces, regardez vos glorieux prédécesseurs, saint *Sixte II*, pontife romain, saint *Macaire*, archevêque d'Antioche, saint *Nestor*, évêque de Perge ; saint *Aétius*, évêque de Durazzo ; saint *Pierre*, évêque de Damas ; saint *Clément*, évêque d'Ancyre, tous crucifiés pour leur divin Maître.

Prêtres du Seigneur, dans votre ministère, si rude et si crucifiant en ces jours d'impiété, regardez vos modèles du sacerdoce, *Pierre l'apologiste*, *Zénobe*, le bienheureux martyr phénicien ; *Pierre Helcius*, l'apôtre du Maroc ; le bienheureux *Perboyre*, l'apôtre héroïque de la Chine, vaillants missionnaires crucifiés pour leur divin Maître.

Vous qui défendez votre pays dans le noble métier des armes, vous qui soignez et pansez le corps de vos frères souffrants, soldats et médecins chrétiens, excitez-vous à supporter les fatigues et les sacrifices inhérents à votre état, en regardant les saints *Théodore*, capitaine ; *Cléonique*, *Eutrope* et *Basilique*, soldats ; les saints *Côme* et *Damien*, *Léonce* et *Carpophore*, médecins, tous crucifiés pour leur divin Maître.

Mères chrétiennes, vous me demandez un modèle de résignation, quand la mort vous enlève un enfant. Regardez la Vierge Marie au pied de la Croix : elle est la Reine des martyrs. Après la Mère des douleurs, type incomparable de soumission courageuse à la volonté d'En-Haut, regardez cette autre mère, sainte *Dioclia*, qui, après avoir assisté au long martyre de son fils *Calliope*, expira, brisée par la souffrance, quand on lui remit les restes inanimés de son cher enfant, crucifié pour le divin Maître. Et vous, mères sans vigueur, qui ne savez plus élever vos enfants, qui ne savez plus leur apprendre à mettre Dieu au-dessus du plaisir, au-dessus de la vie même, regardez sur la croix où elle est attachée, regardez *Madeleine*, cette jeune mère japonaise, exhortant son fils *Louis* attaché à la croix devant elle, à mourir plutôt qu'à renoncer à son Dieu.

Louis obéit à cette dernière leçon ; il expira en disant : « Jésus ! Marie ! » — La lance qui le transperça, toute fumante encore, fut plongée dans le sein de sa mère. — Quel sublime spectacle, que cette mère crucifiée, exhortant son fils de sept ans à mourir avec elle, crucifié pour le divin Maître [1] !

Vierges chrétiennes, pour vous donner la force de garder vaillamment, en face des séductions du monde, la foi que vous avez jurée à Jésus-Christ, votre céleste Epoux, admirez sainte *Blandine*, la jeune servante de Lyon, sainte *Julie*, l'aimable patricienne, patronne de la Corse, sainte *Libérate*, apôtre de l'Aquitaine, toutes trois crucifiées pour Jésus, leur Bien-Aimé et leur divin Maître.

Epoux chrétiens, pour vous stimuler à servir Dieu fidèlement au milieu des soucis et des tribulations de votre état, regardez les deux jeunes mariés, saint *Timothée* et sainte *Maura*. Rien n'est touchant comme le récit de leurs mutuelles exhortations au martyre : « Je n'ai que dix-sept ans, dit Maura, j'ai peur que, devant le gouverneur, l'horreur des supplices me fasse fléchir. — Prie Dieu, ma sœur, lui dit son mari (ils étaient unis depuis vingt jours), et Dieu te donnera du courage. »

Lui-même, déjà crucifié, avait été soumis à d'affreuses tortures. Le gouverneur Arianus ordonna de crucifier Maura devant son époux. « Ils restèrent là, neuf jours et neuf nuits sur la croix, l'un en face de l'autre, s'exhortant mutuellement à mourir pour leur divin Maître [2]. »

Vieillards chrétiens, pour envisager sans effroi l'heure dernière qui approche, pour

1. Cette mort eut lieu le 9 décembre 1594. Voir : Charlevoix, *Histoire du christianisme au Japon*, tome II, livre VIII, page 113.

2. Tunc crucifixerunt eos conversos ad invicem fueruntque in cruce diebus novem et totidem noctibus, mutua cohortatione invicem confortantes. (*Acta martyrii*, Boll., 3 mai, page 378.)

vous donner du courage dans la lutte suprême, regardez le pieux vieillard *Marin d'Anazarbe* et saint *Siméon*, deuxième évêque de Jérusalem, tous deux crucifiés. C'est à l'âge de cent vingt ans que l'héroïque Siméon mourut sur la croix pour son divin Maître.

Jeunes gens et enfants chrétiens, si faibles dans l'épreuve, si faciles à distraire des choses du ciel, regardez sur le Mont des Martyrs, près de Nangazaki, au jour de la grande crucifixion ; regardez trois Japonais dans la fleur de leur vie : *Louis*, âgé de onze ans ; *Antoine*, âgé de treize ans ; *Thomas Cosaki*, âgé de quatorze ans ; on essaie



SAINT TIMOTHÉE ET SAINTE MAURA, SON ÉPOUSE,
crucifiés par le gouverneur Arianus, vers l'an 284.

par promesse ou par menace de les faire renoncer à la foi chrétienne. Pour toute réponse, Louis se rend au lieu du supplice, demande quelle est sa croix ; il court vers elle et s'y fait attacher, le sourire aux lèvres ; Thomas l'imite ; Antoine, lui aussi, a été fixé à son gibet et dressé dans les airs ; tout heureux, il entonne d'une voix angélique le psaume *Laudate, pueri, Dominum.*

Il arrivait au *Gloria Patri*, lorsque la lance du bourreau lui perça le cœur. Il poursuivit ses chants au ciel.

Enfants, jeunes gens chrétiens, élevés dans la mollesse, énervés par le plaisir, effé-

minés par le sensualisme, voulez-vous retrouver une sainte vigueur, une virilité chrétienne ? Regardez parfois ces trois enfants, crucifiés pour leur divin Maître.

A tous ces Saints, morts comme Jésus sur la croix, il faut ajouter les innocentes victimes de la fureur des Juifs.

Le Père Cahier, dans une note de son grand ouvrage [1], à l'article *Saints crucifiés*, relève le nom de quatorze enfants, ainsi martyrisés par la haine des rabbins, et il ne prétend pas en avoir épuisé la liste. L'un des plus aimables est saint *Dominique de Val* ; il naquit à Saragosse en 1243. Enfant, il faisait ses délices de servir le prêtre à l'autel, en attendant qu'il pût lui-même offrir son corps comme une hostie vivante au Crucifié du Calvaire. Saisi le Jeudi-Saint, par le Juif Moïse Albaicet, il fut le lendemain crucifié à



LOUIS, ANTOINE ET THOMAS,
jeunes Japonais crucifiés pour Jésus-Christ

une muraille, et, comme son Maître, percé d'un coup de lance au côté. Vous pouvez lire les détails de son martyre dans les *Bollandistes* et dans le Père Croiset, *Glorias de España*. Quant à sa gracieuse effigie, vous pouvez la contempler dans la jolie gravure que nous mettons sous vos yeux. *(Figure, page 287.)*

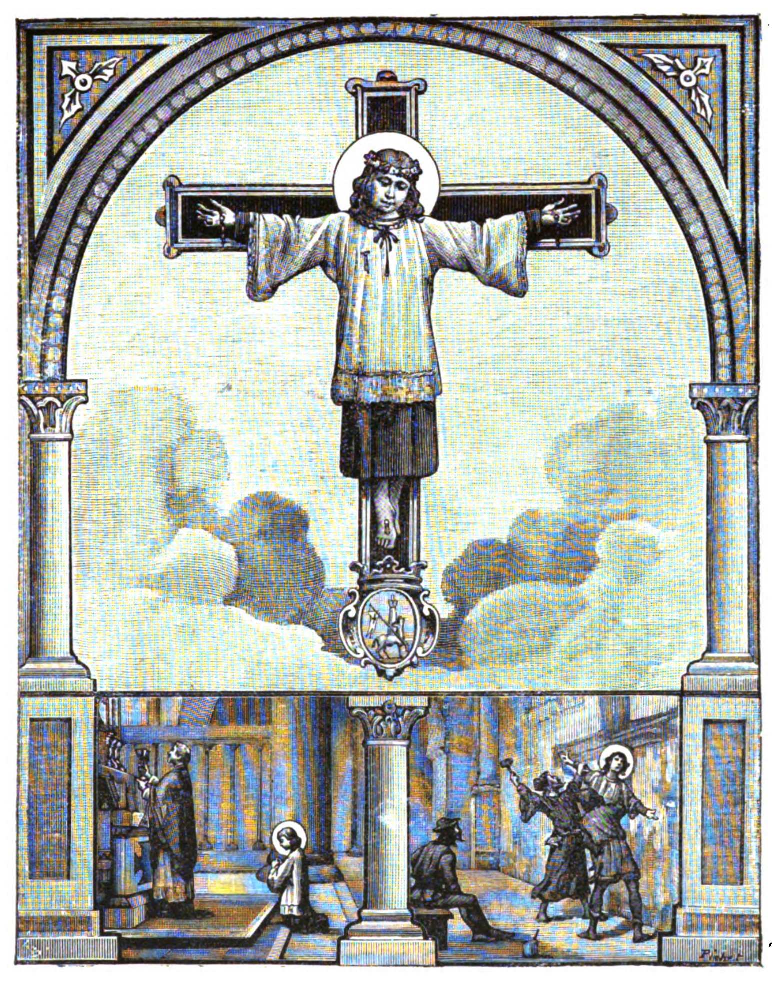
Le martyre du jeune *Simon de Trente* est plus célèbre encore. Voici en quelques mots son histoire, racontée en détail au premier Livre de Surius, par Jean Mathias Tibérin, docteur en médecine, qui, après le supplice, avait visité le corps du petit martyr.

1. *Caractéristiques des Saints*, page 290.

C'était aux approches de Pâques de l'an 1475. Les juifs de Trente, en vue de leurs cérémonies talmudiques, avaient besoin du sang d'un enfant chrétien, pour le Vendredi-Saint suivant, qui tombait, cette année, le 24 mars.

Un des leurs, Tobie, rencontre au faubourg du Fossé un charmant petit chrétien de dix-neuf mois, fils des catholiques André et Marie, jouant devant la maison paternelle.

L'enlever furtivement, l'emporter dans l'antre du conciliabule juif, fut l'affaire d'un tour de main.



SAINT DOMINIQUE DE VAL,
jeune enfant de chœur martyrisé par les juifs à Saragosse, au milieu du XIIIe siècle.

Dans la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, la victime est portée au vieux sacrificateur Moïse. Ce monstre dépouille l'enfant, lui ferme la bouche avec son mouchoir pour empêcher ses cris, puis, le plaçant sur ses genoux, il lui déchire le corps avec des tenailles, lui enlève un morceau de la joue droite. Ses coreligionnaires l'imitent, lui enlèvent des morceaux de chair et en sucent le sang. L'un d'eux tend en forme de croix les bras du jeune martyr, puis dans un suprême accès de rage, tous ces forcenés le percent à

coups d'aiguilles, de la tête aux pieds, en vociférant dans leur langue : « Tuons celui-ci comme Jésus, le Dieu des chrétiens ! »

Tuons celui-ci comme Jésus ! D'un mot, voilà l'explication de tous les faits, racontés dans ce chapitre.

Quand le vieux juif Moïse suppliciait, dans la posture d'un crucifié, cet innocent de dix-neuf mois, et quand Trajan attachait à la croix l'évêque Siméon, chargé de ses cent vingt ans ; quand le sage Marc-Aurèle tourmentait dans l'arène l'esclave Blandine et quand le tyran Taïcosama crucifiait au Mont des Martyrs trois jeunes enfants, le mobile secret c'était toujours la haine du Sauveur crucifié, et le mot d'ordre : Tuons celui-ci comme Jésus ! »

C'est en cela que ces Saints sont plus spécialement des copies de Notre-Seigneur. On ne les attacha pas seulement à la croix pour les faire souffrir, mais pour les faire souffrir, *comme* Jésus a souffert.

Cornelius a Lapide a donc grandement raison de leur faire redire la parole de saint Paul : *Christo confixus sum cruci !* Gloire à ces héros ! Dans leur corps, volontairement étendu sur la croix, dans leur chair joyeusement offerte aux cordes et aux clous, ils ont été les plus vives images de Jésus crucifié ; avec les stigmatisés, ils sont dans l'histoire les crucifix qui rappellent le mieux la forme et les traits de l'Homme-Dieu, mort sur le Golgotha.





Livre Quatrième

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE.

DE nos ancêtres dans la foi, le crucifix a fait des héros : il les a dépouillés du vieil homme et les a revêtus de l'Homme nouveau ; il les a détachés du monde et de ses vanités et les a unis à Jésus dans les délices de l'oraison, dans les conquêtes de l'apostolat, dans les joies de l'immolation.

Nous sommes les fils des Saints [1] : si nous voulons aspirer à leur détachement du monde, à leur union avec Jésus, prenons en main le levier qui les a soulevés de terre, le crucifix.

Le R. P. de Ravignan a, sur ce sujet, deux ou trois pages ravissantes. En voici quelques lignes :

« Possédons un crucifix ; qu'il y ait une *habituelle* et tendre communication entre lui et notre âme ; prenons-le pour ami, pour confident, pour modèle ; que notre première action, le matin, soit de le saluer ; demandons-lui de nous diriger, de nous protéger pendant le jour ; et en lui faisant hommage de nos actions, de nos efforts, puissions-nous lui offrir, le soir, quelques sacrifices que nous aurons accomplis pour son amour ! »

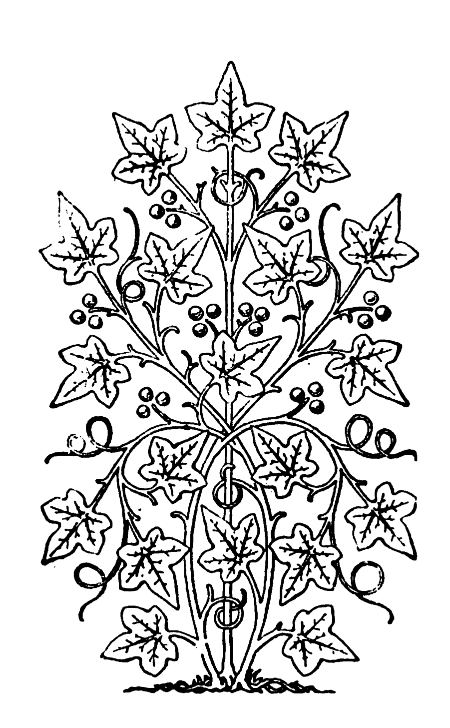
Nous voudrions, cher lecteur, dans ce dernier livre, vous montrer comment vous pouvez établir « cette habituelle et tendre communication entre le crucifix et votre âme » ; nous voudrions vous faire toucher du doigt combien il est facile et fructueux de « le prendre pour ami, pour confident et pour modèle, » soit dans la vie, soit dans la mort.

Dans ce but, nous allons tout d'abord suivre, de votre réveil à votre coucher, toutes les actions de votre journée, faites en union avec votre crucifix. — Cela vous apprendra à bien vivre.

Nous verrons en second lieu comment, au soir de votre dernière journée, le crucifix vous aidera à tout quitter sans peine. — Cela vous apprendra à bien mourir.



1 *Tobie*, II, 18.





Chapitre Premier.

LE CRUCIFIX ET LES DÉBUTS DE LA JOURNÉE.



Le sommeil vient de se dissiper. Vos yeux viennent de s'ouvrir à une nouvelle aurore : Si vous avez la bonne habitude de porter dans votre lit un crucifix à votre cou, baisez-le ; et puis, suivez le conseil de saint Athanase : « Dès le premier instant du jour, faites sur vos membres le signe de la croix vénérable et vivifiante (1). » Faire une croix sur votre corps, n'est-ce pas faire de vous un crucifix vivant ?

Le lever prompt et matinal est d'une souveraine importance dans la vie spirituelle. Combien de chrétiens gaspillent dans la mollesse d'un demi-sommeil ces prémices de la journée que Dieu voulait se réserver (2) et se privent ainsi des bienfaits de la méditation et du réconfort de la messe quotidienne !

Pour vous aider à secouer la torpeur du lit, jetez un regard sur le Christ suspendu au mur de votre alcôve, et dites, sinon à la lettre, du moins quant au sens ; sinon des lèvres, au moins du cœur, ces tendres paroles que vous suggère le Père de Grenade :

« Je n'ai point encore visité votre couche, Seigneur. Dites-moi, ô très doux Jésus, où vous reposez. Me voici à vos pieds pour écouter vos enseignements ; car ma sensualité n'est pas disposée à saisir le langage de votre croix. Je vous l'ai déjà dit : il me faut une couche molle. Si l'heure de la prière vient à sonner, au lieu de me lever je cède au sommeil et à la paresse et je passe une partie de la matinée dans le repos. Et vous, Seigneur, quel repos avez-vous pris sur la dure couche de la croix ? Quand vous étiez las de rester sur un côté, comment vous retourniez-vous sur l'autre pour vous délasser ?... Seigneur, donnez-moi votre grâce pour anéantir ma mollesse à votre exemple, ou bien qu'en ce moment finisse ma vie... Qu'il ne soit pas dit... que vous n'ayez pour lit qu'un gibet et que je désire une couche voluptueuse et les délices du repos (3). »

Pour vous prémunir contre les recherches de la toilette, les yeux sur votre Christ, vous pouvez ajouter avec le grand ascète : « Rougis, ô mon âme, en présence de ton Sauveur mourant et prête une oreille attentive à ses conseils et à ses réprimandes : « J'ai reçu pour toi une couronne d'épines, et tu portes en mépris de moi une guirlande » de fleurs (4). »

Dans ces doux colloques avec le crucifix, votre toilette est vite achevée.

---

1. Cum mane surrexeris, figuram venerandæ et vivificæ crucis, omnibus tuis facito membris. (S Athanase. *Sermons*, tome III, page 469.)
2. Primitia tua non tardabis reddere. (*Exode*, XXII, 29.)
3. Grenade, *Œuvres complètes*, tome XI, page 78. Traité de l'Oraison et de la Considération.
4. *Ibidem*.

Votre prière faite, rendez-vous à la messe ; vous en avez le temps, puisque la vue du Christ en croix a rendu votre lever plus matinal et votre toilette plus prompte.

Il y a une connexion intime, un complément mutuel entre la dévotion au crucifix et la dévotion à la sainte Messe.

Le crucifix, c'est l'image de la Victime immolée.

La Messe, c'est l'immolation renouvelée.

Le crucifix met sous vos yeux le sang du Sauveur s'échappant de ses plaies. La Messe vous applique les mérites de ce sang.

Le crucifix offre à vos regards les traits de Jésus, c'est vrai ; mais ce n'est là qu'une représentation extérieure de son Corps sacré. La Messe offre à vos adorations le Corps de Jésus, réellement présent sur l'autel, c'est vrai ; mais ce Corps est dissimulé sous les espèces du pain.

Joignez l'Hostie et le crucifix, et vous avez tout le Calvaire devant vous. Dans l'Hostie consacrée, Jésus est réellement présent à votre foi ; dans le crucifix il est présent à vos yeux. C'est cette union intime entre la Messe et le crucifix qu'a voulu symboliser le peintre hollandais Rogier van der Weyden dans son fameux tableau du musée d'Anvers, où, sous les voûtes d'une même église, il représente à l'avant-plan le Calvaire, et dans les mystérieuses profondeurs du sanctuaire un prêtre célébrant la Messe et élevant vers le ciel Jésus-Eucharistie.

C'est cette union du Christ en croix et du Christ dans l'hostie que l'Eglise, elle aussi, a voulu rappeler, en ordonnant dans sa liturgie qu'un crucifix fût toujours placé sur le Tabernacle.

Entrez donc, chrétiens, dans les intentions de l'Eglise, en unissant dans votre prière, durant le Saint Sacrifice, et le crucifix et l'Hostie : « Vous, dont je contemple sur cette croix l'image sanglante, vous êtes là réellement sous les voiles eucharistiques. O mon crucifix, je vous aime ! Corps de mon Dieu, je vous adore ! »

Vous voyez combien notre chère dévotion facilite l'assistance à la Messe ; ne vous laissez donc pas détourner du divin Sacrifice par de futiles prétextes.

Dans les pays infidèles, les néophytes font vingt et trente lieues, traversant fleuves et forêts pour adorer Jésus offert sur l'autel. Lever plus matinal, dix minutes de marche, un peu de brouillard, quelques gouttes de pluie, une toux légère ne vous priveront pas, j'en ai la confiance, des joies et des fruits de la Messe quotidienne.

Par la prière aux pieds du Christ et par l'application de son sang, vous êtes armés pour la lutte.

La journée qui commence va vous offrir travail et repos, sans doute aussi plaisirs et souffrances. Le crucifix sera là planté comme un jalon du ciel, le long de ces quinze à dix-huit heures ; il sera là, à l'atelier, dans votre cabinet de travail, dans votre salon, soutenant votre labeur, bénissant votre repos, modérant vos plaisirs, sanctifiant vos souffrances.





APRÈS LE TRAVAIL, HALTE AU PIED DU CRUCIFIX.
Tableau de M. Désiré Laugée.



Chapitre Deuxième.

LE CRUCIFIX DANS L'ATELIER.



Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » C'est la condamnation aux travaux forcés, promulguée par Dieu contre Adam pécheur et contre sa descendance.

Il suffit de voir la sueur perler au front du forgeron, quand, à deux pas de la fournaise, il lève son lourd marteau et le laisse retomber sur l'enclume ; il suffit de voir, sous un ciel brûlant, le moissonneur tout en eau, pour se convaincre que la sentence a été pleinement exécutée.

Mais le Dieu qui a promulgué la peine, l'a bien allégée en la partageant. Ne s'est-il pas fait homme comme nous, travailleur comme nous, souffrant comme nous ? Si parfois l'effort nous coûte, regardons le crucifix ; que sont nos sueurs auprès de ce sang ?

Quand une machine frotte et grince, le mécanicien y verse une goutte d'huile ; frottement, grincement cessent aussitôt, et les rouages reprennent leur marche silencieuse et rapide.

Ouvriers de la ville et des champs, vous peinez, courbés sur le métier ou l'outil. La machine frotte et grince. Allons ! un regard sur la croix ! une goutte de sang va tout adoucir ; car le sang de Jésus aussi bien que son nom, est une huile répandue, *oleum effusum* (1).

Qu'ils ont été bien inspirés, qu'ils ont fait œuvre tout à la fois humanitaire et chrétienne, ces industriels catholiques qui, dans leurs ateliers, ont suspendu la croix !

Quelle estime pour ses ouvriers donne au patron l'image de ce Dieu qui vécut ouvrier ! Quelle leçon de charité pratique lui donne encore l'image de ce Dieu qui est mort d'amour pour tous ces pauvres gens !

D'autre part quelle force et quelle consolation donne au travailleur, quel mérite donne à sa peine cette contemplation silencieuse de Jésus, attaché volontairement à son instrument de travail, à cette croix où il opère notre salut !

Pour que le crucifix fasse un bien réel dans l'atelier, le patron doit s'efforcer de le faire agréer de ses ouvriers, saisissant une occasion favorable pour l'exposer à leurs regards.

Dans une ville de Champagne, la femme d'un industriel chrétien, ange de bonté et de charité, était gravement malade. Le curé de la cathédrale entre dans l'usine et, avec des larmes dans la voix : « Mes amis, dit-il aux ouvriers, nous allons réciter un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, pour la femme de votre patron, si bonne et si chari-

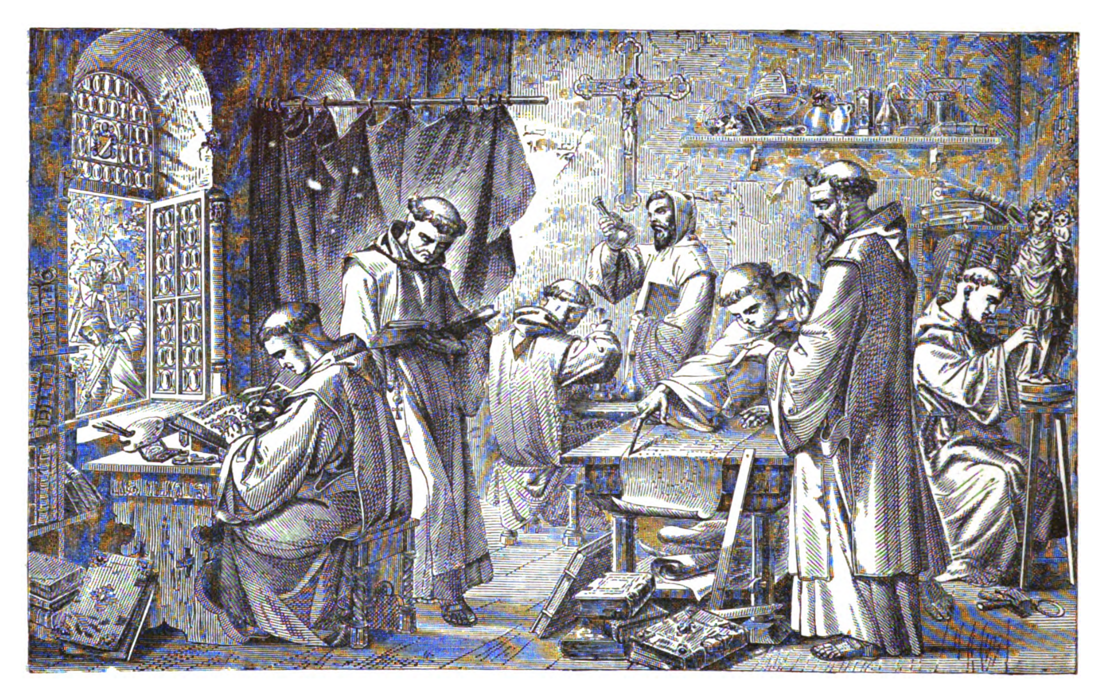
1. *Cantique des Cantiques*, I, 2.

table. Tournez-vous, pour prier, vers ce crucifix que je vais suspendre à la muraille. » Le crucifix fut en effet suspendu à la muraille et il y resta, étendant sur ces trois cents travailleurs ses bras bénissants.

Le bien sera plus grand encore, si l'initiative vient du personnel lui-même, comme il arriva dans un vaste établissement des Ardennes où quelques ouvriers, tout enflammés du zèle qu'ils avaient puisé dans une retraite, sollicitèrent et obtinrent de leur patron l'installation d'un grand christ au milieu de l'usine.

L'atelier n'est pas nécessairement cette salle immense où, sous l'œil d'un directeur, sous la surveillance des contre-maîtres, des centaines d'individus sont courbés sur un métier.

Cette pièce étroite et basse, donnant sur la rue, où parmi des souliers éculés et des rognures de cuir, un brave Alsacien, entouré de ses grands garçons, manie l'alène et le tranchoir, c'est l'atelier.



LE CRUCIFIX DANS UN ATELIER DU MOYEN AGE.
(Les Moines enlumineurs.)

Cette chambre, juchée au quatrième étage, où une pauvre fille et ses sœurs, renforcées d'une ou deux apprenties, passent la journée, et la nuit trop souvent, à manier l'aiguille et les ciseaux, c'est l'atelier encore, l'atelier de couture.

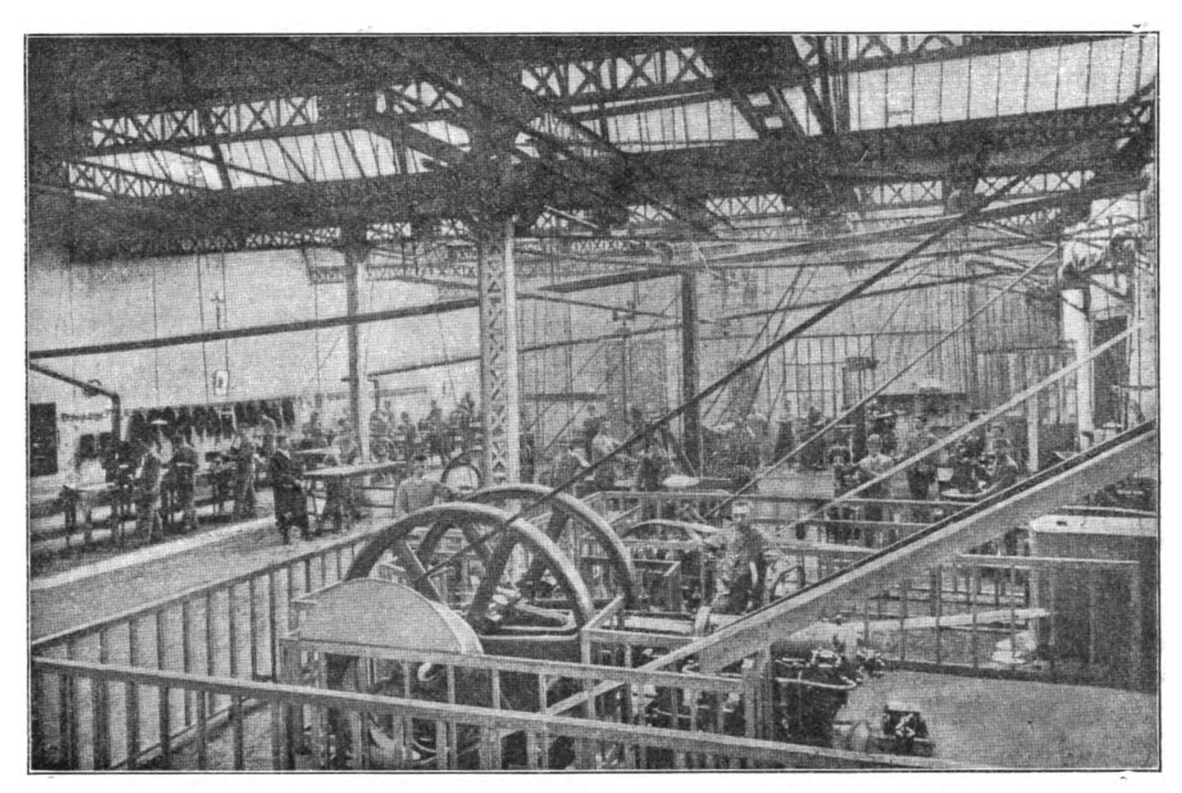
Hélas ! ils sont rares aujourd'hui, ces pauvres ateliers où le crucifix ait conservé sa place. Le respect humain l'en a banni et l'a relégué dans la chambre à coucher, dans l'ombre de l'alcôve. Et cependant, que la vue de cette image verserait de consolation sur les labeurs du jour et sur les épuisements des veillées d'hiver ! Un jour la sœur Françoise de Saint-Ange se plaignait d'avoir les mains toutes déchirées par le travail ; Jésus crucifié lui dit : « Françoise, regarde mes mains et puis plains-toi ! »

O vous qui, à votre rez-de-chaussée ou à votre mansarde, travaillez sans relâche pour gagner votre pain, en face de vous, suspendez un crucifix ; si vos doigts sont lassés, si vos mains sont endolories, vous regarderez la douce Victime, et elle vous dira tout bas : « Enfant, regarde mes mains, et puis, plains-toi ! »

Il est d'autres ateliers encore : ce champ à qui l'on confie la précieuse semence, n'est-ce pas un atelier superbe ; atelier en plein air, qui compte autant de métiers que de sillons, où le laboureur, travaillant de concert avec le bon Dieu, fait — merveille plus grande que bien des miracles [1] — d'un grain de blé pourri jaillir cent grains de blé vivants ?

Que le paysan des âges de foi comprenait ses véritables intérêts, quand, au coin de son champ, près de la borne qui sépare son atelier de l'atelier voisin, il plantait un crucifix [2] !

Dans les ardeurs du soleil de midi, il laissait là sa charrue, venait s'asseoir au pied de la croix et pouvait dire, comme au livre des Cantiques [3] : « Je me suis reposé à l'ombre de Celui que j'avais tant désiré, et son fruit a semblé doux à ma bouche. » Fortifié par cette prière, il reprenait sa charrue et enfonçait le soc plus profond dans la glèbe.



LE CRUCIFIX DANS UN ATELIER MODERNE.
(Atelier d'ajustage, à l'Institut catholique d'Arts et Métiers. Lille.)

Un jour, à l'heure de la réfection, accoudé au socle d'un Calvaire, un Trappiste mangeait son pain ; et son pain lui semblait bien dur et bien sec : « Trempe-le dans mon côté, lui dit le Christ, et il te semblera plus délicieux que le miel. »

Ouvriers des campagnes, voulez-vous adoucir vos travaux, si durs et parfois si ingrats ? — Relevez la croix de pierre dont j'aperçois les débris, là-bas au coin de votre champ.

1. C'est la pensée de saint Augustin... Opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano. (Tract. 24 in Joan.)
2. Sur cet usage, voyez Goschler, *Dictionnaire de théologie :* Croix des champs et Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture :* Croix.
3. *Cantique des Cantiques*, II, 3.



Chapitre Troisième.

LE CRUCIFIX A L'ÉCOLE.



L'ÉCOLE est l'atelier mystérieux où l'enfant, jeune apprenti, sous la direction d'un maître habile, élabore cet or pur qu'est son âme ; il le burine, il le cisèle, il l'orne des brillantes pierreries de la science humaine et des gemmes étincelantes de la science divine.

Travail laborieux. — La fable raconte que le vieux Vulcain peina fort, pour graver sur le bouclier d'Achille la terre et les mers, les villes et les campagnes, le soleil et la lune, les danses folâtres et les guerres sanglantes, et ces mille choses qui forment le monde et la vie. Tandis qu'il allumait ses vingt fourneaux et qu'il attisait la flamme du souffle puissant de ses soufflets géants, la sueur sans nul doute coulait abondante le long de ses augustes tempes.

Image des efforts que doit faire l'enfant pour graver dans son esprit, métal souvent rebelle, ces connaissances multiples qui seront pour lui un bouclier... et une épée, dans la grande lutte pour l'existence.

Pour adoucir ses efforts, l'Eglise, l'institutrice autorisée des peuples (car c'est à elle et non à un autre que Jésus a dit : *Docete*, enseignez !) l'Eglise, de tout temps, s'est plu à suspendre un crucifix au mur des écoles.

Que de fois la vue de ce Christ souffrant a donné force et courage à la gent écolière ! A cet âge il fait si bon gambader et courir ! Quel instrument de supplice que ce banc de bois, où il faut rester assis des heures, sans bouger !

Un regard sur le crucifix inspirait la patience au jeune supplicié. Voyant les membres de son Dieu immobiles, fixés par quatre clous sur la croix de bois, il trouvait moins intolérables et les clous rigides d'un règlement de fer et la longue immobilité sur le banc de bois.

Ce crucifix, force et soutien de l'écolier volage et remuant, était encore pour son âme une muette et éloquente leçon.

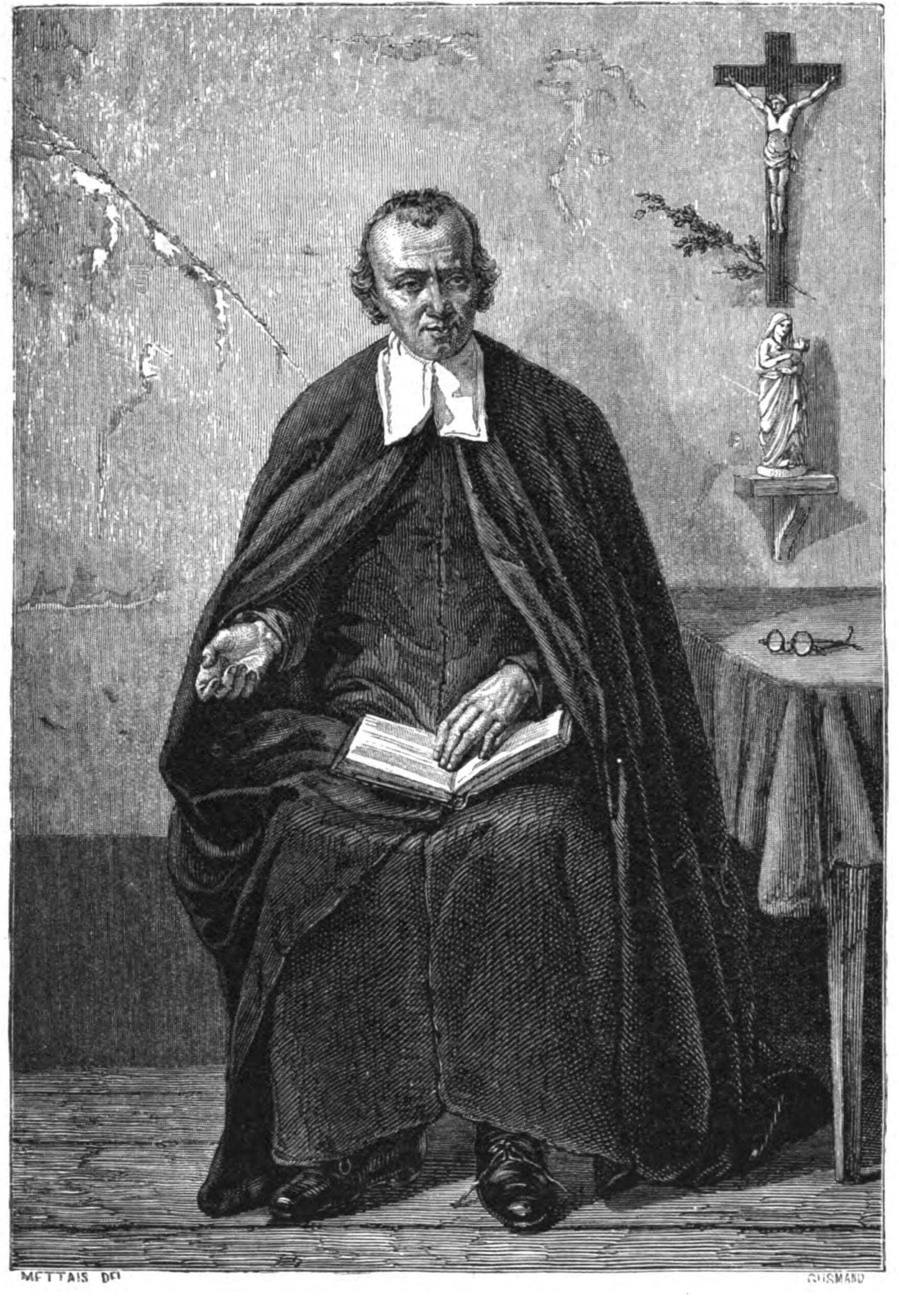
L'Eglise a toujours tenu à honneur d'enseigner les sciences humaines ; sur les murs des écoles elle a donc placé cartes et tableaux destinés à inculquer les connaissances terrestres ; mais comme la science humaine est bien courte, si elle n'est complétée par la science divine, à la place d'honneur, sous les yeux des enfants elle a mis le crucifix. C'est le grand livre qui parle à l'écolier de Dieu, de la chute originelle, de la Rédemption ; c'est le manuel sublime qui lui enseigne la science du Ciel !

Eh bien ! les suppôts de l'enfer ne veulent plus que l'enfant lise les feuillets sanglants de ce livre divin.

Sous le couvert d'une prétendue neutralité, ils ont lacéré ces pages enluminées par le sang d'un Dieu.

Ils ont décroché de la muraille le crucifix que la foi des ancêtres avait planté là...

L'étude est commencée et la prière est dite ;
Les fronts blancs sont penchés près du pupitre noir ;
Sur l'ardoise polie ou la page érudite,
Prenant l'air sérieux de l'homme qui médite,
Vingt ou trente écoliers s'appliquent au devoir.

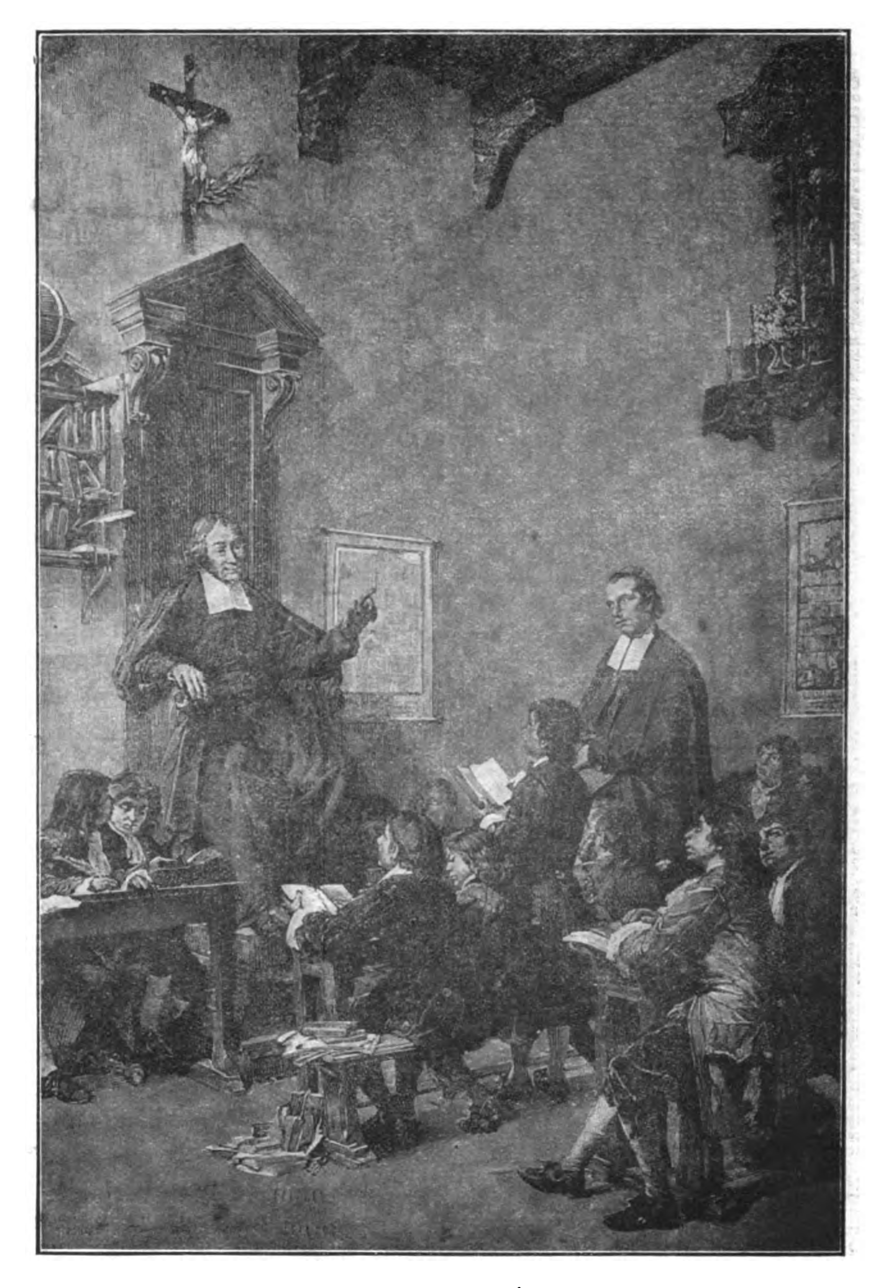


METTAIS DEL. GUSMAND

UN MAITRE D'ECOLE CONTEMPORAIN,
réfléchissant à sa mission au pied du crucifix. — Le Frère Philippe, tableau d'Horace Vernet.

Ils sont là sur deux rangs ; tout le monde à sa place ;
La maîtresse, sans bruit, se promène au milieu ;
Seuls, quatre ou cinq petits, vers le fond de la classe,
Près du mur, sous un Christ, qu'une guirlande enlace,
Epellent sur leur planche ou leur croix de par Dieu.

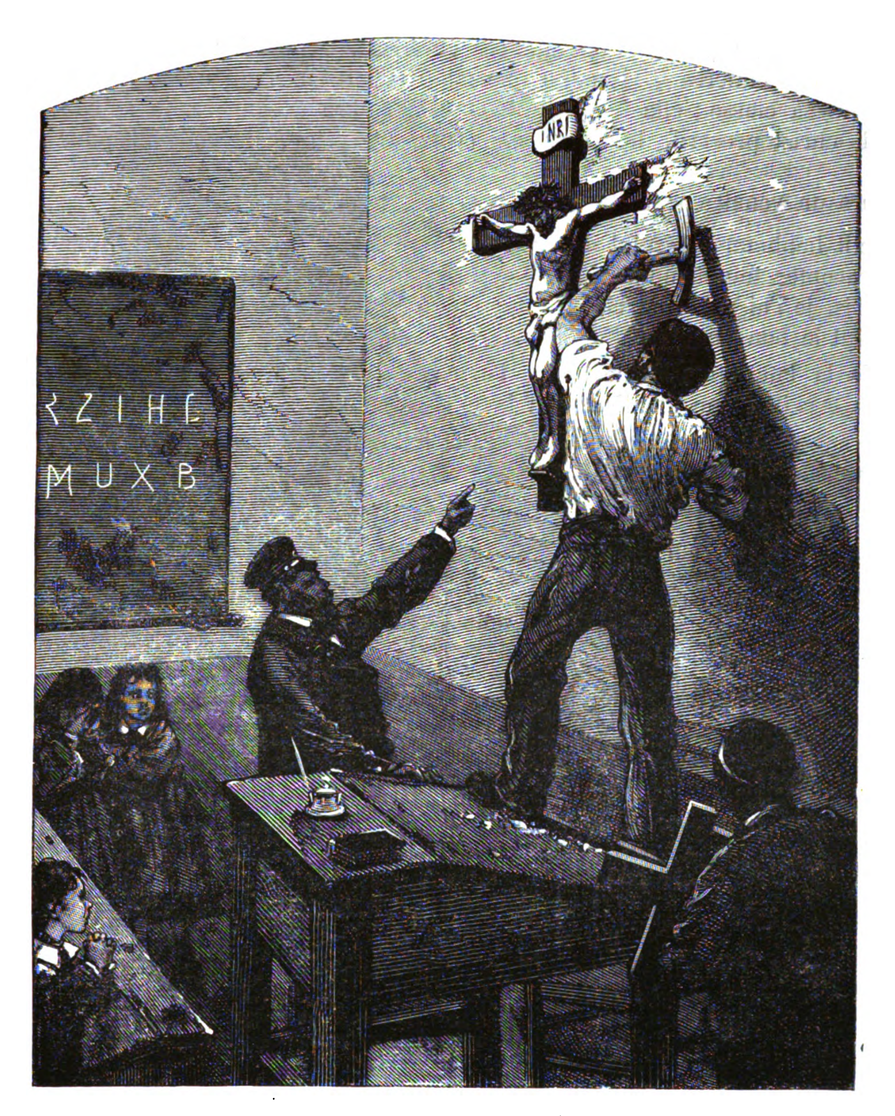
Tout à coup des pas lourds piétinent à la porte ;
Les écoliers tremblants quittent leurs escabeaux...
Un homme entre, suivi d'une hideuse escorte,
Ricanant aux éclats, criant d'une voix forte,
Et se serrant les reins d'une écharpe en lambeaux.



LE CRUCIFIX DANS L'ÉCOLE.
Saint Jean-Baptiste de la Salle faisant l'école,
d'après un tableau de Mariani, offert à Sa Sainteté Léon XIII.

La maîtresse, effrayée, essaye une parole...
« Silence !... Et vous, marmots, apprenez vos leçons ;
Je viens mettre ici l'ordre et nettoyer l'école,
Et je veux qu'on entende une mouche qui vole !...
Voyons, surveillez-moi ces petits polissons !...

« A l'œuvre !... » Un forgeron armé d'une tenaille
S'avança vers le Christ, prit et jeta les fleurs ;
Les enfants sanglotaient tout bas... « Tais-toi, canaille !
Dit le maire ; je veux qu'on rie et qu'on travaille... »
De tous les yeux roulaient ou ruisselaient des pleurs.



LE CRUCIFIX ARRACHÉ DE L'ÉCOLE.

Le Christ tombe. « Pitié, Seigneur ! » dit la maîtresse.
Le maire sous son bras prit la croix en riant :
« J'interdis la prière et j'exclus la paresse !... »
Tous les pauvres petits que le chagrin oppresse
Jetaient sur leur grand Christ un regard suppliant... ([1]).

1. Père Delaporte, *Récits et Légendes*. Chez Retaux.

Cette scène de proscription sacrilège, qu'un poète ami fait si bien revivre sous nos yeux, a été un des grands scandales de notre siècle. La franc-maçonnerie a soustrait aux regards des enfants l'image de celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Cet acte de haine envers le crucifix a, comme toujours, suscité des actes d'amour et de réparation, réparation des maîtres chrétiens, réparation des écoliers, réparation des populations entières. J'ai connu une maîtresse d'école qui obtint de garder le christ arraché de sa classe ; elle le plaça dans sa chambre à coucher, et le soir, agenouillée devant le christ proscrit, les bras en croix, elle priait, elle souffrait pour réparer l'injure.

Ailleurs on venait encore de chasser le bon Dieu de l'école.

Un petit bonhomme résolut de protester à sa façon contre la mesure sauvage ; écoutons-le raconter tout triomphant son naïf exploit : « Maman m'avait donné un crucifix ; je l'ai pris, je l'ai porté en classe ; dans mon pupitre, je l'ai attaché avec un clou, — et maintenant le bon Dieu est dans l'école ! »

Parfois la laïcisation d'une école, l'expulsion des maîtres chrétiens a provoqué, à la gloire du crucifix, une manifestation bien touchante de la foi populaire.

Voici, narré par un charmant conteur, le fait qui s'est passé à la Chapelle-sur-Erdre (Loire Inférieure) le 4 octobre 1891.

Il fallait obéir à la loi sacrilège,
La loi qui traite Dieu comme on chasse un proscrit,
Qui refuse aux petits leur plus doux privilège
Et leur droit d'épeler le nom de Jésus-Christ.

Il fallait obéir, quitter la vieille école !...
A l'entrée, un drapeau va remplacer la croix :
Ses murs n'entendront plus le *Pater*, le *Symbole*,
Les fraîches voix d'enfants qui murmurent : « Je crois... »

Il fallait obéir !... Oh ! que Dieu leur pardonne !
Ils ignorent combien ils font verser de pleurs...
Il fallait décrocher les tableaux, la Madone
Et *les trois crucifix* enguirlandés de fleurs.

Il fallait obéir et se hâter. Qu'importe
Le grand mot *Liberté*, qui s'étale et qui ment ?
Liberté signifie : « A la porte ! » — A la porte,
Maîtres bannis... — Pourquoi ? Pour trop de dévouement.

Ces maîtres ont, vingt ans, dans l'ombre et la souffrance,
Usé leur vie, instruit le pauvre et l'artisan :
Ils ont aimé le peuple et fait aimer la France.
— Hors d'ici ! C'est la loi. — Quel crime ?... Allez-vous-en !

Mais cela se passait sur la terre Bretonne
Chez des chrétiens que rien n'abat, que rien n'étonne...
Et quand on vient voler l'âme de leur enfant
Leur courage chrétien proteste et la défend.
Une école est fondée, elle est aussitôt pleine :
On l'aperçoit là-bas, près du bourg, dans la plaine...
C'est le jour du départ pour l'école de Dieu...
La foule marche en rangs serrés, mais au milieu

Voici les crucifix des trois classes futures,
Posés sur trois brancards décorés de tentures,
Pavillons de triomphe aux vaillantes couleurs,
Festonnés de dentelle et panachés de fleurs.
A chacun des brancards une escorte est formée.
Humble garde d'honneur et pacifique armée,
Du Sauveur exilé fidèles courtisans.
Le premier est porté sur des bras de dix ans :
Les écoliers, héros de la cérémonie,
S'avancent gravement sous leur charge bénie :
Ils comprennent leur rôle ; ils savent que la croix
Est le drapeau du ciel, garant de tous les droits ;
Aussi leur pas est ferme et marque l'assurance ;
Dans leurs regards rayonne et sourit l'espérance :
Joyeux, les bras tendus, la chevelure au vent,
Ils sentent que la croix dit au cœur : « En avant ! »

L'autre groupe s'aligne en ordre de bataille :
Jeunes gens, hommes faits, vaillants, de haute taille,
Disciples autrefois des maîtres qu'on proscrit,
Chrétiens qui n'ont jamais rougi de Jésus-Christ !...

Troisième groupe enfin, les vieillards — noble escorte !
Si le corps est plié par l'âge, l'âme est forte !
Leur cœur est affermi, si leurs pas sont tremblants ;
Leur front chargé d'honneur comme de cheveux blancs.
Ils soutiennent la croix, la croix qu'ils ont servie,
Qui dirigea leur course et consola leur vie,
Qu'ils baiseront encor d'un baiser vigoureux
Quand l'heure du repos aura sonné pour eux (1).

Portés par ces enfants, par ces hommes, par ces vieillards, les trois christs furent solennellement placés à la place d'honneur, dans les trois classes de la nouvelle école, et les gars bretons, comme par le passé, continuèrent à fréquenter, nombreux, l'école du bon Dieu, l'école où l'on prie au pied du crucifix.

Depuis le fait que nous venons de raconter, la guerre au Crucifix est devenue plus acharnée : on ne se contente plus de décrocher le christ des murs de l'école ; on lui fait subir les plus affreux traitements. Tout dernièrement, le 19 mars 1905, dans la commune de Kerlouan (Finistère), le Directeur d'école rentrant chez lui, constatait un grand désordre dans les classes. Les christs étaient brisés en mille morceaux. On les avait broyés avec les pieds. — Triste et criminel exploit des deux instituteurs adjoints.

Les parents sont indignés ; ils ont retiré les enfants qui suivaient la classe des adjoints, et tous les enfants portent depuis le 19 un petit christ sur leur poitrine.

En attendant, une cérémonie expiatoire a eu lieu le 26, à laquelle toute cette population foncièrement chrétienne a tenu à s'associer.

Les débris du christ étaient à la mairie : on alla les y chercher, et le maire les posa sur un coussin violet. Quatre pères de famille, parmi les plus dignes, le portèrent ainsi à travers tout le bourg. A toutes les fenêtres était un christ entre deux flambeaux. En passant devant l'école, on chanta le *Parce, Domine*. (*Croix* du 30 mars.)

Tiens bon, peuple de Kerlouan, et malgré ta pauvreté, par un impôt volontaire, en

1. V. Delaporte, *Récits et Légendes*, 2me Série, page 120.

face de l'école officielle, où le christ est foulé aux pieds, ouvre bien vite une école libre, où le christ sera exposé, aimé, respecté. C'est dans de telles écoles, cher lecteur, que vous mettrez vos enfants, le grand Pape Pie IX vous en fait un devoir : « Un enseignement, vous dit-il, qui non seulement ne s'occupe que de la science des choses naturelles et des fins de la société terrestre, mais qui de plus s'éloigne des vérités révélées de Dieu, tombe inévitablement sous le joug de l'esprit d'erreur et de mensonge ; une éducation qui prétend façonner sans le secours de la doctrine et de la morale chrétienne les esprits et les cœurs des jeunes gens, d'une nature si tendre et si susceptible d'être tournée au mal, doit nécessairement engendrer une race livrée sans frein aux mauvaises passions et à l'orgueil de sa raison : et des générations ainsi élevées ne peuvent que préparer aux familles et à l'Etat les plus grandes calamités. »

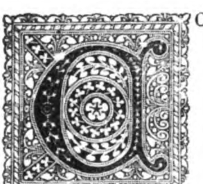
Voulez-vous éviter à vos enfants, à votre famille, ces calamités qu'entraînent l'erreur dans l'enseignement et l'athéisme dans l'éducation, cherchez, parents chrétiens, cherchez une école où le crucifix ait droit de cité, une école où le crucifix règne en maître, une école où vos enfants puissent trouver tout à la fois leçon de science et leçon de vertu dans la vue du crucifix !





Chapitre Quatrième.

LE CRUCIFIX DANS LE CABINET DE TRAVAIL.



COMME l'enfant, l'adulte doit travailler. La loi du travail est obligatoire pour tous [1] ; si Dieu a imposé au pauvre le travail des mains, il impose au riche le travail de l'esprit.

Le labeur intellectuel ne va pas sans fatigue et sans peine. Le champ des affaires, de la composition oratoire, des recherches historiques, des découvertes scientifiques, a, lui aussi, ses ronces et ses épines [2].

Vous tous, qui vous adonnez au commerce ou à l'industrie, vous tous qui exercez une profession libérale, vous devrez faire effort pour creuser le sillon d'où jaillit la fortune, le vrai, le beau, le bien. Pour soutenir et bénir cet effort, placez un crucifix dans votre cabinet de travail, atelier silencieux où s'élaborent vos pensées, champ fécond où mûrissent vos desseins.

Hommes d'affaires, à une époque où la bonne foi disparaît de plus en plus des relations commerciales, où la falsification est érigée en art, où l'amour du gain étouffe tous les scrupules, mettez donc sous vos yeux, dans votre bureau, un crucifix. Il vous préservera de l'affreuse contagion. Car celui qui est là sur la croix, c'est le négociateur de notre Rédemption : « Il a racheté nos âmes à un grand prix [3], » dit saint Paul, et ce prix, il l'a soldé intégralement, en répandant tout son sang sur la croix, *acquisivit sanguine suo* [4]. Aussi, est-ce en toute loyauté qu'ayant payé la rançon, il put effacer le décret qui nous condamnait [5]. Négociants chrétiens, regardez bien le Christ : c'est le négociateur modèle.

Ecrivains chrétiens, en composant vos ouvrages, cherchez la lumière là où l'ont trouvée jadis les Albert le Grand et les Thomas d'Aquin, les François de Sales et les Bellarmin, au pied du crucifix. Et vous, savants qui vous adonnez à l'étude des sciences positives, dans la recherche de la vérité, imitez le célèbre Le Verrier. Dans une salle de l'observatoire, il avait placé un Christ, symbole de l'union nécessaire entre la science et la religion. Mettez, vous aussi, un crucifix sur votre table de travail : dans vos doutes, dans vos perplexités, vous le regarderez et il sera pour vous la solution de toute difficulté [6]. Le Christ, voilà votre lumière !

Vous qui par votre parole devez venger l'équité méconnue, avocats chrétiens, dans votre

1. In laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ. *Genèse*, III, 17.
2. Spinas ac tribulos germinabit tibi. *Ibidem*, 18.
3. *Iʳᵉ épître aux Corinthiens*, VI, 20.
4. *Actes des apôtres*, XX, 28.
5. *Aux Colossiens*, II, 14.
6. Solutio omnis difficultatis. Christus.

noble carrière, il est des pierres d'achoppement : plusieurs s'y sont heurtés. Pour repousser une cause manifestement injuste, dont la défense vous serait payée au poids de l'or, il faut un certain courage. Regardez votre crucifix il vous rendra forts. Celui qui est sur cette croix, c'est le médiateur dont saint Jean a dit : « Nous avons un avocat près du Père, Jésus-Christ, juste [1]. » Avocats, voilà votre modèle !



LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND
compose au pied du crucifix.
(D'après une gravure du XVIe siècle.)

Diplomates chrétiens, imitez dans sa dévotion pratique au crucifix cet ambassadeur d'une nation amie, imitez le baron de Morenheim. Voici la description de son cabinet de travail, faite à la suite d'une visite, par M. Charles de Ferrières : « L'ameublement est simple, d'une simplicité presque sévère. Sur le grand bureau, placé en travers, derrière lequel Son Excellence peut s'isoler de toute influence extérieure, se trouve un

1. Advocatum habemus apud Patrem, Christum, justum. *Ire épître de saint Jean*, II, I.

christ en bronze doré, garni du buis bénit... » Hommes d'Etat, voilà votre modèle ! Médecins chrétiens, ayez un crucifix dans votre cabinet de consultation, il vous donnera la force nécessaire à votre noble, mais rude profession. Après avoir, toute une

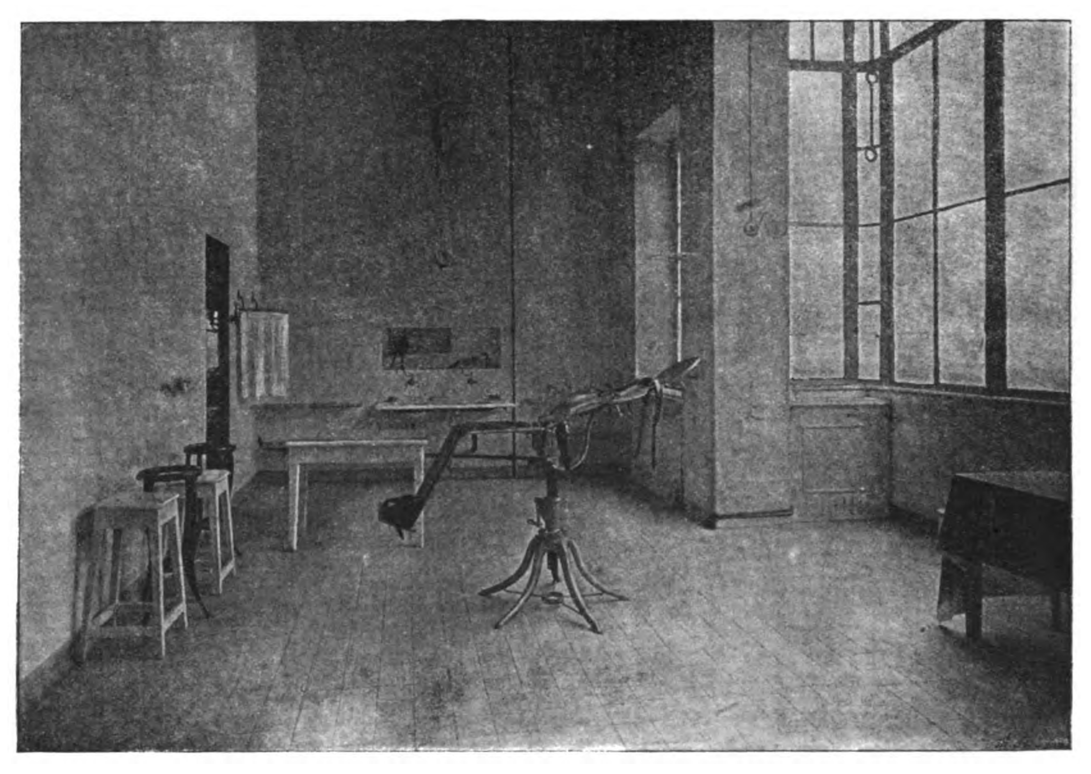


LE REGARD SUR LE CRUCIFIX, SAINT FRANÇOIS DE SALES ÉCRIT LE TRAITÉ SUR L'AMOUR DE DIEU.
(D'après une gravure de 1707.) (Tiré du *Bulletin de Saint-François de Sales.*)

matinée, visité à domicile les souffrances humaines, quand il vous faudra, le soir, voir encore défiler sous vos yeux, en votre demeure, toutes ces maladies qui viennent vous demander un remède, toutes ces plaies qui viennent chercher un pansement, pour

vous stimuler dans votre mission charitable, vous jetterez un regard sur les membres souffrants de l'Homme-Dieu qui est là suspendu. Le Christ, c'est le bon Samaritain, versant l'huile et le vin sur les blessures de ses frères. Mettez son image dans votre salle d'opération ; sa vue donnera du courage au malheureux dont vous allez tailler les chairs et scier les os. — Venez, pauvre patient, au lieu de votre supplice. Le lit de douleur est prêt ; sur l'étagère vitrée les instruments de torture sont rangés. Venez dans cette salle ; un grand christ a été suspendu la muraille pour sanctifier et consoler vos souffrances.

Et vous, officiers chrétiens, honneur du pays, vous avez déjà la croix sur la poitrine ; pourquoi sur votre table, chargée de plans d bataille, n'auriez-vous pas encore l'image du Crucifié ? Le métier des armes, c'est par excellence le métier du dévouement : quelle

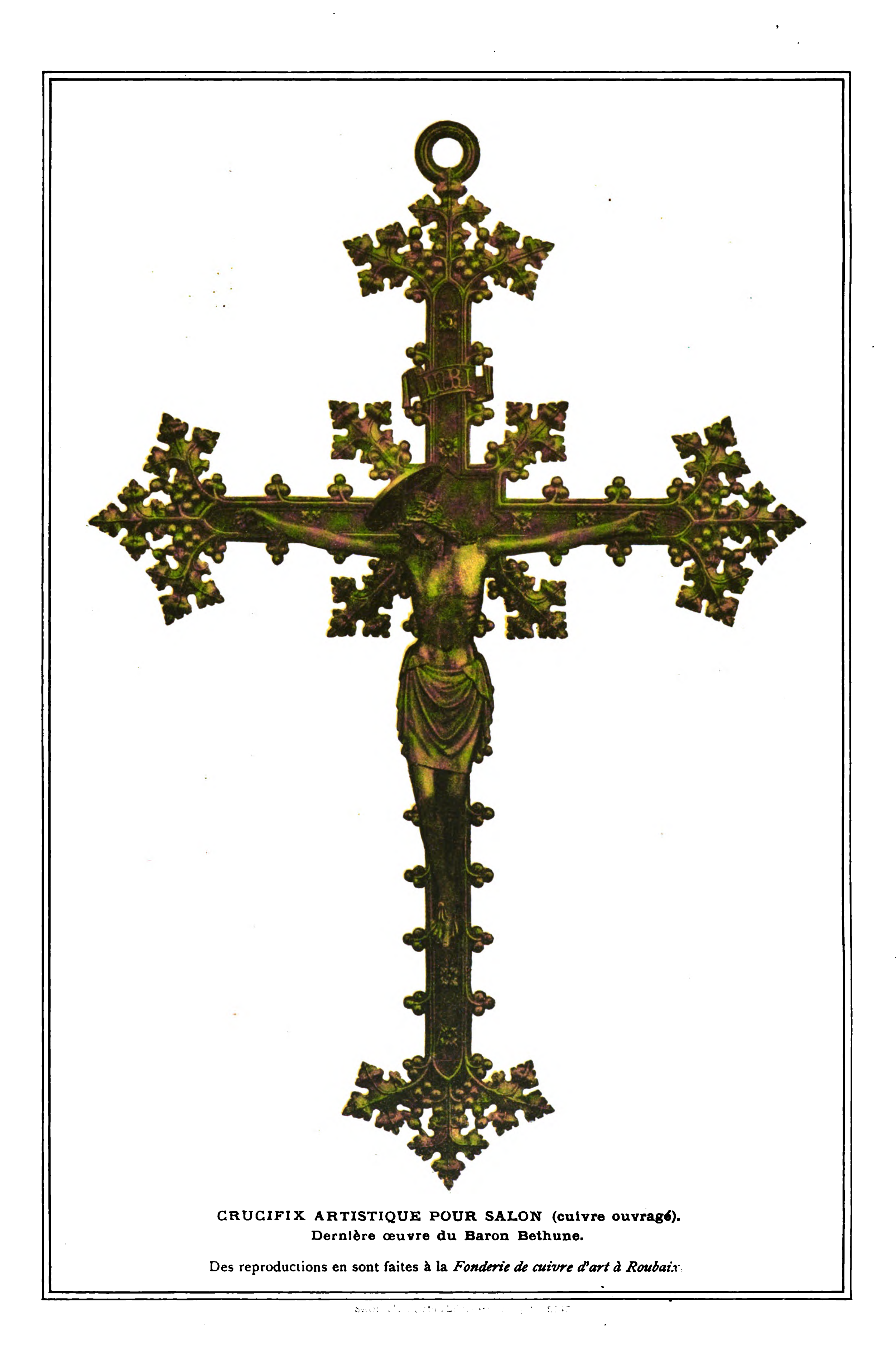


LE CRUCIFIX A LA TABLE D'OPÉRATION.
Hôpital Saint-Joseph à Lyon.
(Gracieusement communiqué par MM. les Administrateurs.)

leçon de dévouement vous avez là, sur la croix ! Apprenez du crucifix à défendre la patrie au prix de votre sang. — Soldats, voilà votre modèle !

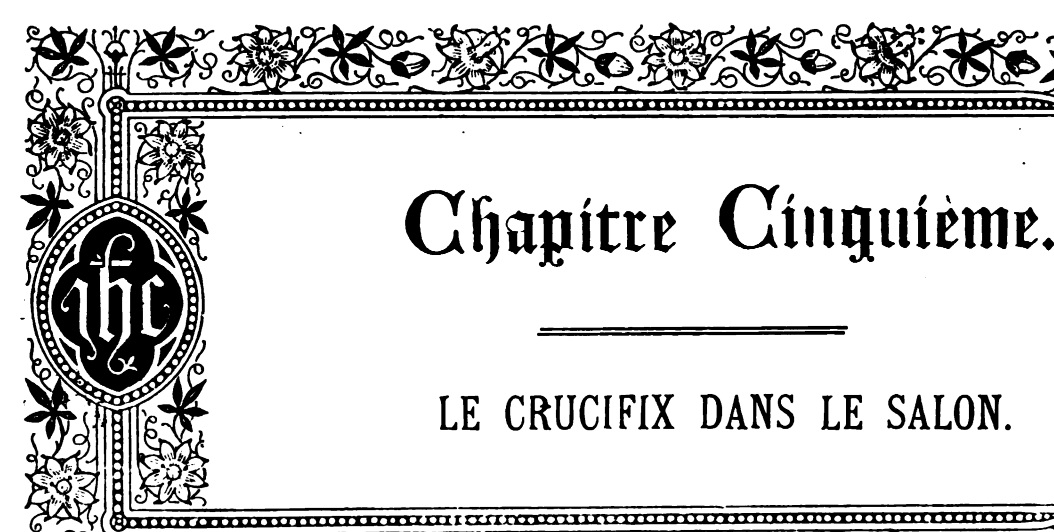
Il a trop longtemps duré, le règne des lâches duplicités : chrétien dans la vie privée, l'homme baptisé ne l'était plus dans la vie publique. Il priait, mais le soir, seul avec sa femme, dans l'ombre de l'alcôve ; il faisait même ses Pâques, mais en cachette, à cinquante lieues de sa ville natale.

Vous qui, au baptême, êtes devenus enfants de Dieu, industriels et commerçants, écrivains, savants, hommes de robe ou d'épée, n'ayez désormais qu'un visage, le visage de chrétien. Votre foi est assez noble, assez pure, pour se passer de masque. Marchez à front découvert, déployez votre drapeau ; sur la muraille de votre cabinet de travail, fixez, bronze ou ivoire, un beau crucifix !



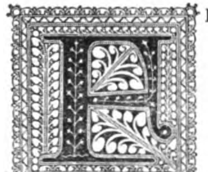
CRUCIFIX ARTISTIQUE POUR SALON (cuivre ouvragé).
Dernière œuvre du Baron Bethune.

Des reproductions en sont faites à la *Fonderie de cuivre d'art à Roubaix*.



Chapitre Cinquième.

LE CRUCIFIX DANS LE SALON.



FEMMES chrétiennes, placez un crucifix dans votre salon. Le salon, c'est votre domaine ; c'est là qu'après le travail, vous prenez avec des amies délassements et plaisirs. Qu le Christ préside à ces délassements pour les sanctifier, à ces plaisirs pour les tempérer. Votre grand délassement, le plus cher, ce sont ces visites que vous aimez à vous rendre, et dans ces visites, votre grande liesse, c'est le jeu de la langue qui vous est si doux. Trop souvent, la réputation d'autrui défraye ces entretiens.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même...

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ELIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas ;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne
Et qui gâte à mon goût, tous les repas qu'il donne (1).

Ce salon, dépeint par Molière, n'est pas seulement le salon de son temps ; c'est le salon de tous les temps ; et ce feu roulant de traits perfidement décochés, n'est pas, hélas ! le monopole de Célimène ; c'est le fait de tous ceux qui n'ont pas recours à la grâce du Ciel pour dompter leur langue. Saint Jacques l'affirme catégoriquement : « Nul homme ne peut dompter la langue. C'est un mal inquiet ; elle est pleine d'un venin mortel (2). » Sur quoi saint Augustin fait cette remarque : « L'apôtre ne dit pas que nul

1. Molière, *Misanthrope*, Acte II, Scène V.
2. *Saint Jacques*, III, 8.

ne peut dompter la langue, mais que nul *homme* ne peut la dompter, pour que nous confessions qu'en cas de victoire, c'est Dieu qui a triomphé (1). »

Si, d'après saint Jacques, commenté par saint Augustin, Dieu seul peut dompter cette langue qui distille le venin, femmes chrétiennes, dans vos conversations, ayez recours à Dieu, et, pour penser à lui, mettez sous vos yeux un emblème qui vous rappelle son souvenir ; fixez le crucifix à la muraille de votre salon ; de sa croix, Jésus mourant vous y redira la devise de sa vie : « Aimez-vous les uns les autres ; c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. » Sa vue et ses leçons arrêteront le dard qui, partant de vos lèvres, allait déchirer le prochain : par là, vous serez parfaites, car, selon saint Jacques encore : « Celui-là est parfait qui ne pèche point en paroles (2). »

Ainsi le crucifix dans votre salon sanctifiera vos conversations. — Il y tempérera l'effervescence de vos plaisirs.

— Le crucifix dans mon salon ! me dites-vous, mais vous n'y pensez pas ! Puis-je placer l'image du Sauveur en croix à côté de cette toile, en face de ce bronze ? Les convenances s'y refusent.

— Ah ! les convenances s'y refusent ? C'est donc que cette toile et ce bronze ne conviennent guère à l'appartement d'un chrétien, puisqu'il y a incompatibilité entre eux et le crucifix, étendard du chrétien. Oh ! je vous comprends parfaitement : ce crucifix prêche la souffrance ; cette toile et ce bronze prêchent la volupté. Il y aurait dans ce vis-à-vis un contraste choquant, c'est vrai. Mais il est un moyen aisé de le faire cesser : au lieu de proscrire le Christ souffrant, par crainte du bronze impur, proscrivez le bronze impur, par égard pour le Christ souffrant.

« Et ce bronze effronté, que fait-il en ce lieu ?
Tu possèdes un christ. Rougis-tu de ton Dieu ?
Il règne, mon enfant, dans ton âme chrétienne.
Ote-moi cette image insolemment païenne.
Qu'au grand soleil le Christ ait sa place d'honneur ;
Qu'il soit ici le maître et le premier Seigneur (3). »

Suivez, cher lecteur, ce conseil que le Comte de Mirval donne à son fils ; décrochez du mur de votre salon ce tableau païen ; le clou sera tout prêt à recevoir le crucifix chrétien. Telle jadis, il vous en souvient, la vraie Croix découverte par sainte Hélène, renversa, en sortant des décombres, le temple et la statue de Vénus qui lui disputaient la place (4).

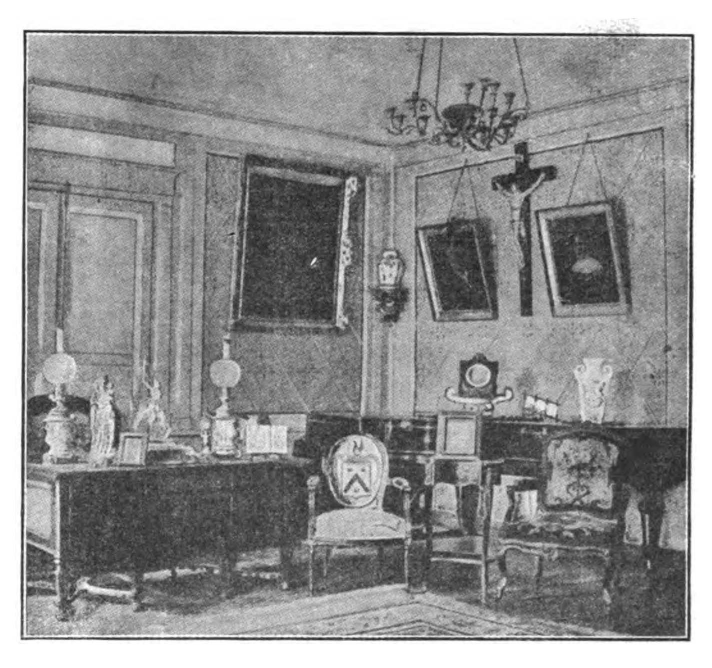
— Enlever ces objets d'art, ce serait chose possible encore, ajoutez-vous, mais faut-il pour toujours bannir de ce salon ces fêtes qui sont la joie de nos nuits d'hiver ? Or, parmi les personnes invitées, plusieurs, par leur mise, rappellent ces toiles et ces bronzes pour lesquels vous vous montrez si sévère. Les voyez-vous, dans cette tenue, en présence du Christ en croix ?

— Lecteur chrétien, le crucifix, placé dans votre salon, ne sera jamais un reproche ni pour vous, ni pour vos invités, si vous vous contentez de ces réunions d'amis sûrs, de ces récréations innocentes, de ces soirées familiales, qui détendent l'esprit fatigué, resserrent les liens de l'affection mutuelle et dilatent les cœurs. Dans ces fêtes intimes et joyeuses, Jésus-Christ, croyez-le, ne sera pas déplacé. Du haut de son trône d'amour, ce Dieu, auteur de la famille, de ses deux bras étendus bénira les membres de cette

1. August. *Sermo* 4. De verbis Domini secundum Matthæum.
2. *Saint Jacques*, III, 8.
3. Tiré de *Blasé*, par le P. Tricard. Scène VII.
4. Voir Livre I, chapitre II, Invention de la vraie Croix.

famille qui, pendant quelques heures, prennent innocemment leurs ébats, pour reprendre demain, plus forts, plus dispos, plus allègres, le fardeau dont sa Providence les a chargés.

Mais, si, vous laissant entraîner au courant d'un monde pervers, vous voulez, vous chrétiens, donner dans vos salons des fêtes païennes ; si vous, chrétiens, vous organisez dans ces salons des danses païennes, je comprends que le crucifix vous gêne placé dans ces salons ; car ces fêtes, ces mises, ces danses païennes, c'est le monde que Jésus a maudit à cause de ses scandales, et du haut de sa croix, comme d'un tribunal, le Christ, juge sévère, par la voix de son sang, crierait encore à ces femmes mondaines, à ces jeunes gens voluptueux : « Il n'y a rien de commun entre votre vie et ma vie. Mes pieds sont transpercés, les vôtres n'ont foulé aujourd'hui que des tapis moelleux ; mes yeux ne tombaient que sur des bourreaux, les vôtres se repaissent de spectacles séduisants ; mes oreilles sont souillées par des blasphèmes, les vôtres sont caressées par des



SALON CHRÉTIEN.
Le Christ et les aïeux.

flatteries ; ma tête est couronnée d'épines, la vôtre est couronnée de fleurs ; mon visage est couvert d'ignominies, le vôtre est baigné de parfums ; enfin, mon corps ne forme qu'une plaie, le vôtre est traité comme une relique sainte, avec d'idolâtriques hommages. *Væ mundo !* malheur à vous [1] ! »

Que faire ? Proscrire le crucifix qui vous condamne ? — Non, mais bien le divertissement trop libre que le crucifix condamne. — « Voulez-vous savoir, dit le Père Félix, à quoi tient aujourd'hui l'abaissement de tant de générations et la dégradation de tant de familles ?... Il n'y a plus de christ au foyer. Il n'y a plus de christ suspendu à la muraille, posé sous les regards. » Pour éviter cet abaissement, cette dégradation, mettez, lecteur chrétien, mettez un christ dans votre salon. Du même coup, il bénira ces fêtes du monde, tumultueuses et passionnées, qui, d'après saint François de Sales, « dissi-

1. Caussette, *Entretiens avec Marthe*, I, page 34.

pent l'esprit de dévotion, alanguissent les forces, refroidissent la charité et réveillent en l'âme mille sortes de mauvaises affections [1]. »

« Mais, dit-on, le salon est un terrain neutre... N'est-ce pas un contre-sens d'y placer un emblème confessionnel, tel que le crucifix? »

Beau langage vraiment que celui-là ! il devrait faire rougir de honte ! C'est le langage qu'ont tenu jadis les laïcisateurs d'écoles. « De l'école, terrain neutre, ont-ils dit, il faut chasser le Christ. » Et les voilà qui vous répètent : « Du salon, terrain neutre, il faut bannir le crucifix. »

Comment? *votre* salon, terrain neutre? Oui ou non, êtes-vous catholique? — Oui, je le suis. — Eh bien, votre salon, salon d'un catholique, est un terrain catholique. Tout comme l'Algérie, colonie de la France, est une terre française.

— Mais, répliquerez-vous, dans mon salon pourraient venir des non-catholiques, des incroyants... un crucifix choquera leur regard... »

Et moi, poursuivant ma comparaison, je vous réponds : Sur le sol de l'Algérie pourront venir des Anglais, des Allemands. Craindrez-vous que la vue du drapeau choque leur regard? Pour leur éviter un déplaisir, interdirez-vous aux trois couleurs de France de flotter en plein jour, en plein air, en plein soleil? Bien au contraire, vous le ferez resplendir fièrement au sommet de tous les édifices, pour que nul ne s'y méprenne, pour que chacun sache bien que cette terre de l'Algérie est une terre française.

Chrétiens, la croix est votre drapeau, ne l'oubliez pas. Conformément à la parole d'Isaïe : *ad populos exaltabo signum meum*, levez votre drapeau à la face des peuples [2]. — *A la face des peuples*, entendez-vous, c'est-à-dire, non pas seulement à la face de vos parents, de vos familiers, mais à la face des étrangers et des visiteurs, même inconnus. Fixez donc le crucifix, non pas seulement dans le secret de la chambre à coucher, domaine de l'homme privé, mais dans le salon, domaine du citoyen et de l'homme public.

Chose étrange ! Des originaux mettront dans leur salon, sur une étagère, la statue de Boudha, bronze grimaçant, idole repoussante, venue de l'Inde ou du Japon. — Des protestants appliqueront au mur de leur salon, une gravure de Luther, le moine défroqué, fondateur de leur secte. — Des rationalistes placeront sur la table de leur salon un buste de Voltaire, l'ami de Frédéric de Prusse, l'insulteur de Jeanne d'Arc. — Des francs-maçons exposeront à tous les regards, dans leur salon, leurs criminels insignes, et seuls, les catholiques n'oseront pas arborer leur drapeau ! Que penser d'une pareille conduite? La neutralité ! — Ne me parlez pas ici de la neutralité. La neutralité en fait de religion est un mensonge. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Qui n'est pas pour moi, est contre moi? » Si donc vous rougissez de Jésus-Christ sur la terre, craignez qu'un jour, — au jour du jugement, — il ne rougisse aussi de vous.

Suivez le conseil de saint Jacques : « Sitis perfecti et *integri* [3]. » Par le Christ arboré, soyez catholiques parfaits, *entiers*, tout d'une pièce, au dehors comme au dedans ; au salon comme ailleurs.

Sur le Calvaire, Jésus-Christ a voulu que sa royauté fût officiellement proclamée. Sur un écriteau, par ordre du pouvoir public, ces mots furent inscrits :

JESUS NAZARENUS, REX JUDÆORUM.
Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.

Il est le Roi des individus. Reconnaissez son domaine sur votre personne, en portant

1. *Introduction à la vie dévote*, troisième partie, chapitre XXXIII.
2. *Isaïe*, XLIX, 22.
3. *Saint Jacques*, I, 4.

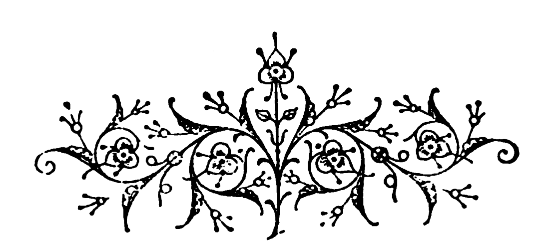
à votre cou, ou sur votre cœur, la croix de votre Roi, comme le brave aime à porter sur sa poitrine l'effigie de son souverain.

Il est le Roi des familles. Ne les a-t-il pas régénérées, en condamnant la polygamie, en rétablissant la pureté du mariage, en consacrant l'indissolubilité du lien conjugal? Reconnaissez son domaine sur le foyer domestique, en ayant un crucifix dans la chambre à coucher, sanctuaire intime de la famille.

Il est le Roi des peuples : Roi par droit de naissance, car son Père lui a donné les nations en héritage : *dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Roi par droit de conquête, il a conquis le monde par son sang : *acquisivit sanguine suo.* Reconnaissez son règne : en mettant son image en public dans votre salon. — Vous y avez déjà placé le portrait de vos aïeux : dans cette galerie de tableaux, vous avez donné la place d'honneur à celui qui fut la souche de votre lignée, et si cet aïeul, savant ou soldat, s'est distingué par une découverte ou un exploit, vous le montrez à vos visiteurs avec une légitime fierté. — Tout cela est bon, tout cela est saint. Oui, gardez par l'image le souvenir et les traditions de votre famille ; mais n'oubliez pas, de grâce, que Jésus-Christ est votre ancêtre dans la foi : « Il est, nous dit saint Paul, le premier-né entre beaucoup de frères. » Et cet ancêtre s'est distingué par ses exploits, il a vaincu les démons, triomphé de l'enfer, racheté des milliers d'esclaves. Il a eu de glorieuses blessures, une mort héroïque. Tous ces titres de noblesse vous sont rappelés, en abrégé, dans une image expressive, le crucifix.

Mettez, chrétiens, mettez dans votre salon, à la place d'honneur, le crucifix, l'image de votre divin Ancêtre [1].

1. Lisez dans *Le saint esclavage de la Croix de Jésus*, les pages chaleureuses où, vers le milieu du XVII[e] siècle, P. Valdory, S. J., plaide en faveur des crucifix dans les salons.





Chapitre Sixième.

LE CRUCIFIX ET LA SOUFFRANCE.



Le crucifix bénit vos travaux, sanctifie vos conversations, tempère vos plaisirs, il a encore la mission, à lui toute spéciale, d'alléger vos souffrances. — Au pied du crucifix, volontiers on redit avec saint Paul : « De même que les souffrances du Christ abondent en nous, ainsi par le Christ abonde notre consolation[1]. »

Quel que soit votre âge, quelle que soit votre position sur terre, *vous pleurerez*, vous souffrirez parce que c'est la condition de notre nature déchue, pécheresse, et conséquemment punie. Vous pleurerez, parce que c'est la loi de notre nature rachetée, mais rachetée par la croix. Vous pleurerez, parce que les pleurs sont l'accompagnement de la pénitence, préconisée à chaque page de l'Evangile. Vous pleurerez, Jésus-Christ l'a solennellement prophétisé à ses disciples : « En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez [2]. »

Vous pleurerez dans les souffrances du corps, vous pleurerez dans les souffrances de l'âme plus poignantes encore.

Les vieux stoïciens se raidissaient contre la douleur.

« O douleur, disaient-ils, tu n'es qu'un mot ! » Fol orgueil que de vouloir nier ce qui est !

Les savants de nos jours ne nient pas la souffrance, mais beaucoup la veulent supprimer. Quand un médecin découvre un nouvel anesthétique, on le proclame bienfaiteur de l'humanité, parce qu'il enlève au corps humain une portion de douleur.

Mais les savants ont beau faire : malgré leurs palliatifs, immense est encore la somme de souffrances qui étreint les membres de l'homme : car souffrir, nous l'avons dit, c'est la loi de la nature déchue par le péché, de la nature rachetée par une croix.

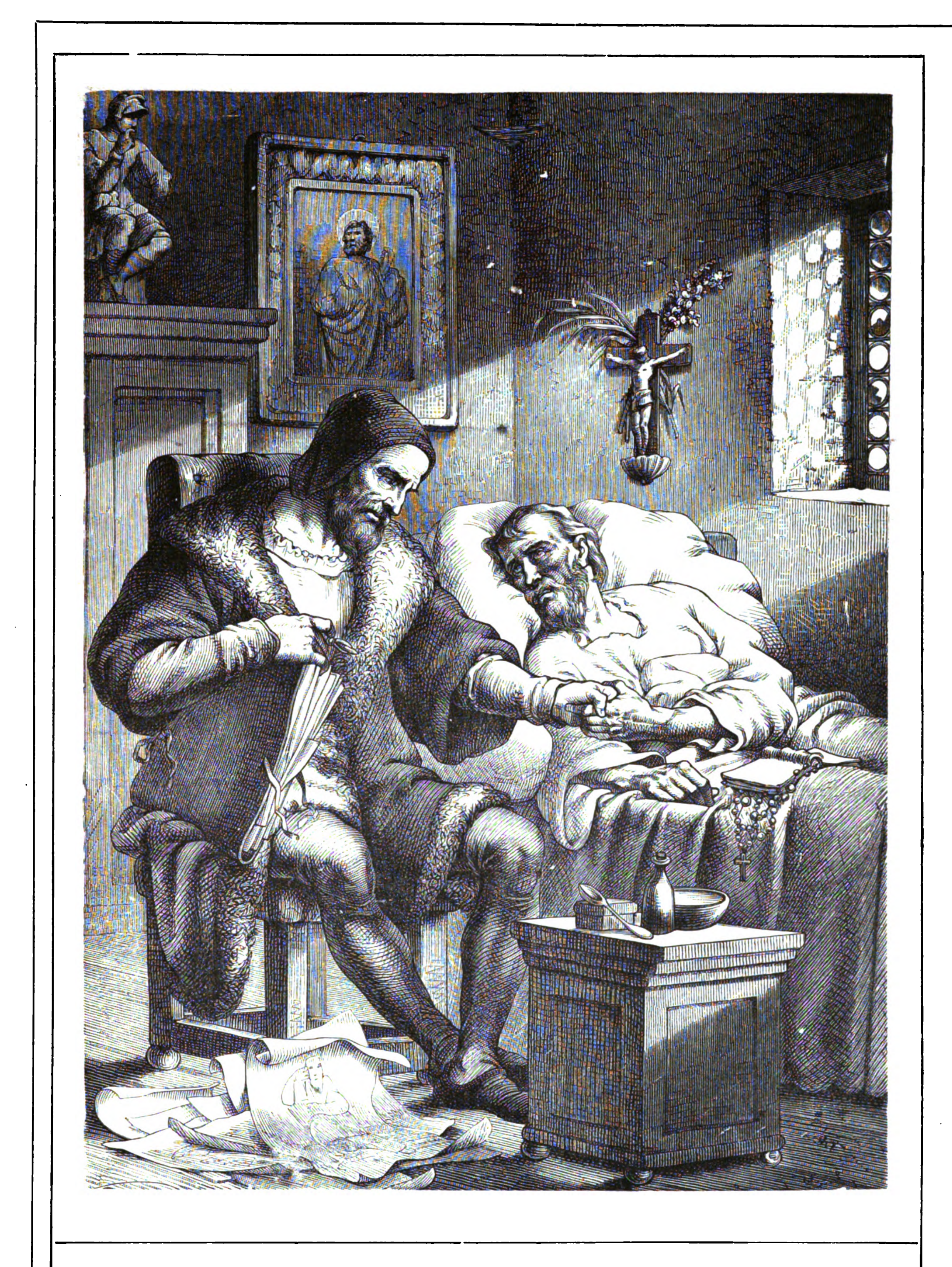
Au lieu de nier la douleur, ce qui est orgueil et mensonge ; au lieu de vouloir la supprimer, ce qui est chimère et folie ; que ne la faites-vous aimer ?

Le Crucifix peut opérer ce prodige. Il rend la douleur aimable non pas en elle-même (en elle-même elle est haïssable), mais aimable dans ses fruits, car elle rappelle qu'unie aux souffrances de la croix, elle est expiatrice et méritoire ; aimable encore dans son divin exemplaire, car l'amour assimile l'amant à l'aimé ; mon crucifix me fait voir Jésus souffrant ; je voudrai donc souffrir comme lui ; j'aimerai donc la douleur, non en elle-même, mais en lui.

On lit un trait charmant sur l'enfance de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes. Quand, dans son berceau, sous l'étreinte de la souffrance,

---

1. *IIe aux Corinthiens*, I, 6.
2. Amen, amen, dico vobis quia plorabitis et flebitis vos. (*Jean*, XVI, 20.)



LE CRUCIFIX AU CHEVET DU MALADE.

Michel-Ange soignant son domestique malade.

il poussait des cris, vite sa pieuse mère lui apportait le crucifix. A la vue du bon Dieu attaché à la croix, Jean-Baptiste cessait aussitôt ses sanglots, et le sourire s'épanouissait sous ses larmes. — Ce Christ, consolateur de son enfance, fut sa force dans les difficultés de l'âge mûr. Aussi le peintre chargé de faire son portrait après sa mort, nous représenta-t-il le saint Fondateur les mains jointes devant un crucifix. — Le crucifix ! c'était bien la caractéristique de cette vie que la douleur rendit si féconde.

Juste-Lipse, auteur d'un traité sur la croix du Sauveur, avait, pendant sa vie, fait des



SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.
(D'après un portrait de l'époque.)
Le crucifix, caractéristique de sa vie, si éprouvée et si féconde.

recherches sur le stoïcisme. Dans une cruelle maladie, on lui rappelle le nom des stoïciens illustres, Zénon, Chrysippe, Caton, Sénèque : « Souvenez-vous, lui dit-on, du courage de ces grands hommes en face de la douleur. » Juste-Lipse lève avec amour les yeux sur un crucifix : « voilà, dit-il, le grand patient. »

A la même époque, saint Joseph de Léonissa, Mineur Capucin, se dévouait, à Péra, faubourg de Constantinople, au salut des galériens. Dieu le récompensa de ses travaux, comme il récompense ses meilleurs amis, par la souffrance. Joseph fut atteint d'un can-

cer horrible ; on veut l'attacher pour l'opérer ; mais lui prend son crucifix : « Voilà, dit-il, le plus fort de tous les liens. »

Saint Gaëtan de Thyène, fondateur des Théatins, souffrait, étendu sur un rude grabat ; le médecin veut le faire coucher sur un matelas. « Moi, sur un lit moelleux ! dit le Saint, alors que Jésus est mort sur une croix, percé de clous et d'épines ; à Dieu ne plaise ! »

Au XIX[e] siècle comme aux siècles précédents, la douleur vient chercher un baume dans les plaies du crucifix. *Un enfant du siècle* en faisait naguère *la confession.* « C'est la douleur qui nous conduit à toi, comme elle t'a mené à ton Père. Nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image ; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. » L'écrivain sceptique et voluptueux reconnaît donc que la douleur attire au crucifix. Que n'a-t-il profité de cette connaissance ! Sa vie eût été plus pure et sa mort plus chrétienne.

De l'autre côté du Rhin, un autre incrédule contemporain est forcé d'avouer que pour les croyants, le crucifix divinise la douleur. Parmi tant de paroles blasphématoires, il laissa un jour tomber de sa plume une parole belle et vraie : « Le crucifix, dit-il, avec un Dieu mort pour les péchés des hommes, est, aux yeux des croyants, non seulement le gage visible et saisissant de la Rédemption, mais aussi l'*apothéose de la souffrance.* » Pour une fois Strauss a raison : le crucifix, c'est la souffrance divinisée, et dès lors ennoblie, transfigurée, par cette participation aux tortures de l'Homme-Dieu. Et cependant, voyez l'inconséquence de l'erreur : ce crucifix, source de force dans l'épreuve, l'écrivain protestant veut le proscrire du monde : « L'humanité moderne, pense-t-il, satisfaite de vivre et d'agir, ne peut plus trouver dans un tel symbole l'expression de sa conscience religieuse ; conserver le crucifix dans l'Eglise, c'est ajouter une raison de plus à toutes celles qui la rendent déjà incapable d'exister (1). »

Pauvre Strauss ! où a-t-il vu ou lu que l'humanité moderne fût si satisfaite de vivre et d'agir ? Est-ce que au delà du Rhin comme en deçà, il n'est pas des hommes très modernes, si peu satisfaits de vivre, qu'ils demandent aux balles d'un revolver, au nœud coulant d'un lacet, au brasier d'un réchaud le moyen de ne plus vivre ?

Si les disciples de Strauss demandent au suicide le remède à leurs maux, nous, disciples de Jésus-Christ, nous demanderons au crucifix l'amour de la douleur.

Les modèles ne nous manquent pas. Au siècle qui vient de finir, que d'illustres souffrantes consolées par la vue du Christ !

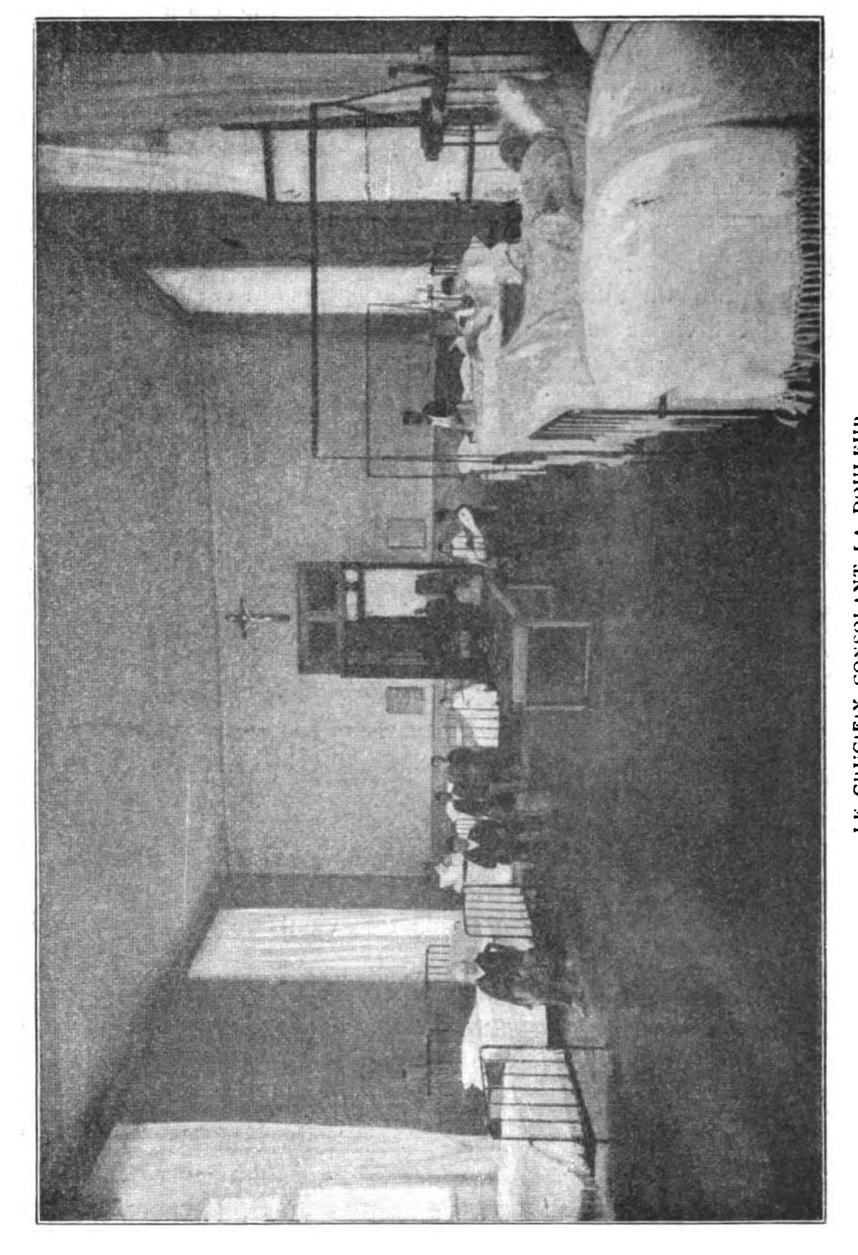
La Mère Marie de la Providence, l'héroïque fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire, était en proie à d'atroces douleurs. Ses filles essayaient de la consoler : « Toute ma force, leur dit-elle, est dans la vue de mon crucifix ; » et elle le regardait amoureusement, placé près d'elle, sur sa petite table.

Vers le milieu du XIX[e] siècle, une jeune fille, Olga de la Ferronnays, trouva, elle aussi, dans la vue du crucifix, la force de sourire à la douloureuse maladie qui la moissonna dans sa fleur. Elle lut un jour quelques lignes où S. Bernard compare les âmes à des pierres précieuses qui demeurent ternes et sans éclat, si elles ne sont taillées, ciselées. — Un peu plus tard elle souffrait plus que de coutume. Sa sœur l'embrassa et lui dit : « Pauvre enfant, comme tu souffres ! » Olga répondit, en s'efforçant de sourire : « Que veux-tu, il faut bien se laisser *ciseler.* » C'est l'amour de Jésus crucifié qui lui donnait la force de se livrer ainsi à la main du *Ciseleur :* « Je n'aime pas la souffrance, disait-elle, mais je comprends qu'il faut souffrir. Quand la tête a mal, tout le corps souffre : Jésus crucifié est notre tête. »

1. *L'ancienne et la nouvelle foi.* Confession par D. F. Strauss. — Paris, 1876, pages 79 et 80



Aussi bien que la jeune fille du grand monde, l'humble servante trouve au pied du crucifix l'héroïsme dans la souffrance. Jugez-en par ce fait encore récent, — décembre 1898. C'était à Reims, rue Colbert : Mademoiselle Eugénie Blanzy gardait près du foyer les deux enfants de sa maîtresse. Par suite d'une explosion, le feu prit à ses vêtements. Son corps à demi brûlé fut étendu sur un lit de douleur : « Vous souffrez beaucoup, lui



LE CRUCIFIX CONSOLANT LA DOULEUR.
Hôpital Saint-Joseph à Lyon.
(Gracieusement communiqué par MM. les Administrateurs.)

dit Mme D***, en la soignant? — Oh! oui, Madame, reprit la patiente, mais j'aime mieux que ce soit moi que vous ou les bébés. »

Aujourd'hui qu'on jette les hauts cris à la moindre brûlure, qui donnait tant de résignation à cette jeune fille, à moitié consumée?

Aujourd'hui que la fidélité est si rare chez les domestiques, qui donc donnait à cette servante cet attachement invincible à ses maîtres? Qui donc sur ces lèvres crevassées par le feu, mettait ces paroles sublimes dans leur simplicité : « J'aime mieux que ce

soit moi que vous ou les bébés ? » — On le vit un instant après, quand Mme D*** demandant à l'agonisante ce qui pourrait lui être agréable, elle répondit en souriant : « Le petit christ que Madame s'est procuré, à la fin de la Retraite des Mères chrétiennes. »

Ce crucifix, consolateur de la misère, que ne fait pas l'impiété pour l'arracher aux yeux des moribonds ?



LA SCALA SANTA, DOMINÉE PAR LE CRUCIFIEMENT.
(Dessin original de P. Sellier.)

Le 9 novembre 1904, dans un quartier ouvrier de Paris, un employé de l'Assistance publique pénètre dans la chambre d'une malade qu'il est appelé à secourir.

Ecoutons, fait par la pauvre infirme, le récit de cette visite de secours : « En entrant dans ma chambre, ce Monsieur a promené ses yeux partout ; puis, avec un regard sévère, il m'a dit grossièrement : « Enlevez-moi ça ! » et son doigt montrait quelque

chose au-dessus de mon lit. Je me retourne : C'était mon crucifix : Je suis restée toute bête et lui ai dit : « Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il vous a fait de mal ? — Sinon, m'a-t-il » dit d'un air à faire peur, vous n'aurez rien de l'Assistance publique !... — Monsieur, » lui ai-je répondu, si vous êtes venu celhz une malheureuse pour lui enlever son seul » soutien et toute son espérance, je n'ai pas besoin de vous. Mon petit mourra et moi » aussi, mais je n'enlèverai jamais de ce mur mon crucifix (1). »

Si par menace ou intimidation l'Assistance publique ne parvient pas toujours à décrocher le crucifix dans la masure du pauvre, elle n'arrive que trop à le proscrire des locaux qui sont sous sa dépendance.

Il est dans nos villes une demeure, refuge attitré des infirmités, des douleurs et des souffrances ; c'est l'Hôpital. Cette institution est d'origine chrétienne ; son nom le disait assez : sur le frontispice de cet asile, ces mots étaient gravés : *Hôtel Dieu ;* dans l'enceinte malades et infirmes étaient soignés par des religieuses, servantes de *Dieu*, et aux murs des grands dortoirs où l'on souffre, où l'on meurt, le crucifix était suspendu, image réconfortante d'un *Dieu* souffrant et mourant. — Oh ! oui, cette image réconfortait le pauvre malade. Jugez-en par le trait suivant. Lors de la laïcisation des hôpitaux de Marseille, un christ avait été laissé par mégarde dans une chambre de pensionnaire. Récemment on apporte à l'hôpital une pauvre femme qui devait être opérée et on l'installe dans cette petite chambre ; son premier cri fut, en apercevant la sainte image : « Ah ! quel bonheur que les misérables aient oublié cette croix ici ! Je me sens soulagée et réconfortée, rien que de la voir (2). »

Ce soulagement que donne la croix à tous ceux qui souffrent, n'empêche pas les sectaires de poursuivre leur œuvre de laïcisation. Leur haine de Dieu est plus forte que leur prétendue philanthropie. Il n'est guère de mois où les journaux ne nous rapportent que dans une ville de France on vient de chasser encore de l'Hôtel-Dieu, les Religieuses, disciples de Jésus-Christ ou le crucifix, son image. Mais grâce au ciel, dans l'hôpital libre et chrétien, le crucifix aura toujours sa place, enseignant à souffrir sans murmurer.

Chers lecteurs qui, privilégiés de Dieu, comblés des dons de la fortune et de la santé, pouvez, au lieu de languir sur le lit d'un hôpital, courir le monde et contempler ses merveilles, vous avez vu sans doute à Rome la *Scala santa*, cet escalier saint, ces degrés vénérables que gravit jadis le Sauveur des hommes, quand, objet de dérision, il comparut au prétoire. Au sommet, un Calvaire a été peint, terme douloureux de la Passion de Jésus. D'un orifice, habilement ménagé par l'architecte, des flots de lumière tombent des hauteurs, enveloppant comme dans un nimbe de gloire la croix et le Sauveur en croix.

Cette décoration si expressive ne vous semble-t-elle pas comme la traduction de ces paroles de Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs : « *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam?* Est-ce qu'il n'a pas fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire ? »

Quand vous souffrez, montez à genoux votre *Scala santa ;* montez-la, les yeux fixés sur le crucifix qui est au sommet des degrés et, si parfois vos genoux sont endoloris par cette rude montée, regardez les flots de lumière qui environnent la croix. Vous aussi, c'est par la souffrance, par le crucifix que vous arriverez à la gloire !

1. Tiré de *O Salutaris Hostia*. Jan. 1905, article signé : Eduardo de A. Macedo.
2. *Bien Public* (de Dijon). Jeudi, 23 mars 1905.





Chapitre Septième.

LE CRUCIFIX ET LA TENTATION.

SAINT Paul, dans son épître aux Ephésiens, expose une belle doctrine sur la lutte inévitable entre le chrétien et l'esprit mauvais : « Mes frères, dit-il, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du démon. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les gouverneurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin que vous puissiez résister, au jour mauvais, et demeurer parfaits en toutes choses. »

L'Apôtre nous avertit que nous aurons à livrer des luttes, *au jour mauvais*, c'est-à-dire au jour de la tentation : luttes de l'âme contre le mal moral, incomparablement plus pénibles que les luttes du corps contre le mal physique ; luttes du jeune homme pour sa chasteté ; luttes de l'homme fait pour la conservation de sa foi : « Grand Dieu ! quelle lutte cruelle ! Je sens deux hommes en moi ; de ces deux hommes, il y en a un qui doit périr, mais prenez garde, il ne se rendra pas facilement, soutenu qu'il est par l'enfer d'un côté et le monde de l'autre. C'est le jour, c'est la nuit, c'est dix ans, vingt ans, davantage, que durera ce duel à mort, et au prix de quelles meurtrissures, de quelle souffrance, de quelle vaillance [1] ! »

Dans cette lutte contre le monde et le démon, dans ces tentations du jour et de la nuit, saint Paul veut que nous soyons forts, *confortamini*. Mais, où trouverons-nous cette force ? Dans le Seigneur. — *In Domino* [2].

Si le démon est, selon l'expression de saint Luc, le *fort armé*, il en est un qui est plus fort que lui : *fortior eo* [3], c'est le Christ, qui dans sa victoire emportera comme butin, selon la gracieuse expression du texte grec, toute la panoplie de Satan, Πανοπλίαν. Mais où Jésus remporte-t-il cette victoire sur son adversaire et sur le nôtre ? C'est sur la croix, qui est son char de triomphe, sur la croix à laquelle il attacha ses ennemis dépouillés et vaincus [4].

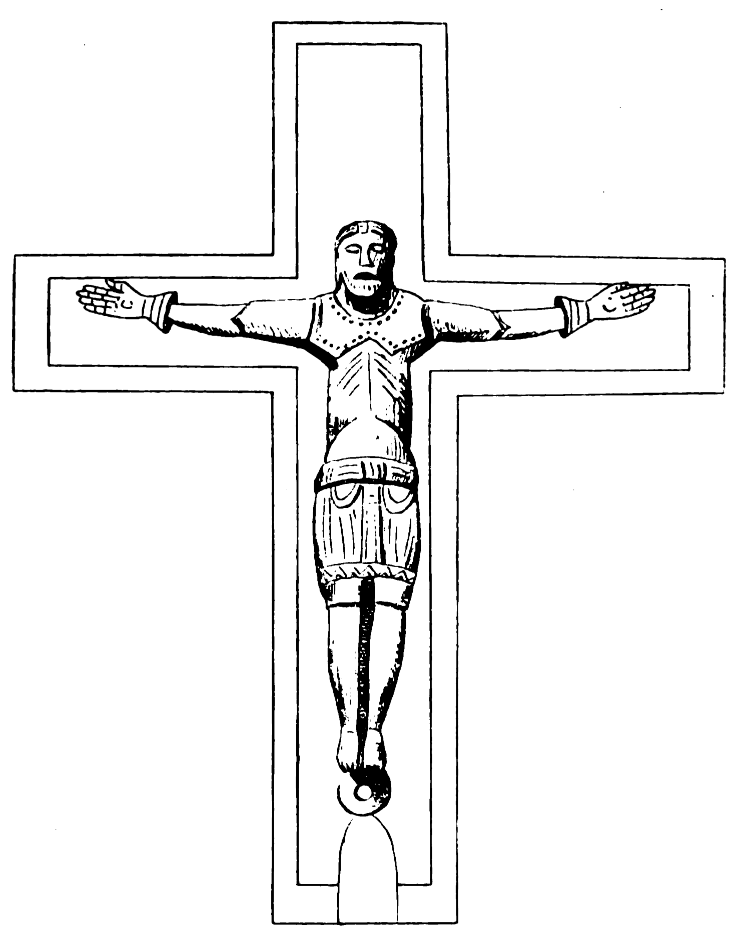
N'est-ce pas en mémoire de cette victoire qu'un artiste du moyen âge a représenté, — crucifix original et peut-être unique en son genre, — le Christ en croix, revêtu d'une armure ? [5] *(Gravure page 320.)*

N'est-ce pas en mémoire de cette victoire que les saints, dans leurs luttes contre le

1. Mgr Baunard, *Collège chrétien*, tome II, page 512.
2. *Aux Ephésiens*, VI, 10.
3. *Luc*, XI, 22.
4. *Aux Colossiens*, II, 14 et 15.
5. Ce Christ est du XIII[e] siècle. Il appartient à la Collection de M. Augier ; il est reproduit par M. Rohault de Fleury dans sa *Messe*, tome V, planche CDXI. Paris, imprimeries réunies.

démon, comme d'instinct, s'armaient de leur crucifix? L'église des Capucins d'Aix-en-Provence renfermait au XVIe siècle un crucifix devenu fameux. Quand, en 1589, le duc d'Epernon bombarda la ville, un boulet pénétra dans l'église des susdits Capucins et vint se briser, sans l'endommager, contre le crucifix qui fut depuis appelé le *Crucifix inexpugnable* [1].

Inexpugnable aussi est le chrétien qui dans la tentation s'arme du crucifix. La croix en main, il peut dire à Dieu, comme le Psalmiste : *Expugna impugnantes me! Apprehende arma et scutum et exsurge in adjutorium mihi!* [2] et les traits de l'ennemi viendront se briser sur la croix, comme un bouclier.



CHRIST EN CROIX REVÊTU D'UNE ARMURE (XIIIe siècle).
Appartient à la collection de M. Augier.

Ainsi faisait S. Antoine, ermite, pour repousser les tentations devenues légendaires de son immonde adversaire. *(Gravure page 322.)*

Ainsi encore faisait sainte Thérèse [3] : vous savez les assauts terribles qui lui furent livrés par l'esprit des ténèbres. Comment le mettait-elle en fuite? « Je prenais en main une croix, nous dit-elle, et Dieu, à qui seul j'étais redevable de ce changement instantané, m'armait d'un tel courage que je n'aurais point eu peur d'attaquer tous

1. L'abbé Constantin, *Les paroisses du diocèse d'Aix*, 1890, page 204.
2. *Psaume* XXXIV, 1 et 2.
3. *Sainte Thérèse*, Vie écrite par elle-même, chapitre XXV.

les démons réunis ; je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus (1). »

La vénérable Mère Agnès de Lengeac, dont nous connaissons déjà la vie extraordinaire, faisait un jour de vains efforts pour repousser le démon de la tristesse ; alors, nous dit son biographe, « elle prit un crucifix (2) entre les mains et se mit à représenter humblement à Notre-Seigneur la désolation où elle se trouvait. Comme elle continuait ses humbles et amoureuses doléances, elle vit que le crucifix sua du sang de toutes parts et que la plaie du côté en versa beaucoup de très vermeil (3), » ce qui la consola fort.

Souvent en dehors même de toute intervention miraculeuse, le crucifix réconforte et pacifie. Un regard sur la face meurtrie du Christ, un baiser sur les mains percées, une étreinte de cœur sur le côté ouvert, et voilà notre âme rassérénée.

Une mère songeait avec anxiété à l'avenir de ses nombreux enfants ; elle écrit à son frère : « Je te remercie de l'image « Mon Crucifix » que tu m'as envoyée. Elle est arrivée à point, au moment où j'avais besoin de me relever : les événements actuels, politiques, religieux, me bouleversent... parfois je suis découragée, je ne sais de quel côté me tourner... Maintenant ton crucifix est là, sur mon bureau et, en le regardant, en l'embrassant, je me sens fortifiée, rassurée sur l'avenir de nos enfants. »

Si le crucifix donne confiance dans l'avenir, pour le présent il répond à notre besoin d'affection sensible. — Le cœur humain a besoin de se sentir aimé ; le tentateur le sait, et par cette pente il essaie de faire glisser l'âme jusqu'à l'amour profane ou coupable... Le grand remède à cette tentation délicate, c'est encore le regard amoureux jeté sur le crucifix.

Un jeune homme se plaignait de n'être pas aimé ; Lacordaire offre le christ à ses yeux : « Ah ! mon ami, vous vous plaignez de n'être pas aimé, et Dieu vous a donné au fond du cœur un amour chaste, immense, invincible ; vous voudriez y mêler des amours profanes et Dieu, qui ne le veut pas peut-être, vous frappe et vous blesse. Il vous découvre la vanité du monde. *Il vous crucifie pour vous faire aimer davantage et imiter le crucifix.* »

Ce besoin d'affection sensible est parfois une tentation de la vie religieuse.

Une fille de sainte Thérèse venait de quitter définitivement sa famille et de mettre entre elle et les siens ces grilles de fer qui empêcheraient dorénavant ces étreintes si douces au cœur, ces embrassements si chers à la nature : « Mon émotion fut grande, écrit-elle, quand je vis ma mère et ma sœur sangloter derrière les grilles. Ma mère bien aimée ! qui pourra dire ce qu'elle souffre encore ! Mon frère se contint devant

---

1. Si nous n'avons pas de crucifix sous la main, faison au moins sur notre poitrine le signe de la croix en souvenir de Jésus crucifié. « Soit que tu dormes ou que tu voyages, que tu t'éveilles ou que tu fasses quelque besogne, que tu manges ou que tu boives, que tu navigue en mer ou que tu passes les rivières, couvre-toi de cette cuirasse et environne tous tes membres du signe salutaire, et les maux ne te joindront pas. »

Ainsi nous parle saint Ephrem, aimablement interprété par saint François de Sales (*L'Etendard de la sainte Croix*, — LIII, chapitre 3).

Saint Cyrille de Jérusalem nous donne le même enseignement, le voici traduit par la même plume: « C'est le signe des fidèles et la terreur des démons ; car il a triomphé (il parle de Notre-Seigneur) d'iceux en ce signe. Monstre-le hardiment, car voyant la croix, ils se ressouviennent du Crucifié ; ils craignent celui qui a froissé le chef du dragon. »

« Dans ces tentations, dit encore le Père de Grenade, il sera bon de faire sur son cœur le signe de la croix...... C'était la pratique du prieur d'un monastère de l'ordre de Saint Dominique. Lorsqu'on ouvrit son sépulcre, on trouva une croix imprimée sur la partie de la poitrine où il avait coutume d'en figurer le signe. Le pied de la croix était en pointe, mais les extrémités supérieures formaient trois fleurs de lis. Notre-Seigneur, par ce prodige, enseignait aux fidèles que cette âme sainte avait gardé la pureté et la chasteté, grâce à la vertu du signe de la croix... Ce miracle est rapporté par un témoin oculaire qui fit plus de quarante milles pour le voir de ses propres yeux. » (*Mémorial*, IVe partie, chapitre 3.)

2. *Sa Vie*, chapitre VIII.

3. Ce crucifix est l'un des deux crucifix de la Mère Agnès conservés au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris.

moi, mais les sœurs tourières ont dit qu'ils pleuraient tous les trois. Pour moi, je *serrais mon crucifix sur mon cœur, pour en comprimer les battements* et je demeurai ferme ».

Quand le sacrifice semble trop douloureux, la séparation trop dure ; quand le démon sollicite de regarder en arrière ; quand, au souvenir du passé, le cœur bat trop fort, combien, à l'exemple de cette jeune Carmélite, en ont comprimé les battements en serrant le crucifix sur leur cœur ! Combien ont vaincu le tentateur par un regard sur Jésus crucifié ! Combien, à la vue de l'Homme de Douleurs, sont restés au poste de la douleur, la joie au cœur et le sourire aux lèvres !



AGENOUILLÉ AU PIED DU CRUCIFIX, SAINT ANTOINE TRIOMPHE DE LA TENTATION.
Tableau de David Teniers (Louvre).

A certaines heures de solitude et d'abandon, tout comme la vierge cloîtrée, la vierge missionnaire a besoin de son crucifix.

Sœur Marie est une vaillante ; elle s'est enrôlée dans l'intrépide phalange de Saint-Joseph de Cluny. A peine ses vœux prononcés, on lui dit : « Là-bas, à Madagascar, on a besoin d'un apôtre ; partez ! » Elle partit comme part un soldat, sans mot dire, mais non sans rien sentir ; car elle a l'âme aussi tendre que vaillante, et Dieu sait si elle aime la patrie qu'elle laisse, et sa sœur chérie, et son frère bien-aimé.

Arrivée au terme de son voyage elle nous écrit : « Père, voilà deux mois passés que je suis partie de France, et c'est seulement demain que je franchirai le seuil de ma nouvelle demeure. Trente jours de bateau, onze jours de filanzane dans les montagnes malgaches, voilà le résumé de mon voyage... Pendant tout le trajet, j'ai eu mon crucifix sur mes genoux, celui de mon grand chapelet que vous m'avez si bien fait embrasser, à Paris.

» Je vous remercie, Père, de m'avoir enseigné cette dévotion, cet amour du crucifix. Celle-là au moins ne trompe pas, et elle donne de la force.

» Je le lui ai dit plus d'une fois, depuis mon départ de France, à mon crucifix : Si » ce n'était pas vous, si vous n'étiez pas avec moi, image de Celui que j'aime, me Le » rappelant à toute heure ; si ce n'était pas pour vous que je vais travailler, croyez-vous » que j'irais de l'avant ?... » Il y a beau temps que j'aurais repris la route de la patrie... Mais avec et pour le crucifix, je me sens disposée à rester toute ma vie, s'il le faut, dans ce nid malgache, accroché au flanc de la montagne... Ici, pas même un tabernacle devant lequel je pourrais m'asseoir et me reposer l'âme et le corps tout à la fois... Mais à défaut du ciboire j'ai toujours mon crucifix. Je l'ai là, maintenant sur ma poitrine, et si vous saviez combien j'aime à l'y voir !

Je le porte partout... C'est ma seule richesse !
Je le préfère à tout... C'est Jésus mon Epoux !
Quand je pleure, en sentant malgré moi la tristesse,
Je retrouve le calme, en baisant, à genoux,
Mon crucifix. »

O puissance du crucifix pour raffermir les cœurs à l'heure de la tentation !

C'est en le regardant que la mère de famille, en proie à l'inquiétude, se sent rassurée sur l'avenir de ses enfants.

C'est en le pressant sur son cœur que la vierge cloîtrée accepte la séparation douloureuse et, captive volontaire, chérit ses grilles, sa cellule et ses verrous.

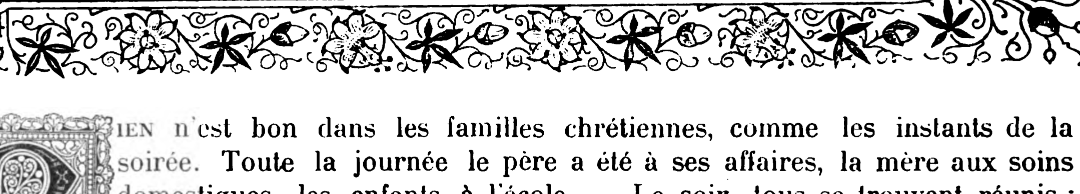
C'est en le baisant à genoux que la jeune Missionnaire, à deux mille lieues des siens et de sa patrie, s'attache pour la vie à son nid malgache, accroché au flanc de la montagne !





Chapitre Huitième.

LE CRUCIFIX ET LA CAUSERIE DU SOIR.



Rien n'est bon dans les familles chrétiennes, comme les instants de la soirée. Toute la journée le père a été à ses affaires, la mère aux soins domestiques, les enfants à l'école. — Le soir, tous se trouvent réunis : c'est la vie de famille qui commence : instants d'épanchements délicieux où, sous le regard du crucifix pendu à la muraille, les cœurs se fondent en un cœur, où chacun raconte les petits événements du jour, les efforts, les peines, les joies ; où rangés autour de la grande table, les enfants écoutent leur sœur aînée faisant la lecture, non pas la lecture d'aventures imaginaires et parfois coupables, — de tels livres n'entrent pas au foyer ; le Christ du haut de sa croix les condamnerait, — mais la lecture de ces vies sublimes qui excitent l'âme au bien, la stimulent, l'aiguillonnent, et la lancent par la puissance de l'exemple, sur les pas de ces héros qui s'appellent François d'Assise et Louis de Gonzague, Sonis et Garcia Moreno, sur les pas de ces héroïnes qui s'appellent Catherine de Sienne et Jeanne d'Arc, Thérèse de Jésus et Marguerite-Marie !

Du mur où elle est suspendue, la divine Victime sourit à ces lectures ; elle sourit aux questions naïves provoquées par ces lectures ; elle sourit aux pieux enseignements que le père et la mère versent dans l'âme de leurs enfants, à l'occasion de ces lectures.

Le Christ a béni la lecture et l'entretien du soir ; il va présider à la prière du soir.

Le soleil vient de disparaître à l'horizon, les enfants vont aller prendre leur repos ; mais auparavant, sur un signe des parents, ils s'agenouillent au pied du crucifix ; derrière ce groupe aimable, le père et la mère s'agenouillent. Le signe de la croix est tracé sur le front, siège de la pensée, sur la poitrine, siège de l'amour et de la vie, sur les épaules qui ont porté le poids de la fatigue et du jour. Puis le père, fixant les yeux sur le christ, dit à haute voix ces paroles qui, il y a vingt siècles, tombèrent de ces lèvres divines : « Notre Père qui êtes aux cieux, *que votre nom soit sanctifié*, ce nom que les impies blasphèment et que nous bénirons toujours ; *que votre règne arrive*, malgré la haine des sectaires ; *que votre volonté soit faite*, sur la terre comme au ciel ! »

Et les enfants, mêlant leur voix argentine à la voix plus grave de leur mère, répondent à l'unisson : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses, délivrez-nous du mal ! »

Quel spectacle admirable que cette famille, agenouillée devant le crucifix ! Quand le père et cette mère enguirlandés d'enfants prient au pied du crucifix, les Anges accourent, contemplent avec allégresse cette demeure devenue un temple, ce foyer devenu un autel, et portent jusqu'au trône de Dieu cette prière des grands et des petits, des maîtres et des serviteurs.

Une famille agenouillée au pied du crucifix, c'est le mémorial des merveilles du Tout-Puissant ; c'est l'abrégé de la création rendant hommage au signe sacré de la Rédemption. C'est tout à la fois l'Eden et le Calvaire !

Après le tribut de l'âme, le tribut du cœur. — Après l'acte de foi, l'acte d'affection. Les enfants embrassent leurs parents et demandent la bénédiction. Le père, représentant de Dieu, prêtre du foyer, bénit au nom du Seigneur ces petits êtres que la divine tendresse lui a confiés.

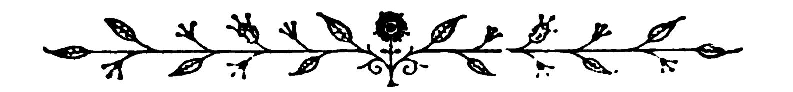
Grands et petits, le cœur content, gagnent la chambre à coucher. — Fidèle au conseil que Tertullien [1] donnait déjà aux chrétiens de son temps, chacun trace sur son lit le signe de la croix pour éloigner de ces heures de repos les embûches de l'ennemi ; puis prend le crucifix dans ses mains, le baise et s'entretient avec lui en attendant le sommeil. Cette causerie intime est délicieuse ; après expérience faite, le R. Père d'Alzon nous l'affirme : « Vous avouerai-je, en toute simplicité, que le meilleur moment pour moi est surtout le soir avant de m'endormir ? Il ne faut pas d'efforts pour se laisser aller à penser à ce bon Maître, dont on tient l'image entre les mains. On lui dit qu'on l'aime ; on lui demande pardon de ses sottises ; on est tout à coup frappé de ce pardon qui tombe du haut de la croix ; on songe au mal que l'on a fait au bon Dieu, au temps que l'on a perdu, aux grâces que l'on a reçues. On le remercie de ses bienfaits ; on lui fait des promesses enflammées ; on rougit d'être dans un bon lit quand il est mort sur un gibet ; on s'excite à l'amour, à réparer le temps perdu. On adore Dieu le Père en lui représentant son Fils ; on invoque le Saint-Esprit qu'il nous a envoyé ; on prie pour l'Eglise qui naquit sur le Calvaire ; on a honte d'être si mauvais chrétien ; puis on prend courage dans la pensée de l'amour et de la puissance de Dieu : et, si le sommeil n'est pas venu, on trouve le temps court en pareille compagnie [2].

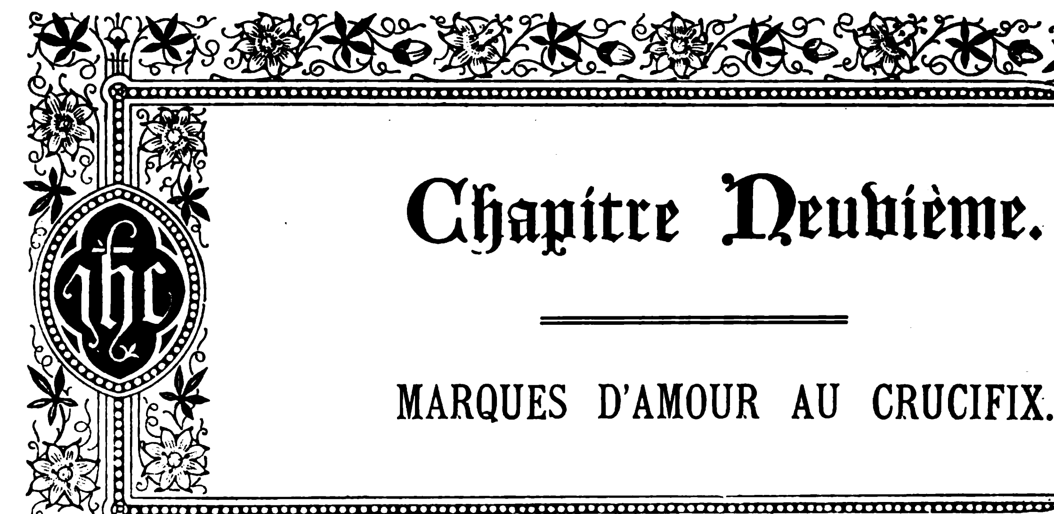
C'était la pratique de saint Philippe de Néri. Etendu dans son lit, il aimait à dire à son crucifix : « *Tu, mi Christe, tu qui Dominus, in cruce, ego qui servus, in lectulo !* O mon Christ, vous qui êtes le Seigneur, vous êtes sur une croix : moi qui suis l'esclave, moi je suis dans un bon lit ! »

Cher crucifix ! tu as marqué ta divine empreinte sur toute ma journée ; tu as présidé à mon lever que ta présence a rendu plus prompt et plus chrétien ; tu as encouragé mon travail, sanctifié mes conversations, tempéré mes plaisirs, consolé mes souffrances, dissipé la tentation. A l'aurore, c'est toi que je saluai le premier ; à mon coucher, c'est avec toi que j'eus la dernière causerie ; mes lèvres t'ont donné le baiser du matin ; elles t'ont donné le baiser du soir ; tu m'as fait réaliser, à la lettre, le souhait de David [3] : « Il faut louer le nom du Seigneur, du lever du soleil jusqu'à son coucher. »

Pour tant de bienfaits, je veux t'aimer toujours, mon crucifix !

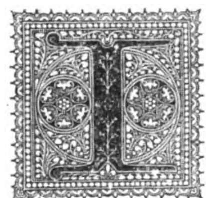
1. Tertullien, l. II *ad uxorem*, chapitre V, page 1296 (Migne).
2 R. P. d'Alzon, *L'ami de tous les jours*.
3. *Psaume* CXIII, 3.





Chapitre Neuvième.

MARQUES D'AMOUR AU CRUCIFIX.



Il est envers le crucifix des témoignages d'amour plus solennellement reconnus par l'Eglise, et des hommages plus intimes, nés de la dévotion spéciale de telle ou telle âme. Parmi les témoignages publics d'amour au crucifix, permettez-moi, cher lecteur, de vous recommander la pratique du Chemin de la Croix et l'assistance aux cérémonies si touchantes du Vendredi-Saint.

1. LE CHEMIN DE LA CROIX.

Vous pourriez être porté à faire le Chemin de la Croix en ne consultant que votre intérêt : elles sont si nombreuses, les indulgences attachées à cet exercice par les Souverains Pontifes ! Votre dévouement aux âmes du Purgatoire vous y inclinerait encore, puisque ces pauvres captives peuvent bénéficier de ces trésors de pardon que vous ramassez à pleines mains, en suivant Jésus sur la voie douloureuse. Mais votre amour du crucifix suffit, à lui seul, à vous rendre chère cette dévotion ; ces quatorze Stations ne sont-elles pas dominées par la pensée du crucifix, depuis la première où Jésus est condamné à la croix, jusqu'à celle où le Sauveur, cloué sur l'instrument de son supplice, apparaît, Crucifix divin, sur le sommet du Golgotha ? Pieux lecteur, faites vôtre, dorénavant, cette dévotion si recommandée par l'Eglise, cette dévotion si fructueuse et si aisée, cette dévotion si intimement unie à la dévotion du crucifix.

2. LE CRUCIFIX ET LE VENDREDI-SAINT.

Il est un jour dans l'année où, au sein des familles, les conversations deviennent plus sérieuses ; le sourire est banni des lèvres, les petits enfants eux-mêmes n'osent prendre leurs ébats habituels. — C'est le jour anniversaire de la mort d'un père ou d'une mère.

Le crucifix a, lui aussi, son jour anniversaire : c'est le Vendredi-Saint. Qu'elle est grave et touchante la liturgie de l'Eglise en ce grand jour ! Pourquoi donc les fidèles viennent-ils si peu nombreux à l'office du matin où se succèdent ces cérémonies émouvantes dont la croix est l'objet ?

Le crucifix est là, sur l'autel nu ; il est là, voilé de noir ; l'Eglise sait les mérites infinis qui découlent des plaies du Christ ; aussi, le regard sur la croix, va-t-elle faire au divin Médiateur toute une série de suppliques, supplique pour elle-même, supplique pour le Pape, supplique pour tous les degrés de la hiérarchie, supplique pour les catéchumènes, pour les hérétiques, pour les juifs et les païens eux-mêmes.



L'ADORATION DU CRUCIFIX LE VENDREDI-SAINT.
(Tiré de la *France Illustrée*.)

Ecoutons cette prière, vaste comme le monde, grande comme le cœur de l'Eglise :

« Prions, dit le célébrant, prions, nos très chers frères, pour la sainte Eglise de Dieu, afin que le Seigneur daigne lui accorder la paix et l'union et la garder par toute la terre, en lui assujettissant les principautés et les puissances... »

« Fléchissons le genou, » dit le diacre, et les fidèles, priant pour l'Eglise, s'inclinent devant le crucifix voilé, qui trône sur l'autel.

« Prions pour notre saint père le Pape, reprend le prêtre, afin que le Seigneur notre Dieu, qui l'a élu dans l'ordre de l'épiscopat, le conserve en santé pour le bien de sa sainte Eglise et pour la conduite du saint peuple de Dieu. »

« Fléchissons le genou, » dit le diacre, et les fidèles, priant pour le Saint-Père, s'inclinent devant le crucifix voilé, qui trône sur l'autel.

« Prions pour tous les évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes, exorcistes, portiers, confesseurs, vierges, veuves et pour tout le saint peuple de Dieu... »

« Fléchissons le genou, » dit le diacre, et les fidèles priant pour tout le saint peuple de Dieu, s'inclinent devant le crucifix voilé, qui trône sur l'autel.

« Prions pour les hérétiques et les schismatiques, afin que le Seigneur notre Dieu les arrache à toutes les erreurs... Prions pour les perfides Juifs, afin que le Seigneur notre Dieu enlève le voile qui couvre leurs cœurs et qu'ils reconnaissent avec nous Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

« Prions pour les païens, afin que le Dieu tout-puissant ôte l'iniquité de leurs cœurs et que, laissant là leurs idoles, ils se convertissent au Dieu vivant et véritable et à son Fils unique, Jésus-Christ, Notre-Seigneur... »

« Fléchissons le genou, » dit le diacre, et les fidèles, priant pour tous ceux qui sont séparés de notre sainte religion, s'inclinent devant le crucifix voilé, qui trône sur l'autel.

Dites-moi, n'est-il pas sublime, ce défilé grandiose où, la prière aux lèvres, passent tour à tour devant le crucifix, l'Eglise, son chef, ses ministres, ses amis et ses ennemis eux-mêmes? Elles étaient belles, ces audiences libres et populaires qu'un saint Louis donnait, sous le chêne de Vincennes, à tous les besoins et à toutes les misères de son royaume. Plus belle mille fois est cette audience que Jésus crucifié donne à tous les besoins, à toutes les misères du monde, en cette grande prière du Vendredi-Saint !

Qu'elle est touchante notre liturgie catholique ! touchante toujours, touchante surtout quand elle entoure la croix de ses hommages !

A la supplique succède, dans l'office du jour, l'exaltation du crucifix. Aux gémissements de la prière vont succéder les chants de triomphe.

L'adoration de la croix remonte au IVe siècle. Quand sainte Hélène eut découvert le bois sacré, elle l'adora, et tout le peuple après elle. Cet hommage ne cesse plus dans l'Eglise et s'adresse non pas seulement aux fragments de la vraie Croix, répandus dans le monde, mais à toute croix, image du glorieux gibet dressé sur le Calvaire.

C'est cette adoration qui se renouvelle annuellement dans le monde, le matin du Vendredi-Saint. Pourquoi, encore une fois, les fidèles viennent-ils, si peu nombreux, assister à la représentation de cet auguste drame ?

A l'autel, le célébrant, en signe d'humilité, se dépouille de la chasuble. Il se rend sur le degré latéral, au côté de l'épître et s'y tient, la face tournée vers le peuple. Le diacre prend alors le crucifix, voilé de noir, et le remet au célébrant. Celui-ci détache la partie du voile qui enveloppait le haut de la croix et la découvre jusqu'à la traverse. Le crucifix commence à réapparaître, et le prêtre chante d'un ton de voix modéré : *Ecce lignum Crucis :* Voici le bois de la croix ; puis il continue, aidé de ses ministres :



in quo salus mundi pependit, auquel le salut du monde a été suspendu. Et l'assistance tombe à genoux et adore le Sauveur. *Venite adoremus !*

Cette première ostension du crucifix représente la première prédication de la croix, encore enveloppée d'ombre et de mystère, faite par les Apôtres avant la descente du Saint-Esprit.

Le prêtre s'avance sur le degré et se trouve plus en vue du peuple. Aidé de ses ministres, il découvre le bras de la croix, et, élevant plus haut que la première fois le crucifix de plus en plus visible, il chante avec plus de force, seul d'abord, puis accompagné du diacre et du sous-diacre : *Ecce lignum crucis, in quo salus mundi pependit :* Voici le bois de la croix auquel a été suspendu le salut du monde. — Et l'assistance tombe à genoux et adore le chef du Verbe de Dieu et le bras de Celui qui a créé le monde. *Venite adoremus !*

Cette seconde ostension du crucifix, plus éclatante que la première, représente la prédication de la croix au peuple juif, après la Pentecôte.

Le prêtre vient enfin se placer au milieu du degré. Le bras gauche de la croix est dégagé de l'étreinte du voile qui tombe et laisse le crucifix resplendir aux yeux des fidèles. Sur un air triomphal, ces mots retentissent : « Voilà le bois de la croix auquel le salut du monde a été suspendu, » et l'assistance, tombant à genoux, contemple face à face et adore ce cher crucifix que l'Eglise, en signe de deuil, avait, près de quinze jours, soustrait à ses regards.

Venite adoremus ! Venez, adorons-le, chante le chœur ; venez, adorons-le ! répètent les échos du sanctuaire. Cette dernière et solennelle ostension du crucifix représente la prédication de la croix dans le monde entier, lorsque les Apôtres, repoussés par la masse de la nation juive, se tournent vers les Gentils et vont annoncer le Dieu crucifié, au delà même des frontières de l'Empire romain.

Après l'hommage éclatant et glorieux, l'hommage affectueux et filial. Le peuple vient de courber le genou devant le crucifix : il va maintenant le baiser.

Le célébrant lui donne l'exemple ; après s'être éloigné de la croix, placée sur les degrés de l'autel, il revient vers elle et, après trois haltes et trois génuflexions, il approche enfin ses lèvres des plaies du Sauveur. Le clergé l'imite, puis les laïques sont admis à baiser le signe de notre Rédemption.

Venez, peuple chrétien, venez baiser le crucifix.

Tandis que vous accomplirez cet acte d'amour, le temple va retentir des plaintes douloureuses que le Messie adresse aux Juifs.

« O mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je affligé ? Réponds-moi. — Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte que tu as dressé une croix à ton Sauveur ? »

Venez, peuple chrétien, venez baiser le crucifix ; tandis que vous accomplirez cet acte d'amour, le chœur, empruntant tour à tour la langue grecque et la langue latine, va jeter vers les voûtes du temple ses notes de triomphe :

Agios o Theos ! Sanctus Deus ! Dieu Saint !
Agios ischyros — Sanctus fortis ! Saint et fort !
Agios athanatos, eleison imas !
Sanctus immortalis, miserere nobis !
Saint immortel, ayez pitié de nous !

Venez, peuple chrétien, venez baiser le crucifix ; tandis que vous accomplirez cet acte d'amour, vont se succéder — avec quelle harmonie pour le cœur ! avec quelle émotion pour l'âme ! — des gémissements qui semblent les gémissements d'un agonisant, et des chants d'allégresse, tels qu'il s'en élève autour du char d'un triomphateur.



Venez, peuple chrétien, venez plus souvent à ces cérémonies qui faisaient la joie de vos ancêtres, à ces actes liturgiques qui les faisaient véritablement vivre de la vie chrétienne.

Aujourd'hui, c'est à peine si, dans une société qui redevient païenne, vous sentez les insultes faites au Christ ; le bruit des chaînes qu'on forge à l'Eglise, vous laisse presque indifférents. — Il est plus d'un motif à cette apathie ; en voici un qu'on ne saurait nier. Vous ne vivez plus de la vie extérieure de l'Eglise, vous vous abstenez systématiquement des cérémonies du culte et, ne comprenant plus rien à la liturgie catholique, membres de Jésus-Christ, vous ne ressentez plus les joies et les souffrances de votre Chef.

Revenez, peuple chrétien, revenez aux grandes solennités de la religion, elles vous feront participer aux émotions de l'Eglise et du Christ, et comme saint Paul, vrais amis du crucifix, vous sentirez en vous ce que sentait Jésus crucifié !

3. MARQUES D'AMOUR PLUS PARTICULIÈRES AU CRUCIFIX.

Quand on aime, l'amour ne reste pas caché au fond du cœur, il se traduit au dehors par des signes expressifs, par des échappées soudaines ; et si l'être aimé est absent, on prodigue à son image toutes les tendresses qu'on eût prodiguées à sa personne.

Une mère a perdu son fils unique ; pour consoler sa douleur, elle porte à son cou un médaillon renfermant les traits du cher disparu et une boucle de ses cheveux ; sur la cheminée elle place sa photographie la plus ressemblante, et cent fois le jour elle la regarde ; souvent elle se prend à la baiser, à lui adresser de très tendres paroles : parfois même elle fait plus encore, et comme l'amour assimile l'amant à l'aimé, elle se prend à reproduire les gestes, à imiter les attitudes de l'enfant qu'elle a perdu.

Tout cela, c'est la nature prise sur le fait ; or, la grâce ne détruit pas la nature, mais l'élève et la sanctifie.

Vous aimerez donc Jésus crucifié, comme cette mère aimait son fils, et, comme la mort vous l'a enlevé, vous reporterez sur son image, sur le crucifix, l'amour que vous avez pour son adorable Personne.

Vous vous plairez à porter cette image, à la regarder, à la baiser, à l'entretenir, à imiter celui qu'elle vous représente ; pratiques chères aux saints et glorieuses au crucifix, pratiques libres cependant, que nous voudrions non vous imposer, mais vous exposer ; vous pourrez choisir parmi elles, celles qui cadrent le mieux avec votre tempérament spirituel.

Porter sur soi l'image de la Croix ; cette dévotion est tellement fondée sur la nature, que nous la voyons pratiquée dès l'origine du christianisme.

« Quant à la dévotion de porter secrètement une croix sur le cœur, écrit le Père Valdory, nous en avons de très illustres exemples dès les premiers siècles de l'Eglise, comme en saint Oreste, brave soldat sous Dioclétien, mais plus glorieux martyr ; comme en saint Procope, gouverneur d'Alexandrie et martyr de Jésus-Christ sous le même tyran, comme en sainte Macrine, sœur de saint Grégoire, évêque de Nysse... Ce dernier dit, au panégyrique qu'il fit de cette bonne sœur, que, lui étant présent, on lui trouva, après sa mort, une croix de fer qu'elle portait continuellement et immédiatement sur la poitrine, avec un anneau, aussi de fer, où était enfermée une particule de la vraie Croix, voulant sans doute, par cette croix et cet anneau, se déclarer esclave et épouse de Jésus-Christ crucifié [1]. »

1. *Le saint Esclavage de la Croix de Jésus*, IIe partie, page 312.



Le dévot auteur cite des exemples plus récents, le vénérable Père César de Bus, fondateur de la *Doctrine chrétienne*, le Père Marcel Mastrilly, de la Compagnie de Jésus, martyrisé au Japon le 17 octobre 1637 ; il aurait pu citer encore, nous l'avons vu, saint Ignace lui-même, aux débuts de sa conversion.

Dès le XIVe siècle, au dire de Viollet-le-Duc [1], de grandes dames, des princesses, portaient ostensiblement croix et crucifix. — Dans l'inventaire du trésor de Charles V, « il est fait mention de nombreuses croix portées *par les princesses de la famille royale :* une *petite croix d'or* à quatre balaiz, un saphir et huit perles, pesant quinze estellins d'or. (N° 200 de l'inventaire.)

« On représentait même alors, sur ces bijoux, qu'on appelait enseignes, ou tableaux, ou pendens, des scènes entières : « *Item* un petit *crucifiement d'or*, où est Notre-Dame, et saint Jehan, assiz sur ung entablement sans pierrerie, pesant une once. (N° 203 du même inventaire.) — Item ung tableau d'or où dedans est le *crucifiement*... garniz de perles, rubis d'Alinandre et esmeraudes, pesant six onces. (N° 208.)

« Un manuscrit de Boccace, français, de la Bibliothèque nationale, datant de 1430 environ, nous montre *une très noble Dame* recevant la dédicace du livre. Sa toilette se compose d'un hennin à cornes, fait d'une étoffe d'or et rehaussé de joyaux... d'un collier formé de grains d'or avec *petite croix* de rubis et saphirs [2]. »

Chrétiennes, rougirez-vous de porter ces croix et crucifix que portaient ces nobles dames, ces princesses, vos illustres ancêtres ?

Après nos malheurs de 1870, il vous en souvient, sur notre territoire humide de sang, on vit dans l'élan du repentir et de l'amour, on vit, enrôlées dans une sainte alliance, femmes et jeunes filles, porter ostensiblement au cou un joli crucifix d'or ou d'argent.

Hélas ! la leçon sanglante est déjà oubliée, et avec la leçon la pieuse coutume [3].

Et cependant, ajoute le Père Valdory [4], « il ne faut point douter que cette sainte pratique ne soit très agréable à Jésus crucifié, puisque dans les saints cantiques, il invite son épouse à le poser sur son cœur comme un cachet et comme un signe de son amour : *Pone me ut signaculum super cor tuum.* »

Plusieurs évêques, pour encourager cette pieuse coutume ont établi dans leurs diocèses des confréries dites *Confréries du Crucifix*. Pour faire partie de la confrérie, il faut, — c'est l'article principal des statuts, — *porter sur soi*, visible ou non, quelles qu'en soient la matière et la forme, *un crucifix*.

Enrôlez-vous dans ces confréries [5], si vous en avez le loisir et le désir ; si vous n'en avez ni la faculté, ni l'attrait, du moins entrez dans l'esprit de ces associations, et faites-vous un devoir de porter sur vous l'image du Sauveur.

Le respect humain, de nos jours, s'en prend aux femmes elles-mêmes ; les personnes

---

1. *Dictionnaire du mobilier français, au mot : Joyaux*, page 26.
2 *Même ouvrage*, page 40.
3. Cet usage, Dieu en soit béni, tend à renaître depuis un an, sur plusieurs points de la France. En réparation des outrages à la croix, des calvaires abattus, des crucifix brisés, nombre de chrétiennes se font une douce obligation de porter ostensiblement le crucifix à leur cou.
4. *Le saint Esclavage de la Croix de Jésus*, IIe partie, page 345.
5. *Une Archiconfrérie du Crucifix* a été établie canoniquement dans la cathédrale de Grenoble. Les statuts en ont été dressés par Mgr Fava.

Une confrérie du Crucifix, affiliée à l'Archiconfrérie de Grenoble, a été érigée à l'église Saint-Maurice à Lille, par Mgr Duquesnoy. Elle est enrichie de plusieurs indulgences plénières.

Voici l'*article premier* en entier :

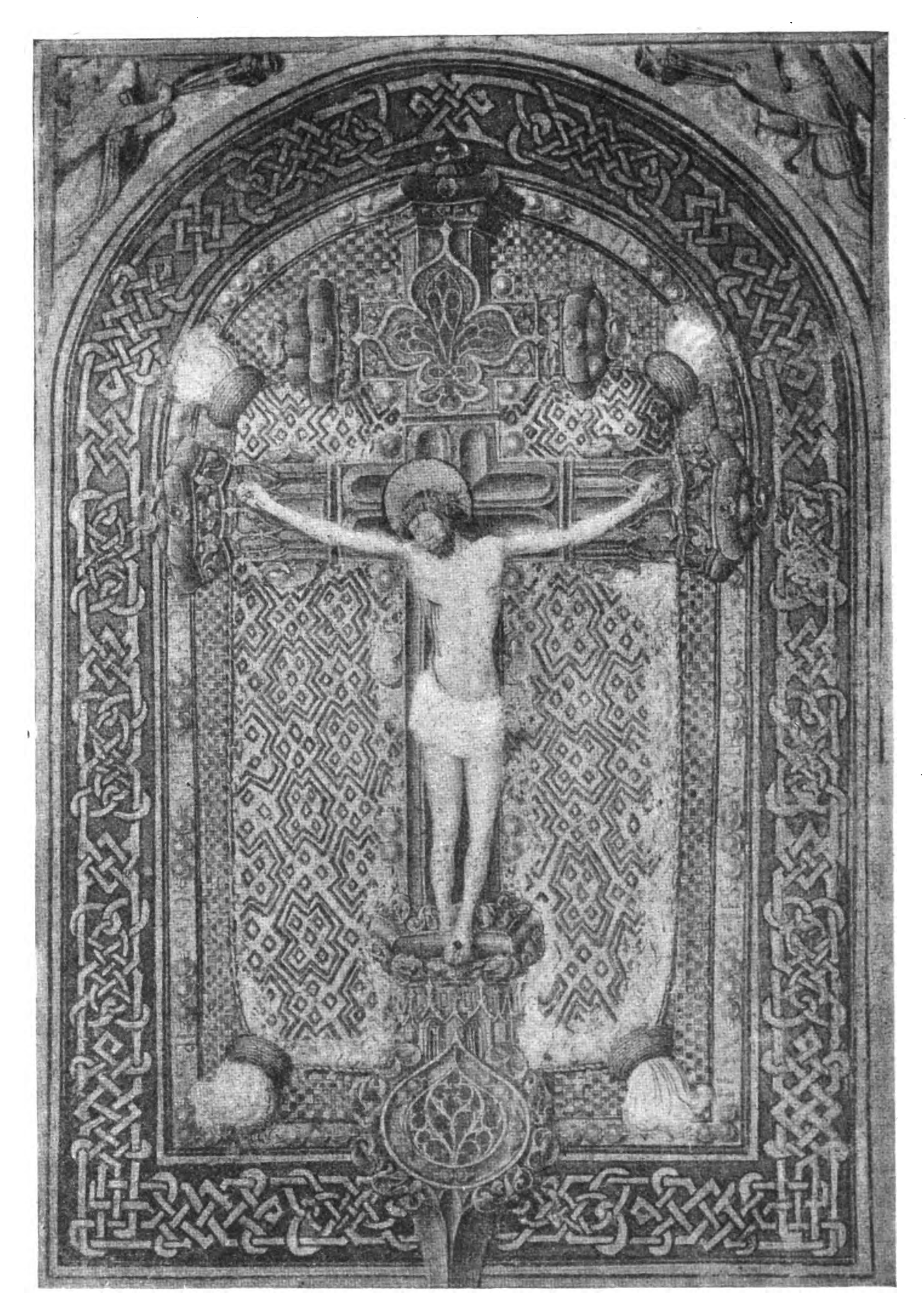
1° Porter sur soi, visible ou non, quelles qu'en soient la matière ou la forme, un crucifix.

2° Etre catholique.

3° Faire inscrire son nom sur un registre de la paroisse ou de la communauté auxquelles on appartient.



pieuses redoutent de passer pour dévotes. Chrétiennes vaillantes, mettez-vous au-dessus de ces pusillanimités. Fières de porter les insignes de Jésus crucifié, suspendez un crucifix à votre cou. Ainsi, rien qu'à vous voir, saura-t-on qui vous êtes, qui vous



LE CRUCIFIX ET LES ANGES ADORATEURS.
Miniature sur parchemin (1490 à 1520),
Conservée au musée Saint-Jacques à Angers.

aimez, qui vous servez. Dans les sarcophages que découvre en Egypte la science moderne, au cou des femmes et des jeunes filles on aperçoit l'effigie de leurs faux dieux et de leurs déesses impures. Et vous, chrétiennes, vous n'oserez pas porter l'image

de votre Dieu, de ce Dieu fait homme et victime par amour pour vous ! Ce serait une honte.

Un matin d'été, à Notre-Dame de Lourdes, une foule énorme environnait la grotte. Des dames étaient là, des jeunes filles du grand monde, aux toilettes très claires, très légères, très transparentes, très peu dignes du lieu où, par trois fois, la Vierge dit à Bernadette : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » A leur cou des broches étaient accrochées, parures toutes profanes, représentant des fleurs, des têtes d'animaux, des emblèmes païens.

Le prédicateur, dans la chaire adossée à la crevasse du rocher, expliquait les mystères du Rosaire. Parvenu au *Portement de la Croix :* « Chaque chrétien, dit-il, chaque chrétienne doit porter sa croix. Est-ce que Jésus ne nous dit pas à tous : Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive? chaque fidèle ici-bas, doit, à l'égard du Sauveur, remplir l'office du Cyrénéen. Mesdames, au lieu de ces bijoux, instruments de vanité, que ne portez-vous sur votre poitrine l'image du Christ mourant ? »

A la Grotte bénie, les guérisons de l'âme ne le cèdent point, en nombre, aux guérisons du corps. La grâce féconda les paroles du prédicateur. Quand il a fini de parler, plusieurs dames se lèvent, décrochent les bijoux, instruments de vanité, et les jettent dans les flots du Gave. L'après-midi, on les revoit à la Grotte, humbles et recueillies. Un joli crucifix pendait à leur cou, se détachant sur une toilette plus grave et plus chrétienne.

Lectrices, amies de Jésus crucifié, comme ces miraculés de la grâce, à certaines heures de la vie, à la suite d'une douloureuse épreuve, au cours d'une retraite fervente, vous sentirez peut-être, vous aussi, le néant de ces vaines parures qui jusque-là vous avaient charmées. Je ne vous dirai point de les jeter dans les eaux du Gave... Faites mieux ; portez ces pierreries au joaillier habile : de ces diamants qui paraient votre misérable corps, il ornera le ciboire qui doit contenir l corps très saint de Jésus-Christ ; de ces rubis il fera resplendir le calice dont les parois seront rougies par les gouttes du précieux Sang, rubis divins ; de ces perles il enrichira la croix que vous aimerez à porter ; et vous, n'ayant plus qu'un amour sur terre, Jésus-Christ, vous n'aurez plus qu'un bijou : le Crucifix.

Autre marque d'amour : *Regarder souvent le crucifix.*

Ecoutez le Père Valdory, si communicatif dans sa tendresse pour notre saint Rédempteur : « Ayant placé les images de Jésus crucifié dans les endroits les plus considérables de votre maison, regardez-les amoureusement et le plus souvent que vous pourrez. Si vous aimez votre Sauveur, cette dévotion ne vous sera pas difficile, car qu'y a-t-il de plus aisé que de jeter les yeux sur un objet si aimable [1] ? »

C'est là, nous l'avons vu, ce que fait une mère ; elle regarde sans cesse l'image de son fils absent.

« Si cette dévotion est aisée, continue le pieux écrivain, elle n'est pas moins utile, car voulez-vous une plus grande utilité que celle dont le divin Epoux nous donne les assurances, lorsqu'il dit que l'âme sainte, qu'il appelle sa sœur et son épouse, lui a blessé le cœur par le regard amoureux d'un seul de ses yeux [2] ? »

Un fait, raconté au Livre des Nombres, nous montre combien il est avantageux de regarder la Croix.

Les Israélites trouvaient le temps long dans le désert ; ils se mirent à murmurer contre

1. Ouvrage déjà cité, page 347.
2. *Cantique*, IV, 9.

Moïse. Dieu, pour les punir, envoya contre eux des serpents de feu dont les blessures étaient mortelles.

Les coupables se repentent ; Moïse prie pour son peuple et Jéhovah lui dit : « Fabrique un serpent d'airain, et mets-le au bout d'une pique pour servir de signe ; quiconque, atteint d'une morsure, l'aura regardé, vivra : *qui percussus aspexerit eum, vivet* (1). »

Ce serpent d'airain était l'image du Sauveur en croix ; Notre-Seigneur lui-même l'affirme en saint Jean : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé sur la croix. »

Dès lors, non seulement l'acte de foi et de contrition, regard de l'âme jeté sur Jésus crucifié, peut guérir des morsures mortelles du péché, selon l'interprétation de Cornélius a Lapide, mais la contemplation même de son image, l'histoire des Saints en fait foi, préserve des atteintes du serpent tentateur.

« Autant de fois on regarde avec dévotion l'image de Jésus crucifié, dit un jour Dieu à sainte Gertrude, autant de fois on attire sur soi les regards de la divine miséricorde (2). »

Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis encore à une âme très sainte, que « quiconque le regarderait amoureusement, attaché à la croix, durant sa vie, serait regardé amoureusement de lui à l'heure de sa mort (3) ? »

Le séraphique saint François, en regardant le crucifix, versait des larmes d'une exquise douceur. Son médecin, craignant qu'il ne perdît la vue, lui défendit de regarder le crucifix. — « Moi ! dit le Saint, ne plus regarder le crucifix ! mais alors à quoi me serviront mes yeux, si je suis condamné à ne plus voir un objet si doux ? » Il ajoutait : « Le crucifix ! mais je le regarderais jusqu'à la fin du monde sans éprouver un instant d'ennui ! » En contemplant ainsi le Sauveur crucifié, le patriarche d'Assise suivait le conseil donné par saint Augustin : « Regardez les plaies de votre Rédempteur suspendu à la croix, le sang qu'il répand dans sa mort, le prix qu'il donne pour votre rachat, les cicatrices qu'il garde en sa résurrection.

« Il baisse la tête pour vous baiser ; il a les bras étendus pour vous embrasser... Qu'il soit tout entier fixé dans votre cœur, celui qui, tout entier, pour vous, a été fixé sur la croix (4). »

Il baisse la tête pour vous baiser, dit le grand Docteur. Jésus ne sembla-t-il pas, par là, vous inviter à lui rendre cette marque de tendresse ? L'Eglise ne vous encourage-t-elle pas à baiser le crucifix ? Le Vendredi-Saint, nous l'avons vu, elle convie officiellement ses enfants à coller leurs lèvres sur les plaies du Sauveur ; et dans son hymne elle vous presse de vous tenir auprès de la croix, de laver de vos larmes les pieds de Jésus, de les couvrir des baisers de votre bouche.

Adstate mœrentes cruci,
Pedes beatos ungite,
Lavate fletu, tergite
Comis et ore lambite (5).

Répondez à l'appel de l'Eglise ; aimez cette pratique si chère aux Saints et si conforme à nos besoins. Imitez encore la mère : quand elle est fatiguée, épuisée, à bout de forces, elle laisse là son ouvrage et va baiser le front de son enfant qui dort ; la voilà soudain redevenue vaillante. Vous êtes harcelés par le démon, fatigués de la vie, épuisés par votre tâche ; vite un baiser aux plaies du Crucifix ! Vous voilà redevenus forts.

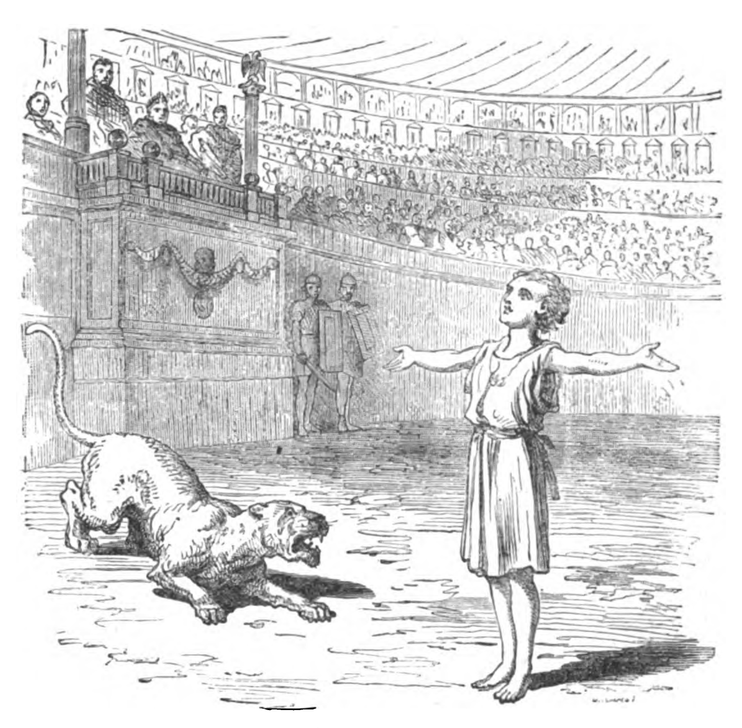
1. *Nombres*, XXI, 8.
2. Blosius, ch. II, *Monit. spirit.*
3. Valdory, *Loco citato.*
4. Aug. *De virginibus.*
5. Fête de la Commémoration de la Passion, hymne de Laudes.

Jésus, en croix, a les bras étendus pour vous embrasser, dit encore saint Augustin. Mais pour s'embrasser, il faut étendre les bras de part et d'autre. De là une autre pratique amilière aux saints, fondée sur cette loi de la nature qui nous porte à imiter celui que nous aimons.

A l'heure de la prière et de la contemplation, voyant les bras de leur Sauveur douloureusement tendus sur l'arbre de la croix, les Saints, comme d'instinct, prenaient son attitude souffrante, et, comme lui, tendaient leurs bras en forme de croix.

Cette habitude de *prier* ainsi *les bras en croix*, en mémoire de Jésus crucifié, est fort ancienne dans les fastes chrétiens : elle remonte aux catacombes. Au cimetière de Callixte on voit, au milieu d'une mer agitée, un vaisseau battu par la tempête : sur le vaisseau un homme prie, les bras en croix.

Dans l'arène nous voyons des martyrs, jeunes chrétiens, vieillards accablés par l'âge,



LES JEUNES MARTYRS
trouvent la force de mourir, en priant, les bras tendus comme Jésus sur la croix.

Pancrace ou Ignace d'Antioche, attendre, les bras en croix, l'assaut des tigres et des lions.

Des peintures des catacombes, des pierres funéraires, des émaux, des sculptures sans nombre nous offrent l'image de l'Eglise, l'image de la Vierge Marie, l'image des Saints, priant, les bras levés en forme de croix. Dès le IIIe siècle, Tertullien et Origène recommandent cette pratique dans leurs écrits. Le premier nous engage à combattre le démon, les bras étendus en croix dans la prière, comme Moïse les tendait sur la montagne, quand Josué combattait contre Amalech [1].

« Réjouissons-nous, mes frères très aimés, dit Origène, et levons les mains saintes au ciel en forme de croix ; quand les démons nous verront armés de cette sorte, ils seront opprimés [2]. »

1. *Adv. Marcionem*, I, III, ch. XVIII.
2. *Hom. 8. in divers*

L'empereur Constantin le Grand se faisait représenter sur ses médailles, les bras élevés en croix pour la prière, dans l'attitude des Orantes chrétiens, afin d'apprendre à tout son peuple qu'il reconnaissait, adorait et servait le Maître du monde, mort sur une croix [1].

En donnant ce bel exemple, le grand empereur suivit d'avance le conseil que devait donner saint Ambroise : « Lorsque l'homme étend ses mains, il représente la figure de la croix ; nous devons donc prier de cette façon, afin de confesser par le maintien de notre corps la Passion du Sauveur. Notre prière sera plus facilement exaucée, si notre corps représente Jésus-Christ que notre cœur confesse [2]. »

« Celui qui étend les mains, ajoute saint Pierre Chrysologue, ne prie-t-il pas par son seul maintien ? »

Aussi, dans ces premiers âges, fidèles et clergé priaient généralement les bras tendus



MARTYRE DE SAINT IGNACE D'ANTIOCHE.
Saint Ignace, les bras en croix, attend les lions de l'amphithéâtre.

en croix ; souvent même, nous l'avons dit, les martyrs souffraient et mouraient dans cette attitude, confessant ainsi le Sauveur étendu sur le gibet et offrant ses mérites au Père céleste [3].

Saint François de Sales reconnaît l'antiquité de cette pratique, et l'approuve sans réserve.

« Les anciens, dit-il, faisaient grande profession de prier Dieu, levant les bras en haut, en forme de croix, comme il appert en mille témoignages... par où, non seulement ils faisaient comme un perpétuel signe de croix, mais aussi mortifiaient le corps [4]. »

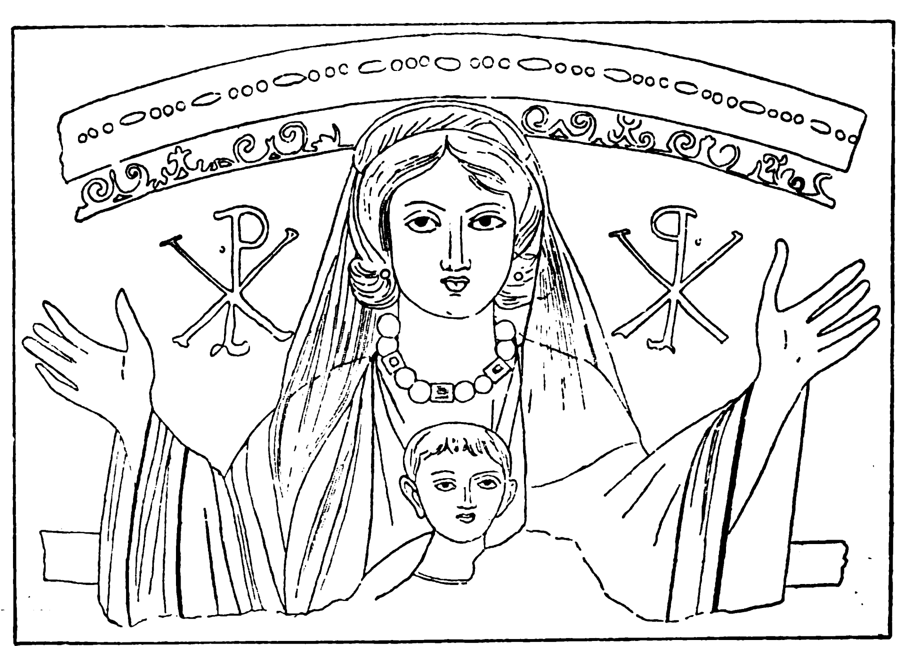
1. Eusèbe, *Vit. Constant.*, Lib. V, cap. xv.
2. *De cruce Domini N. J. C.* Sermo II.
3. Voir Gihr, *Le Sacrifice de la Messe*, tome II, pages 68 et 69.
4. *Etendard de la Croix*, livre III, chapitre xi.

Pratique chère à saint Dominique qui, après les labeurs de l'apostolat, aimait à se retirer la nuit dans l'église du monastère, et là, nous dit son historien, priait tantôt la face contre terre, tantôt les bras tendus en forme de croix.



L'ÉGLISE, SOUS LES TRAITS D'UNE JEUNE FILLE, PRIE,
LES BRAS TENDUS EN FORME DE CROIX.

Pratique chere à saint Pierre d'Alcantara qu'on voyait souvent prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes.



FRESQUE DES CATACOMBES DE SAINTE-AGNÈS.

Pratique chère aux pays de foi : allez dans les Flandres belges ; là, devant le crucifix des églises ou aux stations du chemin de la croix, vous verrez bien souvent les fidèles prier, les bras étendus comme leur Sauveur mourant.

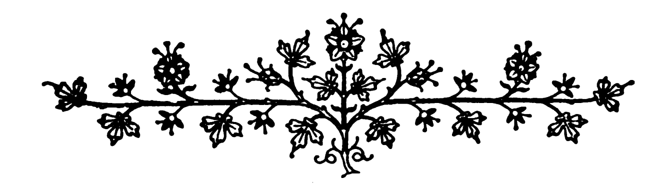
Et là-bas, sur les bords du Gave, devant cette Grotte d'où la Vierge Immaculée, à trois reprises, laissa tomber ce mot : « Pénitence ! » ne voit-on pas, en nos jours d'indifférence railleuse et de mollesse voluptueuse, ne voit-on pas, chaque année, des multitudes, jeunes gens de la haute société, dames du grand monde, jeunes filles délicates, les genoux dans



ANCIENNE BANNIÈRE DE LA VILLE DE STRASBOURG,
brûlée dans le bombardement de 1870.

la poussière ou la boue, le front sous le soleil ou la pluie, prier longuement, les bras douloureusement tendus en forme de croix ?

Confiance ! tout n'est pas perdu dans notre siècle coupable. On y aime encore le crucifix, jusqu'à souffrir avec lui et comme lui.





Chapitre Dixième.

LE CRUCIFIX A L'AGONIE.



La dernière phase de notre vie est à la fois sublime et redoutable.

On a donné à ces instants suprêmes un nom qui signifie la lutte et le combat : c'est l'*agonie*. Lutte pleine de mérite ; est-il en effet dans une vie un sacrifice qui égale en valeur le sacrifice même de la vie? Combien ont abrégé leur temps de Purgatoire, combien ont accru leur degré de gloire au ciel par l'acceptation expiatrice et méritoire de leurs dernières souffrances, par l'acceptation expiatrice et méritoire de la mort !

Aussi, l'ennemi du genre humain, le démon, fait-il tous ses efforts pour supprimer les souffrances et pour dissimuler l'approche de la mort.

« C'est une grande cruauté, disait Louis XIII, blessé dangereusement lors de son voyage à Lyon, de n'avertir pas un malade lorsqu'on le voit en danger ; parce que comme celui qui est sur le bord d'un précipice qu'il ne voit pas, se perd sans ressource si on ne l'en avertit, ainsi celui qui tend à sa fin, si on le laisse mourir sans le prévenir du péril où il est, tombe souvent dans un abîme de maux et de malheurs éternels. »

Hélas ! combien de parents, même chrétiens, se rendent coupables de cette cruauté ! Combien, par une prudence regrettable, n'osent pas dire aux malades que l'heure de la lutte suprême est venue, combien leur dissimulent jusqu'au bout la gravité de leur état, et les privent par là du grand mérite qu'ils auraient à faire volontairement à Dieu le sacrifice de leur vie !

Combien de médecins, peu religieux, par une pratique qui, hélas ! se généralise au fur et à mesure que les mœurs s'amollissent, combien de médecins, oubliant que, par cet acte, leur conscience parfois peut être gravement engagée (1), plongent le malade, au fort de la douleur, dans ce sommeil factice et enivrant, dont trop souvent on ne se réveille plus ! Et l'on meurt ainsi, sans connaissance, sans un acte de pardon, d'offrande ou d'amour ! Et la famille dit : « Il ne s'est pas senti mourir... Oh ! qu'il est mort doucement ! »

Mourir les yeux fermés, l'intelligence éteinte, la volonté annihilée, vous appelez cela mourir doucement ! Chrétiens dégénérés, qui, oubliant l'autre vie et ses rigoureuses expiations, semblez ne plus faire cas que des souffrances du temps. Chrétiens oublieux des vieilles traditions chrétiennes, suivant lesquelles le fidèle, à son heure dernière, devait tenir à la main un cierge bénit et allumé, symbole de sa foi toujours vive.

Voilà comment mouraient nos ancêtres, en faisant une profession de foi catholique !

1. S'il se rend compte de toute la portée de son action, un médecin commet un vrai crime quand, pour endormir la douleur du corps, il endort en même temps, par ses piqûres de morphine, les facultés d'une âme qui, chargée de fautes, va tomber dans son éternité, sans avoir pu pousser vers Dieu le cri du repentir, sans avoir pu recevoir l'absolution du prêtre.



JEANNE D'ARC SUR LE BUCHER PUISE SON COURAGE DANS LA VUE DU CRUCIFIX.
Peinture murale du Panthéon par J. E. Lenepveu. (Tiré de la *France Illustrée.*)

C'est la fin glorieuse du soldat qui sur le champ de bataille regarde la mort en face.

Mais, dites-vous, si le soldat lutte ainsi, sans souci des coups et des blessures, c'est que dans la mêlée, il voit flotter devant lui un emblème qui l'excite, l'enflamme et l'entraîne ; il a le drapeau sous les yeux !

Chrétiens, pour vous soutenir, vous exciter dans le combat suprême, vous avez, vous aussi, un drapeau dont les plis ont été empourprés par le sang d'un Dieu ; vous avez le crucifix ! Il doit être sous vos yeux à ce dernier moment ; l'Eglise l'ordonne. Regardez-le, il vous donnera du cœur, et si le médecin, par un sommeil artificiel, vous offrait de vous procurer la *douce* mort des lâches, fixez les yeux sur le crucifix et répondez : « Jésus sur la croix a refusé de boire le breuvage de myrrhe et de pavot qu'on lui offrit pour engourdir ses membres, pour adoucir ses tortures [1], et moi je voudrais mourir sans connaissance, dans un voluptueux sommeil : à Dieu ne plaise ! »

Oh ! comme on est fort, à l'heure de la détresse, quand on tient dans sa main l'image du Crucifié !

Ecoutez cette page écrite par un agonisant [2] :

« Elle est venue, Seigneur, l'heure de la détresse, et mon âme n'a pu en supporter le poids.

» J'ai senti toutes mes forces intérieures ployer en même temps sous le fardeau d'une amertume trop grande, un flot de larmes monter tout à coup et jaillir de mes yeux.

» Dans cette angoisse dont la violence m'a effrayé, j'ai cherché du secours ; j'ai promené mes regards autour de moi, j'ai cru que tant de souffrances finiraient par évoquer un consolateur ; mais j'étais seul et le consolateur n'a point paru.

» Alors, j'ai aperçu ton image, ô Jésus-Christ ; l'instinct du salut m'a jeté vers elle ; je l'ai saisie d'une main tremblante et mon visage, baigné de larmes, s'est reposé sur elle.

» On pleure bien sur ton image, ô divin Crucifié ! Les larmes des hommes la connaissent. Il y a entre la Croix et les douleurs humaines une éternelle conformité.

» A travers mes larmes, j'ai regardé tes mains percées par l'amour des hommes ; mes lèvres ont rencontré les clous qui attachaient tes pieds, et ma main qui serrait ton image s'est posée sur la plaie de ton Cœur.

» Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je entendu ? Je ne saurais me le répéter à moi-même. Je suis demeuré longtemps dans l'union avec toi, baisant tes plaies, serrant dans mes mains ta tête chargée d'épines, m'enivrant de la Croix.

» J'ai longtemps baigné de pleurs cette Croix que tu baignais de ton sang. Je n'ai pas eu la force de prononcer une parole, mais il y avait, dans le fond de mon âme, celle que toi-même, ô Jésus ! tu prononças, au moment suprême : *Père, je remets mon esprit entre vos mains*. J'ai suivi dans tous les replis de mon âme, longtemps, et dans les profondeurs inconnues de moi, le retentissement de cette parole.

» Alors la paix est venue. Je me suis comme endormi sur ton Cœur, et peu à peu l'amour a vaincu la souffrance.

» Une consolation étrange, inespérée, que j'ai senti ne point venir de moi-même, est doucement entrée dans mon esprit, et tandis que je m'étonnais de ce changement soudain, cette douceur a grandi jusqu'à devenir semblable à la joie.

» Je pleurais encore, mais c'était presque de bonheur, et au lieu des plaintes irritées

1. Sur l'usage d'offrir aux condamnés du vin mêlé de myrrhe et de pavot pour adoucir leurs souffrances, et sur le refus d'accepter cet adoucissement, lisez les notes documentées de l'abbé Fouard : *Vie de Jésus-Christ*, livre VII, chapitre v, page 407.

2 L'abbé Perreyve.



qui grondaient tout à l'heure en moi, c'était maintenant le cantique involontaire de l'action de grâces.

» Une force calme est venue. J'ai senti que j'étais renouvelé pour le combat, et que ma volonté venait d'être trempée sept fois dans le sang de l'Agneau.

» Puissé-je obtenir cette grâce de te contempler de mes derniers regards, image sacrée de mon Sauveur ! Puisse une main amie te m ttre alors dans mes mains, t'élever devant mes yeux, t'approcher de mes lèvres ! Si le accablements de l'heure solennelle m'empêchaient de prier, mes yeux attachés sur toi porteront encore à mon âme le secours de ta présence ; heureux s'il m'est donné de mourir dans ce regard d'amour, comme ce grand religieux [1] qui, sur son lit de mort, ne détachait plus ses yeux du Crucifix : *Je ne puis plus le prier*, murmurait-il encore, *mais je le regarde !* »

Je le regarde ! c'est ce que fit Jeanne d'Arc sur son bûcher ; c'est ce qui rendit sa passion si conforme à la Passion de Jésus son maître.

Rappelons cette belle page :

Jeanne fut abandonnée à l'autorité séculière, pour subir sa peine. *Elle demanda une croix* [2] pour se fortifier dans cette dernièr lutte : un Anglais compatissant s'empressa de lui en faire une de bois et de la lui donner. Elle la prit très respectueusement, la fixa dans sa robe, sur sa poitrine, *et ne cessa de la couvrir de baisers et de larmes*, en implorant l'assistance du divin Rédempteur qui mourut aussi, lui, innocemment sur la croix.

« Pierre Martin Ladvenu et moi, raconte frère Isambard [3], nous suivîmes Jeanne et restâmes près d'elle jusqu'à la dernière heure. Sa fin fut chose admirable, tant elle montra grande contrition et belle repentance. Elle disait des paroles si piteuses, dévotes et chrétiennes que tous ceux qui la regardaient, en grande multitude, pleuraient à chaudes larmes. Le cardinal d'Angleterre et plusieurs autres Anglais furent contraints de pleurer et d'avoir compassion... Comme j'étais près d'elle la pauvre fille me supplia d'aller à l'église prochaine *et de lui apporter la croix, pour la tenir élevée tout droit devant ses yeux, jusques au pas de la mort*, afin que la croix où Dieu pendait, fût, elle vivante, continuellement devant sa vue.

» C'était bien une vraie et bonne chrétienne. Au milieu des flammes, elle ne cessa de confesser à haute voix le Saint Nom de Jésus, en implorant et invoquant l'aide des saints et saintes du Paradis. En même temps elle disait qu'elle n'était ni hérétique, ni schismatique, comme le lui imputait l'écriteau.

» Elle m'avait prié de descendre *avec la croix*, une fois le feu allumé *et de la lui montrer toujours*. C'est ce que je fis.

» A sa fin, inclinant la tête et rendant l'esprit, Jeanne prononça encore avec force le nom de Jésus. Ainsi signifiait-elle qu'elle était fervente en la foi de Dieu... Les assistants pleuraient. »

Oh ! que l'on combat avec intrépidité, fût-ce au milieu des flammes ; que l'on souffre avec héroïsme quand, à l'exemple de la Pucelle, on a le crucifix sous les yeux et la croix sur son cœur !

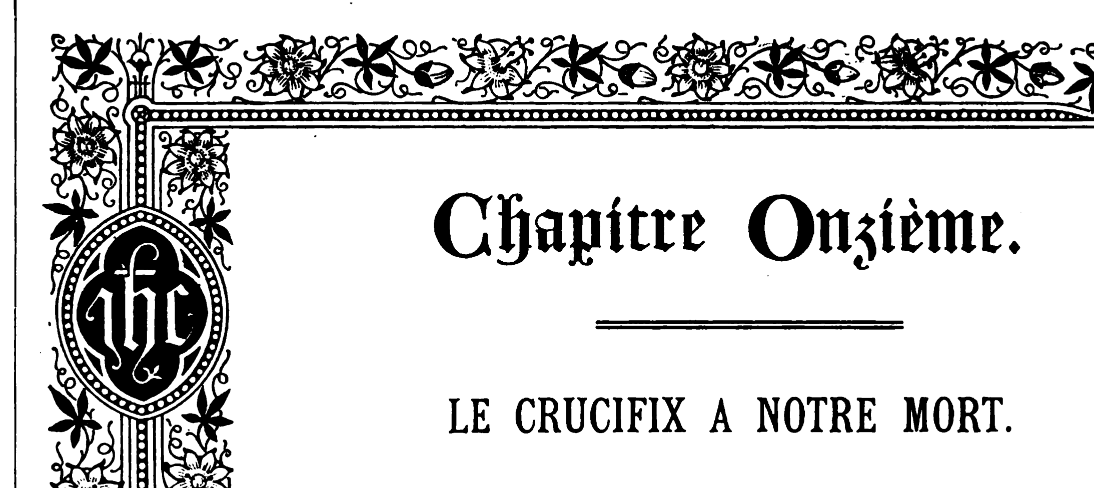
---

1. Lacordaire.

2. Si Jeanne cherche ainsi sa force dans la croix à l'heure de sa mort, c'est qu'elle l'avait aimée dans le cours de sa vie. On conserve dans une chambre de la ferme de Sept-Fonds, à 3 kilomètres Nord-Ouest de Vaucouleurs, un christ en bois de chêne grossièrement sculpté, d'environ 60 centimètres de hauteur. Sur la croix on lit cette inscription : « Jeanne d'Arc adora ce Christ en 1428, à la chapelle de Saint-Nicolas, Val de la ferme de Sept-Fonds. » *(Semaine de Verdun*, 26 juillet 1890.)

3. Déposition du Frère Isambard de la Pierre, acolyte du Vice-Inquisiteur Lemaître, dans le procès de réhabilitation de Jeanne. (Voir J. Fabre, *Procès de réhabilitation*, tome II, page 98.)





Chapitre Onzième.

LE CRUCIFIX A NOTRE MORT.

Lamartine, dans des vers puisés à la source chrétienne, dépeint admirablement le divin cœur-à-cœur, le muet colloque du mourant et de son crucifix.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

Oui, le prêtre est là, priant et offrant le crucifix aux baisers du malade ; celui-ci ne le quittera plus.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche :
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Le poète, apostrophant la sainte image, ose bien alors, dans trois strophes sublimes, demander au crucifix ce qu'il murmure à l'oreille du mourant :

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau.
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi ;
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami,

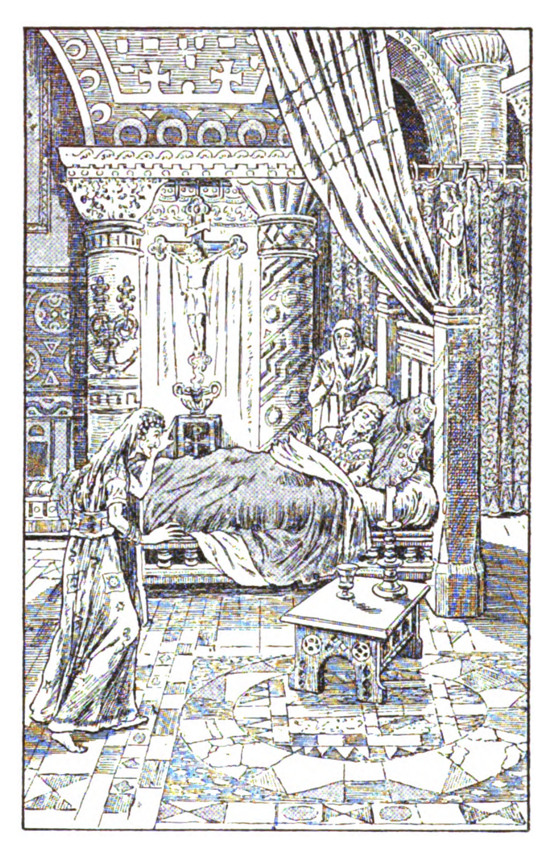
Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, *que leur dis-tu ?*

Ce que le crucifix leur dit, le poète ne nous le fait pas savoir, mais l'histoire de l'Eglise nous le révèle ; aux pécheurs, le crucifix murmure à l'oreille une parole de pardon, à ceux qui tremblent, une parole de confiance, aux âmes pures une parole d'amour.

Qui ignore les conversions opérées, à l'heure de la grande séparation, par la présence du crucifix ?

Nous avons vu le roi Louis XV, après une vie de débordements, faisant une mort de saint, converti par le crucifix de sa fille.

On raconte qu'un autre moribond — (était-il roi ou sujet ? peu importe à cette dernière heure) fut converti par le crucifix de sa mère. En vain avait-on fait le siège de cette âme



« IL FAUT ENLEVER LA CROIX, »
murmure le mauvais génie.
Représentation symbolique de la mort du pécheur.

révoltée ; prières, crainte de l'enfer, tout s'était brisé contre une volonté obstinée dans le mal. — Le Curé se retirait quand la fille du malade l'arrête.

— Prenez ce crucifix, c'est celui qu'a baisé sa mère mourante !

Le prêtre fait une prière à Dieu, et rentrant dans la chambre :

— Voici le crucifix de votre mère ; résisterez-vous encore ?

— Le crucifix de ma mère ! apportez, que je l'embrasse ! puis, se ravisant : Non, pas tout de suite ; mes lèvres sont trop souillées pour baiser le crucifix qu'a baisé ma mère. Ecoutez-moi...

Les yeux fixés sur les bras ouverts du Sauveur, le mourant fit l'aveu de ses fautes, en reçut le pardon, et rendit l'âme, consolé, fortifié, les lèvres collées sur le crucifix de sa mère.

Le démon sait le pouvoir convertissant du crucifix, à cet instant suprême, d'où dépend une éternité de bonheur, ou de malheur. Aussi fait-il tous ses efforts pour détourner du crucifix les yeux et la pensée du moribond.

Je n'oublierai jamais une image symbolique des derniers instants du pécheur ; un jeune homme mourant est étendu sur son lit. La somptuosité de l'appartement montre qu'il a été riche. Il a sans doute beaucoup à se faire pardonner. Un grand christ est suspendu à la muraille, au chevet du malade. Un regard sur le Sauveur peut sauver cette âme qui va s'endormir de son dernier sommeil. Mais le démon est là, sous forme d'une sorcière, qui essaie de faire disparaître le signe Rédempteur et qui, d'un geste montrant le crucifix, dit au garde-malade : « Il faut enlever cette croix. »

Aussi l'Église veut-elle, dans sa liturgie, que son ministre, pour réagir contre les efforts de Satan, offre le crucifix aux yeux et aux lèvres du mourant : « Que le prêtre, dit le Rituel, offre l'image de Notre-Sauveur crucifié à baiser, excitant par des paroles efficaces à l'espérance du salut éternel, et qu'il place l'image en face de lui, afin qu'en la voyant il conçoive l'espérance de son salut. »

Si le Christ murmure à l'oreille du pécheur la parole du pardon, à l'oreille du chrétien qui est resté fidèle, il murmure la parole de confiance. La confiance ! oh ! qu'elle est nécessaire à la mort ! Entre toutes les douleurs humaines, la douleur suprême, c'est la mort... « *Vous mourrez seul,* » ce mot de Pascal donne le frisson. Oui, celui qui ne croit pas, mourra seul : et bien seul mais s'il s'agit du chrétien agonisant, Pascal se trompe : le chrétien n'est pas seul à mourir. Quand tout a disparu pour lui, les parents, les amis, le bruit, la lumière, tout..., le crucifix lui reste ; ils sont deux mourants, ils seront deux morts (1). »

« Ah ! mon cher frère, où sera votre ressource à la mort, où sera votre réconfort? Dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs? Vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, *que vou mettra-t-on dans les mains*, que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? Le crucifix (2). »

Oh ! quelle confiance donne, à l'heure suprême, ce divin tête-à-tête ! Chacun sait les merveilles de dévouement et de zèle opérées par saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence.

Cependant il était poursuivi par la crainte des jugements de Dieu. Vers la fin de sa vie, il tremblait, en songeant qu'il devrait rendre compte des âmes confiées à sa houlette : « Mon Père, mon Père, disait-il souvent à son confesseur, pensez-vous que je puisse me sauver avec mon évêché ? y a-t-il espérance que j'y ferai mon salut ? » Notre-Seigneur eut pitié de son fidèle serviteur. Le jour de la Purification de la Sainte Vierge, il entendit une voix qui, sortant du crucifix, lui dit : « Thomas, ne vous affligez pas, ayez encore un peu de patience : le jour de la Nativité de ma Mère, vous recevrez la récompense de tous vos travaux. »

C'était la parole de confiance tombée des lèvres du Christ.

Comme témoignage incontestable de cette révélation, la bouche du crucifix miraculeux demeura ouverte, quoique auparavant elle fût fermée, et ce qui n'est pas moins admirable, on vit des dents de cuivre si bien formées, que les plus habiles sculpteurs

1. Duilhé de Saint-Projet, *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, page 490.
2. Bourdaloue, *Exhortations*, II, 204.



avouèrent qu'il n'était pas possible d'en faire de semblables avec les instruments de leur art.

Il vous souvient du bienheureux Martin de Porrès, si dévot au crucifix pendant sa vie. Il avait encore les yeux fixés sur la sainte Image à l'heure de la mort ; quand les assistants, qui récitaient le Symbole des apôtres, en vinrent à ces mots : « Le Verbe s'est fait chair, » il posa le Christ sur sa poitrine, et le visage joyeux, il rendit à Dieu son âme tranquillisée. Il avait entendu la parole de confiance.

Cette confiance se reflète souvent, à cette dernière heure, dans le calme du visage, et le sourire des lèvres. « Trois minutes avant de mourir, écrit L. Veuillot à son ami Lafon, ma chère enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers baisers de ma



LA DERNIÈRE ÉTAPE.
Tout chrétien, soldat du Christ, doit mourir au pied du crucifix.
Tableau de J. Monge.

mère ; elle l'a porté à ses lèvres, et elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel. Si tu avais vu ce sourire ! »

Ce sourire du mourant sera plus expressif encore, et plus pleine la sécurité de son âme, s'il peut baiser en cet instant suprême un crucifix enrichi de l'indulgence plénière de la bonne mort ([1]).

J'ai connu un bon frère, ancien infirmier de collège, qui, après toute une vie de dé-

1. Les fidèles, qui sont propriétaires d'un crucifix ainsi indulgencié, peuvent seuls bénéficier de son indulgence plénière. Au contraire, les prêtres et les religieux, tels que les Camilliens et les Jésuites, qui ont un pareil crucifix, peuvent en faire bénéficier les fidèles, en le leur portant à l'heure de la mort. (Voir sur ce sujet : *les Indulgences*, par le P. Beringer, tome Ier, pages 340, 345.)

vouement obscur, était sur le point de paraître devant Dieu. Je le vois encore étendu sur son lit, calme et résigné : « Tenez, me dit-il, quand on en est là, il n'y a plus que cela ! » et, de son regard brillant, il m'indiquait le crucifix indulgencié qu'il avait reçu le jour de ses vœux. A ce moment où tout nous abandonne, son cher Christ lui murmurait à l'oreille la parole de confiance.

Et la parole d'amour ? Oh ! elle se traduit alors en ces baisers tendres et délicieux dont les saints aimaient à couvrir les mains, les pieds et le côté de Jésus crucifié.

Durant leur existence terrestre, nous les avons vus donnant à leur crucifix le baiser du matin et le baiser du soir. Voilà le dernier soir arrivé : ils vont s'endormir du dernier sommeil. Que dis-je ? leur corps seul va s'endormir : leur âme va s'éveiller à la vie, à la vraie vie, à la vie sans déclin que Jésus leur a préparée. Cette pensée les fait tressaillir : comme saint Paul, ils s'écrient : « Je n'en puis plus, je désire me dissoudre, pour être avec le Christ. »

Et comme gage et comme avant-goût de cette union, ils saisissent avec amour l'image de Jésus, qui fit leur force pendant les années de l'exil, et qui au seuil de la patrie, les transporte de joie.

Voyez saint Edme, archevêque de Cantorbéry, il a reçu l'Extrême-Onction ; sa fin est proche ; il prend alors la croix entre ses bras, il l'arrose de ses larmes, il reste longtemps à baiser les plaies de son Sauveur : « C'est maintenant, dit-il, qu'il faut puiser des eaux salutaires aux sources du Rédempteur. » Il colle sa bouche à la plaie du côté, et il meurt dans le baiser du Seigneur.

Ainsi mourut François Xavier ; après vingt batailles remportées sur l'enfer, le conquérant tombe d'épuisement dans une île lointaine, à Sancian, en face de la Chine. Il est seul, sans soutien, sans amis. Malgré tout il est heureux ; car son épée est là, dans sa main défaillante ; son regard mourant peut fixer avec amour, ses lèvres brûlantes peuvent baiser son crucifix !

Ainsi mourut, trois siècles plus tard, cet autre soldat du Christ, ce vaillant défenseur du Saint-Siège qui a nom Lamoricière. Il était à son château de Prouzel, près d'Amiens. Etendu dans son lit, il venait de lire quelques pages de l'histoire de l'Eglise, puis s'était endormi. Entre une heure et deux heures, un étouffement le réveille. Son premier mouvement fut de saisir son crucifix pendu à la muraille ; puis, sortant du lit, il tomba à genoux en pressant une dernière fois sur ses lèvres la sainte effigie. — La cathédrale de Nantes conserve les restes de l'héroïque capitaine. Aux quatre angles du monument, quatre statues représentent la Foi, la Charité, la Pensée et le Courage ; au centre du mausolée le soldat est étendu, tel qu'il était à son dernier combat, tenant en main le crucifix qui consola son agonie.

Ainsi mourut, il y a dix ans, le célèbre Pasteur. Avant d'expirer, le savant avait pu recevoir en pleine lumière de l'âme, de l'esprit et du cœur, les sacrements qui ouvrent les portes du ciel. La fin approchait. M[me] Pasteur mit dans la main de son mari un petit crucifix. Le mourant l'éleva plusieurs fois jusqu'à ses lèvres et l'embrassa avec respect et tendresse. Les assistants fondaient en larmes, mais le cœur de ce vrai chrétien était tout à la joie et à l'espérance, à l'espérance de voir bientôt celui dont il tenait son immortel génie [1].

Oh ! quelle paix, de nos jours encore, le crucifix donne à l'âme, en ce moment suprême !

Il y a peu d'années, combattait son dernier combat une chrétienne à qui je dois presque tout, après Dieu, et pour laquell j'ose réclamer de vous une prière, cher lecteur.

---

1. A. du Saussois. *Pasteur Louis*, page 61. — Paris, chez l'auteur 21, rue d'Uzès,



« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? » disait-elle avec délices en songeant à l'éternelle cité. Elle disait encore : « Jésus-Hostie, je vous offre tout ce que je souffre. »

On la pressait de demander sa guérison ; mais elle, entièrement soumise à la volonté de Dieu, répondait : « Je craindrais de souhaiter quelque chose qui fût contraire à mon salut. »

C'est Notre-Seigneur crucifié qui lui donna cette admirable résignation. Elle aimait à dire ou à se faire dire cette prière.

Mon Crucifix !
Je le porte partout...
Je le préfère à tout...
Quand je tombe, il me relève :
Quand je pleure, il me console :
Quand je souffre, il me guérit ;
Quand je tremble, il me rassure :
Quand je l'appelle, il me répond.
Mon Crucifix !

Il est la lumière qui m'éclaire,
Le soleil qui me réchauffe,
L'aliment qui me nourrit,
La source qui me désaltère,
La douceur qui m'enivre,
Le baume qui me guérit,
La beauté qui me charme,
Mon Crucifix !

Il est la solitude où je me repose,
La forteresse où je me renferme,
La fournaise où je me consume,
L'océan où je me plonge,
L'abîme où je me perds,
Mon Crucifix !

Elle savourait surtout ces dernières paroles :

Garde-moi pendant ma vie,
Rassure-moi pendant mon agonie,
Sois sur mon cœur à la dernière heure,
Mon Crucifix !

Un grand Christ a été suspendu dans son alcôve, en face d'elle ; c'est à ses pieds qu'elle dit, avec l'élan de l'amour : « Mon Dieu, envoyez-moi tout ce que je peux souffrir. »

Quand la douleur est plus vive, elle jette un doux regard sur la croix. Le terme approche ; elle dit à la garde-malade : « Ma sœur, pressez ma main sur le crucifix et que je le sente à mon dernier soupir. »

De ses mains le crucifix fut porté à ses lèvres, et elle mourut dans ce dernier baiser.

O ma mère, vous dont le crucifix a ainsi consolé et sanctifié la mort, obtenez-moi de Dieu, obtenez à tous ceux qui liront ces pages l'amour du crucifix !





Chapitre Douzième.

LE CRUCIFIX SUR LA TOMBE.



On sait assez, dit Mgr Isoard, que l'usage s'est introduit, et rapidement, en quatre ou cinq ans, de couvrir de fleurs et de couronnes les corbillards, puis les catafalques, la chambre du mort, les pièces qui conduisent à cette chambre, et enfin l'escalier qui mène à cet appartement. Chaque année, on renchérit follement sur ce qui s'est fait l'année précédente : ce sont des roses, des violettes, des lis, à Noël, en janvier ; ce sont des centaines de francs, des milliers de francs, dépensés de la manière la plus inutile, la plus insensée.

« Quels sont les hommes qui, les premiers, ont jeté quelques fleurs sur la croix, qui seule doit orner le drap mortuaire d'un chrétien adulte ? Ce sont ceux qui s'efforcent de ne pas croire à la vie éternelle, qui repoussent l'idée du jugement, de l'expiation, de la réparation par la croix, ceux à qui la mort cause de l'effroi (1). »

Protestez, cher lecteur, contre cet usage qui altère et tend à effacer la notion vraie et chrétienne de la mort.

Suivez l'exemple donné de nos jours par de grands catholiques, voire même par un homme d'Etat protestant, M. Gladstone ; pour réagir contre un excès lamentable, inscrivez dans vos dispositions testamentaires que vous ne voulez sur votre cercueil, à vos obsèques et sur votre tombe, ni fleurs ni couronnes : l'argent follement gaspillé en cette ridicule parade, devra être employé à faire dire des Messes qui soulageront votre âme.

Mais quoi ! dans cette chambre funéraire où va séjourner, deux ou trois jours, la dépouille mortelle de celui que nous pleurons, faut-il donc laisser la bière dans sa désolante nudité ? — Dites plutôt dans sa sublime simplicité : ce cercueil aura le seul ornement qui convienne au chrétien décédé, la grande croix blanche que la liturgie a tracée sur le drap mortuaire (2).

Et puis, entre deux flambeaux allumés, symbole de votre prière ardente, placez, dominant le corps du cher défunt, placez cet emblème sacré qu'il a tant aimé, vivant, qu'il a tant baisé, mourant, et qui, mort, va le couvrir de son ombre, placez son crucifix.

Ainsi a-t-on compris le culte des morts aux grands âges de foi. Les documents iconographiques en font foi. Sainte Hidulphe vient de mourir, — voyez la charmante minia-

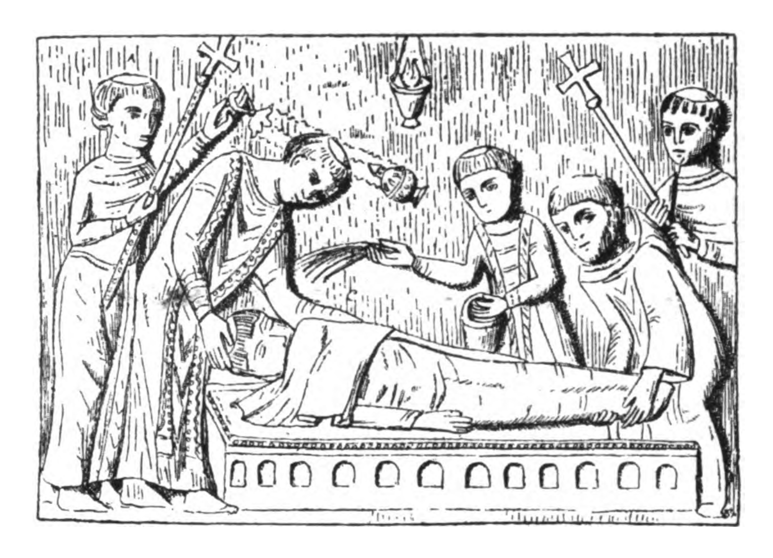
---

1 *Le système du moins possible et demain dans la société chrétienne*, chapitre VI, page 53.

2. Depuis que le monopole des pompes funèbres a été concédé aux conseils municipaux, le concessionnaire du monopole a, dans plusieurs villes, introduit l'usage de draps mortuaires dépourvus de croix. Chrétiens, protestez énergiquement et réclamez pour les obsèques de vos chers défunts la croix traditionnelle qui recouvrait les restes de vos aïeux.

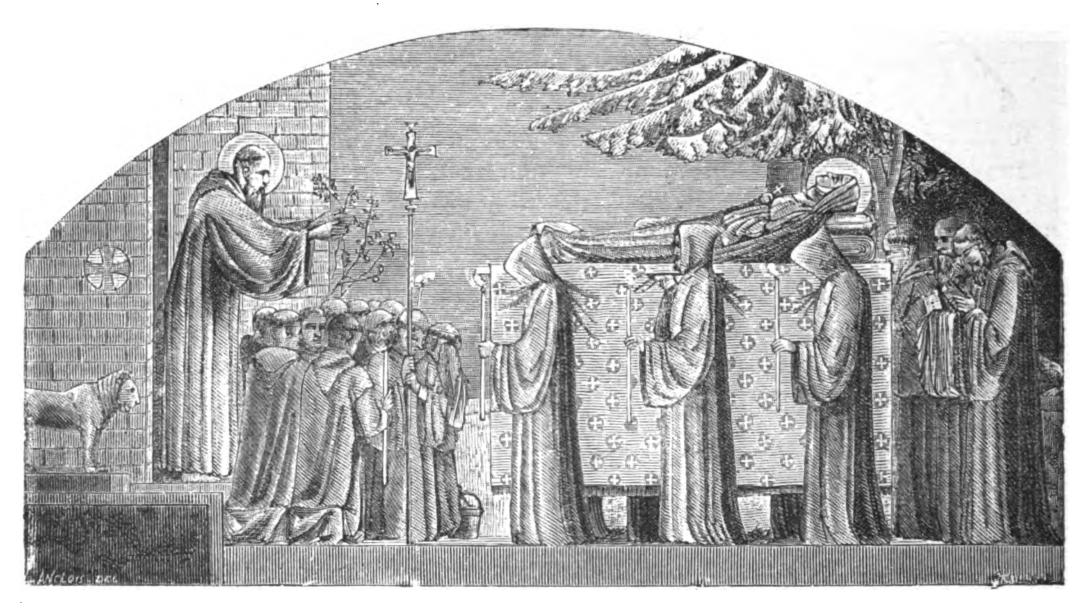
ture du XII[e] siècle représentant les derniers devoirs rendus à sa dépouille mortelle. Il n'y a là ni fleurs ni couronnes, mais l'eau bénite, l'encens et la croix.

C'est encore la croix qui doit avoir la place d'honneur aux obsèques ; vous pouvez



DERNIERS DEVOIRS RENDUS A SAINTE HIDULPHE.
L'eau bénite, la croix et l'encens.
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imprimeries réunies).

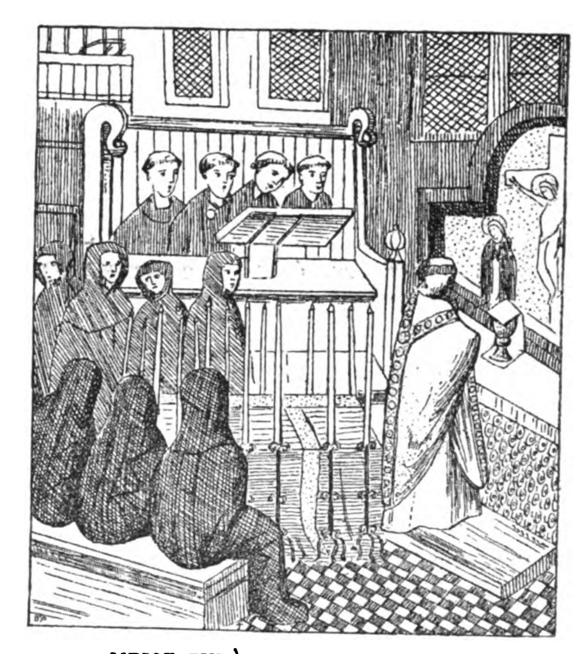
vous en rendre compte en examinant cette fresque italienne, tirée de la collection des RR. PP. Bénédictins de Beuron. Le corps de sainte Scolastique y est porté sur les



FUNÉRAILLES DE SAINTE SCOLASTIQUE. — LE CRUCIFIX EST A LA PLACE D'HONNEUR.
D'après la collection des fresques d'Italie recueillies par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Beuron.

épaules des moines. Dans cette cérémonie simple et grave, point de char triomphal, point de coursiers empanachés, point de brancards chargés de roses ; mais la croix précédant le cortège, mais les chants et les prières. Revenons à ces usages ; à la vue

de ce cortège chrétien, le peuple, n'étant plus distrait par un vain décor, sentira renaître ses sentiments de foi ; il saluera respectueusement la croix et dira une prière pour le mort qui passe. Le corps est arrivé à l'église, il est placé dans le sanctuaire. Nous pouvons assister à la Messe funéraire telle qu'elle nous est représentée dans un manuscrit du XV[e] siècle de la bibliothèque de Rouen. Le cercueil est recouvert d'un drap mortuaire sur lequel la croix se détache bien nettement ; tout autour, des cierges qui brûlent, mais ni fleurs ni couronnes. Au lieu de ce vain appareil, des chants, des prières et le sang de Jésus offert sur l'autel.



MESSE FUNÈBRE AUX AGES DE FOI.
La croix sur le cercueil ; pas de couronnes amoncelées.
D'après un manuscrit du XV[e] siècle de la Bibliothèque de Rouen.
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury,
ainsi que les deux gravures suivantes.

La Messe est achevée ; le moment de l'absoute est arrivé : le manuscrit de la vie de saint Aubin, conservé à la Bibliothèque nationale, nous fait assister à cette cérémonie au XI[e] siècle ; on y voit comme toujours pour tout appareil, la croix, les cierges, l'encens.

Cependant le corps a été porté à sa dernière demeure ; il a été descendu dans la tombe : au lieu des discours pompeux, ridicules panégyriques de vertus tout humaines, que la vanité des vivants prononce, à l'heure des adieux, sur la dépouille des morts, le prêtre récite cette belle prière du *Rituel romain :* « O Dieu, daignez bénir cette tombe, envoyez-y votre saint Ange pour la garder : ce corps de votre fidèle va y reposer ; faites que son âme soit délivrée des chaînes de ses péchés, afin qu'en vous, avec vos saints, elle se réjouisse sans fin. » Puis il bénit la bière dans son étroite et dernière demeure. Ainsi dans la miniature du X[e] siècle, de l'évangéliaire de Brême, conservé à la Bibliothèque de Bruxelles, nous voyons nos aïeux penchés sur la tombe ouverte d'un saint. Là tou-

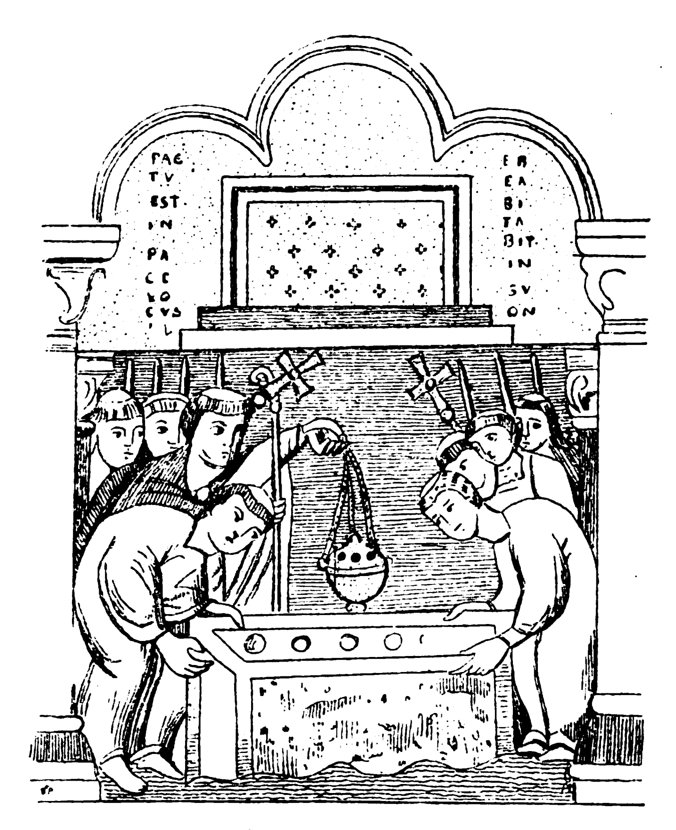


L'ABSOUTE. — LA CROIX ET L'ENCENS.
Manuscrit de la vie de S. Aubin, Bibliothèque nationale, XV[e] siècle.

jours, la croix est présente, accompagnant jusqu'au terme du voyage ce corps qui, au jour du Baptême et de la Confirmation, a été marqué du signe de la croix.

Le fossoyeur a fait son œuvre : la terre a été rejetée sur le cercueil. Sur cette terre encore fraîche, qu'allez-vous déposer ? Quelques fleurs, soit : l'Eglise ne vous défend point, dans une juste mesure, ce legs de votre amour ; mais c'est la foi de votre âme, plus encore que la tendresse de votre cœur qui doit orner cette tombe.

En face des mausolées de marbre des riches et des puissants, en face des urnes funéraires des païens, en face des colonnes brisées des matérialistes, que votre foi, comme au temps de nos pères, élève une croix, non pas seulement une croix d'ornementation, où l'art incrédule trouve encore moyen d'évincer la pensée religieuse, mais un vrai crucifix, image de la croix du Golgotha, offrant au regard consolé le corps de Jésus-Christ, les mains et les pieds cloués sur l'instrument de notre rachat.



LE PRÊTRE BÉNIT LA DERNIÈRE DEMEURE.
L'encens et la croix. — On ne voit point de couronnes amoncelées.
Miniature du Xe siècle de l'Evangéliaire de Brême.
Conservé à la Bibliothèque de Bruxelles.

Qu'il fait bon s'agenouiller sur une tombe, au pied de la croix !

Sur cette tombe, au pied de cette croix, comme il jaillit spontanément ce cri de notre foi : « Je crois que mon Rédempteur vit et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. »

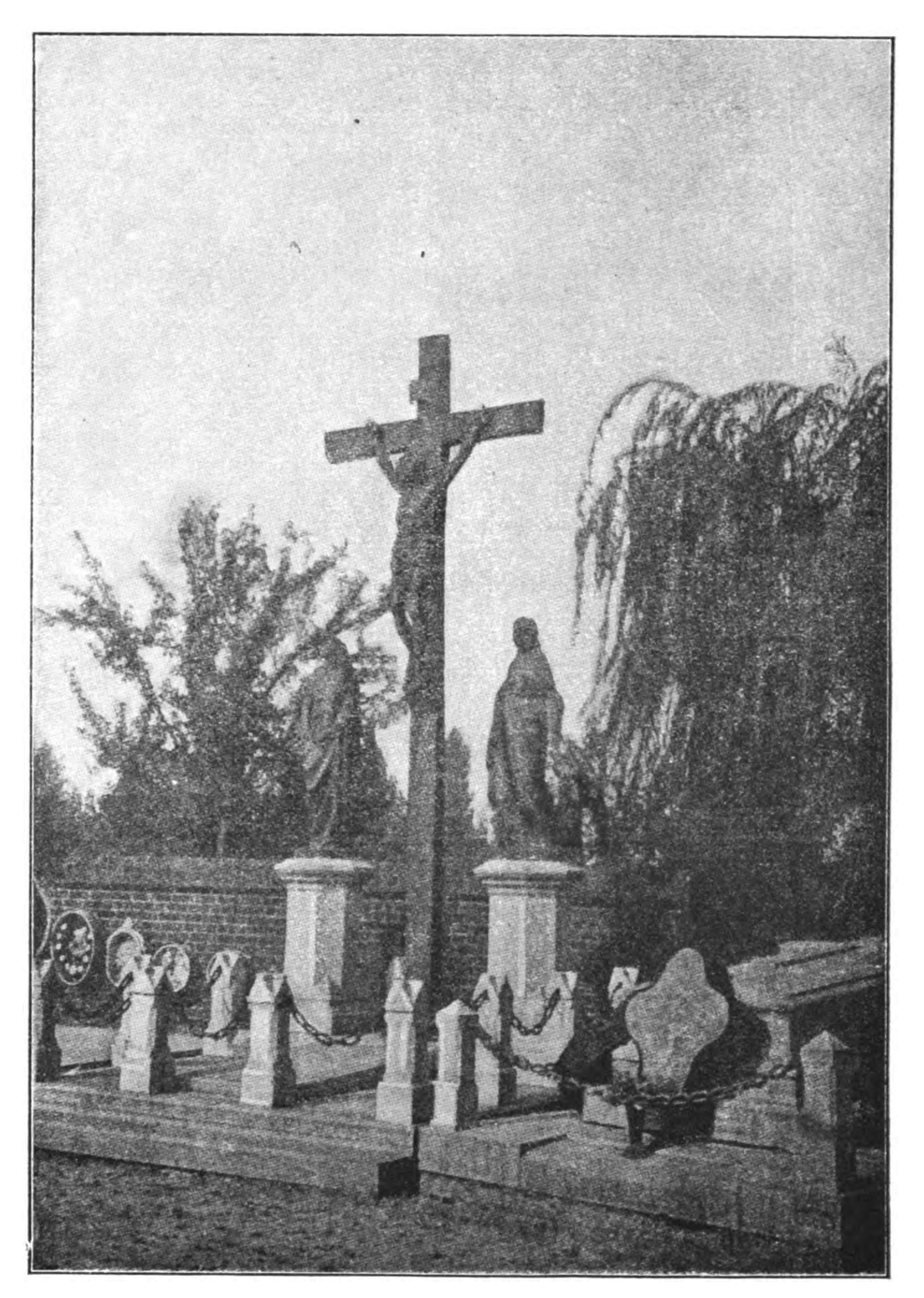
« Je ressusciterai de la terre ! » c'est la pensée qui a inspiré l'architecte de l'Escurial quand à l'entrée du caveau qui renferme les cendres de tant de rois, il fit placer un grand crucifix avec ces deux mots gravés : *Resurrectio nostra !*

Sur cette tombe, au pied de cette croix, comme le cœur s'envole à l'espérance ! On croit entendre les lèvres de Jésus murmurer de nouveau : « Celui que vous pleurez, qui est là sous la pierre, il n'est pas mort, il dort ! »

Quelle différence entre notre croix de chrétiens et les ornements de l'art païen !

Devant une colonne brisée le cœur se déchire et saigne.

Devant une croix, toute blessure se ferme, toute plaie se cicatrise.



LE CRUCIFIX SUR LA TOMBE.
(Cimetière de Warcoing. — Belgique.)

Devant une colonne brisée on dit : Tout est fini.

Devant une croix on dit : Tout commence.

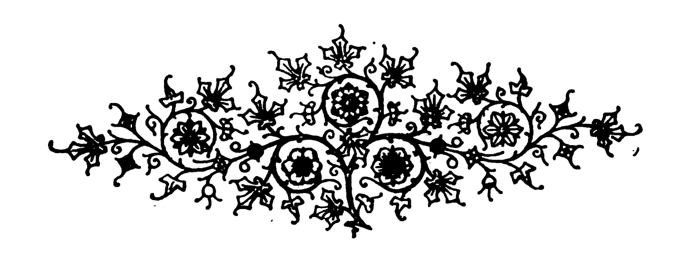
Car la croix, c'est le salut ; la croix, c'est l'espérance ; la croix, c'est le gage de la résurrection.

C'est plein de cette espérance dans les plaies du Sauveur, qu'Antoine Van Dyck, sur le rocher représentant la tombe de son père, peignit un Christ adorable avec cette inscription : « Pour que la terre fût légère aux restes de son père, Antoine Van Dyck a planté la croix sur ce rocher [1]. »

Imitez le grand peintre d'Anvers. Revenez au culte traditionnel, au vrai culte des morts.

Les ornements païens à la tombe païenne !
Chrétiens, plantez la croix sur la tombe chrétienne !
L'Eglise donne au ciel rendez-vous à ses fils ;
Clef du ciel, sur la tombe ayez un crucifix !

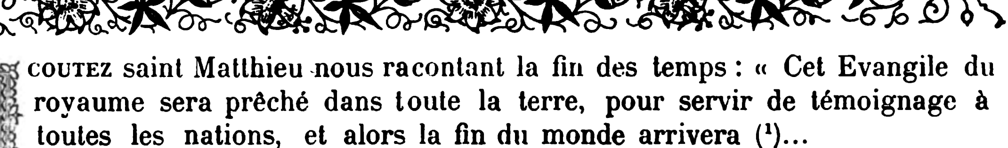
1. Van Dyck offrit cette toile aux Dominicains d'Anvers, qui avaient assisté son père dans sa dernière maladie. D'un côté on voit saint Dominique, de l'autre sainte Catherine de Sienne. — Ce tableau est aujourd'hui au Musée d'Anvers.





Chapitre Treizième.

LE CRUCIFIX ET LA FIN DES TEMPS.



Écoutez saint Matthieu nous racontant la fin des temps : « Cet Evangile du royaume sera prêché dans toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors la fin du monde arrivera (1)...

» Le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors *le signe du Fils de l'homme* paraîtra dans le ciel, et alors tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissements ; et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté (2). »

Ce signe du Fils de l'homme qui paraîtra dans le ciel, à la fin des temps, d'après l'interprétation commune des Pères de l'Eglise, c'est la croix de Jésus-Christ ; ainsi pensent saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Hilaire, Bède, saint Léon et saint Augustin.

Quelques auteurs pensent que cette croix, qui dominera les nues, sera une croix lumineuse, mais nous préférons nous rattacher à l'opinion de saint Jean Chrysostome (3) et de Thomas de Vaux (4), opinion que semble adopter Cornelius a Lapide : « Il est très probable, dit le savant commentateur, qu'au jour du jugement apparaîtra dans le ciel, pour la consolation des saints qui ont été sauvés par elle, la croix même où fut cloué le Christ, *ipsissimam Christi crucem* (5). »

Ne me dites pas que cette croix a été morcelée en mille et mille fragments par la piété des fidèles, que ces fragments ont été dispersés aux quatre coins du monde. Je vous répondrais que votre chair, elle aussi, sera broyée par la mort et réduite en poussière, et cependant, au jour de la résurrection, Dieu, tout-puissant, saura retrouver ces éléments épars, pour reconstituer le corps humain. Il ne convenait pas, en effet, dit Tertullien, que cette chair pérît éternellement qui, au Baptême, a été arrosée par l'eau vivifiante. Il ne convenait pas non plus que cette Croix pérît éternellement qui, sur le Golgotha, a été arrosée par le sang vivifiant d'un Dieu.

Elle ne périra pas ; nous aimons à le croire : le feu qui, à cette heure suprême, consumera le monde entier et réduira en cendres tous ces objets rares, instruments de la vanité humaine, respectera le bois de la vraie Croix, instrument de salut. La main toute-puissante de Dieu en réunira tous les fragments dispersés.

Le 17 juillet 1429, Jeanne d'Arc, la douce et vaillante héroïne, se trouvait dans la

1. *Saint Matthieu*, XXIV, 14. — 2. *Ibidem*, XXIV, 29, 30. — 3 Hom. *De cruce et Latrone.*
4 T. III, *De sacramentis*, t. XX, ch. CXCVIII.
5. Corn. a Lap. *In Matth.*, XXXIV, 30.

cathédrale de Reims, debout, au milieu du sanctuaire, près de Charles VII : elle se fit apporter sa bannière, et, la voyant toute lacérée, toute ensanglantée : « Elle a été à la peine, dit-elle, il est juste qu'elle soit à l'honneur ! »

Aux derniers jours dû monde, Jésus, songeant à son divin étendard, à la croix ; récapitulant en esprit toutes les injures, toutes les insultes auxquelles elle aura été en butte dans le cours des siècles : « Elle a été à la peine, pourra-t-il dire, qu'elle soit à l'honneur ! »

Et les anges saisiront le glorieux trophée et le porteront au lieu du jugement.

Ecoutez saint Augustin : « Lorsqu'un roi fait son entrée dans une ville, son armée le précède, portant les drapeaux du prince, et ce cortège et ce bruit d'armes annoncent l'entrée du souverain ; de même, quand le Seigneur descendra des cieux, l'armée des anges le précédera : ces messagers divins porteront sur les épaules l'étendard triomphal, annonçant aux intelligences terrestres l'arrivée du Roi céleste. »

A la vue de ce signe, au dire de saint Matthieu, toutes les tribus de la terre pousseront des gémissements.

L'évangéliste ne veut pas dire par là, remarque Cornelius a Lapide, que tous les hommes, sans exception, gémiront à la vue de ce signe béni, mais il veut dire qu'ils seront nombreux et de toutes les tribus de la terre, ceux à qui il arrachera des plaintes et des larmes.

Chrétiens inconséquents, vous pleurerez, vous gémirez à la vue de la croix, vous qui, croyants dans le cœur, mais incrédules dans la pratique, aurez repoussé de vos âmes, avec les sacrements, le sang de Jésus crucifié.

Voluptueux, vous pleurerez, vous gémirez à la vue de la croix, vous qui, éloignant de vos yeux le crucifix, modèle de pénitence, n'aurez pas voulu crucifier votre chair et vos concupiscences.

Satellites de l'enfer, iconoclastes, huguenots, septembriseurs, sectaires du XX[e] siècle, affreuse lignée de Julien l'Apostat et de Léon l'Isaurien, vous qui aurez insulté le crucifix sur la place publique, vous qui l'aurez brisé au portail des églises, vous qui l'aurez fait décrocher du mur de l'école ou de la salle de l'hôpital, insulteurs, briseurs, proscripteurs de croix, morts sans crier pardon, vous pleurerez, vous gémirez, à ces assises suprêmes, à la vue de la croix que vous avez insultée, brisée, proscrite. Oh ! comme les éclairs qui jailliront de cette croix vous pénétreront jusqu'à la moelle des os d'épouvante et d'effroi !

Quant à vous, âmes justes, qui toute votre vie aurez été fidèles à la dévotion du crucifix, soyez sans crainte : ces pleurs et ces gémissements ne seront pas pour vous. Vous unirez dans un seul coup d'œil la croix qui paraîtra dans le ciel et Jésus orné de ses brillantes cicatrices ; à cette vue, l'allégresse dans l'âme, vous vous écrierez : « Ce Jésus, ces plaies, cette croix, mais c'est là encore tout mon crucifix, non pas le crucifix souffrant, mais le crucifix triomphant ! »

Heureux élus, que le Christ en croix a initiés aux mystères de la contemplation, Bernard et Bonaventure, Dominique et François, Ignace et François de Sales, Thérèse de Jésus et Marguerite-Marie, avec quelle joie vous vous écrierez : « O mon crucifix, vous ne nous avez pas trompés ; elles sont infinies ces délices dont vous nous donniez l'avant-goût quand nous nous cachions dans vos plaies. *O Crux, Ave !* »

Conquérants d'âmes, Vincent Ferrier et François Xavier, Vincent de Paul et Alphonse de Liguori, comme il vous réjouira le spectacle de cette grande assemblée ! A la vue de ces légions bienheureuses que vous aurez sauvées : « O mon Dieu, vous écrierez-vous, c'est vous qui nous avez conduits à la conquête des âmes ; prenez-les, elles sont vôtres. *O Crux, Ave !* »

Vierges immolées, victimes d'amour, Radegonde, Claire d'Assise, Rose de Viterbe, avec quelle joie vous chanterez : « O mon Crucifix, vous me l'aviez bien dit, qu'à l'exemple de Jésus, il fallait souffrir dans la vallée des larmes pour goûter l'éternelle félicité. Oh ! qu'elles étaient peu de chose les macérations de notre chair, qu'elles étaient courtes et légères nos immolations de la terre, qui nous valent ici un poids immense de gloire ! *O Crux, Ave !* »

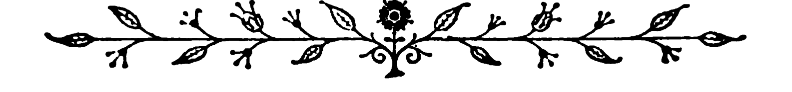
Et vous, cher lecteur, qui, sans atteindre ce sommet de la contemplation, de l'apostolat ou de l'immolation, aurez cependant sanctifié votre vie par la dévotion mâle et vaillante que vous prêchent ces pages, avec quelle joie vous vous écrierez : « O mon Crucifix, c'est vous qui, dans le temps, avez marqué mes journées de votre divine empreinte.

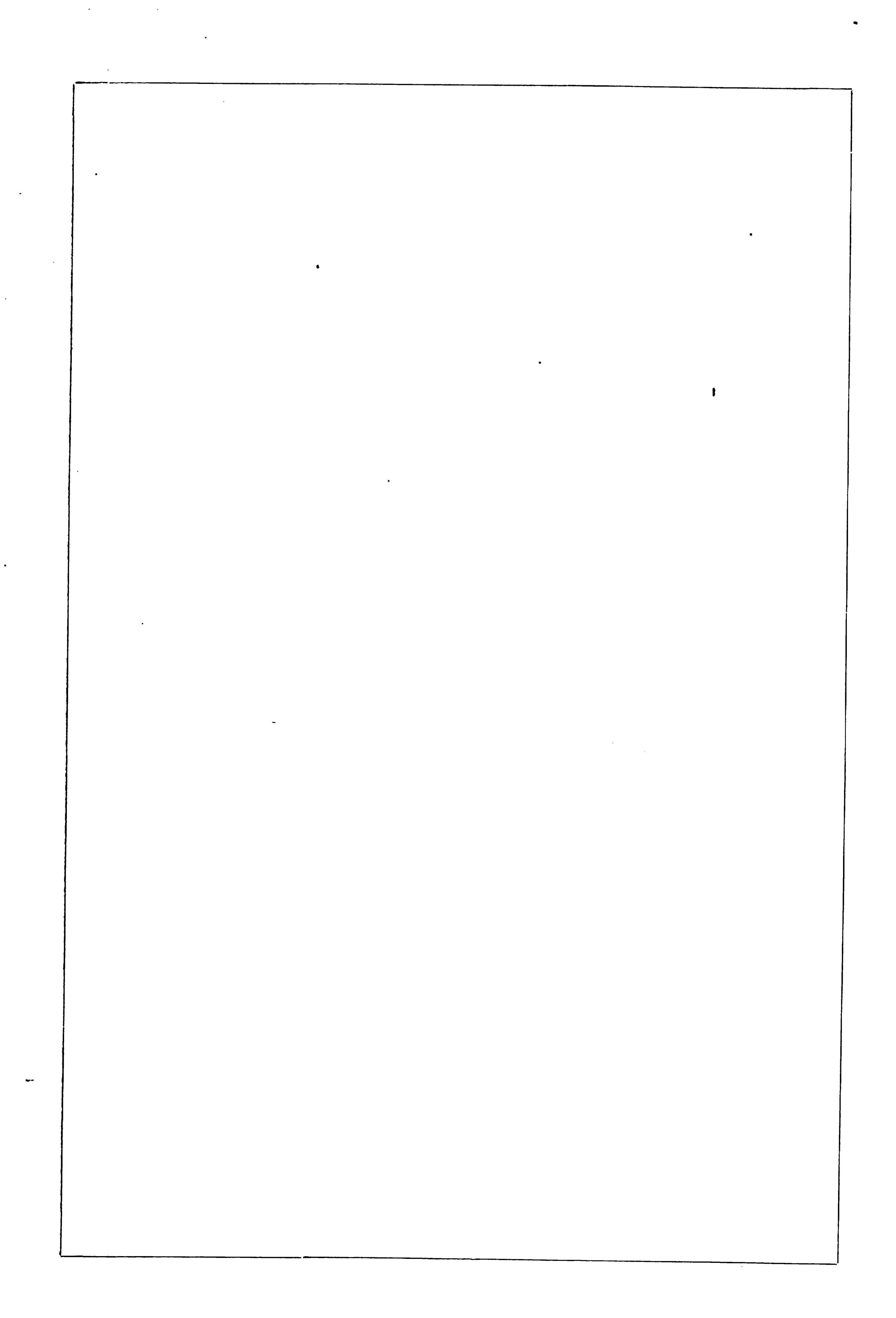
» Depuis le baiser du matin jusqu'au baiser du soir, toutes mes heures étaient à vous.

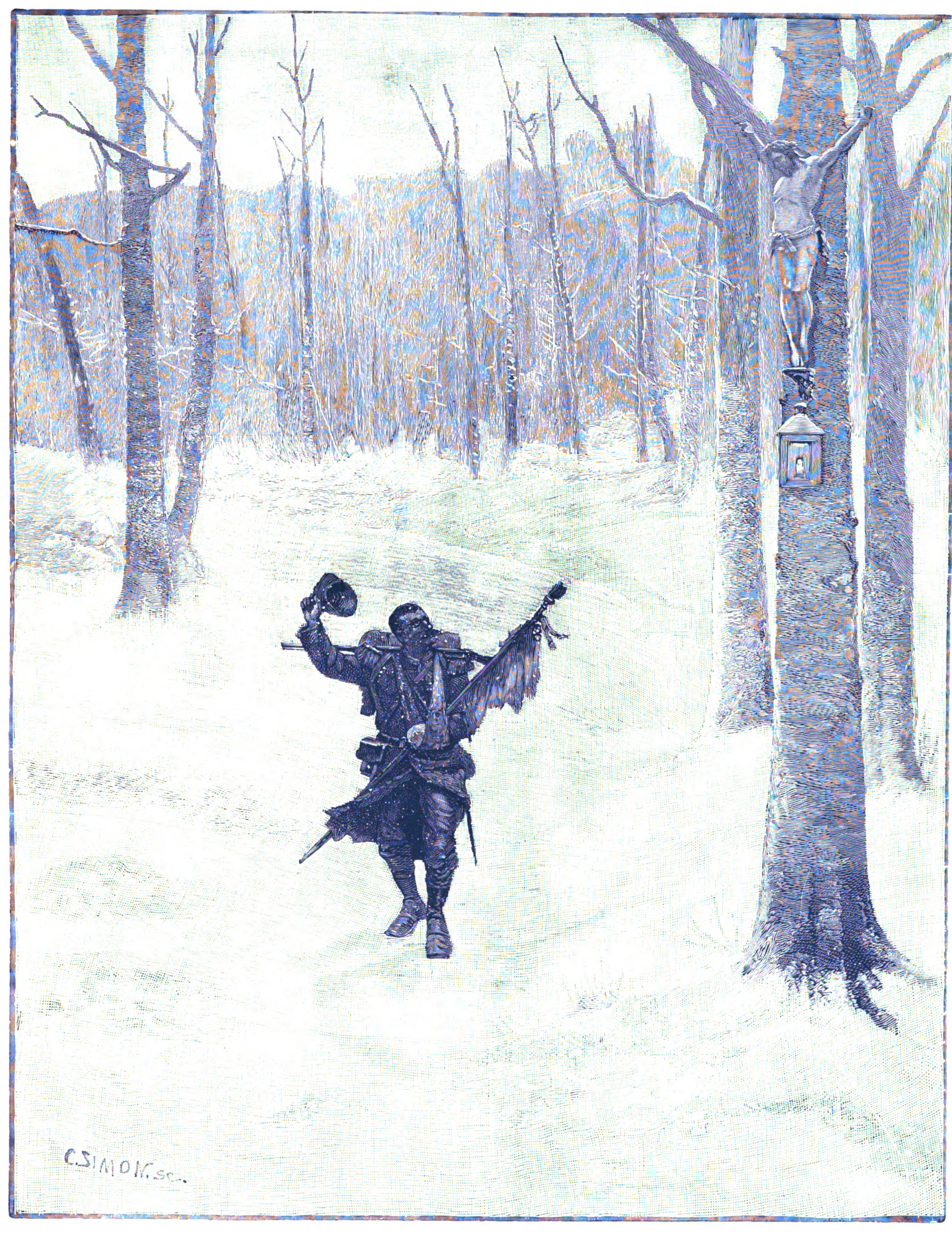
» O mon Crucifix, placé sur ma table de travail, vous avez béni mes travaux ; placé dans mon salon, vous avez dirigé mes conversations et tempéré mes plaisirs ; placé dans ma chambre à coucher, à mon chevet, vous m'avez inspiré la patience dans la maladie ; placé sur ma poitrine, sur mes lèvres, vous avez rendu méritoire et joyeux mon dernier soupir. Placé sur ma tombe, vous avez provoqué les prières qui hâtèrent ma délivrance.

» O Jésus crucifié, tous les biens me sont venus par vous et par votre sainte croix.

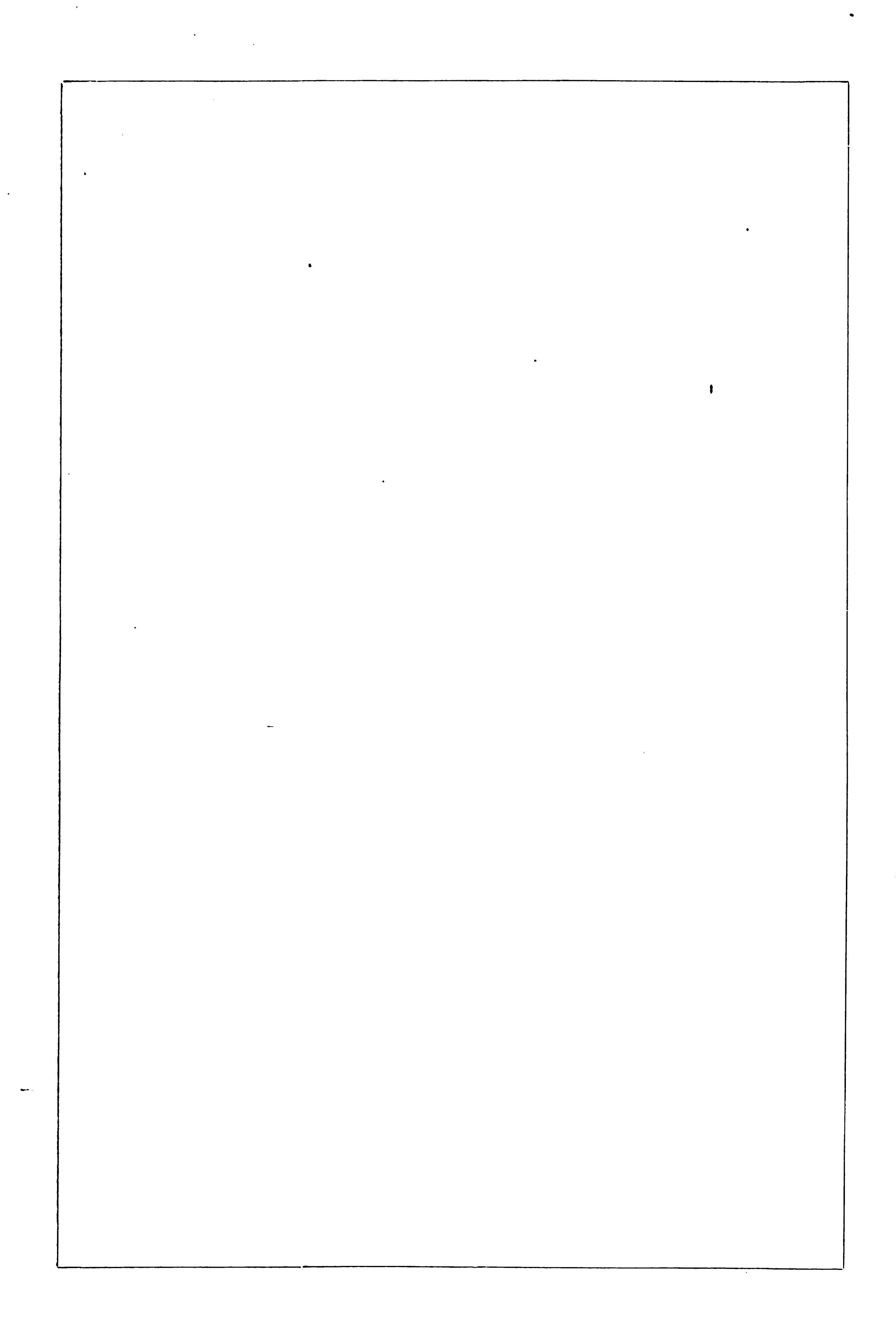
» O mon Crucifix, sois éternellement béni ! *O Crux, Ave !* »

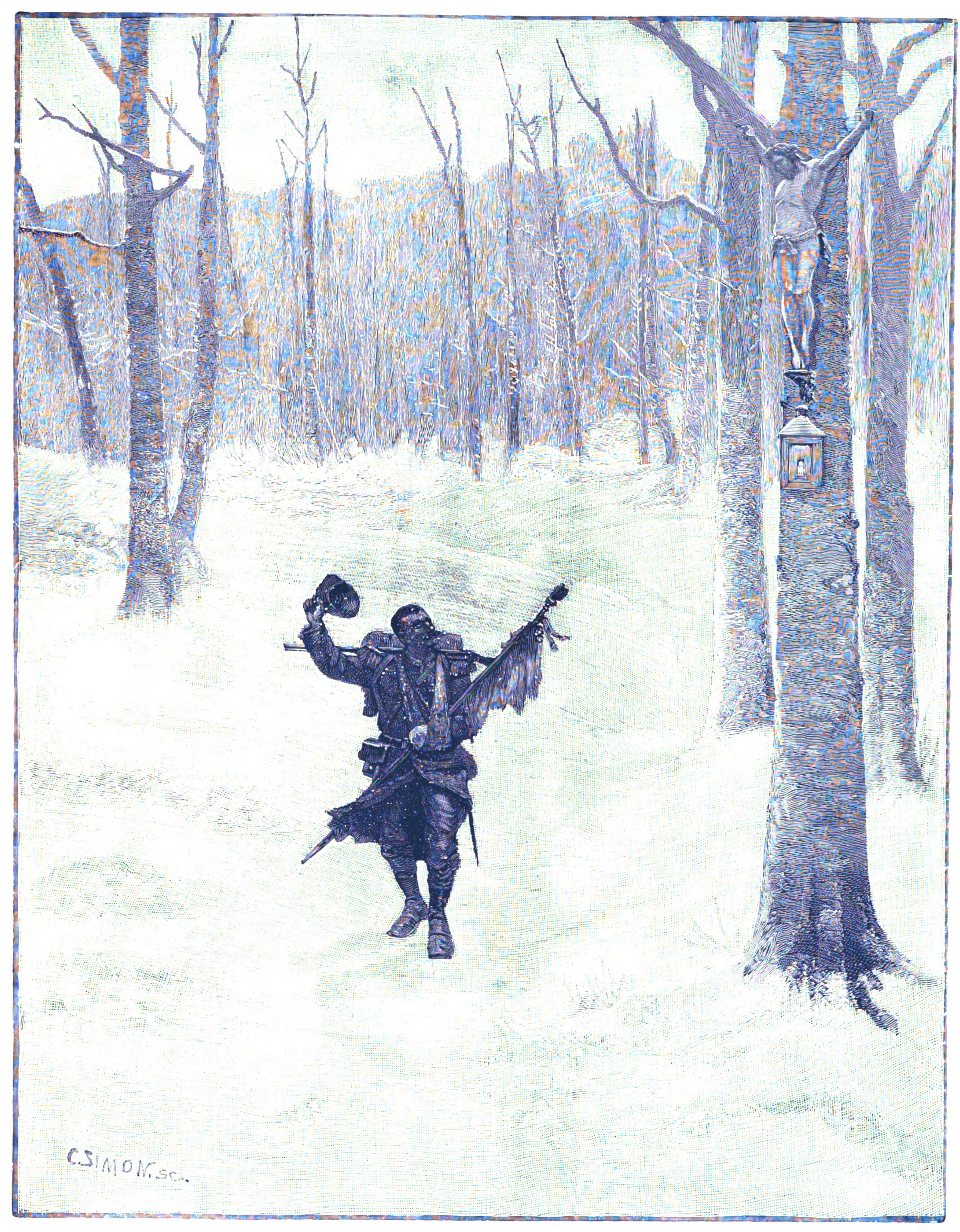




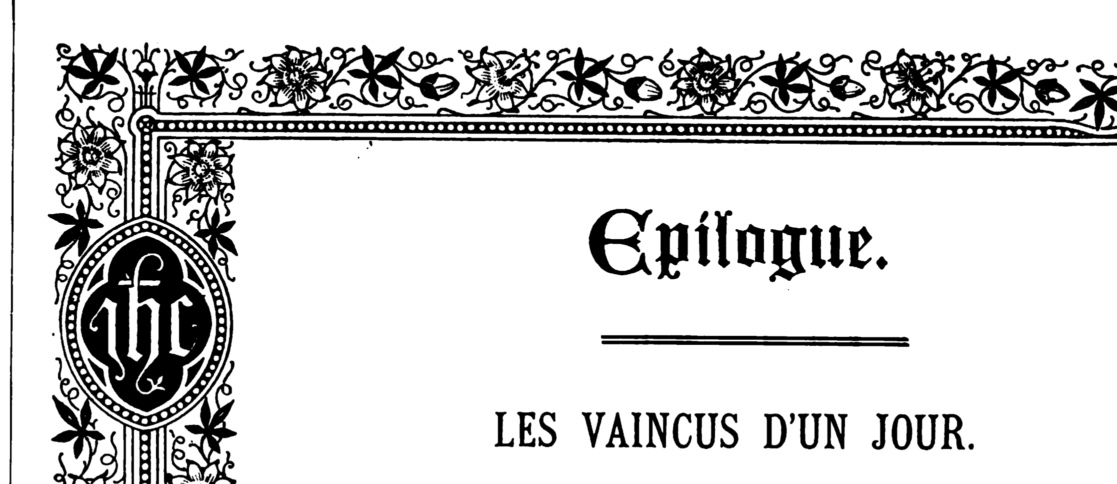


LES VAINCUS D'UN JOUR. — Tableau d'Alphonse Chigot.





LES VAINCUS D'UN JOUR. — Tableau d'Alphonse Chigot.



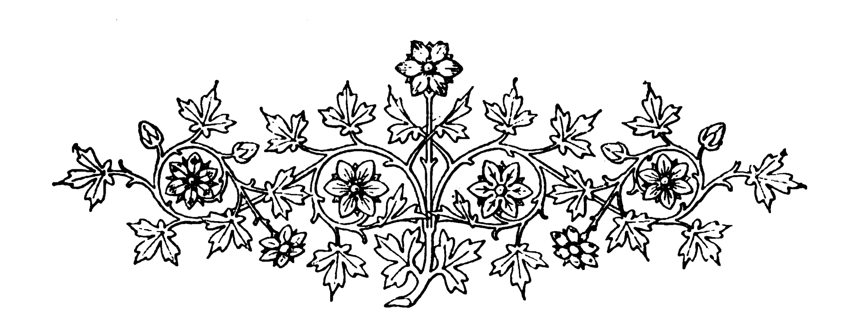
Epilogue.

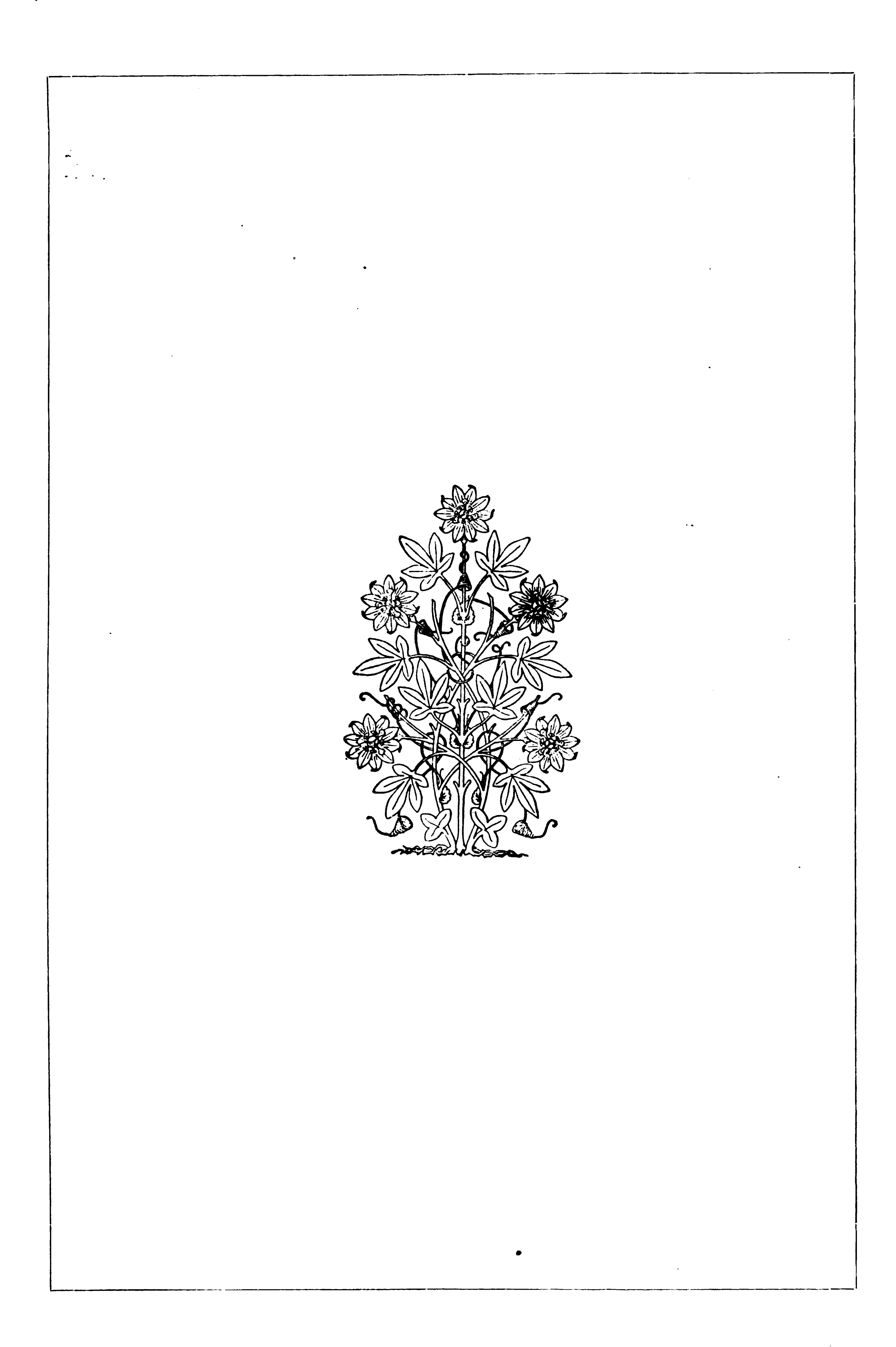
LES VAINCUS D'UN JOUR.



Un peintre contemporain nous représente un soldat revenant, blessé, de la bataille. De son bras en écharpe, il tient, serrés sur sa poitrine, la hampe et les plis lacérés du drapeau. Chemin faisant, il rencontre un Calvaire ; devant le Christ, il ôte son képi et salue avec respect. Tous deux ne sont-ils pas « *les vaincus d'un jour* » ?

D'après saint Paul, nous sommes des soldats : si parfois sur le champ de bataille, à l'exemple de notre Chef en croix, nous sommes meurtris par l'épreuve, serrons sur notre poitrine notre cher drapeau ; pressons notre crucifix sur notre cœur ; souffrance, douleur, mort même seront de courte durée, et « vaincus d'un jour » avec Jésus crucifié, nous triompherons pendant l'éternité ! »







Appendice

CALVAIRES ET CROIX DE MISSION.

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES AUX PASTEURS D'AMES.





PRÊTRES zélés, nous vous disions au cours de cet ouvrage : « Nombre de vos ouailles, en ces jours d'indifférence religieuse, n'entrent plus à l'église : les yeux de ces infortunés sont-ils condamnés à ne plus voir le Christ Sauveur ? Non, votre zèle industrieux élèvera, en plein air, un calvaire dont la vue, bon gré mal gré, rappellera à ces pauvres oublieux qu'un Dieu fait homme est mort, il y a dix-neuf siècles, pour leur salut, sur la croix. »

Voulez-vous me permettre de vous suggérer quelques pensées sur la possibilité, la facilité même de ces plantations de croix ? Pour cette solennité, vous pouvez choisir un anniversaire, la fête des morts, le Vendredi-Saint ; mais la clôture d'une mission, nous l'avons constaté dans la vie des Saints, semble être l'époque la plus favorable pour cette grande cérémonie.

Pour vaincre vos hésitations, si vous en aviez quelqu'une, laissez-moi répondre à deux objections.

La première est la question des frais : « Pour donner une mission, vous dira ce curé loyal, j'ai déjà dû me saigner aux quatre veines ; il faut de l'argent pour les honoraires du Missionnaire, de l'argent pour son entretien, de l'argent pour les lettres d'invitation, de l'argent pour les souvenirs, pour l'éclairage de l'église... et il faudra encore de l'argent pour notre calvaire ! »

— Monsieur le Curé, permettez-moi de croire que vos craintes sont pour le moins exagérées : dans une mission, règle générale, un curé peut élever un superbe calvaire avec peu ou point d'argent. Elle est si populaire, la dévotion au crucifix ! le peuple sera si heureux d'avoir contribué pour sa part à l'érection du christ !

A la mission de Dijon, en 1824, une souscription, nous l'avons dit, fut ouverte pour subvenir aux frais de la plantation de croix ; en moins de six jours, treize mille francs étaient recueillis. En 1898, à la mission de Soissons, deux ou trois dames se font quêteuses pour la croix ; en quelques jours elles avaient recueilli la somme nécessaire pour payer le magnifique crucifix de Jean de Bologne.

Souvent même une souscription est inutil : à peine le christ arrivé, placez-le dans le chœur de l'église sur un lit de parade ; sa seule vue sera déjà une excellente prédication ; à ce profit spirituel s'en joindra tout naturellement un autre, les fidèles viendront pendant la journée baiser les pieds du Sauveur, et mettront dans le tronc un gros sou, une pièce blanche ; au bout de huit jours le pasteur ravi constatera que gros sous et pièces blanches vont lui payer son christ de Bouchardon.

Parfois, — nous l'avons vu récemment dans la Haute-Marne et les Ardennes, — c'est

un notable de l'endroit qui prend pour lui la grosse part et se fait un honneur de payer le christ. Le christ payé, le reste n'est plus qu'un jeu. Le peuple volontiers donne en nature, et l'ouvrier ne refuse guère un coup de main. Tel charpentier chrétien se fera un plaisir d'offrir le chêne qui portera le Sauveur ; ainsi advint-il tout dernièrement dans une mission de l'Aisne. — Mais il faut charrier ce chêne. — N'ayez cure ; les véhicules ne vous manqueront pas ; souvenez-vous de jeunes gens de Rauchepaule dans les montagnes du Vivarais : « C'est à nous de porter notre arbre ! »

A défaut de bras ou d'épaules, un camion vous sera gracieusement offert ; ainsi fut-il fait dernièrement dans une mission donnée en un pays perdu ; le pauvre charretier s'est-il confessé ? j'en doute ; mais son cheval a traîné le christ ; cette pensée le réhabilite à ses propres yeux, et cet acte, je l'espère, lui vaudra une grâce de conversion.

Vous avez donc sur place votre christ, votre chêne ; mais il faut équarrir, travailler votre chêne, il faut y adapter l'effigie. Même dans les plus mauvaises contrées, les bonnes volontés ne vous manqueront pas. Un Père missionnaire prêchait dans l'Yonne, à Courson-les-Carrières. Courson-les-Carrières, pay sans Dieu ; une femme allait à la Messe le dimanche, et pas un homme. Tenter de ramener en quelques jours aux Sacrements une population si oublieuse de ses devoirs, c'était bien risquer. Le Père voulut au moins remettre la religion en honneur par une plantation de croix. Un grand chêne est trouvé, il faut le façonner ; les jeunes charpentiers de l'endroit, esprits forts, se refusent à cette besogne. Mais le Missionnaire aborde un groupe d'hommes de la génération précédente : « Mes braves, les jeunes refusent de faire la croix, n'y aura-t-il pas parmi vous un charpentier, homme de courage ? » Un vieillard s'avance : « Ah ! c'est comme ça, dit-il, moi qui leur ai appris à tous leur métier ! je vais leur montrer qu'ils n'ont pas de cœur ! je reprends ma hache et ma bisaiguë et je vous la ferai, la croix. » Il la fit en effet malgré le poids de ses soixante-quinze ans.

Si l'on trouve pareil dévouement à Courson-les-Carrières, où n'en trouvera-t-on pas ?

Il y a quelques semaines, dans une mission des Ardennes, on eut besoin d'une pierre dure pour couronner le piédestal de la croix, et d'une plaque de granit pour graver l'inscription ; un jeune marbrier se fit un bonheur d'offrir le chapiteau en pierre de Givet et lui-même sur le granit il voulut graver ces mots : « Souvenir de Mission — 1900. »

Vous avez tous les éléments d'un calvaire. — Il faut les unir ; il faut hisser le christ sur la croix. Le matériel nécessaire et les collaborateurs bénévoles ne vous manqueront pas.

Dans une petite ville du centre, un maître charpentier, excellent homme, mais sans pratique religieuse, offrit pour l'érection du christ, et sa chèvre, et ses ouvriers. Grâce à lui, devant la foule émue, l'image du Sauveur s'éleva, en silence, sur l'arbre de la croix, avec tant de dignité, tant de majesté, tant de naturel et de vérité, qu'un notable, venu des environs, tout saisi, se convertit le jour même ; tant cette cérémonie lui avait retracé au vif la scène douloureuse de notre Rédemption ! — Quant au maître charpentier, il ne voulut pas accepter de rémunération pour sa peine, mais il reçut mieux qu'un salaire ; touché par la grâce, le soir même il se confessait et, le lendemain, il s'approchait de la sainte Table.

Voilà, Monsieur le Curé, comment avec peu ou point d'argent, on peut, à la clôture d'une mission, ériger un beau calvaire.

J'ai répondu à une première objection, je vais répondre à une seconde : « L'autorité, me dites-vous, en ces jours où l'impiété triomphe, l'autorité municipale s'opposera à cette plantation de croix, hors de l'église. »

— Monsieur le Curé, en êtes-vous bien sûr? Je vous montrerai tout à l'heure qu'il est d'heureuses exceptions à la règle générale que vous semblez poser. Mais quand, en principe, l'autorité municipale serait opposée à cette plantation de croix, en fait, que peut-elle pour l'empêcher? — Vous refuser un terrain dans la rue, sur la place publique? — Eh bien, plantez la croix à côté, *sur terrain privé*. Apparaissant ainsi en fond de tableau, à l'extrémité d'une place, votre calvaire n'en sera que plus visible et plus beau.

Ainsi se dressa le christ de mission, à Courson-les-Carrières. Une fermière charitable dit au Père : « Si vous élevez une croix, je vous offre le terrain. » C'est sur ce *terrain privé* que le calvaire fut providentiellement érigé, sans qu'aucune autorité de Courson ou de Navarre y pût contredire.

A Carcassonne, en mars 1880, la croix de mission, nous l'avons dit, fut déboulonnée par ordre du conseil municipal. Voilà des édiles qui, pour sûr, n'autoriseront jamais à relever le lendemain ce qu'ils ont démoli la veille; mais qu'est-il besoin de leur autorisation? A l'exemple des femmes de l'Evangile, une dame pieuse veut réparer l'outrage dont le Sauveur a été l'objet. Par ses soins, dans son jardin, — *terrain privé*, — un Christ s'élève. Le Mercredi-Saint, Monseigneur l'Evêque, accompagné de ses vicaires généraux, va bénir cette croix; le lendemain, Jeudi-Saint, ce fut de toutes les extrémités de la ville une procession ininterrompue vers le nouveau calvaire : le piédestal fut couvert de fleurs et de couronnes, sans que les agents du Conseil iconoclaste pussent, en aucune manière, interdire ces respectueux hommages. Comme dans l'œuvre de la Rédemption, la réparation fut ici plus abondante que n'avait été l'offense.

La Fère eut une mission au cours de l'hiver 1899 : toute maçonnerie était impossible par ce temps glacial; il fallait donc surseoir à une plantation de croix en plein air : la bénédiction et l'érection eurent lieu dans l'église. Mais voyez les grâces toutes spéciales attachées au culte de la croix. Huit hommes courageux portaient le christ sur leurs épaules; ils se dirent qu'unis ainsi une première fois par ce christ qu'ils venaient de porter publiquement, ils ne devaient plus désormais cesser d'être unis. Le jour même ces huit braves se donnaient rendez-vous chez leur curé et fondaient une conférence de Saint-Vincent de Paul. — Ils sont aujourd'hui vingt-six membres, très assidus aux réunions. Ce sera là, dans ce pays, née à l'ombre de la croix, la phalange des soldats du Christ, opposée à la bande des Frères et Amis, seuls maîtres jusque-là.

Suzémon n'est qu'un petit hameau de la Haute-Marne : un propriétaire chrétien y offre un coin de son champ au bord de la route : toute enguirlandée de fleurs par les jeunes paysannes, une croix y est solennellement bénite, le dimanche 5 novembre 1899. Nul n'y touchera : le calvaire s'élève sur *terrain privé*.

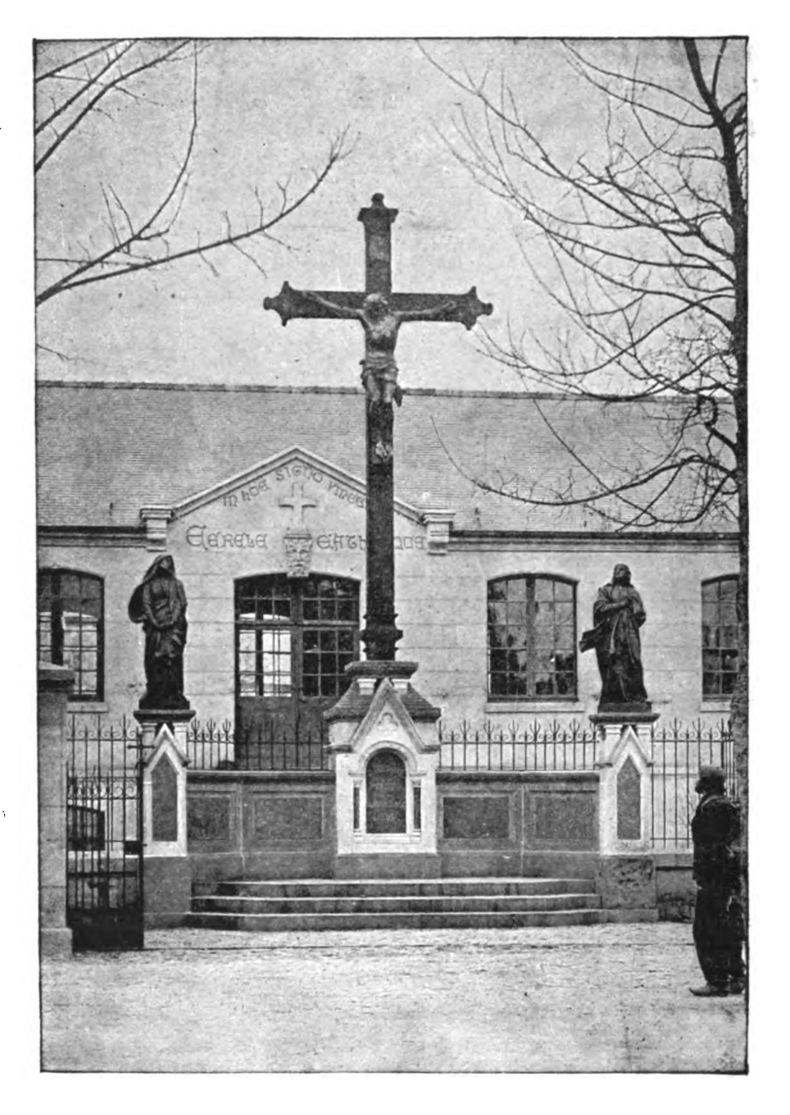
A Soissons, ce fut la cour d'entrée du Cercle catholique qui fut choisie pour donner asile au souvenir monumental de la mission de 1890. Derrière une grille légère, le christ de Jean de Bologne, sur sa croix de huit mètres de haut, domine le grand boulevard Jeanne d'Arc et étend sur toute la cité ses deux bras protecteurs. *(Grav. p. 362.)*

Mohon est un pays de 500 âmes, situé à deux kilomètres de Charleville : la population est exclusivement ouvrière, employée mi-partie aux forges, mi-partie aux ateliers du chemin de fer. Les socialistes ont nommé un Conseil reflétant leurs idées avancées; mais le curé ne se laisse point intimider; c'est un vaillant. La cour de son école est contiguë à la Grande Place; par ses ordres, un pan de mur est abattu, un piédestal est construit. C'est là, que, le 23 février 1900, s'élève, aux acclamations de la foule, le Christ de Bouchardon.

J'accumule les faits, Monsieur le Curé, pour mieux vous prouver combien, dans des milieux même socialistes, est aisée l'érection publique d'un calvaire.

Chacun sait ce qu'était en 1897 la municipalité de Limoges. Or, cette année-là, Limoges eut une mission générale. Selon la tradition léguée par les saints, la pieuse cité voulut couronner sa mission par une plantation de croix : Limoges eut donc sa plantation de croix, solennelle, émouvante.

Ce fut le lundi de Pâques, 19 avril. Le mot d'ordre est donné à toutes les paroisses de la ville : « A deux heures, rendez-vous à la cathédrale. » A deux heures, la



CROIX DE MISSION
élevée sur le boulevard Jeanne d'Arc, à Soissons, le 1er novembre 1897.
D'après la photographie de M. Vergnol (Soissons).

cathédrale voit ses nefs trop étroites remplies par les fidèles ; la foule qui ne peut entrer, reste massée sur les deux places adjacentes au monument. L'un des missionnaires monte alors en chaire et, de la part de Monseigneur, annonce que l'érection liturgique du calvaire va se faire sur le terrain préparé à cet effet. En vue des deux places, les Carmélites ont un jardin ; c'est là que la croix s'élève, prête à recevoir le christ ; vis à vis s'étend un autre jardin ; une estrade d'honneur y a été

dressée ; c'est là que Sa Grandeur ira bénir la croix. Mais il lui faut traverser la place publique et les processions sont interdites à Limoges. Dans le sanctuaire, en présence du peuple, Monseigneur enlève ses ornements pontificaux ; les chanoines déposent aumusse et camail ; le clergé dépouille rochets et surplis ; il y a dans ce dépouillement je ne sais quoi de grave et de triste qui ajoute à l'émotion ; il fait songer involontairement au dépouillement des autels qui a lieu dans nos temples le Vendredi-Saint, quand l'Eglise pleure la mort de son Dieu. Il fait songer encore à ces temps de persécution où les évêques et les prêtres des premiers siècles, après avoir officié dans les salles souterraines des Catacombes, devaient dépouiller leurs ornements et se cacher sous les plis d'une toge pour reparaître au grand jour. Ainsi Monseigneur et ses prêtres, dépouillés de leurs vêtements liturgiques, traversèrent-ils les rangs compacts de la foule.

Cependant le christ apparaît sous l'ogive du grand portail ; il s'avance sous la voûte de ce ciel qui lui appartient ; à sa vue les cris et les chants retentissent, spontanés, enthousiastes : « Vive Jésus ! Vive sa croix ! » Au milieu de ces acclamations, le christ arrive au jardin des Carmélites. Monseigneur l'Evêque est en face sur l'estrade ; il a repris ses insignes. L'image du Sauveur s'élève dans les airs. Cependant dans le jardin du Carmel, — *terrain privé* — les tambours battent, les boîtes éclatent. Monseigneur bénit alors solennellement le calvaire, et tous les fidèles, transportés, chantent une dernière fois : « Vive Jésus ! Vive sa croix ! »

Les agents municipaux étaient là, nombreux, serrés dans la foule ; mais que pouvaient-ils en face de cette sublime manifestation du respect et de l'amour de toute une population pour l'instrument de sa Rédemption ? — Ils sont faits pour réprimer le désordre, et quel désordre peut-on craindre dans une assemblée de chrétiens prosternés devant la croix ?

Voilà comment, sous un régime de socialistes ardents, Limoges perpétua, par l'érection publique d'un calvaire, le souvenir de sa grande mission.

Ces exemples suffisent à montrer la facilité avec laquelle, grâce à l'inviolabilité de la propriété, peuvent s'élever dans les villes et dans les campagnes, ces christs si touchants, si parlants, dont la couronne d'épines et les bras étendus et les pieds transpercés sont pour le peuple la leçon de choses la plus éloquente, la plus convaincante.

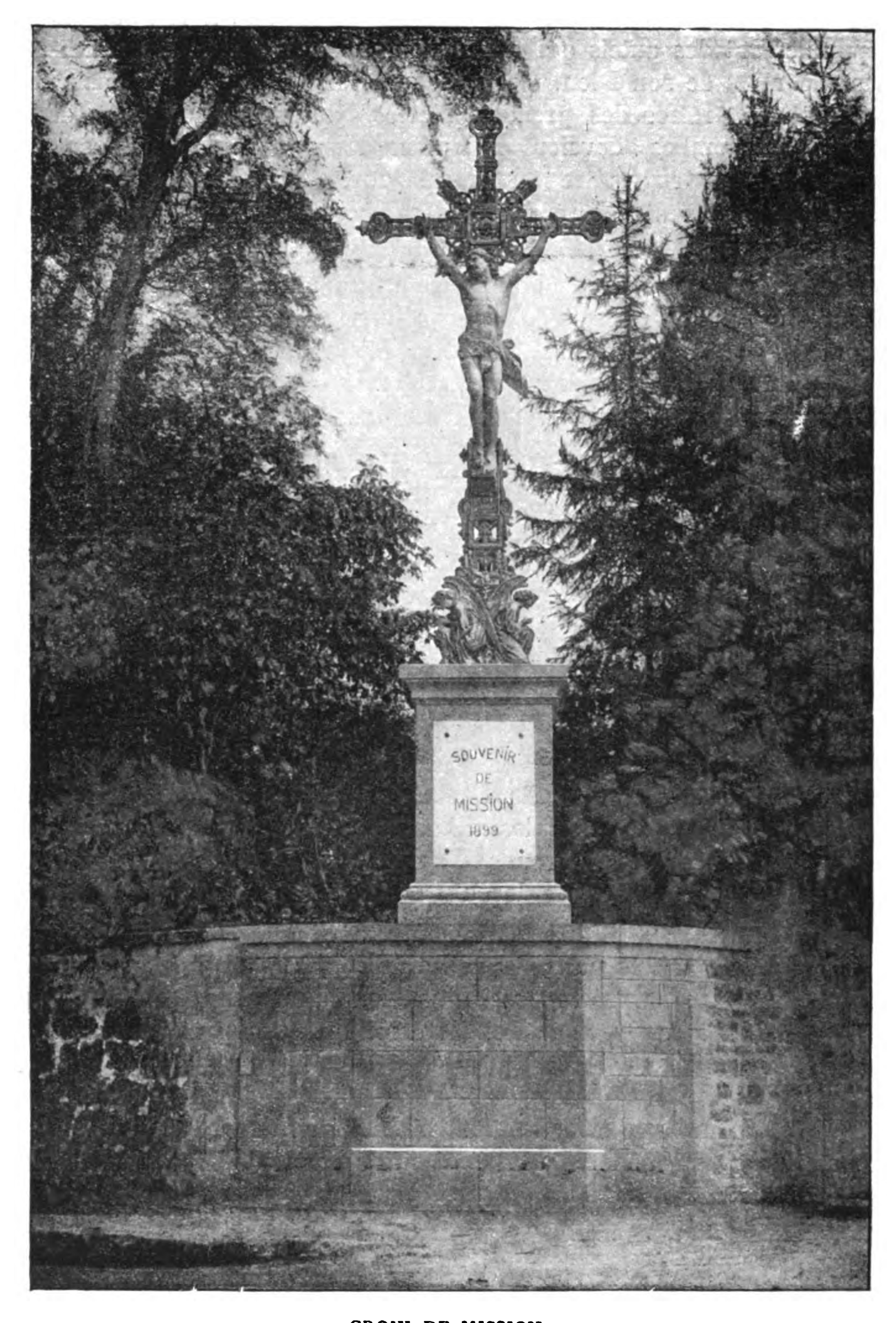
Mais toutes les municipalités ne sont pas socialistes et anti-religieuses ; bon nombre sont indifférentes, et si elles ne poussent pas l'amabilité jusqu'à faire elles-mêmes des avances aux catholiques, du moins elles fermeront les yeux et laisseront faire ; c'est que, dans une mission bien lancée, l'entraînement religieux est si grand que les pouvoirs publics croient sage, en vue d'une réélection future, de ne point heurter de front les sentiments d'une population revenue à Dieu, et si cette population dit catégoriqement : « Nous voulons élever un calvaire, » les magistrats prudents répondront ce qu'un maire des Ardennes répondait à son curé : « Je suis trop libéral et trop respectueux de toutes les opinions pour m'opposer à votre désir ; élevez votre calvaire. »

A la mission de Wassy, en novembre 1899, les autorités municipales n'eurent pas, il est vrai, la grandeur d'âme d'offrir un terrain pour la croix. Il fallut encore recourir *à un jardin privé* [1] dominant la ville ; mais Monsieur le maire poussa la bienveillante délicatesse jusqu'à ordonner au balayeur public de débarrasser le terrain, avoisinant le calvaire, des feuilles mortes accumulées par l'automne ; il fit plus, et autorisa, à travers

1. Dominant le pays, à l'angle de deux chemins, cette croix est un modèle de croix de mission *sur terrain privé;* nous en donnons la gravure page 364.



les rues de la ville, un cortège historique où les personnages de la Passion, défilant sous leur brillant costume, où les chevaliers de Malte, croix rouge sur la poitrine, pique à la main, escortant le char du Christ triomphateur, donnèrent à cette cérémonie le



CROIX DE MISSION
érigée à Wassy (Haute-Marne) sur terrain privé, en novembre 1899.

plus vif éclat, et laissèrent dans les âmes, avec des germes de conversion, un impérissable souvenir.

Lors de la mission de Lunéville, en 1898, le maire et le conseil municipal furent plus

magnanimes encore. Le dit conseil municipal était celui-là même qui, en 1882, avait interdit les processions ; c'est vous donner sa note religieuse ; néanmoins la poussée de la mission fut si forte, qu'à la demande de Monsieur l'Archiprêtre, Monsieur le maire et la majorité des conseillers accordèrent la liberté de la rue pour la plantation de croix. Bien plus, le conseil de la ville voulut prendre à ses frais la restauration du bois de la croix donnée jadis à la cité par Stanislas, duc de Lorraine. Ainsi encouragée par la municipalité, la manifestation du Vendredi-Saint 1898 devint, nous dit la *Semaine Religieuse* de Nancy, un triomphe pour la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — « A trois heures, l'heure où Jésus mourut sur la croix, la procession se met en marche ; toute la population est là pour saluer au passage le grand Roi, le divin Crucifié. Sur un trône, magnifiquement orné, apparaît le christ de Stanislas. Aux jours de la Passion, on ne trouva qu'un Cyrénéen ; ici il y en a cent qui se disputent l'honneur de porter la croix. Deux mille hommes lui forment une escorte triomphale. Je doute que ducs et rois, qui ont habité le somptueux palais devant lequel nous passons, aient jamais excité pareil enthousiasme. Cependant le cortège est arrivé au lieu de la plantation ; Monseigneur l'évêque de Nancy donne à la croix la bénédiction solennelle ; le christ s'élève dans les airs, et toute la foule, à sa vue, chante le cantique entraînant :

Tandis que le monde proclame
L'oubli du Dieu de majesté,
Dans tous nos cœurs, l'amour acclame,
Seigneur Jésus, ta Royauté.

. . . .

Parle, commande, règne,
Nous sommes tous à toi ;
Jésus, étends ton Règne.
De l'univers sois Roi !

Le lendemain, Samedi-Saint, le confessionnal des missionnaires était assiégé. Parmi tous ces hommes qui, après de longues années, revenaient à Dieu, qui dira le nombre de ceux qui prirent cette résolution à la cérémonie de la veille, quand, groupés dans l'immense cortège, ils sentirent soudain leur respect humain vaincu, quand, chantant à haute voix avec des milliers de chrétiens :« Vive Jésus ! » ils se dirent tout bas : « Pour qu'il vive en moi, ce Jésus, je me confesserai demain ; » quand surtout, voyant le christ s'élever dans les airs, ils se dirent : « Ces deux bras ouverts m'invitent au pardon ; voilà assez longtemps que je résiste ; je cède et je me convertis. »

Oh ! qu'ils comprenaient bien l'efficacité convertissante de la croix les saints et les missionnaires qui, depuis sainte Hélène et saint Macaire, saint François d'Assise et saint Pierre d'Alcantara, saint Régis et saint Liguori, Rauzan et Sellier, jusqu'aux apôtres plus récents de Carcassonne et de Limoges, de Saint-Quentin et de Soissons, de Wassy et de Mohon, de Suzémon et de Courson, de la Fère et de Lunéville, ont offert au regard des peuples la croix du Sauveur !



UN SOUHAIT.


N vit à l'Exposition de 1900 un calvaire en kersanton, dû au ciseau de Hernot, sculpteur bien connu de Lannion. Sa vue a réjoui le cœur des croyants. Après avoir parcouru les brillantes galeries de la grande exhibition et contemplé les machines colossales, instruments dociles d'un progrès tout matériel ; après avoir rencontré à chaque pas ces bronzes impurs, ces marbres voluptueux dont un art dégradé a peuplé les salles superbes et les jardins enchanteurs, les visiteurs chrétiens poussaient un soupir de satisfaction à la vue de ce calvaire. « Enfin, se disaient-ils, dans cet amoncellement gigantesque où tout semble fait pour l'amusement et la glorification de l'homme, un sculpteur breton offre ici à nos yeux l'image et la pensée de Dieu ! »

Mais quoi ? Ce calvaire éveille en moi des désirs étranges. Quand, dans la montagne, saint Pierre d'Alcantara voyait un pic élevé, il n'avait de repos qu'il n'y eût planté la croix. Au Champ de Mars il est une tour qui domine Paris ; que ne fixe-t-on un crucifix sur ce piédestal géant ! Tous les arts seraient conviés à l'exécution de ce projet grandiose.

La sculpture burinerait dans le métal les membres déchirés du Christ.

La peinture leur donnerait les teintes livides de la mort.

L'orfévrerie ferait ressortir en perles fines, habilement serties, les sueurs de l'agonie, et les gouttes de sang en superbes rubis.

Il faudrait que ce crucifix fût visible la nuit comme le jour. L'électricité ferait donc jaillir des mains, des pieds, du flanc transpercé cinq faisceaux lumineux qui, en s'élargissant sans cesse, descendraient sur la grande ville.

Pour que les cônes resplendissants pussent s'étendre, à tour de rôle, aux quatre points cardinaux et satisfaire tous les yeux, la mécanique, elle aussi, devrait intervenir : imprimant à l'axe de la grande croix de fer, un mouvement de rotation grave et lent, elle offrirait successivement à chaque point de l'horizon le corps du divin Supplicié, et quand, dans les ténèbres, la gerbe de lumière jaillissant des cinq plaies, arriverait à leurs regards, les mortels diraient : « C'est le Christ qui passe et qui, de sa croix, bénit le monde ! »

Dites-moi, si en 1889, si en 1900, on vint de l'ancien et du nouveau monde pour voir l'unique socle de fer, d'où n'accourrait-on pas, à la future Exposition, pour voir le crucifix merveilleux placé sur le socle immense !

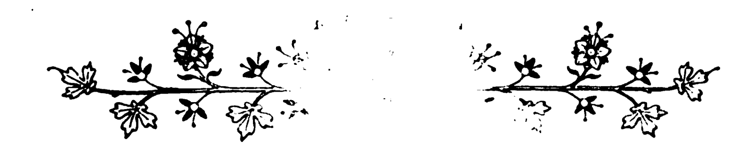
Des forêts du Canada et des glaces de l'Alaska, des rives du Gange et des sables brûlants du Sahara, les étrangers afflueraient sur le Champ de Mars en longues caravanes ; ils admireraient cette merveille d'en haut, éclipsant toutes les merveilles d'en bas ; avec une surprise mêlée de vénération, Musulmans, Brahmanistes ou Bouddhistes, ils contempleraient, se détachant sur le drap noir des nuits, le Crucifix-Lumière.



Oui, les étrangers regarderaient, curieux ; mais les Français, les Français de race, regarderaient joyeux ; dans cette tour ainsi couronnée, ils salueraient, l'allégresse au cœur, un vivant symbole, le symbole de la France, de cette France chrétienne qui, depuis Clovis, Charlemagne et saint Louis, a reçu pour mission de montrer la croix du Christ à l'Europe et au monde !

. . . .

En attendant qu'un avenir plus chrétien réalise mon rêve, jeunes filles, pendez à votre cou le crucifix d'argent ; maîtresses de maison, mettez au mur de votre salon un beau crucifix d'ivoire ; curés, missionnaires, châtelains, dans votre ville, dans votre hameau, dans une enclave de votre parc, *sur terrain privé*, érigez un calvaire !



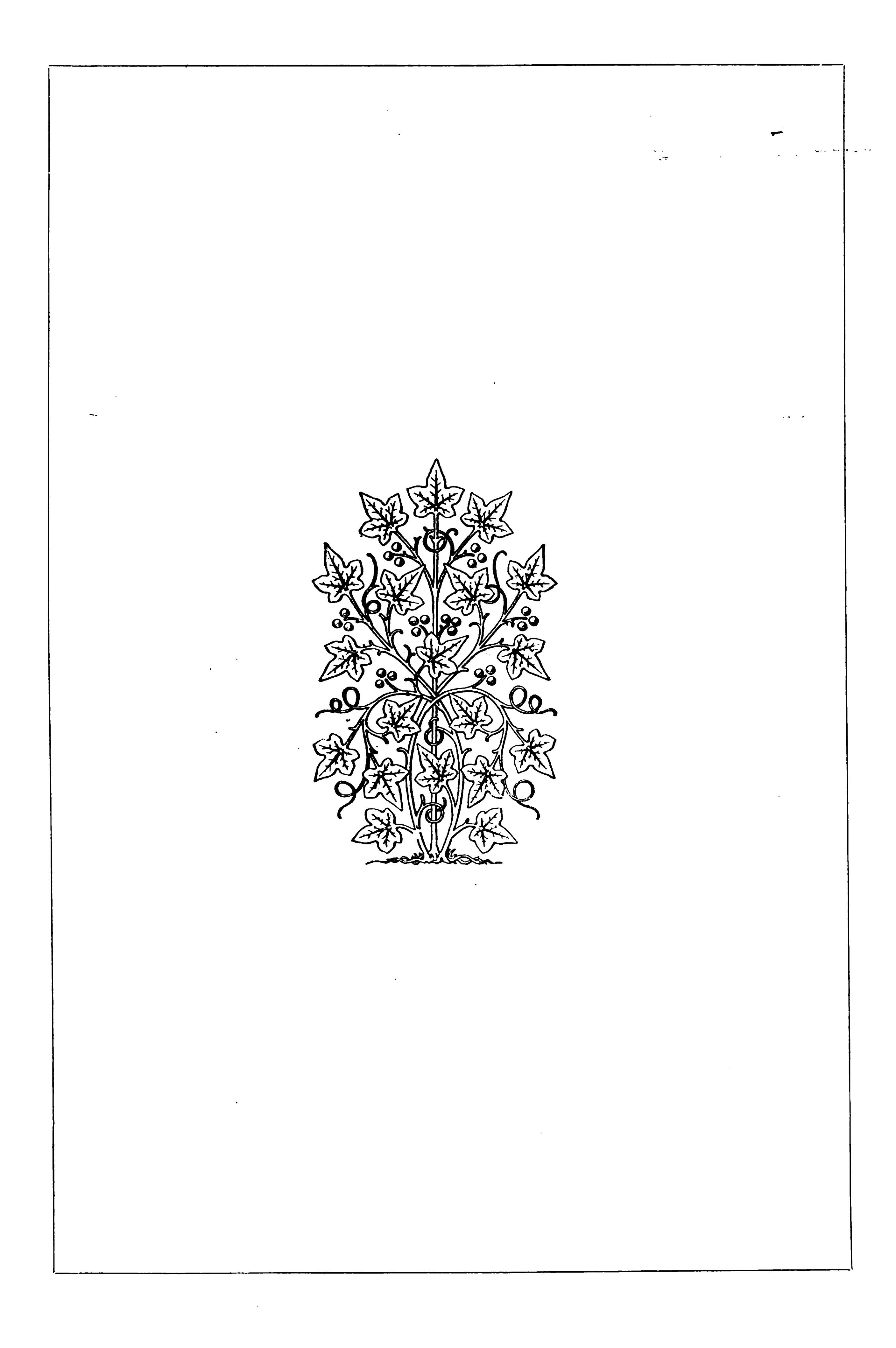




Table des matières.

LIVRE PREMIER.

LE CRUCIFIX DANS L'HISTOIRE.



LIVRE DEUXIÈME.

LE CRUCIFIX DANS L'ART.

LIVRE TROISIÈME.

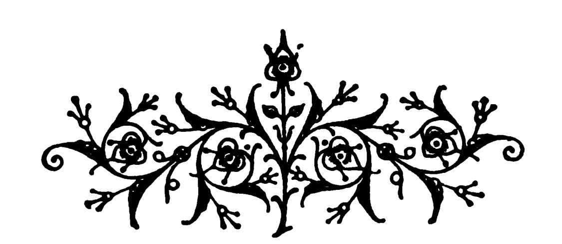
LE CRUCIFIX DANS L'AME DES SAINTS.



LIVRE QUATRIÈME.

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE.

APPENDICE.



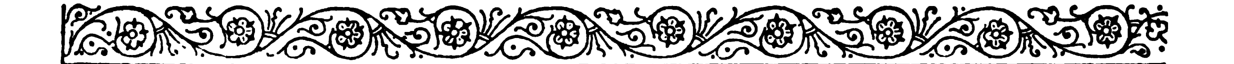


Table des gravures.

LIVRE PREMIER.

LE CRUCIFIX DANS L'HISTOIRE.





LIVRE DEUXIÈME.

LE CRUCIFIX DANS L'ART.



LIVRE TROISIÈME.

LE CRUCIFIX DANS L'AME DES SAINTS.



LIVRE QUATRIÈME.

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE.







Table des gravures hors texte.



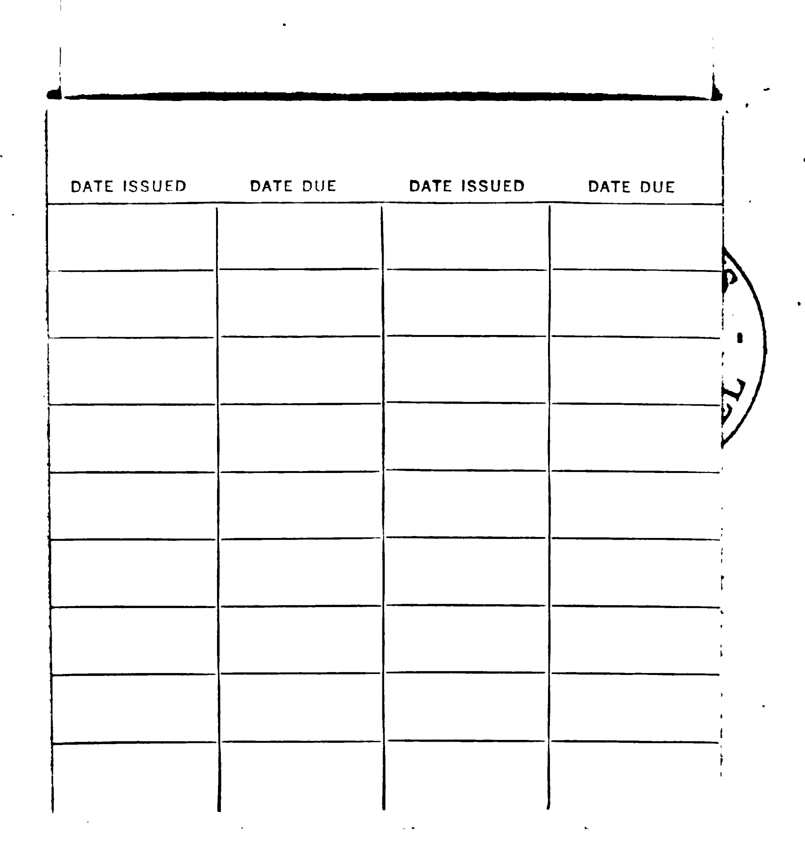
Table des Chromolithographies.



Desclée, De Brouwer et Cie, — LILLE, PARIS, BRUGES.




Princeton University Library
32101 068881018

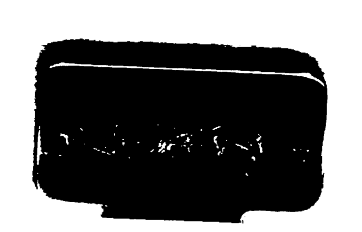


DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE





DATE ISSUED	DATE DUE	DATE ISSUED	DATE DUE




32101 068881018


Princeton University Library
32101 068881018

